http://rcin.org.pl

Egz. archiwalny

http://rcin.org.pl

http://rcin.org.pl

BIBLIOTHÈQUE
DE LA
REVUE DE LITTÉRATURE COMPARÉE
Dirigée par MM. F. BALDENSPERGER et P. HAZARD

Tome 93.

BALZAC ET LE MONDE SLAVE

MADAME HANSKA
ET L'ŒUVRE BALZACIENNE

http://rcin.org.pl

13. L. Ferrari. Les trad. italiane del teatro tragico francese nei secoli XVII° et XVIII°. 48 fr.
14. E. Partridge. The French Romantic's Knowledge of English Literat. (1820-1848).. 48 fr.
15. S. Goulding. Swift en France au XVIII° siècle..... 18 fr.
16. D. G. Larg. Madame de Staël. La vie dans l'œuvre (1766-1800)..... 18 fr.
17. H. Citoleux. Alfred de Vigny. Persistances classiques et affinités étrangères..... 42 fr.
18. P. Trahard. Une Revue oubliée : la « Revue poétique du XIX° siecle » (1835)..... 18 fr.
19. A. F. B. Clark. Boileau and the French Classical Critic in England (1660-1830)... 60 fr.
20. M. Martin. Un aventurier intellectuel sous la restauration. Le docteur Koreff... 24 fr.
21. M. Gilman. Othello in French..... 18 fr.
22. A. C. Hunter. Un introducteur de la littérature anglaise en France : J. B. Suard 18 fr.
23. E. K. Mapes. L'influence française dans l'œuvre de Ruben Dario..... 18 fr.
24. R. Murris. La Hollande et les Hollandais au XVII° et au XVIII° siècle..... 36 fr.
25. J. Fransen. Les comédiens français en Hollande au XVII° et au XVIII° siècle..... 45 fr.
26. D. Gunnell. Sutton Sharpe et ses correspondants français..... 35 fr.
27. Chateaubriand. Les aventures du dernier Abencerage, p. P. Hazard et M. J. Durry. 35 fr.
28. H. A. Needham. Le développement de l'esthétique sociologique..... 40 fr.
29. F. L. Schœll. Etude sur l'humanisme continental en Angleterre..... 50 fr.
30. M. M. Gibb. Le roman de Bas-de-Cuir : étude sur F. Cooper..... 40 fr.
31. F. Baldensperger. Orientations étrangères chez H. de Balzac..... 40 fr.
32. T. R. Palfrey. L'Europe littéraire (1833-1834)..... 25 fr.
33. H. J. Minderhood. La Henriade dans la littérature hollandaise..... 25 fr.
34. M. Henry. Stuart Merrill : la contribution d'un Américain au symbolisme français 40 fr.
35. M. E. Smith. Une anglaise intellectuelle en France sous la Restauration : Mrs. Mary Clarke..... 25 fr.
36. E. Walter. La littérature portugaise en Angleterre à l'époque romantique..... 25 fr.
37. M. M. Cameron. L'influence de Thomson sur la poésie descriptive en France..... 30 fr.
38. Abbé Prévost. Mémoires et Aventures d'un homme de qualité, t. V : Séjour en Angleterre : édition critique par M. E. I. Robertson..... 30 fr.
39. E. Purdie. The Story of Judith in German and English Literature..... 30 fr.
40. W. L. Schwartz. The imaginative interpretation of the Far East in modern French Literature (1800-1925)..... 45 fr.
41. G. Gill-Mark. Une femme de lettres au XVIII° siècle. Anne-Marie du Bocage..... 30 fr.
42. P. de Lallemand. Montalembert et ses relations littéraires avec l'étranger..... 20 fr.
43. R. Guiette. La légende de la Sacristine..... (*net*) 80 fr.
44. M.-R. Garnier. Henry James et la France..... 35 fr.
45. H. Bedarida. Parme et la France de 1748 à 1769..... 80 fr.
46-47. A. Viatte. Les sources occultes du romantisme, illuminisme et théosophie. 2 vol. 60 fr.
48. M. Storer. La Mode des Contes de Fées (1685-1700.)..... 40 fr.
49. M. Dempsey. A contribution to the study of the Génie du Christianisme..... 25 fr.
50. F. Desonay. Le rêve hellénique chez les poètes parnassiens..... 60 fr.
51. L. F. Thompson. Kotzebue, a survey of his progress in France, and England..... 30 fr.
52. R. W. Hartland. Walter Scott et le roman « frénétique »..... 40 fr.
53. V. M. Jeffery. John Lily and the Italian Renaissance..... 30 fr.
54. M. L. Markovitch. Jean-Jacques Rousseau et Tolstoï..... 55 fr.
55. M. I. Markovitch. Tolstoï et Gandhi..... 55 fr.
56. M. E. Elkington. Les relations de Société entre l'Angleterre et la France..... 30 fr.
57. D. C. Larg. Mme de Staël. La seconde vie (1800-1807)..... 40 fr.
58. L.-A. Henning. L'Allemagne de Madame de Staël..... 50 fr.
59. R. Messac. Le « Détective novel »..... 75 fr.
60. J. Scott. Les Sonnets Elisabéthains. Les Sources et l'apport personnel..... 45 fr.
61. A. C. Taylor. Carlyle. Sa première fortune littéraire en France..... 35 fr.
62. R Taupin. L'influence du symbolisme français sur la poésie américaine (1910-1920).. 35 fr.
63. J. de Cours. Francis Viélé-Griffin..... 32 fr.
64. L. H. Woodward. Une anglaise amie de la Révolution fr. : Hélène-Marie Williams 35 fr.
65. A. Dikka Requr. Ibsen, Björnson, Strindberg devant la critique française..... 35 fr.
66. V. Summers. L'Orientalisme d'Alfred de Vigny..... 30 fr.
67. H. J. Reesink. L'Angleterre et la littérature anglaise dans les trois plus anciens périodiques français de la Hollande de 1684 à 1709..... 90 fr.
68. Ch. Beuchat. Edouard Rod et le cosmopolitisme..... 40 fr.
69. M. Bardon. Don Quichotte en France..... 100 fr.
70. L. Rosenblatt. La théorie de l'art pour l'art dans la littérature anglaise..... 40 fr.
71. Goethe. Voyage en Italie. Traduct. nouvelle intégrale avec notes par M. Mutterer. 80 fr.
72. E. Audra. La littérature française dans l'œuvre de Pope..... 75 fr.
73. J. Dechamps. Sur la légende de Napoléon..... 40 fr.
74. A. H. West. L'influence française dans la poésie burlesque en Angleterre..... 30 fr.
75. A. J. Farmer. Le mouvement esthetique et décadent en Angleterre..... 50 fr.
76. R. de Brimont. Autour de Graziella..... 20 fr.
77. R de Salis Sismondi et son œuvre historique.
78. V. L. Leathers. L'Espagne et les Espagnols dans l'œuvre de Balzac..... 25 fr.
79. M. Bain. Les Voyageurs Français en Ecosse 1770-1830..... 35 fr.
80. J. Wright. Camille Selden. Sa vie. Son œuvre..... 45 fr.
81. R. Las Vergnas. Le chevalier Rutlidge..... 40 fr.
82. G. Vinant. Mechtilde de Meyseubug..... 45 fr.
83. Ch. Fournet. Huber-Saladin..... 45 fr.
84. A.-W. Osborn. Sir Philip Sydney en France..... 30 fr.
85. E. Larocque-Tinker. Les Ecrits de langue française en Louisiane..... (*net*) 60 fr.
86. B.-L. de Muralt. Lettres sur les Anglois et les François et sur les voiages (1728), par M. Ch. Gould..... 50 fr.
87. H.-C. Rice Le Cultivateur américain. Etude sur Saint-John-de-Crèvecœur..... 42 fr.
88. P. Bourlhonne. George Eliot..... 35 fr.
89. John Sellards. Charles Didier (1805-1864)..... 40 fr.
90. M. Moraud. Le Romantisme français en Angleterre de 1814 à 1848..... 90 fr.

http://rcin.org.pl

Sophie de KORWIN-PIOTROWSKA

BALZAC
ET LE MONDE SLAVE

MADAME HANSKA
ET L'ŒUVRE BALZACIENNE

INSTYTUT
BADAŃ LITERACKICH PAN
BIBLIOTEKA
00-330 Warszawa, ul. Nowy Świat 72
Tel. 26-68-63

PARIS
LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION
5, QUAI MALAQUAIS, VI^e^

1933

http://rcin.org.pl

6459

http://rcin.org.pl

A MON PÈRE

En profonde affection.

S. K.-P.

http://rcin.org.pl

Les citations empruntées aux *Lettres à l'Étrangère* sont faites :

1° Pour la période de janvier 1833 au 20 août 1846, avec indication de tome, de page et de date, d'après les tomes I-III déjà parus chez l'éditeur Calmann-Lévy ;

2° Pour la période du 21 août 1846 à 1850, avec indication de date seulement, d'après les placards corrigés, mais encore non mis en pages des tomes actuellement sous presse.

Les citations empruntées aux ouvrages de Balzac sont faites d'après l'édition Conard, en cours de publication.

http://rcin.org.pl

AVANT-PROPOS

Si, dès les premiers moments de notre apprentissage littéraire en France, l'idée d'étudier d'une manière approfondie l'auteur de *la Comédie Humaine* nous est venue tout naturellement, nous avons éprouvé non moins naturellement le désir de bien comprendre les relations si diversement interprétées de l'*Étrangère* et du grand homme. Un instinct féminin de réhabilitation — nous devons l'avouer — est à l'origine de notre travail. Il s'agissait d'une compatriote, d'un tempérament dont, d'emblée, nous pouvions comprendre la psychologie, d'un milieu que les cinquante dernières années du XIX^e^ siècle avaient moins modifié que ne l'a fait la dernière guerre en quatre ans. Il nous semblait aussi que cette femme remarquable n'avait pas été seulement l'amie fidèle, *l'Étoile*, mais avant tout la magicienne qui prononce : « Sésame, ouvre-toi ! » au seuil d'un monde inconnu de l'écrivain, encore confus dans son immense fourmillement, mais rempli de possibilités, le monde slave.

Nos recherches documentaires s'organisèrent moins facilement. Nous nous sommes heurtée, pendant tout le cours de notre travail, à des obstacles insurmontables : malgré toutes nos tentatives réitérées du côté de la Russie, il nous a été impossible de recueillir le moindre document nouveau, la plus petite indication. Nous nous sommes adressée à la Croix Rouge Internationale de Genève qui — malgré ses efforts — n'a pu établir de liaison avec les autorités soviétiques compétentes. Le Consulat de Pologne à Kiew a connu le même échec, et la lettre recommandée que nous avons envoyée au *Gosizdatelstvo* (Éditions d'État), n'a jamais reçu de réponse. Les Archives d'État de Genève, près de qui nous nous étions renseignée à propos du séjour, dans cette ville, de Balzac et de la famille Hanski, en 1834, n'ont pu que constater une lacune dans les registres de ce temps. Les Archives de la ville de Vienne nous avaient indiqué la résidence des descendants de Metternich et fait

http://rcin.org.pl

remarquer la richesse de leurs archives familiales. Mais là non plus, nos tentatives n'ont pas été couronnées de succès.

Si des renseignements matériels nous ont parfois manqué, par contre quels appuis n'avons-nous pas rencontrés sans cesse ! M. Fernand Baldensperger, avec une bienveillance dont nous lui sommes infiniment reconnaissante, a bien voulu remplacer auprès de nous M. Fortunat Strowski — qui avait encouragé nos premiers efforts et qu'un voyage outre Océan avait empêché de nous continuer sa précieuse direction —, éclairer nos tentatives, les guider, provoquer, par une discussion opportune et l'exposé de points de vue nouveaux, un élargissement de notre thèse. M. Marcel Bouteron, qui avait orienté notre choix du sujet, a mis à notre disposition non seulement tous les documents qui étaient en sa possession personnelle, mais tous les renseignements qu'il pouvait recueillir. En ce qui concerne les recherches polonaises, M. Zygmunt L. Zaleski s'est montré le conseiller le plus avisé. Nous lui devons, entre autres, de remarquables aperçus sur la philosophie wronskienne et les plus subtiles dissociations entre l'esprit des différents Slaves.

Mais si les maîtres vénérés — dont nous inscrivons ici les noms — nous ont encouragée et soutenue, quelle aide précieuse ne devons-nous pas aussi à M^me^ la vicomtesse de Forsanz qui, dans sa calme retraite du Couvent de la Sainte-Enfance à Versailles, nous a si souvent reçue avec tant de délicatesse. Elle nous a fait l'honneur de nous lire des fragments de ses Mémoires et de nous communiquer tout ce que sa merveilleuse mémoire a conservé d'un passé déjà lointain, mais très cher, car cette grande dame française n'oublie pas qu'elle est née Polonaise. M^me^ Jaxa-Chamiec nous a donné sur la vie d'Anna Mniszech de nombreux renseignements et a poussé l'obligeance jusqu'à mettre entre nos mains des papiers de famille que nous n'avons pas manqué d'utiliser, et dont l'un est reproduit à la fin de cet ouvrage. M. Charles Hanski et le comte Adam Rzewuski, le dernier neveu de Balzac, nous auraient volontiers autorisée à puiser dans leurs archives familiales, si celles-ci n'avaient pas été détruites pendant la Révolution russe. M^lle^ Marie Mickiewicz, M. Henri de Montfort, M. le comte de Germiny, MM. Lombard et Charly Guyot, professeurs à l'Université de Neuchâtel, M. Élie Moroy, M. Ruchon, professeur à l'Université de Genève, ont bien voulu aussi apporter leur concours à notre travail. M. Dehérain, conservateur de la Bibliothèque de l'Institut de France, la Direction des Archives du Ministère des Affaires Étrangères, la Direc-

http://rcin.org.pl

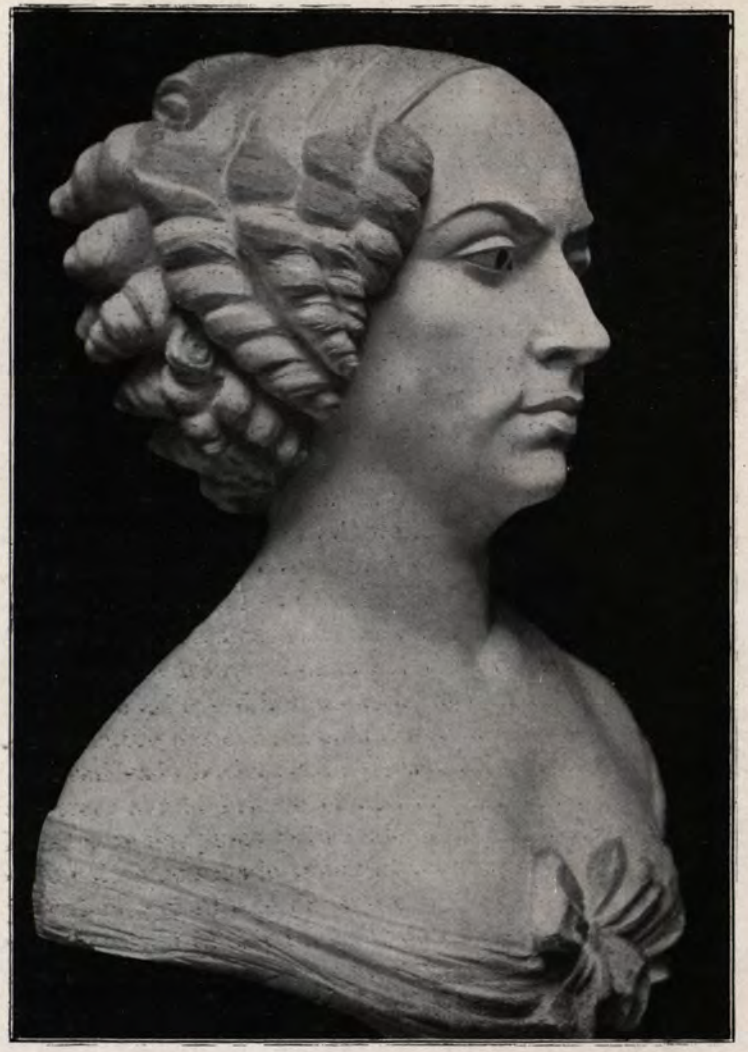
tion de la Bibliothèque Polonaise à Paris, ont eu pour nous la plus grande obligeance. Nous ne pouvons oublier de remercier aussi, comme il convient, l'éminent sculpteur polonais François Black, à qui notre travail a inspiré cette image symbolique de M^me^ Hanska que nous sommes heureuse de reproduire au seuil de ce livre.

Nous prions vivement ceux qui ont tant contribué à l'élaboration de notre thèse d'accepter ici l'hommage ému de notre reconnaissance.

http://rcin.org.pl

http://rcin.org.pl

http://rcin.org.pl



ÉVELINE HAŃSKA

NÉE COMTESSE RZEWUSKA

PAR FRANÇOIS BLACK

http://rcin.org.pl

BALZAC ET LE MONDE SLAVE

MADAME HANSKA ET L'ŒUVRE BALZACIENNE

INTRODUCTION

Balzac historien de son temps. — Tableau succinct de la politique étrangère au début du XIX^e siècle. — Importance que les Slaves commencent à prendre aux yeux des Français. — Rôle de M^me Hanska.

Peut-on imaginer, en cette première partie du XIX^e siècle, un homme mieux installé que Balzac, au milieu de son temps, et jetant sur lui un regard à la fois plus curieux et plus lucide ?

Le père du roman moderne, qui a bâti avec son intelligence, « son sang et sa chair », selon ses propres expressions, l'admirable monument de *la Comédie Humaine*, a été l'être le mieux ouvert à toutes les manifestations de la vie, qu'elles fussent d'ordre privé, social ou politique. Dans le laboratoire de ce grand sorcier, viennent s'emmagasiner les événements contemporains. Par une mystérieuse opération chimique, ils vont reparaître dans son œuvre en une transposition et un raccourci magnifiques. Prenons un exemple. Dans *la Fausse Maîtresse*, — qui nous présente avec une si grande vérité deux caractères polonais — nous lisons un exposé-préambule de la situation des émigrés polonais en France, vers 1835, qui remplit à la fois toutes les exigences artistiques et historiques [1].

Balzac avait raison de répondre fièrement à un importun qui parlait assez légèrement de ses « petites histoires » : « Oui, Monsieur, mais elles seront de l'histoire tout court, dans quelques années ». Un écrivain qui a l'ambition — et qui la réalise — de peindre les mœurs de son temps dans leur diversité et sous toutes

1. M. F. Baldensperger, dans l'Avant-Propos des *Orientations étrangères*, évoque avec beaucoup d'humour le travail d'absorption du romancier : « Balzac, dit-il, après avoir retracé la légende que racontait Gaston Paris sur les deux frères lais, *Date* et *Dabitur vobis*, peut beaucoup donner, parce qu'il a beaucoup reçu : et s'il a « absorbé » de toutes parts, ce fut pour « restituer » immensément. » (p. 1).

http://rcin.org.pl

les faces, fait donc, au surplus, œuvre d'historien. En même temps qu'il scrute l'âme de l'individu, qu'il l'examine avec la patiente attention du savant, il s'occupe de l'homme en tant qu'animal social. Il ne peut séparer une étude de l'autre, elles vont de pair. Il est obligé de tenir compte des événements politiques qui réagissent d'une manière si puissante sur la vie des sociétés. Le romancier qui rêve d'édifier un monument vaste et complet, doit donc s'intéresser aux formes de gouvernement qui régissent son pays, aux relations de celui-ci avec les voisins, par conséquent à la politique étrangère. Il doit faire la part, dans son œuvre, non seulement à ses nationaux, mais encore aux étrangers qui viennent dans son pays ou qui sont en contact avec lui d'une manière ou d'une autre. Balzac l'a bien compris, en peuplant sa *Comédie Humaine* des types les plus divers, mêlant aux Français de toutes les classes des étrangers de toutes les conditions.

Tant d'ouverture sur le monde, tant de sympathie pour les êtres, devaient trouver leur récompense. Balzac est encore à l'heure actuelle l'un des écrivains les plus lus et les plus goûtés hors de France. C'est à lui que s'adapte le mieux l'épithète « cosmopolite » et « international », en prenant ces deux termes dans leur acception la plus noble. Les occasions ne manquent pas à un homme né dans les dernières convulsions de la Révolution, dont l'enfance et l'adolescence trouvent dans l'Empire cent motifs d'exaltation, et qui arrive à l'âge d'homme avec la Restauration, pour incorporer à son œuvre des événements d'une valeur inestimable.

Parmi les influences étrangères relativement récentes qui peuvent s'exercer sur la France et attirer particulièrement l'attention de Balzac, remarquons principalement celles de ces pays lointains qu'on désigne sous le nom patronymique de « peuples slaves ». Ils jouent un grand rôle dans le concert européen, grâce à Napoléon qui contribua tant, en faisant de lui son allié, puis son adversaire, à rehausser l'éclat d'Alexandre I^er^, tsar de Russie. Il est, d'ailleurs, nécessaire de dissocier, dans ce terme général de *Slaves*, les deux éléments qui le composent : les Polonais d'une part, les Russes de l'autre. Sans remonter pour cela aux derniers Valois, un coup d'œil sur l'histoire nous montre que des relations amicales fort anciennes ont existé entre la Pologne et la France. Partagée au XVIII^e^ siècle, malgré la France, — qui l'a d'ailleurs faiblement défendue — la Pologne garde en la France un inlassable espoir. Elle la sert pendant la période révolutionnaire, en attirant sur elle, entre 1793 et

http://rcin.org.pl

1795, toutes les forces russes et autrichiennes. Les premiers émigrés, les légions polonaises ayant à leur tête le populaire général Dombrowski, la représentent vers 1796-1797. Pendant cette période déchirée grandit le sentiment de pitié mêlé de tendresse que les meilleurs parmi les Français ne cesseront de porter à la malheureuse Pologne.

En ce qui concerne la Russie, la France a été en rapports constants et parfois étroits avec elle depuis Pierre le Grand. Adversaire de la Révolution, elle prend toute son importance aux yeux des Français sous le Premier Empire. Les guerres napoléoniennes attirent l'intérêt des Français sur les pays qu'arrosent la Vistule et le Dniepr. C'est sur les Russes que Napoléon remporte sa victoire la plus éclatante et la plus célèbre, Austerlitz. La tragique retraite de Russie symbolisée pour l'imagination populaire par le passage de la Bérézina, avec tout ce qu'elle comporte d'horreur et d'épouvante, l'invasion des cosaques en 1814 et la panique qu'elle produisit, font retentir le nom russe jusqu'au fond des campagnes de France.

Lorsque les Bourbons rentrent, en France, avec l'appui des Alliés, la figure d'Alexandre s'impose aux Parisiens envahis. On parle dans la capitale des visites que le tsar fait, la nuit tombée, à une femme connue jusqu'ici par quelques talents littéraires. Le Pacte de la Sainte-Alliance élaboré à l'instigation de M^me^ de Krüdener, met autour de ce « Grec du Bas-Empire » — comme l'appelait Napoléon — une auréole reluisante. La figure du tsar domine le Congrès de Vienne. Il en est le personnage central et éclairé, comme Metternich en est le personnage occulte. En France, l'opinion est partagée : les uns le considèrent comme le bienfaiteur qui a sauvé la patrie de la ruine et de la mort, celui qui, sous l'influence du duc de Richelieu, s'est opposé aux appétits de la Prusse, les autres comme le despote qui a érigé en mythe religieux l'absolutisme. Voilà bien un des plus curieux apports slaves, ce mysticisme étroitement mêlé à la politique et aux questions sociales. Nous verrons avec le *Messianisme* des romantiques polonais une autre de ses formes. Les rapports s'altèrent vite entre la Russie et la France. Louis XVIII n'accepte point la tutelle que le tsar prétend lui imposer et refuse de s'engager dans la politique que souhaite son allié. Mais enfin, comme les deux gouvernements se recommandent des mêmes principes, les relations restent en général correctes. A l'avènement de Nicolas se produit même, au profit de la Grèce, une

http://rcin.org.pl

collaboration entre la Russie, la France et l'Angleterre. Mais après une tentative d'alliance franco-russe, sous le ministère Polignac, qui n'aboutit pas, la Révolution de 1830 bouleverse à nouveau les rapports des deux pays.

Après 1830, nous voyons apparaître un nouvel élément de tension, dans la malheureuse Pologne. Rappelons brièvement que le traité de Vienne avait consacré l'annexion des provinces dites « russes », telles que la Lithuanie, la Volhynie, la Podolie et l'Ukraine. Alexandre Ier avait bien promis de les réunir à la Pologne proprement dite, dont il était d'ailleurs le roi. Un instant les Polonais crurent aux fallacieuses promesses d'Alexandre, mais, vers 1820, personne ne s'en laissait plus accroire sur le prétendu libéralisme du despote. Nicolas succédant à son frère, en 1825, n'apporte aucune amélioration au régime, loin de là. Méfiant et autoritaire, il craint toute influence extérieure et cherche à rendre son empire impénétrable, surtout à l'esprit français dont le prestige cependant ne cesse de croître aux yeux des Russes. Le soulèvement de Varsovie suit d'assez près les « trois glorieuses ». Il demeure certain que cette révolution désespérée fut entreprise pour faire diversion aux projets du tsar. Nicolas, en effet, hostile au gouvernement de Juillet, désirait intervenir, appliquant les principes de la Sainte-Alliance dans les affaires de l'Europe Occidentale, pour remettre les Belges sous le joug des Pays-Bas, en combattant les États qui prétendaient soutenir l'indépendance belge, la France par conséquent.

Varsovie soulevée, la Diète publia un manifeste pour expliquer au monde l'Insurrection : « A la suite des bruits qui se confirmaient de plus en plus au sujet d'une guerre contre la liberté des peuples, des ordres furent donnés pour mettre sur pied de guerre l'armée polonaise destinée à une marche prochaine. Notre honneur national se refusait à porter aux autres peuples des fers dont il a lui-même horreur et à combattre contre la liberté de ses anciens compagnons d'armes. » La dernière tentative entreprise par les Polonais pour reconquérir leur indépendance ne réussit pas plus que les précédentes. L'Europe n'agit pas, le gouvernement français, ne voulant pas risquer une guerre générale, n'émit que de très faibles protestations, malgré l'ardent prosélytisme d'hommes comme La Fayette, Montalembert, Lamennais, le journaliste A. Carrel, le chansonnier Béranger.

L'opinion était, depuis la Révolution de 1830, partagée en deux

http://rcin.org.pl

tendances : « mouvement » et « résistance ». Balzac, en avril 1831, dans une brochure intitulée *Enquête sur la politique de deux Ministères*, définit lui-même ces deux termes, en reprochant au gouvernement de Louis-Philippe de n'avoir pas le courage d'opter pour l'une ou l'autre attitude. Par « résistance », Balzac entend la « renonciation immédiate et formellement annoncée à toute revendication contraire aux traités de 1815 », et — comme corollaire — un vaste développement donné aux travaux de la paix. Par « mouvement », il entend la « publication d'un manifeste mettant en pièces ces traités et appelant aux armes la Belgique, l'Italie et la Pologne ».

Si, en ce qui concerne les Polonais, le gouvernement n'agit pas, les Français par contre reçoivent bien les émigrés qui arrivent en foule après l'échec de la Révolution polonaise. Chopin, qui commence à émouvoir le public parisien, s'établit dans la capitale en 1831, Mickiewicz en 1832. D'ailleurs, deux traductions françaises de *Conrad Wallenrod* ont déjà été publiées en 1830. Bientôt Montalembert traduira à son tour le *Livre des Pèlerins polonais* pour lequel Lamennais écrira son *Hymne à la Pologne*.

Voilà donc le monde slave intimement mêlé au monde occidental. Balzac, partisan du pouvoir absolu, admire le tsar Nicolas, mais cela ne l'empêche point d'éprouver à l'égard des exilés une sympathie bien naturelle. Le monde slave représente pour lui une immense mine d'exploration. Bien entendu, il ne sera jamais l'objet direct de son étude, mais le romancier devine dans le tempérament slave des énergies en puissance ; dans la pensée slave, dans ses tendances au mysticisme, quelque chose de « singulier », d'attirant, dont la connaissance l'enrichirait. Balzac, ne sachant ni le russe ni le polonais, risquait de rester toute sa vie sans contact véritable avec un monde vers lequel l'inclinaient bien des dispositions de sa nature, lorsque par le plus grand des hasards — mais est-ce bien un hasard ? — du fond de l'Ukraine partit vers lui la première lettre d'une femme qui devait lui révéler le « climat » de son pays.

Nous pouvons dire que les influences slaves se résument presque toutes pour Balzac dans la personne de M^me^ Hanska. Sans doute l'écrivain a-t-il fréquenté d'autres Polonais à Paris, Wronski par exemple, ou Mickiewicz, quelques Russes, comme M^me^ Bagration, Sofka Kozlovski, etc. Peut-être a-t-il connu également l'amie de Ballanche, M^me^ Svetchine, cette mystique infiniment plus modérée dans ses transports que M^me^ de Krüdener, et que Sainte-Beuve a

http://rcin.org.pl

nommée « la fille aînée de de Maistre et la fille cadette de Saint Augustin [1] ». Mais la connaissance profonde qu'il acquiert des Slaves ne lui est possible que grâce à celle qu'il a nommée inlassablement son *Étoile polaire*. Éveline Hanska relie Balzac à l'Orient. Si des écrivains comme Dostoïevski, cherchent et trouvent dans Balzac tant de correspondances, c'est que l'écrivain français avait eu précédemment la possibilité de découvrir leur propre monde. A Mme Hanska en revient l'honneur.

Le présent ouvrage se propose un double but :

1° Retracer la véritable figure de celle qui initia le romancier à la connaissance du monde slave. On s'est en général montré fort sévère pour Mme Hanska. Nous essaierons d'établir avec clarté, en étudiant la vie de cette femme remarquable, que cette sévérité fut souvent injuste. Mme Hanska passa en Ukraine une grande partie de son existence. Sa correspondance, à l'exception de quelques lettres, fut détruite. Mais l'exploration de cette vie, qui eut sur celle de Balzac un si grand retentissement, nous est tout de même permise. Mme Hanska étant morte à Paris, en 1882, il existe encore des personnes qui l'ont connue ; de nombreux ouvrages polonais offrent des documents précieux sur toute sa famille ; les *Lettres à l'Étrangère*, d'autre part, pour n'être que les réponses de Balzac, constituent une matière inépuisable, dont on peut extraire toute une psychologie documentée et non pas seulement conjecturale. Ces lettres sont comme une conversation dont on entend l'un des interlocuteurs. Dès lors, il devient possible de reconstituer le dialogue entier avec vraisemblance, quelquefois avec certitude. Les quatre volumes de cette correspondance — correspondance dont l'intérêt n'est pas seulement documentaire, mais littéraire — nous retracent avec une fidélité hallucinante la fiévreuse existence de Balzac et sont le plus beau titre de gloire de Mme Hanska. Cette raison, même si elle était la seule, suffirait à justifier notre gratitude envers Mme Hanska et les efforts tentés pour rendre à l'Étrangère la place qui lui est due.

2° Rechercher patiemment dans l'œuvre de Balzac l'influence inconstestable de l'Étrangère et, à travers elle, du monde slave. En plusieurs ouvrages, cette influence est certaine, visible ; en quelques autres, elle est très probable. Nous montrerons donc que, malgré les défauts inhérents à toute créature humaine,

1. *Nouveaux Lundis*, t. I, p. 247.

http://rcin.org.pl

Mme Hanska eut sur l'auteur de *la Comédie Humaine* une action durable et bienfaisante.

Pour cela, il est nécessaire d'employer un procédé cher à Balzac : faire l'étude du milieu d'où est sortie Mme Hanska avant d'aborder le moment où les deux amis entrent en relations ; puis, à propos de chaque livre du romancier que nous étudierons, présenter en même temps qu'une analyse des personnages et des idées, un tableau des influences qui ont pu agir sur lui. C'est ainsi qu'un exposé sur le mysticisme accompagnera *Séraphîta*, un résumé de la philosophie wronskienne *la Recherche de l'Absolu*, un récit de la vie d'Anna Hanska l'étude de *Pierrette*, etc.

Il nous plaît, au seuil de cet ouvrage, de faire de Mme Hanska le vivant symbole du monde slave dont la connaissance enrichit si fort l'œuvre de Balzac. Nous préoccupant avant tout de sa personnalité, nous n'en débordons pas moins les proportions d'une biographie ; à travers elle, nous atteignons toute une race.

http://rcin.org.pl

http://rcin.org.pl

CHATEAU DE POHREBYSZCZE

http://rcin.org.pl

http://rcin.org.pl

PREMIÈRE PARTIE

MADAME HANSKA AVANT LA CONNAISSANCE DE BALZAC

Chapitre I.

L'enfance d'Éveline Rzewuska

M^me^ Hanska et la critique. — Nécessité d'une étude impartiale. — Enfance d'Éveline Rzewuska : sa naissance, son milieu ethnique. — Description du domaine de Pohrebyszcze. — Attrait d'un paysage ukrainien pour l'âme slave. — Éveil de la sensibilité d'Éveline.

Le 20 janvier 1843, Balzac adresse à M^me^ Hanska une admirable lettre où, après avoir évoqué les souvenirs de leur rencontre à Genève, « ces souvenirs qui font pâlir tout dans sa vie », il lui rend grâces de ce que son amour lui a apporté : « L'amour, cette triple effusion des forces du cœur, de l'esprit et du corps, cet échange complet de la vie, cette cohésion parfaite de tous les points du cœur à tous les instants, cette divine admiration de l'un pour l'autre, ce culte de toutes les beautés, ce plaisir infini dans les moindres choses, cette satisfaction que donne un heureux choix et qui se reflète dans la jalousie d'autrui, tout cela je l'ai trouvé en Ève... il n'y a pas une seule des exigences de l'amour et du sentiment qu'Ève ne satisfasse en moi [1] !... »

Cet hymne de reconnaissance ne s'échappe pas de la plume d'un jeune homme à qui la bien-aimée vient d'accorder le don complet d'elle-même ; il est formulé par un homme de quarante-quatre ans qui, depuis dix ans déjà, a adressé des centaines de lettres à sa lointaine maîtresse. C'est, en effet, à la fin de 1833 qu'Honoré de Balzac a pu exprimer à l'Étrangère la surprise charmante et le

1. *Lettres à l'Étrangère*, t. II, p. 102.

http://rcin.org.pl

trouble que lui causa la première lettre venue d'Ukraine. Dix ans ont passé, dix de ces années si terriblement remplies de la vie du grand romancier, et le charme n'est pas mort, loin de là. Paré de toutes les grâces qui l'ont ébloui à Neuchâtel, poétisé encore par l'absence, le beau visage de la Polonaise apparaît vraiment à Balzac comme celui d'une « idole ».

Et plus tard encore, en 1846, le jour de l'Épiphanie, cheminent vers Mme Hanska ces témoignages d'inlassable tendresse : « Je n'ai pas une affection au monde, qui puisse traverser celle que j'ai dans l'âme comme l'étoffe même de mon âme, depuis treize ans bientôt révolus. L'âme de mon Éveline me plaît et *elle*, comme femme, ah! tu le sais,ne te l'ai-je pas dit, écrit, répété, il n'y a pas de souvenirs qui puissent lutter contre celui-là, pas même de ceux auxquels l'ivresse des vingt-deux ans prête de tels charmes que rien ne les efface ; non, ni les emportements de la duchesse d'A[brantès], ni la tendresse de madame de B[erny], les deux seules femmes qui aient marqué comme volupté et comme affection, rien ne peut valoir l'amour de mon Ève [1] ! »

Quelle était donc cette femme et méritait-elle le culte dont elle fut l'objet pendant dix-sept ans ?

En France comme en Pologne, on s'accorde à rendre hommage à sa beauté, à son intelligence, à son énergie, mais en ce qui concerne sa conduite vis-à-vis de Balzac, les critiques et les reproches ne manquent pas : les uns pensent que les longs retards apportés à son mariage, après la mort de son premier mari, prouvent qu'elle ne tenait guère à épouser son grand homme, d'autres exhibent les pages célèbres de Victor Hugo pour montrer que depuis longtemps elle ne l'aimait plus et, naturellement, on cite l'heureux élu qui avait supplanté l'écrivain ; par ailleurs, celui-ci blâme son orgueil, celui-là sa coquetterie, et un troisième [2] déclare « qu'il est grand temps de chasser du temple de l'Art... ces égéries équivoques, ces nymphes qui auraient mieux fait d'aller garder leurs oies et ces belles dames légendaires de la plus haute sphère qui descendaient pompeusement dans les galetas et les ateliers soit des chercheurs — chercheurs de l'Absolu, du bonheur de l'humanité, de la beauté cachée dans la banalité de la vie quo-

1. *Lettres à l'Étrangère*, t. III, p. 184.
2. L'auteur polonais Adolphe Neuwerth Nowaczynski, *Wczasy literackie* (*Causeries littéraires*). Varsovie, 1906, Jean Fiszer, p. 74.

http://rcin.org.pl

tidienne, — soit des plongeurs qui explorent le fonds de l'âme humaine et remontent à la surface harassés, n'en pouvant plus... »

Le premier, en France, M. Marcel Bouteron s'est élevé énergiquement contre ce parti pris de dénigrement sans preuves. Dans un article de la *Revue des Deux Mondes*, paru en décembre 1924, il a entrepris « de bonne foi » une apologie de Mme Hanska [1].

A son tour, un ami de M. Bouteron, M. Thaddée Boy-Zelenski, éminent traducteur de Balzac en polonais, a consacré à Mme Hanska une étude dont nous extrayons ces lignes véhémentes : « D'où vient ce besoin de condamner ou de justifier, quand le seul parti à prendre est de s'efforcer de comprendre... Pourquoi appliquer à une femme qui est entrée dans la vie d'un grand homme la mesure d'un ange ? Comment pouvons-nous savoir s'il aurait voulu un ange, aimé un ange, et s'il aurait été heureux avec lui ? Parmi les femmes qui ont traversé la vie de Balzac, l'une d'elles [2] qui lui était dévouée sans mesure, disait : « Aime-moi un an, je t'aimerai toute ma vie ». Balzac ne l'a pas aimée même une année, et de cet amour — s'il a duré réellement toute la vie de cette femme — il n'est resté aucune trace. Lisons, par contre, les termes avec lesquels Balzac parle de Mme Hanska et à elle-même, pendant dix-sept ans. Elle n'a pas été un ange. Elle n'a été qu'une femme, et c'est pour cela que Balzac l'a aimée ; elle a été une femme d'une certaine sphère, d'une certaine caste, c'est pour cela que Balzac l'a adorée [3]... »

Pour notre part, nous n'avons pas la prétention d'apporter ici une réfutation en règle de toutes les attaques dont Mme Hanska a été l'objet ; nous voulons seulement essayer de montrer qu'elle fut digne en tous points de l'amour et de l'estime de Balzac et que l'influence qu'elle a pu avoir et qu'elle a eue réellement sur son œuvre, a été certainement heureuse. Mais, pour la comprendre et la juger, il faut d'abord la connaître, et l'on ne peut guère y parvenir sans pénétrer dans le pays où elle est née, où elle a vécu, dans le milieu dont elle a pris par atavisme ou par éducation les qualités et les défauts.

1. Cet article a paru depuis avec des lettres inédites de Mme Hanska à sa fille dans *La Véritable image de Madame Hanska* (Collection *Les Images du temps*), Paris, 1929, Lapina.
2. Maria à qui *Eugénie Grandet* est dédiée.
3. *Pani Hanska* (*Madame Hanska*). Lwów, 1925, Altenberg, pp. 6-8.

http://rcin.org.pl

* * *

Eveline Rzewuska, la future Mme Hanska, est née à Pohrebyszcze, à une date que nous essaierons de fixer [1]. Cette petite ville qui appartenait au gouvernement de Kiew, est située sur la pente d'une colline, dans un pays vallonné, coupé de ravins pro-

1. La date de la naissance de Mme Hanska est dans sa biographie un point très controversé, et la difficulté de la fixer est encore augmentée pour les écrivains français par la différence de treize jours qui existe entre le calendrier russe et le calendrier grégorien. Avant d'essayer de déterminer l'année de la naissance, nous commencerons par fixer le quantième du mois; c'est à la russe le 24 décembre (ou à la polonaise le 6 janvier) qu'est née Éveline Rzewuska et non le 25 décembre, comme certains auteurs l'ont écrit.

Sur ce point aucun doute n'est possible, puisque nous avons non seulement plusieurs lettres de la comtesse Mniszech où elle rappelle cette date chère entre toutes à son cœur, mais encore le propre témoignage de Mme Hanska. A la date du 24 décembre 1843, à la suite d'une page écrite de la main de Balzac, elle trace à son tour sur son journal intime :

« Que pourrait-on ajouter à ces paroles touchantes qui n'en affaiblisse l'exquise et naïve vérité ? Que dire surtout quand on croit les avoir inspirées? Des jours et des mois ont passé là-dessus, et je n'ai rien écrit. Que dis-je : écrit? Je n'ai même pas osé ouvrir ce livre qui me paraissait désormais consacré! Mais le jour de ma naissance, le 24, j'ai voulu avoir ma fête à moi; je me suis enfermée, je me suis mise à genoux, et c'est ainsi que j'ai lu ce qu'une main glorieuse — mais qu'est-ce que la gloire pour le cœur — ce qu'une main bien-aimée a tracé»... (Collection Spoelberch de Lovenjoul, A 381 *bis*, fol. 19).

Donc, pour les Russes Mme Hanska est née un 24 décembre, mais de quelle année ? La princesse Radziwill, par l'intermédiaire de miss Juanita Helm Floyd (*Les Femmes dans la vie de Balzac*. Paris, 1926, Plon, p. 190) déclare fausses les deux dates proposées par le vicomte Spoelberch de Lovenjoul, c'est-à-dire le 25 décembre 1803 et le 6 janvier 1805, et elle écrit bravement que c'est le 24 décembre 1801 qu'est née sa grand' tante, ainsi du reste que le prouve l'épitaphe du Père-Lachaise. Nous n'avons pas manqué, naturellement, de faire ce pèlerinage à la tombe de Mme de Balzac, et voici textuellement l'inscription que nous avons relevée : Comtesse Ève Rzewuska, veuve de M. Honoré de Balzac, née à Pohrebyszcze... le 6 janvier 1805, morte à Paris le 9 avril... 1882. Ce 6 janvier 1805 serait à la russe le 24 décembre 1804. Les souvenirs de la princesse Radziwill ne sont donc pas d'une fidélité à toute épreuve, et nous n'y insisterons pas.

Nous reconnaissons dans cette épitaphe un texte bien proche de celui que nous avons copié sur le billet de faire-part du décès de Mme Hanska. Ce billet — qui fait partie de la collection particulière de M. Marcel Bouteron — porte que la comtesse Rzewuska, veuve de M. Honoré de Balzac, est morte à Paris le 9 avril 1882, dans sa 77e année. Remarquons en passant les contradictions qui existent entre ces deux dates établies pourtant par la même personne ; il est, en effet, probable que c'est la comtesse Mniszech qui a rédigé et le billet de faire-part et l'épitaphe du Père-Lachaise. 6 janvier 1805 indique cette dernière. Si donc Éveline Rzewuska est née le 6 janvier 1805, le 9 avril 1882 elle a 77 ans bien révolus, et par conséquent est dans sa 78e année. Il y a là une erreur évidente, et il nous semble bien voir dans ces hésitations la preuve d'une obscurité voulue et, tranchons le mot, d'un léger mensonge pieusement respecté. Pour que le 8 avril 1882 Mme Hanska fût dans sa 77e année, il fallait absolument

http://rcin.org.pl

fonds où la Ros promène ses nombreux méandres. Si l'on en croit la légende, la ville s'appelait autrefois *Rokitno*, et son nom de Pohrebyszcze — qui signifie en ukrainien « décombres » — serait un souvenir commémoratif de l'invasion tartare en Ruthénie, au XIIIe siècle.

Dès le début du XVIIe siècle, le domaine et le château de Pohrebyszcze deviennent la propriété des Wisniowiecki, ancêtres directs par les femmes d'Éveline Rzewuska. De toute cette lignée de soldats admirables, toujours prêts à courir sus au Turc et au Tatar, nous ne retiendrons que la magnifique et puissante figure de chef, à la fois habile et courageux, du duc Jérémie Wisniowiecki, palatin de Kiew. C'est lui que sous le nom ukrainien de « Jaréma » le grand écrivain polonais Henri Sienkiewicz a immortalisé dans son roman *Par le Fer et par le Feu*, où revivent les guerres atroces de la cosaquerie.

L'arrière-petite-fille de ce héros légendaire, Catherine Radziwill, reçut en dot la terre de Pohrebyszcze au moment de son mariage avec Stanislas Rzewuski, le propre grand-père de Mme Hanska. Ce dernier venait de Podolie où, depuis un siècle environ, sa famille

qu'elle fût née à la polonaise le 6 janvier 1806 et non 1805, ou à la russe le 24 décembre 1805.

Supposons que cette dernière date soit la vraie. Dans ce cas, nous nous heurtons — comme nous allons le voir — à une invraisemblance assez grosse, car elle s'est mariée en 1819.

En effet, grâce à l'obligeance exquise de Mme Jaxa-Chamiec, veuve du poète polonais et nièce par alliance de la comtesse Anna Mniszech, nous avons eu sous les yeux et nous avons traduit nous-même du russe une requête [1] adressée en 1843 à l'empereur de Russie où il est question de son contrat de mariage dressé le 7 février 1819. Cet acte, encore inédit, dont nous offrons la primeur aux lecteurs français, est pour nous d'une importance capitale. On y lit ceci : « Le 13 mai de la même année 1819 a été conclu entre mon mari et moi un contrat de viager », etc. Donc, le mariage n'a pu avoir lieu qu'entre le 7 février 1819, date à laquelle le contrat de mariage a été signé entre les parents d'Éveline et son fiancé, et le 13 mai, date à laquelle un contrat de viager a été signé entre Éveline et son mari. A cette date, Éveline Rzewuska aurait donc été âgée de 13 ans et quatre mois. Bien qu'on ait vu des faits de ce genre, il nous semble difficile d'admettre que le comte Rzewuski ait marié sa fille dans de pareilles conditions.

Mais poursuivons. La chanoinesse Lulu Thürheim, grande amie des Rzewuski, donc bien informée, donne dans son œuvre : *Mein Leben. Erinnerungen aus Oesterreichs grosser Welt*, 1788-1819 (in deutscher Uebersetzung mit einem Vorwort, 4 Stammtafeln, Anmerkungen und Personenregister versehen, herausgegeben von René van Rhyn, München, 1913, bei Georg Müller), les dates suivantes pour les naissances respectives des deux frères de Mme Hanska : Henri — 1791, Adam — 1801. Or, nous savons par plusieurs témoignages — entre autres celui de son neveu Stanislas Rzewuski — qu'Éveline était l'aînée d'Adam. En admettant que ce dernier fût de 1801, nous pouvons supposer qu'Éveline est née en 1800.

1. Voir la traduction littérale à la fin du volume.

http://rcin.org.pl

s'était fait connaître par d'innombrables services rendus à l'État, et où elle avait reçu en retour de nombreux domaines, d'immenses terres que la charrue n'avait encore jamais effleurées ; ivres de la sève fermentant dans leur sein, celles-ci se couvraient d'une végétation luxuriante et donnaient des richesses fabuleuses. Quant au lointain berceau de la famille, c'est la Podlésie et, plus exactement, dans le district de Biala, les domaines de Beydo et Rzewuski, dont la branche aînée, à laquelle appartient Mme Hanska, a porté les deux noms réunis.

« La prédestination de l'enfant, disait Lamartine, c'est la maison où il est né ; son âme se compose des impressions qu'il a reçues... »

Quelles sont donc les impressions qui ont pu composer l'âme de la petite Éveline ? Quelles sont les premières images qui ont empli ses yeux ? C'est évidemment d'abord celle de sa maison, du vaste parc, du pays avoisinant.

Le château de Pohrebyszcze existe encore. C'est un ensemble médiéval assez imposant par son étendue et dominé par un haut donjon carré dont les créneaux se découpent hardiment sur la masse sombre des arbres du vieux parc. Le fuseau des peupliers perce çà et là cette verdure qui fait aux vieilles pierres, aux tours, au donjon un cadre digne d'eux. Dans la partie la plus ancienne du château, le comte Adam-Laurent Rzewuski, père de Mme Hanska, a rassemblé toutes les reliques du passé glorieux de sa famille et toutes les œuvres d'art qui ont pu échapper aux guerres et aux pillages dont Pohrebyszcze a été souvent le théâtre. Titien, Greuze, Lawrence et les plus grands maîtres polonais sont dignement représentés, et le choix de ces œuvres montre le goût de ces magnats qui savaient être des amateurs éclairés de peinture et de sculpture et parfois même des mécènes.

Du château, la vue s'étend sur le pays environnant, vraie mer de céréales qui peu à peu est venue envahir la steppe inculte, tant de fois chantée par des écrivains polonais et russes et magistralement décrite par Sienkiewicz. D'endroit en endroit, signalées au loin par les magnifiques parcs qui les entourent, surgissent au milieu de ces « déserts de blé » — comme les appelle Balzac — les somptueuses résidences des magnats dont les ancêtres étaient venus s'établir ici au cours des XVIIe et XVIIIe siècles et qui, sans cesse inquiétés par les Turcs et les Tatars, pouvaient facilement donner libre cours à leurs énergies indomptables. Sous leur protec-

http://rcin.org.pl

tion se groupent les villages ensevelis sous des bouquets de cerisiers. Les petites maisonnettes soigneusement recrépies avant chaque grande fête, rivalisent, au printemps, de blancheur avec ces arbres en fleurs, et, en hiver, avec la neige qui les enveloppe.

Pour tout le monde, le paysage de l'Ukraine dégage une impression de puissance et d'infini, mais pour une petite fille à l'imagination ardente et sensible, telle qu'on peut se représenter Éveline Rzewuska, de quelles couleurs devait se revêtir cet infini rempli de mille bruits mystérieux, qui lui envoyait des bouffées d'air chaud et parfumé ! Nous la voyons très bien derrière la grille qui entoure le château, regardant la route poudreuse: « Où va cette route ? A Kiew? A Berdyczew? Mais après, plus loin, qu'y a-t-il ? » Et qu'importe la route ? C'est à travers cet océan aux reflets d'émeraude et d'or pâle que court sa pensée, toujours plus loin, comme plus tard l'emportera son cheval dans la plaine de Wierzchownia, quand elle voudra épuiser ce besoin d'espace et de solitude si naturel à toute âme slave. « J'avoue, écrit Mme Hanska dans son journal intime, au printemps de 1843 [1], que l'inconnu d'ailleurs a eu pour moi toujours un charme puissant. Quand je voyageais, le cœur me battait bien fort, en entrant dans une ville que je n'avais point vue, il me semblait que j'y verrais quelque chose d'inattendu, de particulier. »

Cette sensibilité d'enfant déjà si frémissante, qui l'a développée ? Nous pouvons, il nous semble, sans avoir là-dessus de très grandes précisions, l'imaginer facilement : l'éducation des jeunes Polonaises de la haute noblesse s'est peu modifiée jusqu'à la dernière guerre qui, par contre, en bouleversant l'Europe politique, a remué profondément l'Europe sociale.

1. Collection Spoelberch de Lovenjoul, A 381 *bis*, fol. 10.

http://rcin.org.pl

Chapitre II.

L'éducation aristocratique en Pologne au XIX^e siècle.

Influence de la *niania* qui développe chez l'enfant, par ses récits et ses chansons, le goût du merveilleux, du fantastique. Thème ordinaire d'un conte polonais raconté à une petite fille. — Rôle de l'institutrice, le plus souvent française. Usage du français presque universellement répandu dans l'aristocratie polonaise. — Matière des études : catéchisme, langues, histoire, musique, généalogie familiale. — Quelques ancêtres de M^me Hanska : hommes de guerre, diplomates, orateurs, écrivains. — Essai d'explication du caractère d'Éveline par son hérédité.

Autour d'un bébé polonais, deux femmes — outre la mère — dépensaient leur dévouement et épanchaient leur tendresse : la *niania* (nounou), seconde mère, plus humble, mais non moins tendre souvent que la vraie, et l'institutrice, généralement française, à qui revenait le soin d'instruire l'enfant et de le surveiller.

Les *nianias* ont toujours appris à rêver à l'enfant, elles ont toujours transporté ces petits êtres — qui ont à peine pris contact avec la réalité — dans le monde de l'imagination et de la fantaisie. En Pologne, plus qu'ailleurs peut-être, ce pouvoir magique reste encore leur privilège. Pour distraire et bercer l'enfant, la *niania* lui chante ses plus belles chansons. Dans le pays du Dniepr et du Dniestr, le lyrisme populaire puise à deux sources importantes : la guerre et l'amour. Les héros réels et légendaires des guerres cosaques retrouvent dans ces poèmes naïfs une vie nouvelle et merveilleuse où le courage viril est sans cesse exalté. Mais à côté de ces chansons épiques, les chansons d'amour apportent leur grâce mélancolique. On y devine souvent la plainte d'un peuple encore soumis au servage, la jeune fille séparée de celui qu'elle aime, vendue à un nouveau maître, pleure le passé et appelle son amant à son secours. Oh, les belles et pittoresques chansons ukrainiennes où se déroulent parfois de vrais petits drames ! Ce sont elles qui ont inspiré les auteurs de charmantes *dumkas* et *szumkas* [1], où un rythme rapide et enjoué succède à un récitatif mélan-

1. Morceaux de musique d'un style tour à tour élégiaque et gai.

http://rcin.org.pl

colique, où les sanglots font place à l'ivresse. Comme elles ont dû enchanter la petite Éveline et peut-être éveiller chez elle le goût si prononcé qu'elle aura pour la musique et qu'elle saura plus tard inspirer à sa fille.

Pour elle aussi, les légendes et les contes de la *niania* ont dû peupler le pays d'un monde fantastique. Le soir, quand les brumes grises flottent sur le large étang — diapré de nénuphars comme de boutons d'or, — qui s'étend au pied du château, quand au ciel s'allument peu à peu les « petites lampes du bon Dieu », comme on dit en Ukraine, la fillette a pu croire, elle aussi, que les ondines couronnées de fleurs, sortaient de l'eau, au clair de lune, pour tresser leurs beaux cheveux et pour danser sur la prairie, que les lutins se cachaient dans les bosquets pour guetter le voyageur égaré et lui tendre des embûches... Non seulement les *nianias* enchantent l'enfant de mille chimères prises au monde fantastique des contes, des légendes et des chansons, mais elles lui annoncent comme devant se réaliser mille félicités. Les souhaits qu'elles forment ainsi dans leur cœur naïf et tendre, prennent donc, aux yeux des tout petits, figure de prophéties. Si le bébé est une fille, c'est alors surtout que leur imagination brode de fleurs merveilleuses la trame des jours futurs : « Toi, ma toute belle, tu seras reine ou tout au moins princesse ; il viendra un jour un beau jeune homme riche, marqué au front d'une étoile, avec une chevelure d'or, qui t'enlèvera pour t'emmener dans son beau château. Pour te mériter, il lui faudra subir quelques épreuves, mais ne crains rien, il en sortira triomphant, et alors quelle joie pour toi d'avoir été choisie par un tel héros ! » Que de sujets de rêves ! Que d'envolées dans le monde aérien et fantastique où tout est beau, noble et joyeux !

Mais l'enfant grandit et trop tôt toujours arrive pour la *niania* le temps où son cher petit lui est enlevé ; il ne faut pas laisser trop longtemps aux mains d'une paysanne ignorante le petit garçon ou même la petite fille, tous deux sont appelés à tenir un rang dans la société, et ici commence le rôle du précepteur ou de l'institutrice. La pauvre *niania* n'en garde pas moins à l'enfant de son cœur toute sa tendresse. Quand elle peut l'apercevoir même de loin, des larmes lui viennent aux yeux, et celui-ci sent bien que pour lui complaire, sa *niania* passerait à travers le feu.

L'émigration française, au moment de la Révolution, a eu pour résultat de procurer des institutrices aux familles nobles de Po-

http://rcin.org.pl

logne, principalement dans les provinces ruthéniennes [1]. Pour connaître le rôle de ces institutrices à la fin du XVIII^e ou au commencement du XIX^e siècle, il nous suffit de feuilleter ces mémoires, où des femmes charmantes ont retracé les souvenirs de leur enfance. Toutes font mention d'une jeune femme ou d'une jeune fille vivant au foyer de leurs parents. Pour *madame* ou *mademoiselle* on a non seulement du respect et de la sympathie, mais le plus souvent une sincère affection. Que de Françaises nous pourrions nommer qui ont ainsi trouvé en Pologne une seconde patrie, une seconde famille ! Combien d'entre elles ont, par leur mariage avec des Polonais, propagé non seulement l'influence française, mais l'amour le plus sincère pour la « douce France ! » Ne citons que cette Charlotte-Auguste-Virginie de Maury qui vint en Pologne avec sa mère (née Sophie Jubault) recommandée par M^me^ de Genlis au général Alexandre Chodkiewicz, cousin des Rzewuski, pour faire l'éducation de sa fille Sophie, plus tard comtesse Ossolinska [2].

La vie des fillettes et des jeunes filles vivant à la campagne toute l'année, est minutieusement réglée. Tôt levées et habillées, sous la surveillance de leur institutrice, elles vont tout de suite à la salle d'études où la classe commence. Que leur enseigne-t-on ? Le catéchisme, la grammaire et la littérature françaises, plusieurs langues étrangères, la musique, le dessin et la danse.

A voir dans les salons ces jeunes filles bien sages qui « savent faire la révérence très profonde, rester assises au bord du tabouret, baisser les yeux et pincer la bouche, disposer leurs mains gracieusement », on croirait qu'elles ne savent rien d'autre. Comme on se tromperait ! Le journal de Françoise Korwin-Krasinska nous montre une jeune fille de seize ans tout à fait au courant de la chose publique, soucieuse des destinées de son pays et ardemment

1. L'Ukraine, la Podolie et la Volhynie.

2. M^me^ de Maury resta quinze ans auprès de Sophie Chodkiewicz. Elle récolta comme prix de ses services, une petite propriété rurale et une somme d'argent assez importante. L'enfance et la jeunesse très douces de Virginie de Maury se passèrent en partie à Varsovie, où elle connut les succès du grand monde. Intimement liée à l'élève de sa mère, elle épousa Stanislas Lewald-Jezierski, parent du général. Ses mémoires sont pour nous particulièrement intéressants. Non seulement nous pourrons connaître un milieu social pareil à celui qui nous occupe, mais y trouver des jugements précieux sur les Rzewuski. Ces mémoires ont été traduits en polonais, d'après le manuscrit autographe français, par le D^r^ Bialkowski, petit-fils de cette dame, sous le titre de : *Z zycia dworów i zamków na kresach*, 1828-1844 (*La vie des châteaux et des manoirs dans les pays frontières*, 1828-1844). Poznan, 1924.

http://rcin.org.pl

patriote ; c'est même ce patriotisme qui l'empêche de rédiger son journal en français, langue qu'elle écrit plus facilement, semble-t-elle avouer, que sa langue maternelle : « Il ne convient pas, dit-elle, qu'une Polonaise vivant en Pologne, au milieu des Polonais, écrive autrement qu'en polonais ; du reste, la langue française est aujourd'hui en grand usage, parmi nos seigneurs, mais cette mode peut passer, et, certainement, plus tard, on se scandaliserait de moi [1]. »

Nous insistons un peu longuement sur cette question du français en Pologne pour montrer combien il est naturel et légitime de supposer, à défaut de documents précis, qu'auprès d'Éveline il y eut une institutrice française ; elle savait si bien cette langue que c'est en français seulement qu'elle parlait et correspondait avec les membres les plus proches de sa famille, même avec sa propre fille [2]. D'ailleurs, n'avait-elle pas choisi précisément pour cette fille

1. Klementyna z Tanskich Hoffmanowa, *Dziennik Franciszki Krasinskiej w ostatnich latach panowania Augusta III pisany* (*Journal de Françoise Krasinska écrit dans les dernières années du règne d'Auguste III*). Cracovie, éd. de la *Bibliothèque Nationale*, 1929, p. 5.

Ce petit chef-d'œuvre de la littérature polonaise fut traduit trois fois en français, notamment par la célèbre Louise Colet. Voici de quelle manière il fut composé. M^lle Tanska avait été élevée par M^me Szymanowska, une nièce de Françoise Krasinska, femme du duc Charles de Courlande, lui-même fils du roi de Pologne Auguste III. Elle conserva avec celle-ci des relations très étroites. Non seulement elle put apprendre ainsi l'histoire des amours de Françoise, mais elle se vit livrer la correspondance et les papiers de famille de cette dernière. On peut donc considérer le *Journal* de Françoise Krasinska comme une fidèle image de sa vie.

Celui-ci nous intéresse à plus d'un titre. Le milieu qu'il dépeint est le même que celui de M^me Hanska. C'est la même éducation qu'il retrace.

2. A cet égard la correspondance de M^me Mniszech avec sa mère est tout à fait intéressante. Voici par exemple ce qu'elle écrit, en 1847, à propos d'une visite reçue chez sa belle-mère : « Nous avons eu hier la visite de M. M...qui est venu nous surprendre dans notre salon... Fort heureusement, il parle très bien français, et quand mon cher petit ange [c'est son mari] me l'eut présenté, pendant que lui-même causait en polonais avec le chanoine Sz...,j'ai eu une longue conversation avec lui... Mais enfin il a bien fallu causer avec le bon chanoine en polonais, lequel ne cessait de me dire force compliments et choses aimables ; je pris donc mon courage à deux mains et voulus être polie avant tout. Je me résignai à faire parfois des fautes, mais le bon chanoine ne s'en aperçut pas, je crois, je mis tant d'adresse à dissimuler mon inhabileté dans ma langue et à le faire surtout causer, lui... » (Collection Spoelberch de Lovenjoul, A 387 *bis*, fol. 70).

C'est ainsi que Delphine Komar — devenue plus tard la fameuse comtesse Potocka — dont la surprenante beauté inspirait les poètes lorsqu'elle n'avait que douze ans, ne pouvait point lire les vers polonais qu'on lui dédiait. Elle parlait parfaitement plusieurs langues étrangères, mais on ne lui avait jamais appris la sienne propre. Quoi d'étonnant ? Le château de Kurylowce — avec les émigrés français qui y trouvèrent un refuge hospitalier et avec ses nombreux domestiques de la même nationalité — faisait plutôt penser à un manoir d'Ile de France qu'à une résidence polonaise en pleine terre podolienne.

http://rcin.org.pl

adorée une institutrice de langue française, Mlle Henriette Borel, cette *Lirette* qui passa de longues années à Wierzchownia, s'attacha très sincèrement à Mme Hanska et à Anna et devint l'objet de leur plus tendre sollicitude, même lorsqu'elle s'enferma au Couvent de la Visitation à Paris.

On enseignait naturellement aux jeunes filles le polonais et tout ce qui pouvait fortifier en elles le culte de la patrie : l'histoire de la Pologne et, plus particulièrement, l'histoire de leur propre famille. « Je connais la généalogie des Krasinski et l'histoire de chacun d'eux comme mon *Pater*, s'écrie orgueilleusement Françoise Krasinska, et il me serait plus facile d'énumérer la série de mes aïeux que la suite des rois de Pologne. » Comment croire que le bonheur d'appartenir à une illustre maison n'ait pas fait battre aussi délicieusement le cœur de la jeune Éveline ? Il est impossible qu'elle n'ait connu, elle aussi, comme son *Pater* la suite de tous les Rzewuski qui, depuis le XVIe siècle, se sont couverts de gloire sur les champs de bataille et qui à la pointe de l'épée ont conquis titres et terres ?

De tous ses aïeux dont elle peut être fière à plus d'un titre, quelques figures se détachent particulièrement hautes en couleurs. C'est notamment ce Florian Rzewuski, grand homme de guerre, qui, sous le règne de Jean III Sobieski, se couvrit de gloire, en combattant les Turcs. Sous les murs de Vienne, il vola au secours du roi cerné par les infidèles et l'aida à se dégager.

S'il y a de beaux soldats, il y a aussi chez les Rzewuski d'excellents diplomates. Tel fut Stanislas-Mathieu, grand hetman, maréchal de la Couronne, e trisaïeul de Mme Hanska. Il est d'abord soldat comme son père, mais le roi ayant remarqué ses qualités d'intelligence et de tact, lui confie plusieurs ambassades dont il s'acquitte glorieusement, et à la suite desquelles la paix est signée avec la Porte. Plus tard, il combat les Suédois et se signale encore contre les armées de Charles XII, à Kalisz et à Varsovie. Pour mettre en lumière cette énergique figure, nous empruntons à Lucien Siemienski les lignes suivantes : « Dans la famille Rzewuski qui, au cours de quelques dizaines d'années, a donné à la Pologne trois hetmans, il y avait dans le sang une passion pour les armes qui se liait avec un talent inné pour l'activité politique. Si un membre de cette famille ne se distinguait pas dans la première de ces branches, il se distinguait dans l'autre. Dans tous les cas, il n'y eut pas un Rzewuski qui ne se distinguât par une certaine origi-

http://rcin.org.pl

nalité bien ou mal dirigée, mais aboutissant toujours à une célébrité quelconque, ce qui était le résultat de la conservation des traditions léguées à toute la race par Stanislas-Mathieu, le premier hetman qui, sur son lit de mort, engageait ses descendants à ne pas épargner leur sang pour la défense de la patrie, de l'Église et des libertés cardinales du peuple [1]. »

Wenceslas joint aux qualités guerrières de son père et de son grand-père un esprit curieux et avide de toutes les connaissances possibles. Sa vie, plus agitée encore que celle des précédents par des événements politiques considérables, présente un tableau remarquable des grandeurs et des chutes qui, à cette époque, pouvaient marquer la vie des seigneurs polonais. D'abord en grande faveur auprès d'Auguste II, à la mort de ce roi il soutient la candidature de Leszczynski, et quand ce dernier, battu, doit se retirer, Wenceslas Rzewuski, fidèle au vaincu, part pour l'exil, mais, rappelé par le nouveau roi, il retrouve ses anciennes charges. Soit pendant son exil, soit dans les ambassades étrangères dont il a été chargé, il a connu beaucoup de pays étrangers, il a su voir et observer, utilisant ainsi les dons naturels qui devaient faire de lui un grand écrivain, le digne ancêtre d'Henri Rzewuski, frère de Mme Hanska.

Ces détails sont indispensables pour reconstituer le milieu ou l'atmosphère sociale dans laquelle a grandi celle qui nous occupe. Il n'est pas indifférent de connaître un peu ceux qui ont pu léguer à Mme Hanska cet orgueil et cette énergie indomptable qu'on blâme ou loue, suivant ses propres dispositions d'esprit. Il n'est pas indifférent de savoir, par exemple, que cet aïeul Wenceslas a été exilé deux fois, car, opposé à l'élection de Stanislas-Auguste Poniatowski et membre de la Confédération de Radom en 1767, il fut enlevé par l'ambassadeur de Catherine II en Pologne et exilé à Kalouga, de 1768 à 1772.

Son fils Stanislas s'affilia alors à la Confédération de Bar et devint hetman adjoint de cette Confédération. Chez lui — comme chez son père — nous retrouvons cette fidélité à la cause des vaincus, cette indépendance d'idées qui ne cède devant rien. Son petit-fils Henri Rzewuski, lui a consacré dans les *Souvenirs de Séverin Soplica, échanson de Parnawa,* des pages charmantes [2].

1. *Waclaw Rzewuski i jego przygody w Arabji. Przeglad Polski.* (*Wenceslas Rzewuski et ses aventures en Arabie*). Cracovie, 1871, p. 8.
2. Waclaw Rzewuski, *Pamietniki Seweryna Soplicy, czesnika parnawskiego.* Paris, 1839, Imp. Bourgogne et Martinet.

http://rcin.org.pl

Dans ces *Souvenirs*, galerie de tableaux historiques du XVIII^e^ siècle, où revivent les partisans des Confédérations de Radom et de Bar — les uns défenseurs des anciennes libertés polonaises, les autres habilement dupés par Catherine — se détache en lumière l'intéressante figure de Charles Radziwill, le grand-oncle d'Éveline. Ce magnat, si colossalement riche qu'il pouvait entretenir à ses frais une armée de dix mille hommes, a été en son temps le personnage le plus populaire en Pologne et l'idole de la *szlachta*. Vrai souverain dans son château de Nieswiez, tantôt plein de morgue hautaine pour qui n'était pas de son avis, ou de bonhomie souriante, il a laissé d'impérissables souvenirs où parfois la force comique le dispute à la grandeur.

Pour une enfant intelligente et imaginative, cette liste glorieuse était certainement la source des rêves les plus beaux qu'elle pût faire [1]. Pour nous qui essayons de reconstituer sa psychologie, d'entendre, selon la belle expression de M. de Vogüé « les morts qui parlent en elle », nous devons imaginer derrière la jeune fille qui grandit, derrière la jeune femme qui à Wierzchownia a trop de temps pour rêver, ces guerriers farouches et indomptables du XVII^e^ siècle, ces hommes d'action déterminée, brillants orateurs et écrivains du XVIII^e^ siècle, en un mot tous ceux qui ont pu la faire ce qu'elle est.

1. « Cette famille des Rzewuski, à laquelle M^me^ de Balzac était si fière d'appartenir par la naissance, est une des plus anciennes de l'aristocratie polonaise ; l'orgueil nobiliaire y fut toujours ombrageux et intense », dit le neveu d'Éveline, Stanislas Rzewuski, écrivain bien connu en France, dans le *Mariage de Balzac* (*Nouvelle Revue*, nouv. série, t. 38, janvier-février 1906, p. 201.)

http://rcin.org.pl

Chapitre III.

Le milieu familial d'Éveline.

Impressions reçues par Éveline Rzewuska. — Tableau de l'état politique en 1815. — Les habitants de Pohrebyszcze. Le père de Mme Hanska ; sa situation sociale ; son caractère. Physionomie générale des Rzewuski. Les trois frères d'Éveline : Henri, brillant écrivain et publiciste de grand talent ; Ernest et Adam. Les trois sœurs d'Éveline : témoignages relatifs à Pauline et à Aline ; présentation de l'aînée : Caroline. — Qualité de l'éducation donnée par le comte Rzewuski à ses enfants. — Témoignages de Kozmian et de Balzac. — Le respect dû aux parents ; sévérité de la mère d'Éveline. Orgueil et indépendance rzewuskiens. — La malédiction qui pèse sur une branche des Rzewuski. Histoire de la princesse Lubomirska ; sa fin tragique. — L'Émir Wenceslas Rzewuski ; biographie du personnage. Ses aventures orientales ; ce qu'il offre de caractéristique. — Autre type original : Henri Rzewuski. — Éléments de la personnalité d'Éveline : l'intelligence, l'imagination, l'orgueil. Sa bonté : témoignages divers qui y sont relatifs. Mme Hanska n'est pas Russe, mais Polonaise.

Mais en même temps que des hérédités lointaines il faut tenir compte des impressions et des enseignements directs qu'elle a reçus.

Au moment où Éveline Rzewuska commence à ouvrir sur la vie ses yeux de jeune fille curieuse et intelligente, c'est-à-dire en 1815 environ, la vieille Europe se recompose et cherche avant tout la paix. Mais en Pologne, le mirage napoléonien n'est pas évanoui [1],

1. Il avait été si éclatant, tant de gens y avaient cru, qu'il était très difficile d'en détacher soudain les yeux ; pour en donner une idée, citons le récit fait par André Kozmian de l'agitation provoquée en Pologne par la naissance du roi de Rome :

« L'amour, le respect, l'admiration pour Napoléon allaient jusqu'au fanatisme. Il fut le vrai maître et souverain de la Pologne ; chacun de ses succès était un bonheur public. Un jour, en 1811, au milieu des délibérations du Conseil d'État que présidait Stanislas Potocki, celui-ci reçoit un télégramme qu'il se hâte d'ouvrir ; il le lit, se lève et, interrompant le cours des délibérations, s'écrie : « Messieurs, le Roi de Rome *nous* est né ! » A cette nouvelle, tous les présents se lèvent dans un transport de joie, comme mus par un seul ressort, et s'écrient : « Vive le Roi de Rome, vive le grand Napoléon ! » La bonne nouvelle se répandit, comme un éclair, dans la ville. Toute la population est ivre de joie ; le soir la capitale entière s'illumine, la lumière et la gaieté brillent dans les cœurs comme sur la ville (Andrzej-Edward Kozmian, *Pamietniki z XIX-go wieku* (*Mémoires du XIXe siècle*). Poznan, 1867, Leitgeber, t. I, pp. 77-78).

http://rcin.org.pl

la terrible retraite de Russie, l'écroulement même du Grand-Duché n'ont pas dissipé la glorieuse fumée des canons de Friedland, et nul cri de haine ne s'élève contre celui en qui les Polonais avaient mis tout leur espoir ; bien au contraire, encore vivant il entre dans la légende. Mais il faut vivre, et, puisque Alexandre est bienveillant, essayer de lui faire confiance.

Dans les provinces méridionales de l'ancienne Pologne qui ont été parmi les premières arrachées à la patrie, — Ukraine, Podolie et Volhynie — le calme renaît peu à peu. Les jours s'écoulent sans grandes secousses jusqu'en 1820 environ.

Le châtelain de Pohrebyszcze, Adam-Laurent Rzewuski, père de Mme Hanska, a dû adapter sa vie aux circonstances. D'abord homme d'État polonais, député de Novogródek aux Diètes de Varsovie et de Grodno, il se montre l'adversaire résolu de la Constitution du 3 Mai 1791, sans d'ailleurs entrer, comme le fit malheureusement son oncle Séverin, dans la Confédération de Targowica qui devait être funeste à la Pologne. Pourtant au service de la cause de la noblesse qu'il croyait menacée, il met un remarquable talent d'orateur. Il combat aussi la plume à la main, arme que les Rzewuski manient, nous l'avons déjà dit, aussi habilement que l'épée [1]. Pendant la Diète de quatre ans, il fut envoyé comme ambassadeur en Danemark [2] et en Hollande, et en 1790 il est castellan

1. Adam-Wawrzyniec Rzewuski, *Mysli o reformie rzadu republikanskiego* (*Idées sur la réforme du gouvernement républicain*). Varsovie, 1790, M. Groell. Adam Rzewuski fut un écrivain de valeur ; dans ce livre, il a exposé tout son *credo* politique.

2. Voici raconté par un contemporain le départ de l'ambassadeur pour le Danemark. Ce morceau est d'une telle intensité de couleur, il peint avec tant de naïveté, de précision et de pittoresque ces Polonais dont le faste fit l'émerveillement des Parisiens au siècle précédent (1645,, que nous croyons intéressant de le reproduire tout entier.

« Lorsque tout fut prêt et l'ambassadeur sur le point de partir, il obtint du roi une audience d'adieu. Il était monté sur un moreau arabe, richement harnaché. La selle seule pouvait être estimée 45 mille *ducats*. Je l'ai examinée attentivement à plusieurs reprises ; il eût été impossible de se représenter quelque chose de plus beau : les deux pommeaux étaient montés en or et ornés de diamants ainsi que le harnais tout entier ; le mors, les cuirs en cordouan rouge qui s'enroulaient autour de la poitrine et sous la queue étaient garnis de pièces d'or, les étriers également en or, artistement travaillés. On gardait cette magnifique selle dans une sorte de valise doublée de velours bleu qui,fabriquée à cet usage, contenait une place spéciale pour chacune des pièces ; elle était confiée à la garde d'un domestique qui la tenait sous clef. On attachait au pommeau de devant, lorsqu'on sellait le cheval, un fouet à manche d'ébène garni de brillants.

A une heure, Rzewuski arriva au château accompagné de toutes les personnes de l'ambassade à laquelle vinrent se joindre Jean Potocki, qui avait le plus beau costume polonais, Casimir Sapieha et bien d'autres. Ils étaient

http://rcin.org.pl

COMTE ADAM-LAURENT RZEWUSKI

http://rcin.org.pl

http://rcin.org.pl

de Witebsk. Après la chute de la Pologne, nommé maréchal de la noblesse du gouvernement de Kiew, il devient sénateur de l'État russe, ce qui ne l'empêche pas de rester Polonais jusqu'au fond de l'âme et de fonder tout son espoir sur la promesse qu'Alexandre avait, à plusieurs reprises, faite aux Polonais de rétablir leur patrie dans ses limites anciennes, promesse qu'il confirmera encore à l'ouverture de la Diète de 1818.

Dans les premières années de son règne, Alexandre, disciple du Suisse Laharpe, nourri d'idées humanitaires, parlant avec enthou-

tous à cheval, en costumes anciens, ainsi que l'ambassadeur ; la cavalcade principale se composait de quelques dizaines de chevaux. Ils étaient immédiatement suivis d'un carrosse de l'ambassade, traîné par six chevaux bais et fort grands dont les harnais étaient dorés, les crinières ornées de panaches et de glands... ; un deuxième carrosse, vide, destiné aux personnes du secrétariat, le suivait, puis un troisième, pour les personnes de l'ambassade, et un quatrième, pour le chapelain et le médecin. Il y avait encore, pour donner plus d'éclat au cortège, quelques carrosses appartenant en propre aux membres de l'ambassade. Tout cela formait un spectacle splendide et affirmait hautement la dignité de l'ambassadeur.

Rzewuski descendit de cheval devant l'escalier d'honneur. Un écuyer s'élança aussitôt vers lui et couvrit son cheval d'une large étoffe de velours rouge richement brodée d'or, et l'ambassadeur se dirigea vers les salles d'audience suivi de toute son assistance. Il avait un magnifique *zupan* (robe de dessous de l'ancien costume polonais) en lamé d'argent, à fleurs d'or, entremêlé de fils de soie des couleurs les plus brillantes ; une ceinture de Sluck, toute raidie par sa trame d'or ; au côté, un sabre semé de brillants ; sur le *zupan* un cordon de l'Aigle-Blanc ; autour du cou, une croix de Saint-Stanislas, et au cou une agrafe de grand prix qui retenait par-dessus le *zupan* un *kontusz* en velours vert, magnifiquement et abondamment brodé d'or, doublé de zibeline ; par-dessus, encore une étoile de l'Aigle Blanc ; sur la tête, un bonnet de zibeline, avec une aigrette en plumes de héron et une agrafe garnie d'une émeraude de la grosseur d'un écu (thaler), entourée de brillants gros comme des pois. Le dessus du bonnet était cramoisi avec une houppe de brillants ; sur des bottes jaunes à fers d'argent, retombaient des pantalons en satin également cramoisi... Ainsi vêtu, avec la gravité qui incombait à son rôle, l'ambassadeur traversa les salles, accompagné de sa cour et des jeunes gens auxquels je me mêlai. Tous les gardes lui rendaient les honneurs militaires. Nous atteignîmes ainsi la salle du trône. Lorsqu'il se trouva à la distance d'une douzaine de pas du roi, il ôta son bonnet et, rejetant de sa main gauche son *kontusz*, il la posa sur la ceinture pour adresser à Sa Majesté une courte allocution. Puis, il baisa la main du roi et obtint de lui solennellement ses *credenciales*. Pour terminer, il présenta au roi les personnes faisant partie de l'ambassade et, l'audience finie, se retira avec la même pompe, sous les yeux du roi qui contemplait par la fenêtre le défilé du cortège. » [1]

M^me^ la vicomtesse de Forsanz possède une très intéressante copie du portrait en pied qui représente l'ambassadeur dans le costume d'apparat que nous venons de voir si minutieusement décrit. L'original — du pinceau de Lawrence — ornait, avec d'autres portraits de famille, la magnifique salle de bal, au château de Pohrebyszcze.

1. Jan Duklan Ochocki, *Pamiełniki. Z pozostałych po nim rękopisów przepisał i wydał J.-I Kraszewski. (Mémoires de Jean Duklan Ochocki, édités par les soins de J.-I. Kraszewki)i.* Wilno, 1857, Zawadzki.

http://rcin.org.pl

siasme d'une « république de peuples libres », ne laisse pas deviner en lui le futur satrape jaloux de son autorité et prêt à la défendre par la violence. On peut donc en Ukraine vivre relativement heureux, et tous les renseignements que nous avons pu rassembler nous portent à croire qu'entre 1815 et 1819, date du mariage d'Éveline Rzewuska, la vie à Pohrebyszcze a été très agréable.

Mais pour que le bonheur règne vraiment dans un foyer, les conditions extérieures : politique, fortune, etc., ne viennent qu'en second lieu, les conditions intérieures, c'est-à-dire inhérentes à la famille elle-même, passent avant tout. Or, voici ce qu'écrit un contemporain, Joseph-Ignace Kraszewski : « Quiconque a rencontré dans la vie plusieurs Rzewuski, a dû être frappé par la similitude de leur caractère, de leur esprit, de leur physionomie morale, par leurs qualités et leurs défauts qui constituent un type polonais achevé, mais par excellence un type du XVIII[e] siècle [1]. » Cette opinion a été reprise par M. Stanislas Wasylewski, dans un livre récent sur quelques héroïnes romantiques. Il dit « qu'il n'y eut peut-être jamais, dans toute l'ancienne Pologne, de famille où se soit conservé d'une façon si suivie et si tenace un caractère moral uniforme, peut-être pas très avantageux, mais admirable précisément par sa ténacité et sa fidélité [2]. »

Quels éléments composaient ce caractère moral uniforme que nous retrouvons chez tous les habitants de Pohrebyszcze ? D'abord une intelligence remarquable, à la fois vive et profonde, un esprit étincelant, servi par une parole facile. Tous les écrivains sont absolument unanimes sur ce point, qu'il s'agisse du chef de famille ou de chacun de ses enfants pris en particulier [3]. Même Thaddée Bobrowski — qui n'est pourtant pas tendre à leur égard — ne cache pas son admiration pour ces qualités remarquables qui devaient

1. *Z roku 1866. Rachunki...* (*Notes de l'année 1866*). Poznan, 1867, Zupanski, p. 357.

2. *O Milosci romantycznej* (*l'Amour romantique*). Poznan, 1928, p. 204.

3. *a*) Voir sur ce point les *Nouvelles lettres du comte Valentin Esterhazy à sa femme* (1792-1795) publiées par E. Daudet, Paris, 1909, Plon, p. 304 :

« Je suis parti le dimanche de grand matin et suis arrivé à Pohrebyszcze avant que personne fût levé et je me suis établi dans le salon. Je ne puis te dire à quel point j'ai été enchanté du comte ». Et plus loin : « Indépendamment de l'obligeance du comte, il est aimable, très instruit et d'une excellente conversation » (p. 308).

b) Et Kraszewski dit aussi : « Le père des comtes Henri, Ernest et Adam fut un homme d'une intelligence très éclairée, d'une merveilleuse mémoire et d'un esprit non moins grand » (*Op. cit*, p. 359).

http://rcin.org.pl

rendre leur société vraiment attrayante. Il note, par exemple, que « dans les discussions ou les entretiens entre Adam Rzewuski et son fils Henri, le fils brillait par l'esprit et l'érudition, tandis que le père montrait avec les sentiments les plus chevaleresques une grande solidité de jugement et d'intelligence. Pour s'être tenu en dehors de la Confédération de Targowica, malgré ses idées réactionnaires, Adam Rzewuski jouissait d'une grande considération ; pour ses qualités de cœur et d'esprit il était aimé de tout le monde [1]. »

Son fils Henri qui — toujours d'après Bobrowski — n'a pas montré d'aussi solides qualités de cœur, fut par contre l'un des esprits les plus remarquables de son temps. Nous savons que c'est Adam Mickiewicz qui, au cours d'un séjour qu'ils firent ensemble à Rome, en 1832, découvrit dans la conversation de son ami de tels dons de narrateur et de peintre qu'il lui fit promettre d'écrire tout cela pour devenir le meilleur des écrivains polonais. C'est donc à Mickiewicz que nous devons des chefs-d'œuvre tels que les délicieux *Souvenirs de Séverin Soplica, échanson de Parnawa*, parus en 1837, et *Novembre*, qui devait faire de Rzewuski le créateur du roman historique en Pologne ou — comme le disait Balzac lui-même — le « Walter Scott polonais ». Quant à ses *Miscellanées*, bien qu'elles aient soulevé en Pologne, au moment où elles parurent, une tempête d'indignation, nous y trouvons actuellement à côté de peintures âpres et profondes qui font songer à Molière et à La Bruyère, de savoureuses caricatures qui rappellent les albums de Daumier et de Gavarni.

1. Tadeusz Bobrowski, *Pamietniki* (*Mémoires*). Lwów, 1900, Institut National. Ossolinski, t. I, p. 131.

Nous tenons à remarquer dès à présent que les *Mémoires* de Bobrowski seront pour nous une source intarissable, où nous puiserons abondamment. Cette œuvre précieuse constitue un remarquable tableau historique de la vie polonaise dans les provinces appelées « russes », à l'époque qui sépare les deux Insurrections : celles de 1830 et de 1863. Lui-même important propriétaire terrien de ce pays, Bobrowski fut très recherché par ses compatriotes tant à cause de ses qualités de cœur et d'esprit que de son érudition juridique. Sincère patriote, mais sceptique sur la réussite d'une action à main armée en Pologne, il préféra mettre au service des siens son expérience juridique et s'y employa de son mieux. Sans parler de sa situation officielle de juge honoraire qu'il occupa pendant quelque temps, il régla de son autorité maintes affaires litigieuses et aplanit d'innombrables difficultés, grâce au crédit dont il jouissait auprès des autorités russes. Sa maison hospitalière — ouverte à tout venant — fut pour lui un vaste champ d'observation. Grâce à son étonnante mémoire, Bobrowski put raconter avec fidélité les événements les plus remarquables des trente années de sa vie en Ukraine et de son activité sociale. Il côtoya à Pétersbourg Henri Rzewuski, au cours de l'année 1848 ; quant à son père, il avait été fréquemment reçu au château de Pohrebyszcze et avait bien connu toute la famille Rzewuski en qualité de proche voisin.

http://rcin.org.pl

Ernest et Adam, sans avoir laissé dans la littérature un aussi grand nom, ne le cédaient pas à leur frère comme intelligence. Mme Virginie Jezierska qui a beaucoup connu les Rzewuski, bien qu'elle leur reproche d'avoir « le cœur dans l'esprit », s'incline cependant devant la qualité de cet esprit, écrit-elle, « tantôt profond et logique, tantôt léger et paradoxal. On dirait un caméléon qui change sans cesse de couleur, charmant toujours par son éclat et sa fraîcheur [1]. » L'image n'est peut-être pas très neuve ni très conforme à la vérité scientifique, mais qu'importe ! elle indique bien la nature de cette intelligence des Rzewuski.

Entre Henri et Adam, Ernest tient le milieu, plein d'esprit pratique et d'esprit tout court. C'est l'homme d'affaires de la famille. Il s'entend à l'agriculture et à la gestion des propriétés, ce qui ne l'empêche pas d'être soldat comme son frère Adam [2].

Quant aux filles, la nature s'est montrée à leur endroit véritablement généreuse, car avec les plus brillantes qualités physiques elle leur a prodigué les dons les plus remarquables d'intelligence. S. Wasylewski écrit d'elles : « Les dames de la famille Rzewuski subjuguaient régulièrement ceux qui les approchaient par une certaine beauté qui appartenait à elles seules et par une froide splendeur de l'intelligence, par un esprit qui évoquait infailliblement le froid scintillement des stalactites [3]... ». Bobrowski dit que « Pauline aimable, intelligente, spirituelle, très versée dans les questions de politique étrangère, a une conversation incomparable [4]. » Antoine Andrzejowski vante la douceur et la fine intelligence d'Aline Rzewuska [5].

Quant à Caroline — qui fut successivement Mme Sobanska, Mme Czerkowicz et Mme Jules Lacroix — elle nous est encore plus connue. Belle [6], gaie, très instruite, pleine de charmes et coquette par-dessus le marché, elle traîna toujours à sa suite une foule d'admirateurs parmi lesquels elle eut l'orgueil de voir un jour celui qui

1. *La vie des châteaux dans les pays frontières*, p. 103.
2. Voici ce que dit le comte Georges Mniszech au sujet de cet oncle dont il venait de faire la connaissance, dans une lettre adressée à Mme Hanska : « Il est délicieux d'esprit et de verve ! » (Collection Lovenjoul, A 387 *bis*, fol. 117, 25 février 1847).
3. *Op. cit.*, p. 205.
4. *Op. cit.*, pp. 262, 264.
5. *Ramoty starego Detiuka o Wolyniu* (*Récits du bonhomme Detiuk sur la Volhynie*). Wilno, 1860. Kirkor, t. II, p. 28.
6. L'écrivain russe Philippe Viguel — qui se rangeait parmi les nombreux admirateurs de Caroline dont il avait fait la connaissance à Odessa — parle avec enthousiasme, dans ses *Mémoires*, de sa belle voix, de son grand air, de

http://rcin.org.pl

devait être le plus grand poète national de la Pologne. Voici ce qu'écrit à ce sujet Joseph Kallenbach : « Mme Caroline Sobanska, sœur d'Henri Rzewuski, a lancé sur Mickiewicz les plus dangereux filets qu'une femme puisse lancer sur un homme ; jeune, belle, très expérimentée dans l'art de séduire, entourée d'un essaim d'adorateurs, elle souhaita d'atteler à son char victorieux le jeune poète nimbé d'une auréole de souffrance. Mais avide d'impressions toujours nouvelles, elle ne s'attarda pas longtemps à ce jeu. C'est à elle que s'adressent les vers suivants :

« Elle poursuit le papillon tant qu'il brille au loin
L'ayant saisi, elle le regarde et le lâche :
Qu'il continue sa route » [1].

Ce n'est que pour peu de temps que Mme Sobanska captiva Mickiewicz. Ce fut aussi pour peu de temps qu'elle saisit Sainte-Beuve, s'il est vrai, comme l'affirme la princesse Radziwill, qu'elle faillit épouser le fameux critique [2].

Nous verrons qu'Éveline n'était certainement pas la moins bien douée des enfants d'Adam Rzewuski.

Le comte Adam-Laurent a consacré tous ses soins à l'éducation de ses enfants en qui il retrouve les qualités foncières de sa race et dont il prévoit qu'il pourra être fier. Ses fils ont eu les meilleurs maîtres, soit au château paternel, soit chez les Carmes de Berdyczew ou à Pétersbourg. Plus tard, ils ont voyagé à l'étranger, ce qui pour l'aristocratie polonaise était l'habituel complément des études. Henri notamment a vu l'Allemagne, la France, l'Italie, l'Angleterre. voire la Turquie. A Paris, où il suit les cours de lettres et de droit, ceux de Villemain et de Cousin, il est le condisciple de Balzac qu'un hasard aurait pu lui faire connaître.

Quant aux filles, nous ne pouvons dire exactement qui fut chargé de leur éducation, mais il semble bien qu'elles aient reçu, au moins partiellement, la même instruction que leurs frères.

Il est assez curieux de constater que c'est dans les marches de la Pologne (Lithuanie, Ukraine, Podolie et Volhynie) que sont nées

l'élégance de sa taille que soulignait la somptuosité de ses toilettes (*Zapiski*, Moscou, 1891, éd. du *Russki Arkhiv*, t. VII, pp. 184-186).

1. *Adam Mickiewicz*, 4e éd. Lwów, 1926, t. I, p. 332.
Caroline inspira quelques-unes des poésies charmantes écrites par Mickiewicz à Odessa, comme l'*Incertitude*, *Deux mots* et autres.

2. Juanita Helm Floyd, *Les Femmes dans la vie de Balzac*. Paris, 1921, Plon, p. 191.

http://rcin.org.pl

et ont grandi les inspiratrices des plus grands poètes polonais ainsi que les femmes les plus remarquables du XIXe siècle par leur esprit et par leurs forces morales. Si le nom de Maryla Wereszczaka est peut-être le plus connu, parce qu'il a été chanté par Adam Mickiewicz, nous connaissons aussi ceux de Jeanne Bobr (née Morzkowska) dont la mélancolique beauté ukrainienne a inspiré Krasinski, et de Louise Sniadecka qui fut le « premier et le dernier amour » de Slowacki. C'est aussi dans la Pologne méridionale que sont nées cette Delphine Potocka que chacun de nous revoit berçant par son chant l'agonie de Chopin, et cette princesse Caroline Wittgenstein (née Iwanowska) qui a joué dans la vie de Liszt un rôle si important. Celle-ci nous intéresse plus particulièrement, car sa cousine Constance Iwanowska avait épousé Ernest Rzewuski ; ses connaissances étaient variées et étendues, elle avait en effet étudié le grec, le latin, les Pères de l'Église, les philosophes et même le Talmud.

Mais si nous nous en tenons strictement aux seuls Rzewuski, nous verrons qu'avec les dons de la beauté et de l'intelligence, une instruction hors de pair était de règle dans la famille. La baronne du Montet écrit d'Isabelle Rzewuska, la cousine germaine d'Adam-Laurent, « qu'elle a la tête d'un homme et le cœur d'une femme », mais que « son instruction rare, ses connaissances au-dessus des capacités ordinaires et, à plus forte raison, bien supérieures à celles de toutes les autres femmes, sont voilées sous son inaltérable discrétion ». Elle ajoute : « Elle a écrit un roman que l'on loue et ses lettres seront imprimées un jour, je l'espère [1].»

A propos d'une autre cousine de Mme Hanska, Calixte Rzewuska, que bien des auteurs qualifient de « géniale », nous laisserons parler Éveline elle-même. Elle venait d'apprendre la mort cruelle — survenue en 1842 — de cette amie qu'elle chérissait entre toutes, et avant de recopier sur son album intime certaines lettres qu'elle avait reçues d'elle, elle écrit ceci : « Celle qui a écrit les lettres qui vont suivre, a été l'une des femmes les plus extraordinaires de son temps par la force virile de son génie ainsi que par l'étendue et la prodigieuse variété de ses connaissances. Mais les malheurs politiques de son pays et les circonstances particulières de sa position individuelle l'ont tenue à l'écart et n'ont permis qu'à un petit nombre d'élus d'entrevoir les splendeurs de son intelli-

1. *Souvenirs* (1785-1866). Paris, 1904, Plon, p. 146.

http://rcin.org.pl

gence, à travers le charme de son incomparable commerce [1].... »

Ce témoignage, qui pourrait paraître suspect de partialité, est corroboré par tous les écrivains de l'époque. André Kozmian lui a même consacré tout un livre où il essaye de montrer ce qu'aurait été cette jeune femme, si elle n'avait été enlevée en plein bonheur par la mort [2].

Enfin il existe sur l'éducation des jeunes filles dans la famille Rzewuski un témoignage qui nous est plus précieux que les autres, c'est celui de Balzac lui-même. En novembre 1848, étant à Wierzchownia, il écrit à ses nièces Sophie et Valentine Surville une longue lettre pleine de tendresse où, tout en badinant, il leur donne quelques conseils pratiques (pour l'étude du piano notamment), en leur citant comme exemple la comtesse Anna Mniszech. Il est vrai que, si l'on en croit les éloges de Balzac, l'exemple de cette jeune virtuose, qui a « le génie de la musique comme elle en a l'amour », est plus propre à décourager des novices qu'à les encourager. Puis, après avoir vanté « la sensibilité, la bonté d'ange » et toutes les charmantes qualités qui font de la jeune femme « l'idole de tout ce qui l'entoure », il ajoute : « Elle est profondément instruite sans pédanterie ; elle est d'une naïveté délicieuse en plein mariage et d'une gaieté d'enfant, rieuse comme une petite fille ; ce qui ne l'empêche pas d'être d'un enthousiasme religieux pour les belles choses... La comtesse Georges parle quatre langues, comme si elle était née dans les pays dont elle connaît à fond le langage... Je serais bien heureux d'apprendre que Valentine étudie autant que la comtesse Georges, qui, en dehors de toutes ses autres études, travaille encore spécialement et tous les jours son piano. Ce qui a fait réussir cette sublime éducation, c'est le travail, que miss Valentine fuit un peu trop ; or, je dirai à ma chère bien-aimée nièce que *ne faire que ce qui plaît* est l'origine de toutes les dépravations, surtout chez les femmes. La règle, le devoir accompli ont été la loi de l'enfance de la jeune comtesse, bien que fille unique et riche héritière ; aussi, à cette heure encore, est-elle petite fille devant sa mère ; elle dispute à tout le monde l'honneur de la servir ; elle est d'un respect anglais et féodal pour sa mère ; elle sait concilier le

1. Collection Lovenjoul, A 373, fol. 121.

2. *Wspomnienie o Kaliscie z Rzewuskich ksieznie Teano (siostrze Stanislawa Rzewuskiego, zmarlejr.* 1842 *w Rjzymie (Souvenirs consacrés à la mémoire de la princesse Calixte Teano, née comtesse Rzewusi a)*, Varsovie, 1843.

3. Voir la troisième partie de notre ouvrage, le chap. intitulé *Modeste Mignon.*

http://rcin.org.pl

profond amour avec le profond respect, la tendresse avec la familiarité, sans le moindre danger pour l'énorme distance qui se trouve entre une mère qui nous a fait ce que nous sommes et une fille, quelque achevée, quelque complète qu'elle soit. La jeune comtesse n'a jamais dit que *vous* à sa mère, et le problème de la plus excessive tendresse et de ses obligations respectueuses est admirablement résolu. Ceci n'est pas une critique de nos mœurs, c'est une tentative d'explication de cette grande tournure, de cet air inexplicable de M^me^ Hanska et de sa fille, et qui n'existe que par les *nuances* ; or, nous avons, en France, supprimé les *nuances*, les *distances* ; on ne peut donc plus rencontrer, chez les femmes, ces mélanges, ces alternatives de la dignité personnelle et de ces humilités domestiques et religieuses. C'est en mesurant à chacun ce qui lui est dû, et en s'acquittant avec grâce et dignité que l'on a plus ou moins cet air [1]. »

Cette longue citation résume mieux que nous ne pourrions le faire les caractères essentiels de l'éducation polonaise : respect et tendresse. Ce respect dû aux parents exige jusqu'à présent des manifestations que l'on trouverait sans doute excessives en France. Ce signes extérieurs ont certainement frappé Balzac au point qu'il juge ce respect *féodal*. Quant à la tendresse, elle n'exclut pas une certaine sévérité. La mère de famille polonaise fait volontiers figure de matrone romaine ; c'est la *mulier fortis* destinée à former des hommes courageux et des filles qui soient semblables à elle-même. N'oublions pas qu'en Pologne l'épouse vraiment digne de ce nom était toujours prête à partager le sort de son mari, à le suivre même jusqu'au fond de la Sibérie, s'il le fallait. Faut-il énumérer ces « Éponines du Nord », comme dit Alfred de Vigny, ces martyres volontaires qui ont laissé toutes les aises d'une vie seigneuriale pour suivre dans les mines glacées de Sibérie celui à qui elles avaient lié leur vie ? Qu'il nous suffise de citer entre tant d'autres Rose Sobanska, Thérèse Biezynska et Ève Felinska [2]. Dans un pays

1. *Correspondance* (1819-1850). Paris, 1926, Calmann-Lévy, pp. 580-582.

2. Celle-ci, en particulier, qui collabora avec Simon Konarski, l'un des apôtres les plus populaires et l'un des martyrs de la *Jeune Pologne* créée, en Suisse, par les émigrés, en 1834. Ceux-ci ne se résignaient pas à l'échec de la Révolution de 1830 et faisaient des tentatives multiples et désespérées pour provoquer un nouveau soulèvement. A cet effet ils envoyaient, en Pologne, des émissaires secrets, chargés de la propagande clandestine. Ève Felinska aida puissamment à diffuser les idées patriotiques dans la noblesse riche en Volhynie. Elle fut exilée à Bérézov avec neuf femmes, d'autres furent envoyées dans les mines d'argent en Sibérie, tandis que Konarski lui-même était fusillé à Wilno, en 1839.

http://rcin.org.pl

sans cesse déchiré par la guerre et qui a connu les destinées les plus tragiques, n'était-il pas naturel que l'éducation fût propre à tremper les corps et les âmes ?

Peut-être, quelques mères s'exagéraient-elles ce devoir, et il nous est permis de supposer qu'Éveline Rzewuska a pu souffrir parfois de cette sévérité maternelle, à laquelle Balzac fait une allusion bien nette, dans une lettre datée de la fin d'août 1833 : « Quelle similitude ! L'un et l'autre nous avons été maltraités par nos mères. Comme ce malheur développe la sensibilité [1] ! ». Certainement, Mme Hanska s'était rappelé avec amertume quelques souvenirs de son enfance et elle les avait communiqués à Balzac, qui avait vu là un nouveau lien d'âmes entre lui et la bien-aimée.

Comment comprendre le mot *maltraitée* ? C'est vraiment délicat. Si l'on se reporte à la correspondance déjà citée du comte Valentin Esterhazy, on a l'impression que la comtesse Rzewuska était plutôt d'un caractère doux : « C'est, dit-il, une fort bonne femme, et puis c'est tout, mais douce et honnête... » Par ailleurs, d'après la vicomtesse de Forsanz, petite-nièce de Mme Hanska [2], la comtesse Rzewuska, étant données les absences fréquentes et prolongées de son mari, prenait seule soin de ses enfants et les élevait « de très loin et de très haut ». Ces mots d'une parente, joints à ceux de Balzac, donnent lieu de croire que l'éducation à Pohrebyszcze fut sévère. Et à la réflexion, quoi de plus vraisemblable ? La comtesse, née Rdultowska, était nièce de son mari, c'est-à-dire que sa mère était la propre sœur du comte Adam, et donc une Rzewuska, elle aussi. Comment ne pas supposer, puisque nous connaissons le caractère orgueilleux, ferme, indomptable de la race, que l'exubérance des enfants, leur indépendance, leur ardente personnalité en un mot, se soient heurtées à celle de la mère chargée de les façonner ? Peut-être ne voyait-elle pas sans inquiétude grandir en eux ces défauts et même ces qualités qui, exagérées, pouvaient faire plus tard leur malheur ? « Ils étaient tous pareils, écrit S. Wasylewski, toujours extraordinaires par un côté, on peut dire hardiment géniaux, mais en même temps bizarres, complexes, maladivement exubérants et maudits [3] ...».

1. *Lettres à l'Étrangère*, t. I, p. 38, fin août 1833.
2. La vicomtesse de Forsanz, née Ciechanowiecka, dont nous avons déjà mentionné le nom, est la petite-fille d'une sœur de Mme Hanska, Pauline Riznicz. Mme de Forsanz est la belle-mère du général Weygand dont le nom est attaché à l'histoire contemporaine de la Pologne.
3. L'*Amour romantique*, p. 204.

http://rcin.org.pl

Ce dernier mot de M. Wasylewski fait allusion à une légende, assez tragique, qu'on colportait avec des variantes sur le compte des Rzewuski. Plusieurs auteurs l'ont invoquée pour expliquer ce qu'il y eut de tragique et parfois de violent et de désordonné dans les destinées de cette famille. Si l'on en croit cette légende, un des lointains ancêtres d'Éveline aurait fait emmurer vivante, dans une tour, sa propre mère pour obtenir d'elle la cession d'une partie des biens paternels. La pauvre femme aurait préféré, dit-on, mourir de cette manière atroce plutôt que de céder au fils dénaturé, mais elle l'aurait maudit dans sa postérité. M^me^ Jezierska fait mention de cette légende [1] à propos des Chodkiewicz qui descendaient également de cette aïeule. Chez eux — comme chez les Rzewuski — on retrouve, en effet, les mêmes qualités brillantes de l'esprit, mais aussi le même emportement dans les passions, la même ardeur dans les convictions et finalement les mêmes destinées tragiques.

A cet égard, la vie de la princesse Lubomirska (née Rosalie Chodkiewicz, mais fille d'une Rzewuska) est tout à fait typique. Elle avait laissé, très jeune, le beau château de Mlynów qu'habitait son père, le staroste de Zmujdz, pour épouser le prince Alexandre Lubomirski, castellan de Kiew. Certes, l'union avait dû paraître brillante, et ses parents ne s'étaient guère inquiétés de savoir si elle plaisait à leur fille. Il serait difficile de dire quels étaient les sentiments de la jeune femme pour son mari, mais on connaît peut-être mieux ceux qu'elle a nourris, à un certain moment, pour le beau prince Joseph Poniatowski, le héros napoléonien. Casimir Wójcicki, dans une œuvre fort intéressante sur Varsovie et ses habitants [2], raconte une des folles imprudences que cette passion fit commettre à la jeune princesse Lubomirska. Un 19 mars — jour de la Saint-Joseph — avec l'une de ses amies, éprise elle aussi du prince, elle pénétra dans les appartements de Poniatowski, au grand éblouissement du valet français, qui n'avait jamais vu de pareilles beautés. Les deux femmes — costumées l'une en Diane, l'autre en Psyché — avaient apporté une foule de statuettes, de bibelots et de tapis précieux, et elles commencèrent à garnir la chambre de leurs présents. La nuit était venue depuis longtemps, on avait allumé les

1. *La vie des châteaux et des manoirs dans les pays frontières*, pp. 87-88.
2. *Warszawa i jej spolecznosc w poczatkach naszego stulecia* (*Varsovie et ses habitants au commencement de notre siècle*). Varsovie, 1875, J. Berger, pp. 168-169.

http://rcin.org.pl

candélabres, répandu partout un parfum délicieux, et l'on attendait le prince. Il entra enfin, mais... suivi d'une jeune et charmante artiste qui, le soir même, devait jouer la comédie organisée par les soins de Mme de Vauban, amie du prince. Blessées dans leur orgueil, les deux divinités se mirent alors à dépouiller la chambre des tapis et des étoffes précieuses qu'elles avaient apportées, à briser en mille morceaux vases et bibelots. Puis, tout en courroux, elles quittèrent la chambre. Le prince et sa compagne étaient restés muets pendant cette scène. Soudain, Poniatowski éclata d'un grand rire, en regardant les débris qui l'entouraient, et il déclarait plus tard qu'il ne s'était jamais autant amusé [1].

Quelle force irrésistible et fatale la chassa de son beau château d'Opole et lui fit courir le monde ? Était-ce uniquement la soif des hommages dus à sa merveilleuse beauté ou la curiosité de pays nouveaux, d'impressions nouvelles ? Nous y voyons plutôt la conséquence du caractère propre aux Rzewuski, caractère que nous essayons de dégager de l'histoire aussi bien que de la légende. Cette ardeur impétueuse dans les passions, ce dédain du qu'en dira-t-on, cette sorte d'ivresse que goûtait, semble-t-il, la princesse Lubomirska à côtoyer le danger, tous les dangers, se retrouve à des degrés divers chez la plupart des membres de cette famille.

En 1788, elle est à Paris avec son mari. Reçue au Palais-Royal et à la cour avec empressement, elle conquiert tous ceux qui l'approchent ; sa fraîcheur de blonde, sa jeunesse, sa gaieté, lui ont valu le surnom de *Princesse-Printemps*, mais elle recherche surtout la société des écrivains, des artistes, et se lie d'amitié avec Mme Du Barry. Obligée de rentrer en Pologne, elle y retrouve les mêmes succès, mais Paris l'a conquise, comme il sait conquérir, et elle ne craint pas d'y revenir en 1792. En pleine Révolution, elle s'installe magnifiquement, retrouve ses admirateurs, ses amis, elle renoue ses relations avec Mme Du Barry et devient une habituée du château de Louveciennes. Cette amitié pour une ancienne maîtresse royale devait lui être fatale. En effet, d'après certains auteurs [2], ce fut sur

1. Cette histoire qui a été racontée aussi par Kraszewski, est restée dans la tradition orale en Pologne. Elle nous a été contée, alors que nous étions bien jeune, par notre tante qui possède un des plus beaux portraits qui existe de Poniatowski. Ce tableau avait été donné par le prince lui-même à son médecin, le propre grand-père de notre oncle.

2. Alexandre Kraushar, *Ofiara terroryzmu. Legenda i prawda o tragicznym zgonie Rozalji z Chodkiewiczów Ks. Lubomirskiej, scietej w Paryzu w roku* 1794. (*Proie de la Terreur. Légende et vérité de la mort tragique de la princesse Rosalie*

http://rcin.org.pl

la dénonciation de Mme Du Barry, — qui livra même des lettres où la princesse Lubomirska exprimait sa sympathie pour Marie-Antoinette — que la belle Polonaise fut emprisonnée et décapitée.

Il circule d'autres versions sur son arrestation. On raconte que Robespierre l'ayant remarquée à un bal et l'ayant invitée à danser, la princesse repoussa dédaigneusement son invitation. Il n'en fallut pas davantage pour que la jeune femme fût jetée en prison ; elle avait encore sa robe de bal, quand elle pénétra à la *Bourbe* [1]. Le nº 221 du *Moniteur* de 1794 renferme le compte rendu du procès du 3 floréal an II (AA avril 1794), où furent jugées avec la princesse Lubomirska douze autres personnes. Les tentatives que fit pour la sauver son compagnon de captivité, le jeune prince Charles-Auguste de la Trémouille, qui était éperdument épris d'elle, n'aboutirent à rien. Il ne réussit qu'à hâter sa mort ainsi du reste que le vicomte de Bossancourt, au cou duquel l'on trouva un médaillon contenant un portrait de la princesse Lubomirska. Le dévouement de ces jeunes gens n'avaient pas eu plus de succès que les démarches officielles tentées par Kosciuszko, au nom de la Pologne [2].

Il était impossible qu'une histoire si tragique n'eût fait naître des légendes. A Podhorce, il y avait un beau portrait de la princesse Lubomirska par Mme Vigée-Lebrun. On racontait que le jour anniversaire de celui où la belle tête avait roulé sur l'échafaud, la princesse sortait de son cadre et errait dans les salles du château. Mlynów (résidence du frère de Rosalie Lubomirska, le général Alexandre Chodkiewicz) avait aussi sa *dame blanche*. L'arrivée

Lubomirska, née Chodkiewicz, guillotinée à Paris en 1794). Cracovie, 1897, W. L. Anczyc, pp. 31-45.

1. Cette seconde version est celle que donnait de la mort de sa mère Rosalie Lubomirska, la femme de Wenceslas Rzewuski. Voir à ce sujet Kraushar, *Op. cit.*, pp. 3-4.

2. Au Musée Czartoryski, à Cracovie, parmi les manuscrits réunis sous le nº 3906, on trouve l'acte suivant :

« A Paris, le 4 jour des Sancullotides de l'an II de la République une et indivisible.

Liberté. Egalité. Fraternité ou la mort.

L'Accusateur Public près le Tribunal Révolutionnaire au Commissaire des Relations Extérieures.

« En réponse à votre lettre d'hier, je t'annonce, citoyen, que la femme Rosalie Lubomirska a été mise à mort.

Salut et fraternité. »

Pour copie conforme.

Le Commissaire des Relations Extérieures

Signé : Buch ot. »

http://rcin.org.pl

de celle-ci était signalée par le bruit des portes qui s'ouvraient toutes seules, et l'on voyait passer sans bruit un fantôme sans tête.

La fille de cette malheureuse jeune femme, Rosalie Lubomirska, nous intéresse à plus d'un titre : d'abord parce qu'elle est la célèbre *tante Rosalie* dont l'influence sur M^me^ Hanska fut tout à fait opposée aux intérêts de Balzac [1], ensuite parce que par elle nous approchons cette branche cadette des Rzewuski qu'il nous importe de connaître. Si la légende que nous rapportions plus haut a quelque fondement, il semble que ce soit sur cette partie de la famille que soit retombé tout le poids de la malédiction maternelle.

Le chef de cette branche, Séverin Rzewuski, frère du grand-père d'Éveline, joua un rôle néfaste dans l'histoire de la Pologne. C'est lui qui par la malheureuse Confédération de Targowica entraîna la Pologne à la ruine définitive. Déclaré traître à la patrie, il ne put supporter le poids de cette honte et se donna la mort.

La vie de son fils Wenceslas (ou Waclaw) fut encore plus mouvementée et se termina non moins tragiquement. En 1805, il épousa Rosalie Lubomirska. La jeune fille était dans l'éclat d'une beauté qui n'avait d'égale que sa vive et profonde intelligence. Elle n'avait qu'à paraître dans un salon pour subjuguer tout le monde. Sa conversation à laquelle une voix mélodieuse donnait un charme incomparable, abordait volontiers les sujets un peu mystiques, bien qu'une instruction solide en constituât le fonds inépuisable [2].

Son jeune mari était en tous points digne d'elle. Très beau, lui aussi, admirablement doué pour tous les arts, surtout le dessin, la musique, possédant une voix magnifique, hardi cavalier, le jeune homme avait fait à Vienne les études les plus brillantes. Ses goûts personnels encouragés par l'orientaliste Hammer, l'avaient

1. « Votre terrible tante », dit en parlant d'elle Balzac (*Lettres à l'Étrangère*, t. II, p. 10, 21 février 1842).

2. Rosalie Rzewuska, auteur de plusieurs œuvres, entre autres du roman intitulé *Hedvige*, a laissé en français des Mémoires très intéressants. Voici ce qu'en dit son contemporain, André Kozmian (*Op. cit.*, t. II, pp. 107-108): « M^me^ Rosalie avait bien connu les deux cours, celles de Vienne et de Pétersbourg. Les impératrices de Russie et d'Autriche recherchaient sa société et lui témoignaient beaucoup de sympathie. Elle avait connu M^me^ de Staël, était liée d'amitié avec le prince de Ligne. Vivant dans le monde le plus élevé, elle observait beaucoup. Douée de la curiosité propre à son sexe et qu'aiguisaient encore ses habitudes d'écrivain, elle pénétrait les replis de l'âme humaine, découvrant le mobile secret des actes. Son récit est plein de charme, coulant, il dénote un goût exquis, mêlé souvent de traits d'esprit... Si ces Mémoires paraissent un jour, ils feront le régal de l'élite de la société ... »

Malheureusement, ceux-ci, qui avaient été confiés au baron Rançonnet, sous la condition expresse de les faire imprimer après sa mort, n'ont jamais paru.

http://rcin.org.pl

porté à étudier à fond le turc et l'arabe. Pour lui plaire, Rosalie se mit à étudier cette dernière langue. Il semblait que le jeune ménage dût couler des jours immuablement heureux. Il n'en fut point ainsi. Un désaccord de plus en plus profond se produisit, qui aboutit en 1817 à une séparation définitive. Quelles pouvaient être les raisons de cette mésentente ? Elles ne nous échappent pas toutes. D'abord les différences profondes de leurs caractères. Rosalie, quoique très bonne, était froide, si froide qu'elle donnait à ceux qui ne la voyaient pas de près et souvent, une impression de sécheresse de cœur. Wenceslas était, par contre, aussi impétueux, bouillant, impulsif qu'elle était raisonnable et réfléchie. Puis, leurs idées politiques étaient opposées.

Mise à la Bourbe avec sa mère et sauvée par la blanchisseuse de la prison, Rosalie Lubomirska n'aurait été recueillie par la princesse Hohenlohe, amie de sa mère, et rendue à sa famille qu'en 1795 (d'après le comte Czapski, neveu de Rosalie). De son enfance, traversée par le drame le plus tragique, Rosalie Lubomirska avait gardé un souvenir affreux, et de là lui venaient deux sentiments qui constituaient la base de ses idées politiques : d'abord l'horreur de la France et de tout ce qui rappelait la Révolution, ensuite la vénération de tout ce qui touchait à la monarchie et à l'absolutisme. Sa belle-sœur, Isabelle Waldstein (que nous avons citée, en parlant de l'instruction des femmes en Pologne, au début du XIX^e siècle) l'appelait *Louis XIV*.

Wenceslas Rzewuski, partisan de la liberté, ne pouvait, probablement, s'entendre avec elle. Petit à petit, il s'éloigna d'elle et de ses enfants. Il s'installa d'abord à Krzemieniec où le comte Thaddée Czacki venait de fonder un lycée. Pour les élèves pauvres de ce lycée, Wenceslas dépensa sans compter son argent et sa peine. Il avait chaque jour à sa table dix ou quinze élèves désignés par le préfet. Ses jeunes protégés séduits par sa haute distinction, par son éloquence, l'adoraient. Souvent il les entraînait dans de folles randonnées à travers la campagne et, ancien capitaine de cavalerie rompu à tous les exercices de cheval, il se plaisait à leur donner des leçons d'équitation.

En même temps il se consacrait à ses études sur l'Orient. C'est ainsi que parut à Vienne, entre 1809 et 1813, un ouvrage en trois volumes : *Mines d'Orient exploitées par une société d'amateurs, sous les auspices du Comte Rzewuski*. Il avait largement favorisé l'édition de cet ouvrage qui contenait des traductions inédites en polo-

http://rcin.org.pl

nais, italien, allemand, français et latin, d'écrivains turcs, persans et arabes [1].

Le Congrès de Vienne marque une date fatale dans la vie de Wenceslas Rzewuski. Il sent alors s'écrouler les derniers espoirs qu'il gardait de la résurrection de son pays. Désormais, l'idée de la liberté le hante, le torture ; il s'enferme chez lui pour composer de la musique et ne veut voir personne. Peut-être aussi faut-il attribuer cette mélancolie à une passion qui bouleverse son cœur et qui le poursuivra sous le ciel libre d'Orient et jusqu'au milieu du désert. Car il n'y peut plus tenir. Il sent que son pays est désormais esclave politiquement comme celle qu'il aime est esclave de la morale, des préjugés, de tout ce qui en un mot l'empêche d'être à lui. En 1817, il part pour cet Orient qu'il a aimé sans le connaître et il choisit pour hôte le seul peuple qui soit libre, qui ne se bâtit pas de maisons, les tribus bédouines.

Mais ceux qui apprennent son départ veulent utiliser les qualités admirables d'un tel homme. Sous le couvert d'achats de chevaux arabes à réaliser, pour le compte du tsar et du roi de Würtemberg, le voilà chargé de missions secrètes. L'ambassadeur de Russie et l'ambassadeur de France, le marquis de Rivière, lui confient le soin de régler des questions relatives au Saint-Sépulcre. Pour cela, il confère avec l'archevêque de Syrie, légat du pape, Gondolfi. Il a des instructions plus secrètes encore ; il ne s'agit de rien moins que de contrebalancer l'influence anglaise en Syrie, en utilisant les sociétés secrètes qui de la Haute-Égypte jusqu'à Bénarès, luttent pour l'indépendance.

Comment le comte Rzewuski s'est-il acquitté de ces différentes missions, peu importe ; ce n'est pas le diplomate qui nous intéresse, c'est l'homme lui-même, pour le retentissement que sa vie et son exemple ont pu avoir dans la vie de sa jeune cousine Éveline. Il n'est pas possible que celle-ci n'ait pas beaucoup entendu parler de celui dont la vie aventureuse devait certainement défrayer les conversations de la famille. Comment, en effet, une femme abandonnée et qui continue à aimer l'infidèle, comment une fillette sensible, comme l'était Calixte Rzewuska, n'auraient-elles pas parlé de l'absent qu'elles admiraient malgré tout ? Car les échos leur arrivaient forcément de la vie follement pittoresque que Wenceslas Rzewuski menait en Orient. D'Alep à Bagdad, de Damas à

1. Voir Lucien Siemiénski, *Wenceslas Rzewuski et ses aventures en Arabie.*

http://rcin.org.pl

la Mecque, du Liban à Palmyre et à Baalbeck, il allait escorté de ses Bédouins, qui avaient si bien reconnu en lui un chef né qu'ils l'avaient fait *émir*. Dans sa nouvelle patrie, on l'appelait désormais l'*Émir-Tadz-el-Faher-abd-el-Nishan*, et c'est sous ce nom arabe qu'il nous est le plus familier en Pologne. Un jour, il apprend que, non loin de Saïda (l'antique Sidon), sur une montagne du Liban, habite une femme éprise, comme lui, de liberté et, comme lui, ayant renoncé à vivre dans son pays. De loin Lady Esther Stanhope lui apparaît — comme elle apparaîtra dix ou douze ans plus tard à Lamartine — nimbée de la triple auréole de la beauté, de l'intelligence et du malheur. Il sollicite donc une entrevue qui lui est accordée. Le récit que trace Wenceslas Rzewuski de sa première visite à la célèbre nièce de Pitt est digne de figurer à côté de celui que tracera dans le *Voyage en Orient* le grand poète français.

Il passe donc vingt-quatre heures auprès d'elle, d'abord pas très à l'aise auprès de cette femme grande, majestueuse, dont les yeux bleus voilés de mélancolie lancent des éclairs, quand la passion ou le génie les enflamme; puis, peu à peu la glace se rompt et une réelle amitié s'établit entre ces deux êtres, si semblables l'un à l'autre. Quelque temps après cette première rencontre, Wenceslas Rzewuski passe auprès de lady Stanhope dix-sept jours, et c'est alors qu'il lui fait la confidence de l'amour qui brûle son âme. C'est cette passion sauvage qui, plus encore peut-être que l'amour de la liberté, l'a entraîné vers l'Orient. Obsédé par une trop chère vision, il grave partout un monogramme étrange qui symbolise le nom de la bien-aimée. Il apprend à ses Bédouins à respecter et à honorer ce signe qu'ils rencontrent sans cesse sur les rochers, sur les cèdres légendaires du Liban, sur les colonnes antiques de Palmyre. Mais, pour calmer son cœur, rien ne vaut les chevauchées éperdues dans la solitude. Relisons le *Farys* de Mickiewicz et nous verrons passer dans les strophes enflammées ce cavalier fantôme qui court plus vite que l'aigle, plus vite que le nuage, plus vite que le vent [1]. Le

1. Voici le début de ce très joli poème traduit en français par Caroline Jaenisch-Pavlov, la charmante jeune fille que Mickiewicz ne put épouser, parce qu'il était alors pauvre et proscrit :

« Telle, fuyant la terre, une barque rapide
S'élance de nouveau sur le cristal humide,
Embrassant le sein de la mer
De ses rames voluptueuses,
Glissant sur les eaux écumeuses,
Comme un cygne joyeux et fier :

http://rcin.org.pl

Farys, c'est Wenceslas Rzewuski que le grand poète polonais a personnellement connu et qu'il a ainsi immortalisé. Mickiewicz a pu même le voir dans ses courses effrénées, car Rzewuski, revenu au pays natal, à la suite de troubles ayant éclaté parmi les tribus bédouines, continua à mener sa vie orientale. Vêtu en arabe, suivi par une troupe de cosaques qui remplaçaient les fils du désert, il parcourait la steppe sur son cheval arabe, à la recherche de trésors enfouis autrefois, pendant les guerres.

Reçu partout avec empressement, dit Andrzejowski, il égayait la société par son esprit français, son chant italien, sa science européenne, ses contes arabes et surtout par le récit de ses propres aventures. Mais cet homme fantasque et extravagant mûrissait en même temps un plan vaste et hardi. Il préparait ni plus ni moins qu'un soulèvement général des cosaques contre la Russie — en ravivant leur sentiment national — pour le combiner avec le mouvement patriotique en Pologne. L'un de ses amis, le poète Thomas Padurra, parcourait, dès 1828, les campagnes ukrainiennes, déguisé en joueur de lyre. Écouté avec un véritable enthousiasme, il chantait dans les auberges et les villages ses *dumas* (qu'il se gardait bien d'imprimer) où il exaltait le passé glorieux des cosaques, leurs vertus civiques et leur courage viril. Wenceslas Rzewuski eut une fin mystérieuse et tragique. Au soulèvement de 1830, il fut un des premiers à reprendre les armes. Après la bataille de Daszów, il disparut, et toutes sortes de bruits coururent sur cette disparition, mais il semble établi qu'il fut tué dans les forêts où l'on traquait les insurgés. Ses terres furent confisquées par le tsar Nicolas Ier.

Tel est l'Arabe errant, alors que, plein de joie,
Sur le vaste désert il lance son coursier,
Dont le pied sourdement dans les sables se noie,
Comme dans le flot clair plonge un fumant acier.
Déjà mon cheval intrépide
Nage sur cette mer aride,
Et comme un agile dauphin
Il fend déjà ces flots sans fin ;
Toujours plus fougueux en sa fuite,
Chassant le sable sous ses pas,
Toujours plus haut, toujours plus vite,
Franchissant les poudreux amas.
Mon bon cheval est noir comme un sombre nuage,
L'étoile sur son front luit comme un astre clair,
Il livre à tous les vents sa crinière sauvage,
Ses pieds blancs en leur vol lancent l'ardent éclair [1].

1. Adam Mickiewicz, *Poésies. Choix des plus anciennes traductions faites par les écrivains français, contemporains du poète.* Paris, Société Polonaise des Amis du Livre, 1929, pp. 43-44.

http://rcin.org.pl

L'Émir Tadz-el-Faher est resté un des héros polonais les plus populaires et aussi le type le plus représentatif non seulement d'une famille, mais aussi d'une race. Sa vie pittoresque a inspiré un grand nombre d'écrivains ; en effet, outre Mickiewicz, Slowacki et quelques autres l'ont célébré en prose et en vers aussi bien en polonais qu'en ukrainien.

Si ces collatéraux nous ont paru intéressants à étudier pour établir un type Rzewuski, il est encore plus naturel de nous arrêter quelques instants sur la figure du comte Henri Rzewuski, c'est-à-dire le propre frère de M^me^ Hanska. Écoutons ce que dit de lui Kraszewski [1] : « Le comte Henri a été une célébrité de son temps, élevé trop haut par les uns, condamné trop sévèrement par les autres. La race, la naissance, le sang, l'éducation, les relations ont fait de lui ce qu'il a été... un infirme plein d'esprit qui a manqué de force pour se diriger, à travers ce monde, vers le bien comme vers le mal. Par ce défaut, par cette faiblesse, joints à de brillantes qualités d'esprit, il représentait parfaitement non seulement sa famille, mais la *szlachta* polonaise des derniers temps... »

Les applaudissements qui, en 1839, avaient accueilli les *Souvenirs de Soplica* n'avaient pas encore cessé que Rzewuski faisait paraître ses *Miscellanées*, une âpre satire de la *szlachta* volhynienne et de la nation polonaise tout entière qu'il traitait d' « organisme pourri ». Il ne voyait plus le salut de sa patrie que dans l'abandon de l'idée de l'indépendance nationale. On peut se représenter facilement la colère et l'indignation qu'il souleva. Tous ceux qui avaient reconnu avec délices dans les *Souvenirs de Soplica* leurs ancêtres avec leur parler, leurs habitudes et aussi leur noble idéal, ne purent admettre que le peintre de la vieille Pologne se fît le chevalier servant de la Russie. La conduite de Rzewuski stigmatisée de toutes parts, ne fit désormais qu'irriter cruellement la société polonaise. Il devint un véritable objet de haine pour ses compatriotes qui étouffaient sous le joug moscovite, lorsqu'en 1850, dans un journal de Varsovie qu'il avait fondé pour servir, disait-il, la cause de sa patrie, il posa la thèse que le christianisme ordonnait non seulement d'obéir au gouvernement établi, sans égard à la nature de celui-ci, mais encore de s'y attacher...

Henri Rzewuski mourut en 1866, dans son domaine de Cudnów, triste et aigri. Sa femme, la comtesse Julie Grocholska, seule, l'en-

1. *Notes de l'année 1866*, p. 358.

http://rcin.org.pl

toura jusqu'à la fin de soins affectueux. Elle seule connaissait cet homme bon, généreux, elle seule avait compris ses desseins politiques, erronés sans aucun doute, mais absolument sincères et désintéressés. Au fond de son cœur, Henri Rzewuski rêvait de rétablir l'ancienne Pologne, celle des vieilles confédérations et du *liberum veto*, et il croyait que l'on aurait pu endormir la vigilance de la Russie, en simulant l'obéissance. J.-I. Kraszewski raconte qu'un soir [1], à Cudnów, au temps heureux où tous les Polonais communiaient dans la même admiration pour le grand écrivain, au cours d'une fête intime, Henri Rzewuski avait lu à ses invités quelques pages qu'il voulait ajouter à une nouvelle édition des *Souvenirs de Soplica*. Au moment où, la nuit s'étant avancée, on allait quitter le jardin, un météore éclatant traversa le ciel, laissant un sillage lumineux qui s'éteignit bientôt. Tous les invités en furent étrangement frappés. Peut-être y virent-ils une sorte de présage de la gloire littéraire de leur hôte. Le talent d'Henri Rzewuski jeta, en effet, un éclat extraordinaire, mais, employé à une œuvre qu'on jugeait coupable, il s'éteignit bientôt dans l'animosité générale.

Après cette rapide présentation des personnages les plus typiques de la famille Rzewuski, nous osons dire qu'en dépit de lacunes regrettables, nous voyons assez bien se dessiner les grands traits de la jeunesse de M^me^ Hanska. En essayant de montrer quelle fut, entre 1800 et 1850, l'éducation des femmes de sa famille, voire même de sa propre fille, qu'elle a certainement élevée comme elle avait été élevée, n'avons-nous pas réussi à faire voir la vie de la jeune fille dans ce château d'Ukraine ? Le rêve et la réalité se mêlant intimement, une intelligence naturellement vive se développant dans un milieu particulièrement favorable ? Dans les conversations entre son père rationaliste — ayant gardé les idées des philosophes du XVIII^e^ siècle — et sa mère, ardente catholique, elle apprend mieux encore que dans ses livres le libre jeu des idées. La littérature des pays étrangers se pare aussi pour elle de vivantes couleurs; elle les emprunte aux récits que le comte et ses fils font de leurs voyages. Elle aussi voudrait voir ces pays, la France surtout, dont elle écrit déjà si bien la langue claire et souple. Et ce sont des rêves sans fin et sans frein où l'orgueil, sans doute, joue un assez grand rôle, car à côté de ces qualités — dont elle sent déjà tout le prix — Éveline possède une haute idée d'elle-même. C'est,

1. *Op. cit.* pp. 364-365.

http://rcin.org.pl

sans doute, dans cet orgueil prompt à se cabrer qu'il faut trouver la raison des malentendus ou des heurts qui lui ont laissé de la sévérité maternelle un souvenir amer. Voilà l'héritage le plus direct, le plus certain de tous ces hautains seigneurs de qui elle descend. N'oublions pas quel sang coule dans ses veines : celui des Wisniowiecki, des Radziwill, des Lubomirski, c'est-à-dire le plus noble sang de Pologne, sans parler de tous ces Rzewuski dont nous avons essayé de montrer l'énergie et la vaillance indomptables. Balzac la taquinera plus tard gentiment sur son orgueil nobiliaire. Lorsqu'il lui demandera ses armoiries personnelles pour les faire graver en tête de *Séraphîta*, dans la réimpression du *Livre mystique*, il dira avec un sourire un peu narquois : « N'est-ce pas une galanterie qui fera résonner la corde héraldique que vous avez je ne sais où, car ce n'est pas au cœur [1]. »

Si l'orgueil de la race est assez vivement marqué dans le caractère d'Éveline, en revanche n'a-t-elle pas le cœur le plus généreux, le plus prompt à s'enflammer pour les belles choses ? Nous tâcherons de montrer au fur et à mesure, par les témoignages mêmes de Balzac, ceux de sa fille, de son entourage et en étudiant les fragments de son journal intime, qu'elle fut réellement bonne, ce qu'on n'a pas toujours su voir. Il est rare qu'une lettre de Balzac n'y fasse pas allusion de quelque manière : « Je ne veux être bon comme tu es bonne [2] » ; « ton divin caractère [3] », dit-il en maintes lettres. Et plus tard, en 1845, après quatre mois de voyage et de vie commune, s'échappent ces paroles dont il est impossible de suspecter l'accent de sincérité : « Nous sommes restés sans cesse en présence, vous et Anna, durant quatre mois, qui ont passé comme une journée. Vous et Anna, vous avez été irréprochables. Moi seul, nature de cordes de Naples et de feu, j'ai eu deux, non trois vivacités, en comptant le coup sur la table, à Amsterdam, quand le garçon *c'eyst ççç'a* nous entortillait dans les dates du départ et d'arrivée du bateau. Je voudrais bien faire prendre mes trois vivacités pour une flatterie, pour une preuve de mon infériorité devant deux natures angéliques ; mais je me les reproche, comme Habeneck [4] deux dissonances dans une sublime symphonie de Beethoven bien exécutée. Et vous êtes si délicieusement anges, vous et Anna, que je me dis parfois, en y comprenant le cher Georges, que vous me vou-

1. *Correspondance*, p. 222, 11 août 1835.
2. *Lettres à l'Étrangère*, t. III, p. 303, 8 juillet 1846.
3. *Ibid.*, p. 118, 16 octobre 1845.
4. Célèbre chef d'orchestre de l'Opéra.

http://rcin.org.pl

driez peut-être [encore auprès de vous], dussé-je avoir d'autres vivacités [1] ». Dans la correspondance de Mme Hanska avec sa famille, en dehors de sa fille qui l'adorait, mille témoignages nous sont encore offerts de l'affection très vive qui entourait cette femme de toutes parts. Nous nous référons, entre autres, aux précieux souvenirs du comte de Germiny, un contemporain de Mme Hanska, qui a bien voulu évoquer pour nous le temps lointain où, tout jeune, il fréquentait chez elle, dans sa belle résidence de Beauregard, à Villeneuve-Saint-Georges. C'est par son ami, le comte Léon Mniszech, le neveu du mari d'Anna, qu'il avait fait la connaissance de cette femme remarquable, alors sur son déclin. Il nous a vanté à plusieurs reprises le charme de son accueil, sa pénétrante bonté alliée à la plus parfaite simplicité. A aucun moment, il ne surprit en elle un seul mouvement de vivacité, une de ces aigreurs passagères qui échappent parfois aux femmes. Nous ne pouvons nous empêcher de remarquer combien ce portrait ressemble peu à celui qu'a tracé le comte Stanislas Rzewuski et qu'on a l'habitude de lui coller comme un masque sur le visage [2]. N'en doutons point, pour des raisons très justifiées, Mme Hanska fut chaudement aimée de son vivant par ses proches, par ses commensaux, par ses familiers, et nulle, sans doute, ne le mérita mieux.

Peut-être n'avons-nous pas assez insisté sur la nationalité d'Éveline Rzewuska, malgré le souci que nous avons eu de la replacer bien exactement dans son milieu ethnique? Elle est Polonaise, elle n'est pas Russe. La confusion n'est possible que pour un observateur superficiel et est produite par le fait que les possessions des Rzewuski et des Hanski se trouvaient dans les provinces arrachées à la Pologne et dites *russes*. Son éducation est celle d'une Polonaise, et nous l'avons amplement prouvé. Il est d'ailleurs amusant de lire et précieux de noter de quelle manière charmante sa fille Anna,

1. *Lettres à l'Étrangère*, t. III, p. 92, 6 septembre 1845.

2. Qu'il nous soit permis de relater, à cette occasion, une jolie anecdote, témoignage charmant de coquetterie féminine. Le comte de Germiny allait souvent passer, lorsqu'il avait dix-sept ans, ses congés du samedi au lundi dans la propriété de Mme Hanska. Un jour que, jeune homme empressé auprès d'une vieille femme, il recevait des mains de celle-ci, pour l'offrir à sa mère, un médaillon qui représentait le profil de bronze de l'illustre écrivain par David d'Angers, Mme Hanska lui recommanda instamment d'empêcher la comtesse de venir la remercier. Elle préférait que la mère du comte l'imaginât comme elle avait été, quand Balzac l'avait aimée. Elle ne voulait pas se montrer vieille et sans charme à une femme qui la connaissait seulement à travers le beau portrait qu'on avait fait d'elle autrefois, et détruire ainsi des illusions ou des rêves qu'elle se plaisait à provoquer.

http://rcin.org.pl

quelque temps après son mariage [1], relate à sa mère ses débuts dans l'étude du russe : « Mon bon parfait petit Georges [son mari] m'apprend à écrire un peu la langue fondamentale. Ainsi, par exemple, chère adorée maman, je puis déjà écrire ma signature officielle... Mon bon petit Georges y a encore joint toute une longue kyrielle, mais je ne suis pas encore en état de vous l'écrire aujourd'hui... » Cette lettre du 1er janvier 1847 est suivie d'une autre, écrite le 17 du même mois par Georges Mniszech, le gendre de Mme Hanska : « *Cicilunia* [sa femme] commence à s'exercer dans la langue nationale [c'est-à-dire officielle] et la parle déjà bien mieux. Quand vous arriverez, chère maman, vous verrez de très grands progrès. » Toute l'enfance et l'adolescence de la jeune fille se sont donc écoulées dans l'ignorance de la langue officielle. Contre ceux qui font à Mme Hanska le reproche de s'être dénationalisée, quel meilleur argument ? Peut-on parler d'assimilation, quand on ignore ou qu'on néglige la langue du peuple, auquel certains vous prétendent attaché ?

Il nous semble qu'en retraçant avec amour les traits généalogiques de la jeune femme, en représentant son entourage où chacun d'une manière toujours originale a su prouver son patriotisme et son dévouement à la race [2], il n'est plus pour le lecteur de doute possible à ce sujet.

1. Collection Lovenjoul, A 387 *bis*, fol. 37, 63.

2. Rappelons-nous l'Émir mourant un des premiers pendant la Révolution de 1830. Nous citerons aussi son fils Stanislas qui suivit l'exemple de son père, prenant une part active au mouvement révolutionnaire. Voici ce que dit à son propos. Léonard Chodzko[1] : « M. Rzewuski, le parlementaire qu'on n'a pas, sans doute, oublié, arraché aux occupations scientifiques et littéraires qui remplissaient tous ses loisirs, se distingue par une valeur brillante et très souvent expose une vie qui est loin d'être sans intérêt pour les lettres. A la bataille de Grochow, un de nos canons était resté abandonné, à peu de distance des rangs ennemis. M. Rzewuski rassemble une poignée de soldats déterminés, s'avance jusqu'à la batterie russe, s'empare du canon pris par elle et après avoir supporté une décharge effrayante, revient accueilli par les vives acclamations de ses frères d'armes. »

Si, d'autre part, quelques suspicions s'élèvent à propos d'Henri et d'Adam, les deux frères de Mme Hanska, nous avons suffisamment parlé plus haut du premier pour éclaircir le sujet. Quant à Adam, sa situation d'aide de camp près l'empereur lui paraissait la voie normale pour contribuer au relèvement de son pays par une soumission raisonnée et provisoire.

1. Dans les *Esquisses polonaises* ou fragments et traits détachés pour servir à l'Histoire de la Révolution de Pologne actuelle. Par une Polonaise. Paris, 1831, H. Bossange, p. 91.

http://rcin.org.pl

Chapitre IV.

La vie de château en Ukraine.

L'hospitalité polonaise : faste des réceptions rzewuskiennes. — Particularités pittoresques des fêtes locales et traditionnelles : la fête patronale du chef de famille, la comédie au château, les danses nationales, les chasses, un rite de l'hospitalité polonaise. — Les contrats de Kiew : le voyage ; description de la ville ; les réjouissances.

Quelles occupations remplissaient sa vie ordinaire, en dehors de tous les petits faits quotidiens qui sont de tous les temps et de tous les lieux et sur lesquels il n'est pas besoin d'insister ? D'abord l'étude, telle qu'on la comprenait à l'époque et dont il nous semble avoir donné une idée, puis les réceptions et les amusements propres à la vie de château.

Il faut bien nous représenter avant tout ce que pouvait être, à cette époque, un domaine polonais, dans l'immensité de la steppe : certaines propriétés couvraient une énorme superficie (Pohrebyszcze renfermait, par exemple, environ 18000 hectares et Wierzchownia 21000). Chaque propriété est donc un petit monde isolé dont le château est le cœur, ou si l'on aime mieux la tête. Entre cette tête pensante et les membres esclaves, c'est-à-dire les villages, il n'y a guère de communications, les affaires étant souvent confiées à un intendant qui s'occupe de tout. Par conséquent, si l'on ne veut pas mener une vie érémitique, pour trouver des distractions il faut sortir de chez soi ou recevoir des amis. Nous empruntons à André Kozmian [1], le biographe de Calixte Rzewuska, une page charmante où il dépeint, d'après les souvenirs de son père, la soif de visites qui était de règle dans tous les châteaux : « De même qu'on ne peut vivre dans une chambre sans air frais, ainsi le châtelain polonais, par essence hospitalier, n'aurait jamais pu vivre heureux sans des visites sans cesse renouvelées. Dès qu'une pie commençait à jacasser et à prédire ainsi l'arrivée de nouveaux visiteurs, il commençait à s'agiter et à courir d'une fenêtre à l'autre, à sortir, même à plu-

1. *Mémoires du XIX^e siècle*, pp. 110-111.

http://rcin.org.pl

sieurs reprises, sur le perron, pour voir si d'aventure la prédiction était vraie. Pour peu qu'on entendît claquer le fouet ou rouler un phaéton ou une *briska*, la bonne humeur, la gaieté, la vigueur et presque la santé renaissaient. L'hôte se présentait, et aussitôt éclataient la joie du revoir et l'accueil le plus cordial que ne tardait pas à suivre la réception la plus large à laquelle participaient, cela va sans dire, les domestiques et les chevaux. Le maître de maison annonçait immédiatement son intention de ne pas laisser partir de sitôt des hôtes si charmants. Puis, quand arrivait le moment du départ, on recourait à mille subterfuges pour le retarder le plus possible. On en venait même à la menace d'enlever les roues et de les briser, et souvent on passait à l'exécution... Puis, quand l'hôte se décidait enfin à rester ou y était réduit, alors éclatait une nouvelle joie, de nouveaux *vivats*... Il arrivait souvent qu'une visite annoncée pour quelques jours se prolongeât plusieurs semaines et, si le visiteur était un célibataire et n'était tenu par aucun devoir, pendant une année et parfois pendant toute sa vie. »

Ainsi donc ce plaisir de l'hospitalité réciproque si goûté de la race slave, les Rzewuski l'ont bien connu. Ils trouvaient dans ces visites reçues ou rendues d'incessantes occasions de briller par leur esprit et par leur éloquence naturelle. D'après un proverbe significatif, il faut, dit-on, en Pologne,

Vivre avec les Czartoryski,
Boire avec les Radziwill,
Manger avec les Oginski,
Causer avec les Rzewuski.

Le comte Adam Rzewuski, du fait même de sa dignité de maréchal de la noblesse [1], est constamment en relations avec ses voisins et entraîné à de fréquentes réceptions. Sur ce chapitre, tous les mémoires s'accordent à louer la générosité, la cordialité, parfois le faste même de la famille Rzewuski. Adam ne poussa pas la prodigalité aussi loin que pouvait le faire sa tante (née comtesse Lubomirska) qui, trouvant son château trop petit pour recevoir l'empereur de Russie, fit construire à la hâte des salons immenses en bois. Comme on n'avait pas le temps de les peindre et d'orner ces salles, la comtesse les fit tendre de percale blanche. Il n'en fallut

1. Il était chargé de défendre les intérêts de la noblesse et de la représenter dans les circonstances solennelles. Nous en parlons plus amplement dans la deuxième partie de cet ouvrage.

http://rcin.org.pl

pas moins de 4000 aunes. Des trophées et des panoplies d'armes anciennes, disposées avec goût, relevaient toute cette blancheur. La baronne du Montet [1] — qui a beaucoup connu les Rzewuski à Vienne, et à qui nous empruntons ces détails — ajoute que l'empereur qui ne passa que peu d'heures, dans ce palais improvisé, parut affligé et même mécontent des frais immenses qu'avait faits la comtesse pour le recevoir. Mais la grand'tante de Mme Hanska était renommée pour sa prodigalité qui ruina sa prodigieuse fortune.

A Pohrebyszcze, on mène la vie que, dans tous les châteaux de Pologne, la haute noblesse a su se créer à la fin de ce XVIIIe siècle si policé et si pénétré de culture française. Tout est prétexte à réceptions : les fêtes patronales des maîtres de la maison, les fêtes religieuses ou les grandes solennités familiales, baptêmes, mariages, etc. Les amis viennent des environs et s'installent pour plusieurs jours. Leur nombre s'accroît encore de celui des résidents, c'est-à-dire des parents moins fortunés qui vivent constamment chez leurs frères ou chez leurs cousins [2].

Dans tous les milieux, la fête du chef de famille demeure jusqu'à présent, en Pologne, une vraie solennité. Parmi la noblesse rurale, on ne manquait jamais de la célébrer avec le plus d'éclat possible. Quelques semaines auparavant, le châtelain allait lui-même chez tous ses amis les prier de passer avec lui ce jour de fête. Dès la veille, les invités arrivaient au château, car tout le monde devait être réuni pour la messe du lendemain. Quelques-uns venaient de très loin, et dans la cour les calèches ou les traîneaux — suivant la saison — s'alignaient en longue file. Pour une maîtresse de maison moderne, quel casse-tête ce serait que de loger convenablement tout ce monde, mais à cette époque les cœurs sont à la fois plus grands et plus simples, et c'est un vrai sentiment de fraternité qui règne dans ces réunions à la campagne.

Après la messe solennelle, on regagne le château ; paysans et serfs, dans leurs pittoresques costumes, viennent saluer le maître et lui adresser leurs vœux, puis s'avance l'intendant et les domestiques. Parmi ces domestiques, les uns sont encore serfs, mais d'autres appartiennent quelquefois à la noblesse. Dans les familles rui-

1. *Souvenirs*, pp. 407-408.
2. La vicomtesse de Forsanz nous a communiqué un détail touchant qui prouve que sa bisaïeule, la comtesse Rzewuska, savait rendre bien légère la reconnaissance de ses invités à perpétuité. Elle confiait à chacun une petite fonction à remplir de telle sorte que le *bas bout* de la table pût se sentir à son aise, en se sachant utile aussi au bon ordre de la maison.

http://rcin.org.pl

nées par les malheurs politiques on estimait, en effet, que ce n'était pas déroger que de servir chez ses pairs. A ce propos nous citons un passage des *Souvenirs* de la baronne du Montet : « Le comte Rzewuski [1] dit un jour à ma belle-mère, après avoir appelé un de ses laquais dont le nom l'avait étonnée : « Il est réellement un Zaleski et aussi bien gentilhomme que moi ». Ma bonne et aimable belle-mère recevait avec peine et embarras une assiette de la main de ce noble serviteur. Il ne paraissait pas humilié, il n'avait jamais fait d'autre métier, c'était un excellent domestique ». A chacun le châtelain, vrai *pater familias*, adresse un sourire bienveillant, une bonne parole. Enfin on pénètre dans le château, et c'est au tour de la famille et des amis de faire leurs vœux et leurs compliments. Chacun reçoit un joli cadeau, personne n'est oublié.

Vers deux heures, le dîner commence [2]. D'abord solennel, il s'anime peu à peu. Le maître de maison, même s'il a des laquais nombreux et stylés, s'inquiète de chaque convive et se dérange souvent pour encourager par ses instances l'appétit de ses hôtes. De temps en temps un invité se lève, et, le verre à la main, il exprime le vœu cher à tout cœur polonais : « Aimons-nous ! » Les vins hongrois et l'hydromel répandent peu à peu une douce cordialité, les conversations deviennent plus vives et plus brillantes et, quelques heures après, quand on laisse la table, toute la société est animée de la plus franche gaieté.

Les jeunes gens et les jeunes filles se réunissent pour répéter en secret une dernière fois la comédie que l'on doit jouer le soir ; presque chaque château a son théâtre, et c'est le grand plaisir de la jeunesse que ces spectacles où chacun rivalise d'entrain et de talent. Le répertoire français est mis largement à contribution. Lisette et Frontin ou même Agnès et Dorine montrent autant de grâce et d'esprit sur les rives de la Vistule ou du Dniepr que sur celles de la Seine. Mais les jolies dames en paniers, les beaux jeunes gens en perruque bouclée, qui tout à l'heure se sentaient l'âme toute française en interprétant Marivaux ou Destouches, sentent battre soudain en eux un cœur tout polonais, quand l'orchestre attaque la *mazurka* ou la *cracovienne*. Le personnage le plus éminent de l'assistance ouvre le bal avec la maîtresse de maison. Les figures les plus variées de la mazurka se succèdent, tantôt trois ou

1. Il s'agit ici de Séverin Rzewuski, grand-oncle d'Éveline. *Op. cit.*, p. 407.
2. On appelle, en Pologne, *dîner* ce qui correspond au déjeuner français.

http://rcin.org.pl

quatre couples seulement dansent, alors que les autres les entourent, tantôt même on laisse le champ libre aux évolutions d'un seul couple qui s'est fait remarquer par sa grâce et sa légèreté. L'enthousiasme est général, les applaudissements éclatent et quelqu'un propose de boire à la santé de la charmante danseuse dans sa chaussure de satin. Ce vieil usage qui s'est conservé en Pologne, consiste en réalité à vider le contenu d'un verre déposé dans le soulier. Il s'agit de boire le liquide sans toucher au verre et sans en répandre une goutte. Celui qui y parvient, a le plaisir de danser avec la jeune personne, aussi les jeunes gens rivalisent-ils d'adresse à ce jeu. Les amusements se succèdent tant que demeurent les invités : chasses en forêt pour les hommes, promenades en barque, si l'on est près d'une rivière, feux d'artifices, etc. [1]. De tendres idylles s'ébauchent, qui feront couler bien des larmes ou tout au moins pousser des soupirs, quand les gens d'âge parleront du départ.

Un dernier et touchant rite de l'hospitalité polonaise veut qu'à la minute où vont s'ébranler les calèches qui emmènent leurs hôtes, le maître de maison et ses fils s'accrochent aux roues et les retiennent de toutes leurs forces, c'est l'ultime manifestation du désir qu'ils ont de garder encore leurs amis. Mais, en se séparant, on se promet de se retrouver aux contrats.

Les *Contrats* ! C'est toute la vie la plus intense, condensée en quelques semaines, qui apparaît à celui qui a connu ces foires célèbres où confluent toutes les affaires d'une région. C'est aux contrats que le grand seigneur achète ou vend ses terres, qu'il les afferme, qu'il place ses capitaux et qu'il traite avec celui qui se chargera de la vente de ses blés.

1. Une lettre de M^me^ Mniszech à sa mère (17 mai 1850) montrera que nous n'exagérons rien :

« Toute la province ne parle que des fêtes féeriques de Bialocerkiew. Il y aura courses de chevaux, joutes sur l'eau, bals, concerts, soupers de Lucullus, dîners monstres, etc., et tout cela en l'honneur de la princesse Marie Sanguszko, l'héroïne de ces fêtes et qui va épouser le prince Ladislas Branicki, ce sera un bien beau couple... Les Branicki ont, dit-on, dépensé des sommes folles pour ces fêtes. Il y aura des fruits des tropiques, et ils en ont fait venir tout exprès de Constantinople et d'Italie... La ruine de la *szlachta* commencée par les costumes du carnaval de Zitomir, s'achèvera à Bialocerkiew... Il y aura, pendant une semaine, 800 tables toujours couvertes, et ils ont loué pour une semaine les plus mauvaises maisons de Juifs et paysans *cent ducats*, car ils ne veulent pas qu'on dépense un sou chez eux et ils se chargent de tous les frais possibles. On dit que toute la contrée s'est déjà rendue, le général-gouverneur y a été naturellement invité, mais Funduklei seul s'est rendu à cette invitation... Oh, c'est que ces fêtes coûteront 50.000 roubles argent aux Branicki. Il y aura un quadrille dansé sur des chevaux arabes par la princesse Marie Sanguszko et les trois Branicki » (Collection Lovenjoul, A 387 *bis*, fol. 335).

http://rcin.org.pl

A l'époque de l'Épiphanie, chacun se met en route. Chaque famille forme une vraie caravane, car il faut emporter avec soi bien des choses, les auberges des relais ignorant le confort le plus élémentaire. Dans les traîneaux s'entassent les matelas, les couvertures, l'argenterie, les coffres de toutes sortes renfermant les vêtements de toute la famille et, d'une manière générale, tout ce qu'exige un long séjour hors de chez soi, car les Contrats coïncident avec le carnaval, et c'est pour un mois ou six semaines qu'on s'installe à Kiew. Les familles les plus riches y ont une maison montée, les autres vont chez des parents ou des amis, l'hospitalité la plus large étant de règle, surtout à cette époque de l'année.

Dans les traîneaux couverts de fourrure, la jeunesse prend place joyeusement ; l'air sec et froid pique le visage, mais on n'en sent guère la morsure, tant on a l'esprit occupé d'images brillantes. Et puis, il y a tout l'imprévu de la route, le charme des rencontres. Dans l'éclair que dure une rencontre, les exclamations se croisent, les rires fusent. Les pauvres traîneaux paysans se garent rapidement, prêts à verser dans le fossé, pour faire place au riche équipage du seigneur. A quelque distance du bel équipage, sous l'escorte de cosaques, suit un solide véhicule ; ce sont les gens du seigneur qui transportent sa caisse : des tonneaux et des sacs pleins de roubles sonores. Parfois passe un convoi plus important que les autres. C'est probablement l'un de ces seigneurs, amis de leurs aises, qui, pour ne pas risquer de faire un mauvais dîner à l'auberge, emportent avec eux leurs repas. En pareille occasion, il est un plat de rigueur, c'est le *bigos*. Ce mets national composé de choux hachés et de porc, supporte d'être réchauffé et n'en est même que meilleur. Aussi n'est-il pas vu d'un bon œil des aubergistes juifs qui, malgré leur bonne volonté obséquieuse, voient leur cuisine dédaignée.

D'étape en étape, on arrive à la grande ville qui a déjà revêtu son air de fête. Dans la foule bigarrée, domine le magnifique type ukrainien. Le passé de ces populations cosaques transparaît — si l'on peut dire — sur leurs visages. Alors que les hommes ont cet air encore farouche, ce regard assuré et fier dont leurs ancêtres devaient fixer leurs ennemis turcs ou tatars, les femmes ont tant de douceur et parfois de tristesse dans leurs splendides yeux de velours sombre qu'on ne peut pas ne pas évoquer leur long passé d'asservissement. Qu'on relise le *Tarass Boulba* de Gogol et l'on comprendra l'impression que nous essayons de rendre. Vraies esclaves soumises à leurs terribles maris, ces belles femmes cosaques ont légué à leurs

http://rcin.org.pl

descendantes une merveilleuse peau blanche, sur laquelle tranchent d'autant mieux la chevelure et les yeux noirs.

Kiew — que Balzac a visité et qu'il appelle la *Rome du Nord* — est admirablement situé sur le Dniepr qu'il domine d'assez haut. Balzac a noté la curieuse alliance de luxe et de misère [1] qu'offre la ville. Certes, depuis 1847, Kiew s'est agrandi, en devenant l'une des plus belles villes russes, mais, peu de temps avant la guerre, on pouvait encore regretter qu'à côté de vrais palais pussent s'élever des masures sordides. Mais telle quelle « avec ses trois cents églises et la Laurat, cette Sainte-Sophie des steppes », c'était certainement une ville très curieuse et très originale. Thaddée Bobrowski est plus sceptique quant au charme de Kiew. Il le représente comme une ville endormie dont le pouls s'accélère en cette seule circonstance. Il présente avec un léger mépris l'unique magasin où les dames élégantes s'approvisionnent, l'unique librairie assez mal fournie, les deux seuls hôtels de la ville, les deux restaurants destinés à ceux qui n'amènent pas de cuisiniers [2].

A l'époque des Contrats, une véritable fièvre régnait à Kiew, fièvre où l'amour du plaisir le disputait à l'amour du gain. Dans la journée, toute l'activité de la ville se concentrait dans les salles des Contrats. Ces salles, au temps de M^me^ Hanska, composaient un immense édifice réservé aux transactions de toute sorte. Les seigneurs grands et petits s'y rencontraient pour traiter leurs affaires. Une armée de petites gens, à l'affût de quelques roubles à gagner, venaient offrir leurs services. La grande salle du rez-de-chaussée renfermait tout ce qu'une imagination ardente pouvait solliciter. A voir les riches tapis de Boukhara, les beaux châles turcs, les ceintures d'argent finement travaillées du Caucase, les riches harnachements, on se serait cru transporté dans un bazar d'Orient.

1. *Correspondance*, Lettre à M^me^ Surville, p. 567, novembre 1847.
A l'époque qui nous intéresse, Kiew présentait un ensemble de trois villes dont chacune avait son caractère bien particulier. La Vieille Ville — le berceau de Kiew avec son Église de Sainte-Sophie et ses anciens remparts de terre — était habitée par la riche bourgeoisie et par quelques familles nobles. Pétchersk était le sanctuaire de la ville avec la célèbre *Lavra* (*Laurat*, comme l'appelle Balzac). Le profond ravin qui séparait les deux villes et au fond duquel coulait autrefois un cours d'eau, se transformait au fur et à mesure en cette magnifique avenue qui porte le nom de Krechtchatik. Quant à Padol — éloigné des deux autres quartiers par des collines, des bosquets et des précipices, situé sur le bord du Dniepr — c'était la partie de la ville la plus pittoresque et surtout la plus commerçante. C'est ici que se tenait, depuis 1797, la fameuse foire connue sous le nom de *Contrats*.
2. Th. Bobrowski, *Mémoires*, t. I, p. 273.

http://rcin.org.pl

Mais à côté d'une montagne de pains d'épices de Thorn, on voyait des belles essayer d'élégantes chaussures à la mode. Un peu plus loin, l'étalage d'un libraire attirait les regards. Là, entouré d'une foule, « Monsieur Romanski de Lubar vantait à la *szlachta* les œuvres de Kraszewski ; quant aux seigneurs et surtout aux belles châtelaines, il leur offrait les romans de *Balzac* [1]. » Ces dernières, d'ailleurs, étaient pressées de passer dans la salle du pavillon voisin où elles plongeaient amoureusement les mains dans des flots de délicieuses dentelles et de soieries de Lyon.

Dans certaines salles, des peintres organisaient une exposition de leurs œuvres, d'autres étaient réservées aux concerts. Là, les femmes pouvaient se montrer librement, et elles en profitaient, les affaires de cœur se traitant aussi aux Contrats [2]. Dans ces concerts, on avait l'occasion d'entendre les plus grands artistes de l'Europe [3]. C'est le soir surtout que la ville semblait se livrer entièrement à la joie et au plaisir : les bals succédaient aux bals, chaque seigneur ayant à cœur de rendre les politesses qu'il a reçues. Les hauts fonctionnaires russes — le gouverneur en tête — ne restaient pas en dehors du mouvement. Sous l'œil attentif des mères, les jeunes filles dansaient éperdument, tandis que, dans les fumoirs, les hommes d'âge, pour qui la danse n'a plus d'attraits, jouaient aux cartes avec frénésie. Les uns se ruinaient, les autres, au contraire, gagnaient une fortune. N'est-ce pas ainsi qu'on a vu, au XVIII[e] siècle, un prince Démidov — pour avoir retourné une carte

1. Joseph Korzeniowski, *Emeryt* (*Le Retraité*). Wilno, 1851, J. Zawadzki, p. 303.

2. Voir Antoine Andrzejowski, *Racontars du bonhomme Detiuk sur la Volhynie*, et Alexandre Groza, *Mozaika kontraktowa* (*Mosaïque des Contrats*). Wilno, 1857, J. Zawadzki.

3. Une lettre de M[me] Mniszech à sa mère nous fournit à ce sujet des détails intéressants : « Il y a longtemps, chère maman adorée, qu'on ne s'est souvenu d'avoir vu des Contrats de Kiew si brillants sous tous les rapports. Liszt y a donné quatre concerts... à mille napoléons le concert. Il a donc emporté quatre mille napoléons de son séjour à Kiew. On lui a donné des dîners superbes, on cite surtout celui de Ladislas Branicki où on a porté au grand artiste des toasts sans fin. Il a été présenté au gouverneur et il avait toute la poitrine couverte de décorations. Les belles dames de Kiew ont tout naturellement fait des leurs. On cite surtout M[me] Holowinska [1], la *Lionne*, qui lui a dit : « Monsieur Liszt (en minaudant), on dit que vous êtes très aimable et galant pour les dames ». Et Liszt a répondu avec son fin sourire : « En vérité, Madame, on m'en a fait une telle réputation en Europe que je ne m'en soucie plus. » Il a beaucoup parlé de vous à l'oncle Ernest. (Collection Lovenjoul, A 387 *bis*, fol. 116, 25 février 1847).

1. M[me] Holowinska nous est présentée par Th. Bobrowski comme le mécène de Kiew. Excellente musicienne elle-même, elle aidait à organiser les concerts et recevait fort gracieusement les artistes qui arrivaient dans la ville.

http://rcin.org.pl

heureuse — gagner d'un coup toutes les terres d'un seigneur ukrainien ? Il trouva ainsi immédiatement une main-d'œuvre importante pour ses immenses mines de l'Oural, car il transporta aussitôt la population serve de trois villages d'Ukraine. Nous avons pu voir nous-même, à N..., les descendants de ces pauvres transplantés qui, pour seule protestation, refusèrent de se mêler à la population du pays. Leurs arrière-petits-enfants persistent encore jusqu'à présent à ne se marier qu'entre Ukrainiens. Nous devons dire d'ailleurs qu'après la Révolution de 1830 l'aspect des réjouissances dut beaucoup changer. Bobrowski raconte que les bals officiels donnés par le gouverneur et le général-gouverneur étaient ennuyeux. L'assistance obligée de s'y montrer semblait morne et sans entrain. Mais on se rattrapait dans les bals privés où seule l'élite de la société se retrouvait. Elle se gardait bien de se montrer dans les bals publics, que fréquentaient les fonctionnaires, tant employés du gouvernement que professeurs, avocats, médecins, etc.

Nous avons essayé de peindre de la façon la plus exacte l'état social de cette partie de la Pologne. Tous les écrivains sont d'accord pour reconnaître qu'au contraire de l'Autriche, qui protégeait surtout le paysan, la Russie semblait favoriser plutôt les seigneurs, c'est ce qui explique qu'après le partage de leur beau pays, beaucoup de nobles, confiants dans les promesses de Catherine et de ses successeurs, se soient fixés en Pologne russe. Cela explique aussi qu'on ait pu, du moins jusqu'en 1820, y mener une vie relativement heureuse.

http://rcin.org.pl

CHAPITRE V.

Le mariage d'Éveline Rzewuska.

Préliminaires du mariage d'Éveline. — Témoignages sur la beauté de la jeune femme. — Son premier amour (confidence faite à Balzac).— Rôle tout-puissant du père dans le choix d'un mari. Histoire de Louise Sosnowska et de Maryla Wereszczaka. — Les fortunes immobilières en Pologne. Importance de celle de M. Hanski. — Portrait du mari d'Éveline. Essai de mise au point. — M. Hanski, président d'une loge maçonnique ; organisation des francs-maçons en Pologne.

C'est donc au milieu d'une famille nombreuse et dans une atmosphère de bonheur — où les études sérieuses alternent avec les amusements — que s'écoulent l'enfance et la jeunesse d'Éveline Rzewuska. Elle évoque ces souvenirs doux et déjà lointains dans une lettre à son frère Adam, en 1848 [1] : « J'aurais tant voulu que les circonstances fussent autres et que tu puisses être avec moi, ce qui nous aurait permis d'avoir une de nos bonnes conversations et d'évoquer les souvenirs de notre heureuse enfance et jeunesse. J'ai si souvent trouvé injuste que les enfants ne sont pas capables d'apprécier le bonheur qui est le leur, et que lorsqu'ils le réalisent enfin, il est trop tard, et la vie les a touchés de son fouet. »

Elle devait être ravissante dans le premier éclat de sa jeunesse. La miniature de 1820 — qui fait partie de la Collection Pierpont-Morgan — en est la meilleure preuve. Malgré les procédés des portraitistes de cette époque qui, attentifs à se conformer à un type reconnu de beauté, se souciaient peu de faire ressortir le caractère de leurs modèles, ce qui frappe dans la figure de Mme Hanska plus que la beauté de ce front que Balzac appelait *un de ses amours spéciaux*, plus que la magnifique chevelure et la petite bouche adora-

1. Cette lettre parue dans la *Revue Hebdomadaire*, à la date du 20 décembre 1924, fait partie des documents fournis par la princesse Radziwill. Il ne nous appartient pas de prendre parti dans la question de l'authenticité de ces documents, néanmoins celui-ci nous semble assez conforme au caractère et aux sentiments de Mme Hanska pour que nous le citions.
Sur la polémique engagée autour de ces lettres, voir l'Appendice de notre ouvrage : *Balzac en Pologne. Essai de Bibliographie.*

http://rcin.org.pl

blement sensuelle, c'est le regard plein de rêve et en même temps d'énergie. On la devine telle qu'elle a dû être, cette fille des hetmans, à la fois primesautière et inébranlable.

« L'essentiel est que nous avons vingt-sept ans, que nous sommes belle par admiration, que nous possédons les plus beaux cheveux noirs du monde, la peau suave et délicieusement fine des brunes, que nous avons une petite main d'amour, un cœur de vingt-sept ans, naïf ; [enfin, c'est] une vraie madame de Lignolles [1], imprudente au point de se jeter à mon cou devant tout le monde », écrit Balzac, le 12 octobre 1833 [2].

Et deux ans plus tard, le 10 février 1835, il écrit à l'Étrangère : « Quoique j'aie à peine le temps de vous écrire, je ne puis vous taire le plaisir que j'ai éprouvé hier au milieu de la fête de madame Appony, quand le comte Esterhazy ayant désiré me voir, il m'a parlé d'une certaine madame de Hanska, née Rzewuska, dont l'esprit, les grâces et le savoir l'avaient émerveillé, et qui lui avaient donné le désir de me voir... Mais toutes les femmes ont fait des grimaces, surtout quand le prince est tombé d'accord avec moi sur votre beauté, et qu'il a été publié que tout votre esprit ne vous rendait pas méchante, que vous étiez gracieusement bonne [3]... » Balzac exagère en disant que « toutes les femmes ont fait des grimaces », car nous possédons de nouveaux témoignages féminins sur la beauté de Mme Hanska. Voici un passage d'une lettre de Balzac rapportant l'opinion de sa sœur Laure : « Ma sœur a dit en voyant le Daffinger que c'était impossible qu'une femme fût aussi jolie que cela ». « Mais ce n'est pas flatté, pour le moment où cela a été fait, lui ai-je dit ; on a sept ans de plus, et on ne les paraît pas » [4]. Cette lettre est de 1844, et Balzac se trompe encore de deux ans, car la miniature de Daffinger est de 1835.

En 1847, sa fille lui écrit ceci : « J'ai oublié de vous dire dans mes autres lettres, chère adorée maman, où j'ai toujours bien des choses à vous dire, que votre beauté a fait la plus grande impression sur la bonne madame Brzostowska qui vous a vue quelque

1. L'une des héroïnes des *Amours du chevalier de Faublas*, roman de Louvet de Couvray.

2. Lettre à Mme Surville. Nous l'empruntons à l'ouvrage du vicomte Spoelberch de Lovenjoul intitulé *Un Roman d'amour*, Paris, 1896, Calmann-Lévy, p. 80.

3. *Lettres à l'Étrangère*, t. I, p. 231, 10 février 1835.

4. *Ibid.*, t. II, p. 304, 10 février 1844.

http://rcin.org.pl

part à Vienne, chez les Constant Czartoryski, je crois, et qui m'en a tout de suite parlé avec admiration [1]. »

Cette beauté — qui semblait héréditaire chez les Rzewuski — leur était longtemps conservée. On connaît la page écrite dans le journal intime de Mme Hanska par Balzac [2], quand dix ans après la première rencontre de Neuchâtel, il revit son amie à Pétersbourg : « Je suis arrivé le 17 juillet (style polonais) et j'ai eu le bonheur, à midi environ, de revoir et de saluer ma chère comtesse É... dans sa maison Koutaïzoff, Grande Millionne. Je ne l'avais pas vue depuis Vienne et je l'ai trouvée aussi belle, aussi jeune qu'alors [3]... » Mais si le témoignage d'un homme amoureux peut paraître entaché de partialité, il est facile de le contrôler par les portraits de Mme Hanska parvenue à la maturité, les tableaux bien connus de Gigoux. Que l'on s'en rapporte donc au témoignage écrit des contemporains ou aux portraits qu'elle nous a laissés, il semble naturel de croire qu'Éveline Rzewuska a été, au moins dans sa jeunesse, l'un des types les plus charmants de la Polonaise née sous le ciel de l'Ukraine.

Est-ce avant son mariage, alors qu'elle partageait la vie de famille à Pohrebyszcze, ou après quand elle était déjà la châtelaine de Wierzchownia, qu'elle sentit pour la première fois battre délicieusement son cœur ?

Éveline semble en avoir fait l'aveu à Balzac, dans une des premières lettres qu'elle lui ait adressées, lettre que cite le vicomte Spoelberch de Lovenjoul [4]. Dans nos longues recherches, nous n'avons trouvé aucune trace de ce premier amour, le journal intime de Mme Hanska ayant disparu presque entièrement [5]. « Voilà, dit-elle en 1843 [6], le dixième ou douzième volume de journal que je commence ; j'ai brûlé les autres avant mon départ pour Péters-

1. Collection Lovenjoul, A 387 *bis*, fol. 65.
2. *Ibid.*, A 381 *bis*, fol. 19.
3. Nous croyons intéressant de signaler à ce propos une lettre de Mme Mniszech à sa mère : « La tante Caroline a dîné hier chez les Rakowski, raconte-t-elle. Elle était éblouissante de beauté. Je ne crois pas qu'elle ait jamais été plus belle qu'à cette heure. Peut-être est-ce le dernier éclat que lance une lumière qui s'éteint, peut-être est-ce le dernier chant du cygne de sa beauté, mais il y a aussi de ces beautés qui ne passent jamais » (Collection Lovenjoul, A 387 *bis*, fol. 240, 19 septembre 1847).
4. *Un Roman d'amour*, pp. 33-40.
5. C'est parce que la main de Balzac y avait tracé les lignes que nous avons lues plus haut que l'Étrangère n'a pas détruit avec tous les autres ce cahier de 1843.
6. Collection Lovenjoul, A 387 *bis*, fol. 3.

http://rcin.org.pl

bourg ; j'en ferai, sans doute, de même de celui-ci, mais si je n'en ai pas le temps et si la mort me surprend, je laisse à ma chère enfant le libre arbitre d'en disposer comme elle veut, et soit qu'elle le brûle, soit qu'elle le garde comme le souvenir d'une mère qui l'a tant aimée, elle ne doit avoir aucun scrupule, l'approbation de mon âme est attachée d'avance avec toutes les bénédictions à tout ce que fera jamais cette enfant adorée. »

Qui fut celui qu'aima Éveline Rzewuska ? Voilà un secret qu'aurait pu nous dévoiler sa fille, la comtesse Anna Mniszech qui a vécu au Couvent des Sœurs de la Croix, jusqu'en juillet 1915, où elle a laissé d'inoubliables souvenirs, tant à cause de sa bonté que du charme de son commerce. « Vous savez, nous écrit la vicomtesse de Forsanz, que jadis les parents assez peu familiers avec leurs enfants, ne parlaient pas beaucoup devant eux de tout ce qui avait rapport à la famille ». Mais nous croyons qu'Anna — qui communiquait à sa mère chaque pensée, l'acte le plus insignifiant de sa vie, et recevait d'elle les confidences les plus intimes — n'a pas dû ignorer ce premier amour.

« Je sus aimer, et j'aime encore ; nul n'a pu comprendre l'âme de feu qui embrasait tout mon être, écrit Éveline à Balzac le 7 novembre 1832, vous me comprendrez, vous ; vous sentirez comme moi que je devais aimer une fois, une seule fois, et si je n'étais pas comprise, végéter et mourir !... J'ai donné mon cœur, mon âme, et je suis seule [1] !... »

On a suffisamment critiqué ces lignes « banales et ampoulées remplies des clichés habituels, écrites par le bas-bleu le plus frénétique [2], » qui « introduit une candeur émolliente dans le spiritualisme le plus exaspéré [3] ; » personne n'a voulu y entendre un cri douloureux longtemps réprimé, échappé à un cœur blessé. On nous objectera qu'il est assez étrange que Mme Hanska, dès ses premières lettres, ait choisi Balzac comme confident de ses sentiments intimes, mais qui n'a pas constaté par soi-même qu'il est parfois plus facile de se confier à un étranger qu'à sa propre famille ? Quel est celui de nous qui n'a pas reçu, en chemin de fer par exemple, un aveu surprenant ? L'inconnu qui passe est parfois un plus sûr confident que le frère le plus cher. L'Étrangère n'a-t-

1. Spoelberch de Lovenjoul, *Op. cit.*, p. 37.
2. André Bellessort, *Balzac et son œuvre*. Paris, 1925, Perrin et Cie, p. 112.
3. Henry Bordeaux, *Vies intimes. Balzac et Madame Hanska*. Paris, 1928, Plon, p. 170.

http://rcin.org.pl

elle pas cédé à ce besoin obscur de jeter son secret à un homme qu'elle ne verrait jamais et qui lui semblait analyser avec beaucoup d'acuité le cœur féminin ? D'autres penseront que Mme Hanska était femme et qu'elle sentait bien que le meilleur moyen d'intéresser Balzac et de provoquer sa réponse était de lui parler de son propre cœur. Cela aussi peut être exact, il y a en nous tant de forces obscures qui jouent à notre insu, qu'il est bien difficile souvent de démêler les raisons profondes qui nous font agir dans tel sens plutôt que tel autre. Enfin, vrai ou faux, cet aveu à Balzac nous montre une jeune femme qui n'a pas trouvé l'amour dans le mariage.

Pourquoi donc avait-elle épousé M. Hanski ? Naturellement, à cette question on a trouvé des réponses peu favorables à Éveline. « En personne pratique elle s'était mariée avantageusement », dit M. Henry Bordeaux [1]. Cette opinion est excusable pour quelqu'un qui ne connaît point les mœurs et les usages de la haute société polonaise de cette époque déjà si lointaine. Les jeunes personnes de ce milieu n'étaient pas libres de disposer de leur cœur, c'étaient le plus souvent les parents et les convenances sociales qui décidaient de leur sort. Nous empruntons encore un passage au *Journal de Françoise Krasinska* où elle raconte avec beaucoup de charme et de naïveté le mariage de sa sœur aînée Basia, à peine âgée de dix-huit ans et qui allait devenir la femme du staroste Swidzinski qu'elle ne connaissait pas encore : « Je pensais, écrit-elle, que je verrais un jeune et svelte élégant semblable au *Prince Chéri* (si gracieusement représenté par Mme de Beaumont) et qui ne parlerait pas autrement que français ; et voici que monsieur le staroste n'est pas jeune du tout, assez d'embonpoint, il n'aime pas danser et je ne sais même pas comment il parle français, car il n'a pas prononcé un seul mot dans cette langue ; il mêle du latin à toutes ses phrases... On dit que c'est un homme pieux, honnête, doux et d'une famille noble, ancienne, riche... les parents du staroste lui ont cédé le domaine de Sulgustów avec un magnifique château, et, en outre, le roi lui a donné une bonne starostie ; avec un peu de patience, il sera bientôt castellan... notre mère dit que ceux-là font les meilleurs maris [2]... »

Mais l'autorité paternelle exercée souvent avec trop de sévérité

1. *Op. cit.*, p. 168.
2. *Op. cit.*, pp. 28, 31, 32.

http://rcin.org.pl

WENCESLAS HAŃSKI

http://rcin.org.pl

http://rcin.org.pl

assombrissait parfois la vie entière des filles de grandes maisons. Tel fut le sort de Louise Sosnowska, fille de l'hetman de Lithuanie. On la maria contre son gré au prince Lubomirski, le beau-frère de la *Princesse Printemps*, alors qu'elle aimait d'un sentiment profond Kosciuszko, à ce moment-là jeune officier d'artillerie, en qui se devinaient déjà les prodigieuses qualités qui devaient faire de lui le héros national. Personne n'ignore l'histoire de ses armes, mais connaît-on aussi bien celle de ses amours ? Sait-on que cet homme devant qui s'inclinaient respectueusement les têtes couronnées et les plus grands hommes de son temps, les La Fayette et les Washington, par exemple, s'était vu refuser brutalement la main de la jeune fille qu'il aimait, sous prétexte qu'il n'était qu'un simple officier de petite noblesse ? La pauvre fille dut céder à la volonté paternelle, malgré une tentative d'enlèvement au cours de laquelle Kosciuszko fut grièvement blessé. Elle épousa, nous l'avons dit, un prince Lubomirski, mais, fidèle au souvenir de son premier amour, elle ne cessa de suivre d'un regard aussi ému qu'attentif les épisodes de la vie vraiment épique de Kosciuszko. Un jour enfin, elle lui annonça que leurs épreuves étaient finies, elle était veuve et lui portait son cœur et sa fortune ; ce don suprême arrivait trop tard, le 16 octobre 1817 le héros mourait doucement à Soleure.

Maryla Weresczaka et Adam Mickiewicz furent les héros d'un drame semblable. Mariée depuis peu et contre son gré au comte Laurent Puttkamer, malgré son amour pour le jeune poète, encore pauvre et inconnu, elle entretient une active correspondance avec les Philomathes de Wilno, amis de Mickiewicz, pour le suivre pas à pas dans sa vie de tous les jours. Voici ce qu'elle écrit le 14 mai 1828 à Thomas Zan, ami du poète, car elle a décidé de ne plus revoir celui-ci : « Nous sommes revenus [elle et son mari] de Wilno tard dans la nuit. J'étais engourdie tout le long du voyage, sans être capable de penser et de sentir, j'étais plongée dans une sorte de léthargie. Soudain, à la frontière de notre gouvernement, un violent orage m'arracha à cet état. Je repris conscience, me rappelant que j'étais toujours sur la terre, mais que tout avait changé pour moi. Le passé se présenta à moi... et en le comparant au présent, j'ai maudit et moi-même et tous ceux qui, voulant me conduire vers la vertu, m'ont fait renoncer au bonheur divin que j'aurais pu goûter ici-bas. Qu'ai-je donc gagné en sacrifiant tout à mes devoirs ? On m'assurait que je serais calme sinon heureuse. Calme, je ne le

http://rcin.org.pl

serai jamais ! Peut-on appeler du nom de vertu le sacrifice de ma personne à quelqu'un à qui je ne puis offrir que de l'estime et de l'amitié ? Ma conscience me châtie maintenant. Peut-être, un jour, pourrai-je me justifier devant Dieu sinon devant moi-même ? Il y a longtemps que le monde m'a condamnée, mais je ne tiens aucun compte de son opinion,pourvu que je puisse espérer dans la vie future une récompense pour le sacrifice que j'ai fait de moi-même [1]... »

De même que l'on n'avait pas demandé à Louise Sosnowska ni à Maryla Wereszczaka s'il leur plaisait d'épouser le prince Lubomirski et le comte Puttkamer, de même, on n'a pas dû consulter, n'en déplaise à M. Henry Bordeaux, Éveline Rzewuska sur le choix de son mari. Et du reste, puisqu'il était universellement établi que les parents savaient mieux que leurs filles quel mari leur convenait, pourquoi aurait-on consulté Éveline ? A part une différence d'âge assez importante, M. Hanski n'était-il pas ce qu'on appelle un bon parti ? Maréchal de la noblesse du gouvernement de Volhynie, il était seigneur de Puliny, Hornostajpol et Wierzchownia, immenses domaines ou *klutchs*, dont le premier était situé dans le gouvernement de Volhynie et les deux autres dans celui de Kiew [2]. Nous avons dit que le domaine de Wierzchownia à lui seul représentait. à cette époque, 21000 hectares de terre, 3035 *âmes* ou serfs de sexe masculin, et l'on évaluait la fortune entière de M. Hanski à 10000000 de roubles.

Faut-il croire avec Spoelberch de Lovenjoul que c'étaient « des revers de fortune » qui avaient déterminé les parents d'Éveline à la donner à un homme plus âgé qu'elle de vingt-deux ans ? Andrzejowski dit en effet que « sur les débris des grandes fortunes se sont élevées les propriétés de la *szlachta*, car la mauvaise gestion des magnats les forçait à se débarrasser, à bas prix, de leurs grands patrimoines. La *szlachta* qui travaillait à la sueur de son front et

1. *Korespondencja Filomatow* (*1815-1823*). (*Correspondance des Philomathes*), recueillie par Jean Czubek. Cracovie, 1913, lettre DCXCI, t. V,p. 195-196.

2. Nous empruntons à l'œuvre du baron Auguste Harthausen, *Études sur la situation intérieure, la vie nationale et les institutions rurales de la Russie*, une définition du mot *klutch*. « Presque tout le pays est divisé en petits territoires nommés *kloutchis* (châteaux ou seigneuries). Le *kloutch* comprend, outre la demeure seigneuriale avec le parc, un certain nombre de « *vollwarks* », c'est-à-dire terres, y compris le village, les champs, prairies, etc. avec les paysans soumis aux corvées... l'ancienne division en *kloutchis* est tellement enracinée dans les souvenirs du peuple qu'aujourd'hui encore on entend désigner presque chaque village comme appartenant à tel *kloutch* » (Édition française, Hanovre, 1848, Hahn, vol. II, pp. 426-427).

http://rcin.org.pl

savait économiser accumulait des sommes importantes que les magnats venaient lui emprunter non sans hauteur et même par manière de grâce, pour les dépenser en superflu. Quant à la *szlachta*, elle récupérait le plus souvent les sommes dont on lui était redevable en terres. Dès la première moitié de ce siècle les fortunes des Czartoryski, des Potocki, des Rzewuski, des Chodkiewicz et des Lubomirski avaient déjà sensiblement diminué, en augmentant celles de la *szlachta* dont les aïeux évaluaient leur avoir par mille et qui aujourd'hui hérite de biens que l'on évalue par millions [1]. »

Et dans une lettre écrite le 1er juin 1845 par la sœur du comte Louis Bystrzonowski à ce dernier, personnage très en vue dans la colonie polonaise à Paris, nous trouvons cette réflexion provoquée par le voyage de Balzac à Dresde, car le célèbre écrivain avait soulevé un gros intérêt de curiosité dans la colonie des émigrés polonais : « Mme Hanska, née Rzewuska, n'est pas riche. On l'a mariée à M. Hanski à cause de la fortune de celui-ci, qui est mort et a laissé quatorze millions à sa fille unique et l'usufruit à la mère [2]... »

A ces opinions nous pouvons opposer celle de Stanislas Rzewuski qui, en parlant de l'indignation soulevée dans sa famille par le dessein qu'avait formé sa tante d'épouser Balzac, dit que son grand-père était encore un « seigneur immensément riche » [3]. Nous savons d'autre part qu'avant l'émancipation des paysans le *klutch* de Pohrebyszcze seul comptait 17459 hectares de terre et qu'au moment du mariage de Mme Hanska chacun des fils du comte Rzewuski possédait un beau domaine ; ainsi Henri devint le maître de Cudnow, magnifique propriété située dans le pays le plus fertile du monde dont la richesse consistait surtout en d'interminables forêts. Ernest, propriétaire du domaine de Dziunkow, vend en 1833 à sa sœur, Mme Hanska, sa terre de Pawlowka que Balzac appelle par erreur *Pawlowska*. Quant à Adam, il devait hériter la seigneurie de Pohrebyszcze qui passa plus tard à un de ses fils, le comte Léonce, bien connu du public parisien et mort depuis peu. Les filles, selon les lois russes, avaient droit à la quatorzième partie des biens paternels. Pour une fortune comme celle des Rzewuski, ce n'était pas un si mince héritage.

Mais si M. Hanski était une sorte de seigneur féodal qui commandait à des milliers de serfs, ce n'étaient pas là ses seules qualités aux

1. *Racontars du bonhomme Detiuk sur la Volhynie*, t. IV, p. 18.
2. Bibliothèque Polonaise à Paris, manuscrit nº 322.
3. *Le Mariage de Balzac* (*La Nouvelle Revue*. Nouv. série, t. XXXVIII, janvier-février 1906), p. 201.

http://rcin.org.pl

yeux des Rzewuski. Bien que le comte Stanislas Rzewuski ne lui accorde qu'une « assez bonne noblesse » et qu'il ne compte aucun hetman parmi ses aïeux, il appartenait à une famille fort ancienne aux armes *Korczak*. Tous les armoriaux polonais en font mention dès 1462, et le plus lointain ancêtre en ligne droite fut Laurent Hanski ; il vécut au XVI^e siècle et laissa, en mourant, à ses fils Jacques-Alexandre et André-Thomas les magnifiques terres de Hansk, Kolacze, Zdziarsk et autres, situées dans la province de Chelm. « Les hommes de cette famille remplissaient aussi de hautes fonctions. S'ils ne se sont jamais élevés à la dignité de sénateurs, c'est qu'ils préféraient demeurer dans leurs terres, au lieu de faire antichambre chez les rois », nous écrit M. Charles Hanski, un descendant de cette famille.

C'est le père de M. Hanski, Jean, chevalier de l'ordre de Saint-Stanislas et seigneur de Miedzyrzec, Niewirków et Hornostajpol, qui acquit vers 1870 le beau domaine de Wierzchownia pour le léguer avec toutes ses terres à son fils unique, né en 1778. Élevé à Vienne et mêlé à la société élégante de la capitale, M. Hanski était fort instruit et devait être considéré par le comte Adam Rzewuski et sa femme comme un guide précieux et sûr pour leur fille. C'est ainsi du reste qu'en ont jugé la plupart des contemporains. Voici l'opinion de M^me Jezierska qui a connu M^me Hanska chez les Chodkiewicz, à Mlynów : « Madame Hanska... est très aimable et très instruite. Son mari mort, il y a deux ans, a su diriger son esprit vers les études, leur confiant la garde de sa femme, jeune et belle, à laquelle il n'a pu inspirer des sentiments très vifs, n'étant magnifique qu'au point de vue de la fortune [1]. »

Le personnage de M. Hanski a beaucoup intéressé la critique à titre d'époux d'Éveline. Il est curieux de remarquer que l'opinion des auteurs — qu'ils soient Français ou Polonais — varie selon leur attitude vis-à-vis de la veuve de Balzac. C'est ainsi que M. Nowaczynski, peu tendre pour le ménage, nous montre en M. Hanski une sorte de « brave planteur de choux un peu endormi » [2]. « Ce mari, homme patient et doux », écrit d'autre part M. Henry Bordeaux, avec une condescendance apitoyée [3]. M. Charles Léger dit de lui que « ce brave homme a toujours été représenté comme doté d'une nature peu sociable », et il ajoute malicieusement :

1. *La vie des châteaux et des manoirs dans les pays frontières*, p. 74.
2. *Causeries littéraires*, p. 82.
3. *Op. cit.*, p. 173.

http://rcin.org.pl

« il s'est montré de fort bonne composition » [1]. Un autre Polonais, M. Boy-Zelenski, nous le représente « passablement ennuyeux, passablement nul, plus âgé que sa femme de vingt ans » [2]. Et pour couronner ces appréciations contradictoires, Miss J. Floyd nous annonce qu'il « était atteint de paralysie progressive longtemps avant sa mort » [3]. Pour nous — qui nous sommes longtemps occupée de tous ceux qui furent en contact plus ou moins direct avec Mme Hanska —, il nous semble que son mari réalisait simplement le type courant d'un riche gentilhomme polonais de la première moitié du XIXe siècle, gérant tant bien que mal ses biens énormes et partageant le reste de son temps entre ses devoirs de citoyen et ceux de père de famille.

Nous savons par exemple, par le témoignage de Thaddée Bobrowski, que M. Hanski a été président d'une loge maçonnique à Zytomir [4]. Selon toute probabilité, l'existence des loges en Pologne remonte au règne de Sigismond-Auguste, mais les premières loges qu'on a l'habitude de citer sont celles qui ont été créées, en 1742, par le comte Stanislas Mniszech, à Wisniowiec, et par le frère de celui-ci, Jean, secondé par le baron Pierre Le Fort, général de l'armée polonaise, expulsé de Russie par la tsarine Elisabeth. On peut dire que ce sont les Français, très nombreux à la cour du premier roi de la dynastie saxonne, lequel imitait le faste de Louis XIV, qui ont implanté la maçonnerie en Pologne. En 1744, François Longchamp crée des loges à Lwów et à Varsovie. Un autre Français, de Thoux de Salvertes [5], venu en Pologne vers

1. *Ève de Balzac d'après des documents inédits*, Paris, 1926, p. 15.
2. *Madame Hanska*, p. 14.
3. *Les Femmes dans la vie de Balzac*, p. 194.
Cette affirmation nous semble être tout à fait contraire à la réalité, comme le prouve, d'ailleurs, une lettre de M. Hanski à sa fille, écrite de Hornostajpol (une de ses propriétés citées plus haut), en 1840, c'est-à-dire un an avant sa mort :
« J'ai reçu ta charmante lettre écrite sur un beau papier. Nous ne pourrons, cette année-ci, vivre ensemble à Hornstajpol, où il serait impossible de loger : la maison n'a ni portes ni fenêtres. Mais Dieu veuille que nous puissions venir ici pour quelque temps l'année prochaine.
Je me porte bien et compte t'embrasser bientôt.
En attendant, je te confie à la Providence. »
Il nous semble que ce paralytique qui, un an avant sa mort, va par de mauvais chemins visiter ses propriétés, se porte passablement bien [1].
4. *Mémoires*, t. I, p. 101.
5. St. Zaleski, *O Masonji w Polsce od r. 1742-1822* (*Maçonnerie polonaise pendant les années 1742-1822*), Cracovie, 1899, W. Anczyc, p. 62.

1. C'est à Mme Jaxa-Chamiec que nous devons la connaissance de cette lettre.

http://rcin.org.pl

1749, ouvre dans sa maison à Varsovie, l'année suivante, la loge du *Bon Pâtre* et en devient le grand maître. C'est du *Grand Orient français* que dépendent ces loges. Les femmes imitent les hommes et constituent aussi une loge affiliée au *Bouclier du Nord* français. Les maçonnes polonaises dont la grande maîtresse fut la comtesse Tyszkiewicz, secondée par la maréchale Lubomirska et par l'hetmanne Rzewuska (son rôle fut très important), pratiquèrent une large bienfaisance, mais elles alimentèrent surtout la caisse de leurs frères et leur rendirent la besogne plus gaie.

Les débats religieux et politiques étant interdits dans les loges, la maçonnerie polonaise fut, à l'époque de la dynastie saxonne et sous le règne de Stanislas Poniatowski, une institution humanitaire pour les uns, un jeu de bon goût pour les autres, de toutes façons un foyer de propagande artistique [1]. Obligée de se réfugier en France à la suite du deuxième partage de la Pologne, surtout après l'ukase du tsar Paul, en 1797, qui fermait les loges répandues sur le territoire occupé par les troupes russes, la maçonnerie y revient avec l'armée de Napoléon. Son programme est désormais plus vaste. Elle poursuit parallèlement à l'idée de perfectionnement de la nature humaine celle de l'indépendance des peuples et cette autre — qui y est étroitement jointe — : le développement du sentiment national. Mais l'on peut dire que c'est après le Congrès de Vienne, entre 1816 et 1819, que la maçonnerie polonaise eut son « âge d'or ». Les loges essaiment avec une rapidité surprenante dans toute la Pologne et dans les provinces dites *russes* qui ne bénéficient pas de la Constitution donnée par Alexandre Ier. Mais elles prennent une teinte de plus en plus patriotique, à mesure que tombent une à une les illusions que les Polonais se sont faites à l'égard de la politique du jeune empereur. Vers 1821, les maçons polonais, très nombreux, lient même leur cause à celle de l'Union du Salut des futurs décembristes, devenue cette année-là Union du Nord, avec un programme de gouvernement républicain.

C'était donc s'occuper de la « res publica » et faire œuvre de bon citoyen que de s'affilier à une loge. Les comtes Rzewuski, Adam-Laurent et son fils Henri, n'avaient pas manqué non plus à ce qu'ils pensaient être un devoir. Le comte Adam était même grand-maître de la loge polonaise de l'*Aigle-Blanc* à Pétersbourg. Quant à M. Hanski, il est possible qu'il ait fait partie de l'*Union*

1. St. Zaleski, *Op. cit.*

http://rcin.org.pl

des Templiers, maçonnerie nationale indépendante des autres, créée par Valérien Lukasinski et très répandue en Podolie, en Volhynie et en Ukraine. L'activité de cette *Union* a été très puissante jusqu'à la Révolution de 1830 ; son programme se résumait à ceci : résister par tous les moyens aux trois États.

Nous croyons pouvoir aussi affirmer que M. Hanski fut un bon époux et un père affectueux. Ce n'est pas seulement par le contrat de mariage qu'il assurait largement l'avenir de sa jeune femme, il faisait encore, en sa faveur, un certain testament [1], dont l'existence fut connue de Balzac et auquel il fait allusion dans sa lettre du 1er juin 1844 : « Séparez surtout entièrement vos intérêts de ceux d'Anna, et surtout n'ayez point de fausse générosité, dans le genre de celle qui vous a fait refuser un testament de feu M. de H [anski][2].» Et Anna, dans sa lettre du 15 février 1847 adressée à Mme Hanska, en parlant de son original d'oncle, unique cousin de son père — qui plus tard devait causer beaucoup d'ennuis à sa mère — dit : « Quel caractère difficile et dissemblable, mon Dieu, de celui de mon pauvre Père ! Et tout le monde croit que c'est son propre frère [3] ! »

1. En réalité, ce n'est pas le contrat de mariage lui-même que nous possédons, mais la copie d'un contrat de viager inséré dans la requête adressée à l'empereur par Mme Hanska, après la mort de son mari, contre la Cour civile de Kiew, en date du 22 janvier 1843. Nous ferons remarquer que ce contrat de viager signé par M. Hanski et tout de suite après son mariage, semblait constituer pour sa jeune femme une garantie bien plus sérieuse de l'usufruit de ses biens qu'un testament ordinaire, ce qui n'empêcha pas ce contrat d'être attaqué par la Cour civile de Kiew.
2. *Lettres à l'Étrangère*, t. II, p. 364, 1er juin 1844.
3. Collection Lovenjoul, A 387, *bis*, fol. 107.

http://rcin.org.pl

Chapitre VI.

L'existence à Wierzchownia.

Raisons pour lesquelles Mme Hanska ne peut être heureuse avec son mari. Son attitude si intelligente, plus tard, à l'égard de sa fille. — Description de Wierzchownia. — Occupations, devoirs sociaux. — Les relations d'Éveline avec ses frères et sœurs. Son intimité avec Henri. Doutes sur l'authenticité des lettres d'Adam publiées par les soins de Miss Floyd ; les sentiments d'Anna à l'égard de cet oncle. Caroline et sa liaison avec le général Witt ; mysticisme de la jeune femme ; ses rapports avec la baronne de Berckheim, fille de Mme de Krüdener ; son séjour en Crimée. Mariage d'Aline, excellente musicienne. Goût de tous les Rzewuski pour la musique. Pauline, son mariage, sa vie de dévouement. — L'isolement relatif d'Éveline ; ses passe-temps féminins ; son désir de s'évader dans un autre monde, celui de la lecture.

Si donc M. Hanski était tel ou à peu près tel que nous nous le représentons, cela implique-t-il forcément qu'il dût faire le bonheur de sa jeune épouse ? Non, évidemment.

Pour l'enfant romanesque et rêveuse qui attendait, sans doute, le *Prince charmant* que les contes bleus de sa nourrice lui avaient promis, pour la jeune fille brillante, enjouée et ardente qui avait certainement senti battre déjà son cœur, M. Hanski n'avait rien qui ressemblât à ses rêves. C'était un gentilhomme cultivé, sans aucun doute, mais qui avait le grand tort d'avoir quarante-et-un ans alors qu'elle en avait dix-neuf à peine. Nous croyons qu'il ne faut pas chercher ailleurs les raisons qui ont, non pas séparé Mme Hanska de son mari, mais qui l'ont empêchée d'être tout entière à lui. En somme, ce qui devait caractériser la vie de ce ménage, c'est la monotonie. On se figure aisément que l'existence apparaissait à Éveline Hanska sous la forme d'une grise et froide journée de novembre incessamment rayée d'une pluie fine et continue, alors qu'elle attendait l'été brûlant et magnifique inondé de rayons de soleil...

Le rêve qu'avait fait Éveline d'épouser un homme qu'elle eût adoré, si elle n'a pu le réaliser pour elle, elle a tenu absolument à ce que sa fille le réalisât, et nous voyons encore dans ce fait la preuve des regrets qu'elle a eus de n'avoir pu se marier selon son

http://rcin.org.pl

cœur. Anna Hanska a été l'objet des recherches les plus flatteuses pour une jeune fille [1], mais elle s'était attachée au jeune comte Georges Mniszech, appartenant à l'une des plus illustres familles polonaises. Il avait ce qu'on appelle de « belles espérances », car les biens de sa famille demeuraient encore indivis. Nous savons par les lettres inédites de Balzac [2] que le futur beau-père d'Anna fit au sujet de ce mariage une très forte opposition. Balzac comprenait très clairement que, dans l'empire russe, le sort des Polonais appartenant aux grandes familles était loin d'être enviable, et il usa de toute son éloquence pour détourner une enfant qu'il aimait, d'une union que les événements politiques rendaient peu assurée au point de vue pécuniaire. Mais Mme Hanska se montra inflexible sur ce point ; elle laissa sa fille parfaitement libre d'épouser celui qu'elle aimait et elle eut d'ailleurs raison, car nous savons par la correspondance de la comtesse Mniszech que cette union fut l'une des plus étroites et des plus heureuses qu'on puisse imaginer.

Quoi qu'il en soit et quels que fussent ses sentiments, c'est en 1819 qu'Éveline Rzewuska épousa Wenceslas Hanski et qu'elle devint châtelaine de Wierzchownia.

Le château de Wierzchownia est situé — comme Pohrebyszcze — dans l'ancien gouvernement de Kiew. Le pays est pittoresque, quoique peu vallonné, mais les ravins qui le coupent, la rivière qui coule à proximité, les étangs nombreux lui donnent une poésie

1. Voir, par exemple, Mme Jezierska, *Op. cit.*, p. 75.

2. *Lettres à l'Étrangère*, t. III, pp. 34, 35, 36, 26 février 1845. « Si elle aime le comte Georges, tout est bien ; mais je reviens à mon thème et je dis que je ne vois que des malheurs pour la Pol[ogne], tant que vivra le système actuel. On veut vous détruire à tout prix. Épouser un Pol[onais] plein de moyens, de patriotisme et de courage, c'est acheter un glorieux malheur et attirer la foudre sur soi ; c'est tenter la délation ; c'est un désastre en herbe. Épouser un Pol[onais] sans énergie, c'est dissiper la fortune. A moins de révolutions impossibles ou *imprévisibles*... Dans dix ans la carte de l'Europe sera refaite à cause de l'Orient. La Pologne sera prussienne ; les bords du Rhin, français ; les quatre principautés autrichiennes et la mer Noire, un lac russe, et le sort du monde se décidera dans la Méditerranée, comme toujours. Devenir Prussiens, voilà votre plus bel avenir... La conclusion est que vous avez eu tort, ma chérie, de ne pas plaider pour le Silésien, s'il était riche surtout. Ça vaut mieux, dans la situation d'Anna, que tous les Jagellons ensemble. [Un] sujet mixte est un trésor pour elle et pour toi. Je t'en supplie, examine ma thèse. Si ce gentilhomme n'est pas déplaisant, s'il est riche, reviens là-dessus, reste à D[resde] et pense profondément à mes raisons. Elles sont bien sages, bien désintéressées... C'est un tort, à une mère, de dire : « Je laisserai ma fille libre de choisir », car aucune fille n'est en état de choisir ; elle ignore la vie ; elle a des parents exprès pour l'éclairer. Bien entendu que la volonté des parents ne doit pas être tyrannique. »

http://rcin.org.pl

toute particulière ; l'eau affleure partout, elle fait tourner les moulins et arrose les grasses prairies [1].

Qu'est devenue aux mains des représentants de l'U. R. S. S. cette résidence magnifique ? Nous savons qu'elle abrite actuellement des aliénés ; peut-être a-t-elle subi des transformations regrettables. Au temps de Mme Hanska, on y accédait par une belle allée de peupliers, qui aboutissait à un parc superbe. Le château, construit entre 1798 et 1802, par un architecte français du nom de Blériot [2], selon les uns, par des Italiens [3], selon les autres, est une fort élégante construction de style empire. Une colonnade aux chapiteaux corinthiens — surmontée d'une frise aux motifs délicats et d'un fronton qu'orne un bas-relief — occupe la façade. Le corps de logis est flanqué de deux ailes bien proportionnées qu'embellissent des médaillons et des guirlandes, à la mode sous Louis XVI.

Balzac, en arrivant pour la première fois à Wierzchownia, est avant tout frappé par l'immensité du château qu'il compare au Louvre [4]. Quelques jours plus tard, en novembre 1847, il écrit à sa sœur : « J'ai un délicieux petit appartement composé d'un salon, d'un cabinet et d'une chambre à coucher ; le cabinet est en stuc rose, avec une cheminée, des tapis superbes et des meubles commodes ; les croisées sont toutes en glace sans tain, en sorte que je vois le paysage de tous les côtés. Vous pouvez imaginer par là ce que c'est que ce Louvre de Wierzchownia, où il y a cinq ou six appartements de ce genre à donner. »

Dans cette vie si nouvelle, tout lui est étonnant. Wierzchownia lui semble une ruche gigantesque où un essaim de domestiques

1. « J'ai enfin pu aller chez Rougemont et Lowenberg retirer le paysage de Wierzchownia, écrit Balzac à Mme Hanska, tout heureux de connaître l'habitation de son amie, ne fût-ce que par une peinture... J'ai eu bien du plaisir à contempler cette toile ; mais vous ne m'avez pas dit que vous eussiez une rivière devant votre pelouse, ni que vous eussiez un Louvre. Tout cela me semble bien joli, bien beau, bien frais... Quelle mélancolie à l'arrière-plan ! Comme on devine les steppes et ce pays sans une éminence ! » (*Lettres à l'Étrangère*, t. I, pp. 548-549, décembre 1840).

2. Nous empruntons ce renseignement à l'article du comte Adam Rzewuski, paru dans le nº 121 du *Messager Polonais* (Varsovie, 29 mai 1928) sous le titre de *Réminiscences du séjour d'Honoré de Balzac à Wierzchownia*, par son neveu.

3. Antoine Urbanowski, *Wierzchownia, Tygodnik Illustrowany*. Varsovie, 10 octobre 1927, nº 37, p. 186.

4. C'est la première impression qu'il ressent en s'éveillant de la torpeur où l'avait plongé la fatigue causée par le long voyage de huit jours et de huit nuits qu'il fit pour retrouver l'*Étrangère*: « Je fus réveillé par un cri de l'Hébreu saluant la terre promise. J'aperçus une espèce de Louvre, de temple grec, doré par le soleil couchant, dominant une vallée, la troisième que je voyais depuis la frontière. » (H. de Balzac, *Itinéraire de Paris à Wierzchownia. Revue des Deux Mondes*, 1er octobre 1927, p. 684).

http://rcin.org.pl

s'agite du matin au soir pour le plus grand bien-être des maîtres : « A Wierzchownia, il faut avoir toutes les industries chez soi, céans : il y a un confiseur, un tapissier, un tailleur, un cordonnier, etc. attachés à la maison. Je comprends maintenant les trois cents domestiques dont me parlait à Genève feu M. H... [1]. » Pourtant, dit-il ailleurs, qu'à côté « des plus grandes magnificences, on y manque des plus vulgaires choses de notre confort... Il y a des glaces de dix pieds et pas de tentures sur les murs [2]. » Ces *magnificences* dont parle Balzac et qui étaient réelles, consistaient surtout en tableaux. Le comte Rzewuski, dernier propriétaire de Wierzchownia, dit que le château était un vrai musée rempli de chefs-d'œuvre de la Renaissance italienne [3].

Dans ce beau décor seigneurial, la vie était facile et très souvent brillante ; de même qu'à Pohrebyszcze, l'hospitalité se pratiquait d'une manière large et franche. Les sombres forêts et les marécages de Hornostajpol et de Puliny procuraient à la table le gibier le plus délicat ; en hiver, on allait à Odessa chercher les vins étrangers les plus fins et les poissons exquis de la mer Noire. Ces détails, que nous devons au comte Adam Rzewuski, sont confirmés par une lettre écrite par Calixte Rzewuska de la quarantaine d'Odessa, le 30 juillet 1838, à sa cousine Éveline qu'elle venait de quitter : « Vous voyez, chère cousine, que je tiens parole... Après avoir quitté votre charmant Wierzchownia, votre jardin, votre musique, votre excellente table, etc., nous retombâmes dans toutes les privations inséparables d'un voyage en Russie [4]. »

Éveline Hanska n'a pu, à coup sûr, se soustraire aux devoirs sociaux qui incombaient à l'épouse d'un maréchal de la noblesse ; elle a dû recevoir comme les autres femmes de l'aristocratie et faire des voyages à Kiew, à l'époque des Contrats. Il n'y aurait eu d'ailleurs rien d'étonnant à ce qu'elle se laissât entraîner par les plaisirs de la vie mondaine. Les succès les plus brillants ne lui étaient-ils pas réservés ? « Vous vous amusez à Kiew » ?... lui écrit Balzac le 20 mars 1836, et plus loin : « Je vous vois bien accueillie, fêtée, ce qui sera partout où vous irez. Mais ce plaisir-là est-il bien le plaisir [5] ? »

1. *Correspondance*, p. 566, novembre 1847.
2. *Ibid.*, p. 562, 8 octobre 1847.
3. Article cité du *Messager Polonais*.
4. Collection Lovenjoul, A 373, fol. 122.
5. *Lettres à l'Étrangère*, t. I, pp. 306, 309, 20-23 mars 1836.

http://rcin.org.pl

En effet, les plaisirs à proprement parler et les hommages rendus à sa beauté et aux grâces de son esprit la laissaient assez indifférente. Ce qu'elle cherchait tout naturellement dans le monde, c'est le contact de gens cultivés, capables d'ouvrir à sa vive intelligence des horizons nouveaux et de l'aider à franchir le cercle étroit de la vie quotidienne. « Mme Hanska est une personne pleine de connaissances qui court après tous les gens célèbres par leur esprit », écrit Mme Jezierska, en 1840, dans son journal intime [1].

Mais précisément, ses familiers et ses relations pouvaient-ils lui fournir cette excitation cérébrale dont son esprit avait besoin et à laquelle son éducation l'avait habituée ? Nous ne le croyons pas et nous pensons même que, séparée de sa famille par son mariage, elle dut profondément sentir son isolement intellectuel.

De tous ses proches, c'est son frère Henri qui devait manquer le plus à Éveline. Ces deux intelligences supérieures, tourmentées par toutes sortes de problèmes, ces deux caractères si complexes, parfois même pleins de contradictions, devaient se rechercher mutuellement. Nous croyons, grâce aux sentiments d'Anna Mniszech pour son oncle, qu'Éveline et Henri étaient liés d'une amitié étroite [2]. Mais leurs entrevues devaient être rares. Revenu, en 1823, de son long séjour à l'étranger, Henri s'établit à Pétersbourg dès 1827, c'est-à-dire après son mariage avec la comtesse Julie Grocholska, et fit seulement des séjours plus ou moins courts dans sa terre de Cudnów. En 1829, il quitta de nouveau le pays

1. *Op. cit.*, p. 75.
Il est piquant de rapprocher de ce jugement malicieux un passage du journal de Mme Hanska (avril 1843) où elle analyse l'émotion que lui cause une visite de Liszt à Saint-Pétersbourg : « J'ai fait la connaissance de Liszt... J'étais fort émue, la renommée grandissait l'homme et l'artiste également à mes yeux... Il s'agissait d'excentricité, d'une gloire, d'un être phénoménal, j'étais donc doublement troublée quand le domestique m'annonça M. Liszt sans plus de façon que si M. Liszt eût été simplement le propriétaire de l'habit qu'il portait et que ses droits et ses privilèges ne s'étendissent pas à ces vastes domaines de l'intelligence et du génie dont la possession anéantit le *Monsieur* pour le présent et l'avenir... » (Collection Lovenjoul, A 381, fol. 10).

2. « J'ai écrit hier au bon oncle Henri ; mon Georges y a ajouté quelques lignes... Mon amour chéri a trouvé que ma lettre était très gentille, en un mot il en a été content. La lettre contient aussi beaucoup de tendresse pour la bonne tante Julie. N'est-ce pas que j'ai eu raison, chère adorée maman ? Je donne aussi quelques coups d'encens à l'auteur après toutes les phrases d'affection et de reconnaissance prodiguées à l'oncle. Je lui dis que nous avons vu, à Dresde, plusieurs personnes qui nous ont parlé de *Listopad* [1] avec enthousiasme, et que nous nous faisons une fête de connaître la suite de ce chef-d'œuvre, et je lui rappelle nos lectures de Cudnów. » (Collection Lovenjoul, A 387 *bis*, fol. 112).

1. *Novembre.*

http://rcin.org.pl

pour aller en Italie et à Rome et n'y retourna qu'en 1833. C'est ici que se placent ses relations avec Lamennais, Lacordaire et Mickiewicz. De ce séjour en Italie, il revint converti aux idées catholiques, teintées du mysticisme propre à sa famille: L'influence d'Henri aurait pu être très grande sur Mme Hanska (et sans aucun doute celle-ci n'y échappa pas complètement), si les circonstances n'avaient tenu ce frère presque toujours éloigné d'elle.

On croirait que Mme Hanska était dans une communion d'idées non moins étroite avec son frère Adam, si l'on voulait donner créance aux lettres publiées par la princesse Radziwill. Elle lui demande son opinion sur quelques-uns des romans de Balzac et lui expose ses propres idées sur ces ouvrages, elle lui parle de ses doutes en matière religieuse et regrette de n'avoir pas l'ardente foi de leur mère, elle lui exprime enfin ses droits au bonheur, ses devoirs vis-à-vis du grand homme qu'elle aime, et semble placer son amour sous sa protection. « Lettres déconcertantes, en vérité, dit M. Gillot, déconcertantes par leur style qui ressemble si peu à celui de l'*Étrangère*, déconcertantes aussi par certaines erreurs de faits et de dates difficilement imputables à une défaillance de mémoire de la correspondante: Déconcertantes, enfin, par la... naïveté avec laquelle elles s'acharnent à démentir par avance les imputations les plus graves, par le soin visible qu'apporte la future calomniée à parer son ombre et à faire toilette à sa mémoire [1]... » Déconcertantes, ajouterons-nous, pour bien d'autres raisons. Non seulement la Mme Hanska qu'on nous présente ici tourmentée de doutes, ne ressemble guère à la jeune femme un peu prêcheuse, un peu irritante par son catholicisme, des *Lettres à l'Étrangère*, mais encore nous constatons le désaccord le plus criant entre le ton affectueux de ces missives, l'entière confiance que Mme Hanska semble accorder à ce frère, et plusieurs passages des lettres de la comtesse Mniszech à sa mère, relatives au comte Adam. N'écrit-elle pas le 25 janvier 1847 avec une véhémence qu'on rencontre assez rarement dans les doux bavardages si affectueux qu'elle envoie à son *adorée maman* : « La conduite de l'oncle Adam n'a pas de nom; mais je n'osé même pas m'appesantir là-dessus, car je pourrais dire des choses trop fortes de cette personne, et je ne dois pas oublier pourtant que c'est mon oncle et surtout le frère de

1. Hubert Gillot, *Le Secret de l'Étrangère*. *Revue Bleue* du 6 octobre 1928, nº 19.

http://rcin.org.pl

mon incomparable bien-aimée maman chérie. Ah ! quand je pense à tout ce qu'il vous a déjà fait souffrir, oh alors... mais il vaut mieux briser là-dessus et avoir pour lui des sentiments plus chrétiens [1]. » Et encore ceci, quelques semaines plus tard, dont le ton est plus emporté : « La conduite de M. le général Adam est inqualifiable à un tel point, *ze lepiej milczec* [qu'il vaut mieux ne pas en parler]. Ô mon incomparable adorée maman chérie, vous toujours parfaite, si adorable pour lui, qui lui avez tant de fois pardonné ses torts si graves envers vous non seulement comme chrétienne, mais encore comme une sœur, avec tant de tendresse et d'oubli des injures, a-t-il encore le front de vous poursuivre de ses plates et grossières plaisanteries jusqu'à présent ! Non, adorée maman chérie, j'ai beau faire, voyez-vous, pour me contraindre, je vous aime, je vous adore d'un amour trop tendre, trop ardent, trop passionné, pour ne pas détester cet homme qui vous a toujours fait souffrir soit directement, soit indirectement, soit en faisant souffrir votre cœur, soit en offensant votre fierté et votre délicatesse [2]. »

En admettant même qu'en 1847 les relations se soient altérées, par suite des projets de mariage avec Balzac, rappelons-nous que la carrière militaire de ce frère et, plus tard, sa qualité d'aide de camp de l'empereur Nicolas Ier le retenaient bien loin de Wierzchownia. Marié depuis l'âge de dix-huit ans avec Mme Gérebtzoff qui, son aînée de vingt ans, bien que merveilleusement belle, devait se séparer de lui, par crainte de paraître sa mère, il habitait Pétersbourg où tout le retenait : la haute fonction qu'il remplissait avec zèle, la vie de cour et aussi tous les plaisirs de la capitale.

Quant à Ernest, sa compagnie n'aurait guère pu combler le vide que Mme Hanska devait sentir grandir en elle non sans épouvante. S'il est né en 1812, comme on l'affirme, au mariage d'Éveline c'était un enfant de sept à huit ans, et, au moment de la rencontre avec Balzac, un jeune homme de vingt ans. Ce n'est donc pas auprès de lui qu'elle aurait cherché un appui moral. D'ailleurs le sort s'est plu encore une fois à tenir éloigné de Wierzchownia ce jeune frère de Mme Hanska. Lieutenant au régiment de cuirassiers du prince

1. Collection Lovenjoul, A 387 *bis*, fol. 80.
2. *Ibid.*, A 387 *bis*, fol. 107,15 février 1847.
Il nous semble, entre autres, tout à fait invraisemblable que Mme Hanska ait pu dans l'intervalle de ces deux lettres de sa fille, — étant donnés les sentiments qu'elles semblent éprouver toutes deux — écrire à son frère les lettres qui nous sont proposées et surtout celle du 5 février de la même année 1847.

http://rcin.org.pl

Albert de Prusse, il mène une vie de garnison jusqu'à son mariage avec Constance Iwanowska.

Nous connaissons peu de choses sur l'intimité qui existait entre Mme Hanska et sa sœur Caroline dont l'existence était fort mouvementée depuis son divorce d'avec Jérôme Sobanski. Nous savons seulement qu'installée à Odessa, elle y mena une vie brillante. Ayant reçu à Vienne, sous la direction de sa tante Rosalie — dont le salon était célèbre en son temps — l'éducation la plus raffinée, elle voulut créer un foyer artistique et littéraire à Odessa, où elle attendait le règlement du divorce du général Witt qui voulait en faire sa femme [1]. Bien que sûre de l'amour du général — auquel elle était profondément attachée — Caroline devait souffrir de sa situation fausse, ainsi qu'en témoigne sa correspondance avec Mme d'Oschando, belle-fille de Mme de Krüdener [2]. L'analyse attentive de cette curieuse correspondance nous montre encore une

1. Le général Witt était le fils d'une Grecque de Constantinople, de modeste condition, mais de grande beauté. Celle-ci, emmenée à Varsovie, y avait épousé, peu après, le premier général Witt, avait eu plus tard une liaison retentissante avec Potemkine et devint ensuite la femme de Stanislas Szczesny Potocki. Après quelques mécomptes, au début de sa carrière, le général Witt était arrivé très rapidement — grâce à son intelligente habileté et malgré son instruction assez rudimentaire, à gagner la confiance d'Araktchéev, l'un des favoris d'Alexandre Ier, et à se faire nommer chef des colonies militaires de la *Nouvelle Russie*. C'était un homme petit et maigre, mais dont le charme était absolument irrésistible sur tout son entourage. L'écrivain russe Philippe Viguel emploie à son sujet cette image : « le vif argent coulait dans ses veines ».

2. Il est peut-être intéressant de rappeler que c'est sur l'invitation pressante d'Alexandre Ier, devenu de plus en plus soupçonneux, que Mme de Krüdener dut quitter Pétersbourg, en 1823, pour se réfugier en Crimée. Elle s'installa dans la petite ville d'Eski-Serim, où elle fonda une colonie religieuse qui vivait des produits de l'agriculture. Cette colonie, composée surtout de Suisses et d'Allemands, formait une petite société modèle, dont la fille de Mme de Krüdener, la baronne de Berckheim, devint l'âme, après la mort de sa mère. La baronne de Berkheim fut secondée dans sa tâche par la princesse Anna Galitzin, qui demeura toute sa vie la plus zélée des collaboratrices. Détail curieux : parmi les adeptes de Mme de Krüdener se trouvait la fameuse Mme de la Motte, célèbre par l'affaire du Collier, qui avait précédemment séjourné à Pétersbourg sous le nom de comtesse Gachet. Mme d'Oschando comme sa belle-mère, se préoccupait particulièrement de questions religieuses. Elle entretint avec Caroline une correspondance aussi active qu'édifiante. « Vous souscrirez à mes conditions..., prêche-t-elle à cette dernière. La première est de ne jamais tenir le langage qui me peine et me vexe. Ne dites jamais plus : « Après des années, des siècles de purgatoire, mon âme pourra être réunie à la vôtre » [1]. Cette lettre donne le ton du mysticisme exalté de cette curieuse société dont le foyer était le Midi de la Russie et que Viguel appelle un peu ironiquement *les Visionnaires*. Citons au passage parmi les correspondantes de Caroline l'une de ses grandes amies, adepte, elle aussi, de Mme Krüdener, la comtesse Edling, née Sturdza, ex-demoiselle d'honneur de l'impératrice Élisabeth, qui possédait de grands biens en Bessarabie.

1. Collection Lovenjoul, A 373, fol. 102.

http://rcin.org.pl

Rzewuska aspirant d'un côté de toutes ses forces au bonheur et de l'autre éprouvant le besoin lancinant de se mettre en ordre avec sa conscience. Non seulement Caroline fut en relations étroites avec une adepte de la fameuse baronne Balte, mais elle connut celle-ci dans sa jeunesse, ainsi qu'en témoigne Paul Lacroix, son beau-frère. Consacrant une étude à Mme de Krüdener, il la dédia en ces termes à Caroline : « Vous entriez à peine dans la vie, quand Madame de Krüdener allait en sortir. Cette femme étrange, dont le regard illuminé était toujours plongé dans les ténèbres de l'avenir, s'est arrêtée sur le seuil d'où l'on passe à l'éternité, pour vous dire avec un sourire prophétique : « Belle, bonne et charmante, comblée de tous les dons du Ciel et parée de toutes ses grâces, vous chercherez d'abord le bonheur et, plus tard, le bonheur viendra vous chercher. Rappelez-vous que Dieu vous envoya ici-bas pour plaire et pour charmer ». La prédiction s'est accomplie : vous êtes devenue ma sœur, et vous devez être heureuse, puisque vous faites le bonheur de mon bien-aimé frère [1]. »

Il n'est pas douteux au surplus que l'appendice du livre de Paul Lacroix concerne cette charmante et volage Caroline, sollicitée tour à tour par l'amour et par le mysticisme. L'auteur fait allusion à une mystérieuse comtesse C... qu'il n'est pas difficile d'identifier. La sœur d'Éveline fit, en effet, un séjour en Crimée. Elle y rencontra le maréchal Marmont à qui elle réserva un très charmant accueil. Celui-ci, avant d'entreprendre un long voyage en Orient, visitait le Midi de la Russie. Nous croyons même que des relations d'amitié durent s'établir très vite entre eux, si nous en jugeons par le caractère d'intimité de cette lettre qu'il lui adressa le 22 août 1834, à bord de la *Célestine* : « Réfléchissez au passé, pensez à l'avenir et vous conviendrez que votre intérêt bien entendu vous commande de ne pas rompre des liens que vous avez volontairement formés et que le temps a rendus respectables [2]. »

Il s'agit évidemment des rapports de Caroline avec le général Witt, et c'est à la même situation que font allusion les lettres citées par P. Lacroix. Deux pieuses disciples de Mme de Krüdener, sa fille Juliette de Berckheim et la princesse Galitzin, attendent avec l'impatience des prosélytes, dans leur petite colonie de Kureïs

1. Paul Lacroix, *Madame de Krüdener, ses lettres et ses ouvrages inédits, Etude historique et littéraire* par P.-L. Jacob bibliophile. Paris, 1880, Paul Ollendorff.
2. Collection Lovenjoul, A 373, fol. 70.

http://rcin.org.pl

une femme exquise, mais insaisissable, qui n'est autre que Caroline. Elles l'appellent, à cause de ses malheurs, la *belle Dolorosa historia*. Pour l'attirer dans leur cénacle, elles la séduisent avec les plus doux mots mystiques, et, quand enfin la jolie pénitente arrive, ce sont des cris de joie. On l'installe dans la plus jolie demeure de la colonie préparée depuis longtemps et baptisée la *Maison rose*.

Caroline Rzewuska consentit-elle à recevoir longtemps les enseignements vertueux des disciples de Mme de Krüdener ? Il est bien probable que ce papillon si joliment décrit par Mickiewicz, dut s'envoler vers d'autres rivages, car, peu de temps après, Caroline se remaria avec M. Czerkowicz, aide de camp du général Witt.

Le rapide exposé de la vie menée par Caroline nous permet de constater combien les deux sœurs se voyaient rarement. Et pourtant, qui mieux que cette femme, remarquablement cultivée et intelligente, avec son salon et l'entourage qu'elle avait su se former, pouvait convenir à Mme Hanska ? N'avaient-elles pas toutes deux les mêmes idées sur la vie et le même goût prononcé pour le mysticisme ?

Le mariage d'Aline, la charmante jeune fille que dans sa famille on avait baptisée *Bouton de rose* et dont le printemps de la vie avait été attristé par une tragique aventure, le suicide de son fiancé, suivit d'assez près celui d'Éveline. Elle épousa un Moniuszko proche parent du célèbre compositeur polonais et gros propriétaire terrien, et le suivit en Lithuanie. Voici en quels termes parle d'elle une de ses petites-filles, Mlle Alexandrine Wankowicz : « C'était, le type de la grande dame d'autrefois, très distinguée, très soignée et aimant la toilette, petite de taille et, il m'aurait semblé, moins jolie que ses sœurs, artiste dans l'âme, jouant du piano si merveilleusement bien qu'un jour, il paraît, que Liszt, étant entré sans qu'elle le sache au salon, l'a applaudie par un « bravo, Madame la Comtesse, bravo ! » [1].

1. Cette anecdote nous permet de remarquer que le goût de la musique devait être propre aux Rzewuski. Si Mme Hanska ne posséda pas le beau talent de sa fille, en revanche elle sut admirablement comprendre la musique et en jouir, comme en témoigne ce passage de son journal intime, écrit à propos d'un concert de Liszt donné, en 1843, à Pétersbourg : (Nous avons déjà fait allusion à ce séjour de Liszt en Russie et nous aurons l'occasion d'y revenir.) « Il commença par l'ouverture de Freischütz et, lorsque j'entendis rouler sous sa main gauche les bruits sourds de l'orage lointain, l'étincelle électrique de l'admiration alluma soudain mon âme engourdie ; elle comprit, elle sentit, elle admira. Que dis-je ? L'écouter, c'est contempler la nature, car son jeu c'est la nature tout entière, sentie et révélée par l'inspiration du génie, c'est la nature victorieuse régnant avec sa domination enchanteresse sur les moyens de l'art

http://rcin.org.pl

Il est à remarquer qu'Anna, dans sa volumineuse correspondance à sa mère, ne fait qu'une seule fois mention de sa tante Aline. Et d'autre part Mme de Forsanz — qui a passé sa petite enfance en Ukraine — nous écrit elle-même : « Par un hasard que je ne m'explique pas, nous qui quittions rarement maman, nous n'avons jamais été voir ma grand'tante Moniuszko ». A la réflexion, le fait se justifie par la distance qui séparait la jeune femme du reste de sa famille et par le mauvais état des routes qui pouvaient mener dans ses résidences d'Olesin et de Smilowicze. Rappelons-nous à propos du danger qu'il pouvait y avoir à circuler sur ces routes, l'hiver, ce passage d'une lettre de Balzac du 18 janvier 1836 : « Vous voilà écrit-il à Mme Hanska, avec du temps à vous, dans votre solitude où les loups mangent les propriétaires (mon Dieu, ajoute-t-il aussitôt avec humour, envoyez-moi ces bons loups ; nous leur donnerons quelques propriétaires qui nous ennuient [1]... »)

Enfin Pauline, la plus jeune des sœurs, se maria avec Jean Riznicz, descendant d'une famille d'armateurs serbes établis à Trieste et prodigieusement riches. Riznicz, très instruit, très distingué, était un homme de grande valeur. Il sut mériter l'estime de Napoléon à qui il fut probablement présenté en Italie. Il emmena, aussitôt après leur mariage sa jeune femme sur les bords de l'Adriatique, où il possédait un magnifique château. Les grâces et les charmantes qualités de Pauline furent vivement appréciées par Caroline Murat qui vivait alors à Trieste et qui recherchait sa société. C'est la perte de leur fortune, occasionnée par le non-paiement des fournitures livrées au gouvernement russe, qui ramena Pauline à Hopczyca, le village qui lui revenait en dot. Elle se souvint alors des préceptes de sa mère et fit preuve d'une véritable grandeur d'âme, en s'adaptant aux nouvelles circonstances. Elle se voua entièrement à l'éducation de ses enfants et entoura des soins les plus tendres son mari, édifiant par sa conduite ceux qui l'avaient connue, même cette mauvaise langue de Thaddée Bobrowski, ce qui n'est pas peu dire.

Il est évident que Mme Hanska, en raison de la dispersion de sa famille, ne pouvait conserver de relations régulières avec celle-ci.

« Mais, nous dira-t-on, les liens de famille ne constituent pas les seuls éléments possibles de bonheur, elle avait son brave homme

subjugué. C'est la nature triomphante tout entière dans un de ses plus glorieux enfants... » (Collection Lovenjoul, A 381 *bis*, fol. 12, avril-mai 1843).

1. *Lettres à l'Étrangère*, t. I, p. 295.

http://rcin.org.pl

de mari que vous nous avez montré digne de son affection, elle avait sa fille. » Évidemment, il y avait auprès d'Éveline un protecteur bon, dévoué, attentif même à lui plaire, mais c'était précisément un protecteur, un homme plus âgé qu'elle de vingt-deux ans et pour qui elle ne se sentait guère entraînée à dépenser les trésors de sa tendresse. De plus, elle devait voir mourir successivement ses quatre premiers nés, et ce n'est que sur la seule Anna que se concentrèrent toutes ses puissances d'amour maternel. Elle adora sa fille, et nous savons dans quelle mesure Anna rendit à sa mère l'affection qu'elle avait reçue d'elle [1].

Pendant onze ans, Éveline Hanska n'a donc pour l'occuper que les visites de ses voisins et la direction d'une grande maison que le nombre de domestiques rend en somme assez facile. Comme toutes les femmes, elle a souci de sa toilette, de sa beauté ; sur son journal intime on relève plusieurs recettes pour le soin des ongles, de la peau et du teint ; comme toutes les femmes aussi, elle a des ouvrages de broderie, de crochet. Elle aime les fleurs, les plantes, et elle sait s'en occuper. Elle plante ou fait planter sous ses yeux des arbres qui embelliront plus tard le parc, mais sa grande occupation est la lecture. Nous savons de bonne source que M. Hanski lui avait fait aménager un cabinet personnel de lecture qui communiquait par un escalier avec le salon. Là, elle pouvait se plonger dans le monde merveilleux de la pensée et du rêve et y trouver des satisfactions en rapport avec ses goûts ; là, elle pouvait surtout parcourir le jardin secret de son cœur.

1. Voici entre mille un passage d'une lettre écrite par Anna quelques mois après son mariage. En pleine lune de miel, cette jeune épouse si éprise de « son Georges », vit dans l'attente des lettres de sa mère, elle les souhaite avec une ardeur incroyable :

« Le garçon est allé à la poste depuis un quart d'heure. Avec quelle impatience, mon Dieu, j'attends son retour ! Oh ! s'il pouvait apporter, mon Dieu, *un cher adoré bien-aimé trésor de lettre* ! Quelle serait l'immensité de mon bonheur, l'excès de ma joie. Oh, n'est-il point vrai, mon adorée mère chérie, que j'en aurai une ? Oh, s'il pouvait être déjà revenu de la poste ! Mon amour et ma belle-mère rient toujours, disent-ils, en pensant que M. Basile et Havrichko [1] peuvent me donner de telles émotions. Dès qu'ils entrent dans la chambre au retour de la poste, je regarde leurs mains... Si elles sont vides, quel douloureux désappointement, mais aussi quelle joie délirante, quel bonheur, quand elles tiennent une chère adorée lettre, et dans ce moment-là, mon adorée maman chérie, je n'ai pas de vue basse, ou plutôt mon amour et ma joie m'en donnent une seconde, et je reconnais la chère adorée écriture, le format d'un doux trésor, à vingt pas de distance. Oh, n'est-il pas vrai, chère adorée maman chérie, que j'aurai une chère adorée lettre aujourd'hui ? Oh, de grâce, mon adorée maman chérie, je vous en supplie ! » [2]

1. Deux domestiques.
2. Collection Lovenjoul, A 387-*bis*, fol. 97.

http://rcin.org.pl

Chapitre VII.

Le Romantisme polonais.

Intérêt d'Éveline pour la littérature de son pays. — Premier éveil du romantisme ; sa coexistence avec le classicisme encore vigoureux. — Apparition d'éléments nouveaux dans la littérature polonaise : la sensibilité, le renouvellement des sentiments religieux et patriotiques (les *dumas* de Niemcewicz). — Influence de la littérature étrangère : Rousseau, les Allemands, les *lakistes*. — Première réaction contre les règles surannées. — Recherche d'un mode d'expression littéraire proprement national. — Manifeste de Brodzinski (1818) ; son souci de rejeter les thèmes conventionnels et de créer une littérature vivante, qui soit l'image de la Pologne. — Impression produite par l'œuvre de Brodzinski ; protestation de Jean Sniadecki. — Querelle des anciens et des modernes polonais. — Wilno, berceau du romantisme polonais. — Mickiewicz et ses premières poésies (1822) ; source d'inspiration du grand poète. — La lutte reprise autour de son *Ode à la jeunesse* et de sa ballade *Romantisme*. — Gaëtan Kozmian et le général Morawski. — Rôle des journaux. — *Les Sonnets de Crimée* (1826). Lettre de Kozmian à Morawski sur la gloire naissante de Mickiewicz. — *Conrad Wallenrod* ; l'impression qu'il produit dans les milieux russes et polonais. — Préface de Mickiewicz à la nouvelle édition de ses poésies (1829). — *Les Lettres aux Classiques et aux Romantiques* de Morawski. — Victoire finale du romantisme.

« La culture parisienne avait enveloppé non seulement la France et les pays voisins, mais avait pénétré plus loins, jusqu'à la Vistule et le Dniepr où, depuis longtemps, dans les milieux aristocratiques et ceux de la haute noblesse, on la considérait comme une littérature naturelle, unique, digne de l'homme bien élevé et éclairé. » Ainsi M. Thaddée Grabowski, dans une étude sur Mme Hanska [1], semble vouloir nous dire qu'Éveline se désintéressa complètement de toutes les autres littératures. Nous ne pouvons partager son avis. Avant même de tenir entre les mains plusieurs albums intimes de Mme Hanska, il nous aurait été difficile d'admettre cette assertion, connaissant trop bien l'esprit curieux de cette femme remarquable qui suivit avidement toutes les manifestations de la

1. *Balzak i Pani Hanska. Szkic psychologiczno-literacki* (*Balzac et Madame Hanska. Étude psychologique et littéraire*), *Przeglad Literacki*, (*Revue littéraire*), année XXXVI, avril-juin 1902, t. 144.

http://rcin.org.pl

pensée humaine. D'ailleurs, les passages tirés de divers ouvrages, qu'elle y a copiés, ne font que nous confirmer dans l'opinion que les littératures européennes la passionnaient à tous les titres. Comment donc supposer que celle de son pays, traditionnellement servie par les Rzewuski, l'ait laissée indifférente ?

Nous le croyons d'autant moins que la vie littéraire offre alors, en Pologne, un spectacle du plus haut intérêt. On assiste à la naissance du romantisme, mais — phénomène curieux — tandis qu'il fleurit en Allemagne et en France sur l'écroulement du classicisme, les deux genres coexistent en Pologne avec vigueur : l'un atteint à cette époque son plein développement, l'autre promet le suprême épanouissement du génie national. Et tous deux sont représentés par des hommes de talent qui s'affrontent non seulement au nom de l'esthétique, mais encore, nous le verrons plus loin, au nom de certaines idées politiques. Toute la vie de la nation se trouve engagée dans cette lutte, et aucun Polonais ne peut contempler avec impassibilité son déroulement, Mme Hanska moins que tout autre, nous en sommes sûre.

Certes, ce n'est pas la littérature sèche et pompeuse de la Société des Amis des Sciences [1], modelée sur les classiques français du XVIIe siècle et leurs imitateurs du XVIIIe, qui peut enthousiasmer Éveline. Elle révèle pourtant quelques poètes de talent, par exemple Gaëtan Kozmian, l'auteur des *Géorgiques polonaises*, qui chanta, dans une suite d'odes, la gloire de Napoléon ; Felinski, dont la tragédie *Barbara Radziwill* passait pour un chef-d'œuvre ; Louis Osinski, le fameux traducteur de Corneille et de Voltaire, et d'autres encore.

1. La Société des Amis des Sciences se constitua, dès 1880, à Varsovie. Elle se proposait pour but d'aider la patrie à se relever, sinon politiquement, tout au moins économiquement et moralement, en sauvegardant sa langue, unique lien national, et en cultivant les sciences et la littérature, gage de son glorieux passé. Elle noua aussitôt des relations avec les hommes les plus célèbres de l'Europe, tels que Gœthe, Campbell, Chateaubriand, Humboldt, Arago, etc. et fit appel à tous les savants et érudits de son pays. A partir de l'année 1808, la Société fut divisée en quatre sections : histoire, lettres, sciences et beaux-arts, dont chacune tint ses sessions et eut son président. En outre, elle constitua deux assemblées générales dont l'une siégeait le 3 mai, jour anniversaire de la célèbre Constitution de 1791. Ces séances furent publiques. Chacun des membres de la société (grands seigneurs, hauts fonctionnaires ou hommes politiques mêlés plus ou moins étroitement à la vie sociale, économique ou politique du pays) fut chargé d'un travail en rapport avec ses aptitudes. Ainsi devaient être comblées les lacunes dans les sciences et la littérature nationales. La Société des Amis des Sciences fut admirable d'activité. Pénétrée d'un sincère patriotisme et secondée d'une part par l'Université de Wilno, d'autre part par le Lycée de Krzemieniec, elle exista jusqu'à la Révolution de 1830.

http://rcin.org.pl

Le genre classique n'intéresse plus Mme Hanska, parce qu'un courant nouveau, en enveloppant l'Occident tout entier, pénètre aussi en Pologne. Dès la fin du XVIIIe siècle, on lit avec délices les œuvres des pré-romantiques français. *La Nouvelle Héloïse* et *les Rêveries d'un promeneur solitaire* sont traduites dès 1794 en même temps qu'un grand nombre de romans sentimentaux que toutes les dames dévorent. C'est du français également que l'on traduit *les Nuits* d'Young, tandis que paraissent, d'autre part, quelques œuvres de Kleist, Klopstock, Wieland, Lessing et autres.

L'influence des littératures romantiques, anglaise et allemande, celle de Rousseau et surtout celle des événements politiques [1], se font sentir et se traduisent par l'apparition de la sensibilité dans les lettres polonaises et d'un renouveau des sentiments religieux et patriotiques. On commence à tourner curieusement les yeux vers le peuple et vers le passé national, ainsi que le font, dans leurs *chants* Kniaznin [2], Karpinski [3] et Niemcewicz [4], qui crée un genre nouveau, la *duma* (chant historique).

Les essais dans la voie nouvelle sont même parfois encouragés par des classiques comme Karpinski, qui réclame la liberté en matière de poésie et prêche l'imitation de la nature et la suppression des règles. Il est intéressant de remarquer que le père d'Éveline, le comte Rzewuski, se prononce aussi en faveur de la liberté poétique.

Au début du XIXe siècle, alors que Mme Hanska — qui n'est encore qu'Éveline Rzewuska — vit précisément dans le milieu familial du château de Pohrebyszcze, le nombre des traductions françaises augmente : dès 1816, apparaît *le Génie du Christianisme* et, en 1817, *Atala*. On traduit toujours beaucoup de romans sentimentaux et de *Schauerromans* [5], et directement Shakespeare et Schiller.

Les littératures étrangères pénètrent de plus en plus la production polonaise. Le roman sentimental révèle l'influence de Rousseau,

1. Rappelons-nous en effet que l'anéantissement de la Pologne a été consacré par le partage de 1795.
2. Poète lyrique. Il écrivit aussi des poésies érotiques et des tragédies. (1750-1807).
3. Poète très populaire surnommé « *poète du cœur* ». Voir Korotynski : *Stanowisko Franciszka Karpinskiego w literaturze* (*François Karpinski dans la littérature*) (1741-1825). Varsovie, 1872.
4. Auteur des *Chants historiques*, de satires, de pamphlets, de plusieurs comédies, etc. (1758-1841).
5. Romans d'horreur.

http://rcin.org.pl

celle de René et de Werther, par exemple dans le célèbre roman de la princesse de Wurtemberg [1], *Malwine*, empli de patriotisme et de romanesque, à la mode du temps. Le roman historique et le *roman d'horreur* d'Anna Mostowska portent les traces visibles de Walter Scott et d'Anna Radcliffe. Quelques poètes, entre autres Casimir Brodzinski, excellent connaisseur de la littérature allemande, et son frère André, s'inspirent de Haller, Kleist et surtout de Gessner. Jules-Ursin Niemcewicz — qui s'était familiarisé en Amérique avec les *lakistes*, vulgarise en Pologne la littérature anglaise. C'est sous l'influence d'une adaptation anglaise de Léonore de Bürger qu'il écrit en 1803 la première ballade polonaise, *Alonzo et Hélène*.

Ces premières tentatives sont soutenues par des voix énergiques qui s'élèvent contre les règles gênantes de l'esthétique surannée. Comme nous l'avons vu plus haut, elles viennent parfois du camp même des classiques. Le poète François Wezyk [2], par exemple, revendique, dès 1802, la liberté poétique. Son traité sur la poésie dramatique — lu en 1811 à la Société des Amis des Sciences, inspiré de Schlegel et plein d'admiration pour Shakespeare et Schiller, paraît même si révolutionnaire aux défenseurs de l'art ancien qu'il n'obtient point l'honneur de figurer dans son *Annuaire*. Un autre poète, Woronicz, qui, en 1806, présente à la même société un programme de chants nationaux, demande pour l'art la liberté d'être avant tout inspiration.

Dans le même temps, quelques théoriciens vantent la valeur de la littérature allemande en tant qu'expression nationale et vulgarisent les idées de Gœthe, Schiller et des esthéticiens allemands dans le *Dziennik Wilenski* — rédigé par Joachim Lelewel — et dans le *Pamietnik Warszawski*, dont le rédacteur Bentkowski est un connaisseur éclairé de la littérature allemande. Enfin, en 1815, paraissent simultanément dans quelques journaux des extraits de l'œuvre de Mme de Staël, *De l'Allemagne*, où elle exprime judicieusement l'idée que seule une littérature inspirée par les éléments nationaux constitue un monument solide.

L'œuvre de Mme de Staël émeut profondément l'opinion publi-

1. La princesse de Wurtemberg était la sœur du prince Adam Czartoryski.
2. Auteur des tragédies : *Glinski* et *Barbara Radziwillówna*, et d'un poème épique intitulé : *Okolice Krakowa* (*Les Alentours de Cracovie*). Voir Zapala : *Franciszek Wezyk, Monografja biograficzno-krytyczna* (*François Wezyk, monographie biographique et critique*). Cracovie, 1898.

http://rcin.org.pl

que. Sans avoir encore d'idées bien cristallisées sur le mouvement nouveau dans lequel s'engagent les littératures de l'Occident, on se rend parfaitement compte que la nôtre a rompu avec le passé historique et n'a point de couleur nationale : c'est une littérature factice et cosmopolite. On est las de ces odes pompeuses, de ces tragédies au style impeccable, et on prête avidement l'oreille aux accents nouveaux venant de l'étranger.

« Chez les classiques, dit Maurice Mochnacki, les traditions anciennes étaient éteintes, les contes et légendes si précieux à tout peuple et à tout grand poète ne se faisaient plus entendre. Le vieux luth, aux sons duquel l'on chantait à l'église la gloire de Dieu et celle des héros dans les combats, s'était désaccordé ; bien plus, il s'était brisé en mille morceaux, il ne semblait plus être aux novateurs qu'un objet sans valeur... Alors, nous frottant les yeux, nous nous éveillâmes à temps... L'enthousiasme gagna les esprits, les jeunes s'emparèrent du luth des siècles passés [1]... »

La voie est donc ouverte à un génie qui, en s'y engageant, doit consacrer en Pologne le genre nouveau. Mais, avant que ce génie apparaisse, il s'agit de rassembler en un tout harmonieux les différentes idées que le vent occidental apporte en Pologne, d'indiquer les dangers qu'elles pouvaient faire courir à ceux qui en abuseraient et les éléments susceptibles d'être utiles à la littérature polonaise.

* * *

C'est Casimir Brodzinski qui entreprit d'assumer en Pologne le rôle d'Herder et Lessing. Ardent patriote, voyant l'ordre rétabli et les curiosités éveillées par les théories romantiques, il crut le moment venu pour la littérature polonaise de s'affranchir de l'imitation tyrannique des anciens et de se renouveler sur des bases nationales. Son *Classicisme et Romantisme* parut en 1818, dans le périodique *Pamietnik Warszawski* [2].

Le premier soin de Brodzinski fut, d'une part, de mettre le public

1. Dziela Maurycego Mochnackiego, *O Literaturze Polskiej w wieku dziewietnastym* (Œuvres de Maurice Mochnacki. *Littérature Polonaise au XIX^e siècle*). Poznan, 1863, J. K. Zupanski, t. V, p. 92.

2. *O Klasycznosci i Romantycznosci tudziez o duchu poezji polskiej*. Collection *La Grande Bibliothèque*, n° 48, Varsovie. Voir Pierre Chmielowski, *Kazimierz Brodzinski, Studja i Szkice* (*Casimir Brodzinski*). Cracovie, 1886, t. II.

http://rcin.org.pl

en garde contre les idées erronées qui s'étaient répandues en Pologne, sur le romantisme et de signaler, d'autre part, le préjudice qu'elles pouvaient porter à la littérature polonaise, si l'on imitait obstinément les modèles étrangers. « Les Allemands, dit-il, savent intéresser leurs compatriotes ; leurs œuvres portent l'empreinte de l'esprit national, leur poésie n'est pas pour eux un instrument de louanges, c'est là leur mérite et c'est par là que nous devons les imiter [1]. » Mais il indique aussitôt quels sont les éléments empruntés aux Allemands qui seraient préjudiciables pour les lettres polonaises, par exemple l'abus du fantastique et du mysticisme. Il s'élève aussi contre les tendances à idéaliser l'époque de la chevalerie, car elle a eu en Pologne une couleur toute particulière : « Polonais et attachés à la terre de nos pères, continue-t-il, ne cherchons pas pour peindre nos aïeux des traits de la poésie du Moyen-âge ; faisons d'eux des chevaliers-citoyens préoccupés de la prospérité de cette terre, vivant de ses fruits, non pas guettant leur proie sur des rochers comme des aigles... Maintenant surtout, nous vivons une époque pleine de souvenirs. Les destinées merveilleuses de notre patrie sont un vaste champ d'inspiration pour la poésie [2]. » Donc, pour créer une littérature nationale exprimant les idées et les aspirations de l'époque, les Polonais ne devaient puiser dans le romantisme étranger et dans leur propre passé que des éléments qui s'adapteraient aux conditions de leur existence.

Il résultait de l'œuvre de Brodziński que le genre le plus national devait être l'idylle : elle continuerait ainsi la tradition de l'Âge d'or de la littérature polonaise et constituerait le cadre le plus naturel pour l'expression des sentiments d'un peuple pastoral par excellence et de mœurs douces.

Jusqu'alors l'autorité des classiques en matière littéraire avait été absolue. « Une coterie de quelques poètes de l'époque du Grand-Duché de Varsovie, dit Lucien Siemieński, composée de personnages qui occupaient de hautes situations, célèbres par la gloire acquise autrefois, se considéraient comme les seuls habitants privilégiés du Parnasse, et cela à un point tel qu'avant même l'apparition du romantisme en Pologne, campés sur le sommet du mont poétique, ils en précipitaient impitoyablement tout insolent qui osait s'élever jusqu'à leurs remparts [3]... » Les curiosités éveillées

1. *Op. cit.*, p. 44.
2. *Ibid.*, p. 110.
3. *Obóz klasyków, ustęp z historji wyobrażeń literackich w XIX wieku* (*Camp*

http://rcin.org.pl

par les idées romantiques et les tentatives des jeunes dans la nouvelle voie n'échappaient pas à la vigilance des classiques ; mais se croyant hors de leur atteinte, ils ne manifestaient pas d'impatience, se contentant de leur témoigner le plus profond dédain. Ce n'est que dans leur correspondance ou dans leurs réunions privées qu'ils se déchargeaient de leur colère contre les insolents et surtout dans les célèbres dîners du général Vincent Krasinski [1] qui recevait chez lui les représentants des deux camps ; il prenait un singulier plaisir à mettre aux prises les passions qui se déchaînaient et provoquaient parfois de véritables scandales. On s'imagine donc facilement l'impression produite par l'apparition de l'œuvre de Brodzinski. Par un sentiment de respect pour l'auteur, soldat de la Bérézina et de Leipsick, personne ne riposta à Varsovie, mais le trouble se répandit parmi les aristarques qui désormais se crurent menacés.

En 1819, dans le journal *Dziennik Wilenski*, parut une protestation véhémente de Jean Sniadecki, recteur de l'Université de Wilno, célèbre astronome, mathématicien et philosophe, disciple de Condillac. Contrarié dans ses goûts d'ordre et de clarté, il attaque le romantisme, en le qualifiant de « nuisible à la littérature et à tout le mouvement intellectuel ». Il s'élève âprement contre les droits prépondérants de l'inspiration,condamne au passage le merveilleux dont s'encombre le romantisme et conclut, en disant : puisque le romantisme « séduit l'imagination, s'insurge contre les lois de la science et de la raison..., nous devons écrire et penser de telle sorte que nous ne redoutions jamais le jugement du tribunal de la vérité, de l'agrément et du bon goût [2].

des classiques ; *fragment de l'histoire des idées littéraires au XIX^e siècle*). Cracovie, 1866, p. 17.

1. Sigismond, son fils unique, le futur grand poète, ne prenait point part à ces débats. Il partageait les nobles aspirations des romantiques, mais n'osait manifester ses vrais sentiments, plié qu'il était sous le despotisme de son père. C'est au vieux Kozmian qu'il fit connaître les prémices de sa Muse. Celui-ci, frappé par la profonde mélancolie dont elles étaient empreintes et touché par la sincérité qui s'en dégageait, adressa à son jeune ami une belle ode où il lui exprimait son admiration, malgré les divergences de leurs idées littéraires. Le jeune poète ne demeura pas en reste. En strophes pleines de feu, il exprima à Kozmian la raison de sa tristesse : si vieux qu'il fût — disait-il à celui-ci — il avait eu une jeunesse « plus jeune que la sienne », car il avait connu une génération « vivante », animée de nobles aspirations ; quant à lui, il ne voyait que la « poussière des os » de cette génération, il vivait dans un siècle matérialiste dont l'or était le seul idéal.

2. *O pismach klasycznych i romantycznych* (*Sur les écrits classiques et romantiques*). Wilno, 24 décembre 1819.

http://rcin.org.pl

Cette sortie qui dénotait chez le docte philosophe une ignorance absolue de l'esthétique nouvelle, provoqua l'année même une réponse de Brodzinski où il reprenait sa thèse de l'originalité en matière littéraire. Mais alors, élargissant le débat, il démontrait que le romantisme était étroitement lié au nationalisme et que le combattre serait faire preuve d'un manque de patriotisme. D'autres ripostèrent à leur tour, et il s'en suivit une « querelle des anciens et des modernes » polonais, qui tourna bientôt en véritable guerre entre « seigneurs et parasites », d'une part, et « poètes blancs-becs, traducteurs de romans et rédacteurs de journaux qui ne paraissaient que sous forme de prospectus, d'autre part » [1], selon Sieur Kosciesza [2]. « Se tromperait celui qui penserait confiner cette guerre dans la capitale et n'en faire combattants que ceux qui se mêlaient d'écrire, ajoute Siemienski, il n'y avait pas un trou perdu où les deux camps ne s'élevassent l'un contre l'autre, où à côté d'arguments aussi faibles chez les uns que chez les autres, l'on ne se jetât à la tête un bon mot d'Osinski [3] colporté à travers le pays ou une répartie des romantiques, plus vive encore [4]. »

Il est bon de rappeler encore une fois — car nous n'insisterons jamais assez sur le fait que Mme Hanska s'intéressait à la littérature polonaise de son temps — que les provinces ruthéniennes suivirent attentivement la lutte des deux partis. Gaëtan Kozmian, cité au début de ce chapitre comme champion du classicisme, était, en Volhynie, voisin de Mme Rosalie Rzewuska et très lié avec sa famille.

Cette guerre qui devait durer presque jusqu'à 1830, semblait d'abord promettre la victoire aux classiques. Les débuts de leurs adversaires étaient gauches et ne pouvaient assurer le triomphe du romantisme. Il semblait que les forces créatrices de la vieille terre polonaise se fussent épuisées dans son centre intellectuel — Varsovie — pour rejaillir et éclore magnifiquement plus loin.

* * *

En effet, à Wilno, un essaim de jeunes poètes élevés par quelques éminents professeurs de l'Université, dans le culte du beau et du

1. Siemienski, *Camp des classiques*, p. 23.
2. Michel Grabowski, *Literackie przygody Pana Kosciesza* (*Aventures littéraires de Sieur Kosciesza*).
3. Voir Wójcicki, *Ostatni klassyk* (*Le Dernier classique*). Varsovie, 1872.
4. *Op. cit.*, p. 20.

http://rcin.org.pl

noble, travaillaient — mus qu'ils étaient d'abord par des mobiles purement esthétiques — à renverser les autels des divinités littéraires anciennes, pour en élever de nouveaux à Gœthe, Schiller et Byron.

Les efforts de ces talents moyens pour secouer le joug du classicisme ne promettaient pas cependant de réaliser le programme de Brodzinski. C'est Adam Mickiewicz qui fut appelé à leur enseigner par quels chemins on pouvait arriver à créer une littérature nouvelle. Il le put, parce qu'il possédait le génie et la force et qu'il s'élançait dans la voie nouvelle avec toute l'assurance de sa jeune audace. Comme il représentait toutes les aspirations du romantisme, il fut le guide choisi et accepté. La jeune phalange de Wilno acclama avec enthousiasme ses deux premiers volumes de poésies parus en 1822, précédés d'une préface-manifeste. Mickiewicz y proclamait, entre autres nouveautés, que la littérature devait être, comme chez les anciens, le trésor de la nation tout entière, non le monopole d'un petit groupe de seigneurs et d'érudits. Les jeunes saluèrent le génie dans le poète auquel ils étaient unis par de solides liens d'amitié et un commun idéal et reconnurent en lui le chef de l'école romantique polonaise. Ils s'inspirèrent des poésies de Mickiewicz, où l'élément étranger est si bien lié aux tableaux de la nature polonaise et aux motifs nationaux qu'elles sont toutes pénétrées du suave parfum des champs et des forêts de son cher pays natal.

Mais le génie de Mickiewicz devait s'affirmer d'une manière plus personnelle encore. Dès 1820, sous l'influence de ses préoccupations sociales et d'une grande douleur provoquée par un amour contrarié, Mickiewicz se livrait à un autre genre d'inspiration qui devait désormais dominer toute sa vie. C'est de cette source que jaillit l'*Ode* célèbre où dans un magnifique élan d'inspiration il criait aux jeunes de « concentrer en un seul foyer leurs sentiments, leurs esprits, leurs pensées »; pour faire sortir « de ses fondements le vieil univers » et le « pousser sur des routes nouvelles ». « Le rempart de glace est détruit », clamait-il dans quelques-uns des plus beaux vers qui soient sortis de sa plume, « les préjugés grossiers font place à la lumière, et de la liberté l'aurore enfin, qui luit d'un soleil, de beaux jours présage la carrière [1]. »

L'*Ode à la jeunesse* et la ballade intitulée *Romantisme* — qui était une réponse directe à Sniadecki et un défi jeté à la philosophie

1. Adam Mickiewicz, *Poésies. Choix des plus anciennes traductions faites par les écrivains français contemporains du Poète.* Paris, 1929, Société Polonaise des Amis du Livre, pp. 15-16.

http://rcin.org.pl

du XIXe siècle — devenaient donc un manifeste de la nouvelle doctrine littéraire en Pologne : la froide raison devait y céder le pas à la foi et au sentiment. La littérature allait désormais, par la force du génie et l'ardent patriotisme de l'un de ses fils, devenir le reflet des sentiments et des aspirations du peuple entier. Elle trouve les accents les plus touchants pour exprimer la douleur de sa patrie martyrisée, elle sait voir dans les malheurs de celle-ci une expiation pour les fautes commises, elle exhorte à la patience et fait entrevoir des jours meilleurs.

C'est autour de ces prémices du romantisme que la querelle des deux camps s'envenima : d'un côté elle eut pour chefs l'inexorable Kozmian [1] et Osinski, admirateur des anciens à travers Laharpe, de l'autre — Mickiewicz entouré de ses disciples. Ce qui offusquait le plus les goûts aristocratiques des classiques, c'étaient le caractère populaire et les tendances démocratiques bien marquées de l'école rivale. Vainement le général Morawski [2] uni par des liens de sincère amitié avec Kozmian, mais au fond bien disposé pour les romantiques, cherchait des moyens de mettre fin à cette lutte fratricide, en conseillant aux deux partis des concessions mutuelles ; d'autre part, par crainte d'attirer la colère des classiques, il relevait aussi, dans les œuvres de Mickiewicz, des mots bas, des fautes de style et autres imperfections, et conseillait aux siens de terrasser l'ennemi par le nombre de leurs écrits. En attendant l'apparition des *Géorgiques* de Kozmian, lui-même travaillait à ses *Lettres aux Classiques et aux Romantiques* et entreprenait une traduction d'*Andromaque*.

Quelques journaux servaient d'armes aux adversaires. Les critiques des uns, étroites et tatillonnes, n'étaient pas persuasives, les louanges des autres, s'appuyant sur des déductions philosophiques, manquaient de clarté. La critique littéraire n'était encore qu'à ses débuts, Maurice Mochnacki et Michel Grabowski ne devaient révéler leurs talents que plus tard.

La lutte semblait faiblir, mais elle reprit de plus belle en 1826, lorsque Mickiewicz publia ses *Sonnets de Crimée*, l'un des plus précieux joyaux de la poésie polonaise, où il s'essayait à peindre la splendide nature orientale et où l'élément objectif se fondait artis-

1. Voir Wojciechowski, *K. Kozmian, zycie i dziela* (*Gaëtan Kozmian, sa vie et ses œuvres*). Poznan, 1896, *Annuaire de la Société des Amis des Sciences*, t. XXIII.

2. Poète classique, critique littéraire et auteur de contes (1785-1861).

http://rcin.org.pl

tement avec ses sentiments personnels. Les classiques l'accablèrent de reproches. Ils l'accusèrent surtout de porter atteinte à la pureté de la langue, en y introduisant un grand nombre de termes orientaux. « Hier, écrit à ce propos Gaëtan Kozmian à son ami Morawski le 22 décembre 1827, dans un dîner chez Krasinski, Odyniec[1] nous a déclaré que la gloire de Mickiewicz se répandait de la mer Atlantique par delà l'Araxe, ses *Sonnets* étant maintenant traduits à Moscou par Viaziemski, à Pétersbourg par un célèbre homme de lettres et sénateur. D'autre part, à Londres, deux journalistes ont appris le polonais pour faire connaître à leurs compatriotes les œuvres du grand écrivain polonais. Que pouvions-nous répondre à cela, sinon, en haussant les épaules, que nous irions à Stamboul apprendre la langue de Mickiewicz et, après l'avoir fait, nous l'admirerions aussi : qu'il est difficile de louer ce que l'on ne comprend pas[2] ? »

Cette querelle avait atteint son paroxysme lorsqu'en 1828 Mickiewicz publia *Conrad Wallenrod*. On connaît l'impression produite par le poème non seulement en Pologne, mais aussi dans les milieux russes et les nombreux commentaires qu'il provoqua. Devant la gloire déjà établie de « l'ours de Smorgonie » les partisans de la vieille école étouffaient d'envie. En réponse à une lettre du jeune Kozmian — où ce dernier reconnaissait aigrement au poète « du progrès dans la langue, la grammaire et le style » et citait les célèbres paroles d'Osinski « gros nuage, petite pluie »[3], Morawski de plus en plus gagné à la cause du jeune poète, disait entre autres choses : « Osinski et ton père sont des gens extraordinaires : on n'ose leur dire du bien des choses qu'ils ne connaissent pas ni suivre une voie dans laquelle ils ne sont pas les guides. Ton père agit tout au moins honnêtement, mais Osinski est possédé par la jalousie[4]. » Lorsque le poème parut, la coterie en saisit le sens profond et l'idée politique qui s'y dissimulait. Le même André Kozmian devait écrire à propos d'Osinski en 1857 : « Ce « nuage » annonçait non seulement la pluie, il portait en lui la foudre qui tôt ou tard devait mettre le feu et répandre la destruction. Ce « nuage » a amené non seulement une

1. Auteur des *Lettres de voyage*, poète délicat, excellent traducteur de littératures étrangères (1804-1885).
2. Siemienski, *Camp des Classiques*, pp. 60-61.
3. *Ibid.*, p. 73, lettre du 29 mars 1828.
4. *Ibid.*, p. 82.

http://rcin.org.pl

révolution littéraire, mais une révolution dans les imaginations, les sentiments et le caractère national [1]. »

Le sénateur Novosiltzov, ennemi juré des Polonais, devina, lui aussi, les intentions du poète et défendit même de prononcer publiquement le nom du « nouvel Érostrate », à la grande joie des classiques. Le chef étant ainsi chassé du champ de bataille, la querelle devait en rester là.

Pourtant la colère des classiques contre Mickiewicz devait encore s'accroître un an plus tard, en 1829, lorsque celui-ci fit paraître une nouvelle édition de ses poésies précédée d'une préface où il fustigeait cruellement les critiques de Varsovie. C'était une réponse faite de main de maître, aux innombrables provocations dont le poète et ses disciples avaient été l'objet pendant des années. Mickiewicz y raillait non seulement le manque de culture des Grzymala, Dmochowski et autres, mais encore leur ignorance du métier. Les fameuses *Lettres aux Classiques et aux Romantiques* de Morawski furent, dans cette lutte, le dernier coup de fusil. On y engageait les classiques à avouer que les «ballades gothiques» les avaient tirés de leur sommeil léthargique, et les romantiques, à tendre la main à leurs frères « plus anciens dans la gloire », pour cultiver ensemble un seul genre, la « glorification de la terre polonaise [2]. »

Cette adjuration n'avait plus d'objet, le coup porté par Mickiewicz aux classiques épuisés les ayant déjà mis hors de combat. Les vieux durent céder le pas aux jeunes. Ils sentaient d'ailleurs que le romantisme qui gagnait tous les jours du terrain, couvait des choses qu'ils devinaient vaguement, comme le prouvent les paroles significatives d'Osinski prononcées dans une réunion d'amis : « Lorsque je vois la jeunesse de nos jours honorer et admirer ce que nous ne pouvons comprendre, il me vient à l'idée que leur poésie, leur langage sont un langage convenu, secret, qui cache pour nous un sens inaccessible ». Ceux qui étaient présents, devinrent pensifs et se turent à ces paroles. Enfin Niemcewicz rompit le silence, en disant : « S'il en était ainsi, il ne faudrait pas le répéter [3]... » Cet aveu balbutié pouvait former la conclusion du long débat.

1. *Ludwik Osinski* (*Louis Osinski*) *Przeglad Poznanski*, 1857.
2. *Klasycy i romantycy polscy, w dwóch listach.* Varsovie, 1829, N. Glücksberg, pp. 6 et 15.
3. Lucien Siemienski, *Op. cit.*, pp. 113-114.

http://rcin.org.pl

Chapitre VIII.

Influence des littératures polonaise et française sur Madame Hanska.

Intérêt que prend Mme Hanska à la jeune littérature polonaise ; réfutation de l'opinion de J. Klaczko. — Les correspondances qui unirent Mme Hanska aux héroïnes romantiques. — La *Maria* de Malczewski ; courte biographie du poète. — Bohdan Zaleski et ses *dumkas* et *szumkas*. — Slowacki ; la *Duma* qu'il écrit sur l'Émir (Wenceslas Rzewuski.) — Krasinski ; ses deux chefs-d'œuvre : *Iridion et la Comédie infernale*. — L'influence qu'exerça Mickiewicz sur Mme Hanska. Mickiewicz, ami personnel d'Henri et de Caroline Rzewuski. Quels sentiments provoque chez Éveline l'histoire de Maryla, inspiratrice de Mickiewicz ; triste retour sur elle-même et sur sa vie monotone. — Tristesse de la vie en Pologne vers 1830 : l'Insurrection de Varsovie ; le dévouement héroïque des jeunes Polonaises. — Besoin plus pressant encore de la lecture chez Éveline. — L'attrait de la France ; la curiosité qu'éprouve la jeune femme à l'égard de ses célébrités. George Sand et l'opinion d'Éveline. L'attention de Mme Hanska attirée par Balzac. *Les Chouans* et la *Physiologie du mariage*. Les premiers types de femmes rencontrés dans l'œuvre de Balzac. *La Peau de chagrin* et Foedora. — Essai de mise au point des sentiments d'Éveline. Les sentiments divers qui la déterminent à envoyer sa première lettre à Balzac.

Ce n'est pas sans motif véritable que nous avons tenu à présenter cette esquisse du mouvement littéraire en Pologne à la fin du XVIIIe et au début du XIXe siècle. Il est impossible que le spectacle ait laissé Mme Hanska indifférente, qu'elle ne se soit pas intéressée aux jeunes champions qui entreprenaient si brillamment de relever l'éclat des lettres polonaises. Nous nous croyons donc autorisée à affirmer, contre l'opinion établie, qu'en même temps que les auteurs étrangers, les écrivains polonais charmèrent les longues heures de solitude de la châtelaine de Wierzchownia et qu'ils laissèrent une empreinte dans son cœur et dans son imagination.

Il est curieux de noter, entre autres choses, l'opinion d'un des contemporains d'Éveline, celle de Julien Klaczko, l'éminent auteur des *Soirées de Florence*. « Dans notre Ukraine, écrit-il de Paris, en 1851, à propos de la représentation de *Mercadet le Faiseur*, où l'on entend souffler tristement le vent qui fait plier les épis et s'éle-

http://rcin.org.pl

ver de l'herbe des tombes les soupirs et les plaintes de ceux qui dorment leur sommeil éternel, sous les lauriers de leur gloire passée... vivait naguère une Polonaise qui n'a, certes, jamais lu *Maria* [1], mais qui, par contre, a dévoré les romans de Balzac. Malczewski est mort ignoré... sans avoir recueilli dans ce monde un seul sourire d'amour ou d'amitié... Balzac, par contre, se grava dans l'esprit et dans le cœur de notre Polonaise, devenant ainsi le maître de son âme... c'est pour ses romans qu'elle l'adora et qu'elle lui écrivit du fond de son Ukraine, comme Héloïse à Abélard [2]. »

Nous ne voulons point contester l'attrait bien connu des romans de Balzac sur M^me^ Hanska. Elle les « dévora » en effet. Sa connaissance des littératures européennes, de la littérature française en particulier, est prouvée par ses journaux intimes [3], par sa correspondance avec Anna, et surtout avec le célèbre romancier lui-même. Comment admettre toutefois l'opinion de Klaczko, opinion dictée par un patriotisme quelque peu étroit et certainement contraire à la vérité ? Ne trouvons-nous pas dans l'un des rares journaux d'Éveline échappés aux flammes, de nombreux passages transcrits des poètes polonais de son temps ? Comment admettre, disons-nous qu'elle n'ait pas lu *Maria*, ce beau poème, qui par son caractère national, par ses magnifiques descriptions de la nature ukrainienne, par la psychologie pénétrante dont il fait preuve, par les couleurs

1. *Marya, powiesc ukrainska*, przez Antoniego Malczewskiego (*Maria, poème ukrainien* par Antoine Malczewski). Varsovie, 1825, Glücksgberg.
Voir M. Mazanowski, *Zywot i utwory Antoniego Malczewskiego* (*La Vie et l'œuvre d'Antoine Malczewski*). Lwów, 1890. — J. Ujejski, *Antoni Malczewski. Poeta i poemat.* (*Antoine Malczewski. Le poète et le poème*). Varsovie, 1921.

2. Juljan Klaczko, *Pisma z lat 1849-1851*, zebrane przez Boleslawa Erzepke. (*Lettres de 1849-1851*). Poznan, 1919, pp. 199-200.

3. Il résulte de la lecture de ces journaux que M^me^ Hanska posséda une riche bibliothèque, composée surtout de livres français qu'elle prêtait volontiers à ses amis et à ses voisins, marquant soigneusement les volumes qui sortaient et ceux qui rentraient [1]. Elle la complétait des nouveautés littéraires qui paraissaient en librairie, copiant sur son journal intime les passages qui la frappaient le plus. On y trouve des fragments tirés de Senancour, V. Hugo, Lamartine, de Vigny, Béranger et autres.
Dans la deuxième partie de notre ouvrage, nous aurons l'occasion de voir quels problèmes occupaient le plus Éveline et à quels auteurs elle demandait des lumières à leur sujet.

1. Voici une des listes que nous trouvons parmi les papiers épargnés :
Riznicz. — *Histoire du Moyen-âge*, par Hallam.
M. Audley. — *Mélanges philosophiques* de Jouffroy.
M. Audley. — *Philosophie de l'Histoire* de Herder.
M. Knothe. — 17 numéros de la *Revue Étrangère* (donnés).
M. Knothe. — *Mémoires d'un diable* (rendus).
M. Knothe. — *Dictionnaire historique*, 6 volumes.

http://rcin.org.pl

sombres, bien byroniennes, dont il est enveloppé, fut un véritable triomphe du romantisme sur le classicisme ? Mais c'est surtout la grâce mélancolique de l'héroïne du poème, un ange égaré ici-bas et paré de tous les charmes terrestres, qui dut éveiller l'intérêt d'Éveline.C'était un type tout nouveau dans la littérature polonaise. Il représentait pour le jeune poète son idéal féminin. Rencontra-t-il jamais dans sa vie si courte et si malheureuse la douce Maria de son poème [1] ? Il est probable qu'elle apparut, pour un court instant, à son regard ébloui comme une vision céleste, qui lui rendit ensuite le séjour de ce monde encore plus odieux. Il pensait, en effet, que la vie n'est que misère et douleur, que seul l'amour entr'ouvre le ciel à quelques rares élus qui paient cher ces courts instants de félicité, que les anges s'envolent vers leur patrie céleste, tournant un triste regard vers ceux qu'ils ont chéris et qu'ils attendent dans les sphères supérieures. Les « anges » faisaient donc déjà leur entrée dans la littérature polonaise bien avant la venue de *Séraphîta*.

La destinée du malheureux poète qui, avec Bohdan Zaleski et Séverin Goszczynski, fut l'un des plus célèbres chefs du romantisme polonais en Ukraine [2], provoqua certainement l'intérêt de M^me^ Hanska et occupa son imagination déjà tournée vers le romanesque.

Nulle preuve, nous dira-t-on, ne vient étayer nos suppositions ? Malczewski était l'ami intime du cousin d'Éveline, du général Chodkiewicz. Il appartenait à l'aristocratie polonaise comme Krasinski, comme Kozmian, comme Henri Rzewuski. Tous ces jeunes romantiques se connaissaient, plusieurs d'entre eux étaient liés d'étroite amitié. Ils formaient ainsi une sorte de famille et n'ignoraient rien les uns des autres. Brillant officier de l'armée napoléonienne, hardi, beau comme un jeune dieu, remarquablement doué et instruit,

1. L'affabulation du poème est prise dans la réalité. Sous le règne d'Auguste III, vécut une Maria qui s'appelait de son vrai nom Gertrude Komorowska. Mariée avec le jeune comte Szczesny Potocki, elle fut victime de la morgue insensée de son beau-père. Pendant l'absence de son mari, elle fut enlevée par des créatures du vieux comte Potocki qui la noyèrent, dit-on, dans un étang voisin. Un retentissant procès ne parvint pas à tirer au clair cette ténébreuse affaire, dont parle abondamment Kraszewski, dans son roman *Staroscina Belzka*. La pâle et tendre héroïne de cette histoire vécue illustrait admirablement la croyance du poète que tout ce qui est bon ne peut vivre longtemps sur la terre.

2. Il se distingue du romantisme de Wilno par un caractère plus national, n'ayant point subi l'influence des littératures étrangères. Ce sont les larges steppes, les calmes eaux, les verts bosquets du pays natal — que l'imagination populaire peuplait d'ondines et de sylvains — les ruines des châteaux hantées par les spectres des héros, qui ont offert des thèmes à la lyre des poètes de ce pays.

http://rcin.org.pl

Malczewski avait été l'idole des femmes et le héros des salons varsoviens. Profondément déçu dans ses amours [1] et dans ses sentiments patriotiques [2], il n'eut plus un moment de paix, un besoin impérieux le poussait à courir le monde. On verra plus tard que son goût pour les expériences magnétiques l'entraîna dans une liaison malheureuse, qui causa sa perte.

Dans le même journal intime de Mme Hanska, nous trouvons aussi des vers de Bohdan Zaleski (dont nous avons cité le nom) qui affranchit la ballade de l'imitation du merveilleux allemand ou anglo-saxon, la para d'un coloris poétique tout particulier et en fit un genre essentiellement polonais, la *dumka* et la *szumka* [3], genre auquel s'était déjà essayé Niemcewicz avec moins de bonheur. Dans ses cours de littérature slave, Mickiewicz dira un jour de son ami : « Bogdan Zaleski est sans contredit le plus grand de tous les écrivains slaves... il fera pour toujours le désespoir de tous les hommes qui voudraient faire de l'art pour l'art, il en a épuisé toutes les ressources. La variété des rythmes, ce qu'il y a de plus éclatant dans le coloris, ce qu'il y a de plus délicat dans les nuances, tout y a été mis en œuvre avec une habileté consommée [4]. Éveline reconnaissait donc avec émotion, dans la mélodieuse poésie de Zaleski, les motifs qui avaient bercé son sommeil d'enfant, et dans ses vers d'amour, les rêves de sa jeunesse, qui n'étaient restés que rêves.

Slowacki lui-même — quoique plus jeune que les poètes dont nous avons cité les noms, — mérite cependant une mention. En 1829, il publiait un chant guerrier bientôt suivi du charmant *Kulik* et du *Chant de la légion lithuanienne*, qui commencèrent la réputation de l'écrivain. Le premier chant de *Zmiïa* fut composé vers 1831 ainsi que le poème *Jean Bielecki*. Si ces premières œuvres, encore mal dégagées de l'influence byronienne ne produisirent pas sur Éveline une impression profonde, elles contribuèrent, sans doute, à éveiller son intérêt pour un poète qui allait devenir l'un des plus authentiques génies de la Pologne.

Un fait plus particulier, et qui intéresse directement la famille

1. Il avait aimé une princesse Lubomirska qui refusa de l'épouser, troublée par la nécessité d'abandonner ses titres.
2. Après la chute de Napoléon.
3. *Dumka*, chant à sujet mi-historique, mi-légendaire ; *szumka*, chant dont le sujet est emprunté à la vie contemporaine.
4. Adam Mickiewicz, *Les Slaves*, cours professé au Collège de France, leçon 72, Paris, 1849, Au Comptoir Comon, éditeurs-imprimeurs, p. 348.

http://rcin.org.pl

Rzewuski, le signale plus tard à l'attention de Mme Hanska. Séduit — comme Mickiewicz — par l'attachante personnalité de l'Émir (Wenceslas Rzewuski), il écrivit sur lui une *Duma* [1], dont la couleur et l'élan ne le cèdent en rien au poème de son glorieux rival.

Enfin, un nouveau génie se révélait en la personne de Sigismond Krasinski. Outragé par ses camarades d'université pour l'attitude de son père vis-à-vis du gouvernement tsariste, Sigismond Krasinski arrivait à Genève, à la fin de cette année. Il y nouait des relations intimes avec Mickiewicz et le lord Henri Reeve. Tous deux produisirent sur le jeune homme, à peine âgé de dix-huit ans, une profonde impression. Le despotisme du général Krasinski empêcha son fils — dont il aurait voulu faire un courtisan de Nicolas — de prendre une part active à la cause nationale, lorsqu'éclata l'Insurrection de 1830. Celle-ci provoqua tour à tour chez le jeune homme des mouvements d'enthousiasme et de désespoir. Les ouvrages sortis à cette époque de la plume du futur poète réflètent bien les sentiments qui bouleversaient son âme et les visions qui troublaient son imagination. « Je marchais toujours d'un pas précipité, tantôt à travers des champs de carnage, disait le héros du *Fragment d'un Journal*, où des épis froissés gisaient à côté des corps de ceux qui, un moment auparavant, les avaient courbés et comme eux ne devaient jamais se relever, à travers des flots de sang qui frémissaient d'un reste de vie autour de moi... tantôt à travers des plaines sablonneuses, seul et solitaire, pensant à un but unique et grand... cherchant jusqu'aux extrémités des déserts des vengeurs à une patrie... j'armais des peuples et excitais des rois ; je renversais, je massacrais, j'élevais des temples et des trônes. Puis, je ne vis plus rien et je sentis que mon but était manqué, que toute ma vie et tous mes efforts avaient été vains. Et je vis le tyran s'asseoir sur les monceaux de corps de mes frères et boire leur sang dans leurs crânes... Et alors, je me vis près de la mort, tout près du tombeau, et je souhaitais ma destruction [2]. »

Condamné ainsi au rôle d'un spectateur du drame national, Sigismond Krasinski suivait avec avidité les péripéties de celui-ci et les diverses manifestations de l'esprit révolutionnaire qui se-

1. Voir *Œuvres complètes de Jules Slowacki*, traduction et préface de Wenceslas Gasztowtt. Paris, 1870, Librairie du Luxembourg.

2. Sigismond Krasinski, *Pisma, Utwory francuskie*, wyd. Tadeusza Piniego, 1830-1847. (*Œuvres françaises*), éd. Thaddée Pini. Lwów, 1904, t. IV, pp. 34, 36.

http://rcin.org.pl

couaient l'Europe. Pendant son séjour à Rome, en 1830-1831, il se transportait involontairement dans le passé de la Ville éternelle, et il trouvait une singulière similitude entre l'époque des derniers césars — époque de haines, de rivalités, de tueries — et celle où il vivait. Peu à peu, sous l'influence de ces réflexions, la soif de la vengeance s'apaisait dans son cœur devant l'idée toute chrétienne que seuls l'amour et le pardon pouvaient amener sur la terre une ère nouvelle, l'ère de la félicité générale. Ce sont ces sentiments multiples et variés qui firent naître dans l'ardente imagination de Krasinski et s'esquisser en grandes lignes deux drames allégoriques, deux chefs-d'œuvre : *Iridion* et *la Comédie infernale*.

La personnalité de Krasinski et l'originalité de ses idées devaient, certes, attirer l'attention de Mme Hanska sur le génial adolescent. Il ne se réclamait d'aucune école, ne s'appuyait sur aucun précédent. Ce n'est ni l'homme en lui-même ni ses passions qui l'intéressaient, mais les manifestations de la pensée de celui-ci et les problèmes de son existence. Sa poésie qui allait être une « poésie de l'avenir », trouvait sa source dans le lyrique conflit qui opposait à la triste réalité les aspirations désespérées de l'être humain à un meilleur lendemain ; elle devait avoir pour objet la recherche des voies qui conduiraient l'humanité à cet avenir idéal.

Nous croyons pourtant que, parmi les jeunes poètes polonais, c'est la puissante figure d'Adam Mickiewicz qui devait frapper tout particulièrement la châtelaine de Wierzchownia. Nous avons vu que, depuis 1825, il s'était lié d'amitié avec sa sœur Caroline Sobanska et son frère Henri Rzewuski. Tous deux avaient dû parler à leur sœur du charme que dégageait la personne du poète, charme que, plus tard, subit Balzac lui-même : « J'ai reçu à dîner votre cousin Bernard ***, Zaleski et Mickiewicz, votre poète *chéri* [1], dont la figure m'a plu beaucoup, écrit-il à Mme Hanska le 3 avril 1834, et le 10 du même mois : « J'ai bien admiré la sublime figure de Mickiewicz, quelle belle tête [2] ! » Bien des feuillets du journal d'Éveline sont couverts de poésies du grand homme, et nous croyons, qu'en les copiant, elle n'a pas suivi uniquement la mode des châtelaines désœuvrées de son temps. La personnalité du poète

1. Nous soulignons à dessein (*Lettres à l'Étrangère*, t. I, p. 144, 3 avril 1834).
2. *Ibid.*, p. 150, 10 avril 1834.
Il serait curieux d'établir si Balzac conserva toujours son admiration au poète polonais. Entraîné de plus en plus, depuis Dresde, par les auteurs mystiques et particulièrement par Boehme et Saint-Martin, Mickiewicz ne recherchait point la compagnie des célébrités littéraires de son temps ; ce n'est que dans

http://rcin.org.pl

qu'elle découvrait à travers l'œuvre devait l'attirer à tous les titres : par la puissance de son génie, par les qualités sublimes de son caractère et par le drame qui avait déchiré son cœur et allait peut-être assombrir toute sa vie. L'image de Maryla au nom depuis lors étroitement associé à celui du poète, hantait l'esprit d'Éveline. C'est le souvenir de la jeune femme qui avait inspiré à Mickiewicz des poésies telles que *la Tombe de Maryla*, *le Marin*, la merveilleuse *Switezianka*, les strophes sublimes de l'*Hymne à la Vierge* et surtout les deuxième et quatrième parties des *Aïeux*, cette douloureuse confession d'un cœur meurtri.

Il est très nécessaire, nous semble-t-il, de bien nous rendre compte à quel point l'esprit romantique dut agir sur la jeune Polonaise et, plus particulièrement, combien l'influence de Mickiewicz s'imprima sur elle, à une époque où tout la disposait à la recevoir.

Certes, c'est sans aucun effort d'imagination romanesque que nous nous représentons Mme Hanska à cette période de sa vie. Les yeux perdus dans l'or des blés ondoyants à l'infini autour d'elle, Éveline devait souvent rêver aux héros de ses lectures, et avec prédilection revenir à Maryla et à sa merveilleuse et touchante histoire. Il lui suffisait de feuilleter *les Aïeux* pour la revivre. Elle voyait d'abord, lisant la *Valérie* de Mme de Krüdener, aux approches du soir, une jeune fille qui s'interrogeait fiévreusement : « Il doit y avoir quelque part, fût-ce aux extrémités du monde, quelqu'un qui, d'une pensée sympathique, vole vers moi [1]. » Cette même question, nous savons bien qu'Éveline se la posa avec la même angoisse, avec la même certitude. Quelques pages plus loin, le poète à son tour s'exprime plaintivement : « Entre tant de jeunes filles, j'en ai choisi une [2]... » « Enfin je la trouve ! ajoute-t-il, je la trouve près de moi, je la trouve pour la perdre à jamais [3]. » Mme Hanska se représentait Maryla le soir des adieux donnant au jeune poète

société de George Sand qu'il se sentait à son aise. Ladislas Mickiewicz raconte entre autres choses que, dans un dîner chez Mme Jules Lacroix (née Caroline Rzewuska), le poète répondit à Balzac et à Frédéric Soulié — qui lui demandaient son opinion sur la littérature française contemporaine — que « si un nouvel Omar brûlait un jour les trois quarts des livres qui se publient, il n'y aurait guère de regrets à avoir. » Et il ajoute : « Madame Lacroix ne rappelait pas sans humeur l'embarras où l'avait mise la boutade de Mickiewicz ». (*Adam Mickiewicz, sa vie et son œuvre*. Paris, 1888, Albert Savine, p. 72).

1. *Chefs-d'œuvre d'Adam Mickiewicz traduits par lui-même et par ses fils*. Paris, 1924, éd. Bossard, p. 219.
2. *Ibid.*, p. 254.
3. *Ibid.*, p. 254.

http://rcin.org.pl

une branche de cyprès, à l'extrémité du parc. Il lui semblait l'entendre parler à celui qu'elle aimait et dont on la séparait, des devoirs d'un citoyen et d'un homme de génie. Elle se représentait alors l'heureuse influence qu'une femme peut exercer sur un homme supérieur ; elle sentait en elle-même la beauté du sacrifice des deux amants. Elle savait aussi que l'âme de Maryla restait en union, sublime [1] avec celle du poète, que la jeune femme le guiderait, comme une étoile, jusqu'à la fin de ses jours. Au moment le plus amer de la séparation, Mickiewicz ne disait-il pas déjà : « La même étoile avait lui sur notre berceau. Une prodigieuse identité nous unissait [2]... Nous connaissions si bien réciproquement les sentiments de notre âme à deux que ce que l'un a pensé, l'autre l'a déjà deviné [3]. »

* * *

Tous ces sentiments généreux et exaltés Mme Hanska les ressentait à vide, pour ainsi dire ; elle s'imprégnait de l'atmosphère à la fois violente et douce des beaux poèmes qu'elle lisait. Et pourtant elle se rendait compte que cette Maryla n'était pas une femme extraordinaire, mais elle avait été choisie entre toutes, et l'œuvre, du grand Polonais était remplie de sa présence. Elle, qui se sentait supérieure, à qui servirait-elle de guide et d'étoile ?

Ainsi songeait Mme Hanska mélancoliquement. Les héroïnes des romans des Mesdames Cottin, de Genlis, passaient devant ses yeux pour faire place aux figures idéales de Béatrix, de Laure et des autres femmes aimées. Sa pensée s'arrêtait un moment à la charmante Frédérique Brion et à la brillante Charlotte de Stein — qui inspira au poète les images d'Iphigénie et d'Éléonore d'Este — et, dans le plus secret repli de son cœur, naissait un cuisant désir de rencontrer sur son chemin un de ces êtres supérieurs que « son instinct d'âme lui faisait pressentir, l'un de ces « météores lumineux »

1. « Le même Dieu qui créa la beauté, créa aussi l'amour. C'est lui qui, par une chaîne de sympathie, a uni deux âmes pour les siècles ! Avant de les avoir tirées de la source de lumière, avant de les avoir créées et recouvertes d'un corps de deuil, déjà il les avait unies ensemble ! Maintenant... quand la main des gens mauvais nous sépare, cette chaîne s'allonge — mais ne rompt pas ! Nos sentiments, cédant aux obstacles qui les divisent, même s'ils ne peuvent plus avoir de contact, continuent pourtant à se mouvoir dans la même orbite, enchaînés aux rayons partis d'un foyer commun. » (*Chefs-d'œuvre d'Adam Mickiewicz*, p. 257).

2. *Ibid.*, p. 269.

3. *Ibid.*, p. 270.

http://rcin.org.pl

destinés à « donner le mouvement et la vie à un sens nouveau ». Elle saurait, certes, pensait-elle, le « garantir de toute erreur », l'aider à « porter une grande lumière sur le possible du bonheur réel de l'homme », en lui disant : « *Voilà ce que tu es, vois ce que tu dois être* [1]... »

Mais brusquement Éveline revenait à la réalité : sa vie sans amour aux côtés de Wenceslas Hanski qui luttait contre les appétits démesurés de ses intendants ou contre ses « blue devils », à l'atmosphère d'ennui qui traînait dans le château, et un sentiment de profonde amertune remplissait son cœur. Elle n'aimait point son mari et étouffait dans le cercle étroit d'idées et d'intérêts où il l'avait enfermée et où ses dons de cœur et d'esprit — dont elle était fort consciente — restaient inutilisés. Elle se sentait très seule, incomprise, malheureuse, et son orgueil protestait contre cette injustice du sort [2]. « Oh, il n'existe pas de tragédies plus atroces que celles qui se déroulent dans les foyers conjugaux ! » devait bientôt écrire à son ami Jaroszynski Sigismond Krasinski, à propos de sa *Donna Giovanina* [3], une de ces jeunes femmes, presque enfants, enfermées comme Éveline dans un vieux manoir, destinées à soutenir l'éclat de la race par un riche mariage avec un homme souvent incapable de les apprécier. Et Krasinski continuait : « Les châteaux entourés de champs de blé paisibles et de jardins fruitiers vous rappellent l'enfer, dès que vous en avez franchi le seuil ; non pas cet enfer où le Satan de Milton est assis sur le trône, entouré d'une infinité d'ombres, mais un enfer ordinaire où il n'existe ni squelettes ni serpents, où il tombe, par contre, une à une, des gouttes d'une huile empoisonnée, dans la lampe de la vie ; où il y a de menus piquants pareils à ceux du cactus, presque invisibles et difficiles à enlever, de ceux qui font éprouver à la main tout entière une vive démangeaison, une douleur, une brûlure... Ce sont ces infernales solitudes où il s'est fané un si grand nombre de cœurs féminins [4]. »

1. Spoelberch de Lovenjoul, *Un Roman d'amour*, pp. 33 et suiv.
2. « Dieu sait, aurait-elle écrit à son frère Adam en 1848 ou 1849, que ma vie auprès de lui [son mari] a été parfois bien dure... » (Miss Juanita Floyd, *Op. cit.*, p. 298).
3. Jeanne-Marie Bóbr, née Morzkowska (dont nous avons déjà parlé), le premier amour du poète ; il lui dédia ses poèmes : *Iridion* et *la Comédie infernale*.
4. Sigismond Krasinski, *Listy Zygmunta Krasinskiego od roku 1835 do 1844 do Edwarda Jaroszynskiego* (*Lettres à Édouard Jaroszynski*), Cracovie, 1871, W. Kirchmayer, pp. 17 et 28.

http://rcin.org.pl

Ces « infernales solitudes » devenaient d'autant plus lugubres, ces tête-à-tête d'autant plus intolérables, que le feu allumé par l'Insurrection de 1830, à Varsovie, s'était répandu dans le pays tout entier, en couvrant de deuil les provinces même lointaines, où le sentiment national semblait avoir été déraciné depuis longtemps. Tout ce qu'il y avait de noble et de fort dans la nation s'était levé pour la défense de la patrie. Des jeunes filles admirables avaient laissé leurs familles pour combattre côte à côte avec leurs frères et leurs fiancés [1], d'autres pansaient les plaies des héros et recueillaient le dernier souffle des mourants [2]. Jeunes et vieux cheminaient le long des routes, à travers l'Europe, vers la France, cette deuxième patrie, pendant que la *kibitka* [3] emmenait les meilleurs d'entre eux dans les plaines neigeuses de la Sibérie.

Alors que les jeunes filles, qui n'étaient pas entravées par des liens conjugaux, pouvaient donner libre cours à leur héroïsme, M^me^ Hanska — attachée par des devoirs plus ternes — ne prévoyait aucun changement remarquable dans sa vie. Elle devait être confinée dans le château de Wierzchownia — un départ à l'étranger n'étant accordé par le général-gouverneur qu'à titre de faveur aux sujets du tsar « bien-intentionnés » —, le brave M. Hanski n'était évidemment pas homme à abandonner ses propriétés pour courir les risques de la vie d'exil. Éveline n'avait donc d'autre ressource pour échapper à l'atmosphère étouffante de l'époque — sa fille étant encore toute petite — que de s'évader dans la lecture.

Le rêve emportait de nouveau la jeune femme dans le monde délicieux de Julie, de Charlotte, de Corinne, tout pénétré de ce mysticisme érotique qui fut la religion du romantisme, à cette époque qui mêla constamment Dieu aux affaires du cœur [4]. Une

1. Ne citons que cette comtesse Émilie Plater, surnommée la *Jeanne d'Arc polonaise*, morte héroïquement sur le champ de bataille, à l'âge de 25 ans, avec le grade de capitaine.

2. Telle la comtesse Claudine Potocka, au sujet de laquelle on disait à Dresde : « Tout commence par elle... tout aboutit à elle », à cause de son dévouement pour la cause nationale et de la force morale qu'elle exerça sur les infortunés défenseurs de Varsovie.

3. Chariot russe couvert.

4. Remarquons à ce sujet que Sigismond Krasinski, se séparant de sa bien-aimée, Jeanne Bobr, qui va rejoindre en Volhynie son mari et ses filles, lui offre à Rome, en 1835, un magnifique cadeau : un livre de prières qu'il avait composées lui-même et qui contient les plus belles strophes qu'ait jamais conçues une sensibilité de poète.

La très belle Constance Iwanowska qui était une fervente catholique (son père était très versé en théologie ; quant à sa mère, Henri Rzewuski l'appela,

http://rcin.org.pl

émotion intérieure, un enthousiasme sublime, remplissaient tout son être : il lui semblait entendre au fond de son cœur la voix de Dieu — de ce Dieu que la littérature lui représentait comme la « source de tout amour » — qui lui promettait sa part de bonheur et des joies inconnues [1]. Elle se demandait d'où viendrait donc celui qui était destiné à lui faire goûter des félicités sublimes et à qui elle était unie d'âme pour des siècles par des liens mystérieux. Des facultés d'âme qu'elle ne savait définir elle-même le lui faisaient connaître à travers l'espace et le temps qui devaient les séparer : « Votre extérieur, écrira-t-elle bientôt, ne doit point faire pressentir votre brûlante imagination ; il faut vous animer, il faut qu'il se réveille en vous le feu sacré du génie, qui, alors, vous fait paraître ce que vous êtes [2]... »

Tout à coup, au hasard de ses rêveries, la jeune châtelaine, prisonnière de ses devoirs et des préjugés de sa caste, revoyait la magnifique figure de son oncle, l'Émir, dont les faits et gestes avaient défrayé la conversation de sa famille et de la contrée tout entière pendant les dix années qu'il avait passées à Sawran, entre son retour d'Orient et sa mort tragique. Quel exemple d'indépendance farouche et surtout de passion brûlante ne lui offrait-il pas, ce héros pittoresque que les poètes célébraient à l'envi !

Cette vision disparaissait bientôt et il semblait à Éveline, qu'au-delà de la mer d'or qui ondoyait à ses pieds, elle apercevait cette terre promise, la France, qu'on lui avait appris à chérir; la France, où l'on a vu naître tant de grandes idées, où tous les mouvements de la pensée humaine se sont manifestés pour y trouver leur consécration, où tant de nobles efforts ont été tentés pour le bonheur de l'humanité ; la France, protectrice des arts et des sciences dont le génie, comme un fanal brillant, rayonnait sur le monde entier. Depuis longtemps ses pensées volaient vers Paris, la *ville-lumière*, qui, encourageant les talents nationaux et ouvrant ses portes aux gloires de tous les pays, devenait le centre littéraire et artistique du monde entier et offrait tous les plaisirs à l'imagination et à l'esprit. Parfois, il lui semblait qu'elle participait elle-même à la vie

dans ses *Miscellanées* « Mère de l'Église »), avant de se retirer le soir chez elle, pénétrait dans l'appartement de son mari, Ernest Rzewuski, déguisée en odalisque, se mettait à genoux devant son lit et lui faisait réciter à haute voix d'interminables prières (Voir Virginie Jezierska, *op. cit.*).

1. Voir la lettre d'Éveline à son frère Adam, citée par Miss Floyd, *op. cit.*, p. 296.

2. Spoelberch de Lovenjoul, *op. cit.*, p. 34.

http://rcin.org.pl

de la capitale, qu'elle fréquentait ses fameux salons où des femmes brillantes ont contribué plus d'une fois à établir une gloire naissante. Elle se voyait parmi la société la plus distinguée qui appréciait ses talents et l'originalité de ses idées. Depuis quelque temps aussi, en lisant des livres qui fixaient son intérêt, elle prenait un singulier plaisir à rechercher la personnalité de leur auteur. Nous verrons que Balzac se prêtera volontiers à satisfaire sa curiosité, en lui écrivant dès la fin de mars 1833 : « Eugène Sue est un bon et aimable jeune homme, fanfaron de vices, désespéré de s'appeler Sue, faisant du luxe pour se faire grand seigneur, mais, à cela près, quoique un peu usé, valant mieux que ses ouvrages. » Et à propos de Nodier : « Je n'ose vous parler de Nodier pour ne pas détruire vos illusions. Ses caprices d'artiste entachent cette pureté d'honneur qui est la pudeur de l'homme. Mais quand on le connaît, on lui pardonne son désordre, ses vices, son manque de conscience pour son ménage. C'est un véritable enfant à la manière de La Fontaine [1]. »

Nous savons aussi que le personnage de George Sand, qui suscitait en Pologne des curiosités depuis 1830 et dont la gloire allait être établie par l'éclatant succès d'*Indiana*, intriguait non moins Mme Hanska. C'est dans la même lettre de fin mars 1833 que Balzac lui conte l'histoire des amours de la célèbre romancière avec Jules Sandeau : « Voilà, dit-il, ce que c'est que l'auteur de *Valentine* et d'*Indiana*, ce que vous m'avez demandé ». Et il poursuit : « Il n'y a personne que je ne connaisse à Paris, comme artiste ou littérateur, et, depuis dix ans j'ai su bien des choses et des choses si tristes à savoir, que le dégoût de ce monde m'a pris au cœur [2]... » Il résulte des *Lettres à l'Étrangère* qu'Éveline suivit attentivement l'évolution des idées de la romancière. On peut même supposer que George Sand, qui revendiquait pour la femme la liberté de disposer de son cœur et le droit de rompre des liens haïssables si elle croyait avoir rencontré le bonheur, a pu jeter un trouble dans l'âme de la jeune Polonaise, au moment de sa vie que nous sommes en train d'étudier. On sait qu'Éveline reviendra encore plus d'une fois dans ses lettres sur George Sand, curieuse de l'opinion de Balzac à son sujet ; mais sur son journal de l'année 1837, nous trouvons ces lignes [3] qui témoignent que sa loyauté, son

1. *Lettres à l'Étrangère*, t. I, p. 17, fin mars 1833.
2. *Ibid.*, p. 20.
3. Appartiennent-elles réellement à Mme Hanska, c'est ce que nous ne sau-

http://rcin.org.pl

bon sens et son idéal de l'amour unique s'étaient offusqués des extravagances croissantes, théoriques et pratiques, de la fervente disciple du citoyen de Genève.

A Madame Sand.

Maintenant, sublime insensée, je commence à vous comprendre. Votre amour désordonné, votre culte impie pour la créature, a désenchanté et ravagé votre vie ; il n'a pu remplir votre âme qui aspire à l'infini. Vous l'avez usé dans des efforts impuissants, dans d'infructueux essais. Égarée à la poursuite de l'idéal, cette âme plus énergique que vraiment forte a méconnu sa fin et s'est brisée dans une lutte inégale contre l'inexorable réalité. Pour me servir d'une comparaison vulgaire, mais qui rend exactement ma pensée, vous avez dans votre confiance aveugle *mis en viager* votre trésor d'affections et d'espérances ; vous avez tout placé sur cette terre, tout placé sur l'homme qui n'était pas solvable ; l'homme a manqué, et vous voilà ruinée, vous qui étiez si riche, ah oui ! Il y avait dans votre âme le germe d'une vertu peu commune, mais aussi celui du désespoir était caché pour vous dans le bouton à peine entr'ouvert d'une espérance toute terrestre. Vous ne l'avez que trop développé ce germe fatal ! Abusée par vos rêves ambitieux, vous avez demandé à cette vie autre chose et plus qu'elle ne pouvait vous donner ; elle a été insuffisante à satisfaire d'aussi insatiables exigences. De là, cet amer dépit, ce découragement profond, ce désespoir furieux qui s'en prend à Dieu et aux hommes. C'est le juste châtiment du dédain superbe que vous nourrissiez contre tout ce qui sort de ce monde imaginaire où vous vous renfermez. Le poète l'a dit :

Du nectar idéal sitôt qu'elle a goûté,
La nature répugne à la réalité,

mais il faut qu'elle l'accepte pourtant et qu'elle s'y résigne ; c'est pour elle plus qu'une nécessité, car c'est un devoir. La prose déborde de cette vie, il est vrai, mais c'est pour ceux qui ne la voient que sous un aspect et à l'aide de l'imagination seule ; sa poésie cachée ne se révèle qu'au cœur droit et à l'œil simple. Si le premier est perverti par l'habitude des sentiments égoïstes et haineux, si la fureur trouble le second, l'homme cesse de voir et de comprendre la magnifique ordonnance du monde intellectuel.

Quant à Balzac, qui commençait à attirer l'attention de M^me^ Hanska, ce n'est pas seulement à Wierzchownia qu'on lisait

rions affirmer d'une manière absolue. De toutes façons, l'extrait est significatif et concorde parfaitement avec l'état d'esprit de la jeune femme, à cette époque, (Collection Lovenjoul, A 371, fol. 41-43.)

http://rcin.org.pl

ses romans ; ils avaient pénétré dans la plupart des manoirs ukrainiens et, selon une tradition conservée jusqu'aux derniers temps dans quelques-uns d'entre eux, ils émurent les esprits par la variété et l'importance des problèmes qu'ils traitaient [1]. Une vive querelle se serait engagée autour des romans de Balzac entre admirateurs et adversaires de son talent, et s'il faut attribuer l'histoire du « riche moujik » ukrainien qui aurait lu tous ses ouvrages et « brûlé pour lui un cierge à Saint-Nicolas toutes les semaines », à la même faculté de son imagination qui lui faisait croire sincèrement à l'existence du magnifique cheval blanc donné à Jules Sandeau, on peut dire, cependant, qu'aux environs de 1832, son nom était assez connu dans le pays de Mme Hanska [2].

Dans le débat, Mme Hanska prit résolument parti. Son instinct fin et sûr lui faisait pressentir l'avènement d'un art nouveau, et les tendances de cet art s'accordaient merveilleusement avec son goût

1. Nous devons ce renseignement à M. Thaddée Grabowski (*Balzac et Madame Hanska*, p. 24).

2. Il est à remarquer, par contre, qu'avant 1833 le nom de Balzac demeura inconnu à la grande masse de la société polonaise, qui était visiblement hostile à la *Nouvelle école française*. Un esprit éminent comme Niemcewicz, dans son discours d'ouverture de l'année 1830, à la Société des Amis des Sciences, forme le vœu en faveur de la jeunesse polonaise « qu'elle ne s'inspire jamais de pareils modèles [1] », et Sigismond Krasinski écrit de Genève, le 27 mars 1832, à son ami Gaszynski : « Surtout ne te laisse pas séduire par la littérature des Français qui peignent des amantes sans avoir jamais aimé, qui voudraient peindre le monde sans croire en Dieu et sans connaître ce monde » [2]. Les premières traductions des œuvres de Balzac ne paraissent en Pologne qu'en 1833, dans le recueil *Snopek nadsekwanskich plonów* [3], et, en 1834, dans un autre recueil, intitulé *Czytelnia najnowszych powiesci rozmaitego rodzaju i przedmiotu* [4].

En dehors de la critique du *Dernier Chouan* — que nous citerons plus loin — on parle fort peu de Balzac. A partir de 1834 les journaux (entre autres *Tygodnik Literacki*) font connaître ses nouveaux ouvrages, sans toutefois lui consacrer d'article spécial ; cependant la même année le n° 77 des *Rozmaitosci Warszawskie*, 1834, insère une histoire humoristique intitulée *Scena z zycia malzenskiego* (*Scène d'une vie de ménage*) et conçue sous l'influence visible de Balzac, où on lit cette phrase : « Sur la table de la comtesse frivole, entre mille objets à la mode, on apercevait un roman de Balzac. »

En 1835, la *Gazeta Codzienna*, *Rozmaitosci*, n° 36, signale d'après le *Mercure de France*, comment Balzac reçoit ses amis en froc de moine. L'hebdomadaire *Tygodnik Peterburski* écrit ceci : « Faut-il considérer les romans français parus cette année comme des romans philosophiques (*Le Père Goriot*, *le Lys dans la Vallée*, *la Fleur des Pois*, *le Livre Mystique*) ? Je n'ose le faire, car je doute que Balzac ait une philosophie quelconque, ou plutôt cette philosophie me paraissant incompréhensible, je n'ai aucune envie de revoir une quarantaine de volumes pour trouver la clef de l'énigme. Je me contenterai de dire que le public fait bon accueil à ce romancier, ce qu'il sait apprécier, en devenant deux fois plus fécond. »

1. *Rozmaitosci Warszawskie*, 1830, n° 17.
2. *Listy Zygmunta Krasinskiego do Konstantego Gaszynskiego*. Lwów, 1882, Gubrynowicz et Schmidt, p. 3.
3. Wilno. Joseph Zawadzki.
4. Varsovie, t. I-IV.

http://rcin.org.pl

du réel. Déjà *le Dernier Chouan* lui avait révélé l'apparition d'un Walter Scott français, dont l'originalité consistait dans la peinture d'un épisode tout récent de la Révolution Française où les horreurs de la guerre étaient atténuées par une intrigue amoureuse [1]. Combien les personnages de Corentin, de la femme de Galope-Chopine, des Chouans ivres de la lutte, et des soldats de la République devaient lui paraître frémissants de vie, et aussi ces amoureux qui respirent une passion brûlante, attisée par les dangers de la plus farouche des guerres intestines !

Elle devait être non moins impressionnée par la *Physiologie du Mariage*, si étrange que cela puisse paraître à M. Adolphe Nowaczynski ; en effet, au risque de s'aliéner les suffrages des hommes, Balzac leur déclarait sur un ton persifleur qu'ils étaient les seuls responsables de « toutes les fautes commises par leurs femmes ». Éveline sut dégager, à travers les maximes et dissertations qui nous paraissent d'une lecture fatigante, le grave problème que Balzac semblait avoir résolu une fois pour toutes. On conteste aujourd'hui au génie robuste de Balzac l'art de présenter avec élégance les passions tendres et les sentiments délicats, mais Éveline devait découvrir dans l'incomparable conteur d'anecdotes — qui sont la meilleure partie de cette œuvre — un pénétrant observateur et un subtil connaisseur du cœur féminin, dont il se posait en défenseur.

Il semble pourtant que ce soient les *Scènes de la Vie privée* qui aient touché davantage Mme Hanska. Elle constatait avec plaisir que, sans rompre entièrement avec les procédés de l'école romantique, Balzac continuait à suivre la voie dans laquelle il s'était engagé. Les héros de Rousseau, de Bernardin de Saint-Pierre, de Chateaubriand devaient lui sembler de pâles figures de cire auprès de ceux de Balzac, faits de chair vivante et de nerfs. Certains d'entre eux n'étaient esquissés que par un rapide coup de pinceau ; l'auteur semblait ne s'être pas attardé à éclairer tous les coins de leur âme, réservant ses couleurs pour peindre les cadres qui leur convenaient et qui complétaient leur physionomie morale, ces cadres qui ont fait dire à M. Gustave Lanson : « Sa plus profonde

1. « Parmi le grand nombre de romans qui paraissent tous les jours à Paris, *le Dernier Chouan* de Balzac a attiré des éloges tout particuliers. L'auteur ne ménage pas la sensibilité de ses lecteurs, mais il y a, paraît-il, beaucoup de vérité dans son œuvre » (*Gazeta Polska, Wiadomosci krajowe i zagraniczne*, nº 131, 1829).

Sur l'attitude de la critique polonaise à l'égard de Balzac, voir notre ouvrage *Balzac en Pologne. Essai de bibliographie.*

http://rcin.org.pl

psychologie est dans ses descriptions d'intérieurs [1]. » En effet, les descriptions du logement de la baronne de Rouville, de la boutique du *Chat qui pelote* ou de celle de Gobseck ne rappellent-elles pas les scènes d'intérieurs des peintres hollandais du XVII[e] siècle et ne nous font-elles pas connaître l'état moral de leurs habitants, comme l'on devine le caractère de l'animal d'après le gîte qu'il s'est construit ? Et pour ce qui est de l'usurier juif, on peut dire qu'il fut le premier type de ce monde balzacien dont quelques figures font pâlir celles de Molière, monde créé par le puissant cerveau de Balzac, qui effraya la fameuse somnambule du magnétiseur Dupotet jusqu'à lui faire dire : « Qu'est-ce que c'est que cette tête-là ? *C'est un monde*, cela me fait *peur* [2] ! »

Quelques figures féminines apparaissent déjà à ce moment amoureusement dessinées de la main de l'artiste qui peindra Eugénie Grandet, Madame Hulot, Madame Claës et tant d'autres. Des femmes qu'il a connues ont pu lui inspirer certains traits physiques ou moraux, mais il recrée et remodèle véritablement ses héroïnes qui vivent de leur vie propre. Avec la connaissance profonde qu'il a du cœur humain, il peut varier à l'infini ses types de femmes, depuis la douce et naïve Augustine du *Chat qui pelote* jusqu'à la diabolique Foedora de *la Peau de chagrin*, en passant par l'ardente Ginevra de *la Vendetta*. Si diverses qu'elles soient, il se dégage d'elles tant de vérité et tant de vie que chez toutes les femmes elles éveillent de la sympathie, non seulement pour elles-mêmes, mais pour celui qui les a créées.

Plus que les autres personnages, ces premières femmes de Balzac, pour la plupart nobles victimes de leur sort, douces et bonnes, idéalisées en un mot, devaient plaire à M[me] Hanska ; aussi quel étonnement douloureux n'éprouva-t-elle pas à la lecture de *la Peau de chagrin*, en ne reconnaissant plus dans Foedora le type habituel de ses héroïnes.

Elle devait se demander si ce type curieux de femme, qui apparaissait pour la première fois dans l'œuvre de Balzac, était un portrait, et si l'auteur l'avait immortalisé, en grossissant ses traits dans le sens du mal, ou bien s'il l'avait créé par la force de son génie. « Vous voulez savoir, lui écrira Balzac, dès que leur correspondance semble être établie, si j'ai rencontré une Foedora, si elle

1. *Histoire de la Littérature française*, 14[e] édit., Paris, 1918, p. 1003.
2. *Lettres à l'Étrangère*, t. II, p. 101, 20 janvier 1843.

http://rcin.org.pl

est vraie ? Une femme de la froide Russie, la princesse Bagration, passe à Paris pour être le modèle. J'en suis à la soixante-douzième femme qui a eu l'impertinence de s'y reconnaître. Elles sont toutes d'un âge mûr. Madame Récamier elle-même a voulu se *foedoriser*. Rien de tout cela n'est vrai. J'ai fait Foedora de deux femmes que j'ai connues sans être entré dans leur intimité. L'observation m'a suffi, outre quelques confidences [1]. »

Il nous importe peu de savoir si Balzac était sincère en écrivant ces lignes et si, pour avoir été dédaigné par la belle Olympe [2], comme en témoigne le Dr Menière, il ne s'était pas vengé d'elle, en lui empruntant quelques traits pour les attribuer à son héroïne. Ce dont nous sommes sûre, c'est que Mme Hanska ne s'est pas reconnue « comme dans une glace » en Foedora, ainsi que le prétend M. Nowaczynski. Une telle identification est contraire à toute vraisemblance [3]. Sa première lettre — si elle nous était parvenue, aurait résolu ce problème une fois pour toutes et évité à la mémoire de celle qui nous occupe les réflexions les plus variées et les plus désobligeantes — devait exprimer à l'auteur des *Scènes de la Vie privée* la plus sincère admiration, une vive reconnaissance pour les joies pures et élevées qu'il lui procurait, et le supplier en même temps de ne pas s'égarer sur les traces de ces créatures perverses, alors qu'elle le sentait né pour peindre des êtres sublimes, comme Pauline.

Faut-il nous préoccuper davantage de l'authenticité de la lettre que Mme Hanska aurait écrite en 1850 à son frère, le général Adam Rzewuski où, entre autres choses, elle aurait dit : « Mon roman avec Monsieur de Balzac a eu comme origine ma curiosité, la curiosité d'une femme qui, après avoir été élevée dans une vigoureuse

1. *Lettres à l'Étrangère*, t. I, p. 9, fin de janvier 1833.
2. Olympe Pélissier, plus tard Mme Rossini.
3. *Causeries littéraires*, p. 83.
Nous ne pouvons nous empêcher d'opposer à cette soi-disant « image » de Mme Hanska, vue à travers les traits de Foedora, le magnifique portrait fait en 1849 de la main de Balzac, portrait peint d'après nature et qui était le résultat d'une attentive observation, vieille déjà de 17 ans : « Je ne peux vivre que là où est madame Éveline, écrit-il à Caroline, la sœur de Mme Hanska, du château de Wierzchownia, et avec le temps, l'attachement et ses douceurs, c'est devenu pour moi la nécessité de mon existence. Il n'y a plus en France ni gloire, ni ambition, ni succès ; tout cela, pour moi, c'est elle ! Mais, entre nous, ne mérite-t-elle pas d'être servie et aimée ainsi, celle dont toute la vie est piété vraie, devoirs accomplis, sentiments profonds, douceur, bienfaisance, et qui certainement, pour ceux qui la connaissent, est le Bien qui s'est fait beau et femme » (*Correspondance*, p. 594).

http://rcin.org.pl

atmosphère intellectuelle, a été subitement obligée de se soumettre à une existence composée de mesquines trivialités, et de vivre avec des gens qui ne la comprenaient pas et qu'elle aussi ne pouvait pas comprendre ». Cette lettre s'accorde assez bien avec ce que nous avons déjà dit de l'isolement moral dans lequel Éveline vivait au château de Wierzchownia, et il est évident que son ardente imagination a été éblouie par la géniale intuition qu'avait le romancier français de l'âme féminine. N'oublions pas, d'autre part, que la correspondance était la grande affaire des belles dames de cette époque. Dans son intéressante étude sur les manoirs de Podolie, de Volhynie et d'Ukraine — où le bruit des villes ne pénétrait point — et sur la vie mi-féodale, mi-patriarcale de leurs habitants, dans la deuxième moitié du XIX^e siècle, le comte Alexandre Przezdziecki s'exprime ainsi : « Là, les dames peuvent consacrer plus de temps aux ouvrages et à la lecture ; elles cultivent leur esprit en lisant tout ce qui paraît de nouveau à Paris et à Bruxelles ; elles écrivent des lettres en français, en style *digne de Balzac* et de M^me de Sévigné [1]. » En ce sens M^me Hanska est donc bien représentative de son temps. La timide et charmante Tatiana trace la nuit, à la lueur d'une bougie, une lettre d'amour à Oniéguine ; la jeune Bettina Brentano écrit en termes enthousiastes au patriarche de Weimar; Jules Slowacki, se vengeant peut-être des froideurs de la Donna Giovanina — dont il était à son tour éperdument amoureux, la caricaturise dans la *Nouvelle Dejanire* [2] et l'affuble du nom de « machine à vapeur écrivant des lettres ». En effet, délaissée depuis longtemps par Krasinski, celle-ci continua à lui écrire, sans que l'infidèle prît la peine de lui répondre. Lorsqu'il se fut marié avec la comtesse Branicka, le sort des lettres de sa *Béatrice* [3] ne fut pas meilleur : à la mort du poète, on en trouva, dans son secrétaire, qui n'étaient même pas décachetées. On connaît aussi la fameuse lettre que George Sand écrivit en 1838 à Chopin, et que M. Édouard Ganche appelle « monument d'impudence et d'inconscience » [4]. Et Balzac n'aurait-il pas reçu jusqu'à douze mille missives de ces « belles inconnues » qui tenaient plus

1. *Podole. Wolyn. Ukraina.* La Podolie, la Volhynie, l'Ukraine. Wilno, 1841, Glücksberg, p. 75.
2. Comédie satirique écrite en 1841, qui est une peinture de quelques représentants de la colonie polonaise à Paris de ce temps.
3. La célèbre Delphine Potocka.
4. *Frédéric Chopin, sa vie, ses œuvres*, 1810-1849, Paris, p. 195.

http://rcin.org.pl

ou moins à garder leur incognito [1] ? « Quelques femmes sont venues frapper à ma porte, m'ont écrit », écrit-il à Mme Hanska en juillet 1833. Et il ajoute : « Mais je n'ai pas l'âme banale, et, comme dit la *dilecta* : « Si j'étais jeune et jolie, je viendrais, je n'écrirais pas. J'ai donc mis tout cela au néant [2]... » Nous savons toutefois que quelques-unes de ces lettres échappèrent au panier ; tel fut par exemple le sort de celle que la marquise de Castries écrivit au romancier, en septembre 1831, sous l'influence de la lecture de *la Peau de chagrin*, lettre à laquelle il se hâta de répondre, en protestant de son dévouement pour la cause féminine.

Faut-il donc nous étonner que la jeune Polonaise ait osé réaliser un jour ce qu'elle méditait depuis longtemps : écrire à celui qu'elle « voulait voir arriver sans tache au bout de sa carrière », dont le génie lui semblait « sublime » et qu'elle aurait voulu « divin » [3] ?

Quelles forces secrètes la poussèrent à accomplir ce geste ? Ce fut sa nature ardente dont l'avaient dotée les Rzewuski, cette nature avide de bonheur et de liberté, curieuse du mystère, de l'inconnu et du fantastique, si singulièrement disposée à recevoir l'empreinte romantique. Ce fut aussi son mysticisme qui était celui de sa race tout entière, de ce « peuple exilé peut-être des cieux » dont « la poésie, la musique et la religion sont les trois divinités », de ce mysticisme caractéristique de sa famille, sur lequel nous aurons amplement l'occasion de revenir. Romantisme, mysticisme, sentiments mêlés, confus, puissants, exaltés par la vie solitaire et l'habitude de la méditation, propre aux gens du Nord, c'est bien à cette ardente poussée intérieure que nous devons demander l'explication du geste d'Éveline.

1. Voici un spécimen de ces lettres, que nous avons trouvé parmi les collections Spoelberch de Lovenjoul, et que nous ne pouvons nous refuser de citer :
« Adorable Balzac, qu'il est fâcheux d'écrire pour le public et d'être obligé de dire des absurdités et des bêtises, afin qu'il vous comprenne. C'est se dégrader et entacher la sublimité de votre brillant génie. Je vous demande en grâce un mot de votre main, je le ferai encadrer et le considérerai tous les jours comme l'objet le plus cher à mon cœur. Mon âme s'envole vers vous. » Une femme G...

2. *Lettres à l'Étrangère*, t. I, p. 29.

3. « Je vous suivis pas à pas, fière des éloges qu'on vous prodiguait, ou remplie de pleurs lorsque la critique amère versait sur vous son fiel empoisonné... » (Spoelberch de Lovenjoul, *Op. cit.*, p. 35). Ces paroles, incriminées par M. Henry Bordeaux, nous révèlent, sous l'exagération verbale, une sensibilité déjà alarmée, et une sollicitude vigilante. Il est à remarquer que le style un peu emphatique qu'emploie Mme Hanska, dans les seules lettres que nous ayons sous les yeux, est le style caractéristique de cette époque romantique, qui se servit, pour exprimer ses sentiments, de termes qui les dépassaient un peu.

http://rcin.org.pl

On connaît la voie par laquelle sa lettre atteignit le destinataire et l'ingénieux moyen qu'imagina cette enfant des steppes pour en être avertie. Bientôt le cosaque porta à Berdyczew une autre lettre d'Éveline, puis une troisième, par cette route qui, dix-huit ans plus tard, devait la conduire à Paris, aux côtés de son glorieux époux.

http://rcin.org.pl

http://rcin.org.pl

DEUXIÈME PARTIE

LA PRODUCTION LITTÉRAIRE DE BALZAC ET MADAME HANSKA

DE NEUCHATEL A LA MORT DE M. HANSKI

CHAPITRE I.

Balzac en 1832

Le milieu dans lequel il vit ; ses amitiés. — Son portrait par Fontaney, Werdet, Andersen. — Balzac « en ville » et dans son cabinet de travail. — Son talent de conteur ; la fascination qu'il exerce sur ses auditeurs. — Quelques relations de Balzac : Jules Sandeau, George Sand, Eugène Sue. — Ses amis : Mme Delannoy. M. Dablin. Le général de Pommereul. M. et Mme de Margonne. L'opinion de Balzac sur Hugo, en 1830. — Ses amitiés féminines : Mme de Berny et la fin de leur liaison. Mme de Castries, modèle de Foedora et de la duchesse de Langeais. Hommage rétrospectif de Balzac à Mme de Berny. Mme Zulma Carraud. Mme de Girardin. Mme d'Abrantès.

Essayons maintenant d'évoquer l'image physique et morale de Balzac, au début de l'année 1832, de décrire le milieu dans lequel il vit, de montrer les œuvres qu'il crée, et de le replacer dans l'atmosphère qu'il respire. Voici l'image du romancier que nous présente Antoine Fontaney, après l'avoir rencontré dans le fameux salon de Gérard : « M. de Balzac est là, je le vois enfin ce nouvel astre. Gloire littéraire éclose de la *Physiologie du mariage*. Gros garçon. Œil vif, gilet blanc, tournure d'herboriste, mise de boucher, air de doreur, ensemble prestigieux [1]... ».

1. *Journal intime. Bibliothèque romantique.* Paris, 1926, *Les Presses Françaises*, p. 30.
Remarquons qu'à cette époque déjà Balzac avait les cheveux grisonnants, comme il le dit lui-même, dans sa lettre à Mme Hanska de la fin de mars.

http://rcin.org.pl

Edmond Werdet, son libraire, complète ce portrait par la description de la toilette habituelle du romancier ; selon lui, « l'état d'*incomptus* ou de mal léché était, chez Balzac, le plus ordinaire. Il avait des vêtements disgracieusement faits, et il les portait plus disgracieusement encore.. ils étaient toujours ou trop petits, ou trop étroits, ou trop longs, ou trop larges ; et son ensemble accusait une négligence dépassant toutes les bornes [1]. » Voici un témoignage qui corrobore cette assertion, nous le devons au poète danois Andersen : « Chez la comtesse Bocarmé, dit-il, dans *le Conte de ma Vie*, je rencontrai pour la première fois Balzac... Balzac m'apparut dans ce salon comme un élégant à la mode, les dents blanches entre les lèvres rouges, le front haut et l'air génial... Quelque temps après, traversant la cour du Louvre, je croisai un homme dont l'allure, l'aspect et la taille me semblèrent être ceux de Balzac, mais le passant était vêtu d'habits usés presque misérables : ses bottines n'étaient pas cirées et son pantalon était tout crotté, son chapeau cabossé et pelé. Il me sourit ; surpris, je ne m'arrêtai pas. Pourtant, la ressemblance était trop frappante, je me retournai et courus après lui : « Vous êtes bien, n'est-ce pas, M. Balzac ? » Il rit, montrant ses dents blanches... Il me serra la main (la sienne était douce et fine), salua et continua son chemin [2]... »

Nous devons, d'autre part, à l'excellente mémoire de notre maître, M. Léopold Sudre, une petite remarque piquante sur la tenue habituelle de l'illustre écrivain, remarque qu'il tenait de sa mère, Iphise Justin, sœur très cadette de Placide Justin, l'un des créateurs de *l'Indépendance Belge*. Le caractère de cet homme entreprenant et audacieux avait dû séduire Balzac qui venait parfois chez lui, le soir, prendre une tasse de café. Le romancier portait généralement, paraît-il, une houppelande dont le col était tout graisseux.

Sa tournure surtout manquait d'élégance par suite de l'obésité qui le gagnait. Déjà en 1828, au retour de Bretagne, il y fait allu-

1833 : « A trente-quatre ans, après avoir constamment travaillé quatorze et quinze heures par jour, j'ai déjà quelques cheveux blancs, et blanchir déjà sans avoir été aimé par une jeune et jolie femme, cela est triste » (*Lettres à l'Étrangère*, t. I, p. 16).

1. *Portrait intime de Balzac, sa vie, son humeur et son caractère*. Paris, 1859, Dentu, p. 356.

2. Traduction de Cécile Lund et Jules Bernard. Préface de Jean Cassou. Paris, 1930, Librairie Stock, pp. 193-194.

http://rcin.org.pl

sion dans sa lettre du 15 septembre à M. de Pommereul :.. « Hélas ! cet embonpoint et cette fraîcheur qui me ferait [*sic*] trembler de n'être plus compté parmi les amoureux et les gens à sentiment a disparu comme par magie, en trois jours passés à Paris ; donnez-vous donc la peine d'engraisser un parisien ? Si Madame de Pommereul me voyait, je crois qu'elle serait capable de renoncer à son surnom de Lady Bourrant [1]... »

Aussi comprend-on la crainte qu'éprouvait Balzac à présenter son personnage en pleine lumière, en acceptant l'invitation de la duchesse de Castries, le 28 février 1832 : « Il est si rare de rencontrer de nobles cœurs et de véritables amitiés, lui écrit-il, moi surtout, je suis dénué d'appuis sincères sur lesquels je puisse me reposer, que j'accepte, au risque de perdre beaucoup à être connu personnellement, votre offre gracieuse » [2]. Et ivre d'amour pour Ève, après leur entrevue à Neuchâtel, il lui écrit, le 12 octobre 1833, ces phrases véhémentes, où éclate sa joie reconnaissante : « O cher confident de mes pensées les plus secrètes, chère précieuse conscience, sauras-tu quelque jour, toi compagnon d'amour, combien tu es aimée, toi qui, venue d'une aile fidèle vers ton époux, ne l'as pas rejeté après l'avoir vu. Que je craignais de ne pas te plaire ! Dis-moi donc bien que tu aimes l'homme après avoir aimé l'esprit et le cœur, puisque l'esprit et le cœur t'ont plu, je n'en pouvais douter [3]. »

Nous laisserons à d'autres le soin d'opposer à ce portrait de l'écrivain attaché à sa besogne, celui du Balzac « en beauté », à l'Opéra, dans les salons du grand monde [4] ou dans les restaurants à la mode. Nous ne nous préoccuperons pas non plus de la beauté de son cou, de ses mains ou de sa « crinière léonine » [5], dont il s'est plu à parler lui-même, en traçant le portrait d'Albert Savarus. Quelque beaux que pussent paraître les détails, l'ensemble était assez désavantageux, semble-t-il. Nous préférons évoquer l'image de l'écrivain solitaire, vêtu d'un froc blanc de dominicain, dans

1. Collection Lovenjoul, A 281, fol. 35.
2. *Correspondance*, p. 103.
3. *Lettres à l'Étrangère*, t. I, pp. 54-55.
4. Mme de Bassanville remarque aussi, dans ses *Souvenirs*, que — si original et curieux à connaître que fût Balzac — c'était « un gros garçon, assez laid et sale au possible » et qu'il avait « la singulière passion de barbouiller de pommade ses cheveux qu'il ne peignait jamais et d'arroser de senteurs ses habits qu'il ne brossait pas davantage » (*Les Salons d'autrefois. Souvenirs intimes*. Nouv. éd. Paris, 1878. A. Broussois, pp. 93-94).
5. Th. Gautier, *Honoré de Balzac*, Paris, 1859, Poulet-Malassis et de Broise, p. 8.

http://rcin.org.pl

le calme de sa « cellule de moine », face à face avec le monde formidable qu'il crée : c'est ici l'artiste accomplissant sa fonction, le prêtre célébrant son rite. Nous l'imaginons aussi volontiers au milieu de ses amis. Dès qu'il sentait qu'un lien de sympathie était établi entre lui et ceux qui l'entouraient, dès que le feu du génie allumait sa brillante imagination, il devenait irrésistible. Son admirable talent de conteur — qui nous fait involontairement penser à Adam Mickiewicz, improvisateur, [1] — son inépuisable fantaisie et sa verve de méridional l'élevaient subitement au-dessus de ceux qui l'écoutaient, et le petit homme trapu — qu'on s'est plu à caricaturer tant de fois — les fascinait par sa parole et par l'éclat de ses magnifiques yeux aux étincelles d'or. C'est dans un de ces heureux moments, où toute la personne de Balzac répandait un rayonnement autour de lui, que Lamartine sentit son génie ; il l'observa attentivement et nous laissa de lui un délicieux portrait.

Laissons encore parler Edmond Werdet sur le pouvoir magique qu'il possédait de subjuguer son interlocuteur ou son auditoire par le don admirable de sa parole. Nous serons alors pénétrés de l'étonnante intuition de sa personnalité qu'a eue M^me^ Hanska et de la singulière similitude entre l'image du célèbre écrivain, qui la hantait, et celle de l'homme réel. « Oui, si l'on examinait attentivement son visage large, pâle ou animé de vives couleurs, selon son état de santé, il était impossible de méconnaître un instant l'homme de génie. Son regard, dirai-je, après M. Eugène de Mirecourt, brillait d'un feu étrange. Il avait l'œil noir, profond, scrutateur et magnétique. Dès qu'il se laissait entraîner aux luttes de la conversation, toute sa physionomie revêtait un singulier caractère d'animation. Quelque chose d'étrange, d'inattendu, semblait s'emparer de lui ; sa parole devenait abondante, dominatrice; il

1. Adam Mickiewicz se trouvant la veille de Noël de l'année 1827, à Pétersbourg, au milieu d'une grande réunion, le prince Léon Sapieha le pria d'improviser sur un sujet quelconque. Le poète y consentit avec sa bonne grâce habituelle. Il se retira quelques instants dans une pièce voisine, puis revint vers les assistants, pâle et les yeux brillants. Il récita alors, sur un personnage historique du XVI^e^ siècle, une tragédie de deux mille vers qu'il venait de composer pour l'étonnement émerveillé de son entourage, puis il s'affaissa, brusquement épuisé. A tout le monde il sembla que la démoniaque figure de Samuel Zborowski s'exprimait par la bouche du poète. Cette admirable faculté du poète était bien connue. Il lui arrivait parfois d'improviser en français devant des amis russes, qui ne l'auraient pas compris dans leur langue maternelle (Voir A. E. Odyniec, *Listy z podrozy* (*Lettres de voyage*). Varsovie, 1875-78, t. I, pp. 53-55).

http://rcin.org.pl

tenait tous ses interlocuteurs sous le charme. Dans un entretien intime, au milieu d'un petit cercle d'amis, il pétillait de verve et de saillies. Pour juger à fond de son esprit, il fallait le voir et l'entendre réciter le scenario d'une de ses Nouvelles et surtout de l'un de ses *Contes drôlatiques*, pour lesquels il professait, à juste titre, une affection particulière. Alors il s'emparait de ses auditeurs, il les captivait, il les intéressait, il les émouvait, il les passionnait et les forçait de se livrer à lui corps et âme [1]... »

C'est dans la rue Cassini que Balzac réunissait ses intimes, dans son joli appartement ou dans son jardin, et ces soirées, dit Werdet, « durèrent souvent des nuits entières, tant il possédait l'art de nous séduire, de nous enchaîner à ses récits, à ce point de nous faire oublier complètement l'heure qui fuyait rapide, et de nous mener ainsi jusqu'au matin [2]. »

Nous n'entreprendrons pas de citer les noms de tous ceux qui vinrent frapper à la porte hospitalière du n° 1 de la rue Cassini, nous savons toutefois que Balzac y reçut souvent George Sand et son jeune ami Jules Sandeau, et qu'il leur offrit, par une belle soirée de l'été 1831, un dîner bizarre, devenu historique.

Les relations entre George Sand et Jules Sandeau sont d'ailleurs rompues, lorsque Éveline demande à Balzac ce qu'ils sont tous deux, et que celui-ci attribue cette rupture à une nouvelle affection de la romancière « pour le plus méchant de nos contemporains, H. de L.. [3], l'un de mes ci-devant amis, un des hommes les plus séduisants, mais bien odieusement mauvais [4] ; » et il juge sévèrement la jeune femme, à ce moment-là. Voici ce qu'il écrit en août 1834 à M^me^ Hanska : « Le pauvre garçon est bien malheureux en ce moment. Je lui ai conseillé de venir prendre l'appartement de Borget et de venir partager avec moi jusqu'à ce qu'il ait su se faire une existence avec des pièces de théâtre [5]. » Mais désabusé sur la valeur morale du « pauvre nageur qui allait succomber », s'il ne lui avait pas tendu « une perche », Balzac oubliera, en 1838, lors de son voyage à Nohant ce qu'il pensait autrefois de son « ami George » et écrira à l'Étrangère : « Moi,

1. Edmond Werdet, *Op. cit.*, p. 357.
2. *Ibid.*, p. 358.
3. Latouche.
4. *Lettres à l'Étrangère*, t. I, p. 19, fin mars 1933.
Pourtant, c'est à ses frais que Latouche édita *le Dernier Chouan*, et il y dépensa une somme de 2.600 francs.
5. *Lettres à l'Étrangère*, t. I, p. 188.

http://rcin.org.pl

le dernier de ceux qui la blâmaient sur cet abandon, aujourd'hui je n'ai que la plus profonde compassion pour elle, comme vous en aurez une profonde pour moi quand vous saurez à qui nous avons eu affaire, elle, en amour, moi en amitié [1]. »

L'un des hôtes assez fréquents de Balzac, à ce moment-là, est Eugène Sue, avec lequel il est lié tout particulièrement, depuis qu'ils se rencontrent à la *Mode*. Les gais compagnons mènent une existence assez joyeuse et fréquentent ensemble les salons de ce demi-monde parisien qui offrira à Balzac les types intéressants des Coralie, des Esther, des Euphrasie et celui de Fœdora, cette Olympe Pélissier qu'on lui « donnait » non sans raison et dont nous avons déjà parlé. Ces liens d'amitié se relâchent aussi avec le temps. On se rappelle comment, en 1836, le hasard amena les deux écrivains à l'Hôtel de Bazancourt, prison de la Garde Nationale, et le refus de Sue de partager le dîner de son camarade de captivité, déjà à l'apogée de sa gloire, ce dont celui-ci ressentit une vive irritation, si l'on en croit Werdet.

Rappelons-nous à ce propos l'opinion d'Émile Faguet : « Il eut plutôt des camarades que des amis ». Cette opinion ne nous semble pas justifiée, car si son orgueil grandissant [2], ses velléités nobiliaires et le succès dû à son génie lui aliénèrent beaucoup de gens de son métier, Balzac eut de nombreux amis et de sincères.

Ce sont tout d'abord les amitiés solides qui lui viennent des relations familiales : par exemple, cette excellente M^me^ Delannoy qui l'aida à sortir de la débâcle, en 1826, et qui lui permit, par un nouveau prêt de 10000 francs, de réaliser, en 1832, son projet de voyage en Savoie, où l'appelait instamment la duchesse de Castries. Nous pensons aussi à ce fidèle ami, M. Dablin, qui vint souvent « lédiguériser », c'est à dire apporter au claustré volontaire

1. *Lettres à l'Étrangère*, t. I, p. 462.

2. Voici à ce propos un curieux extrait que nous tirons du *Livre*, hebdomadaire de l'époque : « Le tort de Balzac fut de plaisanter les autres sur leur nom. Qui ne se rappelle pas ses démêlés à ce sujet avec Roger de Beauvoir ? Roger de Beauvoir, dans une complainte sur l'affaire Peytel, avait attaqué très légèrement Balzac à propos du rôle qu'il avait joué dans ce procès et du sans-gêne de sa tenue :

« Gavarni toujours peignait,
Balzac jamais ne se peignait ».

Balzac contesta à Roger de Beauvoir son droit à s'appeler ainsi et pendant longtemps l'auteur de l'*Écolier de Cluny* qui, prétendait-on, n'était ni Roger ni de Beauvoir, prit le parti de s'appeler « Pstt ». Les lettres qu'on lui adressait portaient cette suscription « A M. Roger (si j'ose m'exprimer ainsi) de Beauvoir (si M. de Balzac le permet) » (5^e^ année, 1884).

http://rcin.org.pl

des années d'apprentissage littéraire les nouvelles du monde extérieur, le pourvoir des livres dont il avait besoin pour son travail et surtout soutenir son beau courage. Le brave quincaillier ouvrit plus d'une fois sa bourse aux besoins de son génial ami, aussi celui-ci lui en garda-t-il toujours une sincère amitié : « Ma sœur m'a dit qu'une parole qui m'était échappée vous avait fait de la peine, lui écrit-il en 1845, ce serait me bien mal connaître que de croire que je sois ami à demi... Aujourd'hui, tous ceux qui sont mes amis vrais, sont sur le pied de la plus parfaite égalité. Si vous me pratiquiez un peu plus, vous le sauriez. Je suis resté bien enfant, malgré la réputation que j'ai pu acquérir. Seulement, j'ai l'égoïsme des grands travailleurs : seize heures par jour données à un monument littéraire qui sera gigantesque, ne me laissent rien dont je puisse disposer. Cette privation des plaisirs du cœur est le plus fort impôt que je paye à l'avenir [1]... »

On connaît aussi le bienveillant intérêt que témoignèrent au jeune écrivain le général de Pommereul et sa femme, dont la charmante hospitalité et une collaboration éclairée contribuèrent en une large mesure sinon à établir sa gloire, tout au moins à attirer les regards sur lui. En effet, *le Dernier Chouan* ne fut-il pas une date dans sa carrière littéraire, le premier échelon dans son ascension vers la célébrité ? Voici en quels termes Balzac exprime à ses hôtes sa profonde gratitude : « Comme les tyrannies de la poste prohibent toutes expressions de sentiment que les auteurs sont dans l'habitude de mettre à la première page du livre qu'ils offrent, je désire vivement que cette lettre tienne lieu du témoignage de reconnaissance de M. Balzac envers M. de Pommereul, que j'aurais écrit sur le titre de mon ouvrage. Qu'est-ce que je dis là : mon ouvrage?... Il est un peu le vôtre, car il ne se compose, en vérité, que des anecdotes précieuses que vous m'avez si bien et si généreusement racontées entre quelque coup de ce joli petit vin de Graves et ces beurrées de craquelins.. Tout est à vous jusqu'au cœur de l'auteur et sa plume et ses souvenirs [2]. » Balzac dédia au général et à sa femme son roman *Melmoth réconcilié*, avec une dédicace où on lit ces lignes : « En souvenir de la constante amitié qui a lié nos pères et subsiste entre les fils. »

Enfin, souvent le romancier alla chercher le calme et respirer l'air vivifiant de son cher petit pays de Touraine chez ses amis,

1. *Correspondance*, pp. 418-419.
2. Collection Lovenjoul, A 281, fol. 44.

http://rcin.org.pl

M. et Mme de Margonne, les châtelains de Saché, qui lui témoignèrent invariablement une sincère affection [1]. C'est là qu'il fit un séjour prolongé à l'automne de 1831 et qu'il travailla au premier volume des *Contes drolatiques* et à ses récits pour les *Contes Bruns*. Il y écrivit aussi *Louis Lambert*, *le Lys dans la Vallée*, *la Recherche de l'Absolu* et la fin du *Père Goriot*.

Le moment n'est pas encore venu de parler des liens d'amitié qui existèrent entre Balzac et Henri Monnier, Léon Gozlan, Méry. L'écrivain ne connaîtra Théophile Gautier qu'en 1835, au moment où il demande sa collaboration à la *Chronique de Paris*. Un rapprochement plus étroit ne s'est pas encore produit non plus entre Balzac et Victor Hugo. Le romancier écoute, il est vrai, le 10 juillet 1828 la lecture de *Marion Delorme*, dans la fameuse chambre du « Lys d'or » ; il prend une part très active à la bataille d'*Hernani*, le 25 février 1830, mais, peu de temps après, il attaque vivement la même pièce, dans le *Feuilleton des journaux politiques*. Il ne présente pas le poète sous un jour très avantageux à sa nouvelle correspondante, l'Étrangère : « H..., lui écrit-il en mars 1833, marié par amour, ayant de jolis enfants, est aux bras d'une courtisane infâme ». Et quelques mois après, il lui reparle de Hugo « travaillant pour payer la blanchisseuse de Mlle J... ». Était-ce jalousie professionnelle vis-à-vis d'une gloire déjà consacrée, rivalité des deux prétendants à l'hégémonie littéraire en France ou bien réserve du poète, déjà célèbre, à l'égard d'un romancier, dont le talent était encore très discuté ? Quoi qu'il en fût, nous ne pou-

1. Rien n'a changé à Saché. Les propriétaires successifs ont respecté avec un soin pieux non seulement tous les objets dont Balzac s'est servi personnellement et qui sont restés dans la chambre qu'il occupait, mais encore le cadre qu'il a connu. Dans le salon, les fauteuils ont conservé leur antique velours jaune, et si quelques arbres du petit parc ont pu mourir et être remplacés par d'autres, il en existe beaucoup qui ont donné leur ombre au romancier. Mais point n'est besoin d'avoir la longévité d'un platane ou d'un tilleul pour avoir connu ce temps. La vieille gardienne qui, en l'absence de ses maîtres, nous a accueillie à Saché avec une bonne grâce souriante, nous a dit : « Quel dommage que vous ne soyez pas venue, il y a seulement quinze jours, le tailleur qui vient de mourir, avait connu M. de Balzac, c'est lui qui vous en aurait raconté des histoires de ce temps-là ; il était bien, bien vieux, mais il se rappelait bien tout ce que son père, aussi tailleur, racontait de M. de Balzac qui venait souvent dans la boutique faire un brin de causette ». Hélas, c'était trop tard, en effet, pour chercher dans les souvenirs d'un vieillard ce qui avait pu frapper ces braves paysans de Saché. Mais nous avons parcouru avec émotion les pièces silencieuses du manoir, écouté la chanson mélancolique que murmure la petite cascade, auprès de laquelle venait s'asseoir, m'a dit la bonne gardienne, M. de Balzac, quand il était fatigué d'écrire, et il nous a semblé que cette terre de Touraine nous livrait un peu de son âme, de cette âme si douce, qui calmait et reposait le géant écrasé par sa dure besogne d'écrivain.

http://rcin.org.pl

vons passer sous silence un trait déplaisant chez Balzac, cette sorte d'aigreur qu'il met dans ses appréciations sur ses confrères, et que l'on imputa bien à tort à la funeste influence de Mme Hanska qu'il ne connaissait encore que par un premier échange de correspondance. Il s'aperçoit, d'ailleurs, lui-même de ce travers et demande à la jeune femme : « Ne trouvez-vous pas que je vous parle un peu trop en bien de moi et en mal des autres ! Ne nous croyez pas cependant trop gangrénés [1] ! » En ce qui concerne Victor Hugo, le moment n'est pas encore venu, et nous ne nous proposons point de rechercher les véritables raisons de la nature des relations entre les deux écrivains, en 1832. On sait qu'une belle amitié basée sur une mutuelle admiration s'établira un jour entre les deux princes des lettres et trouvera sa plus haute expression dans les admirables paroles d'adieu adressées par l'ami survivant à celui qui s'en va.

Mais les amitiés les plus persévérantes, les plus solides, Balzac devait les trouver chez les femmes ; ce sont les femmes qui accoururent toujours à son secours aux moments où croulaient les magnifiques châteaux élevés par sa fantaisie, et lorsque ceux-ci menaçaient de l'ensevelir sous les décombres. Elles relevèrent constamment son courage et, victimes elles-mêmes du sort, le consolèrent dans sa détresse.

Peu nous importe l'identité de ces « consolatrices » qui durent parfois s'enfuir de chez le romancier par la petite porte dissimulée dans les plis de la mousseline rose et blanche de sa chambre, et de celles qu'il présente une à une à sa sœur Laure dans la fameuse lettre du 12 octobre 1833. En dehors des deux portraits faciles à identifier [2], nous devinons la personnalité de chacune d'elles par les quelques traits dont Balzac les a caractérisées. Nous essaierons seulement d'évoquer rapidement les figures de ces femmes supérieures — dont les noms seront éternellement liés à celui de Balzac — qui l'aidèrent de toutes les manières à sortir de la mauvaise passe, où il se trouvait pendant le cours des années 1828 et 1832.

En dehors de sa sœur Laure, qui fut toute sa vie pour lui l'amie la plus éprouvée, la douce figure de la *Dilecta* s'offre à nous tout naturellement la première. Nous la reconnaissons facilement dans les adorables figures de Pauline Gaudin, Pauline de Ville-

1. *Lettres à l'Étrangère*, t. I, p. 20.
2. C'est Mme de Castries qui est « la terrible marquise » et « *elle*, la plus chérie » est certainement Mme de Berny.

http://rcin.org.pl

noix et de Mme de Mortsauf que Balzac peignit amoureusement.

Avant cette année 1832, Laure de Berny voit s'enfuir les jours les plus heureux de sa vie. En effet, depuis qu'elle était apparue, à Villeparisis, au jeune Honoré comme la fée bienfaisante d'un merveilleux conte arabe, dix longues années s'achevaient, dix ans nées chargées de souvenirs : premiers moments d'un bonheur ineffable pour le jeune homme, pauvre et timide, qu'une main douce et caressante conduisait vers la gloire, en offrant à son ardente imagination le tableau du monde « galant, vif, brave, exquis et fou » [1], qui venait de disparaître avec la monarchie française ; sa lutte corps à corps contre les difficultés de la vie, allégée par le dévouement admirable, la sollicitude constante et précieuse de Laure, et ces moments d'extase où tous deux croyaient atteindre l'infini par l'amour.

Laure sait que son idole la chérit toujours, qu'il l'élève au-dessus de toutes les femmes, que son cœur déborde pour elle de tendresse et de reconnaissance, mais elle constate avec amertume que son œil ne s'allume plus à sa vue. Les brillantes couleurs de son automne ont pâli devant les souffles meurtriers de l'hiver, et son instinct de femme intelligente lui dit qu'elle est finie, que le bonheur échu si tard était trop grand pour durer toujours... La gloire est venue au logis du romancier et — comme tout homme célèbre — il ne s'appartient plus, il est devenu l'objet rare et précieux que tout le monde se dispute, les femmes surtout.

La paix de Mme de Berny a déjà été troublée plus d'une fois, et elle en souffre cruellement. C'est pour le soustraire à l'influence pernicieuse de la duchesse d'Abrantès qu'elle l'avait emmené en Touraine, en 1830 ; le ciel bleu et l'air caressant de ce pays béni semblaient les avoir ramenés à leurs premières heures d'ivresse, à la vie cœur à cœur entre l'homme de génie et la femme dont « l'unique pensée est l'étude de ses besoins ». C'est sous la double et bienfaisante action de son pays natal et de cette chère amie que Balzac conçoit et écrit à la Grenadière une partie de ses *Contes drolatiques*, pétillants de gaieté comme son cher vin de Vouvray. Mais n'est-ce pas là le chant du cygne de leur amour ? En septembre, le romancier rentre précipitamment à Paris, appelé par divers engagements avec les rédacteurs de journaux. C'est cet hiver de

1. Albert Samain, *Le Chariot d'Or. Versailles*, 47e éd. Paris, 1916, *Mercure de France*, p. 10.

http://rcin.org.pl

1830 et celui de 1831 — avec les dissipations qu'offre la vie parisienne — qui sont cruels à Mme de Berny. Balzac entre dans le monde des viveurs, il fréquente beaucoup les salons, les coulisses, où il rencontre des femmes jeunes et jolies. « Je sais que j'ai ton cœur, ami, oui je le sais, lui écrit-elle à propos d'Olympe Pélissier, mais le souffle des femmes me le gâte. Je t'en vois entouré. et quand je te dis que je n'en souffre plus, je te ments [*sic*] parce que je cherche à me mentir à moi-même ; mais cette feinte continuelle est une fatigue atroce [1]. »

Aussi Laure est-elle heureuse lorsqu'au mois de mai 1831 l'écrivain vient lui demander l'hospitalité, à Nemours, pour achever la rédaction de *la Peau de chagrin*. Elle s'attelle à la besogne : elle relit et corrige les feuillets composés, elle discute certains passages, de sorte que le quatorze de ce mois Balzac peut écrire à Gosselin, son libraire : « Je suis fort en verve, et, ma foi, malgré le plus beau temps du monde, je travaille de manière à avoir bientôt fini. Je suis désolé du retard que cette publication a éprouvé ; mais je n'aurais jamais pu en avoir raison, si je fusse resté à Paris. Aussi je suis bien content de voir arriver *la fin de la peau* [2] !... »

Dans l'été 1832, pendant qu'elle séjourne chez le général Allix, propriétaire du château de Bazarnes, en Nivernais, elle est heureuse de savoir son amant dans le calme de Saché, plongé dans la rédaction de la *Notice biographique de Louis Lambert* ; en pensée, elle le suit partout, comme le prouvent les lettres qu'elle lui adresse en Touraine ; ces lettres respirent une tendresse infinie et une passion ardente, sous lesquelles on devine les morsures de la jalousie — elle n'ignore pas que Balzac est l'hôte fréquent au château de Méré et qu'il attend l'arrivée de la baronne Deurbroucq, pour se déclarer — et la crainte d'être abandonnée un jour par l'homme qui est tout pour elle. Son amour éclate en une joie délirante, lorsque l'écrivain lui apprend de la Poudrerie d'Angoulême qu'il rentre à Paris le douze août : « Mon Didi, laisse-moi respirer, et bien m'assurer que je veille, lui écrit-elle de la Bouleaunière où elle vient de rentrer, viens donc, je tremble d'amour, cher. Ah, chéri, te voir, te presser, me sentir étouffée dans tes bras caressants, te baiser... Viens donc ! Didi... Oh ! viens donc ;

1. Hanotaux et Vicaire, *La Jeunesse de Balzac. Balzac imprimeur. Balzac et Madame de Berny*, Nouv. éd. Paris, 1921, A. Ferroud, Lettre VII, p. 242.
2. Collection Lovenjoul, A 281, fol. 87.

http://rcin.org.pl

je ne puis que répéter ces mots, j'en tremble [1]... » Déjà elle pensait aux moyens de le faire venir auprès d'elle pour empêcher un nouveau retour vers la duchesse d'Abrantès. Vaine crainte, fausse alarme ! L'homme jeune, las des caresses savantes et raffinées des deux femmes vieillissantes, s'élançait au-devant des amours fraîches et saines. Laure ne devinait pas que son amant brûlait d'impatience de rejoindre la marquise de Castries, autre rivale, plus dangereuse celle-là, en sa jeunesse et sa maladive beauté de plante de serre. Le romancier espérait-il, en son for intérieur, réaliser enfin ses rêves de gloire, ses goûts aristocratiques et ses ambitions politiques, en devenant le mari d'une des femmes les plus brillantes du Faubourg Saint-Germain, riche et apparentée aux premières maisons de France ? Nous ne savons. Nous croyons plutôt qu'il fut ému par les grâces séduisantes et la beauté rousse de cette jeune femme coquette et spirituelle, câline et mystérieuse, l'une de celles qui promettent en paroles les délices les plus enivrantes et qui restent chastes et glaciales vis-à-vis de leur amant, dès qu'il ose franchir le cercle dont elles se sont entourées. La belle dame avait souvent reçu le romancier en vogue, au cours de l'hiver passé, dans l'intimité de l'Hôtel Castellane, rue Grenelle-Saint-Germain, et ces heures passées en tête à tête « s'impriment dans le souvenir » de Balzac « comme des poésies inconnues, comme les rêveries qui naissent d'une situation du ciel ou en écoutant de belle musique [2]. »

Ne la connaissait-il pas, d'ailleurs, cette femme dont la tête seule semblait être amoureuse, quand le cœur restait froid, et qui l'attirait comme un gouffre ? Ne l'avait-il pas pressentie, par la puissance de la pensée, comme le jeune Louis Lambert la belle vallée du Loir, au pied du Château de Rochambeau, qu'il n'avait jamais vue plus tôt, phénomène qui lui fait supposer chez l'homme l'existence de deux natures, des « facultés internes dépendantes des lois physiques extérieures » ? N'était-ce pas là la véritable comtesse Foedora, dont on s'efforçait vainement d'établir l'original ? L'artiste avait déjà passé par un enfer de tortures, s'identifiant à son héros, Raphaël de Valentin ; c'était au tour de l'homme d'endurer les mêmes souffrances qui, selon son propre aveu, devaient être le point de départ de sa maladie de cœur.

1. Hanotaux et Vicaire, *op. cit.*, Lettre XVIII, pp. 285-286.
2. *Correspondance inédite de Honoré de Balzac avec la Duchesse de Castries (1831-1848)*. (*Les Cahiers Balzaciens* publiés par Marcel Bouteron, 1928, nº 6, pp. 10-11).

http://rcin.org.pl

On connaît l'histoire de ces amours malheureuses et le retour précipité de Balzac, après son cuisant échec à Genève. La marquise de Castries était destinée à inspirer à l'artiste une autre image de la femme sans cœur, celle de la duchesse de Langeais. « Je crois, écrira-t-il bientôt à l'Étrangère, que si vous aimiez quelqu'un, si vous l'aviez tous les jours attiré à vous dans le ciel, et que vous fussiez libre, vous ne le laisseriez pas seul au fond d'un abîme de froideur, après l'avoir échauffé du feu de votre âme. Mais oubliez cela ; je vous ai parlé là comme à ma conscience. Ne trahissez pas une âme qui se réfugie en la vôtre [1]. »

C'est à la Bouleaunière que l'amant éconduit va chercher l'apaisement et l'oubli, auprès de la vieille amie toute pardonnante. Bien qu'il lui gardât toujours la plus tendre affection, ce n'est qu'après sa mort que Balzac a pu apprécier toute la portée de son dévouement. Un jour, il épanchera, dans une lettre à Éveline, l'émotion qui le gagne, au souvenir de l'amie disparue, en ces paroles véhémentes : « Je serais bien injuste si je ne disais pas que de 1823 à 1833 un ange m'a soutenu dans cette horrible guerre. Madame de B..., quoique mariée, a été comme un Dieu pour moi. Elle a été une mère, une amie, une famille, un ami, un conseil ; elle a fait l'écrivain, elle a consolé le jeune homme, elle a créé le goût, elle a pleuré comme une sœur, elle a ri, elle est venue tous les jours, comme un bienfaisant sommeil, endormir les douleurs. Elle a fait plus ; quoique en puissance de mari, elle a trouvé moyen de me prêter jusqu'à quarante-cinq mille francs, et j'ai rendu les derniers six mille francs en 1836, avec les intérêts à cinq pour cent, bien entendu. Mais elle ne m'a jamais parlé de ma dette que peu à peu ; sans elle, certes, je serais mort. Elle a souvent deviné que je n'avais pas mangé depuis quelques jours; elle a pourvu à tout avec une angélique bonté ; elle a encouragé cette fierté qui préserve un homme de toute bassesse, et qu'aujourd'hui mes ennemis me reprochent comme un sot contentement de moi-même, cette fierté que Boulanger a peut-être un peu trop poussée à l'excès dans mon portrait [2]. »

Pauvre Laure, savait-elle, versant du baume sur le cœur endolori de son amant, qu'un nouveau danger la guettait, cette fois en la personne d'une grande dame étrangère, à qui il écrirait avec mélan-

1. *Lettres à l'Étrangère*, t. I, p. 19, fin mars 1833.
2. *Ibid.*, p. 418, 19 juillet 1837.

http://rcin.org.pl

colie : « Depuis que j'ai respiré et sachant ce qu'était un souffle pur échappé de lèvres pures, j'ai souhaité l'amour d'une jeune et jolie femme, et tout m'a fui ! Dans quelques années la jeunesse sera un souvenir !... Alors, comment espérer à quarante ans ce qui m'aura manqué à vingt [1]... »

Qui ne connaît aussi l'action salutaire exercée sur le romancier par Mme Zulma Carraud, l'amie intime de sa sœur Laure, cette charmante créature qui lui témoigna toujours la plus franche et la plus fidèle amitié, celle qui se fit sa confidente la plus sûre, sa conseillère la plus avisée et la plus désintéressée ? Sa maison, à Saint-Cyr et — au moment qui nous intéresse — à Angoulême, fut une oasis, dans la fraîcheur de laquelle Balzac vint chercher le repos, rétablir son moral et poursuivre ses travaux. C'est précisément en l'été 1832 qu'il vient refaire ses forces dans la sereine atmosphère de la Poudrerie, après l'effort suprême que lui a coûté l'achèvement de *Louis Lambert*. On se rappelle la touchante et mémorable promesse de le soigner, donnée par l'excellente femme à son illustre ami, qui redoutait une attaque de folie, et les paroles émouvantes de ce dernier, écrites en mars 1850 : « Je vous rappelle ce que vous avez dit un jour de moi à Angoulême... Jamais ce mot, votre regard ni votre expression n'ont été oubliés. Tout cela est encore en moi comme au mois de juillet 1832 [2]. »

Cette femme si bonne, si fidèle à ses ternes devoirs, n'éprouvait-elle pour Balzac qu'une tendre amitié ? Ne cherchons pas trop à scruter le passé et à interpréter des sentiments mal définis. Mais nous croyons que le cœur de la « dame d'Angoulême » dut se serrer un peu, lorsqu'après son départ de cette ville, en 1832, il lui écrivit d'Aix ces paroles, peut-être imprudentes, peut-être cruelles : « Vrai, je mérite bien d'avoir une maîtresse, et tous les jours mon chagrin s'accroît de n'en point avoir, parce que l'amour, c'est ma vie et mon essence [3]... »

S'il faut parler ici de la femme incomprise qui trouva chez Balzac son peintre le plus fidèle, il est bien certain que Mme Carraud dut être pour lui un modèle frappant. Elle enrichit, dirons-nous avec Gabriel Ferry, sa galerie de types féminins.

Il est impossible aussi, en parlant des amis de Balzac, de ne pas nous arrêter à la gracieuse figure de Mme de Girardin qu'il avait

1. *Lettres à l'Étrangère*, t. I, p. 8, fin janvier 1833.
2. *Correspondance*, p. 654.
3. *Ibid.*, pp. 140-141.

http://rcin.org.pl

connue jeune fille, lorsqu'il fréquentait le salon de sa mère, Sophie Gay. En 1829, Levavasseur le présente à Émile de Girardin et, dès le début de l'année suivante, il commence à écrire pour *la Silhouette* et pour *le Voleur* et envoie de la copie à *la Mode*. En juin de la même année, il assiste au mariage de Girardin avec celle dont les trois dons les plus éclatants : beauté, esprit, bonté, avaient fait « la reine du siècle », selon l'opinion de Lamartine [1]. Des relations très cordiales s'établissent entre Balzac, les jeunes Girardin et leur mère : l'on se voit tantôt à Paris, chez Sophie Gay, tantôt à Villiers-sur-Orge, et nulle part le romancier ne se sent si bien à son aise qu'en compagnie de cette femme exquise, dont l'affection empressée ne se démentira jamais. « Elle l'aimait comme j'étais disposé à l'aimer moi-même, dit Lamartine, nul cœur, nul esprit n'était plus façonné pour lui plaire. Elle se sentait à l'unisson avec lui, soit par sa gaîté avec sa jovialité, soit par le sérieux avec sa tristesse, soit par l'imagination avec son talent. Lui aussi sentait en elle une créature de grande race, auprès de laquelle il oubliait toutes les mesquineries de sa condition misérable [2]. » Les relations se refroidissent entre Balzac et Girardin dès le mois d'août 1832, à propos de l'édition du *Médecin de campagne*, mais *Delphine divine* emploie toute son influence à faire cesser le désaccord entre les deux hommes, violents et autoritaires. Aussi lui en veut-on, au grand homme, d'avoir écrit à M^me^ Hanska, un an plus tard, les lignes suivantes, même en admettant qu'il ait voulu seulement rassurer « sa jalouse » : « Je n'aime point madame de Girardin et, chaque fois que j'y vais, ce qui est rare, j'en rapporte de l'antipathie [3].. .». Il est vrai que, dès la fin de mars 1833, il écrit à Éveline : « Je vous aime déjà trop sans vous avoir vue [4] », mais ne nous illusionnons pas sur la nature de cet « amour » pour une femme inconnue, à ce moment-là le cœur du romancier appartient encore à M^me^ de Castries. Nous trouvons curieux de rapprocher ce témoignage de la lettre adressée à la marquise de Castries et précédemment citée, où il se plaint avec mauvaise foi « d'être si dépourvu d'appuis sincères ». Avait-il donc oublié ses deux précieux soutiens : M^me^ de Berny et Zulma Carraud ?

Signalons, pour terminer le cycle, le caractère particulier des

1. *Balzac et ses œuvres*, Paris, 1866, M. Lévy, p. 9.
2. *Ibid.*, p. 10.
3. *Lettres à l'Étrangère*, t. I, p. 32, 19 août 1833.
4. *Ibid.*, p. 16.

http://rcin.org.pl

relations de Balzac et de la duchesse d'Abrantès, pour laquelle l'écrivain éprouva une violente passade. Il est certain que, sans compter la passion qu'avait inspirée à Mme d'Abrantès « l'œil charbonné, la chevelure de jais et la bouche surtout » du jeune écrivain, son cadet de quinze ans (elle avait dû le connaître en 1825 ou en 1826), elle aurait voulu lui donner la célébrité. Elle s'y prêta de grand cœur, comme en témoigne, entre autres, sa lettre de 1832 : « Mon cher enfant, je suis pour vous une vraie sœur... Je m'occupe de vous sérieusement. Je veux vous assurer un sort qui sera heureux si je réussis, ce que j'espère [1]. » N'avait-elle pas, ancienne « gouvernante de Paris », et surtout l'une des plus belles femmes de la cour impériale, conservé de précieuses amitiés ? Mais, depuis 1831, Balzac lui échappait visiblement, alléguant la fatigue du travail, en réalité fasciné par la beauté de la marquise de Castries. D'autre part, il laisse sa sœur Laure négocier un mariage avec Mlle de Trumilly qui ne lui déplaît nullement, aussi préfère-t-il relâcher une liaison qui commence à lui paraître gênante. Laure d'Abrantès, ayant vu crouler deux règnes et se défaire des liens qui promettaient d'être solides, se résigne devant l'inévitable et supplie seulement Balzac, prêt à l'abandonner, de lui conserver son amitié : « Je suis profondément blessée par votre silence surtout..., lui écrit-elle, songez aussi que la fidélité en amitié était une chose de rigueur dans le même temps où l'amour ne durait qu'un jour. » Mais les visites de Balzac s'espacent de plus en plus.

Ils ont pourtant eu des jours ensoleillés, — émue qu'elle était d'avoir attiré un homme jeune, débordant de vie, doué d'un talent incontestable, et Balzac ébloui par une « duchesse », héroïne de la merveilleuse légende napoléonienne, qui lui offrait les inépuisables trésors de ses souvenirs, — tous deux unis dans le culte du Géant, dans leur amour effréné du luxe, leur soif de la gloire et de l'argent. Ils passent encore en tête à tête une douce soirée à Versailles, dans le pavillon solitaire que nous retrouvons dans *la Femme de trente ans*. Mais bientôt de nouvelles amours vont se partager le cœur et la tête du romancier.

C'est au retour de Corse, que Balzac apprend à Éveline, très brièvement, la mort de la duchesse d'Abrantès : « Elle a fini comme a fini l'Empire. Quelque jour je vous expliquerai cette femme-là ;

1. Collection Lovenjoul, A 312, fol. 7.

http://rcin.org.pl

ce sera une bonne soirée à Wierzchownia [1]. » Osa-t-il dire à Éva, par une de ces nuits passées en causeries, devant la large cheminée en stuc du manoir ukrainien, [2] qu'il avait tracé le portrait de *la Femme abandonnée* d'après celle qui n'était plus, n'oubliant pas même quelques-uns de ces gestes coquets qui l'avaient charmé en elle ? Lui avoua-t-il aussi que c'est à cette femme qu'il avait emprunté quelques traits pour former l'image de lady Dudley, dans *le Lys dans la Vallée*, qu'elle lui avait fourni le sujet d'*une Ténébreuse Affaire*, conté peut-être l'histoire du *Colonel Chabert* et répandu des larmes, en lisant « la vie de Napoléon récitée par un soldat dans une grange » ? Nous ne le croyons pas. Un artiste avoue-t-il jamais qu'il n'est pas absolument l'artisan de ses œuvres et fait-il aussi la part de ses collaborateurs anonymes ?

1. *Lettres à l'Étrangère*, t. I, p. 487, 8 août 1838.
Quant au marquis de Custine, il semble avoir été sincèrement ému par la mort de la duchesse. Voilà ce qu'il écrit à Balzac le 12 novembre 1838 : « La pauvre M^me^ d'Abrantès !... Vous avez dû être frappé comme moi de cette fin prématurée. Un mois auparavant, je l'avais vue chez moi parfaitement bien ; j'étais établi à Saint-Gratien et j'ai appris sa mort en même temps que les progrès de son mal ; nous avons perdu l'un et l'autre un cœur qui nous aimait, parce qu'il nous jugeait et parce qu'il ne nous jugeait pas. Je vous connais par elle mieux que par moi-même... » (Collection Lovenjoul, A 313).

2. « Je me rappelle que, chaque nuit, vers les deux heures, lorsqu'il avait fini d'écrire dans sa chambre en haut, M^me^ la Comtesse me donnait l'ordre de lui porter une tasse de café bien brûlant, racontait Tomasz Hubernarczak, valet de chambre de M. Hanski et, plus tard, de Balzac, au comte Adam Rzewuski, le dernier neveu par alliance du romancier, lorsqu'il était enfant. » Et il continuait : « Je les trouvais assis toujours au coin de la cheminée, et ils parlaient... ils parlaient... jusqu'au matin... De quoi pouvaient-ils causer si longtemps ? » (*Réminiscences du séjour d'Honoré de Balzac à Wierzchownia, par son neveu*, publiées par le comte Adam Rzewuski, dans : *Le Messager Polonais*, n° 121, 19 mai 1928.

http://rcin.org.pl

Chapitre II.

Balzac et la critique.

Comment Balzac travaille. — Sa collaboration aux journaux et aux revues. Ses relations avec les directeurs. — Sa fécondité créatrice. — *Les Contes drolatiques*. — Quelle est la place reconnue à Balzac dans le monde des lettres, en 1832 ? Opinion défavorable de la presse en général ; celle d'Alfred Nettement. Jugement d'un chroniqueur anonyme. Article de la *Revue des Deux-Mondes*. — La bienveillance attentive de l'étranger. En Pologne : l'étude de Kraszewski ; les sujets empruntés à Balzac. En Allemagne : critique élogieuse du *Dernier Chouan* dès sa publication. Les traductions du Dr Schiff. Différents articles de revues allemandes. — *Eugénie Grandet* traduite en italien.

Nous avons déjà dit que, depuis 1830, Balzac est très répandu dans le grand monde et dans celui des viveurs, qu'on le voit beaucoup à l'Opéra et aux Italiens, où il va « digérer », dit-il, mais c'est le travail qui l'absorbe surtout. Dès le début de l'année 1832, il écrit à Mme de Girardin : « Ne vous moquez pas de votre pauvre maître, qui ne sait rien que par théorie. Il a dit, dans je ne me rappelle plus quel conte drolatique, qu'un quintal de mélancolie ne payait pas une once de frippe ; eh bien, les milliers de quintaux de plaisir qu'on peut récolter dans le monde ne payent pas les billets de la fin du mois. *Ergo*, le maître est esclave, et, comme il n'attend rien que de lui, le pauvre maître travaille, et il est toujours couché à six heures, au moment où vous allumez la vie, les bougies de votre élégante cage ; où vous faites briller, de plus, votre esprit ; où la poésie brûle et scintille ; puis il se lève à minuit et demi, pour travailler douze heures, pendant que vous reposez, après vous être balancée dans mille gentillesses de rêves. *Ecco* [1] ! » Il répond aussi aux appels de la duchesse d'Abrantès, en disant : « Ne vous fâchez pas, je vous en supplie ! j'étais si fatigué de travail, que je suis tombé à l'Opéra en sortant de voiture. Depuis mon retour, je me suis remis à écrire, et je ne bouge pas de ma table [2]. »

1. *Correspondance*, pp. 103-104.
2. *Ibid.*, p. 104.

http://rcin.org.pl

Depuis l'année 1830, Balzac est un collaborateur très actif des périodiques parisiens les plus en vue. Voici ce qu'il écrit, en août 1831, à Gosselin qui le presse, probablement, au sujet des *Nouveaux Contes philosophiques* : « J'ai trouvé chez moi non pas une lettre furibonde, de vous, mais une lettre que je n'aurais pas voulu avoir écrit à un banqueroutier... Cette lettre m'a dégoûté de faire des livres, et comme je suis à peu près maître de me faire mon avenir, je ne veux pas d'une tourmente perpétuelle... Donc, si pour avoir risqué une très grave maladie, et souffert horriblement par le fait même de mes travaux, je n'en suis récompensé que par un procédé disgracieux, je baiserai humblement les mains à la librairie moderne. Je me contenterai des journaux qui m'offrent en ce moment plus d'argent que je n'en espérais, puisque j'ai signé deux marchés qui me donnent sept cents francs par mois pour cinquante-six pages, sans compter le feuilleton, auquel je vais coopérer... Je suis accablé d'ouvrage. N'ayant pas le sou, j'ai promis à *l'Artiste*, à la *Revue des Deux Mondes* et à celle *de Paris*, des articles pour plus de mille francs [1] ...». En effet, l'*Artiste*, fondé en 1830 par Ricourt, publie en février et en mars 1832 *la Transaction* (qui devient, en 1833, *le Colonel Chabert*) ; la *Revue de Paris* fait paraître l'année même *Madame Firmiani*, un fragment de *la Femme de trente ans*, *la Femme abandonnée*, *la Grenadière* et une partie des *Marana*. D'autre part, Balzac, dont les opinions politiques ont pris une teinte nettement légitimiste, au moment où il comptait sur le mariage avec M^lle^ de Trumilly, et qui deviennent encore plus orthodoxes sous l'influence de M^me^ de Castries, fournit des articles au *Rénovateur* (fondé par Laurentie et le duc de Fitz-James en mars de cette année 1832), dans lesquels il défend la cause carliste, et à *la Quotidienne*, dont le royalisme intransigeant est le seul qui n'effarouche pas la censure tsariste.

Il est vrai qu'à un certain moment les relations de Balzac avec quelques directeurs de revues se refroidissent, par exemple avec François Buloz, après la critique sévère des *Contes drolatiques* faite par la *Revue des Deux Mondes*. Contre Amédée Pichot, Balzac est encore plus irrité. Le malentendu eut pour cause la forme tronquée sous laquelle parut *Maître Cornélius*, dans la *Revue de Paris*, à la fin de décembre 1831. D'autre part, le romancier se considérait comme frustré, croyant avoir droit à deux cents francs par

1. Collection Lovenjoul, A 281, fol. 93.

http://rcin.org.pl

feuille : « Dans ma fureur contre Pichot, écrit-il en janvier 1832 à Charles Rabou, ex-directeur de la revue, et contre ce que j'ai cru un manque de parole relativement aux deux cents francs, — ce qui m'a mis dans le plus grand embarras, — j'ai fait venir Canel pour la réimpression de [*Maître*] *Cornélius* immédiate, avec condition de remboursement pour la *Revue* [*de Paris*] [1]... » Mais les relations entre écrivain et directeur sont rétablies dès la fin de l'été, et voici ce que Balzac écrit de Nemours, le 22 novembre, à Gavarni, qui fonde un journal [2] et lui demande sa collaboration : « Je ne suis venu en France,... que par une circonstance étrangère à ma volonté. Je repartirai aussitôt que je le pourrai pour Naples, et resterai huit mois en Italie. Ainsi vous voyez que mon secours est impossible à [prêter pour] votre entreprise. D'ailleurs, je suis engagé par un marché [fait] avec la *Revue de Paris*, à ne signer d'articles dans aucun journal. Puis, j'ai tant d'engagements que, pour n'être [plus] sous la loi d'aucun animal bipède, j'ai besoin de deux ans de travaux. Après quoi, je serai usé comme un canon de rebut [3] ...»

En effet, Balzac est écrasé par des travaux multiples toute l'année 1832, comme il ressort d'une lettre à M^me^ Carraud, écrite de Saché, le 9 juillet : «... Je suis un galérien de plume et d'encre, un vrai marchand d'idées. J'achève en ce moment le quatrième volume des *Contes philosophiques* ; je n'ai plus que quelques pages à écrire... On réimprime *les Chouans*, etc.; il faut les corriger nécessairement. En outre, je prépare un grand ouvrage, intitulé *la Bataille* [4]; puis j'ai à achever un livre en deux volumes in-octavo, *Conversations entre onze heures et minuit* [5]. » On reste véritablement stupéfait devant l'admirable puissance de travail de Balzac et son art de mener de front plusieurs besognes, car il annonce, en outre, à M^me^ de Girardin, le 29 du même mois, l'achèvement des *Études de femmes* et lui demande « une préface écrite par une femme », honneur que la modestie de son amie lui fera décliner. D'autre part,

1. Collection Lovenjoul, A 281, fol. 119.
2. Il s'agit ici du *Journal des Gens du Monde* qui paraît en 1833.
3. Collection Lovenjoul, A 281, fol. 141.
4. Ouvrage dont le sujet hanta Balzac depuis l'année 1829 et qui ne vit jamais le jour : « N'y a-t-il pas de quoi frémir si je vous dis que *la Bataille* est un livre impossible ? écrit-il dans l'une de ses premières lettres à M^me^ Hanska, voici trois mois que je me mesure avec cette œuvre, cette ode en deux volumes, et que de toutes parts on me crie impossible ! »... (*Lettres à l'Étrangère*, t. I, p. 7, janvier 1833).
5. Suite de récits et contes faits par Balzac en collaboration avec Rabou et Philarète Chasles, pour les *Contes bruns*, parus en février 1832, chez Urbain Canel. Il s'était engagé par un traité conclu avec Mame à en tirer deux volumes.

http://rcin.org.pl

une bonne partie de l'année 1832 est remplie par la rédaction des *Contes drolatiques*, dont le premier dixain paraît en avril, chez Gosselin. L'amitié admirative des Carraud, dont Balzac est l'hôte depuis la fin de juillet, et la perspective du voyage en Savoie, lui rendent bientôt sa verve habituelle, et son trop plein de vie se traduit par un retour de puissance créatrice. Dès le 11 août, il écrit d'Angoulême à son libraire : « Je travaille énormément et vous réserve une surprise pour les [*Contes*] *drolatiques* [1]... » Et le 26 novembre, Balzac peut lui écrire de Nemours : « Vous pouvez aller... chez M. Surville, qui aura du manuscrit en assez grande quantité pour *les Contes drolatiques*. La nécessité où je suis de bien surveiller cette impression a changé, pour un moment, mes projets. En faveur de cet ouvrage, je resterai, du premier au seize décembre seulement, à Paris... Dans cette urgence, j'ai donc envoyé à mon beau-frère sept contes (les trois autres nécessitent des recherches à Paris, dans les bibliothèques), pour commencer aussitôt l'impression [2]. »

Donc, l'année 1832, Balzac fait preuve d'une fécondité admirable et d'une variété de talent étonnante.

S'accorde-t-on à lui reconnaître du génie dès cette année, mémorable dans son existence ? Sans compter la jalousie de ses premiers camarades de lettres, comme Latouche, Rabou, Philarète Chasles et autres médiocrités littéraires, le romancier fut sévèrement jugé par la presse de son pays, cette « religion des sociétés modernes », aux tracasseries de laquelle il affecta de rester sourd ou à peu près, comme l'avait fait Mickiewicz dans son pays. Faut-il croire avec Alfred Nettement [3] que c'était par orgueil, « cet orgueil qui est le fond de la nature de M. de Balzac... la source principale de ses qualités et de ses défauts littéraires ?... » Cependant, il ne souffrait pas moins cruellement des attaques continuelles dirigées contre lui et il s'en vengea dans les *Illusions perdues*, qui sont une violente satire du journalisme français.

Dans l'article du 9 février consacré aux *Contes bruns*, *le Figaro*, tout en prodiguant des compliments à l'adresse des collaborateurs de Balzac, l'y malmène vivement.

1. Collection Lovenjoul, A 281, fol. 135.
2. *Ibid.*, fol. 143.
3. *Gazette de France*, 24 février 1836.
« ... M. de Balzac, ajoute le « vigoureux critique » — baptisé ainsi, dans un élan de reconnaissance, par le grand écrivain — avait un prodigieux orgueil, mais de ces bonnes natures d'orgueil, si l'on peut s'exprimer ainsi, pleines de franchise et de rondeur, bien naïves et bien familières, qui se posent d'elles-mêmes sur leur piédestal sans avoir besoin de l'aide de personne ».

http://rcin.org.pl

D'autre part, le premier dixain des *Contes drolatiques* [1] donne à un chroniqueur anonyme l'occasion d'exercer sa verve. Voici en quels termes [2] :

« Nous espérons gagner nos indulgences de carême en critiquant sévèrement *cette débauche d'esprit* de M. de Balzac.

La mère en défendra la lecture à sa fille.

Au lieu de nous avertir par cette épigraphe, au lieu d'attacher la botte de foin à la corne de la bête, croira-t-on que l'honnête libraire du nouveau Rabelais se soit avisé de plaider, dans une préface, la cause de cette littérature *naïve* ? M. Ch. Gosselin compare son auteur à un enfant qui se montre à vous tout nu dans sa parfaite innocence. Nous répondrons à M. Ch. Gosselin qu'en *littérature* les enfants de l'âge de M. de Balzac portent depuis longtemps des culottes. Nous sommes fâchés qu'il n'en soit pas de même en *librairie...* »

La célèbre *Revue des Deux Mondes* ne demeure pas en reste. Un article aigre-doux est consacré aux *Scènes de la Vie privée* ; la louange et le blâme s'enlacent ingénieusement, mais le coup de patte du critique se fait sentir à plusieurs reprises d'une manière assez mortifiante pour Balzac ! « Parlons maintenant d'un écrivain dont on se sera du moins beaucoup occupé de nos jours, s'il n'est pas bien certain qu'il leur survive. M. de Balzac vient de faire paraître de nouvelles *Scènes de la vie privée* [3] qui font suite aux premières, précédemment publiées. Cette dernière production de M. de Balzac, se recommande par les qualités et les défauts qui distinguent tous les autres ouvrages du même auteur. Le poétique et le commun, le faux et le vrai, le mauvais et le bon, s'y trouvent également mêlés et confondus. Il y a bien un peu d'or pur dans chacun de ces bijoux de pacotille, mais à peine en trouverez-vous un ou deux sans alliage. Les nouvelles *Scènes de la vie privée* contiennent cependant plusieurs nouvelles presque entièrement irréprochables. *Le Conseil* n'offre que de jolis morceaux, et ne satis-

1. « Sa plus belle part de gloire dans l'avenir », écrit Balzac à l'Étrangère le 19 août 1833. Le célèbre auteur polonais Joseph-Ignace Kraszewski devait penser autrement au sujet de cette « littérature spéciale » du romancier français, et voici ce qu'il écrivait dans le n° 35 du « *Tygodnik Petersburski* » de 1838 : « Monsieur Balzac ne cesse de publier ses *Cent Contes drolatiques*. Bien entendu, c'est là un moyen pour lui de se débarrasser de dettes et de s'assurer un avenir tranquille, dont il parle dans l'introduction polémique du « *Lys dans la Vallée*, mais sa gloire actuelle et future s'en ressentiront beaucoup... »

2. *Revue de Paris*, 8 avril 1832.

3. Chez Mame-Delaunay.

http://rcin.org.pl

fait pas complètement; mais *le Rendez-vous* est une histoire intéressante et vraie d'un bout à l'autre. *La Femme de trente ans* nous semble la meilleure des nouvelles *Scènes de la vie privée*. C'est un petit tableau plein de coquetterie et de délicatesse. Le portrait de la marquise de Vieumesnil y est surtout bien dessiné, et peint avec beaucoup de finesse. Ces diverses pièces pèchent néanmoins toujours quelque peu par le style [1]. Mais qu'y faire, M. de Balzac ne veut pas écrire. Il ne daigne point en prendre le temps; cependant, s'il écoutait nos conseils, il se défierait singulièrement de sa dangereuse facilité; il laisserait mûrir ses plans et ses pensées; dans ses fabrications de romans, de nouvelles et de contes, il viserait moins à la quantité qu'à la qualité : bref, *il saurait se borner*. — Mais en vérité, ce n'est pas l'instant de soumettre ces sortes d'avis à M. de Balzac. En ce moment, il est sans doute préoccupé de soins bien autres que celui de sa réputation littéraire. L'ambition politique lui est venue avec le cens de l'éligibilité [2]. D'homme de lettres, voici qu'il essaie de se transformer en homme d'état, ou du moins en homme de parti. Candidat légitimiste à la députation de Chinon, voici qu'il entre dans l'un des bassins de la balance électorale avec tout son bagage fantastique, drolatique et philosophique, tandis que M. Girod de l'Ain se place gravement dans l'autre avec toute sa capacité ministérielle et les souvenirs de sa présidence. Nous ne tarderons pas à savoir lequel des deux aura fait pencher de son côté la balance, lequel des deux les électeurs auront jugé peser assez pour aller siéger à la chambre. En attendant, nous souhaitons bonne chance à M. de Balzac [3]. »

L'attitude pleine de réserve et parfois même d'hostilité qu'eut à subir, dans son propre pays, l'un des plus grands réalistes qui soit au monde, ne fut pas adoptée par l'étranger. N'en est-il pas d'ailleurs

1. Le grand chagrin de Balzac, nous le savons, fut de ne point pouvoir atteindre la perfection de la forme. Il s'en plaint à l'Étrangère à la fin de janvier 1833 : « Je travaille dix-huit heures par jour. Je me suis aperçu des défauts de style qui déparent *la Peau de chagrin* ; je la corrige pour la rendre irréprochable ; mais après deux mois de travail, *la Peau* réimprimée, je découvre encore une centaine de fautes. — Ce sont des chagrins de poète. Il est arrivé la même chose pour *les Chouans*. Je les ai réécrits en entier, et la deuxième édition, qui va paraître, a encore bien des taches. De tous côtés, l'on me crie que je ne sais pas écrire, et cela est cruel quand je me le suis déjà dit et que je consacre le jour à mes nouveaux travaux et la nuit à perfectionner les anciens. » (*Lettres à l'Étrangère*, t. I, p. 7, fin de janvier 1833).

2. En cette année 1832, Balzac, avec l'appui du duc de Fitz-James et du prince de Montmorency, se présente à Chinon comme candidat royaliste à la députation, contre Girod de l'Ain, qui l'emporta dans la lutte électorale.

3. *Revue des Deux Mondes*, 14 juin 1832.

http://rcin.org.pl

souvent ainsi et n'avons-nous pas vu tout récemment des écrivains — dont l'éloge n'est plus à faire —, appréciés et aimés hors de France, par un large public, n'obtenir audience chez nous que d'une petite élite !

Nous avons dit, dans la première partie de cet ouvrage, qu'en Pologne, en dehors des littérateurs, un grand nombre de gens cultivés appartenant pour la plupart à l'aristocratie terrienne, connaissaient l'œuvre de Balzac et suivaient attentivement les productions du grand écrivain. Voici ce qu'écrit Kraszewski, dans une étude consacrée aux romanciers français contemporains : « Je passe enfin à celui d'entre eux qui est leur plus célèbre, plus original et meilleur écrivain, à M. Balzac. Nous ne saurions le juger, car nous ne trouverions rien à lui reprocher; nous ne pourrions que lui adresser des louanges et faire à son propos quelques observations de caractère général. Bien des auteurs dont le seul titre de gloire est le roman, cesseront d'occuper le public avant qu'on ait compris la valeur de cet écrivain. En effet, cet humour, cette justesse dans les moindres observations, cette patience flamande dans la peinture des milieux, ne peuvent être appréciés que par celui qui a lu. Malgré l'accueil chaleureux qu'on lui a fait en France... quelques-uns lui ont déjà reproché les *Contes drolatiques*, un peu scabreux, il est vrai ; on a aussi remarqué qu'il n'est pas devenu grand d'un seul coup, qu'il avait longtemps écrit, se dissimulant sous un prête-nom, pour les libraires, des romans à cinq volumes ; que ceux-ci, n'ayant attiré l'attention par rien de particulier, ont sombré dans l'oubli. Quoi qu'il en soit, depuis qu'il a fait paraître *la Peau de Chagrin*, *la Physiologie du mariage* et *les Scènes de la Vie de province* et *de Paris*, sa gloire est bien établie, et aucun journaliste ni feuilletoniste ne saurait la contester, car elle est bien méritée [1]. »

Les Scènes de la Vie privée inspireront même quelques auteurs polonais. Il est désormais établi que Jules Slowacki emprunta à Balzac le sujet de *la Grande Bretèche*, dans son drame populaire, intitulé *Mazeppa* [2]. D'autre part, en 1834, il paraît, dans le périodique *Rozmaitosci Warszawskie* une nouvelle intitulée *Le Roman le plus récent* (signé I. M.). Il y est question d'un certain capitaine qui n'aime pas Balzac, car « celui-ci ne parle dans ses ouvrages que de femmes, de blondes, de mousselines, de soupirs, etc. ». Cela ne

1. *Wybór pism. Studja i szkice literackie* (*Œuvres choisies. Etudes et esquisses littéraires*). Varsovie, 1895. Löwenthal, t. X, p. 21.

2. Cette question a été vivement débattue en Pologne. Voir notre ouvrage *Balzac en Pologne, Essai de bibliographie*, II, chapitre intitulé : *Influence de l'œuvre balzacienne.*

http://rcin.org.pl

l'empêche pas de lire le romancier et, comme lui aussi se mêle d'écrire, d'utiliser le sujet qu'il trouve un jour dans *le Voleur* et qui frappe son attention.

La bienveillance attentive des étrangers vis-à-vis de Balzac, à l'époque qui nous occupe, n'est donc pas douteuse, et il est bien sûr que l'écrivain devait trouver là une juste compensation aux misères que lui faisaient subir les critiques et les journalistes français, à l'indifférence de ses compatriotes.

Aussi quelle hâte a-t-il de partager avec sa sœur Laure la joie d'avoir rencontré, chez le baron Gérard, des Allemands qui lui ont dit : « qu'à partir de la frontière de France sa réputation commençait et qu'il serait bientôt à la tête de l'*Europe littéraire* ». Et il confie à cette chère amie qu'il « s'était laissé aller à croire qu'ils pensaient ce qu'ils disaient, et, pour être vrai, qu'il les aurait écoutés toute la nuit [1]. » Il voyait bien que ce désir d'expansion à l'étranger, naturel à un écrivain, commençait à se réaliser.

En effet, dès 1830, la critique allemande signalait au public *le Dernier Chouan*, à propos de la traduction que venait d'en faire le Dr Schiff [2]. Nous verrons plus tard, comme le fait remarquer M. Baldensperger, dans le livre si admirablement documenté qu'il consacre à Balzac [3], qu'aux environs de 1835, la renommée de Balzac est déjà bien assise en Allemagne. Mais il est intéressant de constater qu'un an seulement après la publication des *Chouans* à Paris, une critique favorable à l'écrivain élève déjà la voix : « Un tableau aussi vivant et aussi fidèle de la chouannerie n'aurait pas encore été peint, paraît-il, ainsi du moins l'affirme la *Revue Encyclopédique*... Au point de vue historique, cette œuvre est très importante, elle ne l'est pas moins au point de vue artistique. La peinture et la représentation de certains caractères sont, paraît-il, excellents. Le livre offre une multitude de scènes vraiment dramatiques », lit-on dans les *Blätter für literarische Unterhaltung* de 1830.

Nous pouvons suivre année par année le chemin que fait Balzac parmi les Allemands. Le même Dr Schiff vient de traduire *les*

1. *Correspondance*, p. 176, juin 1833.
2. Depuis, le Dr Schiff, une des personnalités remarquables de cette période, si l'on en croit les souvenirs de Willibald Alexis, publiés dans le *Der Freimüthige oder Berlin Conversationsblatt* du 6 novembre 1835, traduisit, entre autres œuvres de Balzac, *la Peau de chagrin*, en prenant toutefois beaucoup de liberté avec son texte. Cette traduction eut un grand succès en Allemagne.
3. *Orientations étrangères chez Honoré de Balzac*, p. 202 et suiv.

http://rcin.org.pl

Scènes de la Vie privée. Peu après, le livre est ainsi signalé dans la *Hallersche Allgemeine Literaturzeitung* de novembre 1831 : « M. de Balzac appartient, sans conteste, à l'une des manifestations les plus remarquables de la littérature française contemporaine. Vérité, rondeur, force et finesse sont les qualités de son beau talent de conteur... Parce qu'il possède les qualités nommées plus haut — et qui sont communes à la prose française contemporaine — à un tel degré, ses œuvres sont dignes d'être traduites et imitées. » Après avoir engagé les auteurs allemands à suivre les traces de Balzac, l'auteur de l'article présente une analyse des six petits récits qui constituent l'ouvrage. « Évidemment, dit-il, l'amour et le mariage sont ici le levier de la vie de ses compatriotes du sexe féminin, comme un fil conducteur, capable de les guider dans un chemin périlleux. Nous le recommandons également à nos lectrices allemandes ». Quant à *la Peau de chagrin*, elle n'obtient pas un moindre succès auprès du public allemand. Une première critique parut, en novembre 1832, dans la *Ienaische Literatur Zeitung*, bientôt suivie d'une autre, aussi élogieuse, dans le *Freimüthige* (n° 55, année 1833). W. von Lüdemann écrit entre autres : « Quand nous avons fini ce livre, il nous semble que nous sommes sortis d'un enfer. Ce n'est d'ailleurs pas autre chose que cela, mais la vie qui s'en dégage, la prodigieuse variété et la force extraordinaire dont est peint cet enfer, nous attirent vers ces tableaux ».

Bien qu'en 1833 paraisse, dans la *Piccola Biblioteca di Gabinetto* (Milan), une traduction d'*Eugénie Grandet*, il faut attendre le voyage de Balzac à Turin, en 1836, et son second voyage en Italie, en 1837, pour que la presse italienne le signale à l'attention du public.

En ce qui concerne l'Angleterre, au moment qui nous occupe, les œuvres de Balzac y sont à peu près inconnues.

http://rcin.org.pl

Chapitre III.

Les divers courants d'influences.

La filiation de Balzac : Rabelais, les *Contes drolatiques*, hommage au grand Tourangeau. Affinités physiques de Balzac avec le héros de Rabelais : son grand appétit, son goût pour les femmes. — Les progrès de Balzac dans l'art réaliste : *Le Curé de Tours*. *La Bourse* ; peinture du milieu où les héros évoluent. — Le romantisme latent dans l'œuvre de Balzac. Différentes formes de ce romantisme. *La Grande Bretèche* et le romanesque fantastique. *Louis Lambert* et le romantisme mystique. — Balzac émule de Gœthe. La position respective de ces deux génies en 1832. Ce que révèle *Louis Lambert* sur les intentions de son auteur.

Il ressort de l'ensemble des œuvres que Balzac continue, amplifie ou achève en cette année 1832, que des inspirations diverses se disputent son génie. Il semble vouloir prendre, dans un élan de bonne humeur féconde, un ferme contact avec la réalité, suivant en cela la véritable pente de son puissant tempérament. Quelle influence raisonnée accepte-t-il donc de subir, sinon celle de Rabelais, qu'il considéra toujours comme un profond moralisateur, ayant rempli son travail de réaction contre le vain et débilitant spiritualisme de la fin du Moyen-âge. C'est un but semblable que se propose Balzac, en recommandant, dans les *Contes drolatiques*, à la société de son temps le culte panurgien de « Messer Gaster », en d'autres termes, de la saine nature. Nous tenons ici la filiation directe du grand réaliste qui succède à ses deux puissants devanciers, Rabelais et Molière, en créant des types si parfaitement caractérisés et si vivants, qu'ils en deviendront immortels.

Comme Rabelais, Balzac s'en prend à son époque, à cette société qui se détruit, selon lui, par l'excès de l'intelligence, de l'égoïsme et de la cupidité. Il la représente en couleurs fortes, et parfois même sinistres, dans les *Romans et Contes philosophiques*, dont la préface est écrite par Philarète Chasles, évidemment le porte-parole du romancier, à qui il fait dire : Ce ne sont pas maintenant les ravages de la pensée idéaliste, mais ceux du sensualisme analytique que le conteur philosophe peut retracer aujourd'hui. Balzac peut bien

http://rcin.org.pl

conseiller à Éveline de prendre les *Contes drolatiques* comme « des arabesques insouciantes tracées avec amour » ; il peut, d'autre part, sembler les mettre en dehors du monument gigantesque que constituera *la Comédie Humaine*, il rend par là hommage à la mémoire de son glorieux compatriote tourangeau. Mais, tout en provoquant le rire des gens par la lecture de ces facéties grivoises, d'une verve assez grosse, il est animé, lui aussi, par le désir de rappeler à la vie « cette société rendant le dernier soupir dans des rideaux de pourpre, d'argent et de soie », de lui infuser un peu de son optimisme, de son inlassable courage, en lui recommandant comme devise : fais ce que dois, advienne que pourra.

Le culte de Rabelais correspond chez Balzac à un sentiment si vif qu'il ne peut s'empêcher d'entonner les louanges de celui-ci, dans tous ses ouvrages. Nous consultons avec fruit, à ce sujet, l'ouvrage de M. J. Boulenger[1], et nous constatons avec lui que, dans *la Peau de chagrin*, l'écrivain nous offre, à propos d'un banquet, « une joyeuse vie à la Panurge, où l'on fait un fameux tronçon de chère lie ». Sans compter évidemment les *Contes drolatiques*, bien d'autres ouvrages contiennent une évocation de « Maître François ».

Ce n'est pas seulement par le culte de la bonne nature, opposé aux sentiments de son temps, que Balzac est un disciple de Rabelais ; nous ne pouvons ne pas apercevoir chez lui des affinités physiques avec le héros de celui-ci. On sait que le romancier, habituellement si sobre pendant ses excès de labeur, stupéfiait son entourage par la furie de son appétit, lorsqu'il s'accordait un peu de liberté et se trouvait en bonne compagnie. Tel fut le fameux dîner chez Véry, qui coûta au libraire Werdet 127 francs 50 centimes (somme énorme pour ce temps), dîner que le romancier engouffra à lui seul.

Ce goût de Balzac pour les morceaux friands, il le trahit lui-même, dans une lettre adressée de Wierzchownia à ses nièces, en 1849. Malgré les élans et les grands tétras (fournis par les interminables forêts des Hanski) et que « M. de Balzac » ne se lassait pas « d'admirer dans l'antichambre », malgré les cailles, les perdreaux et les bécassines que « l'on servait bardés de lard sur des croûtons » et dont il « raffolait », d'après Tomasz Hubernarczak, il demande à sa sœur la recette d'une certaine « sauce tomate » et

1. *Rabelais à travers les âges*, Collection Saint-Germain-des-Prés, n° 2, Paris, 1925.

http://rcin.org.pl

d'une « purée d'oignons » pour faire connaître aux cuisiniers moujiks « toutes les ressources et toute la coquetterie des inventions de la cuisine parisienne ».

Par ailleurs, n'existe-t-il pas d'autres similitudes de tempérament entre le personnage imaginaire et l'homme réel ? Balzac ne se conforme-t-il pas à la volonté de la nature, dans ses relations avec les femmes ? Dans les beaux rêves qu'Honoré — tout jeune — développait à sa sœur Laure, en 1822, ne prévoyait-il pas déjà des « bonnes fortunes en foule » ? Ne lui recommandait-il pas de lui envoyer, en fait de « veuves de trente ans », toutes celles qu'elle trouverait, « franches de port, sans fêlure ni soudure... riches, aimables ; pour jolies, ajoutait-il, on n'y tient pas... Le vernis passe et le fond du pot reste [1] ! »

En 1846, dans un transport d'émotion, Balzac fait amende honorable à celle qui allait bientôt le rendre père, et sollicite son pardon de ses infidélités, en lui écrivant : « Oh ! bon petit *louloup*, mets-toi bien dans le cœur, sinon dans la tête, que, depuis 1833, je n'ai jamais *aimé* que toi, qu'il n'y a pas d'autre nom dans mon cœur, et que si nous avions été réunis pour toujours en [18]34, je n'aurais pas eu d'yeux ni de sexe pour qui que ce soit d'enjuponné. Voyons ? Un homme est-il une femme ? Peut-il rester, de 1834 à 1843, sans femme ? Tu es assez instruite, médicalement parlant, pour savoir qu'on irait à l'impuissance et l'imbécillité. Tu disais : « Des filles ». J'aurais pu être dans un état semblable à celui de l'ami de G[eorges] [2], à Rome. Mets en balance le besoin impérieux de distraction qu'ont les gens d'imagination en travail perpétuel, les misères, les lassitudes, etc.[3]. »

Les tendances réalistes de Balzac qui concordaient si bien avec un côté de sa nature et que nous attribuons en grande partie à l'influence de Rabelais et de Molière, influences qui s'étaient déjà manifestées si heureusement dans les premières *Scènes de la Vie privée*, se cristallisent définitivement au cours de cette année, qui précède la naissance d'un chef-d'œuvre : *Eugénie Grandet*.

Nous ne nous proposons pas d'analyser une à une les œuvres nées de cette inspiration, en 1832, sous la plume de l'écrivain.

1. *Correspondance*, p. 43.
2. Mniszech.
3. Mme Hanska fut sur le point de devenir mère, en 1846, d'un enfant qui devait porter, selon le vœu de Balzac, le nom de Victor-Honoré (*Lettres à l'Étrangère*, t. III, pp. 363-364).

http://rcin.org.pl

Nous ne pouvons cependant pas nous empêcher d'admirer les progrès de Balzac dans l'art réaliste. *Le Curé de Tours* représente, avec un relief étonnant, quelques salons de la pieuse société tourangelle sous la Restauration. Dès les premières pages, on est empoigné par le spectacle de ces deux prêtres évoluant dans un monde étroit et figé, plein de passions, à la fois mesquines et fortes. Balzac représente, d'une part, l'abbé Birotteau, humble fils de paysan, qui ne pense quitter la maison de M^lle^ Gamard que pour le paradis, et, d'autre part, l'odieuse figure du congréganiste Troubert. Il réalise ainsi deux types bien différents et tous deux bien caractéristiques, dont l'un devra son élévation à l'anéantissement de l'autre, d'ailleurs bien facile à écraser. Dans ce roman, qui a les proportions d'une nouvelle avec ce que celle-ci comporte de sobriété et de concision, l'écrivain effleure au passage la lutte entre les *libéraux* et les *ultras*, sous le ministère de M. de Villèle ; par contre, il étale avec une certaine complaisance l'activité souterraine et inlassable de la Congrégation. Balzac, qui place son roman en 1826, ne reste pas étranger à la politique de l'association, dont le siège demeura rue du Bac, jusqu'en 1830, et nous la montre à l'œuvre, avec un art admirable. Quant aux personnages des deux prêtres, de M^lle^ Gamard, de M^me^ de Listomère et du « vieux malin », prudent et retors, ils sont d'une plasticité et d'une vérité si éternelles qu'on semble apercevoir, sous les nefs de Saint-Gatien, la souriante et béate figure de l'abbé Birotteau et le regard scrutateur de son redoutable adversaire. Et, lorsqu'on a quitté le vieux temple, on cherche instinctivement, à l'ombre de celui-ci, une maison qui « ne pouvait être habitée que par des êtres arrivés à une nullité complète ou doués d'une force d'âme prodigieuse », cette habitation solitaire, où s'accomplit silencieusement l'assassinat moral et physique du bon vicaire de Tours.

Dans la production littéraire de Balzac en cette année 1832, nous remarquons un autre curieux témoignage d'inspiration réaliste, la charmante nouvelle intitulée *la Bourse*, dédiée à l'une de ses amies, Sofka Kozlowski. Ce ne sont pas les données et les péripéties de l'histoire qui présentent pour nous un intérêt particulier. Ce qu'on admire dans cet original petit conte, c'est l'atmosphère d'équivoque dans laquelle Balzac baigne ses personnages, du commencement à la fin. Ce caractère trouble et inquiétant est admirablement rendu par la peinture de l'appartement, de cet étonnant mélange de meubles précieux et d'objets misérables, et par l'aspect physique des êtres qu'il anime.

http://rcin.org.pl

Nous pressentons déjà ici cette rare faculté de faire connaître, par la peinture du milieu physique dans lequel ils vivent, l'âme des personnages du roman. C'est un procédé analogue à celui qui, plus tard, nous fera soupçonner à l'avance tous les détours du cœur du père Grandet, par la fameuse description de sa maison. Le romancier ne tâtonne plus : il a déjà conscience de la nature de son génie.

Cependant, nous sommes bien forcés de remarquer qu'il n'a pas complètement secoué l'influence romantique que, d'ailleurs, il subira toujours. Byron, Hoffmann et Gœthe restent pour lui des modèles, de même que l'Orient représente toujours à ses yeux un monde merveilleux et fantastique.

S'il n'a pas entièrement rompu avec les procédés romantiques, est-ce hétérogénéité de talent (comme le remarque Faguet un peu rudement), ou nécessité d'être à la page, de servir à son public, engoué de fantastique, des sensations fortes ? Nous inclinons à cette dernière hypothèse, s'il faut en croire ce qu'il écrit à Éveline, dans sa première lettre : « Mettez, madame, les choses qui vous choquent dans mes ouvrages sur le compte de cette nécessité qui nous force à frapper fortement un public blasé. Ayant entrepris, témérairement sans doute, de représenter l'ensemble de la littérature par l'ensemble de mes œuvres ; voulant construire un monument, durable plus par la masse et par l'amas des matériaux que par la beauté de l'édifice, je suis obligé de tout aborder pour ne pas être accusé d'impuissance [1]. » Quoi qu'il en ait été, *l'Expiation* qu'il écrit à Saint-Firmin, sous l'œil tutélaire de M^me^ de Berny, et dont il offre le manuscrit à la duchesse de Castries, est toute baignée de romantisme [2]. Ce dernier épisode, joint plus tard aux autres fragments, parus en 1830 et 1831, est le couronnement d'une des œuvres les plus caractéristiques de Balzac pour le sujet qui nous occupe à cette période. Tout porte la trace d'un romantisme qui, à vrai dire, n'est pas celui que l'année 1830 a consacré, mais s'apparente plutôt au romantisme d'une Anna Radcliffe, de Maturin, de Ducray-Dumesnil et autres, et, par conséquent, à l'inspiration d'où sont sortis les premiers ouvrages de Balzac, signés d'un nom d'emprunt.

1. *Lettres à l'Étrangère*, t. I, p. 3.
2. Nous savons qu'il voudra la dédier, comme marque de reconnaissance, à sa nouvelle et mystérieuse admiratrice d'Ukraine. « Mais, lui écrit-il, une personne qui est une mère pour moi, et dont je dois respecter les caprices ou même la jalousie, a exigé que ce muet témoignage de mes sentiments secrets disparût ». (*Ibid.*, t. I, p. 3).

http://rcin.org.pl

La Grande Bretèche s'allie davantage au romanesque fantastique de Hoffmann, influence d'ailleurs plus manifeste dans *la Peau de chagrin*. Ici tout concourt à créer l'atmosphère à la mode : la maison qu'un ordre rigoureux, par delà la tombe, maintient dans un état d'abandon, avec les herbes folles qui envahissent le jardin et donnent au domaine un aspect à la fois lugubre et mystérieux, les personnages et, en particulier, cette mourante décharnée et fiévreuse, qui fait tant d'impression sur le notaire [1], les péripéties du drame d'une cruauté sauvage. Les proportions réduites de cette nouvelle contribuent singulièrement à accentuer l'impression de malaise et d'effroi qui s'en dégagent.

Avec *Louis Lambert* nous voici en face d'un romantisme d'une autre qualité, tout intérieur peut-on dire, qui se perd dans les régions nébuleuses du mysticisme de Swedenborg, et qui trouvera sa plus haute expression dans *Séraphîta*.

Est-il utile de répéter, après tant d'autres, que cette *Notice biographique de Louis Lambert* est une œuvre confuse, mêlée, où toutes les intentions de l'auteur se devinent plus qu'elles ne s'expriment, sous le fatras philosophique dont il les enveloppe ? Nous n'insisterons pas davantage sur cette fameuse rivalité avec Gœthe, dans laquelle s'engageait hardiment Balzac, comme il le reconnaît lui-même. Il est certain qu'à cette époque déjà le désir d'exercer en Europe l'hégémonie intellectuelle devait le tenter. Pourquoi ne pas remplacer dans l'attention du monde lettré le vieillard qui venait de mourir ? Avant l'Allemagne, la France n'avait-elle pas connu cette royauté de l'esprit, exercée par Voltaire dans sa retraite de Ferney ? C'est à l'instar de Gœthe que Balzac a voulu peindre un grand génie en lutte avec lui même et avec le monde. Il a essayé patiemment de montrer, dans un cerveau parfaitement organisé, l'éclosion des idées et leur combat. « Son œuvre portait les marques de la lutte que se livraient dans cette belle âme ces deux grands principes, le Spiritualisme, le Matérialisme, autour desquels ont tourné tant de beaux génies, sans qu'aucun d'eux ait osé les fondre en un seul [2]. » Tous les problèmes qui agitent les

1. Quoi qu'en dise Balzac à Mme Hanska : « J'ai lu Hoffmann en entier ; il est au-dessous de sa réputation... » (t. I, p. 72, 2 novembre 1833), l'écrivain, consciemment ou non, a subi l'emprise du conteur berlinois. Les Allemands n'ont pas été les derniers à le reconnaître. « Balzac veut devenir à tous les points de vue un Hoffmann français », dit-on dans le *Literaturblatt zum Morgenblatte*, 1833, nº 19, à propos de *la Peau de chagrin*.

2. *Louis Lambert*, t. XXXI, p 104.

http://rcin.org.pl

esprits de cette époque sont évoqués, bien qu'enveloppés d'une idéologie religieuse assez brumeuse. Le goût sûr, si souvent manifesté par Laure de Berny, son instinct de femme aimante, l'avertirent que son ami ne sortirait pas victorieux de la « joute » avec Gœthe et Byron, qu'il avait encore du chemin à faire pour atteindre leur gloire déjà bien assise. Certes, le moment n'était pas encore venu pour mettre Balzac sur le même plan que le sage de Weimar et le créateur de *Manfred*. N'oublions pas toutefois qu'à la veille de sa mort, Gœthe, toujours si curieux des manifestations de l'esprit et, par ailleurs, assez hostile à Victor Hugo, avait pressenti, à la lecture de *la Peau de chagrin*, tout le génie du jeune auteur, « génie supérieur », disait-il [1], et portait sur son journal, le 11 octobre de la même année 1831, la note suivante : « œuvre admirable d'un genre nouveau ».

Balzac lui-même fut-il entièrement satisfait de son œuvre ? Vit-il dans son *Louis Lambert* des valeurs inaccessibles aux autres, comme Maître Frenhofer qui s'extasiait naïvement devant la beauté de son chef-d'œuvre, alors que ses deux amis, Poussin et Porbus, maniant la toile dans la lumière, sous toutes ses faces, n'apercevaient au milieu de « couleurs confusément amassées » qu'un pied nu, « un pied délicieux, un pied vivant » [2] ? Certainement pas. Nous constatons chez lui cette noble inquiétude, cette souffrance du créateur qui s'aperçoit de l'imperfection de son œuvre et veut lui donner une forme plus achevée. « J'ai un regret, écrira-t-il bientôt à sa mystérieuse princesse lointaine, c'est de vous avoir vanté *Louis Lambert*, le plus triste de tous les avortons. Voici près de trois mois que j'ai employés à refaire ce livre... Cette œuvre est encore incomplète, quoiqu'elle porte cette fois le titre pompeux de *Histoire intellectuelle de Louis Lambert*, et quand cette édition sera épuisée, il viendra encore un *Louis Lambert* moins incomplet encore [3]. » Laissons de côté ce nouveau problème et remarquons par contre que ce roman

1. *Sechs und dreissig Briefe von Gœthe* (*Gœthe-Jahrbuch*, Francfort-sur-le-Mein, publié par le Dr L. Gaiger, 1880, t. I, p. 287), lettre du 17 novembre 1831 au chancelier von Müller.

2. *Le Chef-d'œuvre inconnu*, t. XXVIII, p. 31.
Dans *Louis Lambert*, « un beau pied nu » se profile souvent au milieu des pages confuses où Balzac étale sa philosophie.

3. Voici ce qu'il écrivait à Gosselin au sujet de cette nouvelle édition, le 26 novembre 1832 : « J'ai passé quinze jours et autant de demi-nuits à refondre et à corriger *Louis Lambert*, depuis le jour où j'ai reçu à cet égard une proposition... *L*[*ouis*] *Lambert*, détaché, œuvre de mélancolie, ne nuira pas plus à la vente des *Romans et Contes* [*philosophiques*] qu'*Atala* n'a nui au *Génie du Christianisme* »... (Collection Lovenjoul, A 281, fol. 143).

http://rcin.org.pl

autobiographique est une fusion de divers courants intellectuels qui, à ce moment, agitaient l'esprit de Balzac. C'est aussi le fruit de sa cohabitation avec les mystiques d'une part, avec les métaphysiciens allemands [1] par ailleurs. On y sent surtout la curiosité de l'écrivain vis-à-vis des phénomènes que la science n'a pas encore enregistrés [2], sa soif de soumettre, comme Faust, tout l'univers à l'empire de l'esprit, bien qu'il appartienne à une époque superstitieuse et assoiffée de surnaturel. Ce roman dénote enfin l'intérêt croissant de Balzac pour Swedenborg : sans cesse aux prises avec les difficultés de la vie, il s'envolait volontiers en pensée dans les régions éthérées, où Louis Lambert cherchait son ange sœur.

1. C'est Barchou de Penhoën, le traducteur de *la Destination de l'homme*, de Fichte, qui semble avoir initié Balzac à la doctrine du philosophe allemand.

2. N'oublions pas que nous sommes à une période où les phénomènes inexpliqués comme le magnétisme, le somnambulisme, la seconde vue, provoquent de toutes parts une ardente curiosité. C'est vers 1823 que le Dr Koreff entreprend de vulgariser à Paris les doctrines magnétiques qu'il résume dans sa *Lettre d'un médecin étranger*, si vivement attaquée. Balzac a bien connu le célèbre Allemand qui, par ailleurs, l'a initié avec complaisance à l'œuvre d'Hoffmann, et, en 1832, nous le voyons, d'après le curieux *Journal du Comte Apponyi* (publié par Ernest Daudet, Paris, 1913-1926, Plon-Nourrit), intéressé, quoique sceptique, par les manifestations du magnétisme. Le chroniqueur reproduit ensuite une curieuse conversation tenue, deux ans plus tard, par Balzac, transformé en champion du magnétisme, à la suite d'une expérience soigneusement contrôlée par lui : « Je suis moi-même magnétiseur, disait-il, et j'ai une telle force qu'il est bien peu de personnes qui me résistent »... (Voir pp. 428-431).

http://rcin.org.pl

Chapitre IV.

La rencontre de Madame Hanska

Dispositions sentimentales de Balzac lorsque lui parviennent les premières lettres de l'Étrangère. Le sort de ces lettres. — Les sentiments qu'Éveline laisse poindre pour l'écrivain. — Ceux qu'elle éveille chez Balzac. — Correspondance de leurs pensées. Envoi de *l'Imitation*. — Premières confidences. Curiosités d'Éveline. — Raisons qui déterminent la famille Hanski à voyager à l'étranger. — Apparition de Mme Hanska dans l'œuvre de Balzac : *le Médecin de campagne*. Éveline et *la Fosseuse*. Géniale intuition de Balzac. Essai de définition de la *tesknota*. — Attitude maladroite de Balzac. Les premières jalousies de Mme Hanska. Sa conception de l'amour, conception semblable à celle de Mickiewicz. Ses scrupules religieux. La dédicace de *Louis Lambert*. Le désir de Balzac d'aller à Neuchâtel.

Il est aisé de comprendre qu'en la disposition d'esprit où était Balzac, en achevant son roman, les lettres d'une lointaine inconnue devaient produire sur lui une impression assez forte. D'autre part, la blessure faite par Mme de Castries le faisait souffrir cruellement et lui donnait le désir obscur d'une éclatante compensation. Il se sentait enveloppé d'une solitude qui aiguisait son désir d'être aimé par une femme jeune et jolie, qui fût pour lui une inspiratrice, une conseillère, comme Pauline de Villenoix l'avait été pour *Louis Lambert*. Son escapade de Genève avait déterminé la tendre Laure de Berny à donner à ses relations avec le jeune écrivain un caractère moins fougueux, à les transformer en une belle amitié. Elle s'habituait ainsi à céder ses droits à une autre, comme Balzac se complaisait à l'idée de « cette autre », et la revêtait par avance de tous les charmes du corps et de l'esprit.

Combien de lettres d'Ukraine suivirent celle qui parvint à Balzac le 28 février 1832 ? Que renfermaient-elles ? Il ne nous est pas permis de pénétrer ce mystère. A en croire les souvenirs de la princesse Radziwill recueillis par Mlle Juanita Helm Floyd, dans son livre intitulé *les Femmes de Balzac*, c'est Mme Hanska qui les aurait brûlées elle-même, à la mort de celui à qui elles avaient

http://rcin.org.pl

été écrites, par crainte de les laisser tomber un jour entre les mains des autres. La lecture attentive des lettres de Balzac, encore inédites, nous offre une autre version. Mme Hanska, dès le début de ses relations avec le romancier, manifestait la crainte légitime que ses lettres ne tombassent en des mains étrangères. Balzac la rassura avec prolixité : « Toutes les précautions sont prises pour que tout ce que tu m'as écrit soit comme des aveux d'amour confiés de cœur à cœur, entre deux caresses. Nulle trace ! la boîte de cèdre est fermée ; nulle puissance ne saurait l'ouvrir, et la personne chargée de la brûler si je mourais est *un Jacquet*, l'original de Jacquet, qui se nomme Jacquet, un de mes amis, un pauvre employé dont la probité est du fer, trempé comme un sabre d'Orient. Vois, mon amour, je ne me suis fié ni à la *dilecta*, ni à ma sœur. Ne me parle plus de cela [1]. »

Mais toutes ces précautions n'empêchent pas les précieuses lettres de tomber plus tard entre les mains de Mme de Brugnol, gouvernante de Balzac, sorte de servante-maîtresse, dont le rôle dans la vie du romancier ressort nettement à travers les *Lettres à l'Étrangère*. Après avoir été la « bonne Montagnarde » qui s'occupait avec soin du ménage, elle devint « l'affreuse Chouette », dont la rancune avisée s'exerça aux dépens de l'écrivain. Sans doute avait-elle subtilisé les lettres pour les communiquer à la famille Rzewuski, et s'en servir comme moyen de chantage auprès de Balzac. Nous reparlerons en son temps de l'attitude, à la fois piteuse et furibonde, du pauvre grand homme empêtré dans cette méchante affaire. Le chantage réussit en partie, puisque Balzac ne put ravoir ses lettres que moyennant 5.000 francs. A la date du 9 juin 1847, il écrivit à Mme Hanska : « J'aime mieux donner cinq mille francs et avoir ma tranquillité. Quand j'aurai ces lettres-là, tout sera brûlé, car, je le sens, il le faut. Ce sera une agonie pour moi, mais je la subirai et tous les mois je ferai l'autodafé des lettres du mois. C'est une vie retranchée, mais je me suis dit qu'il ne fallait pas conserver cela. Je puis mourir d'accident, etc. Les *louloups* s'écriront, une fois dans les liens légaux, et toutes ces belles choses, ces sublimes pages se récriront de part et d'autre [2]. »

Il est donc bien net que Balzac lui-même supprima la correspondance de son amie. Mais nous pouvons conclure, par l'une des lettres miraculeusement échappées au sort des autres, qu'à ce mo-

1. *Lettres à l'Étrangère*, t. I, p. 67, 29 octobre 1833.
2. *Ibid.*

http://rcin.org.pl

ment-là déjà les pensées d'Éveline tournaient toutes dans ces hautes régions où se mouvait l'esprit de Louis Lambert. Balzac dut être impressionné par les plaintes d'un cœur blessé comme le sien, « contraint de tout renfermer en lui-même ». L'inconnue lui exprimait en outre, en termes naïfs et enthousiastes, une profonde admiration pour son talent, « fière des éloges qu'on lui prodiguait ou remplie de pleurs lorsque la critique amère versait sur lui son fiel empoisonné » [1], et lui proposait timidement de le suivre dans la pénible marche vers la gloire. Il fut touché « par un accent que les rieurs ne savent point contrefaire ». Sous la grandiloquence naïve des paroles [2], il devinait l'éveil d'une sympathie précieuse et réconfortante ; ses idées sur la parenté des âmes et leur attirance, à travers l'espace, semblaient être sur le point de se réaliser.

Quoi qu'on ait dit sur le caractère des premières lettres de Balzac à l'Étrangère et sur l'amour-propre délicieusement flatté de l'écrivain, pour qui cette correspondance n'aurait été qu'une intrigue des plus piquantes en sa nouveauté, elles nous révèlent plutôt un homme écrasé de labeur, déçu dans ses amours, fatigué par la vie comme par le travail, qui vient de boucler une phase de son existence. Dans un élan d'espoir et de reconnaissance, il tend les mains vers une image qui lui sourit de loin : « Je ne vous reverrai peut-être jamais, écrit-il à la princesse inconnue, vous que je caresse comme une illusion, qui êtes dans tous mes rêves comme une espérance et qui avez, si gracieusement, donné un corps à mes rêveries ! » L'envoi par Éveline de l'*Imitation de Jésus-Christ*, au moment où Balzac était dans le feu de la composition du *Médecin de campagne*, la rencontre de leurs pensées nées de la même source mystique, ont dû le convaincre définitivement qu'il existait entre eux des liens mystérieusement noués : « Il y a certes quelque bon génie entre nous, écrit-il, je n'ose dire autre chose... Vous m'envoyez le Christ sur la croix, et moi, je l'ai fait faire portant sa croix [3]... »

« Madame Hanska connaissait intuitivement tous les moyens

1. Spoelberch de Lovenjoul, *Un Roman d'Amour*, p. 35.

2. Un curieux rapprochement serait à faire entre le vocabulaire employé par Balzac, dans *Louis Lambert*, et celui de cette première lettre de l'Étrangère. Remarquons, entre autres choses, la fréquence — pour ne pas dire l'abus — du mot *ange* chez l'un et chez l'autre ? Pourquoi donc avoir fait grief à Mme Hanska d'un langage si commun à son temps, si commun à Balzac aussi, au cours de toute sa correspondance avec l'Étrangère, et dans ses livres eux-mêmes ?

3. *Lettres à l'Étrangère*, t. I, p. 11, 24 février 1833.

Cette correspondance de leurs deux êtres, les deux amants se plurent à la noter sans cesse au cours de leur vie.

http://rcin.org.pl

de la tactique de l'amour », dit malicieusement M. Nowaczyński. Le choix de l'œuvre évangélique n'était, d'après lui, que le premier manège de cette tactique. « La coquette, poursuit-il dans son réquisitoire, est à ce point audacieuse qu'elle risque même de se couvrir de ridicule... Si l'objet qu'elle a entrepris de séduire, tient de Claës, par sa rage de pénétrer les mystères de l'existence, sa faim de l'Absolu ; si sa pensée frappe, semblable à un poing, la voûte du ciel, comme celle de Wilfrid ou de Louis Lambert, la coquette, s'écartant lentement et insensiblement du catholicisme orthodoxe.., commence à donner créance aux divers phénomènes de l'occultisme, du magnétisme, aux rapports des âmes [1]... » C'est accorder bien de l'habileté et bien de la prévoyance à une jeune femme que nous avons représentée, dans la première partie de cet ouvrage, toute intuitive et de prime-saut. Si la réflexion est jointe à ses actes, elle les suit, mais ne les précède pas.

Pour revenir à Balzac, il subissait visiblement le charme et l'influence de sa nouvelle correspondante : « Si vous saviez avec quelles forces une âme solitaire et dont personne ne veut s'élance vers une affection vraie ! Je vous aime, inconnue, et cette bizarre chose n'est que l'effet naturel d'une vie toujours vide et malheureuse, que je n'ai remplie que par des idées, et dont j'ai diminué les infortunes par des plaisirs chimériques. Si cette aventure devait arriver à quelqu'un, c'était à moi [2]... »

Il aurait voulu, en allant dans le lointain pays qu'elle habitait, donner corps à la vision qui le hantait, car il la savait jeune et la devinait belle et, chose curieuse, il s'en montrait déjà jaloux : « Par grâce, au nom de cette affection que je ne veux plus qualifier, parce qu'elle me rend trop heureux, maintenant dites-moi bien que vous n'écrivez en France qu'à moi. Ce n'est ni défiance ni jalousie... Non, c'est mû par le sentiment de perfection céleste qui doit être en vous et que je pressens. Je le sais, je voudrais en être sûr ! » Et ailleurs : « Vous me devez toutes vos pensées. J'en suis jaloux [3]. »

Était-ce le charme communicatif de l'Étrangère qui dictait à l'écrivain les paroles tendres et respectueuses, si différentes de celles qu'il avait autrefois adressées à Laure de Berny et que nous avons quelque gêne à reproduire ici : « Dédaignant la poésie, le sentiment, ce genre dont on revêt ses paroles, je vous crois assez forte

1. *Causeries littéraires*, p. 90.
2. *Lettres à l'Étrangère*, t. I, p. 13, 24 février 1833.
3. *Ibid.*, pp. 14 et 23, 24 février et 29 mai.

http://rcin.org.pl

pour voir les idées à nu ; traitons de l'amour. Et il n'existe que deux sentiments qui méritent ce nom : celui des mères pour leurs enfants et celui que la nature a posé chez nous comme principe conservateur. Ainsi, quand j'ai dit : je vous aime, voilà ce que cela signifie [1]. »

Nous imaginons bien que, pour Éveline, ce furent désormais des journées d'enchantement, d'une félicité ineffable. Ses attentes de bonheur semblaient être réalisées, elle avait enfin trouvé un confident précieux, expert en sentiments féminins, tout désigné pour la comprendre. Il l'y encourageait d'autant plus qu'il lui parlait déjà, avec une entière confiance, des luttes qu'il soutenait, de sa solitude de cœur, au milieu d'une nombreuse famille, et de l'œuvre qu'il avait entreprise, qu'il réalisait peu à peu. Comment un cœur de jeune femme n'en aurait-il pas été attendri à la fois et flatté ? Au témoignage de cette confiance s'ajoutaient des paroles d'amour : « Tout ce que vous voudrez de noble, de vrai, de pur, sera dans un cœur qui a reçu bien des coups, mais qui n'est point flétri ! » Elle se laissait envelopper de ce brûlant souffle qui lui venait de loin, curieuse déjà du cadre dans lequel l'écrivain créait son monde formidable, des gens qui l'approchaient, des endroits où il faisait des séjours plus ou moins prolongés. Ses lettres « longues et délicieuses » se transformaient en journaux où elle lui confiait ses pensées et le mettait au courant de tous les événements de sa vie, cette vie qui devint pleine de sens comme par enchantement. Les soirs d'hiver, si beaux sur la terre ukrainienne, quand la lune brillait sur la neige, si une étoile s'éteignait au ciel, si la bougie d'Éveline commençait à crépiter, il lui semblait que la chambre s'éclairait brusquement et que l'homme de ses rêves était à ses côtés.

La débordante passion de la jeune femme, longtemps réprimée, faisait parfois trembler Balzac pour elle, et il se hâtait d'y mettre frein, en lui criant de loin : « Vous avez bien du courage ! vous avez l'âme bien grande, bien élevée... Mais, surtout, pas d'imprudences inutiles. Mon Dieu ! ne prononcez plus mon nom [2]... » Et, malgré le désir qu'elle avait exprimé de ne jamais le voir, elle cherchait déjà les moyens de se rencontrer avec lui.

On s'est demandé jusqu'à présent quel était le motif avoué qui poussait la famille Hanski à faire un voyage à l'étranger. Rien que de très naturel : l'Ukraine était dépeuplée par l'émigration polo-

1. Hanotaux et Vicaire, *op. cit.*, lettre VII, p. 180.
2. *Lettres à l'Étrangère*, t. I, p. 19, fin mars 1833.

http://rcin.org.pl

naise ; quoi d'étonnant que les châtelains de Wierzchownia aient voulu respirer, pour un temps, l'air libre de l'Europe occidentale et suivre leurs nombreux compatriotes dont regorgeaient, à ce moment-là, les principaux centres européens : Dresde, Vienne, Rome, les villes suisses et, surtout, Paris. Il est bien certain que Mme Hanska a dû soutenir de toutes ses forces les raisons qui s'offraient au chef de famille pour entreprendre ce voyage [1].

Pour qui a observé l'éclosion rapide des grandes passions, le brusque changement dans l'attitude de Mme Hanska vis-à-vis de Balzac est parfaitement logique : « Vous m'interdisez de vous voir ! Quelle douce folie à faire cependant ! » lui écrivait le romancier à la fin du mois de mars ; or, au mois de juillet il connaissait déjà l'adresse viennoise de la jeune Polonaise et celle de la famille de Mlle Borel à Neuchâtel. Il devinait bien quelle tendresse croissante avait amené en Suisse sa correspondante. Déjà il se plaisait à mettre dans ses livres un doux reflet d'elle. Même il baptisait la charmante jeune fille aimée par Benassis du gracieux nom d'*Évelina* qu'il laissait tomber, pour la première fois, à la fin d'une phrase, avec une tendresse singulière [2]. Mais plus frappant et plus révélateur que cette galanterie délicate à l'égard de la femme aimée nous semble le portrait de la *Fosseuse*, cette fleur inconnue éclose sous le ciel de France. Voici quelques mois seulement qu'il correspond avec une Slave, et déjà il a saisi tout le particulier de ces âmes nordiques, tout ce qui dans leur sensibilité échappe d'habitude au tempérament français. L'intraduisible *tesknota* que les Polonais connaissent bien et qui est répandue dans leur musique nationale, surtout dans celle de Chopin. Balzac l'exprime, ou plutôt la fait exprimer naïvement par la Fosseuse : tristesse douce, mélancolie sans cause et délicieuse à ressentir, désir irrésistible du Bien et du Beau, sentiment de l'infini où il semble que la personnalité se dilue dans l'univers, vives réactions devant un paysage, toutes ces insaisissables dispositions de l'âme slave sont contenues dans ce mot. La Fosseuse si sensible aux mille impressions du dehors que les

1. Ce n'était pas une petite entreprise à décider à l'improviste qu'un pareil voyage. M. et Mme Hanski emmenaient avec eux un nombreux domestique. Ils étaient en plus accompagnés par leur fille Anna, sa gouvernante, Mlle Henriette Borel, et deux nièces dont nous parlerons plus tard, toutes deux fines et cultivées.

2. « Mon hésitation me valut la plus douce, la plus délicieuse des expressions involontaires, par lesquelles une modeste jeune fille puisse trahir les mystères de son cœur, Évelina »... (*Le Médecin de campagne*, t. XXIV, p. 220).

http://rcin.org.pl

enthousiasmes retombants épuisent, qu'un souffle de sympathie ranime, semble la personnification des *dumkas* populaires dont nous avons parlé plus haut. Ces chansons qu'Éveline entendit si souvent dans son enfance, commencent, en effet, par des notes d'une douce mélancolie, qui poignent le cœur sans le désoler. Puis, elles se gonflent d'enthousiasme ; elles éclatent d'une joie enivrée, pour retomber brusquement en pluie nostalgique. Étonnante petite Fosseuse éclose soudain dans des terres balzaciennes ! C'est si bien une parente d'Éveline, qui éprouva — nous avons essayé de le peindre — de pareils sentiments dans son enfance et sa jeunesse, que Balzac exprimera plus tard [1] le regret de n'avoir pu faire graver sa bien-aimée en *Fosseuse* pour une belle édition du *Médecin de campagne*.

Ainsi l'Étrangère faisait son entrée pour la première fois dans l'œuvre de Balzac, cette œuvre à propos de laquelle il écrira plus tard : « Je suis ton ouvrage, depuis *la Comédie Humaine*, jusqu'au souffle qui entre dans mes poumons [2]. »

On en veut à Balzac d'avoir voulu troubler, par pure gloriole masculine, ces prémices d'un sentiment profond et sincère, sans aucun doute, né dans le cœur de son amie, en lui parlant trop souvent de « quelques femmes inconnues venues frapper à sa porte ». Ne devait-elle pas éprouver quelque angoisse, se disant, peut-être, que l'effort tenté par elle pour se rapprocher de l'homme aimé, était inutile, que les paroles affectueuses qu'il lui adressait n'étaient que de simples clichés. Éveline devait certainement souffrir dans son orgueil et trembler pour son bonheur. Balzac regrettait alors les paroles imprudentes et se hâtait de lui écrire : « Mon Dieu, ne soyez jalouse de personne ! je n'ai plus revu madame Récamier ni personne. Je n'aime point madame de Girardin et, chaque fois que j'y vais, ce qui est rare, j'en rapporte de l'antipathie... Qui donc vous a parlé du petit Metternich ?... je vous en supplie, n'écoutez ni les calomnies ni les médisances... Vous, vous, ma chère étoile, vous craignez, vous jeune et belle, de me voir ; vous m'accablez d'injustes soupçons. Ceux qui ont souffert ne trahissent jamais ; ils sont trahis [3]... »

C'est dès ce moment qu'Éveline exprimait à Balzac ses idées sur l'amour : un amour unique, grand par sa puissance, éternel, ou-

1. *Lettres à l'Étrangère*, t. I, p. 168, 1er juillet 1834.
2. *Ibid.*, 15 mai 1847.
3. *Ibid.*, t. I, pp. 32, 34, 19 août 1833.

http://rcin.org.pl

vrant les portes de l'Infini. Nous avons vu, dans la première partie de notre ouvrage, par quels chemins Mme Hanska était arrivée à cette conception de l'amour, la même conception que nous retrouvons chez Mickiewicz. Mais, aussi forte que son besoin d'aimer, la crainte d'offenser Dieu par une passion coupable la possédait. Bourrelée de remords et effrayée par la situation dangereuse dans laquelle elle s'engageait, elle contait à son ami la lutte qui se livrait en elle. Cette crainte de se mettre en désaccord avec sa conscience devait émouvoir le romancier : « Je ne crois pas que Dieu puisse être sévère pour celle qui se présente à lui suivie de l'adorable cortège des belles heures, du bonheur, de la vie délicieuse qu'elle a faite à un être fidèle » [1], lui écrivait-il. Et peu après il s'écriait plein d'anxiété : « Vous mettez déjà Dieu entre nous !... Vous me faites connaître toutes les angoisses de la jalousie contre des idées, contre la raison !... Le sentiment qui me comble de joie, qui me ravit, est le sentiment libre et pur qui ne cède ni à la grâce du mal ni à l'attrait du bien; le sentiment involontaire, excité par le pressentiment, justifié par le bonheur. Vous m'aviez donné tout cela ; je vivais à plein ciel et vous me jetez dans les douleurs du doute [2]... » Pour l'assurer qu'il avait les mêmes idées qu'elle sur la sainteté de l'amour, il lui « offrait l'image de l'amour » dans la *lettre de madame Jules* [3] et écrivait sur le volume de *Louis Lambert* — qu'il lui envoyait en même temps — une phrase tirée de saint Paul : *una fides*. Enfin, pour prendre un contact plus réel avec la femme qu'il « aimait déjà inconnue », pour lui dire que « son courage venait d'elle uniquement, que, fort de cet amour, il voulait la rendre heureuse, bien décidé de « souffrir tout » pour elle, il lui promettait de venir à Neuchâtel. Pauvre Balzac, il avait en outre besoin de s'arracher à l'atmosphère étouffante de Paris, où des chagrins d'argent, le procès suscité par Mame, à propos du *Médecin de campagne*, et les attaques de la presse lui avaient fait songer à quitter la France.

1. *Lettres à l'Étrangère*, t. I, p. 35, 19 août 1833.
2. *Ibid.*, p. 41, 13 septembre.
3. *Ferragus, chef des dévorants*, premier épisode de *l'Histoire des Treize*, t. XIII, pp. 125-129.

http://rcin.org.pl

Chapitre V.

Neuchâtel et Eugénie Grandet

La rencontre à Neuchâtel. Premières confidences : le tableau réciproque de leurs deux existences. — Ce qu'est Éveline aux yeux de Balzac : sa beauté, sa pureté. Tout ce que sa personne éveille dans le cœur et dans l'imagination du romancier. — Sentiments exaltés d'Éveline. Son imprudence. Attitude romantique des deux amis. — La vie trépidante qui saisit Balzac à son retour de Neuchâtel. — Les angoisses de Mme Hanska ; analyse de ses sentiments. — Comment les impressions diverses que Balzac rapporte de Suisse l'aident à composer *Eugénie Grandet*. L'exaltation dans laquelle il crée l'un de ses chefs-d'œuvre les plus parfaits. Son souci délicat de masquer dans ce livre la femme qu'il aime. — Étonnant relief du caractère d'Eugénie, prototype des plus pures héroïnes de Balzac. Similitude étroite entre ses sentiments et ceux de Mme Hanska, malgré la différence de vie et de milieu. Même éclosion de la passion chez les deux femmes, même goût du risque, même pureté morale. — Témoignage de l'interpénétration de la réalité avec la fiction : histoire de la cassette.

« Je redouterais de vous voir, parce que je ne réaliserais rien de vos prévisions » [1], avait-il écrit à Éveline avant d'aller à ce rendez-vous. Certes, la première impression qu'il devait produire sur la jeune femme, n'aurait pas été heureuse, si, comme nous l'avons dit ailleurs, elle ne s'était familiarisée avec la véritable image de l'écrivain, à travers ses lettres. On pourrait dire, comme M. Paul Flat, à propos de Véronique Sauviat, dans sa fine analyse des créations féminines de Balzac, que chez Éveline aussi le « sentiment d'amour est né non point de la connaissance et du rapprochement d'un être comme chez les autres jeunes filles amoureuses, mais bien d'une idée et en quelque façon d'émotions intellectuelles [2]. »

De l'aveu du romancier lui-même, il rencontra l'Étrangère par hasard, dans la rue, contrairement à ce qui en a été dit jusqu'à présent. Nous imaginons facilement cette prise de contact de cinq jours, tant convoitée de part et d'autre : Éveline se plaignant amè-

1. *Lettres à l'Étrangère*, t. I, p. 35, 19 août 1833.
2. *Essais sur Balzac*. Paris, Plon, 1893, p. 70.

http://rcin.org.pl

rement à son ami de tout ce dont elle l'avait déjà entretenu dans ses lettres — de sa jeunesse brisée, de sa vie au château de Wierzchownia, dans la vague attente d'un grand bonheur, enfin du trouble qu'elle ressentait d'avoir trouvé ce bonheur, alors qu'elle était la femme d'un autre et la mère d'une enfant ardemment aimée, — Balzac faisant le tableau douloureux de ses misères, de son travail forcené, du vide de son existence.

Pour le romancier observateur, Éveline offrait l'image vivante, le modèle le plus accompli de ces jeunes êtres fragiles, inoffensifs, supérieurs par l'âme, frustrés par la vie, n'ayant à lui opposer que douceur et résignation, qu'il a peints avec tant de sympathie et un art si remarquable.

Cette jeune femme, livrée à un vieillard, victime de convenances sociales, lui apparaissait comme une vierge [1], « comme un lys blanc, pur, plein d'odeurs pénétrantes, la jeunesse, la fraîcheur, l'éclat, l'espoir, le bonheur entrevu » [2]. C'est son amour à lui, qui allait la créer femme et la condamner peut-être à la souffrance. Mais il n'était plus au pouvoir de ces deux êtres, qui semblaient destinés l'un à l'autre, de s'arrêter. Balzac fut conquis par la beauté « rzewuskienne » de la jeune Polonaise [3]. Elle concrétisa tout ce que son imagination avait déjà pressenti, tout ce qui l'avait enchanté. Peut-être n'avons-nous pas assez senti jusqu'ici de quels parfums était rempli ce mot « l'Étrangère » ? Avec lui, venaient solliciter l'imagination de l'écrivain les grandes terres riches, la légende et l'histoire, l'Orient même. Celle qui provoquait toutes ces évocations était belle entre toutes, elle flattait l'homme, elle exaltait le romancier, il en fut bouleversé. D'autre part, Éveline fut prise par le charme de sa parole. C'est en effet par ce don admirable que le romancier éblouit aussitôt et s'attacha pour la vie une jeune femme belle, brillante, habituée aux hommages et dont l'attention

1. « Un baiser sur tes lèvres chéries, ces lèvres vierges qui n'ont point de souvenirs encore (et ce qui te rend à mes yeux pure comme la jeune fille la plus pure), un baiser sera presque un talisman pour les désirs de l'amour... » écrira bientôt Balzac à la femme aimée (*Lettres à l'Étrangère*, t. I, pp. 112-113, janvier 1834).

2. *Ibid.*, t. III, p. 148, 12 décembre 1845.

3. Nous rappelons à ce propos, avec M. Stanislas Wasylewski, que les Polonaises eurent toujours du succès auprès des grands hommes français. C'est Bernardin de Saint-Pierre aimant une princesse Radziwill, Montalembert attaché aux charmes d'une princesse Lubomirska, Ary Scheffer donnant à toutes les femmes de ses tableaux les traits de la femme du poète Krasinski. (*L'Amour romantique*, p. 27). N'oublions pas non plus de citer Napoléon et sa fameuse liaison avec la comtesse Walewska.

http://rcin.org.pl

sera convoitée, comme nous le verrons plus loin, par des hommes non moins remarquables que lui-même [1]. Cette rencontre qui décida de toute la vie d'Éveline, alluma dans son cœur un véritable incendie qui, en flattant l'orgueil de Balzac, le faisait frémir pour elle. « C'est une vraie madame de Lignolle, écrit-il à Mme Surville, imprudente au point de se jeter à mon cou devant tout le monde ! » En effet, la passion débordante de la jeune femme lui aurait fait commettre les actes les plus irréfléchis, oublier ses devoirs ; elle aurait suivi, sans aucun doute, l'homme de ses rêves, s'il l'avait seulement voulu, quoi qu'on ait dit sur la prédominance en elle de la raison sur le sentiment. Mais Balzac aurait-il osé accepter ce don et compliquer son existence, déjà si mouvementée, bien qu'il trouvât la jeune femme « belle par admiration », « vraie, aimante » et qu'elle « répondît à toutes les fibres de son cœur, et même à ses caprices » ? Il est d'usage de reprocher à Ève les « dix-sept années de souffrances de Balzac », mais ne voulut-il pas lui-même, ayant encore à se créer une existence solide, que leur amour fût « à jamais comme une fleur enterrée sous de la neige, une fleur inconnue..., une belle fleur, à longues années, plantée dans le cœur » ? Encore une fois Éveline dut se soumettre à son sort. Mais ils se jurèrent fidélité, avant de se séparer : elle, femme d'un maréchal de la noblesse et sujette du plus absolu des tsars ; lui, ayant à faire face à ses engagements, se débattant contre les exigences de ses créanciers et inspirant déjà les craintes les plus vives à son médecin.

Ne se condamnaient-ils pas ainsi tous deux sciemment à de longues souffrances, ne devaient-ils pas se rendre à l'évidence que tout semblait s'opposer à leur bonheur ? Cet échafaudage précaire, bâti en hâte, accepté comme une solution provisoire, risquait de s'écrouler à tous moments. Ils étaient bien les enfants de leur siècle, elle surtout, cette situation romantique leur convenait. Balzac en fait lui-même l'aveu, dès sa première lettre à l'Étrangère : « Ce fut un épisode tout romanesque, dit-il du geste de la jeune femme, mais qui osera blâmer le romanesque ? » Et plus tard, sur le point

1. Les lignes que nous extrayons du journal intime de Mme Hanska de l'année 1843, en témoignent le plus éloquemment. « Que de fois, tandis qu'il parlait et que sa sublime intelligence servait d'interprète à la vivacité de ses sentiments, je pensais tristement, en l'écoutant avec délices, que j'étais une créature trop heureuse, que j'étais trop indigne d'un tel bonheur. » (Collection Lovenjoul, A 381 *bis*, fol. 20).

http://rcin.org.pl

de se rendre à Neuchâtel : « J'ai la conviction de faire plus encore en venant à Neuchâtel que n'ont fait tous ces héros d'amour dont vous me parlez, et j'ai l'avantage sur eux de n'en rien dire. Mais cette folie me plaît [1]. »

La vie qu'il fallait reprendre à Paris, dut paraître odieuse à Balzac : « J'ai trouvé ici tout au delà de mes espérances *en mal* », écrit-il à M^me^ Hanska. Son état financier était déplorable, c'était de nouveau le travail écrasant, capable de briser un géant, pour « réparer les folies de son voyage » et conquérir « quinze jours de bonheur à Genève ». Il commençait, d'autre part, lui aussi, à connaître les inévitables tourments de la séparation : « Oui, ma fleur adorée, j'ai sur toi toutes les craintes de la jalousie... cette jalousie que j'ignorais parce que j'étais aimé de manière à n'en rien craindre. *La dilecta* vivait dans sa chambre, et toi, tout le monde peut te voir. Je ne serai bien heureux que quand tu seras à Paris ou à Wierzchownia [2]. »

On s'imagine par ailleurs l'inquiétude qu'éprouvait de son côté la jeune femme, seule avec son secret. Elle connaissait maintenant l'histoire des amours de Balzac avec M^me^ de Berny, son intrigue avec la duchesse d'Abrantès, son récent roman avec M^me^ de Castries et les dangers du terrible Paris de *la Peau de chagrin*. Ne lui parlait-il pas d'ailleurs, comme pour augmenter ses appréhensions, d'un « dîner avec madame de Girardin », d'une « visite chez madame d'Abrantès », des « yeux doux de madame R... » ? Son ami l'assurait vainement de sa fidélité ; des histoires qui se débitaient sur son compte à Paris, parvenaient jusqu'aux oreilles de l'Étrangère : « Mon amour idolâtrée, plus de doutes, jamais entends-tu ! lui écrivait-il tout inquiet, je n'aime que toi, je ne puis aimer que toi. Éva est ton nom symbolique. Il y a mieux, je n'ai pas aimé dans le passé comme je sens que je t'aime... » Mais ces protestations ne produisaient pas l'effet voulu.

D'autres sentiments, tout aussi pénibles, troublaient la pauvre femme dont la vie s'était si étrangement dédoublée. Elle se sentait coupable vis-à-vis du père de sa fille, elle souffrait aussi dans sa dignité d'honnête femme d'être venue au-devant de l'homme qu'elle aimait : « Vous n'aimerez pas une femme qui vient à vous », lui écrivait-elle, si angoissée, que Balzac se hâtait de lui crier : « Ange,

1. *Lettres à l'Étrangère*, t. I, pp. 43-44, 18 septembre 1833.
2. *Ibid.*, p. 48, 6 octobre.

http://rcin.org.pl

les anges sont bien forcés de descendre du ciel ; nous ne pouvons aller à eux. Puis ce sont eux qui nous enlèvent sur leurs blanches ailes dans leurs sphères [1] ... »

Exprima-t-elle un jour le désir de briser les liens de son existence et d'accourir près de lui, animée par des sentiments complexes que nous pouvons imaginer ? Balzac fut-il effrayé de la situation qu'il entrevoyait et des innombrables complications qu'elle provoquerait ? Il lui écrit de cette rue Cassini, devenue célèbre, grâce à lui. Une lithographie nous représente la cour plantée d'arbres de la maison qu'il habitait ; et, détail charmant, broutant l'herbe de la cour, une petite chèvre. Est-ce la vue de cette chèvre — que de sa fenêtre, en écrivant, ses yeux devaient contempler parfois — qui lui inspira ces mots de résignation envoyés à Éveline : « Mon ange, ne fais pas de folies. Non, ne quitte pas ton piquet, pauvre petite chèvre attachée ! Ton amant viendra quand tu crieras. Mais tu m'as fait frémir [2]. »

Quoi qu'on ait dit sur les conséquences néfastes que devait avoir pour le romancier le pacte conclu avec l'Étrangère, ce sont ses traits, ses gestes divers, l'impression de pureté morale qu'elle lui laissa au cours de cette mémorable entrevue, qui vinrent l'aider à créer l'immortelle image d'Eugénie Grandet et enrichir la littérature française d'une œuvre nouvelle, si bien caractérisée et si complète. Balzac devait reprendre plusieurs fois ce type de femme dans Ursule Mirouët, par exemple, dans M^me^ Claës et autres, en accentuant ou en atténuant quelques-uns des traits de ce caractère initial.

Est-ce simple coïncidence ? N'est-ce pas plutôt parce que son talent se trouvait exalté à l'idée qu'il écrivait désormais pour quelqu'un, qu'il cherchait la gloire pour l'offrir à l'idole ? La rencontre avec M^me^ Hanska coïncide avec le plein épanouissement de l'écrivain, avec l'apparition de ses meilleurs ouvrages. Balzac puisa dans ses souvenirs tout frais pour « former » la petite saumuroise, dont l'apparition dans son esprit se mêlait à ses plus vifs souvenirs. La pensée d'Éveline l'occupait en effet à tel point qu'il écrit :

1. *Lettres à l'Étrangère*, t. I, p. 55, 12 octobre 1833.
2. *Ibid.*, p. 58, 23 octobre 1833. Nous devons cette suggestion ingénieuse et spirituelle à M. Marcel Bouteron, qui voulut bien nous la communiquer dans la paix aimable de la Bibliothèque de l'Institut de France, en nous montrant un album de lithographies, réunies sous le titre général d'*Habitations des personnages les plus célèbres de France depuis* 1790 *jusqu'à nos jours*, par Auguste Regnier, lithographiées par Champion, 1832 et suiv.

http://rcin.org.pl

« Je m'endors toujours dans ta pensée, en cherchant un doux moment de Neuchâtel, m'y reportant, et je quitte le monde visible, emportant un de tes sourires, ou entendant une de tes paroles [1]. »

Un sentiment de probité vis-à-vis de la femme qu'il aimait et qu'il ne pouvait faire sienne ouvertement, la jalousie d'exposer sans transposition, à la vue des autres, l'image de son amour, lui conseillèrent de la dissimuler soigneusement sous les traits de l'un de ces « enfants fortement constitués comme ils le sont dans la petite bourgeoisie et dont les beautés paraissent vulgaires ». Mais cette fille de tonnelier n'offre-t-elle pas, pour un observateur patient et non prévenu, mille traits communs avec Éveline Rzewuska ? Comme elle, Eugénie Grandet possède ce « front masculin, mais délicat de Jupiter de Phydias » [2], la peau « fine et douce » [3], une « bouche rouge de minium dont les lèvres à mille raies sont pleines d'amour et de bonté » [4],le col qui « a une rondeur parfaite», les « grosses nattes couronnant la tête ». Qui dans ces traits ne reconnaîtrait pas la jeune Polonaise ?

C'est son amour qui fécondait si admirablement la puissance créatrice de Balzac [5]. A peine de retour à Paris, il lui écrit : « *Eugénie Grandet*, un de mes tableaux les plus achevés, est à moitié. J'en suis très content. *Eugénie Grandet* ne ressemble à rien de ce que j'ai peint jusqu'ici » [6]. Et à mesure que l'image de la fille de l'avare prenait du relief, l'écrivain s'extasiait sur son enfant chérie

1. *Lettres à l'Étrangère*, t. I, p. 64, 26 octobre 1833.
2. *Eugénie Grandet*, t. VIII, p. 335.
« ...O ma gentille, mon beau front ! J'ai regardé l'autre jour celui de madame de Mirbel ; elle a quelque chose du tien. Elle est Polonaise, je crois », s'écrie Balzac en écrivant à Éveline (*Lettres à l'Étrangère*, p. 95, 1er décembre).
3. *Eugénie Grandet*, p. 335.
« Je te mets une feuille de camélia odorant ; c'est une rareté ; j'y ai jeté bien des regards. Voilà une semaine qu'en travaillant je la regarde ; j'y cherche les mots qui me manquent, et j'ai pensé à toi, qui as la blancheur de cette fleur. » (*Lettres à l'Étrangère*, pp. 85-86, 17 novembre).
4. *Eugénie Grandet*, p. 335.
« Mon Dieu, que j'aime ton accent un peu gras, ta bouche de bonté, de volupté, permets-moi de te le dire, mon ange d'amour »... Et encore : « Adieu, ma beauté chérie ; un baiser sur ces belles lèvres rouges, si fraîches, si bonnes... » (*Lettres à l'Étrangère*, pp. 53, 61, 9 et 23 octobre).
5. « Tu ne me donnes pas que du courage pour supporter les difficultés de la vie ; tu me donnes encore du talent, de la facilité tout au moins. Il faut aimer, mon Ève, ma chérie, pour faire l'amour d'*Eugénie Grandet*, amour pur, immense, fier ! Oh ! chère chérie, ma bonne, ma divine Ève, quel chagrin de ne t'avoir pas pu dire tous les soirs ce que j'ai fait, dit et pensé » (*Ibid.*, p. 95, 1er décembre).
6. *Ibid.*, p. 52, 9 octobre.

http://rcin.org.pl

et s'écriait : « *Eugénie Grandet* est ravissante [1] ! » Il était comme un sculpteur amoureux de son modèle, moins soucieux de présenter avantageusement ses traits physiques que de faire ressortir ses qualités d'âme, jusqu'à leur donner la valeur d'un symbole.

Chez les deux jeunes femmes — dont l'une a donné sa vie à l'autre — nous trouvons la même obéissance, la même soumission primordiale à un père chez l'une, à un mari chez l'autre. Et voici qu'arrive dans leur vie monotone l'événement qui va tout colorer, tout changer. Comme Éveline, la jeune tourangelle se voue à un homme qui ne ressemble en rien à ceux qu'elle a vus jusqu'alors et qui lui paraît un être surnaturel, arrivé d'un autre monde. Cet amour qui transforme soudain Eugénie en femme bien décidée à défendre ses droits contre la tyrannie familiale, ne lui cause que des douleurs mêlées de frêles espérances, et cependant il remplira son existence tout entière : « Elle ne peut exister que par l'amour, par la religion, par sa foi dans l'avenir. L'amour lui explique l'éternité. » La jeune Polonaise ne désavouerait pas de telles paroles, elle qui va vivre de longues années seule avec le sentiment secret qui la soutient, comme Eugénie, d'ailleurs, qui, séparée de Charles, se retire en elle-même « aimant et se croyant aimée ».

Mais d'autres traits communs nous sollicitent. Dès que survient l'amour, le goût du risque soulève Éveline, comme il soulève la fille de Grandet. Eugénie n'hésite pas, malgré la crainte que lui inspire son père, à préparer pour son cousin un « somptueux repas » ; elle échange avec lui un furtif baiser que surprend la servante, le tout avec la même audace ailée que M^me^ Hanska apporte à l'entrevue de Neuchâtel. Certes, ce n'est pas l'œil perçant de la grande Nanon qu'elle avait à craindre, mais ceux de son entourage, de ses deux nièces, du vieil époux, atrabilaire et inoccupé.

La même atmosphère morale enveloppe les deux femmes. Nous retrouvons en elles la même loyauté, la même honnêteté foncière, qualités que les plus acharnés détracteurs n'ont pu refuser à Éveline Hanska.

Mais le témoignage le plus touchant de cette interpénétration de la réalité avec la fiction, c'est l'histoire de la cassette. Éveline offrit à Balzac une légère aide matérielle, probablement sur ses revenus personnels, dont elle ne devait sans doute pas rendre compte à son mari. L'écrivain en ressentit une forte émotion :

1. *Lettres à l'Étrangère*, t. I, p. 56, 13 octobre 1833.

http://rcin.org.pl

« Ange chérie, sois mille fois bénie pour ta goutte d'eau... j'aurais voulu, en lisant ce délicieux passage de ta lettre, pouvoir plonger ma main dans la mer, en retirer toutes les perles et les semer sur tes beaux cheveux noirs [1]. » Voici maintenant la transposition de l'aveu de Balzac : « Il y a une scène sublime (à mon avis, et je suis payé pour l'avoir) dans *Eugénie Grandet* qui offre son trésor à son cousin ». Et l'écrivain, avec une naïveté délicieuse, ajoute : « Le cousin a une réponse à faire ; ce que je te disais à ce sujet était la plus gracieuse. Mais mêler à ce que les autres liront un seul mot dit à mon Ève ! Ah ! j'aurais jeté *Eugénie Grandet* au feu [2] !... » On voit par ces dernières paroles que la pudeur amoureuse à laquelle nous faisions allusion plus haut, était très forte chez Balzac [3], mais il y a dissimulation et non pas absence d'inspiration. C'est bien ce que nous voulions prouver.

Nous n'insisterons pas plus longtemps sur les analogies entre la femme venue vers Balzac « à travers l'espace réchauffer un cœur qui désespérait de l'amour » et l'image dont elle lui a offert les traits, par crainte de contrarier la volonté expresse du maître, qui dissimulait son trésor aux regards indiscrets des autres. Ce serait, d'autre part, méconnaître les intentions du créateur de *la Comédie Humaine*. Eugénie et les trois autres acteurs principaux du drame de la Grande rue à Saumur n'étaient pas destinés à être considérés séparément dans leur vérité propre. Ils allaient devenir des habitants de la grande cité balzacienne, s'ériger en types d'une vérité éternelle, dans leur formation locale et contemporaine, et être considérés dans leur dépendance réciproque.

1. *Lettres à l'Étrangère*, t. I, p. 66, 29 octobre 1833.
2. *Ibid.*, p. 79, 12 novembre.
3. C'est le même sentiment qui lui fait mettre le mot « tiyeuilles », si joliment prononcé par son amie, dans la bouche d'une vieille femme, dit-il, en parlant du *Père Goriot*.

http://rcin.org.pl

Chapitre VI.

Le mysticisme en France

Les différents travaux auxquels s'emploie Balzac entre Neuchâtel et Genève. — Naissance de *Séraphîta* : visite au sculpteur Bra. Quelles idées Balzac veut-il représenter dans ce nouvel ouvrage. *Séraphîta* symbole de l'amour le plus élevé. — Le mysticisme et ses adeptes, tels qu'ils se présentent à nous à la fin du XVIII^e^ siècle et au commencement du XIX^e^ : Martines Pasqually et ses disciples : l'abbé Fournié et Saint-Martin. Swedenborg et les partisans de sa doctrine : Dom Pernety et les Illuminés d'Avignon. Les causes qui déterminent le foisonnement des sectes occultes. Éclosion, après 1789, des sectes les plus diverses. Engouement du public pour Mesmer, Cagliostro, le magnétisme, etc. — Tableau rapide du mysticisme en Suède et au Danemark. — Lavater et ses théories sur la *physiognomonie* — En Allemagne: Novalis, Schlegel. — Rôle de M^me^ de Staël ; ses rapports avec Werner, Lavater, etc. — Le mysticisme exploité comme élément littéraire. Nodier et ses contes. Mêmes préoccupations sur les troubles mentaux chez Nodier et chez Balzac. — Les théosophes du début du XIX^e^ siècle. Joseph de Maistre. Fabre d'Olivet. Ballanche et le groupe lyonnais. Rapprochement entre ce groupe et les amis de Daniel d'Arthez, dans *Illusions perdues*. Leroux et Fourier ou mysticisme social au XIX^e^ siècle.

C'est l'attente de la prochaine rencontre avec Éveline qui communiquait à Balzac les forces nécessaires pour être fidèle à ses engagements et poursuivre les travaux accumulés sur le chantier de sa « fabrique d'esprit ». L'image de la belle Polonaise ne le quittait pas un seul instant, qu'il fût penché sur sa petite table ou qu'il se trouvât dans le monde. Bien qu'il fallût terminer *Eugénie Grandet* ainsi que *Ne touchez pas à la hache* et rédiger entièrement la *Femme aux yeux rouges*, Balzac annonçait à M^me^ Hanska le 20 novembre qu'au cours d'une visite chez le sculpteur Bra, il avait conçu son « plus beau livre, une œuvre intitulée *Séraphîta.* » Laissons l'écrivain lui-même exprimer les idées qui devaient illustrer cette conception « tornitruante » : « *Séraphîta* serait les deux natures en un seul être, comme *Fragoletta* [1], mais avec cette différence que je suppose cette créature un ange arrivé à sa dernière transforma-

1. *Fragoletta* est un livre de H. de Latouche (histoire d'un hermaphrodite) publié à Naples, en 1799.

http://rcin.org.pl

tion, et brisant son enveloppe pour monter aux cieux [1]... » *Séraphîta* présentait ainsi la plus haute expression de l'amour entre homme et femme, tel que le concevait Balzac, à ce moment. Les idées et les sentiments qui leur étaient chers à tous deux, déjà Balzac en voyait l'épanouissement dans ce livre mystique, dont *Louis Lambert* devait être la préface. Toutes les lettres de l'écrivain, à cette époque, sont le reflet de ces pensées et, comme un refrain, contiennent ces paroles latines qu'il répétait avec enivrement : « adoremus in æternum » et qu'il paraphrasait avec complaisance.

On ne sera pas étonné de cette veine du mysticisme exploitée avec persistance par Balzac, l'influence si nette de Mme Hanska mise à part. Le XVIIIe siècle, en affaiblissant les croyances du Moyen-âge, n'avait pu étouffer le goût du mystère inhérent à la condition humaine. Les mécontents du culte officiel et ceux que la philosophie rationnelle ne peut satisfaire, désertent les sanctuaires pour se créer une religion nouvelle, expression de leurs aspirations transcendantes. N'est-ce pas en ce siècle de scepticisme et d'incrédulité que le juif Martines Pasqually, qui se disait maître des mystères de l'Orient, enseigne en France sa doctrine de l'émanation divine, de la chute originelle de l'homme et de sa réhabilitation [2] ? Un bon nombre de loges adopte ses dogmes que, d'ailleurs, ses disciples déforment bientôt. Ils fondent plusieurs écoles qui vivent chacune leur vie propre, en France et hors du pays. Quelques-uns ont des préoccupations purement spirituelles, les autres se vouent à la recherche du grand œuvre. Ce furent l'abbé Fournié et Saint-Martin qui vulgarisèrent la doctrine martiniste. Ce dernier la modifia sensiblement et la divulgua à travers la sienne [3].

Pendant que les disciples de Pasqually s'emploient à la diffusion de ses idées, dans le Nord de l'Europe apparaît un nouvel apôtre, Swedenborg, qui annonce la fin prochaine de l'Église existante et prêche la fondation d'une *Jérusalem céleste*. Sa doctrine est basée sur

1. *Lettres à l'Étrangère*, t. I, page 88.

2. Martines de Pasqually, *Traité de la réintégration des êtres dans leurs premières propriétés, vertus et puissances spirituelles et divines*. Paris, 1899, Bibliothèque Chacornac, pp. 29 et suiv. Voir aussi la *Notice historique sur le martinésisme et le martinisme*.

3. Saint-Martin, *Des erreurs et de la Vérité ou les hommes rappelés au principe universel de la science*. Édimbourg, 1782.

Franck, *La Philosophie mystique en France à la fin du XVIIIe siècle. Saint-Martin et son maître Martinez Pasqualis*. Paris, 1866. Sur Martinez Pasqualis, pp. 10 à 25. Sur Saint-Martin, biographie, pp. 26 et suiv.

http://rcin.org.pl

l'émanation divine, sa théorie des correspondances et des anges trouve de nombreux adeptes dans l'Occident européen [1]. C'est par la voie de l'Angleterre que le swedenborgisme pénètre en France et trouve l'accueil le plus enthousiaste parmi les illuminés. Le marquis Thomé, établi à Paris, Chatanier et Corberon répandent les idées du théosophe suédois [2], en attendant que quelques-uns de ses adeptes, groupés à Berlin vers 1779 par Dom Pernety, ancien bénédictin, bibliothécaire de Frédéric II, viennent s'établir en Avignon, terre classique de l'illuminisme, pour y créer une nouvelle secte occultiste, à laquelle ils donnent le nom de *Peuple de Dieu* ou de *Nouvel Israël* [3]. Un Polonais, le comte Thaddée Leszczyc de Pankracze Grabianka, est nommé roi de la secte qu'il doit diriger avec l'aide d'un « conseil des sept ». Pernety se réserve de son côté le titre de patriarche.Les membres de la secte se livrent aux pratiques du catholicisme, et quelques protestants sont obligés de se convertir à ce culte pour obtenir leur admission. Comme les disciples de Pasqually modifient la doctrine de leur maître, les sectateurs du Peuple de Dieu usent assez librement de celle de Swedenborg. Ils prédisent avec audace les événements politiques, ils annoncent, entre autres choses, que le roi d'Israël (Grabianka) accèdera au trône de Pologne, qu'il brisera la puissance des Turcs, se rendra maître de l'Asie et de l'Afrique et fondera sa capitale à Jérusalem, où tous les souverains de la terre viendront lui rendre hommage et demander des lumières à sa sagesse, comme à un nouveau Salomon. Pernety se voue surtout à l'alchimie et étudie les mystères sacrés. Lorsque le bruit se répand que les Illuminés d'Avignon provoquent des apparitions célestes, leurs cadres s'augmentent d'adeptes illustres, tels que le duc de Wurtemberg et sa femme. Des princes viennent interroger leurs oracles, qui annoncent aussi le retour prochain du Messie et la réunion imminente des Eglises. Les troubles survenus en 1789 semblent confirmer leurs rapports avec les puissances divines, l'autorité qu'ils exercent sur les esprits atteint son apogée.

On a remarqué que c'est aux époques de cataclysmes, de grands bouleversements sociaux et politiques, que les sectes occultes foi-

1. Voir Jacques Matter, *Emmanuel de Swedenborg, sa vie, ses écrits et sa doctrine...* Paris, 1863. Didier.
2. Ch. Byse, *Un grand inconnu : Swedenborg*, 1688-1772, pp. 12 et suiv. Colombier, près Neuchâtel, 1899.
3. Marc de Vissac, *Dom Pernety et les Illuminés d'Avignon*. Avignon, 1906, Seguin. Sur l'histoire de la secte, pp. 6 et suiv.

http://rcin.org.pl

sonnent ; on dirait que, table rase ayant été faite de toutes les croyances, une anxiété religieuse pousse les hommes à construire une Église nouvelle sur les ruines de la disparue. Les cénacles trouvent de nouveaux adeptes parmi les timides, qui ont hâte de se soumettre à une nouvelle autorité spirituelle, parmi ceux que tourmente le problème de l'au-delà et que les événements ont arrachés à la vie régulière. Les grands blessés de la vie viennent chercher un remède à leurs maux dans l'intérieur de ces temples où même les sceptiques accourent, attirés par la curiosité. Aussi trouve-t-on, en France, après 1789, un grand nombre des sectes les plus diverses : martinistes, swedenborgiens, disciples du quiétisme, sociétés magico-religieuses. En dehors des quiétistes — qui se croient les vrais détenteurs des mystères célestes et qui n'aspirent qu'à se confondre avec Dieu — et de la gent du bas étage de l'occultisme (sorciers, cartomanciens, chiromanciens), qui exploitent la crédulité humaine, tous cherchent à établir des rapports avec le monde des esprits pour se rendre avec leur aide maîtres de la nature, entrer par un continuel perfectionnement de leur être moral en communion directe avec la divinité et connaître ses secrets.

Peu à peu, les mystères des cénacles se répandent, et l'illuminisme gagne la société ; d'abord, le monde élégant, puis le large public. Saint-Martin, le comte de Saint-Germain et Cagliostro achèvent de le vulgariser, par des procédés différents. La puissance qu'exerce Cagliostro est prodigieuse [1]. Aux yeux de bien des gens, il passe pour un être surnaturel. La marquise de la Croix combat les mauvais esprits par le signe de la croix, la mère du duc d'Enghien et autres dames de la haute société s'abandonnent au quiétisme [2]. Les prophètes de toutes espèces se livrent ouvertement à leurs pratiques, les boutiques de tireuses de cartes ne désemplissent pas. On comprend facilement l'hospitalité que trouva parmi les illuminés la doctrine de Mesmer, celle des fluides magnétiques, de l'action réciproque des corps célestes sur les corps animés [3]. Une théorie qui avait d'abord mis en émoi la Faculté de Médecine, devient bientôt un débat religieux. Les illuminés y entrevoient une

1. Constantin Photiadès, *Les vies du Comte de Cagliostro*. Paris, Grasset, 1932.

2. Comte Ducos, *La mère du Duc d'Enghien*. 1750-1822. Paris, 1900, Plon-Nourrit, pp. 199 à 227, un curieux tableau de l'engouement mystique dans l'aristocratie, à la fin de l'ancien régime.

3. Sa thèse en médecine s'intitule : *L'influence des planètes sur le corps humain*.

http://rcin.org.pl

clef qui les aidera à pénétrer l'énigme universelle, qui leur ouvrira la porte des mystères divins. Ils vont jusqu'à identifier cette force miraculeuse au don des prophètes. On sait quelle vogue eut le magnétisme dans la société parisienne, et qu'autour du banquet mystique du docteur souabe, on vit des adeptes connus tels que La Fayette et Bergasse, l'ami de Mme de Krüdener.

Vers la fin du XVIIIe siècle, l'attrait de l'illuminisme faiblit en France. Le prestige des swedenborgiens d'Avignon est ébranlé par les procédés charlatanesques du « prophète » de la secte, Octavio Capelli. D'autre part, les dissentiments qui s'élèvent parmi les illuminés affaiblissent leur prestige. Les miracles prédits par eux tardent à se réaliser. Louis XVI meurt, contrairement à la prophétie de Grabianka. La Révolution finit par disperser la plupart des adeptes de Swedenborg. L'Affaire du Collier et la fin tragique de Cagliostro dessillent aussi les yeux d'un bon nombre de ses adhérents ; enfin l'esprit révolutionnaire et scientifique pénètre dans les loges et en bannit la théosophie. Les illuminés ne se tiennent pourtant pas pour battus, ils mènent seulement désormais une existence moins tapageuse.

Si en France, à une époque qui proclame la souveraineté de l'esprit, le mysticisme vit d'une vie très intense, à plus forte raison les nations mieux disposées à la rêverie s'exaltent tout naturellement aux choses occultes. En Suède, pays des mythes scandinaves, le roi lui-même se voue à l'occultisme corps et âme [1]. A Copenhague, Charles de Hesse installe une loge et y joue le rôle d'un pontife qui obtient des apparitions merveilleuses [2]. Un autre prince d'Allemagne, Ferdinand de Brunswick [3], s'associe à son action et essaie, en se maintenant dans les cadres maçonniques, de réaliser le vœu cher à tous les théosophes : la formation d'une Église intérieure universelle. Pour cela, un important congrès se réunit à à Wilhelmsbad, en 1782. Villermoz, le commentateur passionné de Saint-Martin, le préside. Malheureusement, aucune des propositions émises n'aboutit, l'entente n'ayant pu s'établir.

1. Gustave II et son frère, le duc de Sudermanie, plus tard Charles XIII.

2. Sur Charles de Hesse, disciple de Saint-Germain, sur les Illuminés de Bavière et le Congrès de Wilhelmsbad, voir l'étude de Saint-René-Taillandier : *Un Prince allemand du XVIIIe siècle d'après des mémoires inédits. Charles de Hesse et les illuminés.* (*Revue des Deux Mondes*, 15 février 1866). Voir aussi Auguste Viatte, *Les Sources occultes du romantisme*, Paris, 1928. H. Champion.

3. Sur ces deux célèbres francs-maçons lire Le Forestier, *Les Illuminés de Bavière et la Franc-maçonnerie allemande*. Dijon, 1914, pp. 357 et suiv.

http://rcin.org.pl

C'est à Copenhague que Charles de Hesse reçut la visite de cet étonnant personnage dont Balzac devait être si fort impressionné plus tard et qu'on a coutume d'appeler le « pasteur zurichois » [1]. Lavater, qui croyait à une nouvelle révélation mystique, a passé une partie de son existence à chercher l'apôtre destiné à reprendre l'œuvre du Christ. Tour à tour attiré par Swedenborg ou par Saint-Martin, malgré ses détracteurs qui le tournaient en ridicule et l'accusaient d'enthousiasme trop facile, il connut le plus grand succès. Les plus célèbres personnalités de la fin du XVIII[e] siècle vinrent le voir en Suisse [2]. Gœthe le connut dans sa jeunesse et marqua toujours pour lui la plus grande déférence, sinon la curiosité la plus vive pour ses théories sur la *physiognomonie* [3]. Et pourtant cette œuvre que Balzac devait étudier avec fruit [4] ne représente qu'une petite partie de l'activité un peu inquiète de Lavater. Le cadre de notre travail nous oblige à passer rapidement sur les théories qu'il a répandues dans ses divers écrits et qui se relient d'ailleurs aux croyances générales des illuminés : la foi en l'Église intérieure, le millénarisme, etc.

Par Lavater, nous rejoignons l'Allemagne qui manifeste à la fin du XVIII[e] siècle une grande curiosité pour l'illuminisme. Celui-ci gagne toutes les couches, et les littérateurs ne sont pas les derniers à donner le branle. Tous les grands hommes de l'Allemagne lettrée se préoccupent d'occultisme. En dehors des princes dont nous avons parlé plus haut, Frédéric-Guillaume II donne l'exemple, et nous verrons bientôt que le romantisme naissant favorisera admirablement l'élan mystique. Deux individualités curieuses, Eckartshausen et Jung Stilling — ce dernier disciple de Lavater — font connaître leur nom à toute l'Allemagne, sinon hors des frontières. Mais il s'agit d'initiés ayant un rapport assez restreint avec le grand public. Plus curieuse et plus suggestive nous semble l'œuvre de Novalis [5], cet étonnant poète du romantisme allemand. Nous voyons ici combien le mysticisme se mêle à la littérature et lui

1. O. Guinaudeau, *Études sur J.-G. Lavater*. Paris, 1924, Alcan.

2. Voir dans l'ouvrage de Guinaudeau cité ci-dessus : le chapitre IV de la III[e] partie : *La personnalité de Lavater ; ses rapports avec les contemporains ; amitiés et inimitiés*, pp. 355 et suiv.

3. Sur les relations de Gœthe et Lavater en plein « Sturm und Drang » voir *Gœthe und Lavater, Briefe und Tagebücher*, pub. par M. Funck. Weimar, 1901.

4. Voir dans *les Orientations étrangères chez Honoré de Balzac*, le chapitre que M. Baldensperger consacre à Lavater, pp. 81 et suiv.

5. Voir l'ouvrage de M. Lichtenberger, *Novalis*. Paris, 1911, Bloud et Gay. « Novalis est essentiellement et en toute sincérité un mystique. Il appartient...

http://rcin.org.pl

sert d'inspiration. Cette alliance ne manque pas de servir la cause de l'illuminisme.

Des préoccupations identiques se retrouvent dans l'œuvre de Fichte, de Schelling et du bon Schlegel qui devait documenter plus tard Mme de Staël, au moment de sa crise mystique.

C'est Mme de Staël qui sert de pont entre les deux pays voisins, par son livre *De l'Allemagne* et par le large crédit qu'elle accorde à des mystiques comme Zacharias Werner, le fameux pèlerin d'amour, converti par la suite au catholicisme [1]. Élevée dans le rationalisme du XVIIIe siècle, les préoccupations mystiques ne la sollicitent que vers le milieu de sa vie, après la mort de son père, à la période la plus douloureuse de sa liaison avec Benjamin Constant [2]. Mais elle connaissait depuis longtemps Lavater ; d'autre part, Charles de Villers [3] l'initie au magnétisme. Par lui une liaison s'établit avec le poète Jean Paul Richter. Elzear de Sabran est son hôte à Coppet. De plus, en Suisse même, elle est environnée d'illuminés. Voici Langallerie, dont Rosalie de Constant parle si curieusement dans ses lettres à son frère Charles [4], et qui faisait partie de l'école de Dutoit, aux tendances quiétistes ; voici des émigrés, comme le marquis de Dampierre et le comte de Divonne. Sans doute, Mme de Staël n'est pas convaincue et n'accordera que son attention, jamais son cœur, aux théories des mystiques, mais plusieurs représentants des différentes sectes obtiennent dans son livre *De l'Allemagne* une analyse détaillée, et c'est par elle que ceux-ci feront connaissance avec le public français.

à cette lignée de mystiques allemands qui, depuis Eckart et Suso jusqu'à Jacob Boehme, puis de là au piétisme du XVIIe et du XVIIIe siècle, s'est continuée à peu près sans interruption jusqu'à l'époque du romantisme » (p. 92). Voir en particulier le chapitre : *Les sources de la pensée de Novalis* (pp. 92 à 131).

1. « Ce personnage, dit de lui M. Baldensperger, dans la notice où il présente les lettres inédites de Werner à Mme de Staël (*Revue de littérature comparée*, 1923, p. 112), aussi extraordinaire par son allure que par ses idées, instable, délirant, sensuel... entendait exercer sur Mme de Staël la même action qu'il avait eue sur tant de femmes en Allemagne et en Pologne. »

Ces lettres, dont on a respecté les fautes d'orthographe et les incorrections, sont fort curieuses, mais n'eurent qu'une influence assez faible sur l'esprit de Mme de Staël.

Zacharias Werner avait fait un séjour à Coppet de 1808 à 1809, et c'est à Rome, en 1810, qu'il se convertit au catholicisme.

2. Benjamin Constant, *Journal Intime*, pp. 25 et suv., 56 et suiv.

3. Voir Maurice Souriau, *Les idées morales de Mme de Staël*. Paris, 1910, Bloud, p. 68.

4. Voir l'ouvrage cité de M. Viatte, le chap. intitulé *Madame de Staël et son entourage*, III, pp. 110-113.

http://rcin.org.pl

Comme elle, et pareillement aux périodes de crise, le « sec et ironique » Benjamin Constant s'intéresse aux mystiques, partage leurs effusions. Langallerie l'occupe au moment de sa liaison avec Delphine [1]. Quand il désespère de séduire Mme Récamier, c'est Mme de Krüdener qui lui prête son secours, le console et l'apaise [2]. Étonnant mélange, chez un homme si fin, de rationalisme et d'attendrissement sentimental.

Nous avons dit que les croyances des illuminés sont, en Allemagne, exploitées par les premiers romantiques. Les voici, chez Nodier, qui servent d'ornements littéraires. Ce charmant original, pour lequel Balzac éprouve une si chaude sympathie, fait partie, très jeune, de différents groupes mystiques [3]. Il fréquente le cercle qui entoure Bonneville vieilli, et où l'on voit aussi Kościuszko. Avec les « médiateurs », il porte les cheveux flottants sur les épaules. Sa brillante imagination s'emparera de tout cet attirail et en fera la parure de ses contes, surtout dans son *Trilby*, où nous verrons sans cesse l'auteur derrière ses personnages, mi-amusé, mi-attendri. Ce n'est pas sans dessein que nous rapprochons ici Nodier et Balzac : la folie préoccupe toute la vie le chef du cénacle romantique, il croit les fous plus capables que d'autres d'approcher Dieu. Ne nous laissons pas aller à un rapprochement superficiel, trop facile, avec *Louis Lambert*, remarquons seulement, chez ces deux auteurs, une coïncidence troublante entre diverses préoccupations. Peut-être aussi est-ce par Nodier, quoique rien ne vienne confirmer notre supposition, que Balzac fait connaissance avec les romantiques allemands, tels que Novalis et surtout avec Jean-Paul, pour lequel l'auteur de la *Bibliographie des fous* [4] éprouve une vive admiration.

Quels sont, en ce début du XIXe siècle, les théosophes qui rassemblent l'intérêt autour de leur nom ? Sans vouloir en rien l'enrôler dans leur parti, il convient de nommer Joseph de Maistre initié dès sa jeunesse aux pratiques des loges maçonniques. Malgré l'intransigeance doctrinale de son catholicisme théocratique, il s'accorde

1. *Journal intime*, p. 123.
2. *Ibid.*, pp. 145 et suiv.
Mme de Staël connut aussi Mme de Krüdener. Voir dans le *Supplément littéraire* du *Figaro* du 16 sept. 1911 l'article du comte d'Haussonville, *Mme de Staël et Mme de Krüdener*.
3. Voir en appendice au livre de Pingaud, la *Jeunesse de Charles Nodier*, Besançon, 1914, le règlement de la société des Philadelphes, qui donne assez bien l'image d'une société secrète de ce temps-là.
4. *Bibliographie des fous. De quelques livres excentriques*. Paris, 1845, Techener.

http://rcin.org.pl

sur plusieurs points avec les illuminés : même croyance à une troisième révélation, même désir inavoué, mais tacite, chez de Maistre, de la réunion des Églises. Dans les dialogues du Sénateur et du Comte, des *Soirées de Saint-Pétersbourg*, la théosophie tient une place importante [1].

Nous retrouvons dans Fabre d'Olivet, appliquée à des idées parallèles, la même intransigeance, le même tranchant. Ce théosophe célèbre de l'Empire rejoint de Maistre par sa théorie de la monarchie absolue et par le rôle que — tout protestant qu'il est — il accorde au pape [2]. A sa suite, quelques illuminés s'imagineront reconnaître dans Napoléon une sorte de guide religieux, conception nébuleuse, à laquelle feront plus tard contrepoids la Sainte-Alliance et son chef mystique Alexandre Ier.

Avec Ballanche [3] et le groupe lyonnais, Ampère et Roux, nous ne pouvons nous empêcher de faire un rapprochement « balzacien ». Ce groupe de purs mystiques qui, à la suite de l'ami de Mme Récamier, se tenait sciemment en dehors des loges, nous offre le même attendrissant spectacle que Daniel d'Arthez [4] et son cénacle, dans *Illusions perdues*. C'est le même esprit d'entr'aide généreuse et d'enthousiasme collectif. Dans le groupe de Lyon, deux des principaux adeptes, Bredin et Roux, n'ont rien écrit, mais nous voyons Bredin relire, critiquer, encourager les ouvrages de Ballanche et pousser cet irrésolu à la publication de ses livres. Aucun de ceux-ci ne paraît sans son approbation. De son côté, Roux établit la liaison avec Boehme et ses disciples.

Nous ne trouvons pas grande trace dans l'œuvre de Balzac des théories de ce théosophe de l'histoire, dont le système ne réussit jamais à s'exposer en pleine lumière, pas plus que nous ne verrons le romancier préoccupé par les tendances sociales de Leroux et de

1. Paris, 1891.

2. Sur Fabre d'Olivet, voir la notice de Sédir qui précède son *Histoire philosophique du genre humain*.... Paris, 1910, Bibliothèque Chacornac, et le livre 7e de cet ouvrage sur le *Principe du gouvernement républicain*. pp. 341-348.

3. Sur Ballanche, voir Charles Huit, *La vie et les œuvres de Ballanche*, Paris, 1904, Vitte.

4. Que du reste, par plus d'un trait, Balzac a fait à sa ressemblance. La description du Cénacle de la rue des Quatre-Vents et les portraits de ses membres se trouvent dans la deuxième partie d'*Illusions perdues* : *Un grand homme de province à Paris* (t. XII, p. 75 et suiv.). On y remarque à côté de la grande et noble figure de d'Arthez, le chef, celles de Léon Giraud « ce profond philosophe, ce hardi théoricien qui remue tous les systèmes... » et de Michel Chrestien « qui fut en 1830 pour beaucoup dans le mouvement moral des Saint-Simoniens ».

http://rcin.org.pl

Fourier, les mystiques amis de George Sand [1]. Ce qui nous intéresse davantage, c'est de constater le renouveau d'attrait qu'acquiert Swedenborg, grâce à une traduction de ses œuvres faite par Moët, en 1820. Nous verrons plus loin quel profit Balzac en tira pour son œuvre [2].

1. Voir Seillière, *George Sand, mystique de la passion, de la politique et de l'art*. Paris, 1920, Alcan, pp. 183 et suiv.

2. Comme le remarque M. Auguste Viatte dans *Les Sources occultes du Romantisme* : « L'œuvre des théosophes, longtemps souterraine, n'en sourdera pas moins au grand jour ; les multiples filets dérivés de cette rivière viendront alimenter et nuancer le vaste fleuve romantique : Victor Hugo, dans *Notre-Dame de Paris*, Lamartine, dans les *Visions*, George Sand, dans *Consuelo* [1]... » Cette dernière œuvre surtout est caractéristique, car George Sand y a mis toute sa fougue de nouvelle adepte mystique.

1. T. II, p. 268.

http://rcin.org.pl

Chapitre VII.

Le mysticisme en Pologne

Opinion de Henri Rzewuski. Son livre *Nowy Teofrast*. — Deux célèbres alchimistes polonais au XVI^e siècle: Twardowski et Sedziwoj. La recherche de l'or en Pologne à la fin du XVII^e siècle. La maçonnerie en Pologne. Passage de Cagliostro vers 1780. — Grabianka. Courte biographie du personnage. — Un pur mystique, ami de Henri Rzewuski : Oleszkiewicz. Influence d'Oleszkiewicz sur Mickiewicz. L'idée messianique. — Les thèmes mystiques dans la poésie de Mickiewicz. — L'entourage de Mickiewicz à Wilno et la Société des Philomathes. — Thomas Zan. Son ardent amour de la vie. En 1820, il organise une société de jeunes : les *Rayonnants*. Dissolution des *Rayonnants*. Le procès. — Towianski, swedenborgien, condisciple de Mickiewicz et de Zan. Son influence sur Mickiewicz. — Towianski et Slowacki. L'influence de Swedenborg sur la jeunesse de Slowacki. *Souvenirs d'enfance*. Comparaison avec *Louis Lambert*. — Le Mesmérisme en Pologne et principalement à Wilno. Lachnicki. Malczewski et ses expériences magnétiques. — Les rapports des Rzewuski avec différents mystiques. — Comment Éveline se trouve, dès l'enfance, baignée dans le mysticisme et le surnaturel. Le journal intime d'Éveline. La correspondance de M^mes^ d'Oschando et Edling avec Caroline. Une lettre de Calixte Rzewuska.

En Pologne, la curiosité pour les choses voilées et les sciences occultes fut toujours très vive. Henri Rzewuski, le plus proche par l'esprit des frères de M^me^ Hanska, nous offre à ce sujet des réflexions qui corroborent nos propres observations : « Il n'est pas douteux que notre génie national ait manifesté de tout temps des tendances mystiques et qu'il ait essayé de s'émanciper du joug des formules scientifiques, afin de mieux développer ses facultés intuitives et s'élever ainsi aux sources mêmes de toutes les sciences [1]... » Ces tendances mystiques du génie polonais, dont parle Rzewuski, se sont manifestées dès le Moyen-âge. Au XVI^e siècle, deux personnages curieux interrogent l'inconnu avec avidité : un gentilhomme de Cracovie nommé Twardowski, célèbre magicien, appelé depuis le *Faust polonais* — que la rumeur publique accusait d'avoir vendu

1. *Teofrast polski* przez autora Zamku Krakowskiejo (*Le Théophraste polonais* par l'auteur du *Château de Cracovie*). Pétersbourg, 1851, t. I, p. 206.

http://rcin.org.pl

son âme au diable pour connaître les secrets de la nature [1] — et un non moins célèbre alchimiste, Michel Sedziwoj, connu sous le nom latin de Sendigovius, ami de Seton. Lisant Arnold de Villanova, il fut violemment influencé par lui et se voua à la recherche de l'or. Sa vie offre le spectacle bariolé d'une suite ininterrompue d'aventures invraisemblables. Il aurait séjourné à la cour de Rodolphe II et des ducs de Wurtemberg et y aurait reçu une large hospitalité. Il laissa d'intéressantes œuvres d'alchimie écrites en latin, dont plusieurs ont été traduites en allemand.

Nous n'avons pu nous empêcher de citer ces deux magiciens qui appartiennent à l'histoire pittoresque, mais nous ne pouvons suivre pas à pas le développement des sciences occultes en Pologne. Nous constatons seulement que le mysticisme eut dans ce pays comme ailleurs, à la fin du XVIII^e^ et au commencement du XIX^e^ siècle, ses temples et ses apôtres. Antoine Magier, dans ses *Souvenirs* consacrés à Varsovie, dit à propos des chercheurs d'or : « Il y avait des seigneurs qui y engloutissaient toute leur fortune ». Et plus loin il raconte l'histoire suivante : « En 1779, vivaient chez nous, en banlieue, deux Français occupés à ces recherches. Un jour, leurs amis ne les virent pas venir et constatèrent que leur logis était fermé. Ils enfoncèrent la porte et les trouvèrent morts tous deux. Sur des charbons presque éteints, se trouvait une cornue fêlée ; l'un des deux hommes gisait à terre, l'autre était étendu près de la porte. C'est le gaz toxique, échappé du récipient, qui avait causé leur mort [2]. » Il est certain que de nombreux étrangers, vivant en Pologne à cette époque, y ont stimulé le goût de leurs hôtes pour le surnaturel. Ainsi le colonel de Thoux de Salvertes, dont nous avons déjà mentionné le nom, à propos des loges maçonniques, quitte la Pologne, en 1764, pour approfondir à l'étranger les secrets de l'occultisme. Il en revient cinq ans plus tard, fort instruit dans les sciences

1. Une légende dont se sont servi Mickiewicz et d'autres poètes polonais, raconte que Twardowski avait promis au diable de ne tenir son pacte et de ne livrer par conséquent son âme qu'à Rome. Un jour qu'il se trouvait dans une auberge du même nom, au milieu de la *szlachta* qui s'ébrouait jouant et buvant, saisissant l'occasion d'un quiproquo, le diable apparut brusquement, pour réclamer son dû. Twardowski, en gentilhomme, tint sa promesse, malgré le subterfuge. Il se sauva tout de même des griffes du malin par des prières qui furent écoutées. Pour punition de ses péchés, raconte le peuple, il fut suspendu entre le ciel et la terre, et y restera jusqu'à la fin du monde.

2. Nous empruntons ce passage à l'excellente étude sur Grabianka, faite par M. J. Ujejski (*Le Roi du Nouvel Israël*. Varsovie, 1924, p. 50), qui l'a copié directement sur le manuscrit (n° 1211), à la Bibliothèque Zamoyski.

http://rcin.org.pl

« hermétiques, cabalistiques, lithographiques (?) et alchimiques » [1], et initie à ses mystères le célèbre alchimiste Auguste Moszynski, grand-maître du *Vertueux Sarmate* [2]. L'atmosphère mystérieuse des loges favorisait tout naturellement les essors de la pensée vers les régions astrales. Maître absolu de sa loge du *Bon Pasteur*, — qui relève de la loge anglaise de Paris — de Thoux y pratique le rite écossais et y confère de hauts grades. Les loges polonaises professent alors soit le rite écossais, soit celui des Rose-Croix, tous deux avec une teinte mystico-religieuse. Le rite des Rose-Croix a été sans doute introduit par le groupe saxon de la cour de Pologne, entre autres par le duc de Courlande, Charles de Saxe (mari de Françoise Krasinska dont nous avons parlé), qui avait un goût très prononcé pour l'occultisme. Le fameux aventurier Cagliostro vint à Varsovie en 1780 ; il y fonda sa première loge égyptienne et stupéfia tout le monde par ses connaissances extraordinaires qui tenaient du prodige. Confondu à plusieurs reprises par de Thoux et par Moszyński, il fut obligé de s'en aller, mais non sans avoir formé quelques adeptes haut placés et une nombreuse clientèle de dames, auxquelles il promettait une eau de jouvence. De Varsovie, il aurait transporté son activité, selon le Dr Antoine J. [3], en Lithuanie, puis aurait été l'hôte du comte Grabianka, au château de Sutkowce en Podolie. Là, il se serait livré à la recherche de la pierre philosophale, attirant à sa suite, un grand nombre de charlatans de la même espèce, grevant les biens des Grabianka de quelques millions de *zlotys*. Voici ce que raconte de son côté Andrzejowski à propos du passage de Joseph Balsamo en Podolie : « Non loin de chez les G..., avec lesquels elle était très liée, vivait une châtelaine immensément riche, la staroste Grabianka. Encore sous le régime polonais, son mari se vouait avec Cagliostro à l'alchimie et dissipait sa magnifique fortune, en cherchant l'or. S'étant aperçue que son mari pourrait fort bien ne point aboutir dans ses recherches, mais perdrait à coup sûr sa fortune, elle se hâta de l'éloigner de la gestion de ses propres biens et fit tant qu'au bout de douze ans, elle dégagea ceux-ci des dettes et doubla son

1. Voir S. Zaleski, *O Masonji w Polsce od r.* 1742-1822 (*De la Maçonnerie en Pologne entre* 1742-1822). Cracovie, 1889, p. 135.
2. *Ibid.*, p. 135.
3. (Antoine-Joseph Rolle), *Tadeusz Leszczyc Grabianka starosta liwski i Teresa z Stadnickich jego malzonka. Opowiadania historyczne* (*Thaddée Leszczyc Grabianka, staroste de Liw, et Thérèse, née Stadnicka, son épouse. Récits historiques*, série 6). Lwow, 1887, pp. 190-191.

http://rcin.org.pl

avoir [1]. Il est étonnant seulement que le Dr Antoine J. rapporte ce fait à 1775 ; or, il est bien établi que celui-ci visita les provinces baltiques, la Russie et la Pologne au cours des années 1779-1780 [2]. M. Ujejski suppose que l'auteur a confondu Cagliostro avec Brumore[3] qui, en effet, séjourna chez Grabianka, en Podolie, mais en 1783 [4].

Ce Grabianka, dont nous venons de citer le nom à plusieurs reprises, mérite que nous l'examinions au passage et que nous lui fassions une place de choix dans l'originale cohorte des mystiques polonais. Balzac dut vraisemblablement connaître son histoire par Mme Hanska, et nous le retrouvons en profil perdu dans quelques-unes des créations du romancier.

Curieuse destinée que celle du staroste de Liw! Fils unique d'une grande famille polonaise, immensément riche, élevé en France à l'école de Lunéville créée par Stanislas Leszczyński, et remarquablement instruit, il semblait prédestiné à une carrière brillante. Son esprit, porté à la rêverie, se plaisait aux longs voyages. Il séjourna en France vers 1769 et fut apprécié à la cour de Louis XV pour sa conversation aimable et, surtout, pour le charme de sa personne. Ce charme que tous les contemporains mentionnent, s'exerçait sur quiconque l'approchait. Il était à ce point irrésistible que plus tard, pendant la Terreur, Grabianka réussit, par la seule force de sa parole, à arracher des victimes à leur bourreau et à les faire mettre en lieu sûr. Selon le biographe russe Longuinov, la rencontre à Varsovie d'un homme, connu comme volage et de mœurs légères, et, depuis peu, complètement transformé, décida de tout l'avenir de Grabianka. Il apprit que cet homme devait à son initiation à une société secrète l'heureux changement qu'il révélait. Bientôt admis lui-même au nombre des adeptes de la secte, le jeune Grabianka fut désormais tourmenté par le désir de trouver un sage qui lui dévoilerait les plus hautes vérités et le mettrait en contact avec l'autre monde. Il se décida à quitter le pays et — toujours d'après Longuinov — rencontra à Berlin Dom Pernety, plongé dans sa patiente recherche de la pierre philosophale. L'ancien bénédictin ne

1. *Racontars du bonhomme Detiuk sur la Volhynie*, t. II, p. 224.
2. Il s'appuie sur les témoignages de : Longuinov, *Odin iz mahikow XVIII^e vieka*, *Rousski Viestnik*, 1860, XXVIII, 579 ; Lubianowski, *Rousski Arkhiv*, 1872, 478 ; Muromtzev, *Razskaz oczevidca o grafie Grabiankie*, *Russkij Viestnik*, XXX, 1860.
3. Brumore s'appela de son vrai nom Louis-Joseph-Bernard-Philibert de Morveau. Il fut le frère du célèbre chimiste Guitton de Morveau qui vota la mort de Louis XVI.
4. *Op. cit.*, pp. 58 et suiv.

http://rcin.org.pl

put, absorbé qu'il était par ses propres travaux, l'initier aux mystères suprêmes, mais au moment où le staroste se résignait à quitter Berlin,il lui promit de lui faire connaître le sage qu'il cherchait. C'était, annonçait-il, quelqu'un de très versé dans la science des nombres ; il attendait depuis deux ans la venue d'un étranger que le ciel prédestinait à la plus haute mission. L'étranger, c'était naturellement Grabianka, le sage Brumore.

Brumore initia, en effet, le jeune Polonais aux secrets de la cabale et lui prédit, au bout de peu de temps, qu'il approfondirait cette science pendant sept ans, qu'il commanderait sept autres années, qu'il régnerait enfin deux fois sept années.

Pernety et Brumore prirent ainsi un empire absolu sur le staroste de Liw et le menèrent où ils voulurent. On lui présenta un alchimiste qui lui apprit sa science. Longuinov n'indique pas le nom de ce personnage, le Dr Antoine J. — qui place cette période de la vie du staroste avant son mariage avec la comtesse Stadnicka, c'est-à-dire avant 1770 — croit que c'est Cagliostro. Quoi qu'il en soit, Longuinov pense que Grabianka fut la victime de la cupidité de Dom Pernety et de Brumore qui, après avoir exploité la bourse de leur « disciple » polonais, lui permirent de rentrer en Podolie. Ils lui conseillèrent de lire la Bible avec application et d'en approfondir le sens, pour se préparer à la compréhension de la haute magie.

A quelle période précise de l'existence de Grabianka se place cette curieuse « éducation mystique » ? Les deux biographes ne sont pas d'accord. On nous affirme, d'autre part, que les premiers rapports de Grabianka avec Pernety se rattachent aux années 1779-1783, période au cours de laquelle il « consacra » sa femme, sa sœur, son beau-frère, la comtesse et le comte Tarnowski, sa belle-mère, la comtesse Stadnicka, son ami, le comte Roniker, et son valet de chambre. Obéissant à l'oracle de Pernety, la « Sainte-Parole », il confia sa fillette Anusia à la sœur Bruchié (gouvernante de Brumore), malgré le chagrin de la séparation. Ce qui est sûr, c'est qu'une grande ardeur de prosélytisme s'empara de Grabianka. Nous ne croyons pas d'ailleurs qu'il ait fait de nombreux adeptes en Podolie [1]. Henri Rzewuski qui, tout jeune, l'avait rencontré au château de Romanow, chez le comte Ilinski, raconte que ce qui l'avait frappé, c'est l'énorme différence de culture intellectuelle entre le staroste et la société volhynienne [2]. Cette différence si sensible explique

1. Contrairement à l'opinion de M. Viatte, *op. cit.*, t. I, p. 90.
2. *Le Théophraste polonais*, t. I, pp. 207-208.

http://rcin.org.pl

que son séjour dans le pays n'ait pu produire une grande influence. Par contre, la puissance exercée par le trio des initiateurs de Berlin sur le staroste de Liw fut si grande, et sa foi en la mission qu'il avait à remplir si profonde, que rien ne le détourna de la carrière qu'il avait embrassée : ni la perte de ses immenses biens de Galicie et de Podolie, ni la douleur de sa femme douée d'une énergie presque masculine et d'une intelligence peu commune, ni ses deux fils.

Nous ne suivrons pas le comte en Avignon. Nous avons parlé précédemment de ce séjour et nous sommes ici occupée à présenter moins un tableau sommaire du mysticisme polonais sur les confins du XVIII^e^ et du XIX^e^ siècles qu'une galerie de portraits. Après un « règne » de six ans environ, pendant lequel Grabianka exerça une puissance extraordinaire sur ses « fidèles sujets » qui le servaient à genoux dans les cérémonies mystérieuses, il ferma le temple de la secte, véritable temple de Salomon et, redoutant la puissance croissante de Napoléon, transporta sa propagande à Pétersbourg, où la secte des illuminés d'Avignon comptait quelques disciples. La méfiance d'Alexandre fit enfermer le « Roi du Nouvel Israël », dans lequel il soupçonnait un agent de Napoléon, à la forteresse de Pétropavlovsk. C'est avant qu'il y soit entré que pour la dernière fois se manifestèrent les effets du charme que répandait Grabianka. Il convertit à sa doctrine son geôlier, un colonel de la garde impériale qui était venu l'arrêter, et put ainsi supprimer les papiers qui auraient compromis sa secte. Il mourut en 1807, au grand soulagement des autorités, qui ne savaient trop que faire de lui.

Rien chez les auteurs contemporains de Grabianka, plus particulièrement chez Henri Rzewuski, ne nous permet de croire à la propagation rapide du mysticisme dans les campagnes polonaises, mais il est, par contre, certain que les chercheurs de « hautes vérités » qui franchissaient hardiment le cercle des connaissances établies, n'étaient pas rares en Pologne, à l'époque où vécut le staroste de Liw. Sans plus mentionner ce dernier, Rzewuski cite dans son livre le baron Harsch, « alchimiste connu », créateur du médicament presque universel, mis en circulation sous le nom de « aqua roris », et qui est mort à la fin du XVIII^e^ siècle, en emportant son secret dans la tombe. Il mentionne également un certain Poszman, « célèbre mystique et maître de la philosophie », qui avait pénétré bien des mystères de la nature, qui possédait les secrets des alchimistes du Moyen-âge et savait transmuer l'or

http://rcin.org.pl

en liquide froid [1]. Le frère de Mme Hanska, parlant de lui, semble regretter que cet homme taciturne, tout au moins en ce qui concerne ses recherches, car il était de caractère sociable, n'ait jamais voulu révéler ses connaissances à qui que ce soit ni se faire d'adeptes.

Mais le personnage dont l'auteur des *Souvenirs de Soplica* parle avec le plus d'émotion, c'est son ami Oleszkiewicz, un pur mystique celui-là. Avec sa vivacité de style coutumière, Henri Rzewuski raconte les longues soirées passées avec lui en conversations interminables. Oleszkiewicz était un peintre de talent, ancien élève de David, et protégé par le général Chodkiewicz. Il vint, en 1810, se fixer à Pétersbourg où, tout en cultivant son art, il se livrait à une intense vie intérieure. Cette vie témoignait d'un étrange changement chez le jeune homme. En effet, son beau-frère Andrzejowski, dont les souvenirs nous ont puissament aidée à évoquer l'époque dans laquelle a vécu Éveline Rzewuska, raconte qu'Oleszkiewicz et ses amis, lorsqu'ils habitaient ensemble Wilno, se moquaient beaucoup de sa piété et affaiblissaient ainsi sa foi [2]. Et voici que, par contre, le poète Odyniec nous représente le jeune peintre sarcastique de Wilno tout confit en dévotion à Saint-Pétersbourg [3]. Une foule d'anecdotes se présentent pour illustrer sa douceur et son extrême bonté. Celle-ci entre autres : Un jour, dans la rue, un voleur lui arracha sa bourse. Et Oleszkiewicz de courir à ses trousses, en criant : « Arrête-toi, par grâce, arrête-toi ! Je te la donnerai cette bourse [il était très pauvre], pour que tu n'aies pas à te reprocher de me l'avoir prise ». Il éprouvait pour toute la nature une sympathie universelle. Son affection s'étendait aussi bien aux animaux et aux plantes qu'aux hommes. Henri Rzewuski raconte encore qu'il était parvenu à comprendre le langage du cheval, son animal favori. Il parle aussi d'une certaine promenade nocturne avec son ami, dans les rues de Pétersbourg. Tous les chats du quartier, devinant avec le merveilleux instinct des bêtes un ami dans Oleszkiewicz, l'entouraient et l'escortaient.

Cette chaleur de sympathie qu'augmentait tout naturellement sa foi très vive, lui attirait tous les cœurs. Comme il était doué en plus d'un remarquable don de parole, et qu'il était très beau, on l'écoutait avec intérêt partout où il se trouvait. Il notait parfois ses pensées, au fur et à mesure qu'elles lui venaient à l'esprit et il

1. *Op. cit.*, t. I, p. 213.
2. *Racontars du bonhomme Detiuk*, t. I, pp. 181, 221 ; t. II, p. 20.
3. *Lettres de voyage*, t. I, pp. 46-52.

http://rcin.org.pl

les lisait à ses amis. C'est encore Rzewuski qui note la justesse de ses réflexions et qui déclare qu'elles se prêtaient fort bien à l'élaboration d'un système philosophique [1]. Malheureusement, les pages précieuses de ce Saint-Martin polonais [2] qui ressemblait au véritable par son goût pour la méditation et la tournure de ses pensées, se sont égarées sans espoir d'être retrouvées et imprimées. Par son amour universel, par sa profonde pitié pour la misère de l'homme — si souvent victime des circonstances — par sa foi dans la marche vers le bien et l'anéantissement du mal par les hommes vertueux, Oleszkiewicz se rattache bien à son temps. C'est grâce à lui que s'opéra, en 1828, un miraculeux changement dans l'âme de Mickiewicz [3], jusqu'alors plutôt indifférent en matière religieuse. « Il se défend, dit-il à Odyniec, à propos du jeune exilé, comme Jacob contre l'ange, mais c'est bien inutile ; il est un vase d'élection que tôt ou tard la grâce doit remplir pour se déverser par lui sur les autres [4]. » Oleszkiewicz fut donc le premier de ceux qui conçurent l'idée de la mission du peuple polonais, de la tâche que celui-ci avait à remplir pour sa part dans l'œuvre universelle de la régénérescence humaine (conception éminemment romantique), en lui faisant suivre la voie indiquée par Dieu.

Il est vrai que Mickiewicz n'avait pas attendu cette conversion pour évoquer les apparitions dans ses poèmes. La charmante ballade intitulée *Romantisme* nous offre un exemple illustre. Une jeune fille y câline en plein jour, aux yeux des villageois attroupés, le fantôme de son fiancé Jeannet qu'elle a beaucoup aimé. Lorsqu'un vieillard incrédule dit aux braves gens qui récitent des prières que « son œil et ses lunettes n'aperçoivent rien à l'entour », le poète répond hardiment à l'homme sceptique : « Tu connais les vérités mortes, ignorées du peuple ; tu vois un monde dans un grain de poussière, dans un rayon d'étoile ; mais tu ne connais pas les lois vivantes, tu ne verras pas de miracles ! Aie du cœur et regarde au cœur [5] ! »

1. *Le Théophraste polonais*, t. I, pp. 208-212.
2. Cette similitude est affirmée par Joseph Przeclawski, dans *Rousskaïa Starina* (*La vieille Russie*), 1874, t. XI, p. 466 et 1876 ; t. XVI, pp. 561 à 564. Voir aussi à ce sujet Nicolas Malinowski, *Ksiega wspomnien* (*Souvenirs*), Cracovie, éd. de l'Académie des Sciences, 1907.
3. Voir Lucien Siemienski, *Religijnosc i mistyka w zyciu Adama Mickiewicza* (*Religiosité et mystique dans la vie d'Adam Mickiewicz*), Cracovie, 1871, pp. 63-66.
4. *Lettres de voyage*, t. I, p. 51.
5. Adam Mickiewicz, *Chefs-d'œuvre de Adam Mickiewicz, traduits par lui-même et par ses fils*. Éd. Bossard, Paris, 1924, p. 158.

http://rcin.org.pl

Mickiewicz développa ce thème sur le mode lyrique dans la troisième partie des *Aïeux*. Il est vrai qu'on n'entend plus, dans cette suite aux premiers *Dziady*, la voix brisée par le désespoir d'un poète occupé uniquement de son amour, mais celle d'un homme profondément meurtri par les malheurs de sa patrie et qui croit trouver en lui-même la force de la sauver. Dans un magnifique élan, le poète, conscient de son génie, entonne un hymne à sa propre puissance. Il se sent capable de s'élever au-dessus de la terre, de dépasser les étoiles et d'atteindre Dieu, ce Dieu auquel il dit : « Je suis né créateur. J'ai tiré mes forces d'où tu as tiré les tiennes... tu ne crains pas de les perdre... et moi je ne le crains pas non plus... [1] » Il retient d'un regard les oiseaux voyageurs, il arrête « de toute la puissance de son âme » une comète, mais ce pouvoir qu'il a sur la nature, il voudrait l'exercer sur les hommes pour les conduire, car il sent que sa volonté peut leur donner le bonheur. Conrad réclame donc une puissance égale à celle de Dieu. Comme ses appels désespérés se heurtent au silence, il éclate en cris d'ironie qui vont jusqu'au blasphème. Mais à ces imprécations du Prométhée souffrant succède la Vision de l'Abbé Pierre, pénétrée du mysticisme le plus intense. Une orgueilleuse présomption fait ici place à une foi ardente et pleine d'humilité : « Seigneur, que suis-je devant toi ?... poussière et néant !... Je te confesse mon néant ; et moi, poussière... je m'entretiendrai avec toi [2]. » L'alternance de sentiments aussi opposés marque, dans tout ce passage, la trace d'une crise profonde, aboutissement d'une lutte suprême entre la foi de l'enfance du poète et l'incrédulité passagère, où l'entraîne son désespoir.

Il jette un coup d'œil en arrière et croit voir la prédiction d'Oleszkiewicz réalisée. Un souffle prophétique l'anime. Il comprend le rôle que doit jouer sa patrie dans l'harmonie du monde. Ne pensait-il pas à lui-même en prononçant ces paroles hermétiques et en s'érigeant en conducteur de son peuple : « Il plane au-dessus des peuples et des rois... son sang est un vieux sang de héros et son nom *quarante-quatre*... Gloire !... gloire !... gloire !... »

Ce mysticisme, qui a fait le fond du caractère de Mickiewicz s'exprimera aussi dans le *Livre de la Nation Polonaise et des Pèlerins Polonais* et même dans son cours au Collège de France.

1. *Ibid.*, *Les Aïeux*, Acte I scène II, p. 299.
2. *Ibid.*, Acte I, scène V, p. 311.

http://rcin.org.pl

* * *

Nous allons voir tourner autour de Mickiewicz d'autres personnages bien curieux. Pour cela, c'est à Wilno qu'il faut nous reporter, en évoquant l'atmosphère de cette époque ardente et confuse, où plus qu'ailleurs mystiques et poètes semblaient liés par les mêmes aspirations.

Nous avons parlé, dans la première partie de cet ouvrage, de la société secrète, dite des Philomathes. Elle avait des buts éminemment démocratiques et elle se consacrait à l'éducation du peuple, en agissant sur les étudiants pour élever le niveau moral et patriotique de la jeunesse. Cette société, très fermée, formait une sorte de noyau d'initiés ; ils étaient six au début. Pour vulgariser leur doctrine et avoir une influence profonde sur le peuple qu'ils voulaient régénérer, ils créèrent autour d'eux plusieurs clubs. Un de ces zélateurs imberbes dont plusieurs, comme Mickiewicz, devaient par la suite donner tant d'éclat à leur nom, mérite notre attention particulière. Nous voulons parler de Thomas Zan [1]. Celui-ci n'était pas seulement, comme Oleszkiewicz, un de ces doux mystiques très proches de l'orthodoxie, mais une nature rêveuse, affectueuse et expansive, ayant un goût très vif pour la vie. Dès sa prime jeunesse, les phénomènes du magnétisme animal le préoccupèrent. Il se fit à travers une conception toute spiritualiste du mesmérisme une doctrine fort originale. Une lettre [2] qu'il adresse à Maryla, l'amour malheureux de Mickiewicz, en novembre 1823, nous la révèle. Selon lui, la « terre n'est pas une vallée de larmes, mais un paradis » qui offre à l'homme des jouissances innombrables et lui fait pressentir les félicités célestes. La lumière divine se répercute dans le cœur de l'homme, le rend sensible au beau et au bien et le fait aspirer à son Créateur. On voit ainsi quelle importance il attache à l'existence terrestre, d'accord en ceci avec Mickiewicz, qui dit expressément dans la deuxième partie des *Aïeux* : « Suivant un ordre divin, celui qui n'a pas une seule fois touché terre ne peut entrer au ciel » [3]. Et Zan conclut : puisqu'on n'est ici-bas que pour peu

1. Voir Czernicki, *Zywot i korespondencja Tomasza Zana* (*Vie et correspondance de Th. Zan*). Cracovie, 1863. Voir aussi Stanislas Szpotanski, *Adam Mickiewicz i jego epoka* (*Adam Mickiewicz et son époque*). Varsovie-Cracovie, 1921, J. Mortkowicz, t. I, chap. IV et V.

2. *Correspondance des Philomathes*, recueillie par Jean Czubek, t. V, p. 368.

3. *Chefs-d'œuvre de Adam Mickiewicz traduits par lui-même et par ses fils*, p. 244.

http://rcin.org.pl

de temps, il ne faut pas se réfugier dans le monde des esprits, mais vivre, agir et répandre le bonheur autour de soi.

Dès le mois de janvier 1820, il soumit à la Société des Philomathes le projet d'une Union de Secours Mutuels, sorte de patronage des jeunes étudiants qui arrivaient à Wilno des coins les plus éloignés de la Lithuanie et des provinces « russes ». Le jeune idéaliste aurait voulu élever, dans cette partie détachée de la patrie polonaise, une jeunesse virile, saine de corps et pure de cœur, capable d'actes héroïques. Avant que ces beaux rêves pussent prendre corps, Zan et quelques amis eurent l'idée d'organiser des promenades dans les magnifiques campagnes de Wilno, pour rapprocher ainsi les uns des autres leurs jeunes camarades, les unir par une amitié solide et les préparer ainsi à des sacrifices communs, lorsque la patrie les leur réclamerait. La Société des Amis des Jeux utiles, *les Rayonnants*, fut ainsi constituée. Une première promenade eut lieu, au cours de laquelle Zan, dans un discours enjoué, promit aux jeunes gens assemblés de leur expliquer la théorie du *rayonnement*, dès qu'ils auraient acquis une notion précise du passé glorieux de la Pologne. Tout ce jeune monde se rendit ensuite dans une chaumière voisine, où chacun but, en manière de symbole, un peu de lait dont la couleur représentait la pureté du cœur. Puis Zan, entraîné par son élan, embrassa cinquante des têtes juvéniles qui se pressaient autour de lui. Les montagnes voisines retentirent alors de chants et de cris d'allégresse, surtout lorsqu'on récita le *Pater des Rayonnants*.

Les jeunes enthousiastes divisés en six voïvodies, fiers de constituer un corps qui poursuivait un but sublime, colportaient, à travers la ville, les mots de « rayon divin », « rayonnement », etc... et leur admiration pour leur chef. Wilno s'en émut, en particulier le clergé, qui fut horrifié par le *Pater* [1]. Zan, qu'on appelait l' « Archi-rayonnant » devint bientôt une sorte de chef de secte qu'entourèrent de nombreux disciples, qu'il instruisait dans leurs devoirs de *Rayonnants* et sur lesquels il exerçait une si grande influence que l'on constata bientôt un changement salutaire dans les mœurs

1. La foi mystique de Zan se traduit le mieux dans ses paroles : « Notre Père, rayon de lumière, dont Dieu gratifia l'homme, que Vos dons soient sanctifiés, que Votre règne arrive, que Vous soyez notre volonté dans le calme de nos foyers et dans le service public. Donnez-nous aujourd'hui l'amour du véritable Bien, rectifiez nos actions, comme nous désirons corriger celles des autres, éloignez-nous et gardez-nous du mal ; ainsi soit-il ». (Voir Ladislas Mickiewicz, *Żywot Adama Mickiewicza...* (*Vie de Adam Mickiewicz...*), Poznan, 1890, t. I, p. 55).

http://rcin.org.pl

de la jeunesse étudiante. Zan se rendait compte à lui-même dans sa lettre du 10/22 mai 1820 à Mickiewicz, alors à Kowno : « Je tiens la porte ouverte à nos adeptes de cinq heures du matin jusqu'à sept heures du soir. Ils se pressent pour entendre notre enseignement que nous leur présentons de plusieurs manières. Kontrym [1] m'a demandé carrément ce qu'était le « rayonnement ». J'ai d'abord voulu éluder l'explication, puis je lui ai dit que c'est par les jeux que nous voulons encourager la jeunesse à tout ce qui est grand, à la vertu, à la science, et que nous entendons par « rayonnement » tout ce qui tend au bien, et par « libertinage » — tout ce qui conduit au mal [2]. » On cria à l'illuminisme, le recteur inquiet du retentissement qu'eurent les « jeux utiles » et de la responsabilité qu'il endossait vis-à-vis des autorités, se hâta de dissoudre la société qu'il avait autorisée. Les *Rayonnants* menèrent désormais une existence clandestine, sous le nom de Philarètes, et la théorie de Zan se maintint jusqu'au fameux procès qui aboutit à la déportation d'une vingtaine de jeunes gens dans les contrées sauvages de Kazan, de Wiatka, d'Orenbourg.

Chez Zan si attachant, le « rayonnement de l'élément divin », l'aspiration vers le Bien suprême, la joie de se sentir une parcelle de la divinité, lui firent supporter les tourments de l'instruction du procès — que Mickiewicz a retracés en couleurs si lugubres dans la troisième partie des *Aïeux* — et accepter la plus grande part des responsabilités devant ses juges. C'est aussi la contemplation des choses invisibles aux autres qui l'aida à supporter sans murmure les années de son emprisonnement à Orenbourg, d'où il sortit, deux ans après, brisé de corps et d'esprit. Avec un courage et une persévérance admirables, il « projetait des rayons de lumière sur ses ennemis », dans la mesure de ses misérables moyens d'exilé, ne tenant aucun compte des nationalités, mais s'adressant à l'être spirituel qui existe en tout homme. Surveillé de près par ses bourreaux, il gagnait les cœurs de tous ceux qui l'approchaient.

Nous n'avons effleuré qu'incidemment, à propos de Zan, le mouvement idéaliste de la jeunesse polonaise à Wilno, sous le règne d'Alexandre I^er^, mouvement qui se rattache à celui de la *Burschenschaft* allemande et aux manifestations analogues de la jeunesse étudiante en France et en Italie. La figure de Zan s'oppose

1. Bibliothécaire de l'Université.
2. *Correspondance des Philomates*, t. II, p. 70.

http://rcin.org.pl

par ses tendances mystiques, à celle de ses amis Philomathes. Ceux-ci sont, à leur origine, pénétrés de l'esprit philosophique du XVIII[e] siècle. C'est le romantisme qui plus tard modifie leur conception de la vie et le caractère de leur activité.

* * *

Un autre ouvrier du mouvement idéaliste et patriotique parmi la jeunesse polonaise de Wilno, sous l'action duquel s'opéra à Paris, une vingtaine d'années plus tard, la conversion définitive de Mickiewicz et de Slowacki, est André Towianski. A l'époque dont nous venons de parler, il était condisciple de Mickiewicz et de Zan, mais sa grande religiosité l'écartait tout naturellement des différents clubs professant les idées rationalistes des Philomathes. Par contre, dès 1819, il fut lui-même membre d'une association que les Philomathes cherchaient à s'assimiler et qu'ils appelaient par dérision « maison de fous »[1]. Il existe très peu d'éléments d'après lesquels on pourrait reconstituer la doctrine de ce club des *Antigredins*, mais le nom même qu'elle avait adopté et les relations que ses membres entretenaient avec Zan laissent présumer qu'ils professaient, probablement, le même idéalisme patriotique, né d'un grand fond religieux et des envolées fréquentes de l'âme vers son Créateur. A l'époque qui priva la Lithuanie polonaise de la fleur de sa jeunesse et l'Université de ses maîtres les plus avisés, Towianski reste dans l'ombre. Une biographie complète de Towianski n'a jamais été établie, et l'on sait très peu de choses sur l'époque de son existence où son œuvre germe et mûrit en lui, avant de s'épanouir au dehors. Il regarde obscurément en lui-même et autour de lui, écoutant l'écho de ses propres sentiments et cherchant leur concordance avec la vie. Lui-même avoue que son travail lui semblait pénible ; ce n'est que lorsqu'il forçait son âme à la contemplation de Dieu que tout devenait alors facile et simple. Aussi n'est-il pas compris de son entourage qui le croit un peu fou. Préoccupé par le monde mystérieux qui s'agite en lui, il ne prend pas une part active au mouvement révolutionnaire de 1830 et il passe cette période sans être compris ni inquiété. Mais le spectacle des événements qui agitent l'Europe l'éclaire d'une vive lumière et lui offre en quelque

1. *Lettre de Czeczot à Mickiewicz*, 16/28 novembre 1819 (*Correspondance des Philomathes*, t. I, p. 268.

http://rcin.org.pl

sorte les assises de sa doctrine morale : l'idée de l'évolution vers Dieu d'une humanité ébranlée dans ses bases et qui a besoin d'un nouvel appui ; chaque parole, chaque acte d'un homme doit être l'expression de son idéal moral ; il faut donc ne se livrer qu'avec prudence à la contemplation, mais agir pour le mieux le plus promptement possible. Zan, nous l'avons vu, pensait ainsi, et ce n'est pas le seul rapprochement que nous pourrons faire entre ces deux hommes. Le premier voit ses idées fleurir et fructifier parmi ses camarades, puis mourir après l'abominable procès de la dispersion de ses adeptes. L'autre, après un patient travail souterrain, va les ressusciter.

C'est sans doute dans sa propriété à la campagne, où Towianski fait un séjour prolongé, qu'il achève d'élaborer sa doctrine. Le sentiment que Dieu le chargeait d'une mission et que celle-ci consistait à rapprocher l'humanité de l'Être éternel, lui vint en 1828 ; mais c'est dans la *Biesiada* [1] qu'il ramasse et exprime ses idées essentielles, entre autres celle-ci que nous avons déjà formulée : tout ce qui vit est une manifestation de l'Esprit qui s'incarne dans la matière et s'en dégage par une mort corporelle, pour atteindre le but de son évolution, de telle sorte que les deux vies, corporelle et spirituelle, font partie d'une chaîne ininterrompue.

Nous devons signaler, dans cette partie de l'existence de Towianski, l'influence swedenborgienne. Si elle n'est pas parfaitement délimitée, elle se reconnaît cependant par endroits. Depuis longtemps, le contact s'est produit entre les deux mystiques, vraisemblablement vers 1820, époque où le Suédois renaît pour ainsi dire au monde, grâce à de nouvelles traductions, en Europe centrale comme en France. Le monde de Towianski sera peuplé, lui aussi, d'une foule d'esprits de tout genre, qu'il considérera comme des intermédiaires entre l'homme et Dieu et à qui il accordera une importance très grande sur les actes humains [2]. Ce sont ces esprits qui accompliront l'harmonie universelle. Cette idée d'un lien intérieur entre tous les éléments du monde, est bien swedenborgienne,

1. Cette *Biesiada* qui n'était pas à l'origine destinée à l'impression, subit plusieurs avatars et ne fut publiée qu'en 1843, dans le *Dziennik Narodowy* (n° du 19 et 22 avril).

Voir l'abbé Pierre Semenenko : *Towianski et sa doctrine jugée par l'enseignement de l'Eglise*, Paris, 1850. Voir aussi A. Baumfeld, *Andrzej Towianski i towianizm* (*André Towianski et le towianisme*), Cracovie, 1908.

2. Voir J.-G. Pawlikowski, *Mistyka Slowackiego* (*Mystique de Slowacki*), Lwów, 1929, pp. 289-294.

http://rcin.org.pl

elle aussi, en même temps que romantique. Nous devons dire cependant que, plus que les points de ressemblance, les différences s'accusent entre les deux doctrines. Par exemple, pour Swedenborg, visionnaire, tout le peuple de l'au-delà était présent à ses yeux de chair. Rien de semblable chez Towianski qui constate pourtant qu'aucune barrière ne sépare le monde réel du monde invisible. Cette idée ou ce symbole est si fort chez lui qu'il se représente une Pologne d'outre-tombe, aidant celle de ce monde à accomplir l'œuvre que Dieu lui a proposée. Ces dispositions d'esprit expliquent l'importance qu'en dehors de l'action directe Towianski accorde à ce qu'il appelle « l'action opérée intérieurement ».

Ayant réussi à mettre debout sa doctrine, Towianski part pour un voyage à travers l'Europe. Pétersbourg, Dresde, Prague, Bruxelles reçoivent sa visite. Nous savons qu'il est maintenant en possession d'un système d'idées bien cohérent et qu'il va essayer de le répandre dans le monde. La vie de Towianski à Paris déborde largement sur les années qui nous occupent. Nous l'abandonnerons donc à son rôle de prosélyte, non sans rappeler toutefois, comme nous l'annoncions plus haut, que c'est à lui qu'est due la conversion de Mickiewicz. En 1841, le grand poète qui vient d'obtenir une chaire au Collège de France, se trouve dans un état de dépression très grand : soucis domestiques, graves heurts avec les divers groupements d'émigrés polonais. Mickiewicz possède un programme précis pour le relèvement de la Pologne, mais il considère que le moment d'agir n'est pas encore venu, qu'il faut attendre, ce qui crispe d'impatience quelques-uns de ses compatriotes. D'autre part, on critique au Collège de France l'esprit de certaines de ses conférences. Toutes ces oppositions latentes contribuent, sans doute, à affaiblir son énergie. C'est alors que Towianski apparaît et séduit aussitôt le poète. Il n'est pas étonnant que cette séduction se transforme presque immédiatement en une influence active, surtout lorsque Towianski provoque, comme par miracle, la guérison radicale de M^me^ Mickiewicz que des troubles mentaux avaient affectée à plusieurs reprises.

* * *

Si les idées de Towianski s'expriment à travers les cours de Mickiewicz, elles ne rejaillissent pas sur son œuvre. Par contre, le

http://rcin.org.pl

« magicien lithuanien » qui s'impose, dès son arrivée à la colonie polonaise à Paris, opère sur Slowacki, au moment de sa rencontre avec lui, un véritable bouleversement, dont l'œuvre du poète subira profondément le contre-coup. Celui-ci deviendra, comme l'exprime si bien M. Z. L. Zaleski [1], « l'ouvrier de Dieu » et réflétera dans toute sa poésie, l'enseignement de Towianski, « mais, ajoute M. Zaleski, d'une façon assez particulière ».

Une révolution aussi profonde dans un être ondoyant, ouvert à toutes les inspirations, ne s'explique que par une préparation antérieure. Depuis longtemps en effet Slowacki, condisciple, lui aussi, de Zan et de Towianski à l'Université de Wilno, se nourrissait de Swedenborg. Le touchant tableau [2] des effusions mystiques de deux enfants, Jules Slowacki et Louis Szpitznagel [3], un ami charmant qui vécut avec lui l'heureuse enfance, nous évoquera l'exaltation que produisait dans une imagination juvénile la lecture du théosophe suédois : « Au milieu d'une cité de Lithuanie, dans une obscure salle d'école, venaient s'asseoir deux enfants, séparés de la foule, tous deux élevés dans l'émulation d'une généreuse fierté, tous deux d'une santé frêle, tous deux blancs comme le marbre. Le plus jeune des deux donnait moins d'espérances; un souffle haletant soulevait sa poitrine ; sa chevelure, divisée sur son front, tombait sur ses épaules et s'y déroulait en épaisses boucles noires... une flamme fiévreuse, allumée avant le temps dans les yeux noirs de l'enfant, dévorait sa jeune existence. Dans cette salle obscure, était un second enfant. Il avait les cheveux blonds et les yeux azurés. Les hommes fondaient sur lui de brillantes espérances. Il dévorait des livres, parlait les langues des différents peuples, il sentait en lui une soif ardente de science, il se rongeait lui-même... La jeune mémoire de ces deux enfants, mémoire immense, formée d'une chaîne de pensées, prouvait l'existence antérieure de leur esprit, et par leurs pressentiments ils voyaient leur vie jusqu'à la mort... Ils comprenaient par le rêve les livres obscurs qu'ils ne com-

1. *Jules Slowacki, l'Ouvrier de Dieu*, Extrait du *Mercure de France*, Paris, 1927, p. 14.

2. Pris dans le poème intitulé *Godzina Mysli* (*Souvenirs d'enfance* ou *Heure de méditation*). *Œuvres complètes de Jules Slowacki*, traduction et préface de Wenceslas Gasztowtt. Paris, 1870, pp. 422-426.

3. Élève de l'École des Langues Orientales à Saint-Pétersbourg, Louis Szpitznagel devait se rendre à Jaffa pour occuper un poste à l'ambassade russe, lorsqu'il mit brusquement fin à ses jours dans une maison amie, victime d'un amour insensé pour une enfant de douze ans, ou plutôt « tué par sa soif de sensations », dit Slowacki, dans la relation d'où nous avons extrait le tableau ci-dessus.

http://rcin.org.pl

prenaient point par la pensée. Ces enfants bâtissaient sur les livres de Swedenborg des édifices de sable, pleins de voix angéliques, de folie et de lumière, qui menaçaient le ciel d'une guerre de Titans. A travers l'empire des êtres créés, ils faisaient passer par la pensée deux chaînes se réunissant par en haut dans la lumière, se fondant en bas dans les ténèbres ; les anneaux de ces chaînes divisés comme les degrés d'un escalier conduisent les esprits qui s'avancent vers la lumière ou vers les ténèbres, et le monde des êtres créés, ainsi divisé en deux mouvements contraires, roule éternellement dans l'infini. L'âme, née d'une étincelle, refleurit à travers les siècles en revêtant des vies différentes, et meurt sans cesse pour reprendre sans cesse de nouvelles formes. Dans la fleur, l'âme est le parfum, la couleur est le corps. Dans l'homme, l'âme, c'est la pensée qui devient lumière dans l'ange. Une fois poussée par son impulsion primitive, elle va toujours vers Dieu, se renouvelant à chaque instant dans un corps plus parfait. L'homme, par la force de sa pensée, se transforme en ange ; cet ange, par l'extase, se répandra en lumière et sera partie de Dieu sur le trône des éléments. Mais la lie de la terre se dépose au sein de la lumière, et comme l'Écriture le dit, en parlant des anges déchus, poursuivis par les songes de la terre, ils pèchent par une pensée d'orgueil. Et chaque jour, du sein de Dieu, des foules d'âmes éteintes redescendent sur la terre comme une avalanche d'étoiles. Chacune se cristallise et se solidifie en une forme terrestre, et entraînée dans une course rapide par son poids qui s'accroît, elle passe dans les créatures humaines qui n'ont plus que la rouille du sentiment ; elle devient venin dans le reptile, et poison dans la fleur. En regardant les foules humaines en ce triste monde, ces enfants voyaient ceux qui avaient été ainsi précipités du sein de Dieu et qui descendaient les degrés conduisant à l'abîme... et ils pâlissaient... » Ce tableau fait surgir, dans notre souvenir, tout naturellement, l'image de deux autres enfants, unis d'une tendre amitié, serrés étroitement dans une classe également froide et obscure. L'un d'eux, passionné lecteur, « pâle et blanc comme une femme, les cheveux « d'un beau noir et bouclés par masses » [1], se réfugiant « dans les cieux que lui entr'ouvrait sa pensée » [2], l'autre « seul admis à pénétrer dans cette âme sublime » [3], cherchant à démêler le sens « des événements et des faits qui abondaient en

1. *Louis Lambert*, t. XXXI, p. 65.
2. *Ibid.*, p. 75.
3. *Ibid.*, p. 66.

http://rcin.org.pl

cette vie inconnue » [1]. Ne sentons-nous pas, à travers la poésie délicate et mélancolique des souvenirs d'enfance du poète polonais, l'atmosphère mystérieuse et un peu angoissante de *Louis Lambert*, cette sensation d'être tout près de saisir un mystère qui s'échappe ?

Merveilleusement préparé par son tempérament aux effusions mystiques, le poète au cœur pur s'ouvrit avec joie aux paroles de Towianski et, en l'écoutant, il se crut aux portes même de la Vérité suprême. A sa mère, tendre et inquiète confidente de ses plus intimes pensées, et qu'il chérissait par-dessus tout, il parlait en ces termes de son maître : « En ce moment existe un homme qui voit les choses divines d'un œil clair, qui a pénétré les abîmes presque insondables de l'avenir, là où se trouve tout ce que nous avons rêvé, mais logiquement et religieusement lié [2]. » Dans ces nouvelles dispositions, le poète écrivit *le Père Marc*, le *Songe argenté de Salomé* et surtout *le Roi Esprit*, œuvre d'une haute inspiration mystique, mais il ne renia point pour cela ses ouvrages passés. « Crois bien, chère, déclarait-il à la mère alarmée, qui craignait pour son fils l'abandon du monde et de la poésie, que je ne mettrai pas ton amour maternel en jeu et que je ne te ferai point honte. N'aie pas peur pour mon cœur... Puisque allant par le monde, je ne suis point tombé dans le mal, j'en éprouve plus d'assurance et je me sens plus sage, car Dieu est avec moi. Je ne regrette point ma vie passée et ne dédaigne point les fondements que j'ai posés. Grâce à eux je pourrai maintenant m'élever plus facilement. Je crois, ajoute-t-il, mêlant en deux métaphores charmantes ce qu'avaient représenté pour lui les premières inspirations poétiques, que les fleurs qui avaient fleuri pour moi, répandent des parfums nécessaires aux êtres qui respirent. Mais je remercie Dieu de n'avoir pas laissé échapper tout mon souffle par ces flûtes... ce qui en est resté, ne sera pas perdu [3]. »

* * *

Nous voyons donc qu'en Pologne, comme ailleurs, les cœurs les plus nobles, les génies les plus sublimes, las des recherches rationa-

1. *Louis Lambert*, p. 68.
2. Langage bien caractéristique pour qui connaît Slowacki, nature nerveuse et fine, et son habitude de retracer par des images en demi-teinte l'ambiance qui l'environne. (Juljusz Slowacki, *Listy do matki. Lettres de Jules Slowacki à sa mère*, éditées par les soins de Léopold Méyet, Lwow, 1899, t. II, p. 180).
3. *Ibid.*, p. 175.

http://rcin.org.pl

listes, essayaient de s'évader de leur prison de chair et cherchaient dans les cieux la solution des problèmes inaccessibles aux philosophes. A ce titre, bien des phénomènes troublants, comme l'apparition des fantômes, le somnambulisme, le magnétisme animal, intéressaient passionnément les esprits religieux. Aussi, lorsque la doctrine de Mesmer pénétra en Pologne [1], elle fut accueillie avec intérêt, d'abord comme un nouveau moyen de soulager les souffrances physiques, et bientôt après, nous allons le voir, comme une voie mystérieuse qui devait conduire droit au monde des esprits. C'est à Wilno, encore une fois Wilno, cette cité frémissante à tous les souffles, où était né le romantisme polonais, que les théories de Mesmer trouvèrent la plus large hospitalité, par les soins de J. E. Lachnicki, rédacteur du périodique *Pamietnik Magnetyczny*, qui vécut trois ans, de 1816 à 1818. Ces recueils trimestriels popularisaient les œuvres de Deleuse, de Virey, Parrot et autres écrivains occidentaux. Ils renfermaient d'intéressants comptes-rendus sur diverses cures opérées par les médecins locaux et vulgarisaient les idées des adeptes polonais tels que Poszman, sur le magnétisme animal. Ce Poszman — que nous avons cité plus haut — était l'auteur du *Pater, écrit moral et philosophique*, pénétré d'un esprit tout à fait théosophique [2]. Nous avons vu en passant que les idées de Mesmer obtinrent un large crédit auprès des Philomathes et que Zan en déduisit sa théorie du *rayonnement* [3]. Un des amis de Mickiewicz dont nous n'avons pas encore parlé, Jean Czeczot, lui écrivit en octobre 1819 : « Oh, si tu étais parmi nous trois en ce moment [lui, Zan et Chlewinski] ! Quelles discussions ont lieu ici à propos de la matière, des esprits, des chaînes analogiques, sur le temps et l'espace, folles et folles rêveries, dirai je. Tu devines que nous sommes tous des adeptes convaincus, mais Thomas [Zan] va encore plus loin, car moi, je ne puis admettre ce que je ne puis percevoir par les sens ; quant à lui, il croit par analogie aux esprits qui se combinent partiellement avec la matière [4]. »

Le même Lachnicki qui avait propagé la doctrine de Mesmer à Wilno, s'employa aussi à la répandre à Varsovie, aidé dans son

1. *Mesmer i jego magnetyzm. Pamietnik historyczno-polityczny* (*Mesmer et son magnétisme. Journal historico-politique*), 1784, t. IV, p. 1078.
2. *Pamietnik Magnetyczny Wilenski* (*Revue de Magnétisme*), 1816, t. I, pp. 57-63
3. Détail curieux : le fluide magnétique se serait révélé aux regards du magnétisé par une brillante auréole entourant la tête du magnétiseur.
4. *Correspondance des Philomathes*, t. I, p. 134.

http://rcin.org.pl

œuvre par le Dr J. Baudoin de Courthenay, disciple du magnétiseur souabe, auteur d'un *Coup d'œil sur le mesmérisme.* Cet ouvrage, fort bien documenté, avait été dédié au général Alexandre Chodkiewicz, cousin des Rzewuski, que nous avons déjà vu paraître incidemment, à plusieurs reprises, au cours de cette étude. Ce mécène intelligent dont la fortune effarante devait être dilapidée en recherches scientifiques [1] était lié d'une amitié profonde avec Antoine Malczewski, bien qu'il fût de dix-sept ans plus âgé que lui. Peut-être est-ce à leurs relations que Malczewski dut son goût profond pour la chimie, peut-être aussi est-ce par son intermédiaire que le poète s'intéressa aux expériences de Mesmer, terrible initiation qui provoqua la ruine de son existence. A Paris, en 1818, Malczewski s'occupe de ces questions avec avidité. Elles procurent un dérivatif à ses souffrances morales [2]. Tout nous permet de croire qu'il ne resta pas un simple amateur curieux des manifestations du magnétisme, mais qu'il se livra à des expériences et qu'il reconnut bientôt en lui un pouvoir magnétiseur. Après son voyage à travers l'Europe, il revint en Volhynie et s'y fixa non loin d'un jeune ménage de ses amis, dont la femme était sa parente. La très charmante et toute frêle Sophie Rucinska, dont l'appareil nerveux détraqué exigeait de grands soins et qui se faisait soigner par le magnétisme, excita tout de suite son intérêt et sa compassion. Malczewski proposa son aide et, pour mieux soigner la délicate jeune femme, s'installa dans la maison des Rucinski. Quelles mystérieuses relations s'établirent alors entre les deux jeunes gens, quelle emprise réciproque s'exerça de la malade sur son médecin, du guérisseur sur son sujet d'expériences, sur le médium merveilleusement souple à ses exigences qu'il avait sous la main ? Malczewski se trouvait alors en pleine débâcle sentimentale : plus d'espoir de servir noblement la patrie, plus même la mince consolation de semer sa fortune, alors bien compromise, à travers le monde. Sans doute le mal romantique accentuait-il encore son dégoût de la vie. En mettant la jeune femme sous le joug du magnétisme, en la suivant de toute sa volonté dans les régions inconnues, où l'esprit s'élève et cherche le contact avec d'autres esprits, il retrouvait l'état d'âme, presque l'extase, pareille à celle de sainte Cécile, dont les regards perdus dans un monde

1. Il nous offrira bientôt l'occasion d'une curieuse confrontation avec un héros de Balzac.
2. Voir première partie, pp. 102-103.

http://rcin.org.pl

invisible aux autres l'avaient vivement frappé, lors de son séjour à Bologne.

On ne se livre pas impunément sans doute à de pareilles sensations. Malczewski s'aperçut trop tard de l'exigeant besoin que la jeune femme avait de sa présence, du même impérieux besoin qu'il avait d'elle. Il voulut fuir. Deux fois, dans sa retraite, la pauvre ensorcelée vint le supplier de ne pas l'abandonner. Il fallut bien la garder, comme un tourment et comme un baume, tant leurs relations avaient pris le caractère de l'intoxication. A ce terrible et délicieux contact, le malheureux Malczewski se détruisit peu à peu. Il eut encore la force d'achever sa *Maria*, mais il mourut peu après, laissant après lui les regrets amers qui s'élèvent sur la tombe des poètes morts jeunes et qui n'ont pas rempli leur mesure [1].

* * *

Nous ne voulons point affirmer ici que Mme Hanska a connu tous ces mystiques qui joignaient à leurs qualités morales l'attrait incontesté de leur originalité. Mais nous savons que son frère Henri a eu des relations avec plusieurs d'entre eux et qu'il a été l'ami très intime d'Oleszkiewicz. Éveline, que son hérédité, son entourage et ses goûts disposaient admirablement au mysticisme, entendit certainement parler d'eux par son frère le plus chéri. Henri Rzewuski ne raconte pas l'histoire du mysticisme en auteur soucieux d'impartialité. Il prend carrément parti et proclame en manière de profession de foi, dans le livre que nous avons déjà signalé : « Je n'ai pas l'intention de détourner qui que ce soit de l'investigation, de l'analyse des formules scientifiques, car ce sont des spéculations de l'esprit, et celui-ci est un don de Dieu qu'il faut cultiver et non laisser en friche. Mais je ne leur attribue point des vertus si absolues qu'on ne puisse découvrir quelque vérité en dehors de leur domaine d'action. Je crois à la science, mais sous réserve ; je crois bien plus à la puissance de l'intuition qu'aux méthodes de la science, et j'ai une foi absolue en l'inspiration [2] ». Rzewuski précise d'ailleurs sa pensée avec des accents presque balzaciens : « Pendant que ceux qui ont un peu léché la science affublent du mot « obscu-

1. Né le 3 juin 1793, Malczewski est mort le 2 mai 1826.
2. *Le Théophraste polonais*, t. I, p. 222. Remarquons encore une fois que les mystiques et les romantiques emploient souvent le même vocabulaire.

http://rcin.org.pl

rantisme » tout ce qui dépasse le cercle étroit de leurs connaissances, les gens vraiment instruits savent admettre que leur savoir et leur compréhension peuvent avoir des limites » ; et il conclut : « La crédulité est sans conteste une impuissance de l'esprit, mais n'existe-t-il pas entre elle et la négation radicale un état intermédiaire [1] ? ».

Intelligence aiguë et avide, Rzewuski — en dehors de ses relations avec des mystiques de grand renom — peut exercer tout jeune son observation pénétrante et sa sympathie pour les voyants. Il raconte longuement comment son père écoutait volontiers avec lui-même, jusqu'à une heure avancée de la nuit, ces vagabonds mystiques qu'on recevait partout avec empressement. L'un d'eux, qui s'appelait Peszynski, était vraiment un étrange bonhomme dont l'allure devait frapper le futur écrivain. Tour à tour « officier de hussards, jésuite, châtelain, instituteur dans des maisons nobles, philosophe ambulant », il terminait la longue suite de ses jours dans une *briska*, où il dormait hiver comme été. Étrange maison de théosophe ! Elle contenait, entre autres choses, suivant les dires de Rzewuski qui dut plus d'une fois y jeter un coup d'œil curieux, une bibliothèque « composée de quelques livres saints » et d'autres, « qui pouvaient faire perdre la raison ». Cet original, qui lisait Théophraste, Paracelse et *le Grand Albert*, ne connaissait parfaitement que le latin ; pourtant « il parlait de tout à sa manière ». Le comte Adam-Laurent Rzewuski et son fils prenaient un grand plaisir à discuter avec lui, dans le château de Pohrebyszcze. Il racontait aussi que le diable lui était apparu une fois sous la forme d'un lièvre qu'étant grand chasseur il poursuivait sous un fourré. Le lièvre se retourna et lui éclata de rire au nez, comme un homme. Nous nous représentons fort bien quelle importance devait prendre aux yeux du jeune Rzewuski un homme de cette sorte, qui joignait à la vigueur de son esprit une force physique étonnante, — à quatre-vingt-dix ans il se baignait encore chaque jour dans l'eau glacée — et combien une pareille fréquentation devait le disposer aux théories mystiques. En voici une nouvelle preuve : il fut vivement impressionné, en même temps que toute sa famille, par l'apparition d'une comète, en 1811. Peszynski, présent au milieux d'eux, fit le prophète, prédisant la chute du grand empire napoléonien. Il expliqua ensuite que « chaque étoile avait son ange qui la mettait en branle », puis il exposa « une théorie assez obscure sur les comètes et les étoiles ».

1. *Op. cit.*, p. 220.

http://rcin.org.pl

Rzewuski continue, après avoir montré à propos des étoiles filantes, que le savoir de Poszman était sur ce point plus complet que celui des savants de son temps : « Quant aux anges, qui sont les pilotes des astres, j'ai été bien étonné, lorsque huit ans plus tard, j'ai lu dans *les Soirées de Saint-Pétersbourg*, nouvellement parues, que les étoiles sont de grands corps unis aux intelligences [1]. »

Un autre personnage non moins curieux, du nom de Strzyzewski, fit aussi partie pour Henri, et sans doute pour Éveline, du cadre familier. La mère des jeunes gens le recevait volontiers et il l'accompagnait en visite. Quoique de bonne noblesse, il alliait à sa piété des idées jacobines qui devaient déconcerter ces altiers Rzewuski. N'imagina-t-il pas un jour de remplacer le cocher qui conduisait la voiture, au risque — car il ne savait pas tenir les rênes — de mener tout le monde dans le fossé, cela par sentiment chrétien autant que par idée démocratique ? Nouveau Swedenborg, il racontait devant les Rzewuski que la Vierge et son Fils lui apparaissaient familièrement, lui enseignaient des prières qu'il écrivait sous leur dictée. Il ajoutait même que sa venue en ce monde avait été l'objet d'une révélation spéciale, et il croyait, comme beaucoup de théosophes de cette époque, au millénarisme [2].

Si le frère, à l'aide d'anecdotes précieuses appartenant au fonds commun des souvenirs de jeunesse, nous sert de truchement pour expliquer les dispositions de la sœur, rappelons-nous, d'autre part, que d'impondérables, mais réelles, impressions avaient contribué à tourner l'esprit d'Éveline vers le mystérieux, le surnaturel. Les contes fantastiques, les légendes colorées d'Ukraine avaient charmé son enfance ; n'oublions pas non plus qu'elle avait été élevée dans l'atmosphère de ces vieux manoirs polonais que l'imagination de leurs habitants peuplait de fantômes, d'âmes en peine rôdant dans les régions autrefois habitées par elles [3]. Chez les Rzewuski, la croyance aux choses surnaturelles était très profonde. Nous devons à la générosité et à la merveilleuse mémoire de M^me^ la vicomtesse de Forsanz la connaissance de quelques-unes des nombreuses histoires conservées dans sa famille et qu'on lui avait racontées, alors qu'elle était enfant et qu'elle habitait encore l'Ukraine. L'un de ses ancêtres aurait été un esprit fort qui passait sa vie à écrire des œuvres impies. Dans deux apparitions suc-

1. *Le Théophraste polonais*, pp. 224-225, 231-234.
2. *Ibid.*, pp. 236-241.
3. Voir première partie, p. 44-45.

http://rcin.org.pl

cessives, sa mère l'avait supplié de ne pas obéir aux insinuations du malin, mais le comte était resté insensible aux prières maternelles. Une nuit qu'il était plongé dans son travail, le spectre de sa mère se dressa devant lui. D'un geste de la main, cette vision effaça ce qu'il venait d'écrire et disparut. Lorsque le comte horrifié revint à lui, la feuille sur laquelle il écrivait, était encore humide de l'éponge qui avait passé dessus. Depuis lors, il cessa d'écrire pour ne plus contrarier la volonté maternelle et brûla même toutes ses œuvres passées.Ce récit se rapporte vraisemblablement au XVIIIe siècle empreint de l'esprit voltairien, mais voici un autre témoignage de la foi des Rzewuski aux esprits, qui date d'une époque moins reculée.C'est à Mme Jezierska, tant de fois citée,que nous le devons : « Ernest et Adam Rzewuski, dit-elle, affirment qu'ils ont vu leur père, mort depuis longtemps, passer à travers la chambre de leur château de Pohrebyszcze, en Ukraine, lorsqu'ils s'y trouvaient tous deux. La figure et le costume de leur père étaient exactement les mêmes qu'avant sa mort [1]. »

Autre trait frappant qui touche Éveline de plus près encore. Wenceslas Hanski, étant apparu à Pauline Riznicz pour lui annoncer sa mort, elle raconta ceci à son entourage et chargea la gouvernante de ses enfants de leur préparer des vêtements de deuil. Personne ne fut surpris au château de Hopczyca lorsque,le jour suivant, un cosaque essoufflé vint confirmer la funeste nouvelle. L'heure de la mort du châtelain de Wierzchownia coïncidait parfaitement avec celle où il s'était présenté à sa belle-sœur.

Mais quelle preuve convaincante des dispositions intimes d'Éveline Hanska que la lecture attentive du journal intime échappé à la destruction ! En l'année 1837, nous trouvons la copie des nombreuses lettres, d'une tournure toute mystique, que Mme d'Oschando et Mme Edling envoyaient à sa sœur Caroline. Ces deux femmes étaient des adeptes enthousiastes de la fameuse Mme de Krüdener. Sa doctrine eut une part d'influence, proche ou lointaine, sur Mme Hanska, par l'intermédiaire de Caroline. Car Éveline eut entre les mains les originaux de ces copies auxquelles nous faisons allusion. On les lui envoya sans doute, parce qu'elle en avait manifesté le désir, par intérêt pour les questions qui y étaient traitées. De toutes parts donc, dans sa propre famille, l'atmosphère mystique l'enveloppait. Sa tante Rosalie elle-même n'échappa pas

1. *La Vie des châteaux et des manoirs dans les pays frontières*, p. 99.

http://rcin.org.pl

à cette espèce d'envoûtement. Mme Virginie Jezierska [1], nous renseigne encore une fois sur ce point. Faisant allusion à la situation douloureuse de l'ennemie intime de Balzac, qui venait de perdre trois enfants et son mari, elle ajoute : « Combien elle semblait autre en 1817, lorsqu'à Pétersbourg elle provoquait l'admiration générale, surtout celle de l'empereur Alexandre qui aimait s'entretenir avec elle sur des sujets mystiques ! »

De toutes parts, disons-nous, et même d'Orient accouraient les effluves mystiques. Par le brillant Émir, l'image de Lady Stanhope, « cette prophétesse et astrologue, reine de Palmyre », s'imposait aussi à Éveline avec l'attrait de sa sauvage originalité.

Enfin, voici l'écho attendri et touchant de cette croyance des Rzewuski aux rapports entre vivants et habitants d'outre-tombe. Il vient de Calixte Rzewuska qui écrivait à Éveline de la quarantaine d'Odessa, en 1836 : « Le champ des morts de Péra est devenu la patrie de mon âme et de mon imagination ; c'est là où j'ai trouvé réuni tout ce que la nature et la mélancolie peuvent produire de plus merveilleux et de plus solennel. Passer une belle nuit d'été dans ce cimetière est un plaisir que j'espère encore connaître sur cette terre, plaisir d'autant plus vrai, qu'il ne serait altéré par aucune des terreurs involontaires qui naissent sous vos pas, quand vous visitez un cimetière chrétien. En comparant mes impressions avec celles des autres, je me suis convaincue, chose étrange ! que tout ce qui est relatif à la mort chez les musulmans, n'inspire aucune de ces idées terribles et fantastiques qui sont inséparables d'un tombeau ou d'un cercueil chrétien. Jamais il ne me viendrait à l'idée de craindre une apparition entre les magnifiques et noirs cyprès d'un cimetière turc ; Beethoven y aurait improvisé ses gigantesques symphonies, mais les poètes allemands n'y auraient pas composé ces ballades, dont le récit fait dresser les cheveux sur la tête. Ce sentiment de sécurité par rapport aux revenants ne serait-il pas une preuve tacite de la communion des âmes ? et des rapports mystérieux des morts à vivants qui existent, *quoi qu'on die*, mais qui n'existent qu'entre ceux qui ont été rachetés par les eaux du baptême. Réfléchissez, chère Éveline, à ce problème que j'ai indiqué à plusieurs personnes à Constantinople, qui toutes ont été vivement frappées de la justesse de mon observation [2]... »

1. *Op. cit.*, p. 97.
2. Collection Lovenjoul, A 373, fol. 132.

http://rcin.org.pl

Chapitre VIII.

Séraphîta

L'influence incontestée de Mme Hanska. Témoignage de la sœur du comte Bystrzonowski. — Comment est né cet ouvrage. Ce que représente *Séraphîta* aux yeux de Balzac. Les angoisses et les peines qu'elle lui a coûtées. — *Séraphîta*, hommage à la pureté et triomphe du romantisme latent de Balzac. *Séraphîta*, suite logique de *Louis Lambert*. Quelques idées platoniciennes éparses dans ce livre. La puissance purificatrice de l'amour. — Balzac a-t-il atteint le but qu'il se proposait ? Témoignage de Dom Verkade. — *Séraphîta* et l'Allemagne. Résumé d'un article paru en 1837.

Impossible donc de contester à Mme Hanska le parrainage de *Séraphîta*, à la création de laquelle le romancier s'attachait si amoureusement. La dédicace dont elle est précédée, en est le meilleur garant, et les contemporains de l'Étrangère n'ignorèrent pas non plus à quelle influence il fallait attribuer la conception d'une œuvre si singulière, née sous la plume de l'auteur des *Contes drolatiques* : « Toute la ville est occupée de l'arrivée de Balzac qui est venu ici à cause de Mme Hanska », écrit de Dresde au comte Bystrzonowski sa sœur, le 11 mai 1845. Et elle continue : « La maison de la jeune femme ne désemplit pas de gens qui accourent sans être invités. Balzac est très sobre dans ses propos, les cheveux de la mère [?] lui en imposent. L'écrivain a fait lecture, entre autres choses, de *Séraphîta-Séraphîtus*, — il paraît que c'est l'image de Mme Hanska — et lorsque celle-ci le félicitait sur sa Légion d'honneur, il lui répondit : « C'est à vous, mon ange, que je la dois ; si vous continuez à planer au-dessus de moi, j'arriverai à l'Académie [1]. » Il est certain que c'est à la suite de cette fille du Nord que Balzac se laissa entraîner dans les régions astrales qu'il avait déjà abordées dans *Louis Lambert*, mais cette fois avec une fougue, un manque de mesure, une audace de conception qui surprirent ses compatriotes : « Les imbéciles de Paris me déclarent fou sur le vu du deuxième article de *Séraphîta*, tandis que quelques esprits élevés me jalousent secrètement »,

1. Bibliothèque Polonaise à Paris, manuscrit nº 322.

http://rcin.org.pl

écrit-il à sa chère Égérie [1]. Et nous-mêmes, après la lecture de cet ouvrage étrange nous restons singulièrement troublée.

Comment donc est-il né ? « J'ai rapporté de Suisse l'idée d'un beau livre, par ma foi[2] ! » raconte-t-il à sa sœur Laure, après le séjour à Neuchâtel . Et d'autre part, comme nous l'avons dit plus haut, la vue d'une sculpture de Bra représentant la Vierge et l'Enfant, adorés par deux anges, cristallisa dans la tête de l'écrivain des concepts embryonnaires. Dans ces deux indications, si succintes qu'elles soient, il nous semble saisir sur le vif le travail de conception de l'écrivain : la Suisse lui donna tout le paysage extérieur de son livre, ces montagnes, cette pureté, cette blancheur, dont il a besoin pour composer le cadre de son roman, la Suisse d'où il rapporte une si précieuse exaltation. Son amour tout neuf l'environne et se mêle dans son esprit au sentiment religieux, aux aspirations mystiques. Des mots comme ceux-ci : la femme, l'ange, Dieu, tournoient dans son esprit et contribuent à nouer sans cesse les mêmes associations d'idées. Toujours à propos de la sculpture de Bra : « Ah ! si tu voyais les *deux Anges* de Bra, et la *Marie* et l'*Enfant Dieu* ! dit-il. J'ai pour toi dans le cœur tout ce qu'il a trouvé d'adoration, dans son sublime génie, à faire exprimer aux anges ; mais tu es Dieu pour moi, ô chère idole [3] ! ».

On imagine si bien Balzac, par ailleurs, occupé à projeter son regard aigu sur le réel, cherchant inconsciemment, comme tous les créateurs, à sortir de soi son amour, à le symboliser : « *Séraphîta*, c'est nous deux. Déployons donc nos ailes par un seul mouvement ; aimons de la même manière [4]. » En même temps, sa pudeur amoureuse le fait toucher à cet ouvrage inspiré par l'aimée avec des doigts pieux : « Votre belle *Séraphîta* est bien endolorie ; elle a replié ses ailes et attend l'heure d'être à vous. Je ne veux pas qu'une pensée rivale trouble cette pensée que vous avez adoptée [5]. » Sans doute, à propos des ouvrages où Mme Hanska se trouve plus étroitement mêlée, retrouverons-nous toujours ce même ton d'adoration scrupuleuse et attentive. L'auteur cherche avec un peu de duplicité, peut-être, à faire la part très large à l'inspiratrice, mais ce n'est qu'une exagération à peine forcée. Quand Balzac écrit : « Vous imaginez bien que je pense à vous en achevant l'œuvre qui

1. *Lettres à l'Étrangère*, t. I, p. 177, 1er août 1834.
2. *Correspondance*, p. 188, 1833.
3. *Lettres à l'Étrangère*, t. I, pp. 97-98, 1er décembre 1833.
4. *Ibid*, p. 134, 22 février 1834.
5. *Ibid.*, p. 150, 10 avril 1834.

http://rcin.org.pl

est à vous » [1], il ne fait qu'exprimer la reconnaissance d'une dette.

Nous ne pouvons nous empêcher de remarquer que la plupart des critiques qui ont abordé l'œuvre de Balzac, ont glissé adroitement sur *Séraphîta*, après avoir reconnu, pour la déplorer, l'influence de la Polonaise. Une Allemande, Mlle Pauline Bernheim, dans un ouvrage laborieusement documenté [2], dit même textuellement : « Le livre mystique fut une aberration écrite sous l'influence de Mme Hanska, peut-être aussi une tentative pour lui plaire et ne pas laisser inutilisées les notes recueillies [3]. » Il nous semble qu'un pareil jugement est un peu péremptoire. Un écrivain aussi personnel que Balzac n'écrit pas ce qu'on veut lui faire écrire. Il exprime en même temps que les idées qu'on lui suggère ce qu'il a en lui, et tant pis si cela doit bousculer ou dérouter le public.

Il ne s'agit pas d'exprimer ici d'opinion littéraire, mais de démêler avec scrupule la part active que l'Étrangère a pu prendre à la vie créatrice de Balzac. Sans doute, l'atmosphère de piété qui environnait Mme Hanska, agit d'une manière très vive sur un tempérament aussi influençable, toujours sensible aux moindres suggestions. Pourtant Balzac n'a pas écrit *Séraphîta* par complaisance, mais parce qu'elle correspondait à un besoin puissant de son auteur ; *Séraphîta* a donné à Balzac les mêmes sueurs d'angoisses que *Louis Lambert* [4]. Une œuvre qui coûte tant d'efforts, ne peut sortir que du fond de l'être : « Il faut de ces exaltations, avoue-t-il, qui n'arrivent qu'aux dépens de la vie ». Et encore : « Il n'y a que moi qui sais ce que j'y mets ; j'y mets ma vie ». Tout le temps qu'a duré l'élaboration de *Séraphîta*, Balzac a vécu par l'imagination la vie étrange de ses héros ; que nous importe qu'il ait, comme le lui reproche Mlle Bernheim, mal compris Swedenborg, et même presque copié [5] des passages de l'*Abrégé* [6] ? Le but du romancier n'était

1. *Lettres à l'Étrangère*, t. I, p. 245, 30 mars 1835.
2. *Balzac und Swedenborg, Einfluss der Mystik Swedenborgs und Saint-Martins auf die Romandichtung Balzacs*. Berlin, 1914, Emil Ebering.
3. Mlle Bernheim parle beaucoup, dans son ouvrage, de notes brouillées par Balzac, sans que rien semble justifier cette hypothèse. (Voir p. 122.)
4. « Séraphîta est une œuvre encore plus cruelle qu'aucune autre pour le faiseur » Et encore : « Les derniers chapitres de *Séraphîta* m'ont causé une inflammation des nerfs du côté gauche de la tête... » (*Correspondance*, pp. 192, 214).
5. *Op. cit.*, pp. 51, 61 et autres.
6. *Abrégé des ouvrages d'Emmanuel Swedenborg, contenant la doctrine de la nouvelle Jérusalem-Céleste*, précédé d'une discussion où l'on examine la vie de l'auteur, le genre de ses écrits et leur rapport au temps présent, à Stockholm et se vend à Strasbourg, chez J. G. Treutel, libraire, 1788.

http://rcin.org.pl

pas de vulgariser à l'aide d'une affabulation romanesque les doctrines du mystique Suédois, mais plutôt de se servir de lui, de ses révélations, de ses illuminations, pour créer une œuvre dont la poésie parfois exquise, parfois abrupte et sauvage, emporte tout. Balzac qui n'avait pas fait des mystiques l'objet particulier de ses études, a lu Swedenborg à la hâte. Il a beau écrire à Éveline : « Il a fallu dévorer tout le mysticisme [1]. » Sa sœur est là pour en témoigner ; il l'a lu en peintre empressé à saisir ça et là des couleurs pour son propre tableau, plus entraîné par sa vision personnelle que soumis à celle de son guide.

Les droits du créateur ainsi sauvegardés, qu'est-ce que Balzac a voulu nous montrer dans *Séraphîta* ? Dans un ouvrage à la fois aussi riche et aussi confus, les idées ne sont pas toujours faciles à saisir. Comme nous le faisions remarquer à propos du caractère d'*Eugénie Grandet*, la pensée, la représentation de la pureté devait hanter Balzac, encore sous l'influence de l'entrevue avec Mme Hanska. *Séraphîta* tout entière est un hommage à la pureté. L'écrivain arrive, à force d'art et de volonté, à nous la faire sentir d'une manière presque physique. S'il y a eu, d'autre part, chez Balzac — comme chez Flaubert, — lutte entre le romantisme du caractère et le réalisme de l'esprit, *Séraphîta* représente, dans *la Comédie Humaine*, le triomphe du romantisme. Dans ce sens, elle est bien aussi l'aboutissement logique de *Louis Lambert*, car elle représente le dernier stade de l'initiation humaine. Pauline de Villenoix, à force d'amour, arrivait à suivre son amant dans les régions, où son esprit l'avait entraînée, et à comprendre que « les anges sont blancs ». Wilfrind et Minna escaladent ces mêmes régions mystérieuses. Ils « voient » ensemble, et leur amour en est magnifié.

Alfred Nettement, dans cet article impartial dont nous devons la résurrection à Lovenjoul, appelait finalement *Louis Lambert* « ce Platon en jaquette » [2]. Dans *Séraphîta*, la doctrine du divin philosophe, en ce qui concerne l'amour, est partout éparse. Sans beaucoup d'efforts, nous pourrions y retrouver toutes les théories que nous propose *le Banquet*. Pourquoi ne pas voir non plus dans l'être étrange, tour à tour homme et femme, peint par Balzac, une réminiscence de l'exposé d'Aristophane [3] sur les *Androgynes* ?

1. *Lettres à l'Étrangère*, t. I, p. 242, 30 mars 1835.
2. Lovenjoul, *Un Roman d'amour*. Chap. intitulé. *Une étude impartiale sur Honoré de Balzac*, p. 223.
3. Platon, *Le Banquet ou de l'Amour*, Trad. par Mario Meunier. Nouv. éd. Paris, Payot, 1920, pp. 84 et suiv.

http://rcin.org.pl

Commentant Platon et s'appuyant sur un texte de Phèdre, Mario Meunier dit en propres termes : « L'amant croit retrouver en son aimé l'image de son dieu. Les efforts qu'il fait pour imiter la vie divine et pour parfaire en lui l'image de son aimé, sont pour lui ennoblissement, bonheur et source de vertus [1]. » De même Balzac croyait — comme Éveline — à la puissance purificatrice de l'amour, il le considérait comme un moyen de s'élever vers le Bien et d'arriver ainsi aux plus suaves jouissances. Tous les beaux sentiments du grand écrivain qui s'exaltaient au contact de son nouvel amour, toute la piété qu'il retrouvait en lui, mais dépouillée d'une trop étroite orthodoxie, à la fréquentation de la chrétienne Mme Hanska, fleurissent en *Séraphîta*. Cette piété, d'ailleurs, était beaucoup plus le reflet de celle de Mme Hanska — qui avait, comme nous l'avons dit à propos de sa sœur Caroline, le besoin d'être à la fois heureuse et en paix avec sa conscience — que l'expression de sa propre nature. Balzac n'aurait pas été lui-même, s'il s'était contenté de transposer dans l'histoire de Minna et de Wilfrid ses propres sentiments. Il les a sublimisés, symbolisés, il a appelé à lui toute une théosophie, créant, pour expliquer les beautés de l'amour spirituel, un univers formidable.

Est-ce le pressentiment que leur union intime, pendant de longues années, ne connaîtrait d'autre jouissance que l'exaltation de l'esprit, qui donna à Balzac l'idée et le désir de créer son ange-Séraphîta ? Pour lui, comme pour Éveline, il fallait penser non à la souffrance qu'apporte une séparation matérielle, mais à la joie de s'aimer dans le même ciel mystique, aux délices de se retrouver dans les mêmes pensées et les mêmes élans. Il ne s'agit pas là d'une interprétation fantaisiste, Balzac s'exprime clairement : « Moi, écrit-il, je suis convaincu qu'en reportant très haut les sentiments, on en *milletuple* les plaisirs ; un peu plus bas tout serait souffrance ; mais dans le ciel, tout est infini. C'est ce que démontre votre *Séraphîta* [2]. »

Comme Balzac ne veut rien faire à demi pour cette œuvre sublime, il a toutes les ambitions : « Le dernier chapitre de la *Transfiguration* doit être pour moi ce que, toute comparaison gardée, était le tableau pour Raphaël [3]. »

L'auteur a-t-il atteint le but qu'il se proposait, émouvoir les

1. *Le Banquet ou de l'Amour, Exposé de Pausanias*, pp. 61-62.
2. *Lettres à l'Étrangère*, t. I, p. 312, 27 mars 1836.
3. *Ibid.*, t. I, p. 172, 15 juillet 1834.

http://rcin.org.pl

nobles âmes, « frapper au cœur de tous les êtres privilégiés » ? [1]. Le récit suivant de Dom Willibrord Verkade [2] apporte à Balzac un hommage inattendu. « Mon ami Sérusier me parlait souvent d'un livre de Balzac, *Séraphîta*, dans lequel l'auteur expose la théosophie du philosophe suédois Swedenborg. Jusqu'à quel point le récit de Balzac rend-il les idées de Swedenborg, c'est ce que je ne puis juger. Ce qui est sûr, c'est qu'avec toute la force de son génie incomparable, il sait transporter le lecteur dans un monde surnaturel, dans une sphère qui vous gonfle le cœur de nostalgie. Les raisons qu'il donne de l'existence d'un tel monde peuvent, il me semble, convaincre tous ceux qui pensent et qui n'ont pas de parti pris. Il est vrai que, de notre point de vue, de grosses erreurs se rencontrent aussi dans ce livre. Les hommes, par exemple, deviennent de purs esprits, des anges et autres choses plus impossibles encore. J'acceptai ces erreurs avec le même plaisir que je me pénétrai du fond véritable du livre. *Séraphîta* a été de tous les livres que j'ai lus, le premier où l'on ait parlé avec enthousiasme de Dieu comme du Bien Suprême. Les paroles ardentes avec lesquelles est décrite la force de la prière me poussèrent à tenter de ce moyen essentiel pour parvenir à la piété. Ce que dit Balzac rappelle tout ce que les mystiques chrétiens ont dit de plus beau sur la prière. Nul doute qu'il ne se soit inspiré de leurs œuvres, et c'est ainsi qu'en lisant *Séraphîta* je bus pour la première fois à la source de la mystique chrétienne. »

Ces paroles seraient allées au cœur de Mme Hanska, si elle les avait connues et lui auraient apporté une fois de plus le témoignage de la force de persuasion que dégageait Balzac.

Si le père de *Séraphîta* ne se faisait pas d'illusions sur l'accueil que les Parisiens réservaient à sa fille chérie, nous le voyons par contre très préoccupé de l'impression qu'elle produirait en Allemagne. C'est auprès de Mme Hanska qu'il se renseigne : « Vous me direz, lui écrit-il, lorsqu'elle est à Vienne, ce que les Allemands pensent de *Séraphîta* [3]. » Ils en pensaient beaucoup de bien mêlé à de curieuses réserves, si nous en jugeons par un article publié en 1837, dans une revue [4]. L'auteur de l'article, après avoir refusé aux Français la compréhension profonde de la mystique, félicite Balzac de l'employer comme « matériel d'art » pour une

1. *Lettres à l'Étrangère*, t. I, p. 238, 11 mars 1835.
2. Bénédictin hollandais, auteur du *Tourment de Dieu*, Paris, 1926, Art Catholique, pp. 107-108.
3. *Lettres à l'Étrangère*, t. I, p. 174, 15 juillet 1834.
4. *Blätter für literarische Unterhaltung* (28 janvier).

http://rcin.org.pl

œuvre avant tout poétique, ce qui nous semble fort juste et s'accorde avec nos propres conclusions. Où nous sourions un peu, c'est quand le même auteur propose *Séraphîta* comme « divertissement pour passer l'heure du thé, à en deviser avec esprit ». Cependant quelques lignes plus loin, Balzac est loué en ces termes : « Toute cette composition nous montre une gravité, une dignité, une solidité scientifique qui nous étonnent dans un roman français moderne. Vraiment, c'est une entreprise assez hasardeuse que de ressusciter ce sentiment religieux perdu chez les Français.Le Français n'est pas habitué à chercher des éclaircissements sur Dieu et sur la nature, et il y a beau temps que les Guyon et les Saint-Martin sont oubliés. Par trois œuvres diverses, mais qui s'enchaînent, Balzac lève subitement le voile et nous montre ce qui semblait en France inaccessible aux recherches humaines. C'est l'influence de la littérature allemande, conclut l'auteur de l'article, car c'est en elle et pas en lui-même que Balzac puise ses audaces. »

L'article dont nous venons de citer des passages, nous montre, une fois de plus, que le romantisme et le mysticisme en France comme ailleurs, élargirent les horizons et ouvrirent aux écrivains de nouveaux champs d'exploration.

http://rcin.org.pl

Chapitre IX.

Genève

Le voyage à Genève. — Les souvenirs qu'évoque cette ville à Balzac, en 1845. — Les sentiments du romancier lorsqu'il revoit Éveline. — Esquisse de la société polonaise à Genève. Le salon de Mme Wodzinska. — M. de Candolle.— Rapide analyse de l'état d'esprit des deux amants. — Les sentiments qui agitent Éveline après le départ de Balzac. Sa jalousie. La femme doit-elle se sacrifier entièrement à l'homme, quand celui-ci est un génie ? — Que représente, dans les relations de Balzac et d'Éveline, la période qui s'étend de Genève à Vienne ? Les reproches d'Éveline. — Ses sentiments à l'égard de la France et des Français. Témoignage d'Anna. — Le rôle d'inspiratrice et de conseillère de Mme Hanska se précise.

Séraphîta est une petite sorcière — selon l'avis de Balzac lui-même [1] — qui nous a entraînée fort loin. Revenons donc à la période heureuse de sa naissance, quand Balzac tout rempli du souvenir de la femme aimée, tout brûlant du désir de la revoir, préparait son voyage à Genève. « Genève, c'est une ardeur de rêve, c'est le rêve où il y a la vie offerte pour un regard, pour... oh ! mon Dieu, j'aurais péri avec délices, pour te baiser la main ! Et quelle soirée ! Quelle jeunesse ! Je ne sais pas comment tu n'as pas gardé cette soie inondée, comme moi j'ai gardé l'étoffe qui a balayé les moutons, à une certaine place du plancher, que je verrais en mourant !... Genève, c'est notre midi; c'est la moisson dorée [2] ! » Ces réminiscences passionnées datent de 1845. Comme il faut que son séjour ait laissé dans le cœur de Balzac une empreinte profonde pour que, onze ans plus tard, le souvenir jaillisse encore avec cette fraîcheur et cette émotion. Il ne s'agissait plus, comme à Neuchâtel, de se trouver, de se reconnaître avec hâte et avec tremblement. Balzac

1. « cette œuvre, angélique pour les autres, diabolique pour moi... » (*Lettres à l'Étrangère*, t. I, p. 185, 25 août 1834).

2. *Lettres à l'Étrangère*, t. III, p. 148, 12 décembre 1845. Mme Hanska était vêtue, lorsqu'elle vint voir Balzac chez lui, d'une robe de drap gris qu'il aimait beaucoup. Il voulut que le manuscrit de *Séraphîta* qu'il destinait à sa « chère idole » fût relié « simplement et mystérieusement » avec cette étoffe, qui leur rappellerait à tous deux tant de vifs souvenirs.

http://rcin.org.pl

allait avec l'enthousiasme le plus joyeux au-devant d'un bonheur qu'on lui avait solennellement promis.

Il arriva donc dans la blanche cité vers Noël 1833. Ce n'était pas son premier contact avec la ville de Jean-Jacques, mais les amertumes de son voyage avec Mme de Castries, ressuscitées par la vue des lieux où il avait été si misérable, ne faisaient qu'accentuer encore les délices de l'heure présente. A son grand bonheur s'ajoutaient le sentiment d'une revanche, plus encore la satisfaction de la vengeance. On imagine avec quelle ardeur il dut noircir encore, en achevant l'œuvre, l'héroïne de *Ne touchez pas à la hache*, et quelle volupté il ressentit en inscrivant sur le manuscrit, devant Mme Hanska : Pré-l'Évêque, 26 janvier 1834.

Genève était alors, comme elle l'est encore aujourd'hui, un centre intellectuel très vivant et aussi un lieu de rendez-vous pour l'émigration polonaise. Mais les malheureux exilés devaient s'y montrer très prudents. Si d'une part la Suisse était pour eux — avec la France — à peu près le seul refuge, le gouvernement fédéral avait par ailleurs solennellement promis à la Sainte-Alliance de ne pas recevoir sur la terre helvétique des provocateurs de troubles, fomenteurs de révolutions. Malgré la contrainte imposée, Genève restait pleine d'attraits. Qui, parmi les grands hommes de la Pologne, n'y fit point de séjour ? En 1830, Mickiewicz venant d'Italie habita la ville et y rencontra le jeune Krasinski. Ils firent ensemble des excursions dans la montagne, dont les masses altières et neigeuses commençaient à exercer leur attrait sur les écrivains. Mickiewicz retourna encore une fois à Genève, en 1833, pour y rejoindre un de ses amis, le poète Stefan Garczynski. Y rencontra-t-il alors Slowacki qui y séjourna vers le même temps ? Nous l'ignorons, mais c'est dans cette ville que Slowacki composa son premier chef-d'œuvre, *Kordian*, écrit sous l'influence visible de la troisième partie des *Aïeux*. Les charmants *Souvenirs d'enfance* dont nous avons cité plus haut quelques passages, datent aussi de cette époque et témoignent de la tendre nostalgie que le poète exilé éprouvait pour sa patrie.

Précisément en cette année 1833 qui vit Mme Hanska à Genève, Slowacki fréquentait avec assiduité le salon de la comtesse Wodzinska. Ce n'était point l'exil qui avait amené cette grande dame sur les bords du lac Léman, quoique un de ses fils, Antoine, eût fait partie de l'Insurrection de 1830. Elle venait seulement se reposer dans un pays libre avec ses trois fils et ses trois filles. L'orne-

http://rcin.org.pl

ment de son salon était sa fille Marie, celle qui devint un peu plus tard la petite fiancée de Chopin. Le prince Louis-Napoléon, exilé lui aussi, la surnommait « la brune fille d'Euterpe » avec admiration. Son grand talent de musicienne la faisait fort apprécier par la municipalité genevoise dans les concerts de charité et rendait extrêmement attrayantes les soirées de la rue Beauregard. Parmi les habitués du salon de Mme Wodzinska se trouvaient aussi Field, le célèbre compositeur, Claudine Potocka, à la beauté farouche, l'ange gardien des insurgés de 1830, la comtesse Sophie Ossolinska, fille du général Chodkiewicz. Aux émigrés douloureux, à ceux qui venaient chercher un peu de paix au milieu des montagnes, se joignaient parfois d'illustres voyageurs. Liszt, entre autres, fit une apparition à Genève, peu après le départ de Mme Hanska. Tout ce monde fréquentait l'élite de la société genevoise. Un des salons les plus en vue était celui de M. de Candolle. Balzac ne manqua pas à son arrivée de rendre ses devoirs au célèbre botaniste, qui lui répondit par la lettre suivante, encore inédite [1] :

Monsieur de Balzac,
Hôtel de l'Arc,
au Pré-Lévêque.

Comment ai-je pu avoir hier la vue et l'esprit assez troubles pour méconnaître et défigurer un nom que je connais si bien ? C'est, Monsieur, que je suis plus familier avec votre style qu'avec votre écriture. J'aurais été ce matin vous demander excuse de ma méprise, si je n'étais pas encore retenu par la fin d'une longue attaque de goutte. Je l'ai adoucie en passant de *Pantagruel* aux *Contes drolatiques*, mais je sens que rien n'en déterminera mieux la chute que la vue du successeur de maître François. Je viens donc vous demander de ne pas me refuser la faveur de la visite que vous m'aviez fait espérer et d'agréer sous votre vrai nom l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

A. P. Candolle.
Cour de Saint-Pierre, nº 110.

L'hommage discret que cette lettre contient, dut chatouiller agréablement la vanité de Balzac, comme les attentions dont il fut par ailleurs l'objet lui parurent d'autant plus douces qu'elles se produisaient devant la bien-aimée.

1. Lettre signalée dans le *Bulletin d'autographes...* de... Noël Charavay, septembre 1918, nº 86894 et citée d'après la copie faite sur l'original par M. Bouteron.

http://rcin.org.pl

Ce que fut ce séjour, les lettres nous l'apprennent d'une façon fort précise. Genève fut donc le point de départ de cette longue liaison, à la fois douloureuse et bénie, nouée au plein épanouissement de leur jeunesse. Si Mme Hanska n'avait apporté à Balzac que cette seule chose, la joie qu'elle lui donna à Genève, joie éclatante, triomphante et pourtant, comme toutes les joies humaines, mélangée d'ombres, ce serait déjà très beau. Pour les imaginatifs de sa sorte, le souvenir de jours semblables demeure une source inépuisable, où l'esprit se retrempe. Toutes les passions de l'écrivain furent aussi vite exaltées que satisfaites : son amour, son désir de gloire, sa vanité, sa sensibilité. Magnifique embrasement !

* * *

Les deux amants ne savaient point, en se séparant, que plus d'une année s'écoulerait avant qu'ils pussent se revoir. Chacun d'eux allait recommencer à vivre sur son propre fonds et se laisser entraîner par sa nature.

Les premières lettres de Balzac, celles qu'il adresse « poste restante à Genève », sont remplies d'effusions, mais nous voyons déjà poindre un terrible souci chez l'écrivain, celui de se justifier sans cesse auprès de sa jalouse amie.

Les sentiments qui agitent la jeune femme après le départ de Balzac, se devinent bien facilement. Elle vient de s'offrir tout entière : si délicat que soit l'homme, si fort que soit son amour, il ne se rend pas compte comme la femme du don qui lui est fait. Il a trop tendance à le considérer comme un dû. Éveline devait penser sans cesse aux jours de délices qui venaient de s'écouler, et désirer d'autres joies prochaines. Voyageuse errante, c'était cependant elle qui avait le plus de loisirs pour penser à ses amours. Et Balzac, le premier, savait bien quelle force et quelle passion mettent dans l'âme la méditation continuelle d'un même sujet. Un amour exclusif est bien souvent jaloux. Éveline Hanska se représentait son ami à Paris, reprenant sa vie de travail, certes, mais aussi ses visites, allant aux Italiens, recevant ses amis (Balzac lui raconte avec complaisance le dîner offert en l'honneur de Rossini). Elle savait qu'il reverrait ses amies, Mme de Berny, la troublante Mme de Castries, à l'égard de laquelle elle avait bien le droit d'être ombrageuse. M. Bouteron, en comparant les lettres écrites dans le même temps à la *Predilecta* et à celle qu'il appelait encore « sa

http://rcin.org.pl

chère Marie », nous montre bien que tout sentiment tendre n'était pas encore éteint chez Balzac pour cette dernière. Comme nous comprenons que l'amante trop passionnée ait obscurément deviné ce marivaudage et empli ses lettres de questions pressantes ! Plus habile, elle eût été moins aimante, sans doute. La question reste éternellement pendante : une femme doit-elle se sacrifier d'une manière absolue à un homme, lorsque cet homme est un génie ? Doit-elle, parce que son heur ou son malheur lui ont fait rencontrer un être exceptionnel, se soumettre entièrement à lui et faire abstraction de ses sentiments personnels ? Dernièrement, à propos d'une polémique autour d'un article de Henri de Montherlant, paru dans *les Nouvelles Littéraires* du 1er septembre 1928, sur l'influence que la femme de Tolstoï a exercée sur son illustre mari, ce problème, toujours actuel, s'est de nouveau imposé aux esprits. Il semble bien que ce soit M. Edmond Jaloux qui l'ait résolu par ces paroles très sages : « Ne les excusons pas [les artistes] au nom de l'art. L'art n'a rien à voir avec les défaillances du caractère [1]. »

Nous pouvons donc regretter pour Mme Hanska et pour Balzac les témoignages d'une si vive jalousie, mais nous les comprenons. Pour nous, la période qui s'étend du voyage de Genève à celui de Vienne est d'une importance capitale. Elle explique toute l'attitude à venir de la jeune femme ; c'est la période de la grande déception. Elle a beau se dire que Balzac besogne pour elle, que c'est pour se libérer qu'il se jette dans le travail avec un acharnement plus terrible encore ; pour elle, c'est le présent qui compte, le présent, c'est-à-dire la possibilité de revoir son ami à Florence et à Rome. Exigence si compréhensible ! Elle ne s'est pas rendu compte, diront encore une fois les détracteurs, elle ne se rendra jamais compte des immenses travaux de l'écrivain, de cette bataille de géant que livre Balzac. Nous ferons plus loin justice de cette accusation. Sans doute, le fardeau des dettes s'alourdit sur les épaules de Balzac, mais si celui-ci jette dans le gouffre creusé par lui toutes ses productions pour « faire de l'argent », d'autre part il ne s'impose aucune privation qui circonscrive le désastre. Son train de vie va croissant, et on comprend très bien que Mme Hanska, qui voudrait voir diminuer le chiffre des dettes de son ami, lui dise avec un

1. Il s'agit ici de Carpeaux dont l'irritabilité maladive fit le désespoir de sa femme (*Les Nouvelles Littéraires*, 5 octobre 1929).

http://rcin.org.pl

peu d'amertume à propos du festin offert à Rossini : « Vos allures de Lucullus retarderont votre liberté [1]. »

Nous ne voulons à aucun prix adopter la tactique qui consiste à blanchir Éveline pour noircir Balzac, mais ils ont été tous les deux des êtres humains et, comme tels, sujets aux erreurs, aux faiblesses. L'écrivain rempli, certes, des meilleures intentions, mais entraîné presque par son tempérament, ne pouvait résister à ses habitudes, mettre un frein à son goût du faste, encore excité par le contact de la belle étrangère.

Un gaspillage si inconsidéré, une « brouillonnerie » si tangible, devaient certainement, par une association d'idées naturelle, remettre dans la tête d'Éveline le cliché, tant ressassé par les étrangers, de la « légèreté française » et augmenter sa défiance. Elle craignait tout ce qu'il peut y avoir d'artificiel et de non sincère dans la « galanterie française ». Balzac a sur ce chapitre beau jeu pour se défendre, et il n'y manque pas. En parlant de son projet de voyage en Italie, il écrit : « Rome serait une grande et belle distraction si j'y étais seul ; mais, avec vous pour *cicerone*, que sera-ce ! Et ceci n'est point dit par *galanterie*, à la *charmant français*. Non ; c'est dit de cœur à cœur, à la femme du Nord, à la barbare [2] ! »

Écartons à ce propos, une fois pour toutes, au risque d'anticiper sur les faits, l'accusation qu'on a faite, entre tant d'autres, à Mme Hanska d'avoir été l' « Étrangère qui aimerait tant la France sans les Français » [3]. Nous n'aurons qu'à citer quelques passages des lettres d'Anna à sa mère pour renseigner nos lecteurs sur les véritables sentiments dans lesquels elle fut élevée, à l'égard de la Nation Française. En décrivant, par exemple, sa visite à la Kunstkammer à Berlin et les choses curieuses que celle-ci renferme, elle raconte y avoir vu « hélas, toutes sortes de souvenirs français : le tricorne perdu par Napoléon ainsi que toutes ses décorations, l'épée donnée à Blücher par la ville après la prise de Paris », etc. Et elle ajoute : « Vous pouvez facilement vous imaginer, maman adorée, à quel point cette phrase me déchire les oreilles et le cœur, car ils sont fiers de leur Blücher, ces Prussiens, comme les Anglais de leur Wellington ; ils sont impudents de prôner si haut ce général, parce qu'il sut profiter pour accabler le lion français de la trahison et de la lenteur de Grouchy ; son nom se trouve partout,

1. *Lettres à l'Étrangère*, t. I, p. 213, 26 novembre 1834.
2. *Ibid.*, p. 153, 28 avril 1834.
3. A. Bellessort, *Balzac et son œuvre*, p. 124.

http://rcin.org.pl

partout ses portraits, et, à côté de tous ces honneurs rendus à Blücher, on montre à chaque instant des cadeaux au vulgaire et grossier Frédéric-Guillaume, par le trop confiant et le trop crédule grand homme [1]. » On ne peut mettre en doute l'ardente sincérité de ces naïves paroles, pas plus que l'attachement profond qu'elles révèlent pour un pays dont la jeune femme ressentait si vivement la gloire et l'humiliation, sentimentalité exquise et bien féminine ! Les mêmes sentiments éclatent dans une lettre du 12 mai 1850, quand Anna, bouleversée par les nouvelles de la santé de son beau-père, supplie son « adoré Bilboquet » de se soigner, en ajoutant : « Il ne faut pas traiter légèrement sa santé quand on est, dans ce bas monde, le bonheur de trois personnes, la gloire du plus beau pays du monde et l'admiration de l'univers [2]. »

Les « plaintes, les doutes, les accusations polies » qu'exprime Mme Hanska ont bien pu désespérer parfois Balzac, nous le comprenons, mais ne gardons point rancune à la jeune femme de lui avoir reproché son « caractère français » : il devenait de jour en jour l'objet de conversations, et, soit imprudence, soit vanité, il rapportait tous les propos à son amie. Une lecture attentive des lettres que Balzac écrivait à Mme Hanska, à l'époque qui précédait son voyage à Genève, ne laisse aucun doute sur la profondeur du sentiment qui attachait la jeune femme au romancier. Sa jalousie — en quelque sorte fondée — mise à part, nous la voyons pleine de sollicitude pour son ami. Tout l'intéresse en lui : son état de santé, sa situation financière dont il lui rend compte par le menu dans sa lettre du 3 juin, et surtout ses travaux, comme en témoigne ce passage : « Depuis deux mois j'ai travaillé nuit et jour à l'ouvrage que vous avez la bonté d'honorer de votre prédilection. Vous avez beaucoup influé sur ma détermination relativement à cet ouvrage. Dans le désir de le rendre digne de votre amitié, j'ai tout refait. Il n'est pas encore parfait... Mais, tel qu'il est, il peut maintenant porter mon nom et vous pouvez avouer votre charitable protection... Si vous saviez comme il y a de vous dans chacune des phrases refaites des *Chouans* ! Vous ne le saurez bien que quand je vous le dirai au coin du feu, à Vienne, dans une heure de calme et de silence, où le cœur n'a plus de secrets ni de voiles [3]. » Bientôt il la remercie du portrait de « mademoiselle Céleste » que son « front

1. Collection Lovenjoul, A 387 *bis*, fol. 15, 22 décembre 1846.
2. *Ibid.*, fol. 329.
3. *Lettres à l'Étrangère*, t. I, pp. 160-62, 3 juin 1834.

http://rcin.org.pl

d'analyste » lui a suggéré et que deux « juges assez désespérants » l'engagent à réaliser [1]. Peu de temps après, Balzac remercie sa chère amie des renseignements qu'elle lui donne sur la société de Vienne [2], et la jeune femme, dont il sait apprécier le goût fin et sûr, se substitue auprès de lui de plus en plus à l'autre, à la mourante, non seulement comme amante, mais aussi comme collaboratrice avisée.

Nous avons vu plus haut que son commerce épistolaire avec Mme Hanska d'abord, puis les quelques semaines passées auprès d'elle à Genève, n'avaient fait que stimuler le zèle littéraire de Balzac. Son amie était devenue pour lui, non seulement une image nouvelle de la femme, mais encore une source intarissable d'impressions et de sentiments. Sans trop de peine nous imaginons l'écrivain installé au coin du feu, dans la Maison Mirabaud, ou bien en tête à tête avec sa compagne qui lui parlait, avec son joli accent slave, de son pays, de son enfance, de sa famille. A en juger d'après les papiers intimes d'Éveline destinés uniquement à sa fille, — donc un premier jet — pénétrés d'un charme particulier et écrits en une langue élégante et harmonieuse, nous ne doutons point qu'elle possédât, elle aussi, cet art remarquable de conter des Rzewuski. Nous savons, d'autre part, que les chroniques de l'illustre famille renfermaient plus d'une page saisissante d'intérêt, qui pouvaient offrir à l'imagination de l'écrivain des sujets nouveaux, des types originaux et caractéristiques. L'ensorcellement que l'Orient ou ses approches exerça sur Balzac, dès l'âge le plus tendre, et dont M. Baldensperger a relevé si minutieusement les traces dans l'œuvre magistrale que nous avons citée à plusieurs reprises, se révèle encore une fois ici. D'ailleurs, cet attrait de l'Orient sur le romancier ne s'était-il pas déjà trahi par quelques traits épars dans ses ouvrages, antérieurs à l'année 1834, et par le goût qu'il avait déjà montré, en se « penchant sur des âmes bien différentes des organismes ultra-civilisés » [3] ? Les Rzewuski servirent de modèles à plusieurs héros de *la Comédie Humaine*. Essayons donc de chercher, dans les ouvrages que Balzac écrit, pendant que son amie voyage en Italie et avant qu'il puisse la rejoindre à Vienne, ce qu'il a pu emprunter à ses récits, véritables contes de Schéhérazade.

1. *Lettres à l'Étrangère*, t. I, p. 210, 26 novembre 1834.
2. *Ibid.*, p. 239, 11 mars 1835.
3. *Orientations étrangères chez Honoré de Balzac*, p. 259.

http://rcin.org.pl

Chapitre X.

La Recherche de l'Absolu

La Recherche de l'Absolu. Analyse. — Genèse des personnages. Wronski modèle d'Adam de Wierzchownia. — Biographie de Wronski. Comment s'élabore sa philosophie. Sa théorie de l'*Absolu*. Son système historiographique. — Quel attrait exercent sur Balzac les idées de Wronski. Justification de la conduite du philosophe polonais. — La figure de Balthazar Claës. Ce qu'elle doit peut-être à Grabianka. Modification du thème initial. L'Absolu, élément primordial de l'univers. — Parallèle possible entre le général Chodkiewicz, parent d'Éveline, et Balthazar Claës. Le noble caractère de ce savant. Sa fortune dissipée en recherches sur la chimie. Curieuses similitudes entre lui et Claës. Épisodes semblables dans leurs deux existences. Justification de ce rapprochement. — Entrée des Polonais dans l'œuvre de Balzac.

Balzac, qui possédait l'étonnante faculté de mener de front plusieurs besognes, avait, en cet été 1834, plusieurs ouvrages en train. Il annonçait, entre autres, à Mme Hanska le 13 juillet 1834 : « Je fais en ce moment un bel ouvrage, *la Recherche de l'Absolu* ; je ne vous en dis rien ; je veux que vous le lisiez sans prévention et avec tout le neuf de l'ignorance du sujet [1]. » Pourquoi, se demande-t-on, Balzac s'entourait-il d'une sorte de mystère vis-à-vis de sa chère confidente, en ce qui concerne cette nouvelle conception ? Y mettait-il en scène, sans lui en avoir demandé l'autorisation, quelque personnage, dans les traits duquel elle aurait eu le déplaisir de reconnaître l'un des membres de sa famille ?

La Recherche de l'Absolu, c'est la tragédie d'une victime du savoir, d'un chercheur des secrets de l'univers et des vérités suprêmes. Le héros du livre est l'un des géants de la famille balzacienne, né normal, devenu plus tard, sous l'action de circonstances imprévues et extraordinaires, la proie d'un penchant qui prend avec le temps les proportions d'une passion irrésistible, toute-puissante, brisant sur son chemin toutes les entraves pour se satisfaire.

1. *Lettres à l'Étrangère*, t. I, p 170

http://rcin.org.pl

Depuis la mémorable soirée où Adam de Wierzchownia confie à Balthazar Claës, en raison de la grande fortune et des possibilités de recherches dont ce dernier dispose, son grand secret, et lui laisse entrevoir, comme couronnement de ses expériences, la gloire et la richesse, Balthazar Claës sent se réveiller en lui la soif de la Science qu'il avait sacrifiée aux douces et paisibles joies de la vie conjugale. Tombé entièrement sous le pouvoir invisible du mystérieux inconnu, Claës revient bientôt à cette ancienne maîtresse, jalouse et despotique, qui étouffe en lui tous les autres sentiments. Il lui offre successivement en sacrifice le bonheur de sa femme, la fortune de ses enfants, la considération dont sa famille jouissait depuis quelques siècles, et il meurt misérablement pour ne trouver le mot de l'énigme qu'au seuil de l'autre monde.

Ce roman, qui peut être considéré comme l'un des chefs-d'œuvre de Balzac, suscita toujours beaucoup de curiosité. On se demande quel événement avait pu inspirer à l'auteur la thèse de son roman, et on chercha dans son entourage les prototypes des différents acteurs du drame. Ce problème a été étudié, mais incomplètement résolu, par M. Georges Thouvenin, dans son article intitulé *La Genèse d'un roman de Balzac. La Recherche de l'Absolu* [1].

Pour lui, le sujet du roman serait tiré d'un procès retentissant, le procès Wronski-Arson, qui occupa l'opinion publique au cours des années 1817-1819. Sa démonstration, solidement étayée, a été confirmée par M. Baldensperger [2] et, tout récemment, par M. Z. L.-Zaleski, dans un ouvrage qui fait autorité [3]. Il n'y a pas lieu de rechercher autour de Balzac d'autres faits susceptibles de lui suggérer cette histoire de l'emprise presque surnaturelle d'un esprit sur un autre, sorte d'action hypnotique qui substitue à l'âme d'un individu une âme tout à fait étrangère. M. Léger [4], par contre, croit trouver dans le mémorialiste cité par lui le prototype de Balthazar Claës. Il s'agit d'Auguste Doumerc, bien connu de la famille Balzac et dont la sœur, M^me^ Delannoy, fut pour l'écrivain, comme nous l'avons dit, une amie dévouée. On nous dépeint ce Auguste Doumerc comme un détraqué que les alternatives de ruine et de

1. *Revue d'Histoire Littéraire de la France*, t. XVIII, année 1911.
2. *Orientations étrangères chez Honoré de Balzac*, chap. la *Répudiation du hasard*, pp. 243-245.
3. *Attitudes et destinées. Faces et profils d'écrivains polonais*, Paris, 1932, Société d'Édition les Belles Lettres, pp. 19, 24.
4. *Balzac mis à nu et les dessous de la société romantique d'après les mémoires inédits d'un contemporain*. Paris, 1928, C. Gaillandre, pp. XIX, XX, XXII, 14, 16, 31.

http://rcin.org.pl

prospérité de sa famille avaient précipité dans l'alchimie. A cette recherche, il dissipa sa fortune et la dot de sa femme. Il peut y avoir plus d'une coïncidence dans ce rapprochement, mais la figure de ce « dernier des alchimistes » correspond si peu par ailleurs à celle du Flamand que nous ne nous y arrêterons pas.

M. Thouvenin trace un ingénieux parallèle entre le portrait d'Adam de Wierzchownia et celui de Wronski. Tout nous porte, en effet, à croire que c'est le génial mathématicien — dont la personnalité étonnante et l'œuvre énorme sont actuellement l'objet de patientes études en Pologne et en France — qui servit de modèle à la figure du Polonais. Son apparition dans la paisible rue de Paris, à Douai, devait briser le bonheur de la famille Claës. Balzac confirme d'ailleurs lui-même ces conjectures dans sa lettre du 1er août 1834, où il écrit à Mme Hanska : « Je dois voir, ces jours-ci, un illustre Polonais, Wronsky, grand mathématicien, grand mystique, grand mécanicien, mais dont la conduite a des irrégularités que les gens de justice nomment des friponneries et qui, vues de près, sont les effets d'une misère épouvantable et d'un génie si supérieur qu'on ne saurait lui en vouloir. C'est, dit-on, la plus forte tête de l'Europe [1]. » Ce jugement, qui prouve une fois de plus la clairvoyance de Balzac et son aptitude à juger les hommes, sera peut-être ratifié dans un temps très proche. Le mouvement d'intérêt qui s'accomplit autour de Wronski, en ce moment, est l'indice le plus tangible de la valeur de cet homme déconcertant.

Wronski [2] débuta dans la vie active, comme Descartes, par la carrière des armes. Tout jeune officier, il prend part à l'insurrection de 1794. Il est fait prisonnier à Maciejowice. Diverses circonstances le retiennent en Allemagne, et il en profite pour approfondir ses études et établir un contact étroit avec la doctrine kantienne, alors dans tout l'éclat de sa nouveauté. Wronski gardera toujours pour Kant une reconnaissance attendrie. On peut imaginer avec quelle griserie ce jeune soldat se plonge dans le savoir. Ce qui frappe chez lui précisément, c'est l'étendue et la profondeur de son érudition. Il semble bien qu'aucune branche de la science ne lui soit étrangère et qu'il apporte à chacune une insatiable curiosité. Il

1. *Lettres à l'Étrangère*, t. I, p. 178, 1er août 1834.
2. Voir l'article de M. Baldensperger, *Hoene-Wronski et la France intellectuelle* (*Przeglad Wspólczesny* (*La Revue contemporaine*), Cracovie, avril 1928. Voir aussi l'ouvrage de M. J. Ujejski, intitulé *O cene absolutu* (*Au prix de l'Absolu*), Varsovie, 1925, Gebethner et Wolff ; et l'article de Joseph Bertrand *Hoëné-Wronski* (*Revue des Deux-Mondes*, t. 139, 1er février 1897).

http://rcin.org.pl

lui faut tout comprendre, tout connaître, tout remettre en question. Esprit avide de synthèse, il groupe ses idées sur le monde. Son « cosmos » se forme peu à peu. Sa vie d'émigré l'entraîne en France, et, grâce à l'appui de Kosciuszko, il trouve un emploi à l'Observatoire de Marseille. C'est là qu'il commence à publier ses premiers ouvrages, résultats de travaux extrêmement variés sur les mathématiques et la philosophie, en particulier une exposition de la *Philosophie critique* de Kant. Mais très vite il va plus avant que Kant, n'acceptant pas les limites que celui-ci croit devoir reconnaître à l'investigation humaine. En cela d'ailleurs, il s'accorde avec Fichte et Schelling, dont il subit l'influence combinée. Mais il dépasse ces derniers d'une envolée pour atterrir aux sommets arides de l'abstraction pure.

Lorsque Wronski s'installe à Paris, vers 1810, il possède bien en main, ou du moins croit posséder, tout son système. Il le développa successivement dans une série d'opuscules tels que l'*Introduction au Sphinx*, *Création absolue de l'humanité*, puis dans le *Prodrome du Messianisme* et les *Prolégomènes du Messianisme*, ouvrages qui donnent avec leurs belles promesses, pompeusement annoncées, mais jamais réalisées, l'impression d'un mirage effarant et, comme tous les mirages, insaisissable.

Quelle est donc l'audacieuse clef de voûte de Wronski ? Il y a un principe du monde, affirme-t-il, qui subsiste en soi et par soi, c'est-à-dire sans conditions dont il soit dépendant. C'est ce principe qu'il nomme l'*Absolu*. Sa découverte, après des étapes successives, mettra l'homme sur le plan de la création absolue et lui vaudra l'immortalité. Cette affirmation, que Wronski affirme insatiablement, il l'appuie sur l'observation de l'histoire. Il est si parfaitement convaincu de la valeur de ce qu'il proclame ainsi, qu'il s'adresse aux princes de ce monde pour leur montrer la vérité : « Sires, dit-il à Nicolas et à Napoléon [1], de grâce, arrêtez et lisez ». Et il continue de cette voix de prophète qui, pour un lecteur non prévenu, a des éclats de charlatan : « Le lecteur apprendra deux choses : 1° Que la vérité n'est pas encore découverte jusqu'à ce jour ; 2° Qu'enfin aujourd'hui, on la découvre dans cet ouvrage. »

Qu'on ne nous reproche pas d'aborder par un petit côté l'étrange figure de Wronski. Elle apparut de cette manière à Balzac [2] qui ne

1. Dans la dédicace à la *Philosophie absolue de l'histoire ou genèse de l'humanité*... Paris, 1852.
2. Quand l'écrivain a-t-il rencontré Wronski pour la première fois ? Nous

http://rcin.org.pl

s'engagea, sans doute, jamais à fond dans la lecture du philosophe polonais, mais dut saisir sa pensée d'un côté par les « prospectus » publiés à diverses reprises, de l'autre par les conversations qu'il eut avec le mathématicien. « La création de l'homme doit avoir un but final déterminé », dit Wronski dans le *Prodrome du Messianisme*. Et il ajoute que le développement des destinées de l'homme s'opère en trois ères distinctes. L'examen attentif de l'histoire lui impose cette délimitation stricte. Il aperçoit l'humanité en marche « vers le terme de sa création », et cette marche est soumise à des lois immuables, fixes et déterminées, quelque libres que soient les actions humaines. Ce qui donne une grande force à l'exposé de Wronski, c'est que tout son système se tient d'un bout à l'autre et que sans cesse le savant s'offre à étayer ses affirmations philosophiques sur des données purement scientifiques. Il explique au ministre des Travaux publics les réformes qu'il propose au sujet de la locomotion spontanée, et ses paroles sont empreintes d'une telle conviction en même temps que d'un tel désespoir de n'être pas compris, qu'elles nous émeuvent profondément. Pour Wronski, le progrès de l'humanité repose sur celui de la science, et il enveloppe celle-ci du même mysticisme dont l'enveloppera plus tard Renan.

Il y a deux natures dans l'homme, continue Wronski, la nature inerte ou physique, la nature créatrice ou raison. L'homme doit arriver à se dégager entièrement de sa nature physique et faire jouer sa raison librement ou, suivant ses dires, dans la spontanéité absolue.

Il existe donc deux ordres successifs pour l'accomplissement des destinées humaines. Dans le premier de ces ordres, l'humanité opère son développement physique, dans l'autre son développement rationnel. En s'affranchissant des conditions de sa nature terrestre, elle déploie exclusivement sa spontanéité créatrice, effectue avec elle sa création propre et établit ainsi elle-même sa future immortalité, pour accomplir la création de la terre dont l'unique objet, digne de la raison, est, incontestablement, cette immortalité de l'homme qui ne peut être que son propre ouvrage [1].

A quelle période de notre développement sommes-nous donc, selon Wronski ? A celle des buts transitifs, dont la marque domi-

nous en référons à M. Baldensperger qui voit dans les *Martyrs ignorés* l'écho d'une ancienne conversation au Quartier Latin, vers 1827, entre Wronski et Balzac. (*Orientations étrangères chez Honoré de Balzac*, pp. 237-238).

1. *Prodrome du Messianisme* (t. I du *Messianisme, union finale de la philosophie et de la religion constituant la Philosophie absolue*), Paris, 1831, p. 6.

http://rcin.org.pl

nante est pour le philosophe l'antinomie flagrante qui existe entre ceux qu'il appelle les « libéraux » d'une part et les « illibéraux » de l'autre. Mais cette antinomie, toute irréductible qu'elle semble, n'est qu'une étape vers le but, mais une étape critique, où il s'agit d'éclairer les gouvernants. D'où les appels à l'attention que Wronski lance au tsar, au pape, à Napoléon.

Cette ère de transition est la cinquième période du développement humain [1], et Wronski la baptise du nom de « réhabilitation » [2]. Elle prépare l'union de la philosophie et de la religion, l'une étant chargée de poser le problème du *vrai absolu*, l'autre du *bien absolu*. La solution de ces deux problèmes constituera le but absolu de l'humanité. C'est le Messiamisme qui doit accomplir cette double tâche: d'une part la découverte de la vérité, d'autre part, l'obtention de l'immortalité, et les nations sont dotées par Wronski d'un rôle bien déterminé dans l'accomplissement de cette œuvre immense. Wronski avait le grand souci de vulgariser ses idées, d'être compris de tous, suivi par tous. Ses tentatives désespérées ont été en somme peu remarquées. La postérité remettra à sa vraie place cet étrange génie. Mais déjà nous concevons qu'une telle intelligence, soucieuse, de ramener tous les problèmes à quelques principes d'où pourraient se déduire les transformations les plus fécondes pour l'humanité, ait dû profondément intéresser Balzac, au lendemain de *Louis Lambert*. Nous comprenons aussi quel attrait irrésistible devait exercer sur le romancier cet homme aux affirmations audacieuses, qui bousculaient avec assez peu de respect « les corps savants », parlant ainsi des respectables membres de l'Académie des Sciences. Tout ce qui pour Balzac représentait une explication originale du monde, un parti pris résolu de synthèse, passionnait ce cerveau avide, même si l'équilibre des propositions était instable. Et d'autre part, si les circonstances de la vie de Wronski n'ont qu'une valeur épisodique, elles ont cependant augmenté l'intérêt du romancier en ce sens qu'elles complètent l'aspect d'un homme demi-mage, demi-voyant [3], grand savant, dont l'équivoque même est séduisante.

1. Pour Wronski, les trois ères distinguées par lui, se divisent à leur tour en périodes dont la succession est la suivante : 1re période — but sensuel (Orient), 2e période — but moral, héroïsme (Grèce, Rome), 3e période — but religieux (Moyen-âge), 4e période — but intellectuel (depuis la Réforme).

2. Remarquons que cette affirmation se rapproche tout à fait du millénarisme.

3. Bien qu'il se soit répandu en imprécations contre certaines sectes mystiques il visait surtout les martinistes qui lui furent hostiles au moment du procès

http://rcin.org.pl

Nous revenons à l'article de M. Thouvenin, d'après lequel Balzac aurait idéalisé le fait de suggestion et les figures des deux principaux acteurs du drame qui se déroula à Douai. Nous ne croyons pas que Balzac ait eu grand besoin, contrairement à ce que pense cet auteur, de recourir à son imagination pour ennoblir les traits de ses modèles.

En ce qui concerne Wronski, nous détachons de lui tout d'abord les termes d' « aigrefin » et d' « escroc qui s'est joué d'un ignorant », comme ne devant pas être attribués à un savant, réduit à la misère par sa situation d'émigré, et qui se proposait, par la force seule de son génie, de relever sa malheureuse patrie. Élargissant son programme, il avait pour but également de résoudre le problème même de l'existence et d'aplanir les entraves qui s'opposaient au développement intellectuel régulier de l'humanité tout entière, en assurant en même temps son bien-être matériel. Des biographies plus documentées qu'on n'en a écrit jusqu'à présent, feront connaître un jour l'homme et l'œuvre complète de cet infatigable travailleur qui, nous l'avons déjà dit, prenant pour base de son « messianisme », un système prolongé audacieusement au-delà de Kant, se proposait, pour réaliser son gigantesque programme, de réformer les principes de toutes les sciences humaines. Ce qui l'empêchait de mener ses projets à bonne fin, c'était le manque de moyens matériels, et Wronski en fit de cuisants reproches à ses compatriotes. Mais ceux-ci pouvaient-ils les lui procurer à un moment où ils étaient eux-mêmes dans une situation pareille à la sienne ? Devait-il par ailleurs rejeter l'offre d'un riche ambitieux, alors que celui-ci lui fournissait les moyens d'atteindre son but ? Arson n'avoue-t-il pas du reste que, par une journée d'octobre 1813, Wronski lui dévoila l'*Absolu* et qu'il profita beaucoup de l'extraordinaire savoir de son maître ?

La question reste toujours à résoudre de savoir si les hommes de génie n'ont pas le droit d'exiger de leurs semblables une aide matérielle, et s'ils ne rachètent pas leurs « possibles irrégularités » par le travail merveilleux de leur cerveau, dont les fruits sont récoltés par de nombreuses générations. Balzac, dans les paroles citées plus haut à propos de Wronski, semble s'être prononcé en faveur de cette opinion.

Le fait de l'idéalisation de la personne de Wronski ainsi éliminé,

Arson), Wronski fait montre d'un esprit religieux, si l'on donne à ce mot son sens le plus large.

http://rcin.org.pl

nous concevons avec M. Thouvenin qu'Adam de Wierzchownia, sans être un décalque de Wronski, a été toutefois suggéré à Balzac par la physionomie de l' « illustre Polonais ». Quant au modèle qui a servi à Balzac pour tracer le portrait de Balthazar Claës, nous croyons apporter ici des éléments non encore étudiés. Il va de soi que Balzac n'aurait eu que faire de la figure d'Arson [1], être pâle, incapable, qui ne s'était ruiné que pour satisfaire une ambition peu en rapport avec ses aptitudes intellectuelles, et qui, par conséquent, aurait mal servi la thèse du roman. Il est donc évident que ce n'est pas le banquier qui a prêté ses traits à la noble figure du martyr de la Science, tel que le put concevoir Balzac. Qui donc en fut le modèle ?

Dans son étude très complète, consacrée à Grabianka [2], M. J. Ujejski, en parlant de la difficulté d'expliquer la structure psychique des individus tels que le staroste de Liw, se demande si Balzac — qui devait connaître les péripéties de cette curieuse affaire — n'a pas tenté un effort d'explication dans *la Recherche de l'Absolu*, en s'appuyant uniquement sur les données de son intuition artistique personnelle. Sans admettre l'hypothèse de M. Ujejski, à savoir que, dans cette troublante histoire, Balzac a pu trouver un canevas tout préparé pour son roman (l'histoire de l'initiation mystérieuse de Grabianka, de son détachement successif du foyer conjugal, de ses recherches du grand œuvre, lesquelles sans le courage admirable de sa jeune femme, auraient englouti l'énorme fortune de son illustre famille), nous serions portée à croire que le romancier en a détaché le héros principal et le domestique pour tracer la figure de Balthazar Claës et de Lemulquinier. Henri Rzewuski avait côtoyé dans sa jeunesse le « Roi du Nouvel Israël », et Mme Hanska a pu fournir à l'écrivain d'intéressants détails sur ce mystique polonais. Balzac, qui écrit *Séraphîta* en même temps que *la Recherche de l'Absolu*, respire encore à pleins poumons l'atmosphère toute pénétrée du parfum mystique qui enveloppe Mme Hanska. Balzac dit, d'ailleurs, au début de son roman, à propos de Balthazar Claës « qu'un enthousiaste l'eût pris pour un voyant de l'Église swedenborgienne » [3]. Et M. Baldensperger dit, à propos de l'évocation du milieu flamand, de la première présen-

1. *Document pour servir à l'histoire des grands fourbes qui ont figuré sur la terre, ou Mémoire d'Arson* (de l'isle de Vaucluse) *contre Hoëne-Wronski, auteur de divers ouvrages sur les mathématiques.* Paris, 1817-1818.
2. *Le Roi du Nouvel Israël*, p. 91.
3. *La Recherche de l'Absolu*, t. XXVIII, p. 131.

http://rcin.org.pl

tation de Claës et de sa femme que « cette préparation de la toile par le peintre, ces empâtements préalables pouvaient servir, de préférence, à l'étude d'un tragique désaccord causé par une crise de mysticisme chez un chef de famille [1]. » Mais, au cours du roman, les traits primitifs du héros balzacien se modifient. Bientôt, lorsqu'il s'ouvre à Joséphine du grand secret dont il est devenu le dépositaire, on se trouve en présence non plus d'un mystique, mais d'un savant dont la mentalité serait plus proche d'un Wronski que d'un Grabianka adonné aux expériences chimiques, qui ont pour but la découverte d'un principe inconnu, source unique peut-être de tout l'univers physique, et qu'il appelle l'*Absolu*.

Pourquoi Balzac modifia-t-il le caractère primitif de son roman, en substituant à certaines nuances de théisme mystique les recherches plus spécialement scientifiques d'un élément primordial de l'univers ? La raison en est toute simple. Nous avons vu qu'en France, en ce début du XIX^e^ siècle, la mystique pure cédait déjà le pas à une sorte de religion scientifique à laquelle Wronski avait donné le nom de *séhélianisme* et dont il entreprenait peu à peu la révélation. Le romancier pouvait-il s'aventurer dans les sentiers tortueux de cette nouvelle forme de connaissance transcendante, qui annonçait le passage de « l'ère relative ou physique à l'ère absolue ou rationnelle » [2], marquée par des progrès prodigieux de l'esprit dans tous les domaines du savoir, et qui devait aboutir à la réhabilitation de l'humanité ? Son public, non initié à ces spéculations profondes de l'esprit, aurait-il été en mesure de le suivre, en admettant même qu'il ne s'y égarât pas lui-même ? Les recherches de la haute science ne pouvaient-elles pas, elles aussi, conduire, d'après lui, à la découverte de l'*Absolu* ? La figure de l'illuminé d'Avignon ne pouvait donc offrir à Balzac les traits qu'il voulait donner à son Claës ni l'aider à créer ce dernier par la puissance seule de son imagination, comme le suggère l'hypothèse de M. Ujejski.

La possibilité de la dissipation d'une grande fortune « en gaz et en charbon », incompatible avec le caractère d'un Flamand ou d'un Hollandais [3], mais si fréquente sous un autre ciel, avons-nous vu [4],

1. *Orientations étrangères chez Honoré de Balzac*, p. 243.
2. Hoëne-Wronski, *Prodrome du Messianisme*, p. 56.
3. « Le changement du train des Claës n'était pas justifiable dans un pays où, comme en Hollande, quiconque dépense tout son revenu passe pour un fou. » (*La Recherche de l'Absolu*, p. 158).
4. Voir plus haut, p. 182.

http://rcin.org.pl

Balzac n'en a-t-il pas emprunté l'idée à l'une de ces merveilleuses histoires racontées par Éveline ? C'est, en effet, à peu près au moment même où Balzac situe le drame de Douai que se dissipa en coûteuses expériences de chimie la fabuleuse fortune d'un oncle de Mme Hanska, du général Alexandre Chodkiewicz. Descendant du célèbre hetman Jean-Charles Chodkiewicz (héros de la bataille de Chocim, dans laquelle Jean Sobieski remporta une brillante victoire sur les Turcs), ce frère de l'infortunée princesse Rosalie Lubomirska, était resté l'héritier unique d'immenses domaines représentant une fortune de trente millions. Il était né en 1776, la même année que Wronski. Soldat — comme ses aïeux — il joignait à de brillantes qualités guerrières de remarquables dons de l'esprit. Très instruit, il témoigna toujours une prédilection pour les sciences et se voua à la chimie corps et âme. Trouvant que cette branche de la science était presque inexplorée en Pologne, ce jeune magnat, beau et brillant, enseigna même pendant quelque temps la chimie à l'Université de Wilno, pour en éveiller le goût parmi les étudiants. En 1811, il vint s'installer à Varsovie où il prit une part active aux travaux de la Société des Sciences, et put se mettre plus facilement en contact avec des savants polonais et étrangers [1]. Il quitta d'ailleurs ce groupement pour la raison suivante : le président ayant refusé de faire paraître dans les annales de la société l'ouvrage d'un de leurs membres, sous prétexte qu'il était israélite, Chodkiewicz protesta avec véhémence et déclara qu'il « lui semblait que la société avait pour but de répandre la lumière dans le peuple et de former un seul corps de savants, sans distinction de race ni de confession. Dans la circonstance, elle faisait preuve d'un manque de courage et d'un attachement aux préjugés tel, qu'on pouvait affirmer qu'elle jugeait l'homme d'après le vêtement. » Puis, il donna sa démission.

Dans le splendide hôtel de la rue Miodowa, dont les salons réunirent souvent la plus brillante société de la capitale, cet homme remarquable installa un riche laboratoire où il se livra à de patientes expériences de chimie. Rappelons, en cette circonstance, ses relations intimes avec le jeune Antoine Malczewski, relations qui dataient de longues années et qui se resserrèrent encore, grâce à la curiosité passionnée des deux amis pour les sciences occultes. On

1. Il devint aussi membre de l'Académie Impériale des Sciences à Pétersbourg et des Sociétés Agricole et Galvanique de Paris.

http://rcin.org.pl

disait que Chodkiewicz cherchait la pierre philosophale, mais il est impossible de ne voir en lui qu'un simple chercheur d'or ; il possédait une fortune colossale. Ses efforts tendaient plutôt, comme chez quelques autres de même caractère, à maîtriser la nature et utiliser ses forces et ses ressources diverses pour les besoins les plus variés de l'humanité. Malgré les événements politiques qui réclamaient son activité, Chodkiewicz continua de poursuivre ses travaux. Il laissa une œuvre capitale, une *Chimie* en sept volumes, sans compter des éditions de moins grande importance. Ses travaux sur la pesanteur de la lumière eurent un retentissement assez vif. Mais l'étude de la chimie ne l'empêcha point de consacrer à la littérature une partie de son temps. Il écrivit, entre autres œuvres, une tragédie intitulée *Caton*. Curieuse anomalie : s'il se montra dans ses goûts littéraires partisan du classicisme, ses idées scientifiques et sa philosophie révélèrent, par contre, un tempérament romantique de grande envergure. Chodkiewicz projeta son regard non sur le passé, mais sur l'avenir, en ceci comme en d'autres points, digne émule de Wronski. Le souci d'améliorer les conditions matérielles de son pays, et, par delà son pays, de l'humanité, l'anima toute sa vie. Comme Mickiewicz, comme Krasinski, comme Wronski, lui aussi, dans son domaine, fut un représentant du Messianisme ardent qui fleurit en Pologne sur l'écroulement politique de cette nation.

Quelle mystérieuse et insaisissable réalité poursuivit au fond de ses creusets cet idéaliste passionné ? A quelles expériences, dont le but humanitaire n'est pas douteux, se livra-t-il ? Sa curiosité scientifique causa la ruine de sa fortune. Lorsqu'en 1819 il put se retirer définitivement dans sa terre de Mlynów, en Volhynie, son avoir était réduit à peu de choses. M^me^ Virginie Jezierska dit à propos du général et de la malédiction qui pesait sur sa famille depuis trois générations : « Le plus jeune a dilapidé sa fortune presque tout entière en expériences de chimie et a fait faire à sa fille un mariage si étrange et si malheureux, que jamais un rayon n'éclaira la vie de cette créature qui avait toutes les qualités capables de répandre autour d'elle un charme infini, tant au point de vue physique que moral [1]. » Nous entendons ici la voix du sens commun, qui juge du dehors des événements trop grands pour lui. Kraszewski qui, en traversant la Volhynie en 1840, voulut con-

1. *La Vie des châteaux et des manoirs dans les pays frontières*, p. 88.

http://rcin.org.pl

sulter les précieux manuscrits du général, se rendit au château de Mlynow et le visita avec émotion. Voici en quels termes il parle du grand savant : « Gloire à lui par delà la tombe d'avoir magnifiquement employé sa vie et sa fortune, en se sacrifiant à la science... Qu'il ait comme récompense un souvenir intact et que son nom éveille le plus grand respect chez quiconque sait apprécier les mobiles les plus nobles et leur réalisation [1] ! »

Un autre contemporain du général Chodkiewicz, Casimir-Lad. Wojcicki, qui, dans sa jeunesse, traversait souvent la cour d'honneur du palais de la rue Miodowa où il voyait jouer les deux fils de celui-ci, raconte [2] qu'il fut un jour le témoin involontaire d'un spectacle horrible. Les portes de l'hôtel étaient grandes ouvertes, une foule de Juifs affairés se pressaient dans la cour. Mû par la curiosité, il entra dans le premier salon. On vendait aux enchères le mobilier du comte, vraies merveilles entassées par des générations : magnifique galerie de tableaux, riches collections de médailles, précieux instruments de laboratoire, etc... L'auteur, qui voyait de ses propres yeux la déchéance de l'illustre famille, s'enfuit précipitamment, en fondant en larmes. Il se souvint de la gloire passée de cette maison, gloire qui avait jeté tout récemment encore un dernier éclat sur les habitants de cet hôtel, et son cœur se serra douloureusement. Il avait entendu dire que, lorsqu'une ambassade turque était arrivée à Varsovie, à l'époque du Grand-Duché, le chef de celle-ci avait demandé s'il existait encore des descendants du grand hetman. Ayant appris qu'il avait à Varsovie des héritiers directs, il voulut leur être présenté. Reçu par le comte Alexandre avec l'empressement dû à sa personne, l'ambassadeur, selon l'usage oriental, rendit hommage à son hôte et à ses jeunes fils et leur exprima sa grande joie de saluer les descendants d'un grand capitaine.

La figure du général Chodkiewicz présente bien des traits communs avec celle de Balthazar Claës ; l'histoire vraie ressemble beaucoup à la fiction. Grand, mince, toujours pensif, avec un nuage de mélancolie répandu sur sa figure pleine de bonté, comme le présente Wójcicki, le comte rappelle bien les traits du chercheur de l'*Absolu*, dans les premiers jours qui suivirent la funeste initiation.

Par ailleurs, il y a, dans la réalité et dans la fiction, ancienneté et

1. *Wspomnienia Wolynia, Polesia i Litwy* (*Souvenirs de Volhynie, de Polésie et de Lithuanie*), Wilno, 1840, Glücksberg, t. II, p. 114.
2. *Varsovie et ses habitants au commencement de notre siècle*, pp. 127-131.

http://rcin.org.pl

grandeur de naissance, énorme fortune, magnifique intérieur, galerie de tableaux, laboratoire, terres, bois... Ici et là, il y a quelques années de bonheur domestique, plus tard assoupissement du sentiment conjugal et paternel, remplacé par la curiosité scientifique, chez les deux chefs de famille, désordre progressif dans les affaires, causé par les dépenses immodérées, ruine du foyer.

La ressemblance serait presque complète, si la femme du général, née comtesse Walewska, avait eu les qualités de la modeste et patiente Joséphine Claës. Mais la comtesse belle, brillante, intelligente, adulée, se lassa vite de son époux qui partageait ses sentiments entre elle et la Science, le traitant parfois d' « imbécile érudit », et finit par l'abandonner. Il semble donc que la touchante image de Pépita soit une production de pure imagination. Elle n'était, d'ailleurs, qu'une variante du type féminin tel que Balzac l'avait conçu en créant son enfant chérie, Eugénie Grandet. Telle aurait été la fille du père Grandet, si son cousin Charles avait eu le courage de l'épouser.

Si frappants de ressemblance que soient les portraits de Balthazar Claës et du chimiste polonais, on pourra nous objecter que nos preuves sont insuffisantes pour affirmer que Balzac a fait entrer dans son roman ce parent de M^me^ Hanska.

Certes, il est toujours hasardeux de mettre des noms sous les portraits, ce serait, d'autre part, amoindrir les capacités créatrices du romancier que de prétendre qu'il a copié des individus. Mais on conviendra qu'en créant des types d'une vérité aussi grande et d'une activité aussi passionnée, le romancier est obligé d'en étudier les manifestations réduites qu'il peut saisir dans son entourage, afin de leur donner ces traits qui les rendent vivants. Éveline a certainement parlé à Balzac non seulement de ses ancêtres, mais aussi de sa famille plus ou moins proche ; nous apprenons par la correspondance d'Anna avec sa mère qu'elles étaient liées à leurs cousins Chodkiewicz par une amitié très sincère. Après la mort de leur père, survenue en 1838, le domaine de Mlynów passa, par voie d'héritage, aux fils de celui-ci, Charles et Miecislas. C'est le comte Charles qui habita depuis le château de Mlynów ainsi que sa sœur, la comtesse Ossolinska qui, très malheureuse dans son mariage, vint se réfugier dans le manoir volhynien. Tout laisse croire que M^me^ Hanska et sa fille firent de fréquents séjours chez les Chodkiewicz, car voici ce que nous recueillons dans une lettre de cette dernière, écrite le 28 février 1847 : « J'ai écrit une petite lettre tout à

http://rcin.org.pl

fait gentille et aimable, au dire de mon amour chéri, au bon oncle Charles Chodkiewicz et je lui ai donné ce titre, chère adorée bien-aimée maman chérie..., car Wanda [1] disait toujours, en parlant de ma mère adorée : *ma chère tante*. Je lui rappelle dans ma petite lettre les heures charmantes que nous avons passées à Mlynów, je lui dis que la santé de mon incomparable mère l'a forcée à passer le reste de l'hiver dans un climat plus doux, mais que nous aurons le bonheur de la posséder avec les premiers beaux jours de printemps... Je lui dis que nous nous empresserons d'aller de nouveau passer quelques heures délicieuses à Mlynów [2]... » C'est aussi à Mlynów, que Mme Jezierska voit, en 1844, Mme Hanska et sa fille et confie l'impression que lui ont laissée ces dames au journal intime, d'où nous avons tiré bien des renseignements précieux sur la famille Rzewuski.

Ce que nous pouvons invoquer encore à l'appui de notre thèse, à savoir que l'oncle d'Éveline a servi de modèle au portrait de Claës, comme Wronski à celui du visiteur nocturne, c'est le fait qu'à ce moment-là Balzac vit en pleine épopée rzewuskienne et que l'atmosphère polonaise imprègne tout son être. La Pologne tout équipée, idéalisée, mystique, entre dans la cité balzacienne avec *la Recherche de l'Absolu*. L'écrivain choisit, parmi tous les exilés de nations différentes — à qui la France offrait alors l'hospitalité — Adam de Wierzchownia, émigré polonais. Bientôt d'autres à leur tour prendront place dans *la Comédie Humaine* : Paz, Steinbock, etc. On s'explique facilement chez Balzac ce désir et ce besoin de fréquenter des êtres qui lui rappelaient son amie, de voir Wronski, Mickiewicz, de rencontrer des Polonaises dans un salon. On s'explique mieux encore qu'il ait voulu mêler à son œuvre des types d'une nation peu étudiée jusqu'alors. *La Recherche de l'Absolu* est la première étape, *les Martyrs ignorés*, *la Fausse Maîtresse* et *la Cousine Bette*, *la Rabouilleuse*, *l'Envers de l'histoire contemporaine* seront les autres. Balzac demande un jour pardon aux châtelains de Wierzchownia de n'avoir pu résister à un fou désir de baptiser son héros du nom de leur terre [3], nom qui fait sourire les compatriotes de Mme Hanska, tant il est bizarre comme nom de famille. Faut-il rappeler à ce propos qu'*Adam* était le nom de baptême du

1. La fille de la comtesse Sophie Ossolinska. Balzac mentionne le nom de la jeune fille et celui de son oncle, Charles Chodkiewicz, dans sa lettre à Mme Hanska du 24 juin 1844. *Lettres à l'Étrangère*, t. II, p. 384.
2. Collection Lovenjoul, A 387 *bis*, fol. 120.
3. *Lettres à l'Étrangère*, t. I, p. 169, 1er juillet 1834.

http://rcin.org.pl

père et de l'un des frères d'Éveline ? Petits détails puérils, sans doute, mais qui rejoignent ce que nous disions plus haut.

Ne sent-on pas, par ailleurs, à chaque page de ce livre, la présence de la jeune femme : « J'en suis en ce moment à *la mort de madame Claës* ! lui écrit-il le 11 août 1834, je vous écris entre cette scène de douleur, intitulée *la Mort d'une Mère*, et le chapitre intitulé : *Dévouements de la Jeunesse*. Souvenez-vous de ceci. Vous vous rappellerez qu'entre ces deux chapitres votre souvenir, votre lettre pleine d'amitié est venue me redonner un peu de courage, et faire enfuir mille fantômes noirs. Là, vous aurez brillé comme une lumière [1]. »

Enfin, le 26 août, Balzac informait Éveline de l'heureux achèvement de *la Recherche de l'Absolu* : « Tout y est pur. L'amour conjugal y est une passion sublime. L'amour des jeunes filles y est frais. C'est le foyer près de la source » [2]. Cette impression de pureté morale que lui avait laissée Ève à leur première entrevue et qui se dégageait de l'œuvre qu'il venait d'écrire, était un hommage rendu, une fois de plus, par Balzac à la femme aimée.

1. *Lettres à l'Étrangère*, t. I, p. 182.
2. *Ibid.*, p. 187.

http://rcin.org.pl

Chapitre XI.

Vienne et la séparation.

Le voyage à Vienne. Nécessité d'un déplacement pour Balzac. Le renouvellement créateur que lui apportent les voyages. — La société de Vienne. Les relations des Hanski. Le salon de la tante Rosalie. — Le caractère déchirant de cette dernière entrevue avant l'ensevelissement à Wierzchownia. — Les rapports des deux amants après la séparation ; ce qu'ils ont d'un peu tendu. Conseils et récriminations. — Initiation d'Éveline aux affaires. — Intérêt qu'elle prend à la vie de son ami. — Jalousie motivée de la jeune femme. Liaison de Balzac avec la comtesse Guidoboni-Visconti. Son voyage en Italie avec Mme Marbouty. Les lettres à Louise.

C'est encore l'espoir de revoir son Ève à Vienne qui avait communiqué à Balzac le courage nécessaire pour achever, entre tant d'autres travaux, ce nouveau roman : « L'*Absolu* n'a été fait qu'avec un espoir de ce genre », dit-il lui-même [1] à propos de ce livre qui lui coûta des efforts d'esprit non moins grands que la *terrible Séraphîta*. Ici, nous croyons bien à propos de faire remarquer à ceux qui reprochent à Mme Hanska de « n'avoir pas hésité à faire traverser à Balzac la moitié de l'Europe pour passer quelques heures avec lui » [2] que la santé de celui-ci inspirait de nouveau les craintes les plus vives au Dr Nacquart. Le praticien éclairé, l'ami fidèle, ne cessait de recommander à son peu docile patient « d'opposer à chaque mois de travail un bon mois de distraction » [3]. Mme de Berny aussi, poussant son dévouement jusqu'à l'abnégation, conseillait à son ami de « fortes distractions ». Lui-même, d'ailleurs, sentait que, pour continuer ses travaux et pour ériger un jour le monument grandiose dont il avait exposé si minutieusement le plan à Mme Hanska, il lui faudrait prendre « de loin en loin, de bons petits mois passés hors de France, de grandes distractions » [4].

A ce besoin de repos, si nécessaire pour un travailleur comme Balzac, se joignait la soif de l'imprévu, du nouveau, très naturelle

1. *Lettres à l'Étrangère*, t. I, p. 210, 22 novembre 1834.
2. A. Bellessort, *Balzac et son œuvre*, p. 125.
3. *Lettres à l'Étrangère*, t. I, p. 149, 10 avril 1834.
4. *Ibid.*, p. 216, 15 décembre 1834.

http://rcin.org.pl

chez l'artiste : « Je suis joyeux comme un enfant de cette escapade Quitter mon bagne et voir du pays ! Allons, à bientôt » !écrit-il à Éveline quelques jours avant de prendre le chemin de la capitale de l'Autriche [1]. Voir du pays ! exclamation qui surprendra toujours un peu sous la plume d'un Français, mais qui chez Balzac exprime bien l'avidité passionnée de cet observateur à changer sans cesse le champ de sa vision. Voir du pays ! Quel entrain il y a dans cette phrase brève et quelle nostalgie, si l'on songe que tant de fois l'écrivain ligoté à la tâche dut refouler son désir de libération. L'amour qui n'est jamais un sentiment simple, mais un composé très complexe de mille impressions diverses, l'amour que Balzac éprouva pour M^me^ Hanska se para d'un attrait nouveau : voir la bien-aimée et voir du pays, deux plaisirs qui se renforçaient.

Enfin Balzac se proposait de visiter les champs de bataille d'Essling et de Wagram, car l'idée de réaliser l'œuvre dont il avait parlé à Éveline dans les premiers temps de leurs relations épistolaires, *la Bataille*, le hantait encore. Tels sont les sentiments qui aidèrent Balzac à vaincre les difficultés s'opposant à ce nouveau voyage et qui le conduisirent dans une ville où Éveline et son mari avaient des relations très étendues.

Séverin Rzewuski avait émigré en Autriche après le dernier partage de la Pologne. Il habita Vienne avec sa famille jusqu'à sa mort, survenue en 1811. La baronne du Montet, qui assista à ses funérailles, raconte avec d'abondants détails qu'une nombreuse parenté du comte s'était réunie à la Cathédrale de Saint-Étienne pour lui rendre les derniers devoirs [2]. Le défunt laissait sa femme, née princesse Lubomirska, et trois enfants: le fameux Émir, auquel nous avons réservé beaucoup de place dans notre ouvrage, et deux filles, la comtesse Marie Potocka et la charmante Isabelle Waldstein. La baronne du Montet parle avec complaisance, dans ses *Souvenirs*, de la veuve de Séverin Rzewuski, de son grand train de vie et surtout du faste qu'elle déployait dans sa belle maison du Jakober-Hoff, en recevant la plus haute aristocratie européenne. La chanoinesse Loulou Thürheim, l'amie intime d'Isabelle, raconte également, dans ses *Souvenirs*, à propos de ces cousins des Rzewuski, qu'ils furent très répandus dans la société viennoise [3]. C'est

1. *Lettres à l'Étrangère*, t. I, p. 249, 3 mai 1835.
2. *Op., cit.* pp. 58-59.
3. *Mein Leben. Erinnerungen aus Oesterreichs grosser Welt, 1788-1819*, pp. 407-408.

http://rcin.org.pl

à chaque page qu'ils sont cités avec les traits qui les caractérisent, leur originalité, leur prodigalité. La célèbre « tante Rosalie » passa aussi la plus grande partie de sa vie dans la capitale de l'Autriche. Outre la société de Vienne, de nombreux étrangers se donnèrent rendez-vous dans son salon. Avec une pointe de moquerie qui n'exclut pas d'ailleurs le plaisir qu'elle avait à se trouver dans ce milieu, Mme du Montet nous offre le spectacle des célébrités les plus variées qui fréquentaient chez la comtesse Rosalie Rzewuska : « Un Anglais tout barbouillé par les coups de lances arabes, un amateur passionné de momies, un ministre favori d'un grand empereur, une jolie coquette revenant de Jérusalem » [1]. Souvent des loteries s'organisaient à l'instigation de la maîtresse du logis qui les aimait à la folie et qui trichait parfois outrageusement pour favoriser des ambassadeurs en renom. Aussi, quand Rosalie Rzewuska quitta Vienne pour vivre en Pologne, partageant son temps entre Vienne et son château d'Opole en Volhynie, fut-elle fort regrettée de tous. Si l'on se rappelle encore que M. Hanski avait été élevé à Vienne et y avait passé sa jeunesse, il deviendra évident que, sollicitée par les devoirs mondains, Éveline ne put se réserver que de rares tête à tête avec son ami et que leur jeune amour fut soumis à de rudes épreuves.

D'autre part, la gloire avait précédé l'arrivée de Balzac en Autriche, et les salons viennois s'honorèrent de posséder le romancier. Voici le curieux document que nous avons trouvé au Ministère des Affaires Étrangères. M. de La Rochefoucauld — qui remplaçait M. de Saint-Aulaire, alors en congé, comme ambassadeur à Vienne — avisait le duc de Broglie, président du Conseil, du passage dans cette ville du marquis de Custine et ajoutait : « La littérature moderne n'a pas eu seulement M. de Custine pour représentant ici. M. de Balzac vient d'y faire un séjour de trois semaines, où il a reçu l'accueil dû à son talent. Comme il se propose de partir ce soir même pour Paris, c'est à lui que je confie cette dépêche qu'il m'a promis de remettre entre les mains de votre Excellence[2]. » Faut-il beaucoup d'imagination pour deviner les sentiments qui déchiraient le cœur d'Éveline à cette nouvelle entrevue ? Ici encore, elle devait disputer son amant au travail, à la société ; lorsqu'ils se rencontraient dans les salons, ils devaient se tenir à

1. *Op. cit.*, pp. 221-222.
2. *Correspondance politique*, t. 422 : Autriche, avril-décembre 1835, lettre du 3 juin 1835, p. 49.

http://rcin.org.pl

une certaine distance pour ne pas attirer les regards, alors que la jeune femme aurait voulu crier au monde entier que cet homme de génie se trouvait ici uniquement pour elle, qu'elle était « son étoile polaire », son « unique principe de courage ». Elle devait bientôt rentrer dans ses steppes et y recommencer sa vie monotone, car elle n'osait point croire à la promesse de son ami de venir jusqu'à Wierzchownia. Bien plus, elle lui déconseillait d'entreprendre ce voyage long et fatigant qui excitait pourtant beaucoup l'imagination du romancier, avide d'impressions neuves [1], voyage au bout duquel il entrevoyait quelques mois de vie douce et paisible. On comprend bien que Balzac ait pu écrire un jour à son amie : « Mon Ève adorée, je n'ai jamais été si heureux, je n'ai jamais tant souffert. Un cœur plus ardent que l'imagination n'est vive est un funeste présent, quand le bonheur complet n'étanche pas la soif de tous les jours. Je savais tout ce que je venais chercher de douleurs, et je les ai trouvées [2]... » Et dix ans plus tard, Balzac lui répétera encore que Vienne avait été pour lui le « deuil dans le bonheur ». Et il ajoutera : « Je suis venu, sûr de ne pas avoir autre chose que de la tristesse; Vienne, c'est mon dévouement le plus pur [3].» Que l'on comprenne bien ce que représentait pour Éveline cette dernière étape de bonheur avant l'ensevelissement à Wierzchownia. Balzac avait beau rappeler à son amie la promesse qu'ils s'étaient donnée de s'aimer *in æternum* d'un amour supérieur ne craignant ni le temps ni l'espace, — *Séraphîta* en est l'expression la plus pure — tous deux sentaient que la meilleure partie de leur vie amoureuse était close, que désormais chacun d'eux devrait se soumettre à ses devoirs et que les circonstances seraient plus fortes que leur volonté. « Ah, qu'il soit à moi, tout à moi, au moins pendant ces derniers jours », pensait Éveline qui, dans cette angoisse de l'imminent départ perdait le contrôle d'elle-même, mais que la crainte perpétuelle d'être surprise ou devinée ramenait durement à l'ordre. Aucun des deux amants n'osait rêver aux jours où ils seraient « libres », ils s'en remettaient à la volonté de Dieu. La lettre de

1. « Si vous saviez, écrira-t-il un jour à son amie, comme j'aspire à m'emparer de la nature par une longue course rapide, à travers l'Europe, comme mon âme a soif de l'immense, de l'infini, de la nature vue en masse, non pas en détail, jugée dans ses grands cadres, tantôt humide de pluie, tantôt riche de soleil, en franchissant les espaces, et voyant des pays au lieu de voir des villages ! Si vous le saviez, vous ne me diriez pas de venir, car c'est redoubler le supplice, aviver la braise sur laquelle je dors » ! (*Lettres à l'Étrangère*, t. I, pp. 315-316, 27 mars 1836).
2. *Ibid.*, p. 254, juin 1835.
3. *Ibid.*, t. III, p. 149, 12 décembre 1845.

http://rcin.org.pl

Balzac du 28 juin est le témoignage le plus expressif de leurs sentiments à ce moment-là : « Je me suis mis à ma fenêtre, j'ai regardé dans l'espace les pays que je venais de quitter et où j'avais été chercher près de vous de la jeunesse, du repos, de la force, rafraîchir le cœur et la tête, oublier l'enfer de Paris, et, dans cette attitude, quelques larmes m'ont gagné. J'ai mesuré l'étendue de l'abîme, j'ai soupesé le fardeau, j'ai cherché au fond de mon cœur le coin où est le principe de ma puissance, et je me suis résigné. Ce sont de ces grandes scènes dont le secret est entre Dieu et nous [1]. » Balzac allait donc « se replonger dans la cuve et recommencer ses misères » [2] qui le guettaient à son retour en France : soucis d'argent, affaires de famille, chagrins littéraires. Mais, endurci aux difficultés de la vie, l'écrivain affrontait courageusement ces nouvelles épreuves et trouvait encore des paroles de consolation pour son amie.

L'état d'exaltation dont Balzac fait preuve, en revenant de Vienne, est très caractéristique. Pour cet artiste, impressionnable au plus rare degré, les mots « il était possédé par le souvenir de son amie » doivent être dépouillés de toute banalité et s'entendre à la lettre. Balzac nous offre bien souvent le spectacle soit d'un dédoublement curieux de sa personnalité affective soit d'une exaltation sentimentale brusquement surgie au contact d'un être aimé. S'il avait un peu oublié « sa chère idole » dans la période qui précéda son voyage à Vienne, si même il l'avait déjà trahie, voici qu'elle s'imposait de nouveau à lui de toute sa force. Persuadé qu'il existait une chaîne mystérieuse qui le liait à la femme aimée, il entrevoyait entre eux un contact secret et ininterrompu, une vie exquise de leurs âmes, inaccessible aux regards des autres. Tout naturellement les possibilités que le magnétisme lui avait fait entrevoir s'offraient à lui. Affermi dans sa foi en son pouvoir magnétique, travaillé par le désir de suivre la jeune femme chaque jour, dans ses moindres gestes, il endort une, deux somnambules, note avec minutie leurs renseignements. « Quelle imposante et terrible puissance ! écrit-il à Éveline. Savoir ce qui se passe dans l'âme des personnes à la plus grande distance ! Savoir ce qu'elles font ! Je tâcherai de vous donner ce pouvoir-là. Dites à M. de Hanski de m'écrire une lettre, de calculer le jour où je puis l'avoir, et de se souvenir de ce qu'il fera

1. *Lettres à l'Étrangère*, t. I, p. 259, 28 juin 1835.
2. *Ibid.*, p. 260.

http://rcin.org.pl

ou dira, ou pensera, pour que, quand ma lettre viendra, il puisse savoir si j'ai, de Paris, vu à Ischl [1]. »

Mais, tout naturellement, ils souhaitaient tous deux avoir des signes plus tangibles de leur existence, et c'étaient désormais de part et d'autre des demandes de lettres, des soupçons et des reproches, souvent durs et injustes, suivis bientôt d'expressions de vive reconnaissance, d'exhortations à la patience. En rentrant à Paris, Balzac promet à son amie, de lui « faire une espèce de journal, de lui écrire un petit mot chaque jour et de lui envoyer le tout par chaque huitaine » [2]. Mais les affaires l'absorbent, il est obligé de manquer à ses promesses, et son amie, qui puise tout son courage dans ces feuillets venant de Paris, s'en plaint amèrement. Mais pour Balzac « des nuits embrasées succèdent à des nuits embrasées, des jours de méditation à des jours de méditation », et l'on comprend bien qu'il ne se contienne pas et lui réponde crûment : « Les personnes qui ont une vie arrêtée, où le besoin d'argent ne se fait pas sentir, sont inhabiles à juger de la vie de ceux qui travaillent nuit et jour, et qui sont en quête de leurs écus gagnés [3]. » Cela ne l'empêche point d'exiger vivement de son amie ce qu'il ne peut lui donner : « J'espère que quand vous serez régulièrement assise dans votre Wierzchownia, vous m'écrirez le journal de votre vie », réclame-t-il dès le mois d'octobre [4]. Et bientôt après : « Si vous êtes bonne, vous m'écrirez plus souvent. Il me semble que l'air est frais autour de moi, que mon cerveau se rafraîchit, que je suis dans une oasis, quand j'ai lu vos lettres. Elle me font croire que je suis au repos [5]. » Balzac ne s'est point rendu compte des conditions assez difficiles dans lesquelles Éveline pouvait correspondre avec lui : de la nécessité où elle était de soustraire un bon nombre de ses lettres aux regards de son mari et de l'état des routes ukrainiennes, souvent impraticables, surtout en hiver, en raison des neiges qui les encombrent. Lui aurait-il demandé ceci : « Je vous en supplie, écrivez-moi donc d'une manière fixe. Faites partir vos lettres tous les huit jours, le même jour... Je vous en supplie, si les semaines sont impossibles, dites-moi pourquoi, prenez les quinzaines [6]. »

Ce qui surprend chez Balzac, peintre de la vie conjugale, c'est qu'il

1. *Lettres à l'Étrangère*, t. I, p. 261, 28 juin 1835.
2. *Ibid.*, p. 263.
3. *Ibid.*, p. 285, 25 novembre.
4. *Ibid.*, p. 272.
5. *Ibid.*, p. 274.
6. *Ibid.*, p. 295.

http://rcin.org.pl

n'ait pu comprendre qu'Éveline avait aussi une existence à elle, remplie de multiples devoirs, auxquels elle était obligée de se soumettre. « La rareté de vos lettres me semble un véritable symptôme de dissipation », lui écrit-il avec amertume, et bientôt encore : « Amusez-vous sans dissipation, car la dissipation gaspille l'âme et c'est au détriment des affections [1]. » Ces lignes atteignent Mme Hanska à Kiew, à l'époque des Contrats, événement si important dans la vie des châtelains de ces contrées, comme nous l'avons dit plus haut. C'était pour la jeune femme une excellente et rare occasion de revoir sa famille au complet et de se donner quelques distractions artistiques. Elle devait seconder M. Hanski dans ses transactions commerciales. On voit à travers les lettres de Balzac, postérieures à son voyage à Vienne, que c'est lui-même qui avait essayé d'éveiller chez Éveline l'esprit des affaires : « Allons, soignez-vous bien. Faites le *Grandet* et le *Benassis*, écrit-il à la jeune femme rentrée en Ukraine de son long voyage, je serai votre critique, quand je viendrai, comme vous êtes celui de mes œuvres [2]. » Et il semble que la jeune châtelaine ait tenu sa promesse d'apporter sa part d'efforts à la gestion des immenses terres de son mari, car Balzac trouve même nécessaire d'arrêter son beau zèle, en lui disant bientôt : « Allez, soyez la reine de Wierzchownia ; ne faites pas du *Benassis* inédit à Paulowska. Soyez plutôt une plante intellectuelle, développez votre beau front où brille la plus éclatante des lumières divines [3]. » Bientôt pourtant il ne peut s'empêcher de féliciter sa jeune amie des innovations qu'elle introduit dans la vie économique de Wierzchownia : « Vous avez bien raison d'économiser et je ne comprends pas que vous ne battiez pas M. de Hanski pour lui faire renvoyer quarante hommes, à sa fabrique, sur les quatre-vingts que vous avez. Schickler et tous nos grands seigneurs ici, n'ont pas quarante personnes. Réservez vos sublimes pensées d'analyse pour faire comme votre voisine la comtesse Branicka : Monnaie fait tout pour vaincre les obstacles matériels. Soyez avare par juxtaposition, avare avec *un but*. Mon beau-frère négocie l'acquisition de ma maison... Je voudrais bien que vous fissiez vos affaires de telle sorte que vous pussiez y être dans trois ans, sans que M. de Hanski ait un souci [4]. » Cette initiation d'Éveline au

1. *Lettres à l'Étrangère*, t. I, p. 310-311, 20 et 24 mars 1836.
2. *Ibid.*, p. 276, 11 octobre 1835.
3. *Ibid.*, p. 278.
4. *Ibid.*, p. 289, 18 décembre.

http://rcin.org.pl

maniement des affaires lui rendit de grands services au moment où elle se trouva seule à la tête de l'immense domaine, mais il est évident que lorsqu'elle prenait cette bonne et sage décision d'économie, elle rêvait surtout aux moyens de se ménager une nouvelle rencontre avec son ami dans l'un des magnifiques pays qu'elle venait de parcourir.

Nous croyons que le moment est venu de dégager Mme Hanska du reproche traditionnel qu'on lui fait d'avoir été incapable de s'associer aux multiples soucis de son ami, de n'avoir point essayé de relever son courage au cours des longues années qui séparent leur entrevue de Vienne et la mort de M. Hanski. Qu'on suive attentivement les lettres que Balzac lui a écrites pendant ces années et qu'elle a livrées au public, et on conviendra que ces accusations sont bien injustes. Tout d'abord l'Étrangère témoigne un vif intérêt pour tout ce qui sort de la plume du célèbre écrivain ; on peut dire qu'elle le suit pas à pas dans sa production littéraire, et le romancier reconnaît souvent l'utilité de ses conseils : « Je vais, dans *la Fleur des Pois*, me retourner sur moi-même, lui écrit-il un jour. J'ai peint toutes les infortunes des femmes ; il est temps de montrer aussi les douleurs des maris. Il y a quelque chose de singulier : c'est que j'aie combiné cette œuvre pendant que vous pensiez à l'idée première, et durant le chemin que faisait pour venir à moi la lettre où vous me parlez des souffrances qui atteignent les hommes. N'est-ce pas à croire que l'espace n'existe pas, et que nous avions causé ensemble [1] ? » Une autre lettre de Balzac nous apprend que Mme Hanska suit avec avidité le développement du *Lys dans la Vallée* et qu'elle lui adresse dès le premier article de ce roman des « critiques philologiques » [2]. Elle est aussi très curieuse de la vie politique de son ami et le questionne sur la *Chronique de Paris*, où il défend les intérêts du parti royaliste pour en devenir le chef. On sent enfin que les difficultés financières, les mécomptes continuels de Balzac affligeaient profondément sa lointaine amie. Il faut avoir la mémoire des chiffres et une certaine formation économique — si l'on peut dire — pour voir net dans les affaires de Balzac, au long des années qui vont de sa première catastrophe financière jusqu'à son mariage, tellement elles sont compliquées. On devine plutôt sa situation matérielle par les explosions d'enthousiasme ou par les paroles profondément découragées, qui alternent dans

1. *Lettres à l'Étrangère*, t. I, p. 275, 24 août 1835.
2. *Ibid.*, p. 287, 18 décembre.

http://rcin.org.pl

ses lettres à l'Étrangère. Était-elle mieux placée que nous, cette jeune femme née dans la grande aisance, colossalement riche pour l'époque, jeune et inexpérimentée aux affaires d'argent, pour se faire une idée juste de la situation pécuniaire de son ami ? Il devait lui faire penser à un naufragé qui se cramponne convulsivement à une planche de salut, qui se croit tout près de la terre et crie « hosanna ! » pour être emporté aussitôt par une nouvelle vague et recommencer sa lutte désespérée. Mais cette planche de salut pouvait-elle la lui jeter ? On a vu que, douée de bon sens, elle tâchait de modérer le goût croissant du romancier pour le luxe et pour les affaires. Elle avait bien tenté jadis de lui faire accepter son aide ; que pouvait-elle faire d'autre pour le tirer de son horrible situation qui se compliquait tous les jours ? Nous essaierons de prouver plus tard, combien à cette époque l'argent devenait rare en Ukraine ; d'autre part, les intérêts matériels d'Éveline étaient intimement liés à ceux de son mari et, à l'insu de celui-ci, il aurait été impossible à la jeune femme de prélever une somme quelconque sur leurs revenus communs. Quoi qu'il en fût, il ressort bien des lettres de Balzac que ses doléances impressionnaient vivement son amie et qu'il était obligé de la rassurer en lui écrivant : « Ne vous faites pas de chagrin de tout ceci. J'ai de larges épaules, un courage de lion, du caractère, et si parfois la mélancolie me prend, je regarde à l'avenir et je crois à quelque chose de bon [1]... »

On serait, par contre, tenté de reprocher à Mme Hanska sa jalousie, les soupçons dont elle accabla son ami, l'amertume qu'elle déversa sur l'artiste au travail. Certaines lettres de la volumineuse correspondance de Balzac avec l'Étrangère sont de longs plaidoyers pour se justifier. Sans cesse l'écrivain invoque l'envie de ses rivaux, l'amour de la médisance, propre aux Français, et condamne la crédulité que la jeune femme accorde aux mauvaises langues. On regrette vraiment que ces lettres justificatives aient arraché des heures et des heures au génial romancier, mais comment reprocher à l'Étrangère d'avoir accusé parfois son ami de légèreté, d'inconstance, de silence fort suspect ? Nous savons bien maintenant que tous ces jugements étaient justifiés, que les soupçons n'étaient pas vains. Sans compter ses anciennes passions, ses caprices passagers, Balzac eut à partir de 1835 — et même de 1834 —

1. *Lettres à l'Étrangère*, t. I, p. 326, 1er mai 1836.

http://rcin.org.pl

(si l'on accorde créance aux suggestions de M. Léger [1]) une liaison avec la belle comtesse Guidoboni-Visconti, liaison qui dura de longues années.

On a beau accorder aux hommes de génie les plus larges libertés, on en veut encore une fois à Balzac pour sa conduite vis-à-vis de sa « chère étoile », pour ses mensonges et sa duplicité, pour ses dénégations forcenées. A Vienne, sous les yeux d'Éveline, le romancier se hâtait de rédiger *le Lys dans la Vallée*, ébauché et en partie écrit à la fin de 1834 [2]. Or, pour les contemporains il était hors de doute que la belle Anglaise avait servi de modèle physique à Mme de Mortsauf, et tout nous porte à croire que cette affirmation était fondée. Mme Visconti blonde, blanche et rose, avec un léger embonpoint, correspond au portrait peint si complaisamment par l'auteur. Cela n'empêche pas le grand homme de terminer en ces termes une lettre, écrite à Éveline en décembre 1835 : « *Addio* donc. Il faut retourner à Clochegourde, prendre sa râpe et limer son marbre, polir la statue, et y dépenser sa force, pour que ce soit doux comme un satin, beau comme votre front, pur comme votre cœur, noble comme votre race, et que, le lisant, on dise : « Où a-t-il pris cela ? » Tandis que vous seule le saurez, en vous regardant dans ce que vous nommez le *conseiller des grâces* [3]. »

Éveline sentait intuitivement que la rareté des lettres de son ami tenait non seulement aux « dix-sept volumes mis en état de paraître » depuis leur séparation à Vienne, et à toutes les misères de sa vie quotidienne, mais aussi à des causes qu'elle devinait obscurément. Balzac sentait bien que sa « cara » souffrait dans son amour et dans son orgueil, et il en éprouvait quelques remords, car, en janvier 1836, il lui écrivait : « Je souffre horriblement des chagrins que vous vous faites à cause de moi, en supposant des faits ou des sentiments qui sont faux ou me sont étrangers [4]. » Pour éloigner tout soupçon, il lui écrivait en septembre de la même année, sur un ton de victime accablée : « Je suis étonné que vous n'ayez pas encore le *Lys* de Werdet, le vrai *Lys*, où il y a aussi un portrait. Ne dit-on pas que j'ai peint madame Visconti ? Voilà à quels juge-

1. *Balzac mis à nu et les dessous de la Société romantique.* Voir le chap. V.
2. D'après M. Maurice Serval qui relate le fait dans son article *Autour d'un roman de Balzac : Le Lys dans la Vallée* (*Revue d'Histoire littéraire de la France*, année 1926). Qu'on se rappelle la lecture que l'écrivain fit à Saché, au début du *Lys*, à un auditoire, brusquement sorti de sa torpeur.
3. *Lettres à l'Étrangère*, t. I, p. 290, 18 décembre 1895.
4. *Ibid.*, p. 293, 18 janvier 1896.

http://rcin.org.pl

ments nous sommes exposés. Vous savez que j'avais les épreuves à Vienne, et ce portrait a été écrit à Saché, corrigé à la Bouleaunière, avant que j'eusse vu madame de Visconti [1]... » Mais il arriva qu'un jour les succès de Balzac auprès de la belle comtesse furent connus à Vienne, et Mme Rosalie Rzewuska s'empressa malignement d'en informer sa nièce. A Paris, personne n'avait plus de doute sur la nature des relations qui existaient entre l'Anglaise et le romancier. Bien plus, on savait que, depuis la fin de mai de cette année 1836, Sarah était devenue mère d'un enfant dont on attribuait la paternité à Balzac. Si l'on veut croire le contemporain de Balzac, mis en vedette par M. Léger, c'est avec l'argent de Mme Visconti que furent achetés les Jardies, où elle vint passer « en famille » les étés de 1838 à 1840. Le même auteur affirme que ces relations durèrent plus ou moins jusqu'aux « fiançailles de Wierzchownia », et nous présente le romancier sous un jour fort désobligeant : égoïste, vaniteux, calculateur, manquant d'élégance morale. On croirait lire, en plus méchant, quelque petit journal de l'époque, le *Tam-Tam* par exemple, tant le parti pris de salir l'homme à tout prix s'y fait sentir. Nous nous donnons bien garde d'utiliser de pareils arguments pour l'illustration de notre travail, qui n'a point pour objet, répétons-le, de dénigrer Balzac au profit de l'Étrangère. Mais il n'en reste pas moins prouvé que l'écrivain fut souvent le théâtre de « cette lutte que nous éprouvons tous entre une destinée future que nous pressentons et les souvenirs de nos instincts antérieurs dont nous ne sommes pas entièrement détachés [2]. »

Pauvre grand homme, plein de faiblesse et de rouerie, quelle sincérité tout à coup surgie du plus profond de lui-même, lui fit écrire à Mme Hanska : « Je trouve que vous me faites un peu plus grand que je ne suis, et que vous me demandez plus que je ne puis donner [3]. » C'est de Saché, fin juin 1836, qu'il écrit cela, et cette longue lettre, comme celles qui la suivent immédiatement, est pour nous d'une importance extrême. Elle présente un tissu si serré de mensonges habilement mêlés à la vérité, l'indignation y est jouée si supérieurement, qu'on reste ébahi. Il pousse des cris de révolte aux « accusations injustes de son amie », et cela avec un tel accent, qu'on le croit presque. Il gémit : « Je reçois ici votre dernière lettre

1. *Lettres à l'Étrangère*, t. I, p. 351.
2. *Le Lys dans la Vallée*, t. XXVI, p. 224.
3. *Lettres à l'Étrangère*, t. I, p. 338.

http://rcin.org.pl

où vous me parlez de madame Rosalie... Je commençais à reprendre vie et courage ici, où j'étais depuis cinq jours. De toutes les lettres qui pouvaient me venir, j'avais dit en partant : « Ne m'envoyez que celles de Russie », et votre lettre m'a plus accablé que tout ce que l'envie et les calomnies, mon procès et les affaires, ont jeté de lourdes niaiseries sur moi... Je n'en veux pas à votre tante, mais je suis fâché qu'une personne aussi distinguée que vous me la faites, soit accessible à de lâches et à d'absurdes calomnies [1]. » Par une habileté suprême, il reprend l'exclamation à la fois jalouse et désolée de la jeune femme : « Combien *de sentiments* peut dévorer une existence d'homme [2] ? » Mais il a beau la piétiner avec une noire ironie, nous savons bien qu'elle était plausible.

Les lettres de Wierzchownia sont douloureuses : « Il y avait des phrases qui me percent le cœur [3]. » « Votre lettre si découragée et si triste est venue [4], » écrit Balzac. C'est qu'elle fait allusion au voyage à Turin dont Mme Hanska ne soupçonnait pas encore toutes les péripéties, mais elle se méfie avec toute l'intuition d'une femme aimante et jalouse. Encore une fois, elle n'a pas tort d'être inquiète et triste. L'escapade de Balzac allant en Italie pour régler certaines affaires du comte Visconti, en compagnie d'un « joli page » [5] ne bénéficie plus d'aucune équivoque. Mme Marbouty — Balzac le reconnaît même lorsqu'il est brouillé avec elle — avait un esprit charmant et dut parer de bien des grâces un voyage où il ne craignit pas de l'amener sur le théâtre de ses amours avec Mme Hanska : « Vous devinez que j'ai logé Piazza Castello, dans votre hôtel, et qu'à Genève, je suis revenu à l'Arc, chez les Biolley, que j'ai revu le Pré-Lévêque et la maison Mirabaud [6], » écrit-il à son amie, mêlant ainsi avec un cynisme inconscient et tranquille toutes ses amours dans la même ronde. Nous verrons plus loin d'autres effets d'un dédoublement pour lequel on a l'habitude de se montrer indulgent, mais dont l'homme ne sort pas grandi.

Il semble bien qu'en cette année 1836, époque de sa vie parti-

1. *Lettres à l'Étrangère*, t. I, pp. 334-335.
2. *Ibid.*, p. 337.
3. *Ibid.*, p. 346, 1er octobre 1836.
4. *Ibid.*, p. 347.
5. Voir Arsène Aruss, *Le joli page de Balzac* (*Mme Marbouty*). Paris, 1924. R. Chiberre. Faut-il faire ici un rapprochement avec quelques lignes du *Lys* (p. 160) ? Mme de Mortsauf met en garde le jeune Félix contre les femmes trop empressées : « Elle se fera votre page, elle vous su vra romanesquement au bout du monde, elle se compromettra pour vous garder... »
6. *Lettres à l'Étrangère*, t. I, p. 341, du 13 juillet au 22 août.

http://rcin.org.pl

culièrement terrible, hérissée de difficultés, remplie d'amertume, qui lui donne plusieurs fois l'envie de tout abandonner, de s'enfuir (en Touraine ou à Wierzchownia, mais à coup sûr loin de Paris), Balzac se soit livré à toutes les sollicitations amoureuses.

Plus grave que la passade italienne nous apparaît la correspondance que Balzac échange de 1836 à 1837 avec une jeune femme qu'il ne vit jamais et qui s'appelait Louise. Cette correspondance nous semble la correspondance-type de l' « homme de lettres », dans le sens un peu péjoratif où l'on entend quelquefois ce mot. Balzac fait un tableau de sa vie assez sombre et, certes, nous savons bien qu'il est l'expression de la réalité. Mais à cette inconnue qu'il imagine pleine de charme, il se montre sous le meilleur jour : « Sachez que tout ce que vous présumez chez moi de bon est meilleur encore... [1]. » L'écrivain se dépeint comme « altéré de sentiment » [2], et cependant il lui faut repousser sans cesse les dévouements qui s'offrent, parce que « sa vie est décidément trop pesante pour être jamais épousée par un cœur où il y a quelque sensibilité [3]. » Il fait à sa nouvelle amie anonyme le récit de ses amours avec la duchesse de Castries, et cette confidence montre à quel point celle-ci lui tient encore au cœur. Tout cela ne serait pas bien grave, surtout si on lit, dans les dernières lettres où Balzac, avec une grande honnêteté, prie la jeune femme de l'abandonner : « Laissez, laissez cet abîme de chagrins où je vous ai dit de ne pas mettre les pieds » [4]. Mais ce qui nous étonne, ce sont les plaintes continuelles qu'il pousse sur son isolement sentimental : « Un attachement inconnu au monde, dans le secret duquel ne serait personne, est un de mes rêves » [5], et plus loin : « Oui, mon rêve ne s'est jamais réalisé » [6]. Quoi donc ? a-t-il oublié son « étoile », cette Éveline dont le grand souci est de rester ignorée — tant de recommandations prudentes le prouvent —, cette Éveline qui lui redonne du courage et pour qui il travaille avec acharnement ?

Il est bien difficile de démêler dans cette série de *Lettres à Louise* la part d'affectation qu'elles contiennent, mais on se demande pourquoi Balzac, occupé par ses liaisons amoureuses, n'a pas renoncé à M^me^ Hanska ; le mari encore vivant ne semblait pas

1. *Correspondance*, p. 249.
2. *Ibid.*, p. 250.
3. *Ibid.*, p. 254.
4. *Ibid.*, p. 268.
5. *Ibid.*, p. 257.
6. *Ibid.*, p. 258.

http://rcin.org.pl

disposé à laisser sa place, l'avenir du côté de Wierzchownia était sans promesse. Pourquoi donc pousser de pareils cris quand la pauvre femme, sous le coup du dépit et du chagrin, lui rendait sa liberté ? C'est qu'il l'aimait tout de même, sa chère Polonaise, et qu'il ne voulait la perdre à aucun prix. Malgré les trahisons, elle était toujours présente à son esprit et toujours parée d'attraits.

http://rcin.org.pl

Chapitre XII.

Le Lys dans la Vallée.

Sa conception. Hommage rendu à Mme de Berny. — L'éternel duel entre l'homme et la femme ; le droit de celle-ci à l'amour. — Mme de Mortsauf, synthèse des deux femmes que Balzac a le plus aimées : la *dilecta* et Mme Hanska. Éveline partout présente dans le *Lys*, non seulement dans l'affabulation, mais encore dans mille détails précis. — Lady Dudley, portrait probable de Mme Visconti. — La femme polonaise et la fidélité conjugale. — La presse française et *le Lys dans la Vallée*. — La pensée du public féminin à travers Mme Rautenstrauch.

Le Lys dans la Vallée, l'œuvre de Balzac qui a excité le plus de polémiques et qui surgit au moment des complications sentimentales est, pour l'analyse du procédé créateur de l'écrivain, des plus instructifs. Il faut être prudent dans la recherche des originaux dans *la Comédie Humaine*. Ce n'est pas un individu, répétons-nous, qui sert à peindre un caractère : dix, vingt modèles passent devant l'artiste, avant qu'il puisse créer un type. Ce qui est incontestable, c'est que Balzac avait conçu *le Lys dans la Vallée* sous l'influence de la lecture de *Volupté* de Sainte-Beuve. La donnée du roman et l'image de l'héroïne avaient dû éveiller en lui différents souvenirs et évoquer une image chère à son cœur. Il n'y a aucun doute, c'est à la *dilecta* de ses beaux jours que le romancier pensait, en écrivant à Mme Hanska, à propos de la figure de Mme de Couaën : « Oui, la première femme que l'on rencontre avec les illusions de la jeunesse, est quelque chose de saint et de sacré [1]. » La charmante femme qui était venue à lui, alors pauvre et obscur, pour lui apporter les trésors de son cœur, l'aida à créer la figure idéale de Mme de Mortsauf. A l'amante vieillie — qui se mourait silencieusement loin de lui sans une parole de reproche — il devait cet hommage de gratitude, « cette couronne que quinze ans auparavant il lui avait promise ». L'apothéose d'un sentiment à la fois amoureux et maternel, qui l'a longtemps baigné de ses doux effluves, voilà d'abord ce que Bal-

1. *Lettres à l'Étrangère*, t. I, p. 186, 25 août 1834.

http://rcin.org.pl

zac a voulu faire. Aussi avec quelle émotion évoque-t-il la vallée où il a vécu avec Laure leurs derniers jours heureux ! Comme on comprend que cette peinture ait bouleversé les auditeurs de Saché ! Nul cadre ne convient mieux à l'évocation de cette exquise créature que cette conque verte où elle apparaît en « robe de percale blanche, sous un albergier ». « La grande figure de femme promise par la préface... est faite à moitié..., écrit Balzac à Mme de Castries, peut-être que je m'abuse, mais il me semble que cela fera verser bien des larmes : en l'écrivant, je me surprends à pleurer, moi-même [1]. »

Laure de Berny fut vivement touchée de ce présent qui arrivait — comme un bouquet d'automne — sur son lit de mourante, et elle fut heureuse de dire à son ami que son « *Lys* était bien le *Lys dans la Vallée* » [2]. Pourtant ce serait bien méconnaître le procédé de Balzac que de croire Mme de Mortsauf la ressemblance sans transposition de Mme de Berny. Ce n'en est, au contraire, qu'une « pâle expression », un « lointain reflet d'elle » [3]. Nous allons voir quel modèle s'est proposé à l'auteur pour achever son portrait.

Nous savons qu'il avait été frappé, en lisant *Volupté*, par la thèse du roman, par le problème de l'éternel « duel » entre homme et femme, duel qui aboutit, dans la plupart des cas, au triomphe de l'homme. Balzac se répétait une fois de plus ce qu'il avait tant prêché à Éveline, que chacun ici-bas a droit à sa part de bonheur, qu'il est permis à un jeune être sacrifié, en raison de convenances sociales, à un homme qui n'est pas digne de lui, de ne pas tenir compte de liens haïssables et dégradants. L'observation continuelle de la vie, des exemples multiples, devaient avoir appris à l'écrivain que si la femme, déçue dans ses attentes, veut rester vertueuse et fidèle, elle le regrette un jour et appelle le bonheur lorsqu'il lui échappe. Tout naturellement, l'image de Mme de Couaën faisait surgir devant lui celle de la belle Polonaise. Il se rappelait sans doute lui avoir écrit, tout au début de leurs relations, pour calmer le trouble qui agitait le cœur de la jeune femme : « J'ai connu de nobles cœurs, des âmes bien pures, bien délicates ; mais ces femmes-là n'hésitaient pas à dire qu'aimer est la vertu des femmes [4]. » Et voici que cette amante, engagée par sa faute dans un chemin difficile, il la trompait. En rédigeant *le Lys dans la*

1. *Correspondance*, p. 213, mars 1835.
2. *Lettres à l'Étrangère*, t. I, p. 278, octobre 1835.
3. *Correspondance, Lettres à Louise*, p. 267.
4. *Lettres à l'Étrangère*, t. I, p. 42, 13 septembre 1833.

http://rcin.org.pl

Vallée, Balzac, nous le croyons, éprouvait un peu d'angoisse à l'idée, qu'ayant juré à Éva de l'aimer *in æternum* d'un amour unique et sans partage, il avait contracté d'autres liens, au risque de briser le bonheur promis. A ces sentiments confus et aussi à l'association que Balzac faisait sans cesse dans son esprit des deux femmes les plus chères à son cœur, la *dilecta* et la Polonaise, l'une succédant à l'autre dans sa vie, nous devons une M^me^ de Mortsauf, dont plusieurs traits nous font penser à Éveline Hanska. De même, nous trouvons des similitudes troublantes entre le langage de Félix de Vandenesse et celui que Balzac lui-même tient à son *Étoile polaire*. A peine M^me^ de Mortsauf reçoit-elle à Clochegourde le jeune homme du bal de Tours, qu'elle se sent portée vers lui par une sympathie inexplicable. Elle lui pardonne facilement son outrage et reçoit avec émotion sa douloureuse confession, pour s'écrier : « Nous avons eu la même enfance ! [1] » A son tour, elle lui parle de la triste vie qu'elle avait eue dans la maison de ses parents, de la distance que sa mère avait toujours mise entre elle et sa fille au point que, jeune et belle, elle avait consenti à épouser un homme morose et acariâtre, moins vieux qu'éprouvé par les événements de sa vie. Bien qu'élevée dans les principes de l'Église romaine, la châtelaine de Clochegourde se passionne pour les mystiques et, en particulier, pour Saint-Martin. Incomprise de son mari, elle aussi, et déçue dans ses attentes, la contemplation d'un autre monde lui donne le courage nécessaire pour suppléer à l'insuffisance de ce dernier dans la gestion des affaires et l'éducation de ses enfants qu'elle aime passionnément. Elle vit au milieu de sa vallée, pure et irréprochable, jusqu'à la rencontre de l'homme qui lui parle un langage inconnu et donne ainsi un autre sens à sa vie. Langage amoureusement mystique, tout pareil à celui qu'emploie Balzac écrivant à son Ève. « Nous vivions dans la même sphère avant de nous retrouver ici, dit Félix, vous partie de l'orient et moi de l'occident » [2]. « N'avons-nous pas, comme les Mages, suivi la même étoile ?... Qui donc a serré chaque année de nouveaux nœuds entre nous ?... Ne déliez

1. *Le Lys dans la Vallée*, p. 78. Voici d'autre part les paroles troublantes par leur identité que Balzac écrit à M^me^ Hanska : « Ton enfance a été la mienne. Nous sommes frères et sœurs par les douleurs de l'enfance » (*Lettres à l'Étrangère*, t. I, p. 128, 15 février 1834).

2. *Le Lys dans la Vallée*, p. 79. Réminiscences de Swedenborg, certes, et mêmes expressions que dans *Séraphîta*, au moment des *Noces mystiques*. Mais Séraphîta, n'est-ce pas M^me^ Hanska, présente d'un bout à l'autre du livre ?

http://rcin.org.pl

jamais ce que le ciel a réuni [1]. » Si avide d'affection qu'elle soit, Mme de Mortsauf n'ose ouvrir son cœur à l'amour, non seulement par crainte d'offenser son Dieu et d'attirer les orages sur la tête des innocents, mais aussi pour éviter les déchirements que cet amour adultérin peut lui causer : « Je suis jalouse ! » dit-elle avec emportement à Félix de Vendenesse [2] du même ton que Mme Hanska devait prendre pour lancer ses reproches. Mais ce cœur vierge, si merveilleusement préservé, se trouble ; la passion ardente que la jeune femme provoque chez son ami, elle l'éprouve à son tour. Et cependant jamais l'idée de la mort du comte et l'espoir de devenir libre ne souillent son âme. « Tant que l'amour recule devant un crime, il nous semble avoir des bornes, et l'amour doit être infini... Elle ne m'aime pas », pense Félix [3]. Pourtant, même pendant la grave maladie de M. de Mortsauf, « il ne se forma dans l'intelligence » du jeune homme « la plus légère de ces mauvaises idées involontaires qui parfois sillonnent les consciences les plus innocentes [4]. »

Il est bien certain que, par plus d'un côté, la vie de Félix à Clochegourde et, surtout, sa tactique habile à l'égard de l'exécrable Mortsauf, rappelle les premières relations d'Honoré avec Mme de Berny, lorsque le tout jeune homme faisait le précepteur à Villeparisis. Mais, d'autre part, l'affection profonde dont Félix entoure les enfants de la comtesse ressemble fort à la tendresse que Balzac éprouve pour la chère petite Anna. Non seulement l'enfant occupe le cœur de l'écrivain, mais toute la famille : « Nous aimons tout : dit le jeune Félix, parlant de la femme aimée, ses enfants sont les nôtres, sa maison est la nôtre, ses intérêts sont nos intérêts, son malheur est notre plus grand malheur ; nous aimons sa robe et ses

1. *Le Lys dans la Vallée*, pp. 84-85. La similitude est ici plus frappante encore. Ce sont les idées romantiques et, entre autres, celles de Mickiewicz, que nous retrouvons sous la plume de Balzac. On se rappelle que la première lettre de Mme Hanska à Balzac a été écrite sous l'influence incontestable des *Aïeux* : « La même étoile a lui sur nos berceaux », chante le poète. Et le romancier répète à son tour : « Oui, je vis en toi, comme tu vis en moi. Jamais Dieu ne séparera ce qu'il a si fort assemblé » (*Lettres à l'Étrangère*, t. I, p. 97).

2. *Le Lys dans la Vallée*, p. 83.

3. *Ibid.*, p. 95. Un rapprochement s'impose encore une fois entre ces paroles et cette phrase que nous extrayons de la lettre de Balzac à Mme Hanska, du 9 mars 1834 : « Oh, mon amour, mon amour cher et adoré, pardonne-moi ma réponse à ta lettre ; mais sacrifier un amour comme le mien à un enfant, à un mari, c'est toujours le rejeter par un intérêt quelconque » (*Lettres à l'Étrangère*, t. I, p. 139).

4. Cf. la noble lettre que Balzac écrivit à son amie après avoir appris la mort de M. Hanski.

http://rcin.org.pl

meubles ; nous sommes plus fâchés de voir ses blés versés que de savoir notre argent perdu [1]. »

Signalons encore un autre rapprochement entre les manières que Félix emploie pour faire comprendre son amour à sa chère idole et la croyance de Mme Hanska au langage des fleurs. Vandenesse compose ses bouquets avec un soin et un art jaloux ; il leur fait exprimer tout ce qu'il éprouve ; et Mme de Mortsauf comprend et le remercie d'un sourire ; les fleurs, « ces filles du soleil », servent à leur cœur de truchement muet. Or, nous trouvons dans un journal intime de Mme Hanska des « emblèmes et analogies » joints à de délicats poèmes sur les fleurs, consignés tout au long de son écriture élégante et fine. La rose double rejoint le cyprès, la jonquille exprime un « besoin insatiable de confiance », la scabieuse « des pensées un peu tristes ». Et les couleurs, à leur tour, se mêlent d'avoir un sens. Le gris symbolise « la paresse du cœur », le vert « la vigueur, la distinction naturelle » [2]. Balzac devait se prêter à ce charmant symbolisme, car très souvent il joint à ses lettres un camélia, un pétale de rose, qu'il charge de mille pensées.

Nous ne craignons pas de dire non plus, que le cadre dans lequel se meut Mme de Mortsauf, rappelle singulièrement celui de la « reine de Pavlovska et des lieux circonvoisins». Ce n'est pas, comme l'affirme gratuitement le mémorialiste de M. Léger, « le coin le plus pouilleux de la Pologne » [3], mais l'une des provinces les plus belles et les plus fertiles de l'Europe. La végétation y est luxuriante, les eaux vives coulent de tous côtés, les blés s'allongent jusqu'à l'horizon. Le rôle de Mme Hanska, au milieu de ses terres, ressemble fort à celui d'Henriette. Il faudra, comme elle, se défendre contre les fermiers qui volent ou qui, par ignorance, exploitent mal la terre, tenter des innovations. De tous ces détails le romancier se montrera friand, mais il y a beau temps que, semblable encore une fois au Vandenesse du *Lys*, Balzac lui avait demandé sur sa vie une lettre

1. *Le Lys dans la Vallée*, p. 103.
Balzac écrit par ailleurs : « Ce que vous m'avez dit de votre santé, de celle de M. de Hanski, m'a fait sauter sur ma chaise. Madame, au nom du sentiment et de l'affection sincère que je vous porte, je vous en supplie, quand vous ou M. de Hanski, ou votre Anna seront malades, écrivez-moi. Ne vous moquez pas de ce que je vais vous dire. A Issoudun, des faits tout récents m'ont prouvé que je possède un bien grand pouvoir magnétique, et que, soit par une somnambule, soit par moi-même, je puis guérir les personnes qui me sont chères » (*Lettres à l'Étrangère*, p. 152, 28 avril 1834).
2. Collection Lovenjoul, A 382.
3. *Balzac mis à nu et les dessous de la société romantique*, p. 75.

http://rcin.org.pl

deux fois par mois, en lui promettant de lui envoyer son journal toutes les semaines.

Plus nous avançons dans la lecture du *Lys*, plus se précise la figure de Mme de Mortsauf, curieuse synthèse des deux femmes, étroitement liées dans le cœur de Balzac. Il suffit de relire la première partie des *Lettres à l'Étrangère* pour s'en convaincre. Madame Hanska est l'héritière de Mme de Berny, elle doit remplir auprès de l'écrivain le même rôle tendre. « Je vous fais son héritière... lui écrivait-il, le 13 juillet 1836, vous qui auriez écrit cette lettre de madame de Mortsauf qui n'est qu'un souffle imparfaitde ses inspirations constantes, et qui l'auriez au moins parachevée. » Elle est l' « étoile et le sanctuaire » [1], comme la châtelaine de Clochegourde ; elle est — avec cette auréole orientale qui lui vient de son origine — l' « oiseau chantant ses poèmes orientaux dans son bocage au bord du Gange » [2].

Nous irons plus loin encore : nous pensons qu'avec son sens divinatoire si aiguisé, l'écrivain a saisi tout de suite, dès son premier contact avec Éveline, le caractère de la femme polonaise, fidèlement attachée à son devoir ou, si elle s'en écarte, le cœur tourmenté de remords [3].

Que devient devant tant de témoignages la prétention de certains commentateurs à reconnaître Éveline dans la deuxième héroïne du *Lys dans la Vallée* ? Qu'a de commun la jeune femme avec lady Dudley ? Seule une soif d'aimer et d'être aimée avait poussé Éveline dans les bras de Balzac et non point l'ambition d'une lionne de salons, lasse d'amour et de conquêtes faciles et avide de triompher d'un cœur pur. L'Étrangère n'eut pas besoin de déployer l'art savant d'Arabelle, qui consistait à attirer méthodiquement

1. *Le Lys dans la Vallée*, p. 142.
2. *Ibid.*, p. 207.
3. Ce thème de la foi a été traité fort souvent par les écrivains polonais, entre autres par Clémentine Hoffmann, dans son roman intitulé *Karolina*, paru en 1839 et beaucoup lu à l'époque, et par Michel Krajewski dans *Pani Podczaszyna* (*La Femme de l'échanson*) (1786). Un livre délicat et fin d'Henri Sienkiewicz nous en offre une nouvelle preuve. Il nous propose aussi un rapprochement intéressant entre l'héroïne de cet ouvrage et la châtelaine de Clochegourde. L'Aniela de *Sans dogme* est une Mme de Mortsauf plus farouche, mais non moins charmante. Elle repousse avec une énergie désespérée toutes les marques de tendresse d'un homme qu'elle a aimé, jeune fille, et qui, par faiblesse de volonté, par dilettantisme amollissant, n'a pas su la prendre quand elle était encore libre. Prières, supplications, menaces de l'homme aimé, rien ne lui arrache un aveu de faiblesse. Son mari, d'autre part, a beau se montrer odieux, elle lui reste étroitement attachée. Mais cette lutte épuisante la conduit à la mort, et ce n'est qu'au seuil de la tombe que ses lèvres s'ouvrent et qu'elle avoue enfin l'amour qui la fait mourir.

http://rcin.org.pl

Félix de Vandenesse par des procédés humiliants pour la femme et à effacer dans son cœur, après l'avoir séduit, une autre image. Elle ne fut jamais pour Balzac, comme lady Dudley, l'une de celles qui contentent uniquement « les instincts, les organes, les appétits, les vices et les vertus de la matière subtile dont nous sommes faits », *Séraphîta* en est la preuve la plus éloquente. A Vienne, à la veille de quitter son amie, Balzac lui écrivit ces paroles profondes qui définissent le mieux les sentiments qui les unissaient l'un à l'autre : « Un amour qui dure est l'éloge de deux êtres, et l'attestation la plus évidente d'une supériorité cachée, mais réservée pour les beaux plaisirs de l'homme, les plaisirs du cœur, qui résument tout, et le mènent jusqu'à la connaissance de Dieu par l'extase [1]. »

S'il faut mettre un nom sous le portrait de cette Anglaise, avide de se compromettre, celui de Mme Visconti s'impose. Également belle, coquette, ayant eu plusieurs romans, elle avait entrepris la conquête de Balzac par pure gloriole et par soif de célébrité. Comme lady Dudley, elle avait voulu s'attacher le romancier par des liens solides, en affichant leurs relations intimes et, plus tard, sa maternité. Tout s'éclaire alors dans le plaidoyer qu'entreprend Félix auprès de Mme de Mortsauf pour justifier sa conduite. Le souvenir de Mme Hanska est aussi impuissant que l'est celui du *Lys* de Clochegourde à retenir l'homme entraîné par l'ardeur des sens. Les paroles méchantes que le mémorialiste de M. Léger prête à Mme Visconti sur la lointaine rivale : « Cette pauvre Mme Hanska, elle me fait l'effet d'une vieille comédienne de campagne, sans engagement, sans répertoire, sans attraits, sans talent, sans *every thing*... [2] » rappellent étrangement l'odieux persiflage d'Arabelle pendant la nuit passée à la Grenadière. Certes, si le cœur de Balzac fut déchiré, en cette année 1836, par une trahison qu'il essayait si soigneusement de cacher [3], il dut éprouver les mêmes remords que Félix et dire, comme lui, avec une sorte de rage : « Cette femme... joue un rôle secondaire dans ma vie, elle le sait, et s'y résigne ; j'ai le droit de la quitter, comme on quitte une courtisane [4]... » Nous savons que Balzac écrivit plus tard à Mme Hanska, à propos de Mme Visconti, ces paroles significatives : « Jamais je n'ai si bien vu que j'avais dans le *Lys* très bien expliqué les femmes de ce pays

1. *Lettres à l'Étrangère*, t. I, p. 255, 4 juin 1835.
2. *Op. cit.*, p. 195.
3. Mme de Mortsauf apprit par sa mère la liaison de Félix avec lady Dudley ; la tante Rosalie fut près d'Éveline l'informatrice de la première heure.
4. *Le Lys dans la Vallée*, p. 241.

http://rcin.org.pl

en peu de mots ». Nous croyons que c'est en toute connaissance de cause qu'il traça de la femme anglaise un portrait qui la représente intolérante d'esprit, possédée par une haute idée d'elle-même, animée par une froide cruauté, dès qu'on ose être en contradiction avec elle. Quoique le *Lys* soit écrit au début des relations amoureuses de Mme Visconti et de Balzac, nous y voyons, par préfiguration, l'image des désaccords futurs des deux amants. Sans doute l'Anglaise a dû plusieurs fois « humilier l'esprit » de Balzac et lui suggérer l'ingénieux parallèle entre la femme française qui immole tout à l'amour, qui « aime toujours, sans relâche ni fatigue, à tout moment, en public et seule » [1], et la femme anglaise qui « ouvre et ferme son cœur avec la facilité d'une mécanique anglaise » [2] ? Nous croyons qu'il est inutile d'insister davantage et, pour épuiser tous les rapprochements, nous dirons que Balzac reconnaît à lady Dudley le même dévouement inspiré par l'orgueil que certains accordent à Mme Visconti.

Nous avons vu déjà combien la gloire de Balzac était lente à s'établir dans son propre pays, combien de critiques provoquait chacun de ses romans, et l'on s'étonne qu'il ait eu le courage de revenir au combat après la lutte autour du *Lys*. Inutile de raconter ici les péripéties de l'histoire qui le mit aux prises avec la *Revue de Paris*, le procès qui passionna l'opinion publique. La presse fut presque unanime à se montrer sévère envers lui : « Oui, tous les journaux ont été hostiles au *Lys* ; tous l'ont honni, ont craché dessus, se plaint l'écrivain à Mme Hanska, Nettement vient de m'apprendre que la *Gazette de France* l'a abîmé *parce que je n'allais pas à la messe*. *La Quotidienne* par vengeance particulière du rédacteur, enfin, tous, par une raison quelconque [3]. » Le jugement de Sainte-Beuve, adversaire décidé de Balzac, fut le plus virulent. Se vengeait-il ainsi parce que Balzac avait voulu peindre une Mme Couaën « plus femme » ? Cette fois encore, c'est de l'étranger que devaient venir à Balzac les encouragements. Dans ses *Souvenirs de la France* [4], Lucie Rautenstrauch, bien sévère à l'égard de la littérature française de son temps [5] — elle la compare au costume de l'Arlequin composé de mille pièces différentes — apprécie beaucoup l'origina-

1. *Le Lys dans la Vallée*, p. 274.
2. *Ibid.*
3. *Lettres à l'Étrangère*, t. I, p. 343, 13 juillet 1836.
4. Cracovie, 1839.
5. Voir chap. VIII et IX. Parmi les écrivains de cette époque, l'auteur met à part George Sand, dont elle fait le plus grand éloge.

http://rcin.org.pl

lité de Balzac. « Balzac a découvert une source nouvelle de la poésie calme, paisible, ombreuse, en étudiant le drame tapi entre les quatre murs du foyer domestique. *Eugénie Grandet, le Père Goriot, la Recherche de l'Absolu* et surtout l'intéressant et gracieux roman qu'est *le Lys dans la Vallée*, sont pleins d'expressions, de vérité, de tableaux touchants par leur simplicité, respirant la fraîcheur de mai, de caractères pris sur le fait, de portraits palpitant de vie... La femme de Balzac, celle sur laquelle il versa des milliers de fleurs, non des fleurs de serre, mais des fleurs qui poussent sur le chemin de la vie, souvent couvertes de ronces, son héroïne, dis-je, n'est généralement ni belle, ni parfaite, ni, surtout, parée des grâces de la première jeunesse. Car Balzac, il me semble, me l'a bien dit lui-même, n'apprécie point chez la femme cet avantage et prétend que ce n'est qu'à l'âge de trente ans que les dons de son corps et de son âme atteignent leur plein épanouissement. Il m'a même avoué n'avoir jamais pu, malgré de nombreux efforts et tentatives, aimer une femme avant l'âge de trente ans (et l'on sait qu'il en aima beaucoup en sa vie). Ses héroïnes, pourtant si simples, sont d'autant plus attachantes que le lecteur n'a pas besoin de recourir à un monde illusoire pour se les représenter, il en rencontre parfois le modèle, malgré lui, parmi ses amies [1]. »

La pensée de Mme Rautenstrauch [2] reflète assez nettement celle du public féminin de l'époque. N'oublions pas que les femmes ont commencé la réputation littéraire de l'écrivain. Si la critique fut sévère au *Lys*, la vente du livre dépassa par contre toute prévision, et *le Charivari* put camper malicieusement [3] une silhouette de femme incomprise, devenue à la mode grâce à Balzac : « Elle ne sort jamais sans un volume de méditations dans sa poche et sans une *Scène de la Vie privée* sous le bras ».

1. *Op. cit.*, pp. 278-280.
2. Née princesse Gedroyc.
3. Dans un article du 5 septembre 1836.

http://rcin.org.pl

Chapitre XIII.

Retour à Wierzchownia.

Les dispositions d'esprit et de cœur d'Éveline. — Son entourage : Mlle Borel ; ses deux nièces, Denise et Séverine. L'atmosphère patriarcale de Wierzchownia. — Les lectures d'Éveline. — L'opinion de Balzac sur le sens critique de Mme Hanska. — Son goût de plus en plus prononcé pour le mysticisme. Réaction violente de Balzac. — Les sentiments religieux d'Éveline révélés par l'éducation qu'elle donne à sa fille. Saint François de Sales et Massillon. La piété naïve et fraîche d'Anna. — Mise au point de Balzac.

Malgré les bruits qu'on ne cessait de répandre sur Balzac et qui ne manquaient pas de parvenir jusqu'en Ukraine, pour meurtrir le cœur de Mme Hanska, elle continuait à l'aimer avec toute la fidélité qu'une femme bien née apporte à un sentiment précieux. Elle revint à Wierzchownia aussi jeune et belle qu'à son départ, mais plus brillante, après son séjour à l'étranger, et plus consciente des dons de son esprit, développés encore par le contact d'hommes illustres, dons qui lui avaient valu, dans les salons de Genève et de Vienne, la réputation d'une femme remarquable. On a le droit de blâmer Mme Hanska de n'être pas restée fidèle au souvenir de Balzac après la mort de celui-ci, de s'être donné d'autres amitiés, lorsqu'elle se trouva libre et seule en pays étranger, mais les critiques les plus hostiles auront beau fouiller dans les sept années qui séparent l'entrevue de Vienne de celle de Pétersbourg, ils n'y trouveront rien qui puisse faire douter de sa loyauté vis-à-vis de l'homme aimé. Il ne faudrait pas, à ce propos, s'exagérer l'idée qui s'est établie sur la « barbarie » du pays habité par Mme Hanska. Si les vents se promenaient librement à travers ces larges steppes, au climat dur, si le tsar venait d'y établir un régime tyrannique [1] — qui en chassa les meilleurs fils — rappelons-nous que ces mêmes steppes virent naître des hommes illustres tels que Slowacki, Krasinski, Malczewski, Zaleski et bien d'autres. D'heureuses rencontres,

1. Après 1830.

http://rcin.org.pl

un commerce agréable avec de brillantes personnalités, pouvaient faire pâlir dans le cœur d'Éveline l'image de Balzac. Il n'en fut rien cependant. Et, au risque d'anticiper sur les faits, nous ne pouvons nous empêcher de remarquer, dès à présent, que, même lorsqu'après la mort de M. Hanski, sa femme ira habiter, encore belle et séduisante, la capitale russe, et qu'elle y verra solliciter ses bonnes grâces par des hommes aussi célèbres que Balzac et plus prestigieux peut-être (ne citons que Liszt), elle gardera pieusement, alors aussi, la chère image dans son cœur.

Le voyage en Europe, les rencontres successives avec Balzac, eurent cet effet singulier, mais psychologiquement vérifiable, de colorer pour Éveline son retour en Ukraine. Les souvenirs de toute nature qu'elle rapportait, projetèrent sur un cadre familier, jusque-là bien monotone, des rayons doux et tièdes. Il sembla à la jeune femme que l'aspect des choses se transformait, que les êtres qui l'entouraient prenaient pour elle plus d'intérêt. Elle reprit possession de son domaine avec simplicité et s'installa dans sa vie ancienne non plus avec ce cœur d'autrefois, plein de désirs, d'effusions vaines, mais avec un cœur comblé par un amour merveilleux. Elle devint plus hospitalière à ceux qui partageaient sa vie de château. Heureuse, malgré les mauvais échos, malgré les déchirements de la jalousie, malgré l'absence, elle voulut tout le monde heureux autour d'elle.

Nous ne croyons pas cependant que M^lle^ Borel fût pour M^me^ Hanska l'amie intime, dans le sens strict du mot, qu'on a voulu voir en elle ; nous sommes sûre que la fierté de la châtelaine de Wierzchownia ne lui permit jamais une familiarité qu'elle aurait jugée inopportune. Par ailleurs, nous savons que Balzac, qui eut avec M^lle^ Borel de nombreux entretiens, lorsque celle-ci entra au Couvent de la Visitation à Paris, la jugeait assez sotte [1]. Mais nous ne doutons point, certes, de la bonté et de l'affection qu'Éveline témoigna à la gouvernante de sa fille, devenue la gardienne des lettres qui venaient de Paris. Henriette était la seule à connaître le secret de sa chère maîtresse. Et pour une fille scrupuleuse, d'esprit pieux — voire fanatique — un tel secret devait être lourd à porter. D'autre part, M^me^ Hanska éprouvait, n'en doutons point, des scrupules du même ordre : il lui était pénible

1. « Vraiment, Lirette est bête comme une oie » (*Lettres à l'Étrangère*, t. II, p. 376, 18 juin 1844).

http://rcin.org.pl

de faire peser sur une fille innocente une pareille responsabilité. Qu'on ne s'étonne pas que, par une rouerie bien féminine et, pour ainsi dire, inconsciente, elle ait voulu faire contrepoids, en développant chez l'exaltée Suissesse, des tendances à la piété. La conversion de celle-ci au catholicisme et sa prise d'habit sont une preuve éclatante de l'influence qu'exerça sur elle Mme Hanska, alors entièrement acquise aux écrivains mystiques. « Lirette », très attachée à la famille Hanski, garda toujours à Éveline une vive reconnaissance de la vie douce et paisible qu'elle avait menée longtemps dans son château, mais plus encore de la vive foi que cette dernière avait su allumer dans son cœur, foi qui la conduisit au couvent. C'est Balzac qui, pour plaire à Mme Hanska, patronna Mlle Borel, lors de son entrée en religion, et qui s'acquitta de toutes les formalités nécessaires. Si précieux que fût son temps, l'écrivain alla souvent voir dans sa retraite la sœur Marie-Dominique. « Elle vous aime, Lirette ! Ça m'a fait du bien de voir une personne qui vous connaissait, qui a tant de votre âme dans ses souvenirs... » écrit-il à Mme Hanska après l'une de ses visites. « Comme Lirette vous souhaite ici ! C'est à son regard que j'ai vu qu'elle vous aimait [1]. »

Le « secret » de Mme Hanska devait paraître aux yeux de la simple et pure Lirette un grand péché. Elle tremblait intérieurement pour les peines que sa chère maîtresse aurait à encourir dans l'autre monde. Tout naïvement, elle en rendait responsable Balzac avant tout. Peut-être, les tourments de conscience de cette dévouée créature provoquèrent-ils chez Éveline, à son tour, une recrudescence de piété. Voilà bien les méfaits d'un secret que deux femmes détiennent ; il envoie l'une au couvent, il ramène l'autre au catholicisme orthodoxe. Mais les sentiments de Mlle Borel pour Balzac — s'ils furent assez hostiles au début — se modifient devant l'empressement de l'écrivain à s'occuper d'elle, quand elle vint à Paris. Et lorsque Balzac épousera Éveline, le cœur de Lirette enfin apaisé se remplira de joie. Voici ce qu'écrit Anna, à ce propos, lorsqu'après leur mariage l'écrivain et sa femme quitteront Wierzchownia : « Ma chère Marie-Dominique parle bien au long du mariage de mes parents adorés. Vous savez, ma mère adorée, comme elle aime mon père bien-aimé, aussi s'est-elle réjouie pour nous et avec nous de ce bienheureux événement qui

1. *Lettres à l'Étrangère*, t. II, p. 449, 451, 3 novembre 1844.

http://rcin.org.pl

nous l'a enfin donné tout à fait. Elle est aussi dans la joie de sa sainte âme de ce que ce père adoré a fait ses dévotions et elle me remercie de tous les détails que je lui donne » [1]....

Les deux nièces de Mme Hanska, Denise et Séverine, que nous avons vues accompagnant la jeune femme dans son voyage à travers l'Europe, revinrent, elles aussi, s'installer au château de Wierzchownia. Ce n'étaient point, comme on pourrait le croire, des parentes pauvres qu'une fortune médiocre forçait à vivre en parasites, mais des héritières bien dotées, probablement orphelines, qui préféraient vivre selon leur goût dans l'entourage de leur tante, remettant à un intendant le soin de leur domaine. Elles restèrent jusqu'à leur mort à Wierzchownia, hôtes charmantes et dévouées qui firent toujours partie du cercle étroit de la famille. Elles furent plus mêlées à la vie des Hanski qu'à celle de leurs quatre sœurs, qui avaient choisi un autre mode d'existence. De temps en temps les lettres de Balzac font mention des jeunes filles : « Que mademoiselle Séverine garde sa gracieuse indifférence », souhaite l'écrivain passant en revue tous les chers hôtes de Wierzchownia [2]. Mais ce sont surtout les lettres d'Anna à sa mère qui nous renseignent sur ces aimables personnes. Anna appelle gentiment Séverine, la plus réservée, la plus âgée sans doute, « mon cher intendant ». Et quand la jeune femme, nouvellement mariée, reste seule à Wierzchownia avec son mari, les deux sœurs continuent à l'entourer de soins tendres. La bonne Denise lui donne des leçons d'harmonie, de contrepoint et de composition. En échange, on lui apprend des mots d'anglais. Un concert a-t-il lieu au château, Séverine et Denise font don à Anna d'un bracelet d'or garni de turquoise « pour remercier l'artiste ». Le Dr Knothe lit-il un poème de sa composition, Anna écrit : « Il faut voir... les extases de cette bonne Denise. C'est elle qui a la figure inspirée. C'est un spectacle, chère maman adorée. Ces deux bonnes, excellentes créatures [elle et sa sœur] qui ne respirent que pour le dévouement, excitent bien l'admiration de mon cœur et... je les compare involontairement, Denise surtout, à cette sublime Armande d'Esgrignan, une des plus magnifiques figures de femme que mon père chéri ait tracée. »

Reportons des scènes de ce genre dix ans en arrière, nous aurons devant les yeux l'aspect du salon de Wierzchownia, au mo-

1. Collection Lovenjoul, A 387 *bis*, fol. 231, 15-21 avril 1848.
2. *Lettres à l'Étrangère*, t. I, p. 169, 1er juillet 1834.

http://rcin.org.pl

ment où Anna est encore une petite fille. De même que Mme Hanska se sent plus liée à Lirette Borel, de même l'expansion de son cœur, enfin satisfait, la porte à entourer d'une tendresse plus vive ses deux nièces.

M. Hanski, lui aussi, bénéficie de ses belles dispositions. On le soigne avec un grand dévouement — qu'aiguisaient sans doute, des remords sourds — quand une mauvaise grippe le retient de longues semaines au lit. Une atmosphère patriarcale, comme le dit Balzac, entoure les habitants du château. Tout est rentré dans l'ordre. Les lettres qui partent vers Paris sont parfois tristes, parfois hérissées de pointes jalouses (surtout dans la période qui suit immédiatement le retour à Wierzchownia), plus souvent résignées, remplies de détails jamais assez complets pour l'insatiable curiosité de Balzac. « Vos trois lettres, lues coup sur coup, me baignaient l'âme d'affections pures et douces, comme l'eau *patriale* de la Seine me rafraîchissait le corps [1] », écrit notre grand homme de retour de Florence. La réserve que Balzac doit s'imposer dans ses réponses, susceptibles d'être lues par M. Hanski, contribue aussi à donner à leur amour l'apparence d'une affection tranquille et solide, sans fluctuations. Un reproche trop vif, une question trop directe atteignent-ils Balzac, il ne peut que répondre à demi-mot, par l'exposé de sa vie laborieuse et protester de sa vieille amitié. S'il n'écrit pas, on lui applique la peine du talion, et quelquefois un mois s'écoule tout entier sans nouvelles. La jeune femme, pour aider son mari vieillissant, doit s'occuper de la gestion des biens ; nous verrons, à propos des *Paysans*, que ce n'est pas chose facile à résoudre. Mais ces nouveaux soucis, les soins de garde-malade que M. Hanski réclame parfois, l'éducation d'Anna, ne suffisent pas à remplir la vie d'Éveline. Les hivers sont longs et, pour couper les jours gris où la neige vous bloque, les soirées du coin du feu, il faut revenir à l'ancienne et délectable habitude de lire, d'exercer son goût et son sens critique. « Vous avez le goût sûr, lui écrit Balzac, vous avez l'habitude des comparaisons, puisque vous lisez tout [2]. » Et il supplie de ne pas lui épargner les critiques, de ne pas le ménager dans ses appréciations. Rien ne peut nous faire suspecter la sincérité de Balzac à ce sujet. On sait quel souci constant il apportait à corriger, à limer, à parfaire. C'est avec la plus entière bonne foi qu'il demande à Éveline de

1. *Lettres à l'Étrangère*, t. I, p. 392, 10 mai 1837.
2. *Ibid.*, p. 400, 29 mai 1837.

http://rcin.org.pl

continuer l'œuvre de Mme de Berny : « J'attends de vous *courrier par courrier*, une critique de *la Vieille fille*, comme la chère conscience que j'ai eue et dont la voix retentit toujours à mes oreilles, savait le faire, c'est-à-dire que vous relirez l'œuvre et que, page par page, avec les indications les plus exactes, vous m'indiquerez les images, les idées qui vous choqueront, en me disant s'il faut ôter, remplacer ou modifier. Soyez sans pitié, ni indulgence. Allez-y hardiment. »

Mme Hanska n'aborde plus les livres comme avant son voyage. Elle ne cherche plus dans Mickiewicz le reflet de son propre idéal, l'explication de sa propre angoisse. En dehors des abondantes lectures que son esprit curieux et mûri absorbe, le besoin de se remettre en paix avec sa conscience l'incline vers les questions religieuses, les mystiques l'attirent plus que jamais au point d'effrayer Balzac. « C'est du poison, crie-t-il, très inquiet, c'est un enivrant narcotique [1]. » Il s'agit ici des lettres de Mme Hanska. Et cette recommandation va de pair avec les lectures pieuses. Sous leur influence, il est visible que la jeune femme se détache de son ami. C'est l'amour de Balzac qui a rendu supportable à Éveline le retour à Wierzchownia, mais cette vie de devoir, studieuse et stricte, la reprend si bien qu'elle entrevoit la possibilité d'une rupture. Nous y avons déjà fait allusion à propos de la jalousie exaspérée qui se mêle à ses résolutions pieuses, pour les étayer. Il est donc inutile d'y revenir. D'ailleurs, Mme Hanska ne le « plante point là, comme un mauvais pauvre qui ne sait que le *Pater*... » [2], ainsi qu'il le craint. Mais une résignation mélancolique se glisse dans ses lettres ; elle propose à l'écrivain — qui le repousse violemment — une sorte de compromis amical : « Que votre lettre m'afflige ! Il y règne une profonde tristesse à travers les idées religieuses que vous y exprimez. Il semble que vous ayez perdu tout espoir sur la terre [3]. »

Balzac sent très bien que la chère créature de Genève et de Vienne lui échappe. Que peut-il dire, que peut-il faire ? En appeler au bon sens de son amie : « Croyez-moi, il y a dans les idées religieuses une certaine mesure au delà de laquelle tout est vicieux [4]. » Il précise sa position avec bonne foi : « Je ne suis point orthodoxe

1. *Lettres à l'Étrangère*, t. I, p. 350, 30 septembre, 1er octobre 1836.
2. *Ibid.*, p. 405, 3 juin 1837.
3. *Ibid.*, p. 402, 31 mai.
4. *Ibid.*, p. 403, 31 mai.

http://rcin.org.pl

et ne crois pas à l'Église romaine » [1]. Par ailleurs, il répétera qu'il n'est point de l'Église de Bossuet, mais de celle de Saint-Jean. Les paroles de Mme Hanska l'agitent si profondément qu'il y revient sans cesse : « Cette lettre m'a laissé de longues traces, et je ne saurais dire quelles impressions j'ai éprouvées en lisant l'endroit où vous séparez vos lectures en profanes et en religieuses. Il y a tout un monde entre votre avant-dernière lettre et celle-ci ; vous avez pris le voile. Je suis triste à mourir [2]. »

Nous voici arrivée à la ligne de démarcation qui coupe cette longue période de sept ans. Que ce soit par Massillon, par saint Augustin ou par Saint-Martin dont elle fait sa lecture assidue, Mme Hanska s'attache étroitement au catholicisme et montre à Balzac que, sur cette question primordiale aussi, ils sont séparés. Balzac, prudent, louvoie [3], mais la question est loin d'être réglée. Le meilleur témoignage de l'état d'âme d'Éveline Hanska, à cette époque, c'est l'éducation qu'elle donne à sa fille Anna, éducation si profondément religieuse que la jeune femme en restera marquée toute sa vie.

Anna n'était encore qu'un bébé à Genève. Mais, en grandissant, elle force sa mère à réfléchir sur le problème, toujours troublant pour les belles âmes, de l'éducation. A cette petite fille chérie dont l'esprit précoce commence à s'ouvrir, que donner en pâture ? Mme Hanska n'hésite pas. Si elle a pu subir, dans son enfance, l'influence conjuguée de son père voltairien, de sa mère, rigide catholique, et en souffrir, elle ne veut pas que sa fille connaisse de pareils conflits. Elle lui propose la religion souriante, douce et forte de saint François de Sales. Nous n'avançons pas ce nom au hasard. Les lettres d'Anna écrites à sa mère lorsque, mariée, elle se trouve séparée d'elle, sont à ce sujet bien éloquentes. Le nom du saint, qui écrivit avec tant d'onction et de fraîcheur l'*Introduction à la Vie dévote*, revient sans cesse sous sa plume : « Tout l'esprit de mon bien aimé Saint-François de Sales et de sa digne coopératrice dans cette œuvre sainte revit dans ce cher couvent de la Visitation », écrit-elle à propos du cloître où Lirette Borel est enfermée [4]. Et elle continue avec le même gentil enthousiasme, un peu

1. *Lettres à l'Etrangère*, p. 403, 31 mai.
2. *Ibid.*, p. 403, 1er juin 1837.
3. « Nous ne sommes pas du même avis sur les questions religieuses, mais je serais au désespoir que vous prissiez mes idées ; j'aime mieux vous voir les vôtres, et je ne ferai jamais rien, même croyant avoir raison, pour les détruire », écrit-il habilement (*Ibid.*, p. 417, 19 juillet).
4. Collection Lovenjoul, A 387 *bis*, fol. 336, 9 avril/21 mai 1850.

http://rcin.org.pl

puéril (mais elle a seize ans), qui donne tant de charme à sa correspondance : « Ce cher Saint-François de Sales, je le lis et relis sans cesse avec une douceur et des délices infinies ! [1] » Abreuvée à la fontaine claire et fleurie du catholicisme, Anna reçoit ainsi des impressions fortes que tout son entourage entretient et qui ne s'effaceront jamais. Elle a le goût des lectures pieuses qu'elle sépare soigneusement, comme sa mère, des lectures profanes. « Je lis tous les jours, écrit-elle encore, les *Exercices du Père Croisé.* la vie d'un saint, l'*Introduction à la Vie dévote*, les litanies de chaque jour et le *Veni Creator*. A cela est venu se joindre pour ce mois-ci l'office de la Sainte Vierge, à laquelle l'Église catholique a plus particulièrement consacré le joli mois de mai. Puis, quand il me reste du temps, je lis mon cher et doux Massillon, ce lys entre les prédicateurs. Comment n'a-t-on pas encore canonisé le saint évêque de Clermont [2] ? ».

On devine, en lisant l'exposé de ce programme, quelle enfance choyée et caressée a préparé des sentiments religieux si naïfs et si frais, quels beaux entretiens avec sa mère sur Dieu et les saints, quels offices à Marie, par les doux mois de mai fleuris de Wierzchownia, ont posé leur empreinte sur cette petite âme sensible et délicate. Non seulement l'esprit du christianisme vit en elle, mais elle participe à tous les rites extérieurs, elle fréquente les prêtres, s'intéresse au pape en tant que chef de l'Église [3]. Elle évoque joliment pour sa mère les fêtes de la semaine sainte passée en famille, l'année 1846, à Rome : « C'est aujourd'hui le Jeudi Saint, mais je ne pourrai faire mes dévotions, mon adorée maman chérie, que la semaine prochaine, après les fêtes de Pâques, car le pauvre curé est souffrant et terriblement occupé et, naturellement, j'aime mieux me confesser à lui d'abord, parce qu'il est notre curé, ensuite que c'est un prêtre de beaucoup de mérite, qu'à ses grossiers et ignorants vicaires. Maintenant, mon adorée maman chérie (il sonne juste dix heures), la sublime Église de Saint-Pierre regorge déjà de monde, d'Anglais et d'Anglaises qui cherchent de leurs coudes à se placer convenablement. Le lavement des pieds et la

1. Collection Lovenjoul, A 387 *bis*, fol. 231.
2. *Ibid.*, fol. 336.
3. « Tout ce que le prince Teano dit du gouvernement romain est bien triste... mais je suis très heureuse qu'au moins notre cher Saint-Père n'y soit pour rien. C'est toujours une consolation quand au moins le chef de l'Église est irréprochable sous tous les rapports » (Collection Lovenjoul, A 387 *bis* fol. 107, 15 février 1847.

http://rcin.org.pl

messe du Pape vont commencer ; c'est la première fois que notre Saint-Père Pie IX s'acquitte de cet emploi ; on le promène maintenant sur ce trône, élevé entre deux éventails de plumes d'autruche, dans l'Église. Le prince de Teano, dans son costume antique de colonel des Pompiers, Don Pippo dans son écarlate uniforme de chevalier de Saint-Maurice, vont saluer leurs connaissances, les chambellans et les « monsignori » se pavanent dans leurs jabots de malines et les grands suisses dans leurs bien pittoresques et poétiques costumes, ce qui fait rêver au Moyen-âge. Tout cela cause, parle, admire à qui mieux mieux, mais tout d'un coup un profond silence se fait, le chef vénéré de notre Église se rend à l'autel, suivi de son pompeux cortège de cardinaux, d'*abbati* et de diacres ; tout le monde regarde, les hérétiques avec curiosité, admiration et recueillement. Je me suis laissée entraîner, mon adorée maman chérie, à toutes ces délicieuses réminiscences de notre belle, divine Italie, et nous en parlions justement avant-hier avec mon amour, mon Georges, et notre frère...[1] » Et le 26 mars de la même année, elle écrit de nouveau : « Nous nous sommes levés aujourd'hui de très bonne heure, avant six heures, et nous avons fait nos dévotions ; mon amour adoré les a faites aussi, mon adorée maman chérie ; c'est un être si parfait, si adorable pour sa « Titilunia » que cet ange de mon cœur, de ma vie ! Le bon curé nous a confessés et communiés avec beaucoup d'onction et, malgré sa réputation de grande rigidité et sévérité, je l'ai trouvé un confesseur très indulgent[2] ».

Une autre fois lorsqu'avec son mari elle visita Berlin[3], elle rend compte à sa mère — alors à Dresde — d'une tragédie de Gutzkov, *Uriel Acosta*, à laquelle elle vient d'assister. Elle se pique — sans le moindre pédantisme — de juger si l'auteur ne sent pas le brûlé : « Il emploie son esprit, dit-elle avec indignation[4], à y dépeindre notre sainte religion sous les plus noires couleurs. En un mot, c'est le culte de la raison humaine déifié, c'est le libre examen, la liberté de conscience, que sais-je, moi ! Toutes sortes de belles paroles éloquentes et de grands mots qui cachent.. tant bien que mal le démon de l'orgueil, cette plaie de notre pauvre humanité. »

Mais cette atmosphère de mysticisme et de dévotion qui règne à

1. Collection Lovenjoul, A 387 *bis*, fol. 156, 20 mars 1847.
2. *Ibid.*, fol. 170.
3. En 1846, lorsque mariée à Wiesbaden, elle retourne en Ukraine par petites étapes.
4. Collection Lovenjoul, A 387 *bis*, fol. 39-41, 3 janvier 1847.

http://rcin.org.pl

Wierzchownia est fort pénible à Balzac, parce qu'il comprend bien que cette dévotion élargit encore l'énorme distance qui le sépare de Mme Hanska. Il revient souvent sur ce sujet, parfois avec impatience, comme lorsqu'il écrit : « Je ne me révolte que contre l'envahissement des idées mystiques. Encore est-ce par un admirable instinct de jalousie. Et puis, s'il faut le dire, j'ai *la nature dévote* en horreur. Ce n'est pas la piété qui m'effraie, mais la dévotion. S'envoler par ci par là dans le sein de Dieu, d'accord ; mais autant j'admire ces élans sublimes, autant les pratiques minutieuses me dessèchent. La chicane n'est pas la justice [1]. » Paroles violentes et, sans doute, excessives que Balzac écrit, comme il le dit, dans un élan de jalousie fort légitime. Mais d'autres fois, il se met gentiment à l'unisson de son amie et se complaît dans ce langage symbolique qu'il emploie si souvent avec elle. Après un exposé de ses affaires qui, par extraordinaire, sont pour l'instant assez bonnes, il conclut : « Quelque chose qui vous fera plaisir et qui réjouira votre âme catholique, sera d'apprendre que toutes mes affaires ont pris cette riante tournure depuis un jour où ma mère m'a pendu au cou une médaille bénie... et que je porte religieusement avec une autre amulette que je crois plus efficace [2]. »

C'est dans cette atmosphère religieuse sans équivoque, que vivent les habitants de Wierzchownia. Le mécanisme domestique joue sans accrocs, et les jours s'ajoutent aux jours.

1. *Lettres à l'Étrangère*, t. I, p. 505, 15 novembre 1838.
2. Sans doute le portrait de madame Hanska (note de M. Marcel Bouteron).

http://rcin.org.pl

Chapitre XIV.

Grandeur et misères de la pensée.

Les Martyrs ignorés écrits pendant qu'Éveline lit Wronski. Leur intérêt idéologique et anecdotique. — *Une Fille d'Eve.* Traits épars, dans les situations et le caractère, qui rappellent continuellement l'Étrangère. — Le problème du mariage et les idées respectives de Mme Hanska et de Balzac à ce sujet. — Le d'Arthez des *Secrets de la Princesse de Cadignan.* Ce qu'il a de commun avec le Balzac tel qu'il se peint dans les *Lettres à l'Étrangère.*

Pendant que Mme Hanska mène la calme vie de Wierzchownia, que fait Balzac ? Ses lettres sont l'écho douloureux d'une vie de plus en plus harcelée que la maladie attaque sournoisement : inflammation du cerveau, dépression nerveuse, fatigue. Et les œuvres surgissent cependant pressées, variées. C'est *la Vieille Fille,* c'est la première partie des *Illusions perdues* où Balzac se plaît encore à appeler du nom d'Ève la charmante sœur de Lucien de Rubempré. Plus pâle que ses sœurs Eugénie Grandet et Mme Claës, elle est encore l'image gracieuse de la pureté et du dévouement. Volontaire aussi, décidée — quand son amour et son bonheur sont en jeu — à les protéger de vive force, Ève Séchard est un crayon amoureusement esquissé par Balzac.

Les Martyrs ignorés que Balzac ne reprit point en volume et que la Librairie Calmann-Lévy a publiés sous la rubrique *Œuvres diverses,* nous semblent assez caractéristiques pour mériter un examen particulier. M. Baldensperger voit dans ces curieuses conversations du Café Voltaire — et nous le croyons avec lui — un écho des entretiens que Balzac eut au Quartier Latin, alors qu'il complétait à la hâte son éducation et que son esprit curieux s'ouvrait à toutes les sollicitations. Nous retrouvons encore une fois dans ce court ouvrage un témoignage de la maîtrise de Balzac à présenter ses personnages du dehors, à les camper dans leur atmosphère propre. Il est pour nous hors de doute que le « philosophe » appelé tour à tour Lithuanien et Russe, représente le mathématicien Wronski.

http://rcin.org.pl

Nous n'avons pas à nous attarder sur les coïncidences qui existent entre la description de Balzac et le portrait fait par Mme Wronska. M. Baldensperger, d'ailleurs, a très ingénieusement rapproché du portrait que Mme Wronska a fait avec son mari la description de Balzac, et les deux masques s'adaptent de justesse. Mais le plus curieux, au point de vue qui nous occupe, le voici : tandis que Balzac — après *la Recherche de l'Absolu* — esquisse une autre silhouette de l'énigmatique Polonais, Mme Hanska, dans ses steppes lointaines, lit Wronski assidûment. Rencontre presque fortuite, car Balzac mentionne à peine, dans la correspondance, *Les Martyrs ignorés* et n'y revient plus. Œuvrette écrite en hâte, pour « boucher un trou », elle est cependant précieuse pour qui veut suivre le cheminement des idées de Balzac. Ne jugeons pas les récits qui illustrent l'affirmation de Physidor sur la pensée, instrument dévastateur. Remarquons seulement que le cosmopolitisme de Balzac éclate encore dans maints détails. On sent qu'il s'en donne à cœur joie de présenter à son public dans la même fournée un Slave et un Irlandais auprès de deux bons produits de la province française. On devine quelle joie enfantine il éprouve — selon sa propre expression — à faire boire du vin de Tokay à l'un de ses héros, ce vin des Magyars que seul, pendant très longtemps, on connut en Pologne. Ce vin provient « d'un certain comte Potocki », le « mari de la belle Grecque, celui qui a bâti Sophiovka [*sic*][1]. Là, nous retrouvons Mme Hanska. Il est plus que probable que c'est elle qui raconta à Balzac l'histoire de cette Grecque, dont nous avons parlé dans la première partie de cet ouvrage, à propos de Caroline Rzewuska[2]. Le récit était trop curieux, de cette jolie fille de Constantinople élevée, grâce à sa beauté, au rang le plus haut, à qui on bâtissait une résidence merveilleuse qu'un poète[3] chantait dans de beaux vers sonores, pour que Balzac n'en fît pas un discret rappel.

1. Honoré de Balzac, Œuvres complètes. Paris, Calmann-Lévy, t. XX, p. 360.
2. Voir p. 83.
3. Stanislas Trembecki (1725-1812), connu à Paris sous le nom de « comte de Pruss », où sa vaste érudition d'humaniste et son amour de la vie le firent rechercher par le grand monde et même par la cour. Rentré en Pologne, il s'attacha à la personne du roi Stanislas-Auguste Poniatowski, devint son conseiller littéraire et artistique et, en échange, obtint de lui la dignité de chambellan. Il continua son existence de dilettante épicurien, en écrivant des vers de circonstance, des fables inspirées de La Fontaine et des poèmes descriptifs, dont le plus populaire est celui qui fut connu de Balzac. Le poète y chante les beautés du parc créé par le comte Potocki pour la belle Grecque, dont il avait fait sa femme. Trembecki décrivit ce jardin de féerie avec force de détails. Son

http://rcin.org.pl

Il faut bien dire, si l'on étudie les romans que Balzac écrivit avant la mémorable date du 10 novembre 1841, que l'on y chercherait vainement, parmi les figures féminines, le portrait de Mme Hanska. Le temps et l'éloignement faisaient inévitablement leur œuvre destructrice. L'imagination de l'artiste recueillait des impressions multiples et variées, toujours nouvelles et, si la Polonaise continuait à vivre dans son cœur, ses couleurs perdaient de leur éclat. Aucun ouvrage balzacien de cette longue période de séparation n'est un hommage formel rendu à la bien-aimée, ni l'exaltation de sa personne. Mais combien y relève-t-on de traits, épars ça et là, qui rappellent l'Étrangère, combien de situations analogues à celles de son propre « roman » !

Une Fille d'Ève est encore un jeune être qui gémit sous la main lourde et despotique d'une mère confite en dévotion. Angélique de Granville supporte si difficilement ce régime qu'elle est toute prête « à prendre pour mari le premier homme venu » afin de quitter le plus tôt possible le bel hôtel de la rue Neuve-des-Mathurins. Que s'en suit-il ? Son mari, quoique bon et généreux, a épuisé déjà ses facultés d'aimer et ne peut offrir à la jeune femme qu'une amitié pleine de sollicitude. Nous assistons donc une fois de plus à un tacite drame conjugal, à l'appel de l'amour chez un être qui ne l'a pas encore connu et qui, malgré les préceptes de sa mère, se croit permis d'être heureux. « Oh, pas de reproches », s'écrie-t-elle lorsque sa sœur ose lui rappeler qu'elle ne devrait pas murmurer contre son sort. Et elle continue : « Pour m'en faire, une femme devrait avoir subi les ennuis d'une vie terne et décolorée, en être sortie pour entrer dans le paradis de l'amour ; il lui faudrait connaître le bonheur qu'on éprouve à sentir toute sa vie chez un autre, à épouser les émotions infinies d'une âme de poète, à vivre doublement : aller, venir avec lui dans ses courses à travers les espaces, dans le monde de l'ambition ; souffrir de ses chagrins, monter sur les ailes de ses immenses plaisirs, se déployer sur un vaste théâtre, et tout cela pendant que l'on est calme, froide, sereine devant un monde observateur. Oui, ma chère, on doit soutenir souvent tout un océan dans son cœur en se trouvant, comme

imagination l'emportant, il y plaça même un gymnase, à la manière d'Athènes, et évoqua des discussions philosophiques entre savants. Le principal mérite de ce poème réside toutefois dans sa forme : les vers sont d'un tour souple, aisé et original. Remarquons que les qualités poétiques de Trembecki contribuèrent à enrichir la langue polonaise au XVIIIe siècle. Mickiewicz, à ses débuts, imita son style; il considérait Trembecki comme le meilleur artiste de son temps.

http://rcin.org.pl

nous sommes ici, devant le feu, chez soi, sur une causeuse. Quel bonheur, cependant, que d'avoir à toute minute un intérêt énorme qui multiplie les fibres du cœur et les étend, de n'être froide à rien, de trouver sa vie attachée à une promenade où l'on verra dans la foule un œil scintillant qui fait pâlir le soleil, d'être émue par un retard, d'avoir envie de tuer un importun qui vole un de ces rares moments où le bonheur palpite dans les petites veines ! Quelle ivresse que de vivre enfin ! Ah ! chère, vivre quand tant de femmes demandent à genoux des émotions qui les fuient ! Songe, mon enfant, que pour ces poèmes il n'est qu'un temps, la jeunesse. Dans quelques années, vient l'hiver, le froid. Ah ! si tu possédais ces vivantes richesses du cœur et que tu fusses menacée de les perdre [1]... »

N'est-ce point là le langage qu'aurait pu tenir Mme Hanska et un rapprochement étroit ne s'impose-t-il pas entre la jeune Française attendant avec angoisse sa libération du joug maternel, mais tout de suite insatisfaite de la vie conjugale, et la fille de Justine Rdultowska qui, pour des raisons semblables, se laisse marier à M. Hanski ?

La ressemblance est non moins frappante entre « l'Ève, ennuyée de son paradis de la rue du Rocher » [2] et l'Ève du manoir ukrainien qui rêve à son prince Charmant dont la « sagesse », lui avait dit sa *niania*, allait triompher, pour la mériter, des plus dures épreuves.

Angélique de Vandenesse « se sentait dans l'âme une force immense sans emploi » [3], et ni l'affection protectrice de son mari, ni ses sentiments maternels, ni le succès qu'elle remportait dans le monde ne l'empêchaient de se lasser d'une vie paisible et sans secousse. Elle avait soif de la grande passion dont on parlait autour d'elle, avec tous les périls qu'elle comporte ; elle rêvait à un être extraordinaire. Et lorsqu'elle rencontra Raoul Nathan, « elle trouva beau d'être une Providence humaine » pour lui : « soutenir de sa main blanche et faible ce colosse à qui elle ne voulait pas voir des pieds d'argile, jeter la vie là où elle manquait, être secrètement la créatrice d'une grande fortune, aider un homme de génie à lutter avec le sort et à le dompter, lui broder son écharpe pour

1. *Une Fille d'Ève*, t. IV, pp. 81-82.
2. *Ibid.*, p. 108.
3. *Ibid.*, p. 93.

http://rcin.org.pl

le tournoi, lui procurer des armes, lui donner l'amulette contre les sortilèges et le baume pour les blessures [1] ! »

Donc, pour les deux jeunes femmes, même début dans la vie, mêmes aspirations, mêmes rêves. Voici leur existence mêlée à celle de deux hommes hors pair, à différents degrés, bien entendu. Là, se séparent, d'ailleurs, les routes des deux héroïnes balzaciennes. La rencontre d'Éveline avec son grand homme est décisive et l'engage tout entière. Quant à Mme de Vandenesse, elle aperçoit trop tard sous « l'armature de carton peint » de Raoul Nathan, un poseur, un « habile déclamateur », « un comédien de bonne foi » [2], un écrivain non sans talent, mais incapable du moindre effort, un arriviste voulant « la fortune sans le travail », « le succès sans peine » [3]. Mais si le caractère des deux hommes diffère totalement, le genre de vie que mène Nathan n'est pas sans rappeler les journées harcelées du romancier et sert de prétexte pour Balzac à un plaidoyer *pro domo*. Il reconnaît que les femmes ont le droit d'exiger autant qu'elles donnent, mais ne peut s'empêcher de gémir, comme il le fait souvent dans les lettres à l'Étrangère, sur cette incompréhension féminine des nécessités de l'existence : « Peu de femmes, s'écrie-t-il, connaissent les embarras de l'existence chez la plupart des hommes, qui tous ont une position à se faire, une gloire en train, une fortune à consolider. Aujourd'hui les gens dont la fortune est assise se comptent, les vieillards seuls ont le temps d'aimer, les jeunes gens rament sur les galères de l'ambition comme y ramait Nathan. Les femmes, encore peu résignées à ce changement dans les mœurs, prêtent le temps qu'elles ont de trop à ceux qui n'en ont pas assez ; elles n'imaginent pas d'autres occupations, d'autre but que les leurs. Quand l'amant aurait vaincu l'hydre de Lerne pour arriver, il n'a pas le moindre mérite ; tout s'efface devant le bonheur de le voir ; elles ne lui savent gré que de leurs émotions, sans s'informer de ce qu'elles coûtent... [4] »

L'Angélique de Balzac, exigeante comme Mme Hanska, éprouve aussi les mêmes sentiments : « elle recevait les agitations de cette vie à tourbillons, communiquées par une plume habile et amoureuse ; elle baisait ces lettres écrites au milieu des batailles livrées

1. *Une Fille d'Ève*, p. 134.
2. *Ibid.*, p. 105.
3. *Ibid.*, p. 107.
4. *Ibid.*, p. 145.

http://rcin.org.pl

par la presse, prélevées sur des heures studieuses ; elle sentait tout leur prix... [1] »

Là ne s'arrêtent pas les similitudes entre les deux femmes et leur situation. Bien d'autres traits, bien d'autres attitudes de la comtesse de Vandenesse évoquent Éveline. On se rappelle quels tremblements faisait éprouver à Balzac la passion ardente de la jeune Polonaise, à Genève et à Vienne. Angélique de même se soucie peu de l'opinion publique, car « les sentiments purs se compromettent avec un superbe dédain qui ressemble à l'impudeur des courtisanes » [2]. Et Balzac, moraliste et peintre de mœurs, de conclure : « La société ne l'est point [indulgente] ; elle fuit la femme qui fait un éclat, elle ne veut pas qu'on cumule un bonheur complet et la considération [3]. »

Remarquons que, depuis sa rencontre avec Mme Hanska, le thème de la femme mariée trop jeune à un mari plus vieux et qu'elle n'aime pas, se rencontre avec une grande fréquence sous la plume de Balzac. Il est traité tout au long dans *le Lys dans la Vallée*, il reparaîtra plus d'une fois dans l'œuvre de l'écrivain.

A quel point la question du mariage préoccupe Balzac, on s'en rend compte dans la lettre qu'il écrit à Mme Hanska, après sa visite à Nohant. Causant avec George Sand des « grandes questions du mariage et de la liberté » [4], il donne son avis sans ambages : « Je suis tout à fait pour la liberté de la jeune fille et l'esclavage de la femme, c'est-à-dire que je veux qu'avant le mariage elle sache à quoi elle s'engage, qu'elle ait étudié tout, puis que, quand elle a signé le contrat, après en avoir expérimenté les chances, elle y soit fidèle ». Il est probable que ces idées, présentées par Balzac comme siennes, lui viennent en réalité des longues conversations entre lui et Mme Hanska, au cours de leurs rencontres. Nous pouvons affirmer sans crainte qu'à ces idées sur le mariage Mme Hanska fut toujours attachée, puisqu'elle laissa sa fille choisir elle-même, après l'avoir mise en garde contre la précipitation. Balzac, par contre, ne fit pas preuve de la même fidélité à son idée, en plaidant contre Georges Mniszech pour son « Silésien » dont il envisageait la situation avec tant de complaisance. D'autre part, nous constatons un désaccord dans la pensée des deux amis au sujet du divorce. Il est probable que le sentiment de Mme Hans-

1. *Une Fille d'Ève*, p. 160.
2. *Ibid.*, p. 134.
3. *Ibid.*, p. 194.
4. *Lettres à l'Étrangère*, t. I, p. 463, 2 mars 1838.

http://rcin.org.pl

ka à ce propos subit des modifications et que, admettant peut-être le divorce à Genève, au plus fort de sa liaison avec Balzac, elle en rejeta l'idée par la suite, sous l'influence de sa piété croissante. Lorsqu'elle se plaint « des divorces en Pologne », elle a certainement accepté l'idée de rester attachée pour toute sa vie à M. Hanski, en épouse résignée. Mais Balzac prend position immédiatement : « Nous faisons ici tous nos efforts pour faire réintégrer l'admirable titre du divorce dans le code civil, tel que Napoléon l'avait fait combiner, qui satisfaisait à tous les malheurs sociaux, sans laisser prise au libertinage, au changement, au vice ou à la passion. C'est la seule institution qui puisse rendre les mariages heureux. Il y a dans Paris quarante mille ménages sur parole, sans contrat ni religieux ni civil, et c'est les meilleurs, car chacun craint de se perdre [1]. »

Une Fille d'Ève nous évoque encore d'une manière plus indirecte, mais non moins éclatante, l'influence occulte de Mme Hanska. Presque à chaque page nous relevons des phrases qui semblent prises, encore toutes chaudes, à la correspondance avec l'Étrangère. Elles traduisent la même adoration, le même goût de la pureté, le même espoir en l'étoile qui brille : « Une femme noble et pure est comme une conscience sans tache » [2], écrit-il. Et encore : « Les femmes n'imaginent pas que du fond de notre fange nous levions nos yeux vers le ciel pour y adorer sans partage une Marie [3]. »

Nous accusera-t-on d'une petite malice, si nous pensons aussi que Balzac jugeait ses propres lettres, en écrivant d'autre part à propos de celles de Nathan : « Ses lettres à Marie [Angélique] étaient des chefs-d'œuvre d'amour, de grâce et de style [4]. »

* * *

« Je viens de donner le dernier regard à *une Princesse parisienne*; c'est la plus grande comédie morale qui existe. C'est l'amas de mensonges par lesquels une femme de trente-sept ans, la duchesse de Maufrigneuse, devenue princesse de Cadignan par succession, parvient à se faire prendre pour une sainte, une vertueuse, une pudique jeune fille, par son quatorzième admirateur... Le chef-

1. *Lettres à l'Étrangère*, t. I, pp. 502-503, 15 novembre 1838.
2. *Une Fille d'Ève*, p. 110.
3. *Ibid.*, p. 167.
4. *Ibid.*, p. 158.

http://rcin.org.pl

d'œuvre est d'avoir fait voir les mensonges comme justes, nécessaires, et de les justifier par l'amour. » Tels sont les termes par lesquels Balzac annonce une nouvelle œuvre à Mme Hanska, le 15 juillet 1839.

Dans *les Secrets de la Princesse de Cadignan*, nous percevons encore l'écho des *Lettres à l'Étrangère*, écho très net, indéfiniment répercuté. Il ne s'agit plus d'identifier cette nouvelle héroïne avec Mme Hanska. La princesse de Cadignan n'a rien de commun avec notre Polonaise. Mais le Daniel d'Arthez — que nous y voyons — est peint avec les mêmes traits que le Balzac des *Lettres*. Nous savons que le romancier se présente à Mme Hanska dans toute la correspondance sous un aspect idéalisé, qu'il a accentué pour elle quelques traits de son caractère et en a escamoté quelques autres. Eh bien ! les mots mêmes qu'il emploie pour se décrire à Éveline, il les utilise pour présenter son d'Arthez. On sait par *Illusions perdues* quel bel idéal d'écrivain honnête et sans concession au public s'incarnait dans l'ami de Lucien de Rubempré. Balzac lui faisait alors mener l'existence misérable et laborieuse qu'il avait vécue lui-même rue Lesdiguière [1]. *Les Secrets de la Princesse de Cadignan* nous montrent un d'Arthez parvenu à la pleine maturité. « Quoiqu'il arrivât à l'âge grave de l'homme, à trente-huit ans, il conservait une fleur de jeunesse due à la vie sobre et chaste qu'il avait menée, et comme tous les gens de cabinet, comme les hommes d'État, il atteignait à un embonpoint raisonnable. Très jeune, il avait offert une vague ressemblance avec Bonaparte général. Cette ressemblance se continuait encore, autant qu'un homme aux yeux noirs, à la chevelure épaisse et brune, peut ressembler à ce souverain... [2] » Ne voilà-t-il pas, surgi au milieu d'une page, un Balzac sans transposition, proprement le Balzac des lettres à Éveline, qui revient tant de fois, pour calmer sa jalousie, sur sa « vie chaste, monacale, hors du monde ». « Pour bien comprendre la subite transformation de cet illustre auteur, écrit encore Balzac à propos de l'amour que son héros éprouve pour la belle Diane, il faudrait savoir tout ce que la solitude et le travail constant laissent d'innocence au cœur, tout ce que l'amour réduit au besoin et devenu pénible auprès d'une femme ignoble, développe de désirs et de fantaisies, excite de re-

1. Voir entre autres détails la description pleine de verve des repas chez Flicoteau dans *Illusions perdues*.
2. *Les Secrets de la Princesse de Cadignan*, t. XVI, p. 336.

http://rcin.org.pl

grets et fait naître de sentiments divins dans les plus hautes régions de l'âme » [1]. Ne croirait-on pas lire ici quelques-uns de ces beaux thèmes lyriques que Balzac adressait à Éveline pendant cette période qui va de l'entrevue de Vienne à la mort de M. Hanski ? « Le génie seul a la foi de l'enfance, la religion de l'amour... [2] », dit aussi Balzac, et ces paroles rejoignent le : « Je vous aime comme un enfant, comme un collégien », des *Lettres à l'Étrangère*. Mieux encore : d'Arthez, tout comme Balzac, « remarqua le surprenant phénomène de la seconde vue morale que l'homme exalté par l'amour trouve en lui-même » [3].

Toute lointaine, toute trompée qu'elle soit, l'Étrangère conserve sur son grand homme, sur sa sensibilité, sur ses pensées, sur son vouloir, la plus authentique influence.

1. *Les Secrets de la Princesse de Cadignan*, pp. 334, 336.
2. *Ibid.*, p. 313.
3. *Ibid.*, p. 330.

http://rcin.org.pl

Chapitre XV.

Pierrette et la fille d'Éveline

Comparaison entre l'héroïne du roman et la fille de Mme Hanska : leur enfance choyée, leur même naïveté, leur pureté, leur gaieté, leur piété. — L'éducation d'Anna. Les soins qui l'entourent. — Anna à Saint-Pétersbourg : la fête de Péterhof. — Ses fiançailles avec Georges Mniszech. Parallèle avec la pauvre Pierrette. — Le mariage d'Anna. La dilapidation de sa fortune. La folie de son mari, la mort de sa mère. — Sa retraite au couvent de la Croix et sa mort, en 1915.

« La première œuvre un peu *jeune fille* que je ferai, je la dédierai à Anna » écrit Balzac à la chère Égérie le 2 juin 1839, alors qu'il a conçu déjà *Pierrette*. Celle-ci est en effet tout équipée dans la lettre suivante : « J'aurai, d'ici à quelques jours, une délicieuse petite histoire [1]... raconte le romancier avec gentillesse, tout heureux de témoigner publiquement son affection pour la fille de son amie, qui pourra être lue par Anna ». Et Anna lira en effet la navrante histoire, comme plus tard la liront les petits Français, recevant le livre « à la distribution des prix ». Balzac, pour faire à son héroïne un cadre qui la mettrait en valeur, comme le petit bonnet tuyauté de Pierrette arrivant chez les Rogron fait ressortir sa mignonne petite figure, choisit Provins, posé comme un oiseau au milieu de la Brie. Les champs de blé et les prairies qui l'encerclent, parent ses vieux murs d'une incomparable fraîcheur. Les rues tranquilles, une sorte de naïveté répandue partout, concourent à accentuer la délicieuse opposition que nous propose cette ville à la fois si antique et si jeune.

Ce que Balzac sait de l'existence comblée, choyée d'Anna, le pousse-t-il à faire, par contraste, le portrait d'une enfant délicatement sensible, comprimée d'abord, puis martyrisée avec une science affreuse par d'odieux parents ? Pierrette, en Bretagne, est, comme Anna, une petite fille aimée de tous, un petit oiseau pépiant et sautillant sans contrainte, que tout le monde regarde

1. *Lettres à l'Étrangère*, t. I, p. 518.

http://rcin.org.pl

vivre avec attendrissement .Elle ressemble à Anna, à l'âge où les petits ne savent rien des conditions de l'existence, de l'état social, où l'enfant riche comme l'enfant pauvre a les mêmes plaisirs, à condition qu'il soit entouré d'une famille qui l'aime. Mais la divergence absolue des deux routes s'accuse au sortir de la prime jeunesse. Avec son habituelle précision de réaliste que tempère une émotion voilée, Balzac nous fait assister au lent martyre de la petite Bretonne, innocente proie de deux imbéciles. Aucune mièvrerie dans cette histoire, mais la fraîcheur d'âme la plus exquise. La tendresse de Pierrette et de Jacques Brigaut est toute suave, sans jamais tomber dans le convenu et l'artificiel. Balzac, peintre de mœurs, ne peut offrir à sa petite amie un récit à la fois plus vrai et plus émouvant. Mais il lui donne en même temps une sorte d'image transposée d'elle-même. Sans prétendre que Pierrette soit une Anna malheureuse, nous allons voir, puisque l'occasion s'offre d'étudier de plus près la fille de Mme Hanska, quels rapprochements s'imposent, quels contrastes s'éclairent dans ces deux vies, la réelle et la fictive.

Anna est le cinquième enfant de Mme Hanska, le seul qui lui soit resté [1]. On devine donc facilement quelle tendresse débordante le père et la mère lui réservent et à quel point cette petite fille est le centre de leurs préoccupations. Son éducation est l'objet des plus grands soins, mais se développe sans contrainte. Anna restera toujours primesautière et babillarde, parce que de bonne heure elle est habituée à s'exprimer librement, sans jamais franchir les bornes du respect. Dans un foyer où règne — à défaut de sentiments plus vifs — la bonne harmonie et la déférence mutuelle et où l'enfant se sent aimée avec une égale chaleur, ses dispositions de cœur se développent ; rien ne vient réprimer les élans de sa sensibilité. Vive, d'une gaîté qui frôle souvent la pétulance, on la voit fort bien, comme nous la montre Balzac, « faisant voler sa pèlerine dans les massifs de Wierzchownia ». La pauvre Pierrette, au contraire, ayant cessé d'être la poupée des premiers mois à Provins, Pierrette, « ce joli écureuil », encore si proche d'Anna, est atteint de mille façons par : « Ne touche pas à cela, Pierrette! » et par ces sermons continuels sur la manière de se tenir. Pierrette se courbait la poitrine et tendait le dos ; sa cousine la voulait droite comme elle qui ressemblait à un soldat présentant les

1. Il est impossible de bien comprendre Mme Hanska, si l'on oublie un instant qu'elle est la maman d'Anna.

http://rcin.org.pl

armes à son colonel ; elle lui appliquait parfois de petites tapes dans le dos pour la redresser. La libre et joyeuse fille du Marais apprit à réprimer ses mouvements, à imiter un automate [1]... Les expressions caressantes de cet ange étaient reçues comme des grimaces. Les roses d'affection qui s'élevaient si fraîches, si gracieuses dans cette jeune âme, et qui voulaient s'épanouir au dehors, étaient impitoyablement écrasées [2]. »

Pas de tyran domestique de cette sorte chez Anna. Sa gouvernante l'adore et nous possédons, grâce à l'obligeance extrême de Mme de Forsanz, la photographie d'un portrait qui les représente toutes deux, gentiment serrées l'une contre l'autre. Très vite, elle devient l'amie de sa mère qu'elle ne quitte pas. Est-ce à ce contact continuel avec une femme distinguée — pour qui l'enfant n'est pas un objet qu'on tient à l'écart — que mûrit si vite l'esprit d'Anna, en lui laissant cependant les grâces de l'enfance ? Petite encore, elle doit réclamer des livres à son père car celui-ci lui écrit de Kiew : « Chère Anusia, je ne t'ai pas écrit, car j'étais très occupé. Je t'ai acheté peu de livres, car il n'y en avait point chez Glücksberg. J'en ai trouvé tout de même quelques-uns pour toi, notamment *le Petit voyageur en France*, et d'autres encore. Je t'embrasse bien affectueusement. Fais mes amitiés à Mlle Borel [3]. » On sent ici la sollicitude du papa qui se traduit encore dans une lettre de M. Hanski à Balzac, pleine de détails sur l'enfant chérie : « Ils [vos ouvrages] nous donnent jusqu'à l'illusion de vous voir même jouer avec Anna, qui, de jour en jour, devient plus gentille. C'est déjà une grande dame qui commence à toucher du piano, et promet d'avoir un talent distingué. Elle a aussi un goût, une passion décidée pour la lecture, je ne peux plus lui trouver de livres analogues à son âge ; nous avons épuisé les librairies de Saint-Pétersbourg [4]. » Et plus loin, il ajoute : « Ce n'est que dans deux ans que nous nous proposons de faire un voyage pour l'éducation de la petite Anna... »

Comme Pierrette, la petite Polonaise a la piété la plus vive, la plus candide, et elle la gardera toute sa vie. Telle nous la croyons petite fille, telle elle restera : infiniment attachante, avec un cœur inépuisable, câline et gaie, un peu chatte, gourmande en même

1. *Pierrette*, t. IX, pp. 70-71.
2. *Ibid.*, p. 75.
3. Nous devons ce document à la générosité de Mme Jaxa-Chamiec.
4. *Lettres à l'Étrangère*, t. I, pp. 330-331, 15 mai 1836.

http://rcin.org.pl

temps que très raffinée dans ses goûts gastronomiques [1], gentiment bavarde, de répartie prompte, à la fois très naïve et très raisonnable, petit personnage bien décidé à ce qu'on s'occupe de lui, mais n'en abusant pas. Avec cela, musicienne excellente et si compréhensive qu'elle arrache cette exclamation à Balzac :« Dites-moi donc l'âge d'Anna, qui comprend Beethoven [2]. »

Aussitôt après la mort de M. Hanski, Balzac se rendra compte — sans doute avec un peu d'amertune, mais il le cachera soigneusement — de l'importance de cette petite personne. Qu'on nous permette donc d'anticiper sur les événements et de raconter un peu au long l'histoire de l'enfant adorée qui semblait vouée, à cause de sa grande fortune, à une vie de bonheur et de luxe et qui termina cependant son existence dans un état de fortune presque voisin du dénuement. Le procès qu'il faut suivre aussi bien que le souci de l'éducation d'Anna, amènent à Saint-Pétersbourg la mère et la fille. Et Anna, de plus en plus séduite par la musique, suit les concerts assidûment. Nous avons déjà parlé plus haut de ceux de Liszt, mais toutes les manifestations artistiques l'intéressent, et sa mère la conduit partout avec plaisir. Nous retrouvons, dans le Journal de Mme Hanska, un écho des fêtes de Péterhoff : « Nous avons été voir la fête de Péterhoff avec Anna », raconte-t-elle. Et après avoir fait une brillante description du palais et des jardins illuminés, elle continue : « Anna était transportée, sa nature impressible était électrisée, on nous fit monter dans une ligne [3] aux armes et à la livrée impériale, et nous parcourûmes en tous sens le parc illuminé, en suivant Leurs Majestés et leur brillante cour. On entendait une musique guerrière se mêler aux bouillonnements des cascades écumantes, et les eaux tranquilles des bassins de granit réfléchissaient les feux qui les entouraient, tandis que les jets d'eau lançaient leurs fusées humides dans les nuées, d'où elles retombaient en myriades de perles éblouissantes. Nos yeux étaient fatigués et peut-être notre admiration aussi, nous avions besoin de repos, et cependant il nous fallut encore accepter un souper fort élégant chez Mme de Gérebtzoff. Les jeunes personnes y firent honneur, quant à moi, j'y assistai inactive, hébétée par la fatigue de la journée et luttant en vain contre les tentatives d'un sommeil

1. Comme il ressort des lettres d'Anna à sa mère et comme nous l'a raconté sa tante par alliance, Mme Jaxa-Chamiec.
2. Anna avait à ce moment-là 13 ans (*Lettres à l'Étrangère*, t. II, p. 27, 9 avril 1842).
3. Espèce de longue voiture très étroite.

http://rcin.org.pl

gigantesque qui m'attaquait obstinément, malgré le monde jeune et charmant qui m'entourait... Pour faire plaisir à Anna, continue Mme Hanska dans sa narration, qui peut-être ouvrira un jour ce livre, je nomme ici les personnes qui étaient dans la ligne avec nous pendant notre traversée féerique. C'étaient les deux princesses Radziwill, Stéphanie et Wanda, les deux comtesses Mengden, Lise et Olga, la princesse Alexandrine Labanoff, Mlle Eugénie de Balk et Mlle Lydie Gérebtzoff. Nous étions neuf femmes et moi, hélas, leur doyenne ! [1] » On voit donc que rien ne manquait à l'enfant chérie pour exciter son imagination et parer sa mémoire des impressions les plus diverses.

Nous trouvons, dans l'ouvrage cité de Mme Jezierska, un amusant et, semble-t-il, assez véridique tableau des deux femmes lorsqu'elles reviennent de Saint-Pétersbourg : « J'ai vu à Mlynów, raconte la mémorialiste, à la fin de mai 1844, Mme Hanska. C'est une femme de trente-six ou trente-huit ans, très agréable encore... Sa fille est une héritière de huit à neuf millions, et elle n'est pas jolie, mais très spirituelle et tant soit peu bavarde comme tous les Rzewuski. Elle a beaucoup de gaîté et un caractère très prononcé, comprenant fort bien sa position avantageuse et décidée à n'épouser qu'un homme qui aura un très beau nom et un vieux château à souvenirs historiques [2]. » On voit, par cette dernière phrase que le romantisme à la mode avait trouvé moyen de se nicher dans cette jeune cervelle. Mais la nuée d'adorateurs qui entourent la jeune fille ne lui fait point perdre la tête. D'autre part, nous l'avons dit [3], Mme Hanska est bien décidée à laisser Anna suivre son goût, et, le bon oncle Henri Rzewuski aidant, Anna rencontre un jour celui qui sera l'élu de son jeune cœur. « Vous savez, rappelle-t-elle à sa mère, que j'ai toujours eu une sympathie particulière pour ce cher oncle, comme si j'avais eu le pressentiment que je lui devais une petite partie de mon bonheur, puisque c'est lui qui le premier nous a fait connaître mon Georges, mon ange, mon amour adoré. » Anna choisit donc, et choisit bien. Georges Mniszech possède un doux visage de saint, des yeux de mystique, qui éclairent étrangement sa figure encadrée d'une barbe blonde. Très cultivé, avec un esprit ouvert, il s'intéresse avec passion à l'entomologie. Une mauvaise langue assez spirituelle, dont nous

1. Collections Lovenjoul, A 381 *bis*, fol. 17-18, juillet 1843.
2. *La vie des châteaux et des manoirs dans les pays frontières*, p. 74.
3. Première partie, p. 77.

http://rcin.org.pl

avons parlé dans la première partie, Mlle Bystrzonowska, écrit à son frère, en 1845, au moment où le séjour de Balzac à Dresde occupe toute la société : « Mme Hanska fait épouser à sa fille unique, qui est à la tête de quatorze millions [on voit que la fortune d'Anna est diversement évaluée] le comte Georges Mniszech. On dit beaucoup de bien de lui. Quant à Balzac, il prétend que c'est un pédant auquel il faudrait attacher plusieurs paires d'ailes de papillon [1]. » Étant donné la manie du comte, le propos est assez drôle. D'autre part, il est certain que Balzac, au début, témoigne quelque froideur au fiancé contre lequel il a pris parti. Mais il n'importe. Les deux jeunes gens s'aiment d'un amour que les années n'éteindront pas, et le spectacle de cette tendresse mutuelle sans cesse renouvelée, est pour Mme Hanska la meilleure récompense qu'elle puisse désirer.

Si Anna, à cette époque de sa vie où retentit partout « son joli petit rire qui ressemble à un gazouillement d'oiseau », relit le livre que son vieil ami lui a dédié, elle doit instinctivement comparer son sort à celui de la petite Bretonne. Pauvre Pierrette ! Un amour enfantin occupe son cœur, un amour frais, parfumé, plein d'une exquise poésie. Mais des obstacles insurmontables et odieux l'empêchent de suivre les mouvements de son cœur. Sur l'enfant pauvre et orpheline, le poids de la vie s'abat si fort qu'elle succombe ; Anna aussi délicate, aussi avide d'affection, aurait eu le même sort, peut-être, en pareilles circonstances. Faisant sur elle-même un légitime retour, Anna adore sa mère de ne pas mettre d'obstacles à son propre mariage ; elle mesure mieux son bonheur. Rien ne manque en effet, pour que celui-ci soit complet. Les fiançailles ne sont qu'un long voyage de Dresde à Paris, des bords du Rhin à Rome. Et partout on la gâte, et partout elle promène son petit sourire enchanté. Chaque heure amène une jouissance particulière qu'Anna goûte en connaisseuse. Un tel amour de la vie, allié à tant d'heureuses circonstances, se rencontre rarement. Il est étayé par une santé d'airain et dont elle se montre fort reconnaissante à sa mère : « Comment, chère adorée maman, n'aurais-je pas une santé d'une force extraordinaire, avec tous les si tendres soins qui m'ont été prodigués dans mon enfance, et tout ce que vous avez fait, chère adorée maman, pour me la donner, cette santé que je vous dois si complètement [2]... »

1. Bibliothèque Polonaise à Paris, manuscrit nº 322.
2. Collection Lovenjoul, A 387 *bis*, fol. 62. 17 janvier 1847.

http://rcin.org.pl

« Zéphyrine, écrit Balzac à Georges Mniszech à cette époque heureuse, est la jeune fille la plus *naturelle* que j'aie jamais vue au milieu des sphères les plus raffinées de la société. Si vous aviez quarante-sept ans comme moi, et si vous aviez observé le monde depuis trente ans, comme moi, vous seriez dans une admiration profonde de ce caractère ingénu, car c'est la vraie ingénuité, la perle dans sa coquille. Je souhaite bien vivement d'être auprès de vous, lorsque vous aurez une comtesse [Georges], car ce vœu est bien naturel chez le pauvre Bilboquet, qui connaît Anna depuis l'âge de quatre ans [1]. »

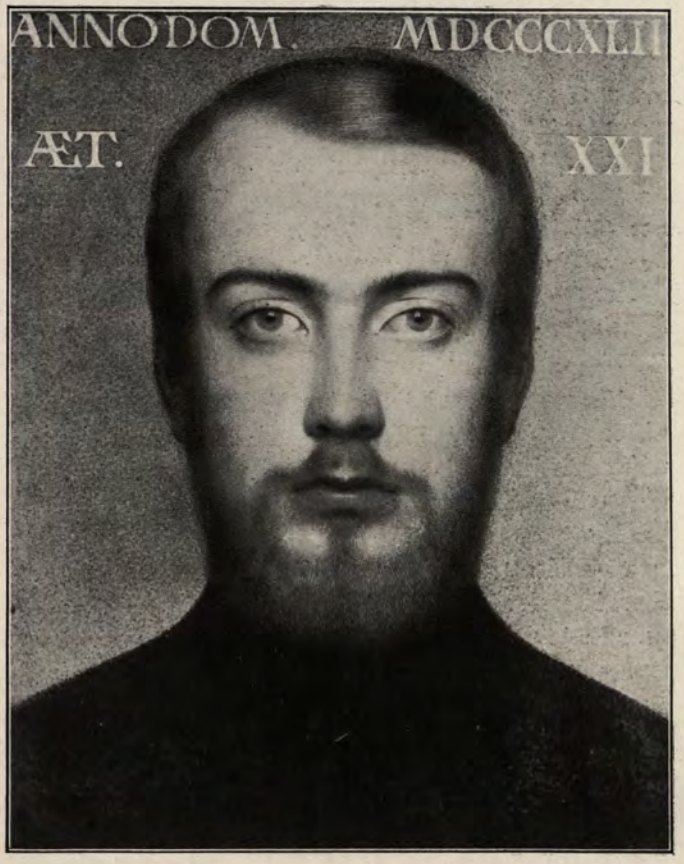
« Naturelle et ingénue »... Balzac choisit lui-même avec son merveilleux sens psychologique les deux adjectifs qui peignent le mieux le caractère de sa petite amie.

Le mariage, auquel Balzac assiste, se célèbre à Wiesbaden. Mme Hanska vient de faire à sa fille le don de tous ses biens. Le vieil oncle original et pas commode — celui du procès — que la gentillesse d'Anna a, lui aussi, séduit, laisse entendre qu'elle sera son unique héritière. En effet, il meurt le 31 mai 1847, et sa belle fortune revient à l'enfant préférée, par un acte de donation dont nous possédons le texte et qui évince sans discussion un autre neveu, au profit d'Anna. Quelle créature peut se vanter de posséder à la fois tant de trésors, au moment précis où il est possible d'en jouir ? Amour, fortune, jeunesse, santé, toutes ces brillantes parures emplissent la corbeille de la jeune femme. Que, par contraste, la mort de Pierrette nous paraît plus déchirante ! Pas de blanche robe d'épousée, mais le cercueil de bois que Jacques Brigaut passe la nuit à raboter et à ajuster, enlevant « d'un seul coup de rabot un ruban de bois humide de ses larmes ! » [2] Nous ignorons les sentiments que Balzac éprouva dans la chapelle de Wiesbaden — où il vit marier « ses enfants » — mais s'il pensa, par une association d'idées bien naturelle, à Pierrette, fille de son esprit, il dut être saisi par la flagrante opposition de ces deux vies.

Anna se séparant (pour la première fois) de sa mère, éprouve le premier chagrin profond de sa vie. Elle reprend avec son mari le chemin de l'Ukraine, où chaque étape est un prétexte à de nouveaux plaisirs : concerts, promenades, bals, théâtres. A Berlin, on va applaudir Mme Viardot. La gourmande Anna sait apprécier, au cours du voyage, l'abondance et la variété des provisions :

1. *Lettres à l'Étrangère*, t. III, pp. 298-299, 5 juillet 1846.
2. *Pierrette*, p. 160.

http://rcin.org.pl



COMTE GEORGES MNISZECH

http://rcin.org.pl

http://rcin.org.pl

le pâté de foie du Périgord obtient de la jeune femme une page lyrique.

Les deux jeunes époux arrivent enfin pour leur visite de noces dans la propriété de Mme Mniszech, la mère de Georges. Les lettres qu'Anna envoie alors à sa mère, où nous avons déjà tant puisé, peignent la joie de se trouver dans la famille de son bien-aimé. Anna, coquette pour plaire à son mari et aimant d'instinct les toilettes, parle de ses jolies robes, de ses bijoux, du beau linge qu'elle range avec amour dans les armoires, des parfums qu'elle prend plaisir à respirer, et se peint dans chaque phrase avec candeur. Elle conquiert sa belle-mère, charmée par tant d'entrain, par une si enfantine gaieté, mêlée à une culture si étendue : « Elle ne m'aurait pas mieux aimée, si j'étais née sa fille », s'exclame-t-elle avec un naïf orgueil [1]. Anna tourne la tête à un bon chapelain qui part du château, ravi de la petite comtesse. Elle interroge avidement le précepteur de son mari qui l'a connu enfant, pendant que Georges Mniszech s'occupe « à faire prendre des bains de sable mouillé et d'esprit de vin à ses insectes ». La passion du comte est le prétexte à de bien jolies descriptions. Son entourage le flatte et s'ingénie à lui procurer toutes sortes d'accessoires pour loger ses innombrables coléoptères.

Lorsque Georges et Anna doivent se rendre dans le magnifique château de leur frère, à Wisniowiec, célèbre parce qu'il a vu dans ses murs la fameuse tsarine Marina Mniszech, la jeune femme écrit : « Ce cher et excellent frère s'est donné toutes les peines du monde pour nous arranger l'appartement le plus chaud, le plus joli et le plus confortable... Il a arrangé aussi une jolie surprise pour mon petit ange, en lui faisant de délicieuses petites armoires vitrées pour sa collection [2]. » Mais si chacun se prête à l'innocente manie de Georges, lui-même en rit et signe avec une gravité bouffonne, dans ses lettres à sa belle-mère : « Gringalet coléoptère et chinophile ».

Mais qu'on ne croie pas la vie d'Anna, chez sa belle-mère ou à Wisniowiec, livrée aux puérilités. Tout en croquant des bonbons, elle lit avec avidité. Nous avons parlé de ses lectures pieuses au chapitre précédent, mais ce ne sont pas les seuls aliments de la jeune femme. Elle s'offre les *Mémoires du Cardinal de Retz* comme distraction et paraît très bien en goûter l'esprit et le style. *Les*

1. Collection Lovenjoul, A 387 *bis*, fol. 50, 11 janvier 1847.
2. *Ibid.*, fol. 47, 9 janvier 1847.

http://rcin.org.pl

Soirées de Saint-Pétersbourg l'intéressent vivement. Elle se passionne pour les livres de Balzac. Elle en parle avec une connaissance judicieuse et un enthousiasme qui doit bien réjouir le cœur du vieil ami. Elle ne se défend même pas d'un faible accusé pour Vautrin !

Une seule ombre à cette vie : le regret de ne pas avoir d'enfants. « La reine d'Espagne qui est grosse ! dit-elle avec dépit. Mais c'est que c'est tout à fait impertinent pour moi. Nous nous sommes mariées à deux jours de distance... Mais patience ! [1] » Cependant, ni la petite Ève, « tout le portrait de ma chère maman adorée », ni le petit garçon tant désiré, ne viennent apporter à la jeune femme l'ultime bonheur qu'elle réclame.

Avec le chagrin lancinant de ne pas avoir d'enfants, Anna ouvre la série des peines sans nombre qui endeuilleront l'autre versant de sa vie et dont le spectacle nous pousse à une méditation mélancolique. Quel jeu des compensations impose ici sa loi ? Lorsque Mme Hanska — devenue Mme de Balzac — quitta Wierzchownia pour Paris, Anna éprouva la deuxième très grande douleur de son existence. Nous savons à quel point cette mère chérie lui était précieuse et de quelle tendresse exubérante, mais profonde, elle l'enveloppait, et nous pouvons imaginer quel déchirement provoque la séparation, malgré la tendresse du mari.

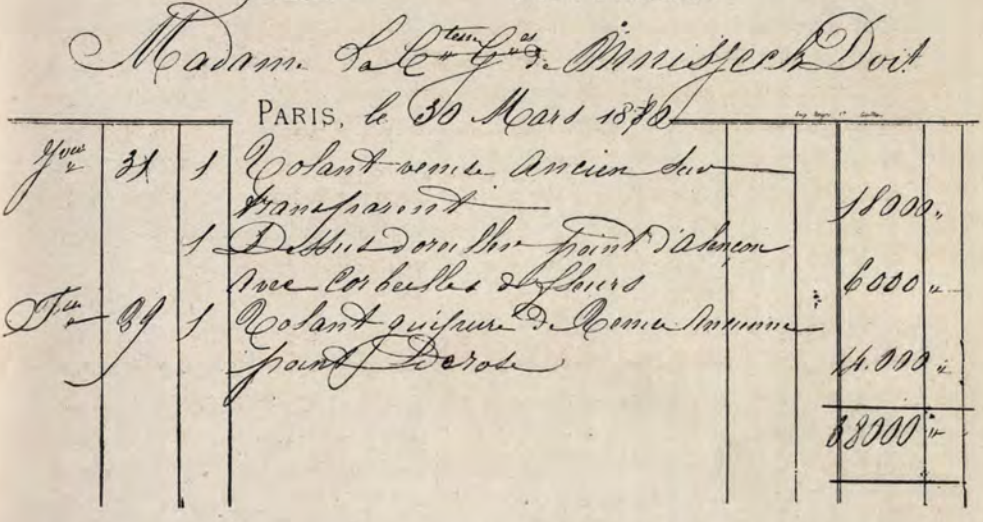
La mort de Balzac — nous le verrons plus loin, grâce à une précieuse lettre de la cousine Denise— fut le troisième coup du sort qui accabla Anna. Tant pour elle que pour sa mère, elle souffrit violemment de la disparition de celui qu'elle appelait son « père bien-aimé ». Aussitôt après la mort de Balzac, Anna et son mari vendirent la plus grande partie de leurs biens, ne se réservant que Wierzchownia, administrée par le Dr Knothe, et vinrent habiter Paris, auprès de Mme Hanska. Ils recommencèrent alors cette vie de famille doucement unie qu'ils avaient précédemment menée en Ukraine, mais ils n'y furent point à l'abri du malheur. La charmante créature, gâtée par le sort, qui n'avait jamais connu la valeur de l'argent, prit-elle, à son arrivée à Paris, l'habitude des folles dépenses que son mari et sa mère ne surent point ou n'eurent pas le courage d'empêcher ? Les tentations étaient plus grandes, certes, à Paris qu'à Wierzchownia, l'argent liquide plus abondant. Anna ne résista pas aux mille sollicitations qui s'of-

1. Collection Lovenjol, A 387 bis, fol. 38, 3 janvier 1847.

http://rcin.org.pl

ROBES
Confections, Lingerie.
DENTELLES.
TROUSSEAUX
ET
LAYETTES

5, Rue de la Paix, 5
au fond de la cour, a l'entresol
M^ON CORNILLE DUMORET
M^MES DESHAIS & PHILIPPE
SUCCESSEURS



UNE FACTURE DE FRIVOLITÉS

http://rcin.org.pl

http://rcin.org.pl

fraient à elle. Son goût raffiné pour les belles choses — que cette voluptueuse savait si bien apprécier — fut plus fort que la prudence. Les factures que nous avons sous les yeux semblent des nomenclatures de contes de fées. Les dessus d'oreiller en point d'Alençon, les volants de guipure, les vases de Chine, les paravents de laque défilent avec les antiquités précieuses, les *Baisers de paix* du XVe siècle, les couvertures en tissu d'aloès [1], les écrans en ivoire, les châles en dentelle de Chantilly. Il nous semble voir les petites mains d'Anna palpant tous ces trésors et entendre son rire enfantin. Mais les relevés que nous avons aussi entre les mains, secs et rébarbatifs, nous mettent en face d'une réalité moins attrayante. Des chiffres fabuleux s'y inscrivent : 119.400 fr. 75 représentent les dépenses de deux années pour la toilette d'Anna, et le reste à l'avenant. On ne doit donc pas s'étonner qu'à ce train les immenses propriétés d'Ukraine se volatilisèrent avec une rapidité prodigieuse.

Les dernières années de Mme Hanska furent assombries par le spectacle de cette inconcevable dilapidation. On jeta en pâture aux créanciers, devenus une meute affamée, la précieuse collection d'insectes que Georges Mniszech avait patiemment réunie. Le pauvre homme, d'ailleurs, était devenu fou, au grand désespoir d'Anna, qui eut toujours pour son « cher ange » l'amour le plus ardent. Personne ne pouvait plus s'occuper de ces insectes qui nécessitaient un local spécial et un domestique chargé de leur garde. On les vendit donc ainsi que les armoires, les boîtes et les livres d'histoire naturelle, pour un prix sans doute très inférieur à leur véritable valeur, à M. Deyrolle, naturaliste, qui en donna 60.000 francs, dont 30.000 francs furent immédiatement employés à désintéresser des créanciers trop bruyants. Le château de Wierzchownia fut cédé au comte Adam Rzewuski, frère de Mme Hanska, après de longs débats entre les deux parties ; il fut décidé que le comte Adam verserait annuellement au comte et à la comtesse Mniszech 9.500 roubles, jusqu'à leur mort.

Georges Mniszech et Mme Hanska quittèrent la vie presque en même temps, et leur disparition accabla la malheureuse Anna jusqu'à lui troubler le cerveau. Elle avait aimé ces deux êtres avec l'adoration la plus constante ; elle s'était attachée à eux de toutes ses forces. Lorsqu'ils moururent, la vie n'eut plus pour elle aucun

1. Papiers personnels de Mme Jaxa-Chamiec.

http://rcin.org.pl

attrait. Le château de Beauregard à Villeneuve-Saint-Georges, propriété de sa mère, fut vendu en juillet 1882, presque aussitôt après la mort de Mme Hanska, sans aucun profit pour Anna, car le produit de la vente suffit à peine à payer les derniers créanciers, dont le fabuleux mémoire — que nous possédons aussi — atteignit des sommes astronomiques.

Mme Mniszech finit par se retirer au Couvent des Dames de la Croix, situé dans la rue de Vaugirard, où elle demeura jusqu'à sa mort, en 1915. Nous avons pu voir l'aimable supérieure de ce couvent qui nous a donné sur elle les renseignements les plus chaleureux. Anna Mniszech se montra, dans la médiocrité de sa fortune, aussi charmante et bonne qu'elle l'avait été dans l'opulence, très attentive à tous, avec le même aimable esprit, la même innocence d'oiseau qui avaient autrefois charmé Balzac. Elle prouva, dans cette vie retirée, austère, qu'une infirmité gênante [1] rendait plus douloureuse, l'excellence de son caractère et la force de ses principes religieux. Elle trouvait encore le moyen de séduire son entourage. Un de nos vieux amis, le Dr Édouard Huc, médecin du quartier, qui la soigna dans ses derniers jours, parle d'elle en termes touchants. Son érudition restait surprenante — quoiqu'elle la dissimulât soigneusement — autant que l'était sa douceur et sa patience. La pauvre femme n'avait gardé de ses anciennes dispositions à la dépense que la faculté d'épuiser assez vite son modeste revenu annuel. Elle l'attendit chaque fois de longs mois, avec une vive impatience. Près d'elle, sa dame de compagnie, Mlle Clotilde Robin, l'aidait, avec le plus grand dévouement, à supporter les longs jours de la vieillesse solitaire. Et, comme dans les belles histoires que lisent les enfants, lorsqu'elle mourut, tout le monde la regretta.

1. Elle était devenue fort grosse — comme sa mère — et il fallait plusieurs personnes pour la soulever dans son lit.

http://rcin.org.pl

Chapitre XVI.

Le Curé de Village.

A quelle veine se rattache ce livre ? — Balzac et Dostoïewski. La sensibilité slave. — Distinction à faire entre Russes et Polonais. — La thèse de Balzac dans *le Curé de Village*. Rôle de la religion. — Les résonances slaves dans *le Curé de Village* : le choix des personnages et la conduite de l'intrigue. Rôle du décor. — Ce qu'est la terre pour Balzac. Mme Hanska associée à la terre qu'elle habite dans l'esprit du romancier. — Les relations épistolaires des deux amis de 1839 à 1841. Leurs sentiments réciproques. — La mort de M. Hanski.

Le Curé de Village est la meilleure réplique aux sentiments religieux de Mme Hanska — en même temps qu'une sorte de protestation contre son mysticisme un peu bigot — que Balzac ait jamais écrite. Il semble lui dire : « Voyez, moi aussi je suis catholique ; j'ai compris cette religion dans son essence et je montre de façon péremptoire son utilité sociale ». Cette œuvre, que Balzac publie en 1839, se rattache à une veine bien déterminée. *Le Médecin de Campagne, le Curé de Village, les Paysans* — que Balzac porta si longtemps en lui et qu'il ne put jamais achever — forment un tout très cohérent dans *la Comédie Humaine*. Nous y voyons d'abord à quel point Balzac était préoccupé par les questions agraires, le rendement des terres, l'amélioration des sols infertiles. Mais ce qui nous frappe le plus, en étudiant cet ouvrage, c'est son « climat », qui est proprement celui des romans russes, ceux de Dostoïevski, entre autres. Nous savons combien le grand romancier russe a été influencé par l'auteur du *Père Goriot*. Mais pourquoi Dostoïewski s'est-il montré si complètement en sympathie avec Balzac ? C'est qu'il a retrouvé chez l'écrivain français des éléments bien connus de lui (*le Curé de Village*, par exemple, pose le problème de la faute et du rachat, qui ont tant troublé Dostoïewski). Dire que ces éléments, Balzac les devait à Éveline, ne nous semble pas une affirmation trop audacieuse. Il nous faut cependant avancer avec prudence dans cette attribution d'influences. M. Z. L.-Zaleski, dans un ouvrage substantiel intitulé *le Dilemme*

http://rcin.org.pl

Russo-Polonais, étudie deux conceptions divergentes de l'ordre et de la liberté. Il met en garde les esprits contre une généralisation trop hâtive qui classerait, sous l'étiquette de « mentalité slave », des éléments qui sont proprement polonais ou proprement russes. M. Zaleski nous montre— en particulier chez certains personnages de Dostoïevski — « des forces morales qui se désagrègent au contact de la réalité et se dissolvent en un essaim de nuances psychologiques impropres à se maintenir victorieusement dans l' « espace social » [1]. » Nous dirons, à notre tour, que la littérature russe du XIX^e^ et du XX^e^ siècles, avec Dostoïevski, Tolstoï, par exemple, traduit une rupture d'équilibre entre des forces opposées, rupture à laquelle la littérature polonaise est demeurée étrangère. Mais il existe entre les deux peuples des manières de sentir et des réactions qui leur sont communes. De plus, en ce qui concerne particulièrement M^me^ Hanska, celle-ci était trop avertie de la psychologie et des idées russes pour n'en pas informer Balzac avec intelligence.

Le romancier choisit comme protagoniste de son nouvel ouvrage un curé qui rappelle par bien des traits les pasteurs de la primitive Église. En se montrant si véritablement orthodoxe, Balzac est sûr de plaire à M^me^ Hanska ; il le fait d'ailleurs sans effort, parce qu'il développe des idées qui lui sont chères. Balzac reprend le thème de l'Église et de la monarchie se soutenant mutuellement, du peuple éduqué par l'Église dans le culte de la famille et gouverné par un pouvoir fort qu'il subit sans l'avoir choisi. La satire sociale du *Curé de Village* prend une allure plus virulente que dans *le Médecin de campagne*. Jamais l'aversion que Balzac a toujours ressentie pour la royauté philipparde ne s'est aussi librement manifestée.

Toute la trame du livre est d'une logique rigoureuse. Balzac ne peut mieux prouver les bienfaits de la religion qu'en la montrant appliquée à faire jaillir du mal une source de vertus [2], à utiliser la faute d'un des membres de la communauté pour le plus grand bien collectif. Balzac devient alors épique : « Si vous croyez que Dieu ait à vous juger, dit l'abbé Bonnet à M^me^ Graslin, l'Église vous dit par ma voix que tout peut se racheter par les bonnes œuvres du repentir. Les grandes mains de Dieu pèsent à la fois le mal qui fut

1. Paris, 1920, Payot. p. 71.
2. Marcel Proust qu'on rattache si souvent à Balzac, a d'une autre manière et avec d'autres arguments, prouvé, lui aussi, que les vices peuvent parfois être promoteurs du bien.

http://rcin.org.pl

fait, et la valeur des bienfaits accomplis... Vos prièresdoivent être des travaux [1]. ». Pour accomplir ces travaux Balzac choisit comme cadre à son héroïne une terre comme les il aime, une terre à bouleverser, à rendre fertile. Les descriptions qu'il fait du pays tristement sauvage, où les eaux s'écoulent impuissantes dans les fissures du roc, puis régénéré, transformé par l'amour, sont d'une beauté grave et presque religieuse.

La même émotion nous étreint au récit de la mort de Véronique. Devant ses amis et ses paysans et entourée de toute la pompe ecclésiastique, elle confesse publiquement ses fautes avec des accents déchirants et une humilité, dont on ne retrouvera le son que chez les Russes. Si, dans l'ensemble, *le Curé de Village* présente la solide charpente, la construction bien étayée qui caractérise les romans français, nous ne croyons pas cependant que Balzac l'eût écrit, s'il n'avait pas rencontré Éveline. Cette Slave lui a fait connaître un certain « climat » qui provoque chez l'écrivain l'éclosion de nombreux livres. Sollicité par des influences plus faciles à reconnaître qu'à analyser, Balzac a poursuivi dans leur retraite les éléments psychologiques les mieux cachés de l'âme humaine. Il a compris que certains êtres doivent garder leur mystère et que le créateur ne doit pas projeter sur ses personnages une lumière unique, mais varier l'éclairage, modifier les plans, laisser de l'ombre [2].

Si donc l'idée du *Curé de Village* fut suggérée à Balzac par la vie pieuse d'Éveline, s'il voulut lui montrer que son catholicisme, à lui, était autrement actif, s'il tenta de lui présenter le meilleur emploi qu'une femme peut faire de ses remords, le livre offre par bien d'autres côtés la caractéristique slave. Nous retrouvons dans Dostoïevski et Tolstoï la même manière de présenter les faits, en respectant non pas leur chronologie, mais la répercussion par ricochet qu'ils ont sur les êtres, la même atmosphère brumeuse et un peu lourde. Les conditions du meurtre commis par Tascheron, avec tout ce que la mort de la pauvre servante y ajoute d'odieux, rappellent d'une manière frappante le crime de Raskolnikov, dans *Crime et châtiment* ; une énorme distance sociale sépare les deux

1. *Le Curé de village*, t. XXV, p. 144.
2. Dans une lettre de Balzac à Théophile Gautier, reproduite par Lovenjoul (*La Genèse d'un roman de Balzac. Les Paysans*, Paris, 1901, P. Ollendorff), nous trouvons le passage suivant qui corrobore nos affirmations : « Il y a cela d'original, dans *Véronique*, que le drame est en dessous, comme [dans] les *Taschérons*, et ces deux profondeurs se répondent. Je ne croyais pas à la possibilité d'arriver à de tels effets en littérature. *Le Curé de village* dépasse mes espérances » (p. 42).

http://rcin.org.pl

amants, comme elle sépare Nastasia et le prince Mychkine dans l'*Idiot*. La confession publique même, dans laquelle se complaît la misérable Véronique, apparaît sans cesse dans les romans russes.

Examinons avec quel art Balzac n'avoue qu'à la fin, avec son héroïne, l'inconsciente participation de celle-ci au crime et comme cette équivoque augmente la profondeur du récit. Oui, certes, Balzac a mérité qu'on l'appelât « le père du roman moderne » et que chaque peuple tour à tour puisât à sa source. Mais c'est à une femme aimée qu'il a dû d'être complet, c'est à cause d'elle que Balzac nous apparaît inépuisable et que les grands cercles de son influence n'ont pas fini de s'élargir.

En dehors de l'intrigue du *Curé de Village*, en dehors même des longues dissertations politiques et sociales qui l'encombrent, la question agricole nous retiendra en ceci qu'elle se rattache, elle aussi, directement à M^me^ Hanska. Nous l'avons dit à propos du *Lys dans la Vallée*; nous avons à dessein fait un tableau de la gestion des Hanski à Wierzchownia : Éveline ne peut se présenter à l'esprit de Balzac sans qu'il imagine, par une association d'idées toute naturelle, les champs qui l'entourent, Éveline campagnarde, villageoise, Éveline propriétaire. Comme il aimerait disposer de ces biens, tenter sur le réel les innovations qu'il propose dans son livre ! En décrivant les forêts et les landes qui entourent Montégnac, en les transformant comme par magie, sous l'infuence conjuguée d'une femme, d'un prêtre et d'un ingénieur, Balzac pense à Wierzchownia, à tout ce qu'on pourrait faire rendre aux contrées inexploitées, faute de bras et de savoir. Quel champ d'action possible ! Ah ! s'il était chez ces Polonais, que ne ferait-il pas ? Et grâce à sa vision, la plume court, et tout ce brûlant désir d'action nous est restitué dans un coin perdu du Limousin où l'on construit des barrages, où l'on assole les terres, où l'on bâtit, où l'on établit des routes.

C'est ainsi que non seulement la personne de son amie, mais les lieux qu'elle habite, tout ce qu'elle apporte d'inconnu, de neuf, d'inexploré, réchauffe à chaque instant son inspiration, suscite des paysages, ranime son lyrisme.

* * *

Cependant où en sont les relations épistolaires des deux amis ? Si l'on jette un coup d'œil sur la table des matières du tome I des

http://rcin.org.pl

Lettres à l'Étrangère, on constate d'emblée à quel point les lettres se raréfient de part et d'autre pendant les années 1839, 1840, 1841. Quatre lettres seulement partent vers l'Ukraine en l'année 1839 ! Sans doute, le travail de Balzac est de plus en plus absorbant. Le romancier se trouve à l'époque de sa vie où il faut se servir de toutes ses forces pour réussir, entendons par là qu'il veut à tout prix devenir riche. Et nous voyons éclore les projets les plus désespérés : voyage effectif en Sardaigne, désir d'aller tenter la chance au Brésil. Jamais la volonté de Balzac ne s'est tendue à ce point vers la réussite, mais, dans ce tourbillon, Mme Hanska devient de plus en plus lointaine. La jeune femme ne fait d'ailleurs aucun effort pour resserrer des relations de plus en plus lâches.

« Oui, six mois sans m'écrire », proteste Balzac avec mélancolie [1]. Et en septembre de la même année il s'écrie encore : « Voici près de dix mois que je n'ai reçu de lettres de vous [2]. »

Il est vrai qu'il a dû se produire, comme il ressort de la lettre suivante, quelques méfaits de la poste. Mais peu importe ! Balzac et Mme Hanska vivent chacun leur vie propre, dans un cercle fermé. Les communications sont presque rompues, la neige couvre les chemins, quand survient tout à coup la mort de M. Hanski.

1. *Lettres à l'Étrangère*, t. I, p. 557, 1er juin 1841.
2. *Ibid.*, p. 564.

http://rcin.org.pl

http://rcin.org.pl

TROISIÈME PARTIE

LA PRODUCTION LITTÉRAIRE DE BALZAC ET MADAME HANSKA

(De 1842 à 1850).

Chapitre I.

Situation des deux amis à la mort de M. Hanski.

Les sentiments de Balzac et d'Éveline à la mort de M. Hanski. La fougue du romancier. La réserve de Mme Hanska. — Pourquoi nous n'accusons pas cette dernière. Le procès provoqué par le cousin de M. Hanski. Les ennuis et les craintes qu'il inflige à Mme Hanska. Portrait de « l'oncle Tamerlan », d'après les lettres d'Anna. Nouvelle version inédite de Grandet et de Gobseck. — Tableau de la vie sociale et politique en Ukraine vers 1840 : les confiscations des biens seigneuriaux ; les vexations et les peines infligées à la noblesse polonaise ; introduction de la législation russe dans un pays régi jusqu'alors par le *Statut Lithuanien* ; caractère de la justice. Portrait du général-gouverneur Bibikov et de son chef de chancellerie Pissarev ; la vénalité de ce dernier ; le gouverneur civil Fundukleï. — Historique du procès. Mme Hanska demande appel au Sénat russe du jugement de la Cour de Kiew.

La mort de M. Hanski, survenue au mois de novembre 1841, ouvre une nouvelle période dans les relations de Balzac et de Mme Hanska. Les lettres nombreuses et surtout écrites sans contrainte nous permettent de suivre très facilement les sentiments qui agitent nos deux héros. Balzac, à qui l'imagination joue un mauvais tour dans la circonstance, fonce tout de suite droit au but, réclame son bien, et voit se réaliser dans une apothéose tous ses plus beaux rêves. Il bouillonne, il tend les bras, il frémit d'angoisse en constatant l'absence de nouvelles, il se heurte sans pouvoir le renverser, au mur de la défense : « Ne venez pas, n'ôtez pas

http://rcin.org.pl

huit cents lieues de distance [1]. » Que se passe-t-il donc ? Si Balzac d'un seul trait anéantit les six années qui viennent de s'écouler, s'il les présente à son Éveline comme vouées uniquement au travail solitaire, s'il renoue d'une main tremblante de désir au présent éclairci les lointaines années d'amour, quand de Genève à Vienne il s'attachait de tout son cœur à son amie, Mme Hanska, elle, se tient sur la réserve. Mais est-elle plus calme, est-elle moins troublée ? Non, certes, mais par des sentiments bien différents.

Balzac oublie, ou semble oublier, les nombreux accrocs faits à la fidélité promise. « Il a attendu », écrit-il avec candeur, car son mensonge est inconscient, et il croit ce qu'il dit, n'ayant au cœur que son amour pour la belle Polonaise, n'entreprenant rien que pour l'amour d'elle. Alors, puisque la chère proie est libre, pourquoi refuse-t-elle de se laisser approcher ?

Nous avons vu, dans la deuxième partie de cet ouvrage, par quel lent travail, par quel cheminement progressif, l'apaisement et la résignation s'étaient installés en elle. La piété l'avait insidieusement habituée à appeler du nom d'amitié les sentiments qu'elle éprouvait pour Balzac. L'affection maternelle, en grandissant, avait pris un empire que Balzac constate le cœur déchiré : « Si ma pauvre enfant m'était ôtée, je mourrais ». Ce cri d'angoisse et d'amour remplit de chagrin le romancier. Il devine d'autre part les remords de la pauvre femme que la mort de son mari frappe vivement. Et bon gré mal gré, il doit se mettre en face des choses et reconnaître sa précipitation maladroite, pour le moins. Il se résigne, mais ne peut s'empêcher de soupirer comme un enfant malheureux : « Je ne voulais que ceci : « dans dix-huit mois, dans deux ans, nous serons heureux. » Je ne voulais que ce *nous* et un terme [2]. »

Nous plaignons profondément Balzac, nous le plaindrons jusqu'au bout, mais nous n'accuserons pas Mme Hanska. Une attitude plus abandonnée, une abnégation plus véritable, un généreux « je pardonne et j'oublie » l'eussent parée à nos yeux d'un magnifique éclat, mais comment ne pas comprendre sa défiance ? Elle sait qu'elle a été trompée, elle sait que la foi et la constance ne sont pas — quoi qu'il dise — les pierres angulaires de son grand homme, elle s'irrite de ses dénégations. Sa famille dont elle subit, malgré tout, l'influence, se met à parler plus haut, maintenant

1. *Lettres à l'Étrangère*, t. II, p. 12, 21 février 1842.
2. *Ibid.*, p. 19, 25 février 1842.

http://rcin.org.pl

qu'Éveline est libre et qu'on craint pour elle une « mésalliance » : « L'hostilité de votre petit monde ne m'étonne pas, écrit Balzac à la jeune femme, ils sentent que je vous aime plus à moi seul qu'à eux tous, et ils sont jaloux [1]. » Et Paris effraie cette campagnarde, cette « madame *l'humble* », trop fine pour ne pas deviner chez le romancier, quoi qu'il s'en défende, un terrible appétit pour la gloire et le bruit.

Une autre raison — bien féminine celle-ci — retient encore Mme Hanska : la crainte que sa beauté se soit altérée et que Balzac ne reconnaisse plus, dans cette femme vieillie de sept ans, l'amie qu'il a chérie à Genève et à Vienne. Il faut croire que ce souci est bien grand, car elle ne peut s'empêcher d'en parler à Balzac. On devine bien que la solitaire de Wierzchownia, qui s'est peu à peu déshabituée de l'amour, qui a laissé son front se marquer de quelques rides dans l'exercice quotidien de ses devoirs, redoute de montrer tout à coup à l'amant qui redevient si ardent, un visage que la passion renaissante n'a pas encore rajeuni. Balzac la rassure avec fougue : « Il m'est impossible de concevoir la vie sans vous, pauvre ou riche, laide ou belle, jeune ou vieille [2]. » Et encore : « Si vous êtes vieillie dans les luttes et les ennuis secrets dont vous me parlez, vous rajeunirez dans mon cœur, comme moi dans le vôtre [3]. » Cependant, par prudence, Éveline lui envoie un profil récemment crayonné dont il dit amoureusement : « Votre croquis est là ; il est mangé des yeux, il est adoré, comme si c'était... [4] » Puis, plus loin : « Décidément, l'envoi de votre profil, chère adorée, est une coquetterie, car on croirait voir une jeune fille [5]. »

Mais plus encore que le travail destructif de l'absence et l'âge, plus que la défiance naturelle de quelqu'un qui a déjà été meurtri dans son amour, les circonstances se dressaient pour empêcher Balzac de rejoindre son amie. Le romancier n'a pas compris tout de suite l'importance du procès dans lequel Mme Hanska s'est trouvée engagée dès la mort de son mari. Trop d'éléments inconnus en compliquaient l'histoire pour Balzac : « Vous avez une immense intelligence et, pour vous, ce doit être un jeu, malgré ce que vous m'annoncez, que de diriger vos affaires ; il ne faut que de l'intelli-

1. *Lettres à l'Étrangère*, t. II, p. 55, 12 juillet 1842.
2. *Ibid.*, p. 23, 8 avril 1842.
3. *Ibid.*, p. 29, 10 avril.
4. *Ibid.*, p. 107, 22 janvier 1843.
5. *Ibid.*, p. 109, 23 janvier.

http://rcin.org.pl

gence et du bon sens [1]. » Il se rendait compte pourtant de la difficulté où se trouvait la jeune femme de gérer l'énorme domaine de feu M. Hanski. « Voulez-vous me permettre, à moi, votre ami si profondément dévoué, de vous donner un conseil ? Il est d'une excessive simplicité. C'est de chercher pour Anna un homme de tête et capable, un homme riche surtout, dont la fortune vous permettra de *résoudre vos droits* par une somme fixe. En réunissant ainsi l'usufruit que vous possédez à la nu-propriété que possède Anna, vous faites Anna si riche que tout se simplifie, et il n'y a plus aucun embarras dans votre position, ou plutôt vous résumez tous les embarras par celui du choix d'un mari pour elle, que vous ne pouvez éviter. La séparation de vos intérêts se fera très instantanément, et vous avez devant vous tout le temps nécessaire pour choisir. Je vous donne ce conseil en croyant me rappeler que vous m'avez dit que par votre contrat vous aviez la jouissance des biens, ou ce que nous appelons ici l'usufruit. Pour rendre votre faculté de choisir plus étendue, en étendant la fortune d'Anna, il ne s'agit que de faire votre part plus petite. C'est pour vous éclairer sur ces points que je voudrais avoir, au commencement de juin, une conversation avec vous aux environs de Brody, car, que peut-on dire dans cent lettres [2] ? »

Balzac ne soupçonnait pas que ce procès se trouvait lié à l'état politique dont il ne possédait qu'une image incomplète pour qu'il pût en saisir d'emblée la gravité. Nous savons que le procès eut pour cause l'opposition que fit M. Hanski, unique cousin du mari d'Éveline, à l'exécution du contrat de viager passé entre les deux conjoints le 13 mai 1819 et exécutable à la mort de l'un d'eux. Ce vieil original qui destinait sa fortune à sa nièce, effrayé par les bruits qui se répandaient dans la famille sur le roman d'Éveline avec Balzac, ne trouva que cette solution pour empêcher les biens héréditaires d'aller dans la poche de l'étranger.

Mais Balzac ne pouvait comprendre cette manœuvre. Parlant du voyage à Pétersbourg et du procès à gagner, il écrit : « J'avoue que je ne comprendrais pas que vous ne réussiriez pas, car la *raison* est la première loi humaine, et je ne vois pas comment on a pu annuler un contrat de mariage fait avant le mariage. On peut annuler des donations excessives faites pendant le mariage et par testament, mais ce qui vous a été concédé en vue du mariage,

1. *Lettres à l'Étrangère*, t. II, p. 8, 31 [janvier] 1842.
2. *Ibid.*

http://rcin.org.pl

mais vos acquisitions personnelles ?... Enfin, je ne sais rien de vos lois ; seulement, cela me paraît si monstrueux que c'est incompréhensible [1]. » Et le romancier de donner, après réflexion, une explication à ces bizarreries judiciaires et familiales : « La persécution a une cause, suggère-t-il, et je crois que le vieil oncle pourrait avoir une pensée de mariage avec An [na], car qui est capable de ce qu'il a fait ne reste pas en chemin [2]. »

Balzac se trompait sur les sentiments de cet étrange bonhomme, méfiant, rusé et autoritaire, qui entendait conserver la main-mise sur la fortune des Hanski et qui — le procès jugé depuis longtemps et Anna mariée — se montrait encore redoutable pour Mme Hanska. Ajoutons pour être juste qu'il représentait un héritage à soigner. Qu'on juge des précautions qu'il fallait prendre envers cet « oncle Tamerlan » (ainsi le désignait humoristiquement Balzac) par cette longue lettre d'Anna : « J'ai écrit et expédié, dit-elle à sa mère, une longue et pathétique lettre à la bonne Denise, pour la prier d'aller elle-même à Skibince [3], porter ma lettre à mon pauvre oncle. La petite lettre que j'ai écrite à mon oncle est très gentille, affectueuse et respectueuse au possible. Je l'ai écrite d'abord en français, et *mon ange* l'a mise ensuite très joliment en polonais. Je crois qu'il sera content. Malheureusement, chère adorée maman, mon bon ange a brûlé par mégarde et ne le croyant plus nécessaire le petit brouillon que j'ai fait et dont je voulais vous envoyer une copie bien exacte, chère adorée maman. Je ne me souviens donc plus que des termes généraux. Je lui ai écrit, toujours en polonais très pur, grâce à mon cher petit Georges, que je n'ai pas pu jusqu'à présent lui faire part de mon mariage tant à cause de votre maladie, chère adorée bien-aimée maman chérie, si heureusement passée, Dieu en soit loué mille fois, que de notre long voyage de Dresde à Przemysl, mais qu'à peine sur place et arrivés chez ma belle-mère, où nous nous arrêterons encore quelques jours, mon premier soin et mon premier devoir est de lui écrire pour lui demander sa bénédiction et ses bontés pour nous. Que dès que nous serons arrivés à Wierzchownia, mon premier soin sera d'aller lui présenter mon mari et, qu'en attendant, j'ai prié ma cousine, Denise Wylezynska, de me remplacer momentanément auprès de lui et en lui portant elle-même cette

1. *Lettres à l'Étrangère*, t. II, p. 37, 1er mai 1842.
2. *Ibid.*, p. 65, 14 octobre 1842.
3. Domaine de l'oncle.

http://rcin.org.pl

lettre de ma part avec l'expression de mon respectueux attachement, et *caluje raczki kochanego stryja dobrodzieja* [je baise les mains de mon cher oncle]... Le tout... comme vous me l'avez bien recommandé, en très grandes et lisibles lettres, *i wszystko doskonale sie zmiescilo* [et j'ai pu mettre le tout sur une seule page] pour ne pas donner au pauvre vieillard paralysé la peine de tourner le feuillet. A la bonne Denise j'ai écrit d'une manière tendre et pressante qu'elle aille, immédiatement après la réception de ma lettre, à Skibince... j'ai cacheté avec de la cire rouge pour ne pas l'attrister par la cire noire de deuil. Je crois enfin, chère adorée maman, que nous n'avons négligé aucune formalité [1]. »

La bonne Denise alla donc, accompagnée du Dr Knothe et de sa femme, porter à Skibince le message d'Anna. Et voici le récit qu'en fit d'une plume à la fois ironique et apitoyée Anna à sa mère : « Notre bonne chère Denise s'est sacrifiée et a été rendre visite à l'oncle avec Mme Knothe et le bon M. Knothe qui a eu la bonté de hâter à cet effet son arrivée et retour des Contrats. Elle nous raconte tous les détails de leur visite. Ils ont été reçus à la porte par deux messieurs étrangers : le médecin, M. Piotrowski et un professeur dont j'ai oublié le nom. On les a introduits dans un salon dont les meubles, jadis beaux, étaient maintenant sillonnés et portaient les traces trop évidentes des déjections immondes du cher oncle pendant tout le cours de sa maladie. On les a introduits enfin dans un petit cabinet d'où sortit immédiatement un air fétide, des miasmes pestilentiels, qui suffoquaient notre pauvre petite et ses courageux compagnons. Elle s'arrêta donc suffoquée, mais enfin elle se décida à avancer, et un spectacle profondément pitoyable et dégoûtant s'offrit à ses regards. Sur un grabat, entouré et couvert de saletés, était couché le mendiant-millionnaire, ayant l'air d'un spectre décharné, à moitié paralysé, mais conservant pourtant encore toute l'expression sardonique de son regard. Il invita d'un geste la société à avancer, les salua avec une espèce de politesse, reconnut immédiatement Mme Knothe, demanda des nouvelles de Séverine et invita tout le monde à s'asseoir. Là-dessus la conversation s'engagea ; l'oncle a conservé parfaitement toute sa présence d'esprit et questionna beaucoup Denise sur notre compte, surtout sur mon ange adoré, et la bonne Denise abondait toujours en bon sens. Il parut comprendre parfaitement les raisons

1. Collection Lovenjoul, A 387 *bis*, fol. 82, 26 janvier 1847.

http://rcin.org.pl

qui m'avaient empêchée de lui écrire aussi longtemps et dit qu'il espérait nous voir bientôt. Somme toute, il les reçut assez froidement, m'écrit Denise, et paraît parfaitement indifférent à tout ce qui n'est pas or ou argent. Il s'est levé un instant et s'est assis auprès d'une fenêtre. Il leur a fait servir un splendide déjeuner et y a pris part avec une grande voracité. M. Knothe dit que c'est une vie qui s'éteindra à petit feu et qu'il le trouve même mieux qu'il y a de cela un an. Il est tout couvert de vermine et tous les meubles en sont infestés... Voilà le résultat de la visite de notre chère Denise à Skibince. Il paraît donc, mon adorée maman chérie, que le cher oncle n'est pas du tout pressé de mourir et il fait si pitoyable et si misérable emploi de son argent, et nous, ses héritiers, mon adorée maman chérie, nous en ferions un si divin emploi, en achetant le divin Hôtel Beaujon dont parle notre cher ami, et en plaçant un beau million sur le Grand livre [1]. » On voit donc par cette dernière phrase que les craintes de l'« oncle Tamerlan » sur la fuite de son or n'étaient pas tout à fait vaines !

Ce tableau saisissant de réalisme ne rappelle-t-il pas quelques-uns des portraits d'avares que fit Balzac ? Sans doute, et le romancier, s'il l'eut sous les yeux, dut en apprécier la valeur et en noter les détails. Mais il nous rappelle, à nous, très vivement le portrait que Gogol trace de son Plouchkine dans les *Ames mortes*. C'est le même seigneur, vivant comme un mendiant dans la crasse, capable encore à l'occasion d'un geste généreux, mais retombant bien vite dans ses habitudes misérables. Le rapprochement que nous proposons est d'autant plus facile que les deux actions ont le même cadre : un château seigneurial au milieu d'infinies steppes ukrainiennes. L'oncle d'Anna, tout moribond qu'il fût, était encore capable de jouer plus d'un méchant tour pour éviter une dépense, si l'on en croit un passage d'une autre lettre d'Anna, écrite peu de temps après : « Nous avons ri comme des fous [à la lecture d'une lettre de sa mère] à l'épisode du cher oncle avec la *szlachta* et ses médecins. Quelle idée plaisante et originale d'être soigné ainsi gratis aux dépens de ses pauvres « possesseurs » [2] ! Comme cela le peint, c'est bien lui qui, dès qu'il lui revient un peu de vie, met immédiatement quelque méchant tour à exécution... Mais c'est vraiment un tour des plus adroits qu'il a joués à sa *szlachta*. Mais je regrette seulement le bon vin qu'il a employé à cet effet, il est

1. Collection Lovenjoul, A 387 *bis*, fol. 98, 8 février 1847.
2. Il s'agit sans doute de ses fermiers.

http://rcin.org.pl

vrai que c'est moins de 1200 roubles d'argent qu'il aurait dépensés pour les deux médecins, mais toujours il aurait pu enivrer ces personnes avec du vin *prosty* [ordinaire] [1]. »

L'opposition de l'oncle à l'exécution du contrat de viager devait bouleverser toute l'existence de Mme Hanska. Pour bien s'en rendre compte, il est nécessaire d'esquisser ici un tableau de la vie en Ukraine à cette époque troublée.

Qu'on se représente ce malheureux pays en partie privé de son élite par l'émigration. Cela, il ne faut pas cesser de le redire. Mais ceux qui restent, surtout après la tentative de Konarski, ne sont pas plus heureux, pour la plupart. Les uns purgent dans les forteresses des peines interminables, et leurs biens sont ou séquestrés ou confisqués purement et simplement au profit de l'État, comme il en fut, à la mort de l'Émir [2], de ses immenses domaines. Les relations avec les émigrés sont poursuivies avec la plus grande rigueur. Et comme il y a peu de familles dont un ou plusieurs membres n'aient dû se réfugier à l'étranger et qu'on tente tous les moyens pour soulager la misère de ces infortunés arrachés à leur sol natal, la population des provinces qu'habite Mme Hanska vit dans une angoisse constante et dans l'incertitude du lendemain. Le maître de l'auberge à Lubeck, où descendit Custine en 1839 en se rendant en Russie, avait bien saisi la différence dans l'attitude des voyageurs de ce pays allant à l'étranger, « heureux comme des écoliers en vacances », et l'expression « des figures longues, sombres, tourmentées » de ceux d'entre eux qui regagnaient leurs pénates [3]. Il s'agissait là surtout des Russes. Que dire alors des Polonais que le tsar opprimait non pas comme un élément « rebelle et dangereux », mais surtout en pontife de l'Église orthodoxe, en défenseur d'une sainte « cause ».

Le tsar Nicolas Ier, pour anéantir définitivement — croit-il —

1. Collection Lovenjoul, A 387 *bis*, fol. 106-107, 15 février 1847.

2. « Sawran étaient les terres confisquées de Wenceslas Rzewuski [l'Émir], dit Th. Bobrowski. Le gouvernement faisait administrer ces sortes de terres par des propriétaires fonciers voisins, jusqu'à ce qu'un cadastre complet soit établi et que ces terres soient définitivement incorporées aux biens gouvernementaux. Ces gestions donnaient lieu à de grandes malversations, car les administrateurs devaient ou bien consentir au vol des fonctionnaires gouvernementaux, ou bien voler eux-mêmes, en partageant le fruit de leur larcin avec ces fonctionnaires. Aussi tous les gens probes éludaient-ils de pareilles charges. Mais les amateurs peu scrupuleux ne manquaient pas, et il y en avait même de persévérants, car certains d'entre eux conservaient l'emploi pendant une dizaine d'années » (*Mémoires*, t. II, p. 60).

3. Le marquis de Custine, *La Russie en 1839*. Paris, 1843, Amyot,t. I, p. 98.

http://rcin.org.pl

toute tentative de rébellion de la part des Polonais, emploie à cet usage une série d'instruments qui, du général-gouverneur au simple juge criminel, sont chargés d'exécuter fidèlement les ordres souverains. Nicolas a de la mémoire, il connaît les noms de tous les grands seigneurs polonais, leur état de fortune. La ténacité de sa vengeance, la haine qu'il éprouve pour les opprimés, en particulier pour ceux qui possèdent les noms les plus éclatants et les biens les plus considérables, se traduisent par l'histoire suivante. Lorsque le jeune prince Romain Sanguszko fut condamné à la déportation et que le tsar eut, comme toujours, confirmé le décret, le souverain craignit que la famille, par des démarches et surtout de l'argent, n'obtînt quelques adoucissements à la peine de l'infortuné. Le décret signé, il envoya donc un courrier spécial qui informait les autorités régionales d'appliquer ce jugement dans toute sa rigueur. Romain Sanguszko fit à pied, pendant un an, en compagnie des pires criminels et les menottes aux mains, le chemin qui le séparait du lieu de son exil.

Thaddée Bobrowski, tant de fois cité, nous raconte par ailleurs [1] qu'un gouverneur de Podolie, Lubianowski, voulant plaire au tsar et remarquant que la plus grande force de résistance résidait dans la petite noblesse, eut l'idée d'expédier dans les steppes de Kherson des milliers de familles polonaises. Les nobles, dont les papiers examinés par une « Commission Centrale » à Kiew n'étaient pas suffisamment probants, se voyaient privés de leurs titres et devaient payer l'impôt. De toutes parts donc espionnage, délations. Soupçonne-t-on quelqu'un ? Il est immédiatement enfermé dans la forteresse de Kiew et jugé sur des preuves établies par une commission arbitraire, sans avocat. Sibérie, pendaisons, service militaire dans les régions les plus éloignées de l'Empire et les plus sauvages, voilà les menaces qui retentissent sans cesse aux oreilles.

Qu'on ne croie pas surtout que nous outrons à plaisir ce tableau. Bien des phrases voilées — à cause de la censure possible — dans la correspondance de Balzac avec l'Étrangère sont des allusions à cet état de choses. De plus, l'affaire de Konarski sert de prétexte, vers 1840, pour introduire la législation russe dans le pays administré jusqu'alors par le *Statut Lithuanien* [2] qui datait de 1523. Dans quelle mesure exactement cette substitution s'opéra-t-elle ? Il serait

1. Pour tous ces détails, consulter le t. I de l'ouvrage cité, pp. 29 et suiv.
2. (Code polonais).

http://rcin.org.pl

trop long de l'établir. Mais du désarroi qui s'ensuivit, les fonctionnaires du tsar en profitèrent pour exiger de nombreux pots de vin et pour pressurer davantage les malheureuses populations. Pour réagir contre cette chancelante justice officielle, des « Tribunaux de compromis » ou « Tribunaux arbitraux » se formèrent, réglant les affaires à l'amiable. Th. Bobrowski nous assure que même les Juifs préférèrent ce mode de jugement, mais on imagine bien que ces tribunaux non reconnus officiellement ne pouvaient trancher que des litiges d'ordre secondaire.

Pour compléter notre exposé, il nous reste à tracer le portrait du général-gouverneur Bibikov, fonctionnaire suprême, potentat que Mme Hanska ne devait surtout pas mécontenter et dont un seul ordre, lorsqu'elle voyageait, pouvait suffire à la ramener en Ukraine. Le général d'infanterie Bibikov « avait gagné la plupart de ses grades au service civil », dit Bobrowski, et selon l'expression consacrée, « sur la peau des Polonais ». Il n'était plus très jeune lorsqu'il vint habiter Kiew comme général-gouverneur de trois gouvernements : Ukraine, Podolie, Volhynie. De famille assez connue (toujours d'après l'auteur cité), probe d'ailleurs, il avait de bonne manières, surtout dans la société des femmes, mais il savait à l'occasion se montrer violent, sans cœur, cynique et débauché. Il gouvernait en satrape, n'ayant de limite à son autorité que celle du tsar — lointain — à qui il parlait toujours de l'insurrection de la province pour entretenir ses mauvaises dispositions à l'égard des Polonais. Il menait une vie dissolue et affichait une liaison avec la femme de son chef de chancellerie, Pissarev.

Ce Pissarev joua dans l'histoire civile de cette époque le rôle le plus odieux. Profitant cyniquement de ses avantages auprès de Bibikov, il prenait de tous les côtés sans vergogne, exigeant pour toute nomination, quelle qu'elle fût, (magistrats, professeurs, chefs de la police) des pots de vin exorbitants. Sans doute, ses nominations dépendaient du général-gouverneur, mais Pissarev avait voix consultative, et cette voix était puissante.

Bibikov se montrait dans son administration assez indulgent pour les affaires de mœurs, mais devenait implacable dès qu'il s'agissait de politique. Il s'animait alors, ses « yeux lançaient des éclairs et sa bouche des menaces à cette société incorrigible ». Chose curieuse, en dehors de son favori Pissarev, il ne marquait que du mépris pour ses fonctionnaires. Par une anomalie singulière, mais fréquente chez les Russes détenant l'autorité, il préférait la

http://rcin.org.pl

société polonaise à la russe, ce qui ne l'empêchait pas — chaque fois qu'il en avait l'occasion — de réfréner violemment l'orgueil de la noblesse. Quand il était en colère, il avait coutume de dire qu'il « changerait bien leurs allures seigneuriales » : « Chacun de vous, continuait-il, a l'habitude de se faire conduire par six chevaux ; moi, je vous obligerai à aller six avec un seul cheval ». Et il travailla de toutes ses forces à y parvenir.

Tel était donc le personnage singulier qui représentait en Ukraine l'autorité suprême du tsar. Mais, en réalité, Pissarev gouvernait sous le manteau et détenait tout le pouvoir. Rien ne se faisait sans son approbation tacite. En dehors des ressources auxquelles nous avons fait allusion, ce Pissarev, homme habile et sans scrupules, possédait d'autres revenus. Les biens séquestrés des Polonais s'appelaient « biens gouvernementaux », avons-nous dit. Pissarev pressurait les administrateurs de ces biens et en obtenait des sommes considérables.

Sous les ordres du général-gouverneur, qui détenait à la fois l'autorité militaire et l'autorité civile, le gouverneur civil de Kiew, Fundukleï — que Balzac connut — parvenait à se concilier les Polonais d'une part, le potentat et son favori de l'autre. C'était, nous dit Bobrowski, un Grec très riche, bon, généreux, très probe, mais peu intelligent et paresseux, sans aucune influence sur l'administration de son gouvernement.

Pour éviter que les biens de son mari ne soient aussi séquestrés — c'était l'habitude en cas de conflit — et n'aillent grossir les « biens gouvernementaux » à ses dépens et à ceux de sa fille, M^me^ Hanska se défendit avec beaucoup d'énergie.

Il résulte du document que nous avons entre les mains qu'à l'instigation de M. Hanski, l'oncle atrabilaire d'Anna, la Cour civile de Kiew refusa de reconnaître la validité du contrat de viager passé entre les deux époux et rejeta la demande d'envoi en possession des biens que la jeune femme réclamait. La Cour de Kiew invoqua, pour justifier son arrêt, un article du Code, l'ukase rendu au nom de sa Majesté impériale et les articles du Statut Lithuanien antérieurement en vigueur. Dans ce temps d'anarchie où la législation russe se substituait à l'autre, c'était user de tous les arguments judiciaires à la fois. La Cour de Kiew chargeait en outre les Chambres de tutelle de la noblesse de la gestion des biens des Hanski et des intérêts d'Anna, désignant des tuteurs de confiance. Nous voyons par quels détours subtils l'au-

http://rcin.org.pl

torité civile arrivait à mettre la main sur les biens polonais et à s'en rendre maîtresse. Mme Hanska protesta donc et s'adressa — comme il était d'usage — au Sénat dirigeant pour faire annuler le jugement de la Cour de Kiew. Le Sénat jouait le rôle de l'ancien Parlement français, suprême Cour de justice, et réglait les affaires importantes. A travers lui, Mme Hanska s'adressait à l'empereur, faisant remarquer « qu'il serait contraire à la volonté de feu mon époux de modifier à la façon dont l'a fait la Cour civile de Kiew les dispositions prises par lui, étant donné que confier à des personnes étrangères l'éducation de ma fille, mon unique enfant, en me privant de la possibilité d'accomplir ce devoir sacré, ainsi que m'enlever l'administration des biens, serait me mettre dans une situation très gênée, d'autant plus que de pareilles dispositions exposeraient les biens en question à être dilapidés [1]. »

1. Voir à la fin du présent ouvrage la traduction de la demande de Mme Hanska.

http://rcin.org.pl

Chapitre II.

Madame Hanska à Saint-Pétersbourg.

Raisons qui déterminent Mme Hanska au voyage à Saint-Pétersbourg. — Son catholicisme ; présence auprès d'elle de l'abbé Jacottin. — Impossibilité pour Éveline de songer à une union prochaine avec Balzac. Détente de la jeune femme vis-à-vis de Balzac. — Avantages que présentait pour Balzac son mariage avec Mme Hanska : l'entrée à l'Académie ; un salon présidé par sa femme. — La jalousie de Balzac. Éveline et le vieux M. de Balck. Liszt à Saint-Pétersbourg ; ses relations avec Mme Hanska. Relation de son journal ; échange de lettres avec le musicien. Ce qu'éprouve la jeune femme à l'égard du génial compositeur.

Il ressort des *Lettres à l'Étrangère* que la malheureuse femme, si énergique qu'elle fût dans l'adversité, se sentait profondément atteinte et toute désemparée par les nuages qui s'amoncelaient autour d'elle. Son père n'était plus là pour la défendre — il était mort en 1825 —, la justice imparfaite et vénale de haut en bas l'effrayait tout naturellement et elle devait en avoir fait à Balzac un tableau lugubre, pour que celui-ci lui écrivit : « J'ai peur de cette justice qui ne vaut pas mieux que la nôtre et où votre adversaire a des intelligences, à raison de ses anciennes fonctions [1]. » Et encore : « Votre persécuteur est-il riche ? A-t-il des moyens de corruption ?... Ce qu'il dit, fait frémir... O pauvre amie, combien le peu de bonheur qu'on a sur terre nous est vendu cher ! [2] » Ce n'est donc que sur l'appui de ses frères, surtout sur l'aide du général Adam et de sa femme, sur leur crédit auprès du maître absolu de cinquante-deux millions de sujets, que Mme Hanska pouvait compter pour sauver sa fortune et celle de sa fille. Aussi se décida-t-elle, malgré la requête qu'elle avait adressée au souverain, d'aller dans la capitale pour y surveiller de près la marche de son procès. Sa présence à Wierzchownia était d'ailleurs devenue inutile, la gestion des domaines de M. Hanski ayant été confiée à l'un de ces rapaces

1. *Lettres à l'Étrangère*, t. II, p. 77, 11 novembre 1842.
2. *Ibid.*, p. 88, 7 décembre.

http://rcin.org.pl

« administrateurs » qui, tout en prélevant les revenus au profit de l'État, en retenait une bonne part pour lui-même et en faisait une autre non moins large au fameux Pissarev[1]. Presque du jour au lendemain, la « millionnaire » se trouvait dépossédée de tout, même des biens qui lui appartenaient en propre.

Chaque lettre de Balzac, ou presque, renferme une allusion à l'état d'âme que provoquait chez Mme Hanska la crainte de l'avenir, le sentiment qu'elle allait tout perdre, non pas seulement ses biens, mais sa fille. Elle est toute proche du désespoir, et Balzac la console de son mieux : « Et pourquoi vous attrister ? Je vous réponds de l'avenir ; rien ne me fera varier, ni vous non plus. Eh bien, à la grâce de Dieu ! »[2] « Adieu donc, c'est-à-dire *à Dieu* ; je ne vous confie qu'à lui ! »[3]

Eh oui, c'est à Dieu surtout qu'Éveline devait confier la cause de sa famille, c'est dans son catholicisme qu'elle cherchait sa consolation, et la présence auprès d'elle de l'abbé Jacottin n'était pas, certes, un simple hasard, ni seulement un exemple de la large hospitalité que la famille Rzewuski avait offerte en son temps aux nombreux émigrés français venus se refugier dans ces riches contrées.

S'étonnera-t-on encore que, malgré la mort de M. Hanski, sa veuve n'osait rêver à l'accomplissement de son vœu le plus cher : son union avec l'homme qu'elle chérissait depuis dix ans ? Balzac avait d'ailleurs fini par comprendre que sa présence n'aurait fait qu'envenimer les choses, et il écrivait à son amie, avant qu'elle se mît en route vers la capitale : « Oh ! chère aimée, si vous saviez quelles larmes je viens de répandre, sans les avoir pu retenir, en lisant la défense de venir à Saint-Pétersbourg ! Quelles fleurs d'espérance ont été coupées ! Que de soupirs et de bonheurs dissipés ! Quels rêves sont [détruits] autour de moi ! Oh non ! vous n'en saurez rien, car *vous avez raison*[4]. »

Mais on sent chez Éveline bien nettement, malgré les changements qui se sont opérés en elle depuis 1835, malgré l'ébranlement qu'elle a subi à la mort de son mari, malgré la conscience qu'elle a de ses obligations vis-à-vis de sa fille et de l'incertitude de leur

1. Cet administrateur devait être d'ailleurs le fameux oncle, si nous nous référons à l'allusion de Balzac que nous citons plus loin.
2. *Lettres à l'Étrangère*, t. II, p. 79, 14 novembre 1842.
3. *Ibid.*, p. 70, 17 octobre.
4. *Ibid.*, p. 57, 8 août.

http://rcin.org.pl

avenir, un sincère désir de s'appuyer sur le bras de son génial ami, et sa fille mariée, — même très jeune — finir ses jours aux côtés de celui-ci dans un coin perdu de la France : « Ah, chère campagnarde, il faut planter des arbres aux Jardies ! il faut y vivre ! On y est à cent lieues de Paris. Il faut en faire le chalet de Louise de Chaulieu. Ce sera fait; mais jamais rien n'aura coûté plus cher. Ce sera délicieux ; mais il y a bien des travaux et bien des acquisitions [à faire] encore... Seulement, dites-moi si votre résolution de vivre à la campagne et loin d'une capitale est bien arrêtée. Ah ! vous ne savez pas ce que c'est que Paris ! Paris est le seul lieu du monde où l'on puisse cacher son bonheur, vivre à bon marché, et se trouver comme à la campagne ! [1] »

Comment d'ailleurs serait-elle restée insensible aux effusions d'amitié de Balzac qui recommençaient à monter vers elle avec une ardeur pressante ?

Son grand homme ne se laissait rebuter ni par les éclats de la jalousie d'Éveline — qu'il prétend non fondée —, ni par les « afflictions de la tante Rosalie », ni par les épineuses allusions à ses visites à Versailles. Balzac supportait tout cela avec un parfait stoïcisme, mettant l'énervement de son amie sur le compte des ennuis du procès. Éveline se sentait reprise et encore une fois captée par l'éloquence amoureuse du romancier. Elle se détendait peu à peu jusqu'à un abandon que Balzac goûtait avec ivresse. Il sentait très bien qu'il était aimé et bien profondément : « Quant aux Antilles, lui crie-t-il de loin, vous savez bien que je ne ferai rien de capital sans vous avoir vue ; ainsi, ne vous en tourmentez pas [2]. »

Balzac faisait plus : pour enlever à sa « chère étoile » toute crainte sur ses sentiments religieux — une des causes, sentait-il vaguement — qui semblaient avoir augmenté le nombre des lieues entre Paris et Wierzchownia, le romancier lui annonçait l'achèvement de l'*Avant-Propos* de *la Comédie Humaine* qui contenait l'exposé de ses véritables idées sur le catholicisme : « Quand vous lirez ces pages, vous ne me demanderez plus si je suis catholique et quelles sont mes opinions ; elles ne sont que trop tranchées, dans un siècle aussi éclectique que le nôtre [3]. » Aucun doute n'est possible sur l'attitude adoptée par Balzac : il savait Ève Hanska libre, aimante, toute prête à se refugier dans son cœur, sincèrement désireuse de se re-

1. *Lettres à l'Étrangère*, t. II, pp. 80-81, 14 novembre 1842.
2. *Ibid.*, p. 143, 23 avril 1843.
3. *Ibid.*, p. 56, 13 juillet 1842.

http://rcin.org.pl

faire une vie telle qu'elle l'avait non pas connue, mais rêvée. L'amour de l'écrivain assoupi par l'éloignement, par les cris de la chair, par l'impossibilité de jamais réaliser ses vœux — M. Hanski s'obstinant à vivre —, cet amour se ranimait pour le réaliste impatient à l'idée qu'il touchait presque du doigt le but. Mais si aucun doute n'est possible sur cette flamme qui recommençait à jaillir d'un foyer mal éteint; s'il aimait de nouveau cette femme si belle, d'une si vive intelligence, à la fois mystique et voluptueuse, il ne pouvait s'empêcher de penser à tout ce que son mariage avec elle lui apporterait de précieux. Son procès gagné, Mme Hanska, même en renonçant aux droits d'usufruit que lui avait assuré la volonté de son feu mari, était un brillant parti qui pouvait lui ouvrir les portes de l'Académie, en le débarrassant de ses dettes. Il n'y a qu'à lire attentivement ses lettres pour constater que la perspective d'épouser Éveline lui en ouvrait une autre : celle de se voir membre de l'Académie. Sans nous référer à la lettre de Mlle Bystrzonowska, nous n'avons qu'à citer les propres paroles de l'écrivain : « Je suis allé hier à l'Arsenal, chez Nodier... et il m'a dit alors ces paroles : « Mon cher B[alzac], vous avez l'unanimité à l'Académie. Mais l'Académie, qui accepte très bien un scélérat politique qui sera traîné aux gémonies de l'histoire, qui élira même un fripon qui a su ne pas aller en cour d'assises à cause de l'immensité de sa fortune, s'évanouit à l'idée d'une lettre de change qui peut envoyer à Clichy... Ainsi, ayez une position soit par un mariage, soit en prouvant que vous ne devez rien, soit en ayant pignon sur rue, et vous êtes élu [1]. » Balzac expose ensuite minutieusement à Mme Hanska les avantages matériels que présenteraient pour lui son élection à la docte assemblée et s'écrie avec enthousiasme : « Gagnez donc votre procès ! Vous gagnez le mien ! [2] »

Est-ce la crainte de voir tant de précieux espoirs s'effondrer sous les coups imprévus du sort qui rend à son tour Balzac jaloux ? Car il le devient, n'en doutons pas, lui qui, au temps de Genève et de Vienne, manifestait une si belle assurance, lui qui a tant protesté contre ses dispositions à l'humeur soupçonneuse chez Mme Hanska ! Il sait que, par sa situation sociale, la châtelaine de Wierzchownia a libre accès dans les salons pétersbourgeois les plus distingués, il comprend d'ailleurs que, pour obtenir gain de cause contre son adversaire acharné, elle est obligée de se créer des relations utiles

1. *Lettres à l'Étrangère*, t. II, p. 75, 11 novembre 1842.
2. *Ibid.*, p. 76.

http://rcin.org.pl

dans les sphères dirigeantes et de faire de fréquentes apparitions dans le grand monde. Il voit son Ève — devenue jeune veuve — entourée, courtisée, éclipsant bien malgré elle, par sa beauté alors en plein éclat et par les grâces de son esprit, Anna, moins favorisée par la nature. Balzac s'apercevra bien que les prétendants attirés par la dot colossale de la jeune héritière, adresseront leurs hommages à sa mère : « Sur cent amoureux d'Anna, écrit-il à Ève en mars 1845 (alors à Dresde avec sa fille), à propos de la candidature du « Silésien », qu'il appuie fortement, il y en aura quatre-vingt qui préféreront l'Ève à Anna, comme ton serviteur [1]. » Il a beau écrire à Éva, qui, malgré l'inquiétude dans laquelle elle vit, ne peut se refuser le plaisir de fréquenter les théâtres de la capitale, plaisir dont elle avait été sevrée pendant des années : « Oh ! je vous approuve beaucoup, chère adorée, de vous amuser ; j'étais triste de vos tristesses ; me voilà heureux de vos joies, car votre âme est mon âme, votre vie est ma vie [2]. » Dès qu'il apprend qu'un certain M. de Balck, homme d'un âge avancé, séduit par les grâces d'Éveline et plus encore par la noblesse de son cœur, lui fait une cour respectueuse et serait heureux de la nommer sa femme, Balzac s'écrie horrifié : « Mon Dieu, je n'ose vous dire que je souffre [de ce] que vous fassiez le bonheur de qui que ce soit, même du pauvre vieillard qui vous écrit [3]. »

Vaine crainte ! C'est M^me^ Hanska elle-même qui, dans son Journal intime, raconte les péripéties de cet épisode tragi-comique, pour que sa fille, en le lisant un jour, puisse en tirer une leçon utile : « Qu'elle sache, dit-elle, de quelle prudence une femme doit s'armer dans les incidents les plus insignifiants en apparence, et avec quelle réserve elle doit entretenir toutes ses relations, même avec des hommes d'un âge avancé [4]. » L'histoire d'ailleurs n'est pas très compliquée. Avec sa bonté coutumière, M^me^ Hanska témoigna de l'intérêt à un vieillard qu'elle avait rencontré dans le salon de M^me^ Biezynska, nièce de celui-ci et l'une de ses voisines ukrainiennes ; c'était un esprit cultivé et original, considéré bien à tort dans sa propre famille comme un misanthrope, un « loup-garou » et par surcroît tyran de sa fille. Prise de pitié pour le pauvre vieillard, Éveline le reçut à plusieurs reprises avec sa fille dans l'inti-

1. *Lettres à l'Étrangère*, t. III, p. 46.
2. *Ibid.*, t. II, p. 125, 19 mars 1843.
3. *Ibid.*, p. 142, 23 avril.
4. Collection Lovenjoul, A 381 *bis*, fol. 10.

http://rcin.org.pl

mité de la maison Kammel et entretint avec lui une correspondance sur quelques problèmes qui les intéressaient tous deux. Elle ne se doutait point qu'elle allumerait dans le cœur de celui-ci une véritable passion, car il semblait en avoir passé l'âge depuis longtemps. La jeune femme sut éconduire avec tact le vieil Adonis qui devenait trop pressant. Tenant compte de son âge et de l'hostilité dont il était entouré dans sa propre famille, Éveline lui prouva toute l'impossibilité de leur union et le ramena à des sentiments moins impétueux, en lui parlant le langage de la religion. Voici ce que M. de Balck écrivit un jour à Mme Hanska : « Je remarque en observant l'intérieur de mon être qu'il s'y passe quelque chose de plus doux, de meilleur, de plus ému en sentiments religieux, toutes les fois que j'ai eu le bonheur de passer quelques instants sous le charme de votre conversation. Qui sait si Dieu ne vous a pas choisie pour m'attirer de plus en plus vers lui, pour me faire comprendre avec quel complet abandon je dois me livrer à sa volonté aussi sage et juste qu'elle est compatissante... Ce que je vous dis est un fait dont j'ai éprouvé le sentiment intérieur et je ne crois nullement m'égarer en vous considérant, Madame, comme un ange consolateur qui doit remplir sous le point de vue religieux et spirituel le vide de mon cœur séparé par la mort de son plus noble élément. J'aurais trop à dire et ma lettre dépasserait toutes les bornes, si je devais vous rendre les détails de ce procès qui s'est passé en moi pour me faire voir clair au fond de mon âme et pour m'amener à comprendre les rapports dans lesquels je dois et je puis rester vis-à-vis de vous. »

Balzac n'avait donc rien à craindre du côté du « vieil adorateur » d'Éveline. Mais un autre sujet de jalousie, plus plausible celui-là, devait lui être offert par son ami Liszt. Si Balzac agit imprudemment en introduisant le musicien chez Mme Hanska, — quoi qu'il n'ignorât pas le prestige que répandait dans l'Europe entière le fameux maestro, le célèbre virtuose dont les « sonorités » angoissaient Chopin, et surtout le charme que son génie et sa personne exerçaient sur les femmes — il le regretta par la suite. C'est Balzac en effet qui, pour plaire à Éveline et à la jeune Anna, si bonne musicienne, procura aux deux femmes le plaisir d'entendre Liszt dans l'intimité. Il le fit avec empressement, mais, dès qu'il sut que « le Hongrois » avait franchi le seuil de la maison Kammel, il changea de sentiment. Les lettres nous le montrent inquiet, criblant d'épigrammes le pianiste, puis de nouveau aimable avec des ré-

http://rcin.org.pl

serves, pour retomber ensuite dans la tentation d'ensevelir Liszt sous les ridicules. Balzac, avec sa perspicacité coutumière, sentait bien — l'amour et la crainte l'y aidant — qu'il y avait du danger dans ce rapprochement de deux êtres d'élite. Devina-t-il le trouble réel qui s'empara d'Éveline, lorsque ses relations avec Liszt prirent un caractère plus intime ? La jeune femme agit, là encore, avec beaucoup d'honnêteté et de franchise, et comme cet épisode de sa vie se trouve précisément relaté dans le journal échappé à la destruction, nous pouvons suivre presque pas à pas les sentiments qui l'agitèrent.

Dès l'apparition de Liszt dans le salon d'Éveline, le musicien produisit sur elle une forte impression, que la jeune femme analyse avec ce besoin qu'elle a de voir clair tout de suite en elle-même : « Il s'agissait, dit-elle à propos de la première visite de l'artiste, d'une excentricité, d'une gloire, d'un être phénoménal, j'étais donc doublement troublée quand le domestique m'annonça « M[onsieu]r Liszt », sans plus de façon que si M. Liszt eût été simplement le propriétaire de l'habit qu'il portait et que ses droits et ses privilèges ne s'étendissent pas à ces vastes domaines de l'intelligence et du génie dont la possession anéantit *Monsieur* pour le présent et l'avenir. C'est singulier comme sur cette triste terre la réalité se plaît à coudoyer la frêle et diaphane poésie, à chaque instant le positif et le plus vulgaire souffle sur les créations de l'idéal et renverse ses brillants édifices. Ce domestique, cette voix rauque et cet accent allemand, ce « M[onsieu]r Liszt » prononcé d'une manière commune, refroidirent subitement mon attente exaltée et je me sentais presque revenue à mon état habituel, quand je vis entrer le grand homme. Je me levai et j'avançai vers lui en balbutiant quelques mots de politesse et de remerciement. Liszt est d'une taille moyenne, il est maigre, il est pâle et plutôt défait que pâle. Il a le teint bilieux des grands talents et des grands caractères ; ses traits sont assez corrects, son front est moins haut qu'on ne le représente dans ses portraits, il est sillonné de rides et manque d'élévation, ses yeux sont vitreux, mais ils s'allument au feu de son esprit, et alors ils étincellent comme les angles d'un diamant taillé, ses cheveux sont d'un châtain clair, ils sont longs et bien soignés (quoi qu'on die) [*sic*] ; son nez est droit et bien dessiné, mais ce qu'il y a de mieux en lui, c'est le suave contour de la bouche; il y a quelque chose de particulièrement doux et je dirai même de séraphique dans cette bouche qui, lorsqu'elle sourit, fait rêver le

http://rcin.org.pl

Ciel. En général, les yeux et surtout le front du grand artiste appartient à l'ange déchu, au mauvais esprit des voluptés et des misères terrestres, et le bas de sa figure et surtout son ineffable sourire, à l'ange de l'harmonie, à l'instinct des beaux et nobles sentiments ; on sent qu'il doit y avoir eu plus d'un combat intérieur dans la vie de cet homme et que souvent, trop souvent, hélas, l'esprit du mal y a remporté de tristes victoires. Liszt était vêtu d'une redingote brune, il avait un gilet très long façon de justaucorps en velours noir-groseille, et une cravate foncée, fixée par une grosse perle montée en épingle, entourait négligemment son cou. Du reste, il était parfaitement mis, il n'y avait ni clinquant ni mauvais goût, et sa toilette était en ce point aussi irréprochable que sa conversation. Nous nous assîmes ; il me dit à quel point le billet de M. de Balzac lui avait fait plaisir... enfin mille choses gracieuses. Nous parlâmes aussi de Mr. de Balzac : « On a voulu nous brouiller, dit-il, on avait voulu m'insinuer qu'il m'avait drapé d'une manière assez peu flatteuse sous le nom de Conti dans son roman de *Béatrix*, mais comme je ne m'y suis pas reconnu, je n'ai point accepté le portrait ». Je lui demandai de jouer, ce qu'il fit avec beaucoup de complaisance, mais, j'avoue, que son exécution, quelque belle qu'elle me parût, ne m'étonna point. J'éprouvai, en l'écoutant, comme une déception douloureuse. Il joua un fragment du Concert [*sic*] de Weber, d'une manière hachée, parfois nonchalante et souvent interrompue, tout en causant et entremêlant dans les lacunes des modulations improvisées [1]. »

On voit par cette longue et complète description quel coup d'œil féminin avait enveloppé, examiné, jugé le génial musicien. Les pages qui suivent, ont trait au premier concert auquel assistèrent Éveline et sa fille, nous les avons déjà citées et nous avons pu remarquer quel enthousiasme il avait soulevé chez elles et quelle joie il leur avait apportée.

« Liszt vient me voir régulièrement, continue de relater Mme Hanska dans son Journal, c'est une organisation extraordinaire et que je me plais à étudier, il y a des choses sublimes, mais il y en a aussi de déplorables en lui, c'est le reflet humain de la nature dans son grandiose, mais hélas, aussi dans ses horreurs. Il y a des élévations sublimes, il y a des Alpes aux sommets éclatants, mais il y a des abîmes et des gouffres sans fond, comme

1. Collection Lovenjoul, A 381 *bis*, fol. 11, 13 avril 1843.

http://rcin.org.pl

Scylla et Carybde [*sic*], et qui feront faire encore plus d'un naufrage à lui-même et aux autres... Liszt est parti pour Moscou ; il est venu me faire ses adieux avec un air pénétré qui m'a touchée. Je ne crois pas à de l'*amitié* de sa part, je comprends trop la valeur antique de ce noble nom pour le profaner, mais je crois à de la sympathie. Quant à moi, à part son talent, j'aime sa société à laquelle l'imprévu des mouvements si divers de son esprit, donne un caractère particulièrement attrayant. Je viens de lui écrire une longue lettre sur l'art en général, mais je profite de ces généralités pour aborder quelques points de son individualité artistique, je lui dis de rudes vérités entremêlées de quelques éloges ; il mérite les unes et il ne se soucie pas des autres... si je les lui donne, c'est pour me satisfaire moi-même. Je suis fâchée de n'avoir pas gardé copie de cette lettre, il me semble qu'il y avait là quelques idées originales sous le point de vue esthétique, mais je l'ai griffonnée d'un trait sans brouillon, et je l'ai envoyée tout aussitôt. Si je l'avais relue, je l'aurais peut-être déchirée en mille pièces, cela m'est arrivé plus d'une fois » [1].

En même temps que se traduisent par des phrases un peu pompeuses les dispositions romantiques de M^me^ Hanska, nous voyons celle-ci emportée par le tempérament rzewuskien, c'est-à-dire par le goût du risque, des relations dangereuses, l'appétit d'exprimer ses idées, le désir de prêcher un peu. Voici ce que répond Liszt à cette lettre hâtivement écrite : « Dans trois jours je quitte Moscou. Votre commission du Kremlin sera remplie. Samedi prochain j'aurai l'honneur de vous rapporter le caillou [?], à cette occasion nous reprendrons nos conversations sur d'autres cailloux plus inutiles encore, mes idées et les choses que je ferai peut-être... Peut-être sommes-nous moins loin de nous entendre que vous ne semblez le croire. Votre lettre dont je vous remercie de tout cœur, remue une infinité de choses et de questions, je voudrais un jour ou l'autre y répondre d'une façon nette et précise, mais tout en battant de l'aile, il serait difficile de vous atteindre aux hauteurs où vous vous élancez. Pardonnez-moi de vous répondre en si peu de mots, mais je suis accablé de besogne et d'ennuis. Les inutilités et les faux-semblants ont dévoré ma vie, mais me voici bientôt arrivé à un terme meilleur... croyons-le du moins, n'est-ce pas ? à bientôt davantage et mieux [2]. »

1. Collection Lovenjoul, A 281 *bis*, fol. 13, avril 1843.
2. *Ibid.*, fol. 14, 15 mai 1843.

http://rcin.org.pl

Voici une lettre qui, nous le sentons, ouvre le chemin des confidences, que Mme Hanska écoutera d'une oreille demi-complaisante, sans résister au besoin de gronder un peu : « Liszt a passé avec moi quelques heures aujourd'hui... il m'a parlé de mille choses et surtout de lui avec un abandon de confiance qu'il n'avait point encore eu jusqu'ici. C'est qu'il s'est dit amoureux ou croit l'être d'une jeune femme (de la société) de Moscou, qui fait mille folies pour lui, et il est aise d'en parler aux autres, quand il ne lui en parle pas à elle-même. Je l'ai prêché, comme une mère aurait prêché son enfant unique, mais combien le langage de la raison doit paraître stupide aux enchantements de la passion. Un moment Liszt m'a fait rire, quand je lui ai parlé des leçons du passé et de Mme d'Agoût et de ses enfants : « Soyez tranquille, me dit-il, je suis devenu plus raisonnable, si j'enlève la femme, ce sera avec le mari cette fois ! » (Voyez un peu l'homme raisonnable!) Et, en effet, par une de ces grâces d'état, qui ne se voient que trop fréquemment, on dit que le mari est presque aussi épris de lui que la femme. La société de Liszt a bien son côté dangereux ; elle rend aimable ce qui est digne de blâme, et quand il tient un de ces propos d'une immoralité effrayante au fond, on sourit, on se dit qu'un artiste de son génie a le droit de déraisonner, que c'est un enfant dans la conduite de la vie, et on excuse, on applaudit même, on l'aime, on lui sourit, on voit en lui une pauvre feuille de laurier égarée, ballottée par les vents... mais plus d'une main jeune et blanche s'avance vers cette feuille vagabonde, plus d'une pure haleine voudrait l'échauffer, plus d'une âme aimante voudrait la recueillir et l'abriter, tandis que l'être supérieur, mais obscur, qui lutte, combat et triomphe dans le secret de son cœur solitaire, vit et meurt inconnu. Mais il regarde le Ciel et il est consolé ; il se retire en lui-même et il est apaisé, car c'est pour lui un asile inaccessible aux clameurs du monde, de ce monde stupidement badaud qui ne bat des mains qu'aux entrechats des danseuses et aux jongleries des charlatans. Heureux ceux qui ont conquis cet asile intérieur ! Plus heureux ceux qui l'ont obtenu gratuitement du Ciel, sans luttes et sans victoires ! Hélas, il n'est point de victoires sans blessures, et il en est qui ne guérissent jamais du moins en ce monde [1]. »

La jeune femme se rend compte qu'il y a du danger à écouter cet enchanteur qui parle de l'amour avec une immoralité si séduisante.

1. Collection Lovenjoul, A 387 *bis*, p. 14, 24 mai 1843.

http://rcin.org.pl

Elle a beau faire, elle se sent inquiète, et les événements la justifient : « Je ne sais si c'est l'influence d'un mauvais génie ou quelque défaut particulier à nos caractères réciproques, mais mon intimité avec le grand artiste s'est empreinte insensiblement d'un caractère orageux et fatigant. Je crois qu'il part bientôt (l'aurais-je cru), et je m'applaudis dans l'intérêt de mon repos qui a été assez troublé ces derniers temps. L'origine de ces malentendus date d'un dîner à la campagne auquel m'avait invité M. Senkowski, directeur d'une feuille littéraire, grand orientaliste et homme de beaucoup d'esprit. Liszt devait en être, ainsi que Glinka, le compositeur, et plusieurs autres notabilités artistiques. J'y comptais m'amuser beaucoup, mais quelqu'un (je ne sais si c'est par intérêt pour moi ou peut-être par dépit de n'être pas invité lui-même) m'ayant insinué que ces messieurs buvaient largement et que cela pourrait avoir quelque inconvénient pour moi, vu surtout que nous devions faire route ensemble par le chemin de fer, après bien des réflexions, je pris le parti de n'y point aller et de m'excuser. Liszt l'ayant appris m'écrivit billet sur billet et accourut lui-même, mais je ne le fis point entrer, prétextant une indisposition. Il ne vint pas plusieurs jours de suite, je me doutais de son dépit, mais je n'eus pas l'air de m'en apercevoir, enfin un beau matin il m'arriva et me dit qu'il avait été furieux contre moi, que déjà une fois je lui avais donné une preuve de ma pruderie en ne voulant pas aller avec lui à son concert ; mais que lui passait tout. « Ne croyez pas que j'aie été la dupe de votre indisposition, disait-il en courant par la chambre, comme le plus volontaire des enfants gâtés, allez, je vous connais. Et je connais aussi ceux qui sont venus vous dire que vous ne deviez point frayer avec des artistes, dites-moi, comment m'a-t-on nommé par exemple ? (et s'arrêtant et me regardant fixement et tapant du pied). Un bohémien, n'est-ce pas ?... Eh bien, madame, vous ne dites rien » ? « Et que voulez-vous que je vous dise, M[onsieu]r, je m'étonne et vous plains, voilà tout ». Peu à peu il se calma, il continua à marcher, mais il se taisait, il me regardait de temps à autre en dessous ; je lui demandai de faire un peu de musique, il joua la *Sérénade* de Schubert, mais avec lassitude et découragement, après cela nous causâmes paisiblement ; il me demanda pardon, il s'humilia jusqu'à convenir des torts. Il est revenu plusieurs fois depuis, tantôt se montrant brusque et violent et tantôt aimable. Alors, il est charmant, mais quand il s'emporte, il me fait peur. C'est une nature véhémente et

http://rcin.org.pl

passionnée, et le milieu désordonné dans lequel se développe cette nature, l'influence d'une manière tout à fait pernicieuse [1]. »

Est-il besoin de commenter ce vivant récit qui éclaire si bien nos deux personnages : Liszt bouillant et emporté, Mme Hanska réservée — prude peut-être — mais compatissante et charmante et douce à l'homme blessé ? Voilà bien les deux pôles entre lesquels elle oscille : sa fougue primesautière que vient immédiatement réfréner la raison et les mille contraintes obscures de son éducation. L'épilogue de cette « saison musicale » est raconté par Éveline d'un ton voilé de mélancolie. On sent que Liszt restera dans le souvenir de la jeune femme une lueur brillante, mais fugitive, qu'elle l'a voulu ainsi, que c'est mieux, mais quel dommage !

« J'ai vu Liszt hier pour la dernière fois, cette idée m'émeut malgré moi. Mon Dieu, j'ai écrit *pour la dernière fois*, serait-ce une prophétie ? Ne le reverrai-je donc jamais sur cette triste terre ? J'y pense avec tristesse. Il est si changé, si détruit, que moi qui le voyais souvent, j'apercevais presque du jour au lendemain les traces des ravages produits peut-être moins encore par sa vie désordonnée que par cette âme inquiète, par cet esprit agité qui usa son corps, comme une lame aiguë et à double tranchant use un fourreau trop étroit. Cette dernière visite s'est bien passée et n'a été troublée par aucun emportement ; il m'a demandé de lui pardonner, il m'a suppliée de ne point l'oublier, de lui écrire quelquefois et de le voir encore une fois avant son départ. Je lui ai dit : « Je n'ai rien à vous pardonner, car je ne saurais me fâcher contre vous... cela devient impossible quand on vous aime et qu'on est aimé de vous, quant à vous écrire, je le ferai une fois par an ». Il prit un air boudeur et se récria : « Écoutez donc, lui dis-je, je ne vous promets que ce que je suis bien sûre de tenir, une fois par an sera pour moi le devoir, plus d'une fois sera une faveur pour vous ». Il prit ma main, la baisa et la retint entre les siennes ; je la retirai doucement en lui disant : « M[onsieu]r Liszt, croyez-moi, ne revenez plus, que ce soit ici notre dernière entrevue. » Il voulut insister, mais je lui répétai avec l'accent le plus pénétré, il parlait de l'âme : « Je vous en prie, ne revenez plus, cela me ferait du mal et peut-être à vous aussi, laissez-moi donc vous dire adieu sous l'influence de votre bonne visite d'aujourd'hui, demain vous seriez moins bon peut-être, ou moi-même je serais plus méchante, adieu donc ! » Il baisa la main que

1. Collection Lovenjoul, A 387 *bis*, fol. 15-16, juin 1843.

http://rcin.org.pl

je lui tendais, il la serra fortement et partit comme un trait, je le suivis jusqu'à la porte, mais il ne se retourna même pas ; j'allai à la fenêtre, je le vis monter en calèche, il leva la tête et je le vis ainsi, les regards tournés vers moi jusqu'à ce que les chevaux l'eussent emporté hors de ma vue [1]. »

« On m'a remis ce matin un billet de Liszt, voici son contenu : « Je n'ai point forcé la consigne, je ne vous ai point désobéi, et pourtant qu'il m'eût été doux de vous voir encore une fois, Madame ! Pardonnez-moi, j'ai été brusque, violent, injuste, mais daignez pour le moment ni me juger, ni me condamner, ni m'absoudre, peut-être nous retrouverons-nous d'ici à deux ans. Peut-être alors serez-vous moins mécontente de moi. Si par hasard la pensée de m'écrire vous venait, le Comte W..., mon plus ancien et mon plus excellent ami de P[étersbourg], vous dira où adresser vos lettres. Adieu, croyez que malgré... je vaux peut-être que quelques-uns songent à moi de près comme de loin [2]... »

« Le départ de Liszt m'a laissé, je l'avoue, un certain vide dans l'âme. Je sens qu'il me manquera longtemps encore. J'étais habituée sur les deux heures à pressentir, à attendre sa visite, j'essayais de deviner d'avance de quelle couleur serait son humeur, j'arrangeais dans ma tête de beaux discours de morale à son intention, je préparais les exhortations religieuses qui lui feraient le plus d'effet, car j'étais un peu beaucoup son directeur de conscience — mission qui aurait été bien belle, si un peu d'orgueil et de vanité n'étaient venus s'y mêler. Liszt m'était fort sympathique, il s'était établi en quelque sorte dans ma confiance, je lui parlais de moi-même avec l'entraînement de la plume et d'un journal écrit ; depuis longtemps je n'avais rencontré une individualité plus prononcée, plus fortement tranchée et se détachant avec plus d'éclat de cette tapisserie de médiocrités dont je vivais entourée. Ses défauts mêmes m'ont paru souvent aimables ; enfin, sa société serait dangereuse pour un être jeune et sans expérience, aussi ai-je tenu mon Anna prudemment éloignée de ce feu follet dont les lueurs séduisantes attirent vers des abîmes [3]. »

Ainsi se terminèrent, dans un clair-obscur très doux, les relations de Liszt et d'Éveline. Balzac eut-il donc raison d'être jaloux ? Nous ne voyons rien qui ait pu vraiment l'attrister dans cette

1. Collection Lovenjoul, fol. 16, 3 juin 1843.
2. *Ibid.*, fol. 16-17, 5 juin 1843, samedi, 2 heures du matin.
3. *Ibid.*, fol. 17, juin 1843.

http://rcin.org.pl

légère histoire. Il s'agissait seulement d'une sympathie à laquelle Éveline refusait même, nous l'avons vu, de donner le nom d'amitié, pour ne pas profaner celle-ci. C'est que, sachons-le bien encore une fois, cette amitié profonde, absolue, presque sacrée, elle ne l'accordait qu'à un seul être au monde, celui qui attendait à Paris, avec tant d'impatience, le moment d'accourir.

http://rcin.org.pl

Chapitre III.

Catherine de Médicis et Ursule Mirouët.

Les ouvrages de Balzac entre 1842 et 1843. — Ses idées politiques, sociales et religieuses exposées dans l'*Avant-Propos de la Comédie Humaine*. La structure philosophique de son œuvre. — Balzac « docteur ès sciences, doublé d'un mystique » dans *Catherine de Médicis* et *Ursule Mirouët*.— Réhabilitation de Catherine de Médicis en faveur de son sentiment monarchique. — Rôle destructeur de la pensée lorsqu'elle est livrée à elle-même sans contrôle. — Le catholicisme, instrument régulateur. — Le magnétisme et les sciences occultes dans *Catherine de Médicis*. — Le lyrisme de Balzac lorsqu'il touche à ces questions (l'apologie des tireuses de cartes dans *le Cousin Pons*). — Analyse du monologue de Ruggieri dans *Catherine de Médicis* et comparaison de sa doctrine avec celle de Wronski. Adresse et sobriété de Balzac. — Le magnétisme dans *Ursule Mirouët*. — Mystérieuses correspondances entre Balzac et son amie. — M^lle^ Lenormand, quelques renseignements biographiques à son sujet. Les moyens employés par les cartomanciennes pour dévoiler l'avenir. Opinion de Balzac. Les relations personnelles de Balzac avec les somnambules. — Le magnétisme instrument de la grâce divine dans *Ursule Mirouët*. — Utilité et vérité du caractère d'Ursule. — Balzac et le baron Dupotet. Les expériences de ce dernier. Ses idées, ses cours, ses travaux. Similitudes d'idées entre Dupotet et Wronski. — Les préoccupations orthodoxes de Balzac dans *Ursule Mirouët*, son adresse à ne pas défigurer le dogme catholique. — Le sens du *bien* et du *mal* qui, dans *Ursule Mirouët*, rappelle Dostoïevski. — Relief de la figure du vieux Minoret.

La mort de M. Hanski, nous l'avons dit, en permettant à Balzac une correspondance plus fréquente et plus libre avec Éveline nous fournit le moyen de suivre d'une façon beaucoup plus étroite le processus de ses œuvres. Nous remarquons dans les années 1842-1843 un nouveau jaillissement de la source mystique, avec *Ursule Mirouët*, dont le romancier annonce la publication à M^me^ Hanska en même temps que la conception d'*Albert Savarus*. Il réédite *Louis Lambert* et *Séraphîta*.

Nous sommes à l'époque de la pleine maîtrise de Balzac, celle où il jette sur son œuvre un regard d'ensemble. Il l'a baptisée d'un nom de prédilection, qui lui convient admirablement. Le monument s'organise, les fondations sont solides, la charpente robuste. Quelles sont donc, pour abandonner la métaphore, les idées philo-

http://rcin.org.pl

sophiques et sociales sur lesquelles le grand romancier revient avec insistance, celles qui étayent son œuvre et la justifient ?

« *Politiquement*, écrit l'écrivain à son amie, je suis de la religion catholique; je suis du côté de Bossuet et de Bonald, et ne dévierai jamais. *Devant Dieu*, je suis de la religion de Saint-Jean, de l'église mystique, la seule qui ait conservé la vraie doctrine. Ceci est le fond de mon cœur. On saura, dans quelque temps, combien l'œuvre que j'ai entreprise est profondément catholique et monarchique. Mais il arrivera à *la Comédie Humaine* ce qui est arrivé au système continental, d'être comprise quinze ans après la mort de l'auteur [1]. » Dans ces graves paroles parfaitement sincères, écrites, nous l'avons dit, pour rassurer la scrupuleuse Mme Hanska, Balzac se trompe. Ce n'est pas quinze ans après sa mort qu'on s'est aperçu de la forte armature philosophique de son œuvre, mais beaucoup plus tard. On peut ne pas être d'accord avec sa conception de la famille, cellule sociale, des « milieux » qui s'opposent à l'idée égalitaire des *Droits de l'Homme et du Citoyen*, mais il faut bien reconnaître, contre Taine et avec M. Paul Bourget, que tout le système politico-social de Balzac se tient et se soutient. « Balzac, dit d'autre part M. Paul Bourget, le docteur ès sciences sociales, se double... d'un mystique [2]. » Nous le voyons bien, Balzac s'exprime là-dessus très nettement dans ses lettres à Mme Hanska, et deux ouvrages que nous allons étudier, *Catherine de Médicis* et *Ursule Mirouët*, sont le témoignage de cette curieuse alliance.

L'étude sur *Catherine de Médicis* n'est, à vrai dire, publiée — avec sa préface qui nous éclaire si bien sur les idées de l'auteur — qu'en 1846. « C'est la réunion, dit Balzac lui-même, de tout ce que j'ai écrit sur *Catherine de Médicis*, trois études historiques : *les Lecamus*, *le Secret des Ruggieri*, *les Deux Rêves*. Il y a une préface en faveur du système monarchique, où se trouve une défense complète de Catherine de Médicis et du catholicisme, au point de vue politique, dans sa lutte avec cet affreux protestantisme qui nous dévore [3]. »

Balzac, en effet, a tenté dans cette étude une réhabilitation de Catherine de Médicis et la justification des moyens employés par

1. *Lettres à l'Étrangère*, t. II, pp. 48-49, 12 juillet 1842.
2. Voir Francis Carco, *Paul Bourget...*, le chapitre intitulé *Balzac sociologue*, Paris, 1932, Alcan, pp. 56-69.
3. *Lettres à l'Étrangère*, t. II, p. 134, 7 avril 1843.

http://rcin.org.pl

cette astucieuse Italienne pour conserver toute sa force au pouvoir royal d'une part, pour anéantir, d'autre part, (par l'entreprise ratée de la Saint-Barthélemy) la dernière trace de l'« exécrable protestantisme » en France. Balzac voit, dans cette nouvelle forme du christianisme, le triomphe de l'individu qui amènera fatalement le triomphe de la démocratie. La Réforme annonce la Révolution. Cette affirmation n'est pas, à vrai dire, une nouveauté historique, mais Balzac la symbolise d'une manière saisissante dans l'entretien de Calvin avec Théodore de Bèze et dans les rêves de Robespierre et de Marat.

Mais en même temps que Balzac démontre l'importance du catholicisme « comme système complet de répression des tendances dépravées de l'homme et le plus grand élément d'ordre social », il expose une des idées qui lui sont particulièrement chères, celle qui constitue tout le sujet des *Martyrs ignorés*, à savoir le rôle destructeur de la pensée. Le romancier s'exprime avec plus de netteté encore dans l'*Avant-Propos* de *la Comédie Humaine*, écrit à peu près à la même époque : « Si la pensée, ou la passion, dit-il, qui comprend la pensée et le sentiment, est l'élément social, elle est aussi l'élément destructeur. En ceci, la vie sociale ressemble à la vie humaine. » (Les *Martyrs ignorés*, par des exemples d'ailleurs un peu trop tendancieux, ne prouvent pas autre chose). Et ce grand médecin qu'est tout peintre de mœurs, de proposer aussitôt son remède : « La pensée, principe des maux et des biens, ne peut être préparée, domptée, dirigée que par la religion... Le Catholicisme et la Royauté sont deux principes jumeaux. » On devine bien que de pareilles pensées trouvaient en M^me^ Hanska l'écho le plus parfait. Reconnaissons-lui ce mérite d'avoir été, au moment où Balzac groupait ses idées dans un exposé succinct pour en frapper son public, l'auditeur entièrement dévoué et convaincu à qui l'on s'adresse tout particulièrement et dont le dévouement et l'adhésion vous aident à convaincre les autres. Nous croyons que le meilleur office qu'ait rempli M^me^ Hanska près de Balzac, c'est de n'avoir jamais douté de lui comme esprit et de lui avoir apporté l'intelligente compréhension dont un homme — fût-il de la trempe de Balzac — a toujours besoin.

Catherine de Médicis représentait sans doute pour Balzac une des pierres de base de ce « grand ouvrage politique » dont il parle à M^me^ Hanska et dont l'idée le hantera toute sa vie. Mais l'époque choisie par lui, ce XVI^e^ siècle remueur d'idées, tout bouillonnant

http://rcin.org.pl

de passion et de curiosité, lui permet de revenir sur un sujet qui lui tient à cœur, le magnétisme et les sciences occultes.

Nous allons analyser la dramatique scène qui se déroule rue de l'Autruche, dans l'hôtel de Marie Touchet, entre le roi de France, Charles IX et les Ruggieri, et examiner de près les procédés qu'emploie Balzac pour éclairer ses propres idées aux feux de l'histoire.

Nous savons de longue date que Balzac, tout en souhaitant pour la nation la discipline catholique la plus orthodoxe, s'intéresse à toutes les manifestations mystiques. Nous savons suffisamment quelles sont là-dessus ses correspondances avec Mme Hanska : la même ardeur pour explorer le mystère les anime tous deux. Il n'est pas un seul ouvrage de Balzac où il ne soit fait allusion à l'occultisme, à la transmission de la pensée, au magnétisme. Le soin qu'il a pris d'enclore dans son étude sur Catherine de Médicis — ouvrage historique et philosophique — tout un épisode sur les Rose-Croix et le but que ces mages se proposaient d'atteindre, est assez révélateur. Nous y voyons l'importance fondamentale que Balzac attachait à ces questions. Lorsqu'il les traite, il semble obéir à une sorte d'inspiration lyrique, de « transe », si l'on veut. Relisons le monologue de Laurent Ruggieri à peine troublé par les exclamations fiévreuses de Charles IX. Le narrateur — on le sent — est emporté par son propre enthousiasme. C'est une émotion du même genre qu'il éprouve lorsqu'il écrit à son Égérie : « Au moment où vous écriviez combien M. Gambey, le plus fameux constructeur *d'ouvrages de précision*, membre de l'Académie des sciences, vous causait de jalousie relativement à l'abbé Jacottin, j'étais dans les ateliers de Gambey, à causer machine avec lui. J'ai admiré cette coïncidence, et ce fait, puéril en lui-même, m'a causé tant d'émotion que j'ai eu les yeux mouillés ; il m'a semblé que le nom écrit par vous m'avait frappé ici, car il y avait d'autres membres de l'Académie à consulter... c'est chez Gambey que j'ai couru. Explique cela qui pourra [1]. » Qu'on ne s'y trompe pas. Cet émoi chez Balzac n'est pas seulement un émoi amoureux. Les narines flaireuses du chercheur lui signalent au passage une nouvelle preuve de l'influence, pour ainsi dire concrète, de la pensée, et il la note avec tremblement.

Remarquons aussi la différence de ton qu'emploie Balzac pour traiter, dans un même ouvrage, d'une part des questions pure-

1. *Lettres à l'Étrangère*, t. II, p. 48, 12 juillet 1842.

http://rcin.org.pl

ment sociales (importance du catholicisme et de la monarchie), d'autre part du mysticisme. Dans le premier cas, il le fait avec l'assurance de celui qui affirme, dans l'autre avec l'hésitation intérieure, le « pourquoi pas ? » de celui qui cherche à tâtons, mais qu'éclaire déjà, très loin, une faible lumière. L'apologie des « tireuses de cartes » dans *le Cousin Pons* révèle la même ardeur à proposer des analogies, à faire accueil au mystérieux. Il y a pour nous, dans ces divers aspects du romancier, tour à tour dogmatique, réaliste et « chimérique », en dépouillant ce dernier terme de tout sens péjoratif, un intérêt passionnant.

La profession de foi de Laurent Ruggieri, mage, chef des Rose-Croix, dont le magnétisme est l'une des armes, rappelle d'une façon frappante certaines idées de Wronski, celle-ci entre autres : que de l'homme seul dépend la possibilité d'échapper à la mort. La terre a été livrée à l'homme, c'est à lui d'en découvrir les lois, de les exploiter, d'en triompher. « De quoi s'agit-il ? dit Laurent, de surprendre la force qui désunit ; par contre, nous surprendrons celle qui rassemble [1]. » Ne croirait-on pas entendre le philosophe polonais exposant son principe de l'humanité en marche vers ses buts ? Gardons-nous de croire ces paroles vaines et creuses. Balzac, prudent, se met à l'abri derrière ce qu'il appelle « les replis de cette pompeuse loquacité du charlatan florentin », mais il n'entonne pas moins, par la bouche de son héros, une sorte d'hymne à la science qui préfigure le culte que lui voueront plus tard les Taine et les Renan, avec quelque chose de plus aéré. « Placé en avant de la frontière la plus reculée qui nous sépare de la connaissance des choses, en patient observateur des atômes, atteste solennellement Ruggieri, je détruis les formes, je désunis les liens de toute combinaison, j'imite la mort pour pouvoir imiter la vie ! Enfin, je frappe incessamment à la porte de la création, et je frapperai jusqu'à mon dernier jour. Quand je serai mort, mon marteau passera en d'autres mains également infatigables, de même que des géants inconnus me le transmirent [2]. »

Balzac aurait pu, dans cette peinture fragmentaire de la société du XVI^e siècle, s'étendre davantage sur les pratiques de sorcellerie et de magie, si fréquentes à cette époque. Louons la sobriété que lui conseille son instinct d'artiste. Quelques ouvrages documentaires,

1. *Catherine de Médicis*, t. XXX, p. 332.
2. *Ibid.*, p. 332.

http://rcin.org.pl

entre autres celui d'Eugène Defrance [1], nous permettent de constater que Balzac possédait sur l'astrologie judiciaire et l'envoûtement les renseignements les plus précis, mais il fait seulement mention, sans s'y arrêter, de la fameuse scène de magie qui dévoila, paraît-il, à Catherine, par l'intermédiaire de Nostradamus, la mort successive de ses trois fils et l'avènement des Bourbons au trône. Pareillement, Balzac évite de prononcer le nom de « magnétisme ». Pourtant la scène qui se déroule chez le parfumeur René et que Charles IX suit des yeux du haut de son toit, sans la comprendre, est incontestablement une passe magnétique, et le médium employé une jeune femme, dont le roi note l'aspect cadavérique. C'est elle qui décèle la présence de Charles, c'est elle encore qui permet à Laurent de suivre les pensées de la reine-mère et de s'en faire une arme.

* * *

Balzac réservait à un autre livre, *Ursule Mirouët*, le soin de justifier le magnétisme et d'en démontrer l'utilité sociale. Nous ne croyons pas qu'un simple effet du hasard ait provoqué l'apparition d'*Ursule Mirouët* au moment où M^me^ Hanska renouait avec Balzac des relations amoureuses. Il y a là une de ces mystérieuses correspondances de l'esprit qui troublent tant Balzac et dont nous trouvons le reflet dans chaque lettre de l'Étrangère. « Ces alternatives sont ma vie, lui dit-il à propos des tristesses et du bonheur que l'attente de Saint-Pétersbourg lui fait éprouver, et je me demande si ce n'est pas un effet de quelque communication invisible ; si les jours de doute et de douleur, vous n'êtes pas endolorie, douteuse et souffrante ; si les jours où je suis heureux, par anticipation, vous n'avez pas aussi du bonheur, de l'espérance [2]. »

Le magnétisme et la chiromancie et d'une façon générale toutes les manifestations occultes qui pour le romancier proviennent de l'au-delà, sont le point de départ de ses croyances mystiques. Il ne les accepte pas seulement comme des faits dont l'explication scientifique n'est pas encore au point, mais comme une mystérieuse chaîne qui relie l'homme à Dieu. Notons tout de suite que le ma-

1. *Catherine de Médicis, ses astrologues et ses magiciens envoûteurs*, Paris, 1911, éd. du *Mercure de France*.
2. *Lettres à l'Étrangère*, t. II, p. 78, 14 novembre 1842.

http://rcin.org.pl

gnétiseur d'Ursule Mirouët — qui, par bien des traits, nous rappelle le baron Dupotet, dont nous reparlerons — est un swedenborgien. Le dithyrambe sur les tireuses de cartes, dans *le Cousin Pons*, rejoint les plus pures envolées de *Séraphîta*, les petites superstitions amoureuses se rattachent à tout le mouvement du monde. Quand Balzac écrit à Éveline : « Quant à la pierre tombée, n'en ayez point peur ; mais votre superstition m'a fait plaisir » [1] ; ou bien : « J'ai peur qu'il ne m'arrive quelque malheur ; j'ai laissé ma bague sur la table du salon... Si je la perdais, je me croirais perdu » [2], nous sentons l'importance qu'il accorde aux superstitions, de quelque nature qu'elles soient, et sa joie de se voir compris et suivi par Mme Hanska. Il nous semble que la phrase, à la fois mystique et amoureuse, qu'il lui dédie, peu après Pétersbourg, est le meilleur témoignage de ce que nous avançons sur cette parfaite communauté d'esprit et de cœur. « J'ai tant de sentiments au cœur, pour vous, que je vous laisse deviner toutes les expressions fleuries dont ils pourraient être vêtus, à l'exception de ce profond respect que l'on a pour ce que nous mettons au-dessus de tout, et que j'ai pour une âme aussi religieuse, aussi délicate, aussi douce, aussi tendrement amie que l'est la vôtre, la plus *consœur* qu'homme ait pu désirer pour compagne vers le ciel [3] ! » Ne pourrions-nous pas baptiser ce morceau *Retour de Séraphîta* ?

Nous savons bien qu'avant la conception d'*Ursule Mirouët*, Balzac fréquentait les tabernacles de l'occultisme. Nous l'avons vu consulter la célèbre devineresse de la rue de Tournon, Mlle Lenormand, alors sur son déclin (et qui meurt précisément en cette année 1843, ensevelie sous les articles gouailleurs du *Tam-Tam* et du *Charivari*). Nous pensons que Balzac n'eût point aimé le ton persifleur qu'emploie A. Marquiset pour retracer la vie et les tribulations de la cartomancienne et que l'affirmation suivante : « Le fait de venir questionner une sorcière n'indique-t-il pas l'atonie d'un esprit facilement impressionnable [4] ? » l'aurait fait éclater de son rire homérique. Le choix qu'il fit de Catherine de Médicis, grande superstitieuse et grand esprit malgré cela, et surtout femme qui ne s'en laissait imposer par personne, ne prouve-t-il pas suffisamment qu'il pensait exactement le contraire ? Sans

1. *Lettres à l'Étrangère*, t. II. p. 58, 8 août 1842.
2. *Ibid.*, p. 193, septembre 1843.
3. *Ibid.*, p. 218, 20 novembre 1843.
4. *La célèbre Mlle Lenormand*, Paris, 1911, Champion, p. 29.

http://rcin.org.pl

doute, les bavardages de Mlle Lenormand, qui se piquait de littérature et savait à l'occasion trousser une pièce de théâtre, contiennent-ils beaucoup d'assertions fausses. Il n'importe guère à notre étude de savoir si elle eut réellement avec Napoléon l'entretien qu'elle raconte et si elle prit sur Joséphine l'empire qu'elle se reconnaît. Jusqu'à ses derniers jours, elle reçut « en consultation » les plus grandes dames de la capitale dont les équipages, nous dit la chronique, faisaient queue à sa porte. Il est certain que de fâcheuses préoccupations d'argent jettent la suspicion sur sa mémoire, malgré le soin que prit son biographe, Cellier du Fayel, de la justifier, dans son livre, *la Vérité sur Mlle Le Normand* [1]. Balthazar, que Balzac consulte vers 1843, sera, lui aussi, inculpé de la même manière. « Il a commis des actes qui l'ont brouillé avec la justice » ..., écrit le romancier à Mme Hanska. Et il conclut : « On peut être un grand cartomancien et un fripon » [2]. La cupidité des gens de cette sorte ne troublait donc pas Balzac. Il se disait, sans doute, qu'elle n'est pas, hélas, l'apanage des sorciers, et il dissociait avec bon sens deux choses qui ne sont pas forcément liées.

Quels étaient les moyens employés par Mlle Lenormand pour voir l'avenir ? Marquiset nous en fait un plaisant tableau qui nous rappelle l'alerte reportage de M. André Salmon paru récemment [3]. La voyante utilisait tour à tour le marc de café, le blanc d'œuf, le plomb fondu, la thephramantie, la lampadomancie, etc. et, pour revenir encore une fois au *Cousin Pons*, nous savons que Balzac ne méprisait aucun de ces moyens. Le romancier, en amenant sa Cibot, c'est-à-dire une femme sans éducation et sans sens critique, dans l'officine d'une tireuse de cartes, reste dans la vérité moyenne. Mais il n'y a pas moins un trait d'audace de la part de Balzac à présenter un fait sujet à caution (la consultation entre deux femmes vulgaires) et d'élever ce fait à la hauteur d'une expérience scientifique.

Dans toutes les périodes qui suivent une séparation avec Éveline et plus particulièrement après la mort de M. Hanski, nous remarquons chez Balzac un grand désir d'être sans cesse en contact avec des somnambules, désir qui s'explique par son impatience à suivre

1. Paris, 1845, C. Tresse.
2. *Lettres à l'Étrangère*, t. II, p. 137, 7 avril 1843.
3. Dans le *Petit Parisien*. Nous le citons, parce qu'il est du même style léger, et d'ailleurs plein de fantaisie, que les articles du *Charivari* qui accueillaient la mort de Mlle Lenormand.

http://rcin.org.pl

Mme Hanska dans ses démarches et ses pensées. Lorsque Balthazar — qui avait si bien décrit son amie et qui surtout lui avait donné six mois comme limite à son bonheur — devient inutilisable, on le sent inquiet : « Je cherche, dit-il à Éveline, un autre Balthazar, tant j'ai besoin de vivre dans l'avenir pour supporter le présent [1]. » Et encore : « Je suis à la piste d'une autre tireuse de cartes, qu'on dit bien supérieure à Balthazar. Je voudrais savoir *quand*, par les cartes [2] ! » Nous savons par la lecture de *Louis Lambert* et de *Séraphîta* que Balzac accorde aussi aux nombres une puissance particulière. Le voici qui s'empare de leur signification compliquée pour les besoins de sa casuistique amoureuse : « J'ai confiance dans les nombres, dit-il à Éveline, ces deux *quatre*, de mil huit cent *quarante-quatre* annoncent une double union. Nous appelons, en France, le chiffre *vingt-deux*, les deux petits canards, à cause de leur configuration. Eh bien, le *quarante-quatre* aura sa prophétie ; *onze* ans est la base de *vingt-deux* et de *quarante-quatre* et *onze* est composé de *deux* individus [3]. »

C'est dans cette atmosphère d'excitation à la fois mystique et amoureuse que fut conçue et écrite *Ursule Mirouët*, comme avait été conçue et écrite autrefois *Séraphîta*. Mais Balzac cette fois-ci attache solidement au réel son intrigue et peut écrire sans se tromper, avec cette naïveté charmante si caractéristique, lorsqu'il juge ses propres ouvrages : « *Ursule Mirouët*, le chef-d'œuvre, selon moi, de la peinture des mœurs » [4]. Balzac a voulu prouver dans ce livre délicat et fort (et à qui, sinon à Mme Hanska ?) qu'il était profondément catholique. Il y tient, car il répète à Éveline : « Je crois que vous serez très heureuse de lire *Ursule Mirouët*, et si l'abbé Jacottin est avec vous, il vous dira que c'est l'ouvrage d'un catholique [5]. » Nous ne décelons plus ici de préoccupations sociales chez l'auteur, comme dans *le Médecin de Campagne* et *le Curé de village*. Mais nous prenons sur le fait l'action de grâce divine dans un individu, nous suivons le cheminement tortueux du remords dans un autre, nous voyons s'épanouir dans une âme d'enfant, sensible et vraie, *la sœur heureuse d'Eugénie Grandet* [6], les sentiments les plus exquis que la religion puisse susciter (prosélytisme ardent et naïf

1. *Lettres à l'Étrangère*, t. II, p. 137, 7 avril 1843.
2. *Ibid.*, p. 147, 24 avril 1843.
3. *Ibid.*, p. 256, 30 décembre 1843.
4. *Ibid.*, p. 37, 1er mai 1842.
5. *Ibid.*, p. 55, 12 juillet 1843.
6. *Ibid.*, p. 67, 14 octobre 1843.

http://rcin.org.pl

pour convaincre le cher parrain, amour très pur, mais très profond pour Savinien, etc.).

Il semble qu'il eût — sans le savoir — écrit son livre pour illustrer cette phrase écrite par un très fervent admirateur du baron Dupotet, Adrien Peladan, dans l'appendice qui suit les cours du célèbre magnétiseur : « Opposons-lui [au matérialisme] une immense série de faits qui mettent hors de doute l'existence de Dieu, l'immortalité de l'âme et même le principe de la récompense des bons et de la punition des méchants [1]. » Ne voyons-nous pas en effet, dans *Ursule Mirouët*, un docteur matérialiste parcourir, comme saint Paul, son chemin de Damas, à la suite d'une expérience magnétique, et prouver par des visions dont l'effet est saisissant, que son âme vit toujours ? Ce livre n'est-il pas aussi l'un des seuls livres de Balzac où la vertu soit récompensée et les vices punis cruellement ? Le romancier a peint avec le même amour et sans doute en utilisant les mêmes réminiscences, *Eugénie Grandet* et *Ursule Mirouët*. Nous avons dit quelles associations d'idées amoureuses l'avaient aidé à composer son *Eugénie*. Dans Ursule, nous retrouvons le même type de femme, cher à Balzac : la créature entièrement dévouée à l'amour unique. Le miracle, c'est que l'écrivain ne nous présente point un personnage mièvre et incomplet. Ursule qui, pour la grande justification du magnétisme, devait être un être frêle et nerveux à l'excès, bref, le plus excellent médium, ne perd rien de sa vérité psychologique. Une telle pureté, une telle candeur alliée à tant de force religieuse, se rencontre vraisemblablement. Il y a plus. Cette petite créature qui soulève autour d'elle tant de passions, est nécessaire pour expliquer les agissements des héritiers et plus tard l'odieuse persécution des Goupil-Minoret, elle est nécessaire non seulement en tant que personnage, mais en tant que caractère.

Balzac, disions-nous plus haut, s'est probablement servi de Dupotet pour tracer le portrait — en profil perdu — de son magnétiseur. Nous savons qu'il connaissait le célèbre baron pour l'avoir consulté lui-même, et la phrase de la somnambule « Qu'est-ce que c'est que cette tête là ? *C'est un monde*, cela me fait *peur* » [2] est trop connue pour que nous nous y attardions. Les *Lettres à l'Étrangère* nous apportent, là encore, la preuve d'une mystérieuse correspondance

1. Du Potet, *Traité complet de magnétisme animal. Appendice* 8e éd. Paris, 1930, Alcan, p. 623.
2. *Lettres à l'Étrangère*, t. II, p. 110, 20 janvier 1843.

http://rcin.org.pl

avec Mme Hanska à ce sujet, car Balzac écrit à Éveline : « Chère, admirez une chose. Vous recevrez cette lettre *Q*. Je vous y parle de ma séance chez Dupotet, et vous me parlez, dans celle-ci, de Dupotet !... C'est vraiment extraordinaire. Vous avez raison; continue-t-il, ne vous laissez pas mettre sous une influence. On n'est plus *soi* [1]. » Mme Hanska faisait-elle allusion à son intérêt pour ces questions, intérêt que nous connaissons d'autre part, et se mettait-elle en garde contre une influence extérieure ? C'est possible, et on comprend que Balzac l'approuve : il voulait être seul à la magnétiser.

Le baron Dupotet — qui mourut chargé d'ans le 1er février 1881 — était une manière de philanthrope animé du désir de se rendre utile à l'humanité, de la soigner (ses nombreuses expériences à l'Hôtel-Dieu, à la Salpêtrière, à la Charité, en font foi) et de l'élever spirituellement, en l'amenant à reconnaître dans le magnétisme les effets des puissances occultes. Lui-même semble arrivé par degrés à la croyance de l'intervention *magique*, dans le somnambulisme et la catalepsie, si l'on en croit l'exposé de ses cours [2] et, surtout, le livre intitulé *la Magie dévoilée* [3], tirage de luxe, destiné à un très petit nombre de lecteurs, où il enseigne « la puissance indéfinie de la volonté, la première des forces magiques [4] ». Si Balzac a entendu ou lu une pareille affirmation sur une qualité qu'il possédait à un si haut degré, il n'a pu qu'y adhérer avec enthousiasme. Pour lui, Dupotet devait être un digne continuateur de Mesmer, Puységur et Deleuze. Rappelant dans ses cours ses illustres prédécesseurs, Dupotet signalait, non sans raison, que l'hostilité témoignée par l'Académie des Sciences aux expériences de Mesmer s'étendait aussi à l'inoculation que les fameux Tronchin avaient été les premiers à appliquer.

L'inoculation a fait ses preuves. Le magnétisme est en train de les faire. Il suffit de regarder avec des yeux non prévenus. Et Dupotet explique les divers stades de l'initiation magnétique, comment Puységur est arrivé à cerner et à expliquer le somnambulisme, comment Deleuze, en réitérant ses expériences, en les divulguant par le journal *l'Hermès*, a contribué aux progrès de cette science, comment lui-même enfin est parvenu à produire authen-

1. *Lettres à l'Étrangère* t. II, p. 105, 22 janvier 1843.
2. *Traité complet de magnétisme animal.*
3. Paris, 1852, Imp. de Pommeret et Moreau.
4. *Ibid.*, *Appendice* de Peladan, p. 624.

http://rcin.org.pl

tiquement l'insensibilité magnétique [1]. Remarquons que le Bourguignon Dupotet — comme le Polonais Wronski — arrivant à leur conclusion générale, promettent au monde les mêmes félicités : « Votre magnétisme de puissance en action développe : un sens animal, un sens spirituel », explique Dupotet à ses néophytes. « C'est du premier seul que vous devez d'abord vous occuper ; mais, quand la force morale vous sera venue, vous vous élancerez comme nous dans le monde merveilleux pour y découvrir les divins secrets qui donnent à l'homme la puissance presque infinie et font éclore en lui la sagesse [2]. »

N'est-ce pas la voix du prophète polonais que nous entendons ici et ne va-t-elle pas atteindre en Balzac sa curiosité insatiable, son besoin d'explication du monde, son goût pour les forces cachées que la nature récèle ? « Il [le magnétisme], dit par ailleurs Dupotet, sera la base de toutes les sciences médicales... la base de la philosophie, le soutien des plus purs principes de l'Évangile... Ce sera donc le règne de la justice [3] ! » Il est bien certain qu'une vision aussi optimiste de l'avenir, basée sur la rénovation du monde par le magnétisme, devait rencontrer chez Balzac un scepticisme assez accusé. Mais un moraliste gravant à l'eau-forte les mœurs de son époque, peut tout de même penser qu'il aide pour sa propre part à la marche du monde vers le bien. Sans croire au progrès indéfini cher aux philosophes sensualistes du XVIII[e] siècle, Balzac nous montre dans des œuvres telles que *le Médecin de campagne*, *le Curé de village* et *Ursule Mirouët*, la possibilité d'améliorer les êtres, même les plus bas et les plus vicieux et, il faut le dire, même les plus bêtes.

Mais où nous pensons que Balzac n'a point fait de réserves, s'il les a connues, c'est à propos des paroles suivantes qui terminent le copieux ouvrage du magnétiseur : « Sur quoi basons-nous donc nos espérances ? Sur des faits encore inconnus du plus grand nombre, mais aussi certains que la lumière ; sur le pouvoir de l'homme sur son semblable, sur les révélations du sommeil, sur l'illumination soudaine de l'esprit, lorsqu'un surcroît de vie vient le toucher et en faire jaillir des étincelles ; sur ces principes de sagesse et de vertu

1. Tout un chapitre est consacré à cette insensibilité magnétique dans le cours de Dupotet.
2. *Traité complet de magnétisme animal*, pp. 430-431.
3. *Ibid.*, pp. 621-622.

http://rcin.org.pl

qui frappent les yeux les moins clairvoyants, et qui ressortent de la spiritualité même de l'agent des phénomènes [1]. »

L'adresse de Balzac, aidé de sa grande connaissance des choses de la religion, lui a fait conduire son intrigue, dans *Ursule Mirouët*, sans qu'on puisse lui reprocher une seule atteinte au dogme. Le curé Chaperon plus effacé, mais non moins évangélique que ses frères l'abbé Bonnet et le curé Brossette, met les choses au point, en répondant à la question d'Ursule : « Monsieur le curé... croyez-vous que les morts puissent apparaître » ? « Mon enfant, l'histoire sacrée, l'histoire profane, l'histoire moderne offrent plusieurs témoignages à ce sujet ; mais l'Église n'en a jamais fait un article de foi ; et, quant à la science, en France, elle s'en moque [2]. »

Ces précautions prises, Balzac peut dévoiler encore une fois la théorie à laquelle il tient et qu'on pourrait appeler l'un de ses leitmotivs, la matérialisation de la pensée : « Votre parrain, explique le bon prêtre à la petite somnambule troublée par ses trois rêves successifs, où son tuteur lui est apparu tout enveloppé de lumière jaune, procédait par hypothèses. Il avait reconnu la possibilité de l'existence d'un monde spirituel, d'un monde des idées. Si les idées sont une création propre à l'homme, si elles subsistent en vivant d'une vie qui leur soit propre, elles doivent avoir des formes insaisissables à nos sens extérieurs, mais perceptibles à nos sens intérieurs quand ils sont dans certaines conditions. Ainsi les idées de votre parrain peuvent vous envelopper, et peut-être les avez-vous revêtues de son apparence. Puis, si Minoret a commis ces actions, elles se résolvent en idées ; car toute action est le résultat de plusieurs idées. Or, si les idées se meuvent dans le monde spirituel, votre esprit a pu les apercevoir en y pénétrant. Ces phénomènes ne sont pas plus étranges que ceux de la mémoire, et ceux de la mémoire sont aussi surprenants et inexplicables que ceux du parfum des plantes, qui sont peut-être les idées de la plante [3]. »

L'admirable dans ce roman, c'est la mesure que garde sans cesse le narrateur. Rien ne vient choquer la vraisemblance dans un livre destiné à vulgariser les effets bienfaisants du magnétisme si combattu. Les *coquins* de *la Comédie Humaine*, — dont Goupil est une édition si réussie — évoluent à nos yeux, comme ils en ont l'habitude. La vie d'une petite ville avec ses luttes d'intérêts, ses pas-

1. *Traité complet de magnétisme animal*, p. 622.
2. *Ursule Mirouët*, t. VIII, p. 236.
3. *Ibid.*, p. 237-238.

http://rcin.org.pl

sions mesquines, nous est parfaitement évoquée une fois de plus. Mais nous trouvons dans ce livre autre chose encore. Dans l'acharnement de la brute Minoret sur son innocente petite victime, dans son repentir tardif, mais si complet, dans la réversibilité des fautes (le pauvre Désiré payant pour son père), nous sentons palpiter un sens aigu du *bien* et du *mal* à la manière slave, que nous retrouverons plus tard chez Dostoïevski (voir *l'Idiot*, *les Frères Karamazoff*). Balzac choisit comme personnage central un maître de poste sans intelligence, une grosse masse de chair qui n'a d'esprit — et encore grâce à sa femme — que pour ses intérêts : « Vous êtes un homme trop primitif, dit de lui le curé, vous seriez trop tourmenté par les remords [1]. » Dans le Smerdiakoff des *Frères Karamazoff*, et surtout dans le Rogojine de *l'Idiot*, la même brute aux réflexes tout d'une pièce nous est présentée avec le même puissant relief. Qu'on relise les pages un peu haletantes qui suivent les visions de la « petite rêveuse », où l'action s'enchevêtre, se précipite et se dénoue. Ne préfigurent-elles pas de semblables scènes dans le romancier russe ? Qu'on ne croie pas que le repentir de Minoret soit une concession faite au lecteur moyen, qui voit toujours avec satisfaction le livre « fini bien ». Le vieux Minoret, « vieil arbre blanchi et comme foudroyé sur le bord des chemins », est le véridique tableau qui devait couronner ce livre dont Balzac délivré dit d'un ton plaisant à M^me^ Hanska : « Pourquoi ne m'avez-vous pas dit qu'*Ursule Mirouët* était un ouvrage de petite fille [2] ?

1. *Ursule Mirouët*, p. 242.
2. *Lettres à l'Étrangère*, t. II, p. 85, 20 novembre 1842.

http://rcin.org.pl

Chapitre IV.

La Fausse Maîtresse.

Les étrangers dans l'œuvre de Balzac, et particulièrement les Polonais. — Jugement de Balzac sur les exilés polonais. — Mickiewicz et Chopin. — La situation des Polonais à Paris d'après les lettres de Mickiewicz et de Slowacki. Le déséquilibre produit chez les jeunes gens par la misère et le désespoir. Les jeunes nobles du parti Czartoryski, leur vie à Paris. — Les *Balagoulas*, manifestation la plus typique de la déroute sociale des Polonais vers 1840. Les excentricités des membres de cette association. Antoine Szaszkiewicz. — Identification du comte Laginski de *la Fausse maîtresse*. Les rapports d'Éveline avec ses frères et ses cousins. La prodigalité polonaise. — Thaddée Paz et son modèle : Thaddée Wylezynski. Le romantisme et le mysticisme de ce beau caractère. Paz apôtre — à sa manière — du « Messianisme ». Analogie entre la figure de Paz et celle de Thomas Zan. — Explication de l'attitude de Paz : le respect des liens conjugaux si fort en Pologne. Intransigeance de Zan à propos de la conduite de Mickiewicz.

Le période qui précède le séjour de Balzac à Pétersbourg est une période d'active création pour le romancier. Ses préoccupations, sa tension d'esprit vers le but « unique et adoré » ne l'empêchaient pas d'introduire dans sa cité déjà grouillante des types toujours nouveaux.

Son observation ne s'arrêta pas uniquement à la société française, elle s'étendit aussi aux étrangers attirés en France par l'esprit de liberté et qui mêlaient leurs intérêts, dans une mesure plus ou moins large à ceux de ses compatriotes. Il suffit de lire les romans de Balzac pour y découvrir des originaires de tous les pays : Italiens, Allemands, Anglais, Espagnols s'y coudoient, dans une confraternité de luttes et de passions.

Nous avons déjà vu que les Polonais trouvèrent aussi leur place dans *la Comédie Humaine*. Certes, les malheureux qui vinrent en foule en France, après 1830, et qui émurent d'abord l'opinion publique, ne manquèrent pas d'attirer l'attention de Balzac. Il serait intéressant d'établir comment Balzac noua des relations avec des Polonais en dehors de Wronski que nous persistons à croire déjà connu de Balzac en 1832. On devine facilement que c'est en ob-

http://rcin.org.pl

servant les meilleurs fils de la Pologne que Balzac put se former sur leur compte la touchante opinion qu'il exprima dans la première lettre à l'Étrangère : « Ces pauvres exilés ont tous en eux, dans la voix, dans le discours, dans les idées, un je ne sais quoi qui les distingue des autres, qui sert à les lier entre eux malgré les distances, les lieux et les langages ; un mot, une phrase, le sentiment qui respire même dans un regard, est comme un ralliement auquel ils obéissent et, compatriotes d'une terre inconnue, mais dont les charmes se reproduisent dans leurs souvenirs, ils se reconnaissent et s'aiment au nom de cette patrie vers laquelle ils tendent. La poésie, la musique et la religion sont leurs trois divinités, leurs amours favorites, et chacune de ces passions réveille dans leurs cœurs des sensations également puissantes. »

Mais il reste bien établi qu'avant la connaissance avec M^me^ Hanska, Balzac ne peignit point les Polonais. C'est elle qui donna au romancier une idée plus précise du caractère slave et, en particulier, du caractère polonais, c'est elle qui le mêla plus directement à leur société et contribua à leur entrée dans *la Comédie Humaine*. Ainsi, dès 1836, Balzac avait utilisé les traits de Wronski et, en prenant les précautions nécessaires, ceux de l'oncle d'Éveline, dans *la Recherche de l'Absolu*. Ces deux types dénotaient déjà une observation plus approfondie du caractère polonais, modifié dans sa structure par le romantisme déjà virulent.

Balzac côtoyait à Paris les types de Polonais les plus variés : artistes, poètes, savants (c'est-à-dire l'élite intellectuelle de l'émigration) tels que Mickiewicz, Chopin et autres. Ceux-ci livraient de toute leur force le « bon combat » pour la patrie et ils sortirent vainqueurs de la lutte contre le despotisme tsariste, l'un par ses écrits tout illuminés de l'idée messianique, l'autre par sa musique qui ne craignait pas d'évoquer les moments les plus douloureux de l'Insurrection polonaise, comme la fameuse « Étude sur le bombardement de Varsovie »[1]. Ils étaient soutenus dans la vie de l'exil par leur haut sentiment de l'art que renforçaient leurs sentiments patriotiques. Leur vie n'était pas amoindrie, mais exaltée, leur puissance créatrice peut-être décuplée. Mais la plupart des exilés volontaires, amenés en France par leur jeune enthousiasme, étaient moins heureux que ces premiers. Privés de ressources matérielles, arrachés à leur pays, à leurs occupations, ils tentaient tous les

1. Composée à Stuttgart en 1831, publiée à Paris en 1833 (Ut mineur, op. 10).

http://rcin.org.pl

moyens honnêtes pour ne pas mourir de faim, mais un grand nombre d'entre eux succombaient sous le poids de leur infortune. Sans prétendre tracer ici un tableau de l'émigration de 1830, nous ne pouvons nous empêcher d'extraire ces lignes d'une lettre de Mickiewicz écrite en novembre 1832 à l'une de ses amies russes, Mme Khlustine, à Genève : « Ici nous sommes plus de six mille réfugiés, la plupart jeunes gens de bonnes familles et à présent presque sans pain et sans espérance d'avenir : nous nous confions à Dieu [1]. » Deux ans plus tard, le poète écrit à son frère François [2] : « Il y a parmi notre émigration beaucoup de malades, et l'on compte beaucoup de morts. Il manque déjà un grand nombre des nôtres : Que deviendront les autres, Dieu seul est à le savoir. Il est impossible de préjuger l'avenir [2]. »

Quoi d'étonnant que la misère aggravée par plusieurs échecs d'émissaires tels que Zaliwski, en 1834, Konarski, en 1838, et autres, les dissentiments entre les différents partis, fissent parfois commettre à ces déracinés du sol natal quelque acte irréfléchi, qui les perdait dans l'estime des leurs et diminuait le crédit du nom polonais en France ? La bourgeoisie ne les accablait-elle pas de ses « ignobles dédains », comme des alliés des républicains ; d'autre part, les radicaux français n'attaquaient-ils pas le parti du prince Czartoryski ? Enfin, le Faubourg Saint-Germain ne se tenait-il pas sur la réserve vis-à-vis des Polonais ? Voici un exemple qui illustre bien le déséquilibre qui pouvait se produire dans l'âme des plus faibles de ces héros. Nous l'empruntons à la correspondance de Jules Slowacki, installé alors à Paris. En mars 1832, il raconte joyeusement à sa mère sa rencontre avec Michel Skibicki, l'un de leurs amis de Podolie, et le rapprochement fortuit qui vient de se produire entre eux. L'enthousiasme dont faisait preuve son fils, ne devait pas étonner la pauvre mère. Skibicki était un ancien pupille du célèbre Lycée de Krzemieniec, qui lui avait décerné une médaille d'or pour ses brillants succès. Il parlait admirablement plus de dix langues étrangères et possédait un remarquable talent musical. Des malentendus nés entre lui et sa famille, l'avaient incité à quitter le pays et à s'en aller chercher au loin une brillante fortune. Le sort le favorisa, car, attaché à la carrière de Bolivar, près duquel il s'était rendu dans l'Amérique du Sud, il sut très

1. Adam Mickiewicz, *Korespondencja* (*Correspondance d'Adam Mickiewicz*, 2e éd.). Paris, 1871, Librairie du Luxembourg, p. 65.
2. *Ibid.*, p. 100, 19 avril 1834.

http://rcin.org.pl

vite se faire remarquer de lui et gagner sa confiance. Son courage, ses qualités d'esprit lui obtinrent en peu de temps le grade de colonel. Il allait épouser la nièce du héros espagnol, lorsque lui parvint la nouvelle de la Révolution de 1830. Avec la décision et l'appétit du sacrifice qui ne sont pas rares en Pologne, il renonça à sa brillante carrière, à la fiancée promise, et accourut en Europe pour défendre sa patrie. Mais, débarquant en France, il apprit la capitulation de Varsovie et le vain effort de son renoncement.

D'excellentes manières, Skibicki entra dans les milieux polonais les plus distingués de Paris et s'employa de son mieux pour y introduire le poète Slowacki, à ses débuts littéraires, et le présenter à ses compatriotes sous le meilleur jour. Les lettres du poète étaient remplies de louanges pour son ami, lorsqu'un an plus tard il annonçait à sa mère, de Genève, avec un profond chagrin : « On m'a donné de terribles nouvelles de Skibicki : il s'est souillé par un acte infâme, par un faux, et a quitté Paris. On dit qu'il est allé à Vienne. Cet incident a ébranlé ma foi en la vertu des hommes... je voudrais oublier que je l'avais connu. Malheureusement, il me reste un témoignage écrit de cette amitié trahie. Il me voyait rarement dans les derniers temps, il n'osait, probablement, s'étant déshonoré, me regarder bien en face. Je le soupçonnais d'inconstance dans l'amitié, mais je lui suis reconnaissant maintenant de m'avoir abandonné le premier [1]. »

Ce prodigieux déséquilibre moral, qui déconcerte au premier abord, s'explique cependant, et Balzac l'a bien compris. Habitués à une vie héroïque — qui n'avait aucune mesure avec la vie monotone et terre à terre qu'il fallait mener en pays étranger — les Polonais étaient impuissants à réfréner leurs défauts. « La légèreté, l'insouciance, l'inconstance sarmate » trouvaient un terrain propice à leur développement exagéré et conduisirent parfois à une honteuse dégradation des hommes qui, dans des conditions d'existence normales, eussent été remarquables.

A côté de ceux que Mlle Altszyler appelle « véritables insurgés,

1. Jules Slowacki, *Lettres à sa mère*, t. I, p. 178, 15 mai 1833.
Skibicki s'était approprié, en l'absence d'un de ses amis — qui l'avait chargé de recevoir sa correspondance, — une lettre de change de 6.000 francs. Arrêté, grâce au télégraphe, alors à ses débuts, comme il s'apprêtait à franchir la frontière autrichienne, il fut condamné à trois ans de prison. Grâce aux sollicitations de sa sœur — qui n'hésita pas à vendre son patrimoine, pour arracher l'infortuné à la prison — Skibicki regagna son pays où le gouvernement russe ne tarda pas à l'exiler comme déserteur. Couvert de honte, Skibicki finit misérablement ses jours.

http://rcin.org.pl

chefs du mouvement dont la foi restait inébranlable dans le salut de la patrie », dans son article intitulé *les Polonais dans l'œuvre de Balzac* [1], il faut mentionner d'autres jeunes gens qui n'ont pas de moindres titres à notre attention. Ils avaient, eux aussi, quitté leurs foyers, et leurs immenses biens devenaient la proie du tsar. Les Potocki, les Oginski, les Czartoryski abandonnèrent avec le plus entier sacrifice les propriétés qui représentaient toute leur richesse. Les aristocrates et les partisans de Lelewel se trouvèrent donc, les uns comme les autres, en pays étranger, sans espoir de retour. Les premiers se groupèrent autour de la vénérable figure du prince Adam Czartoryski ; ils croyaient, comme lui, que continuer la lutte, au moment où tous ceux qui en étaient capables se trouvaient mis hors du combat et saignaient encore des coups reçus, serait une démence. Leur sort n'était pas meilleur que celui de leurs compagnons d'armes. Il est vrai que leurs familles, restées en Pologne ou bien installées à l'étranger, leur procuraient les moyens d'existence, mais par là même ils étaient condamnés à l'inaction, à une vie désœuvrée, sans émotions, sans secousses. Leur puissance d'énergie restait inemployée. Qu'on songe à ce que la jeunesse contient de désirs, d'enthousiasme, de force vitale qui ne demande qu'à se répandre ! Inadaptés à leur vie d'exilés, les aristocrates cherchèrent parfois l'oubli dans les jeux hasardeux qui leur fournirent des sensations fortes, analogues au vertige du hachich, et dont ils ne pouvaient plus se passer. C'est à Frascati et au Jockey-Club que Balzac avait pu observer ces hommes si dignes de pitié ; c'est à propos d'eux qu'il écrivait avec humeur à Mme Hanska : « Quand je vous dis que je joue pour me distraire, vous entendez que je joue comme les Polonais, qui jouent à se ruiner [2]. »

Il arrivait aussi à Balzac de rencontrer dans la colonie polonaise et russe, des jeunes gens riches, non plus exilés ceux-là, mais qui avaient eu la bonne faveur d'obtenir un passeport du gouvernement tsariste. Ils venaient dans la capitale française, attirés par son renom, et se jetaient dans les plaisirs avec une fougue et un manque de retenue qui prouvaient à quel point ils avaient besoin, par compensation, de cette détente dangereuse pour leur bourse. A ce type appartient le baron Pfaffins dont Balzac dit à Mme Hans-

1. *Revue d'Histoire Littéraire de la France*, avril-mai 1918, p. 264.
2. *Lettres à l'Étrangère*, t. II, p. 44, 7 juin 1842.

http://rcin.org.pl

ka : « Il vit à la manière du prince Belgiojoso, ne fait rien, ou plutôt fait beaucoup de ces choses qui ont fait perdre aux Polonais de notre amitié. Leur inconsistance est affreuse. Ils sont tous joueurs [1]. »

Mais des faits encore plus probants nous montrent à quel point le déséquilibre causé par l'état politique et social de la Pologne prenait non seulement à l'étranger, mais dans le pays même, la forme et les manifestations d'une maladie grave. Nous voulons parler des *balagoulas*, phénomène qui se produisit dans le pays habité par M^me^ Hanska entre 1834 et 1844, selon Bobrowski [2]. C'était une sorte d'association de la jeunesse riche, ignorante et oisive de l'époque ; ignorante, parce qu'à partir de 1830 les écoles polonaises avaient été fermées et que les pères de famille ne pouvaient se résigner à voir leurs fils fréquenter les « gymnases » russes ; oisive, parce que toute initiative était interdite à ces mêmes fils. En effet, les terres étaient gérées par des intendants, l'armée fermée à tout Polonais patriote, les carrières administratives interdites à tout homme honnête, à cause de la corruption de leurs membres (voir plus haut le tableau que nous avons fait). Sans doute, ces *balagoulas* ne représentaient qu'une petite partie de la jeunesse polonaise, opposée précisément à celle que Konarski essayait d'éduquer, mais ils étaient tellement significatifs que nous nous devons de les faire figurer ici.

Le but que se proposaient les *balagoulas* était de protester par des farces et de méchants tours contre les Polonais qui se soumettaient trop vite à la domination russe, qui « tels des vers » rampaient devant leurs nouveaux maîtres. Mais les moyens employés montrent bien à quels pitoyables excès peut se livrer la jeunesse quand elle ne sait pas comment utiliser l'activité qui la dévore. Les foires de Berdyczew surtout étaient le théâtre de leurs exploits. Ils se livraient alors aux excentricités les plus folles, volaient les chiens de chasse, trichaient dans la vente des chevaux de prix. Un jour, toujours d'après Bobrowski, neuf *balagoulas* se baignaient au bord d'une jetée, quand ils entendent le bruit d'une calèche qui descend de la montagne. On envoie les domestiques arrêter la voiture et annoncer pompeusement aux occupants — une mère et ses filles — que le roi et la reine du Congo désirent leur rendre visite. Puis, avec le plus grand sérieux, les neuf fous ouvrent la portière et défilent tout nus devant les malheureuses femmes

1. *Lettres à l'Étrangère*, t. II, p. 132, 31 mars 1843,
2. *Mémoires*, t. I, p. 43-46.

http://rcin.org.pl

ébahies et scandalisées. Mais quand ils reconnaissent en elles précisément la mère et les sœurs d'un de leurs membres, ils s'enfuient de toute la vitesse de leurs jambes. Le « roi » de cette bande déchaînée s'appelait Antoine Szaszkiewicz. Il était — comme les autres — d'excellente famille et, en 1831, bien qu'âgé seulement de dix-sept ans, il s'était fait remarquer par sa bravoure et son dévouement à la cause nationale. Il purgea sa peine dans une forteresse et revint ensuite chez son père mener une vie oisive qui l'incita à tous les excès. Bibikov, qui ne manquait pas d'esprit, voyant à quel point sa popularité devenait grande parmi les *balagoulas*, le fit enfermer sans motif et relâcher presque aussitôt. Il contribua ainsi à jeter la suspicion sur le malheureux garçon qu'on accusa d'avoir trahi la cause de la patrie et qui, par désespoir, s'enferma chez lui et se livra à la boisson. L'Insurrection de 1863 lui rendit heureusement l'occasion de témoigner son attachement à la patrie, et il périt en Galicie.

Dans ses *Miscellanées*, Henri Rzewuski, en bon historien, ne manqua pas de faire mention des *balagoulas* [1]. Il avait pour eux le plus profond mépris et les traitait de « bétail bipède ».

Balzac entendit-il parler par Mme Hanska de ces *balagoulas* dont elle n'ignorait pas l'existence ? C'est plus que probable, si l'on étudie *la Rabouilleuse*, dont des fragments parurent dans *la Presse* en 1841 et 1842, à peu près à la même époque précisément que *la Fausse Maîtresse*. Et notre supposition se trouve confirmée par le fait que Balzac mentionne à Mme Hanska *les Héritiers Boisrouge* [2] — où se trouvait déjà en germe l'affabulation de *la Rabouilleuse* — dès 1836, c'est-à-dire peu de temps après le séjour à Vienne. Que voyons-nous en effet dans cette étonnante chronique de la vie provinciale à Issoudun, que Balzac devait si bien connaître, grâce à ses visites à la bonne Mme Carraud ? Les plaisanteries nocturnes d'une bande de jeunes gens pompeusement baptisés *Chevaliers de la Désœuvrance*, dont le chef, Max Gilet, témoigne d'une fantaisie, d'une rouerie et d'une habileté rares. Nous savons bien que Balzac a été hanté par le besoin de présenter dans ses ouvrages les associations occultes dont le but politique et social devait être atteint à l'aide de manœuvres aussi mystérieuses qu'actives. *L'Histoire des Treize* en est un exemple comme le sera

1. *Mieszaniny obyczajowe przez Jarosza Bejle* (*Miscellanées*). Wilno, 1841, Glücksberg, t. I, p. 24.
2. *Lettres à l'Étrangère*, t. I, p. 316, 27 mars 1836.

http://rcin.org.pl

plus tard, dans un autre ordre, *l'Envers de l'Histoire contemporaine*. Mais les chevaliers d'Issoudun ont ceci de commun avec les *balagoulas* qu'ils cherchent surtout à employer des énergies et une initiative que le malheur des temps ne leur permet pas d'utiliser convenablement. Max Gilet serait sans doute devenu, Balzac nous le dit, un officier tout à fait remarquable, si Napoléon n'avait pas été vaincu à Waterloo. Englobé dans cette troupe à la fois héroïque et misérable des « demi-solde » — dont Philippe Brideau est un autre type — et bientôt même sans aucune solde, Max qui se sent l'âme d'un chef et qui veut en avoir la popularité et la puissance, domine bien vite la bande de jeunes hommes à peine sortis de l'adolescence, qui composent sa société. Ingénieux et sans scrupule, audacieux jusque dans ses bassesses, Max s'est procuré le gîte, le couvert, l'amour et l'argent. Libéré du souci de gagner sa vie, il mène l'existence la plus libre, dans une ville que Balzac nous montre toute figée et somnolente en bourgeoisie. Double plaisir pour Max et ses compagnons : troubler l'autorité préfectorale (voir l'histoire des œufs du malheureux fonctionnaire), ahurir les graves habitants par des expéditions nocturnes qui ne prennent jamais un caractère nettement criminel ; en d'autres termes, l'esprit de la farce pratiqué par des garçons qui n'ont pas grand chose à faire, l'esprit qui animait les étudiants du temps de Villon, comme les *balagoulas* sous Nicolas Ier ou, si l'on préfère, pour employer un terme devenu à la mode, le goût de l'*acte gratuit*, cher à André Gide. Certes, les chevaliers de la Désœuvrance ne se débarrassent point avec la facilité de Lafcadio [1] d'un personnage qui leur déplaît sans autre motif que son peu d'attrait physique. Mais l'exercice fréquent de leurs méchantes plaisanteries leur fait atteindre ce bel idéal de la malice non seulement dans l'exécution, mais encore dans la conception de leurs tours. « Ils finirent, nous dit Balzac, par avoir ce génie du mal qui réjouissait tant Panurge, qui provoque le rire et qui rend la victime si ridicule qu'elle n'ose se plaindre » [2]. Ce « génie du mal » que Gide incarne dans le séduisant et inquiétant personnage des *Caves du Vatican*, nous l'avons aussi trouvé dans *les Possédés* de Dostoïevski [3]. Son Nicolas Stavroguine, beau comme Max, également ancien officier, accomplit, au cours de son atroce existence et par goût du mal, des actes qui ont la même *gratuité* démoniaque

1. Voir *les Caves du Vatican*, Paris, 1932, Nouvelle Revue Française.
2. *La Rabouilleuse*, p. 144.
3. Remarquons que Gide a consacré tout un livre à l'étude de Dostoïevski. (*Dostoïevsky*, par André Gide, Paris, 1930, Plon).

http://rcin.org.pl

et sont exécutés avec la même colère « froide et raisonnée » dont ils restent toujours les maîtres. Laissons de côté la terrible confession de Stawroguine, ne citons que les méfaits anodins : le pauvre convive — haut fonctionnaire d'ailleurs et d'autant plus vexé — dont le nez est empoigné par une main vigoureuse à la suite d'une déclaration imprudente ; le gouverneur de la province qui sent tout d'un coup son oreille entre les dents du jeune homme et qui pense avec terreur qu'on va la lui arracher. Voici, réédités les exploits de Max et de ses compagnons, comme ceux des *balagoulas*.

Le personnage de Kouski, dans *la Rabouilleuse*, tout épisodique qu'il soit, est lui-même admirablement fixé dans sa fruste esquisse. Son nom sur lequel on bute, semble nous rappeler le plaisir enfantin qu'éprouvait Balzac à placer des Polonais dans ses romans. Misérable épave, il est, comme le comte Laginski — mais au dernier degré de l'échelle sociale — victime du sort imposé, à cette époque, aux Polonais.

Est-il besoin d'identifier la personnalité du comte Laginski, dans lequel M^lle^ Altszyler, s'appuyant sur les lettres de Balzac, semble reconnaître le propre frère de M^me^ Hanska, le général Adam ? La lettre à laquelle M^lle^ Altszyler fait allusion, celle du 27 mars 1836, où Balzac parle en effet d'un frère de son amie [1], est une réponse directe à une douloureuse réflexion faite par la jeune femme au sujet de l'un d'eux. Mais s'agit-il tout d'abord ici du comte Adam ? Rien ne laisse présumer qu'il menât une vie dévergondée et aimât démesurément le plaisir. Au contraire, tous ses mémorialistes parlent de lui avec beaucoup de sympathie, malgré la fonction qu'il remplissait alors auprès de l'empereur.

Nous croyons par ailleurs que, si M^me^ Hanska se plaignait de ses frères, c'était par suite de l'attitude qu'ils avaient prise vis-à-vis d'elle, en devinant la véritable nature de ses relations avec Balzac et, plus tard, son intention de l'épouser. Nous avons déjà cité une lettre d'Anna qui ne laisse aucun doute sur les rapports qui s'établirent peu à peu entre Éveline et sa famille, surtout après le séjour de Balzac à Pétersbourg, plus tard à Dresde, et enfin à Wierzchownia. Et nous trouvons dans le journal intime (de 1843) de la jeune femme ces paroles significatives : « J'ai toujours eu un grand respect pour les liens de famille et *quoique je n'aie pas eu lieu de me louer de la mienne*, jamais je n'ai permis à un étranger de me faire

1. *Lettres à l'Étrangère*, t. I, p. 316, 27 mars 1836.

http://rcin.org.pl

là-dessus des observations quelconques, fussent-elles les plus favorables pour moi-même [1]. » Ces paroles ne corroborent-elles pas nos suppositions ? Nous voyons bien aussi qu'Adam Rzewuski fit une apparition à Paris et qu'il dut se prévaloir de certaines visites auprès de sa sœur, car Balzac écrit : « Je reviens de chez George Sand qui n'a jamais vu ni connu de comte Adam Rzewuski. Je l'ai remuée et interrogée avec la plus grande ténacité, et comme elle a depuis trois ans Chopin, le pianiste, pour ami, vous comprenez que l'illustre Polonais, qui se souvient de Léonce [2] et de son frère, aurait su ce que c'était que votre cher Adam [3]. » Puis, pour clore la question : « J'ai bien fait répéter à George Sand qu'elle n'avait jamais vu de Polonais ni de Russe du nom de votre frère [4]. » Rien ne laisse supposer que, pendant son séjour dans la capitale française Adam se ruinât au jeu. Il ne faudrait pas, d'autre part, mettre sur le compte d'Adam Rzewuski les incartades faites à Paris par d'autres personnages, entre autres celui d'un certain « Mitgislas », à propos duquel Balzac écrit à Éveline : « On ne sait pas ce qui est arrivé à Mitgislas***. Il a quitté Paris sans payer toutes ses dettes, vendant tout, laissant planer sur lui je ne sais quels soupçons. Mais je ne me mêle de rien, ne veux rien écouter ni rien redire [5]. » Comme les lettres d'Anna font souvent mention d'un « Mitgislas » également et de sa charmante femme, d'où il ressort qu'ils courent beaucoup les pays étrangers, nous croyons qu'il s'agit plutôt du jeune comte Przezdziecki marié avec Mlle Lachnicka, personne d'une grande beauté.

Peu importe d'ailleurs les personnes que visent certains passages des *Lettres à l'Étrangère*. Nous croyons avoir suffisamment montré quels types ont offert à Balzac les traits du comte Laginski. C'est à la même source qu'il puisera d'ailleurs son Steinbock de *la Cousine Bette*.

Quoique Balzac tienne à garder vis-à-vis de ses héros l'objectivité du créateur, on se rend compte, à une inflexion de la phrase, à une

1. Collection Lovenjoul, A 381 *bis*, fol. 14.
2. Rzewuski, cousin de Mme Hanska (fils de l'Émir et de la tante Rosalie), avait, d'après Mme Jezierska, le caractère le plus sombre et le plus byronien qui soit, quand il ne restait pas dans son château moyenâgeux de Podhorce. Il promenait sa misanthropie dans toutes les capitales d'Europe. C'était un désabusé qui ne croyait plus à l'amour et qui fit le désespoir de sa mère qu'il « envahit de sa bile ».
3. *Lettres à l'Étrangère*, t. I, pp. 552-553, 15 mars 1841.
4. *Ibid.*, p. 554. 25 mars 1841.
5. *Ibid.*, p. 345, 13 juillet 1836.

http://rcin.org.pl

ironie brusquement jaillie, que son bon sens de Français et de bourgeois s'offusquait de la facilité avec laquelle son héros dépensait de grosses sommes pour satisfaire ses passions. Cher grand Balzac ! Nous retrouvons bien là l'antinomie flagrante qui existait entre ses idées et ses actes. Combien de fois Balzac a-t-il conseillé les autres avec justesse, sans profiter pour lui-même de ces sages préceptes ! Ne le voit-on pas en proie, lui aussi, à une passion non moins exigeante, celle du luxe ? Qu'on lise le troisième et le quatrième volumes de sa correspondance avec Mme Hanska ! On constatera avec quelle véhémence le romancier se défend contre les reproches que son amie lui adresse à propos de sa prodigalité peu commune. On ne peut s'empêcher de regretter que les jeunes aristocrates polonais aient achevé de dissiper au jeu leur fortune arrachée à la griffe russe, mais il faut dire à leur excuse que cette fortune leur était échue facilement, sans aucun effort ; ils ne pouvaient donc se rendre bien compte de la valeur de l'argent, tandis que Balzac, lui, le gagna à la sueur de son front, au prix de sa santé, de sa vie même.

Si, d'autre part, Balzac restait consterné devant l'« inconsistance sarmate », il se gardait bien de blâmer ouvertement les jeunes compatriotes de Mme Hanska, réservant ses vrais sentiments pour elle seulement. Était-ce par complaisance pour sa « chère étoile » et pour les siens, ou bien était-ce un sens juste des réalités qui lui faisait dire que les Parisiens « ressembleraient parfaitement aux Polonais en pareille occurrence » ? En écrivant sa *Fausse Maîtresse*, Balzac semble avoir été bien au courant de la lutte que se livraient deux peuples slaves, lutte éternelle et qui allait continuer de part et d'autre, il le sentait bien. Son sentiment de la justice, son amour pour Éveline et le contact des hommes de haute valeur tels que Chopin et Mickiewicz, avaient acquis aux Polonais la sympathie du romancier, mais Mme Hanska habitait une province qui faisait partie du vaste empire russe, lequel intéressait Balzac à plus d'un titre, aussi ne manqua-t-il pas de dire en passant : « N'allez pas inférer de ceci que l'on veuille donner tort à l'empereur Nicolas » [1], voulant, comme l'exprime si naïvement le proverbe populaire, « ménager la chèvre et le chou ».

Balzac se rendait parfaitement compte qu'en se proposant la peinture des Polonais, il entreprenait une tâche difficile, que l'âme

1. *La Fausse Maîtresse*, t. IV, p. 5.

http://rcin.org.pl

de ce peuple renfermait des côtés qui lui étaient inconnus, aussi ne donna-t-il à son étude que les proportions d'une nouvelle. « Vous devez avoir à Pétersbourg, en ce moment, le premier volume de la *Comédie Humaine*, car je l'ai vu emballer, et vous pouvez y lire *la Préface* et une chose que vous ne connaissez pas, qui s'appelle *la Fausse Maîtresse*, une de ces nouvelles qui sont si difficiles à faire, qu'on n'en a pas beaucoup dans son œuvre », écrivait-il à Éveline en décembre 1842 [1]. Mme Hanska reconnut-elle tout de suite dans le personnage de Thaddée Paz de *la Fausse Maîtresse*, son cousin et protecteur Thaddée Wyleżynski, qu'elle allait perdre l'année d'après ? Nous savons, malheureusement, bien peu de chose sur ce parent de la jeune femme [2] et nous n'avons trouvé dans les lettres d'Anna aucun souvenir consacré à la mémoire du défunt.

Le romantisme avait fait exploser chez les Polonais ce que leur âme contenait de mysticisme latent, de dévouement et d'enthousiasme aux idées altruistes ; Balzac l'a bien compris et a rassemblé ces divers traits dans la belle figure de Paz, en y joignant cet « impondérable » qui donne au caractère slave et à ses manifestations une allure si mystérieuse et parfois si déconcertante. Paz — comme toute la phalange des jeunes mystiques à laquelle appartenait Zan déjà cité [3] — s'est battu avec tout le courage d'un héros, non seulement pour que sa patrie conservât son indépendance, mais pour qu'une fois libre, elle pût assurer le bonheur de toutes les classes sociales et réaliser le « Messianisme ». L'échec de la lutte inégale jette Thaddée sur le pavé de Paris ; il réprime son jeune courage, car que faire contre l'impossible, contre la force brutale ? La Pologne ne doit-elle pas expier ses crimes et ceux du monde entier, porter sa croix en toute humilité ? L'un des meilleurs fils de cette Pologne ne leur a-t-il pas dit : « Je vous le dis en vérité, ne recherchez pas quel sera le gouvernement de la Pologne ; il suffit

1. *Lettres à l'Étrangère*, t. II, p. 93-94.

2. Les familles survivantes des Hanski et des Rzewuski auxquelles nous nous sommes adressée pour établir si le cousin d'Eveline et Thaddée Wylezynski, qui s'était bravement battu sous les ordres du prince Joseph Poniatowski (il a laissé des *Mémoires* des batailles de Hanau, de Lutzen et de Bautzen) et avait pris sa retraite dès 1831, comme lieutenant-colonel, était bien le même personnage, n'ont pu satisfaire notre curiosité. Les ressemblances entre les deux Wylezynski sont toutefois frappantes : l'un et l'autre sont nés en Podolie, ils ont reçu le même nom de baptême, tous deux sont morts en 1844.

3. Voir la deuxième partie du présent ouvrage, le chap. intitulé *le Mysticisme en Pologne*.

http://rcin.org.pl

que vous sachiez qu'il sera meilleur que tous ceux que vous connaissez. Ne méditez pas non plus sur ses frontières, car elles seront plus grandes qu'elles ne le furent jamais. Et chacun de vous a dans son âme le germe des lois futures, et la mesure des frontières futures. Plus vous corrigerez et agrandirez vos âmes, plus vous corrigerez vos lois, et plus vous agrandirez vos frontières » [1].

Il faut donc s'humilier devant la Volonté suprême, se détacher de ses propres désirs, faire naître le plus de bonheur possible autour de soi. Thaddée emploie donc le meilleur de lui-même au service de l'ami qui lui a sauvé la vie, il entoure d'une sollicitude presque maternelle cet homme plus jeune que lui qui, ayant toujours été choyé par la fortune et désormais privé de l'appui de sa famille, pourrait ne pas savoir se conduire dans la vie individuelle. Il éprouve tous les jours, à tout moment, les voluptés exquises d'une âme supérieure, heureuse du peu de bien qu'elle croit faire. Une comparaison s'impose entre Thaddée Paz et la noble figure de Zan dans l'exil. Ce doux Philomathe dont nous avons déjà exposé la vie à la fois mystique et active [2], voyant la cause de la patrie perdue, accepte son sort sans murmurer. Il trouve même la force d'encourager les autres, pénétré qu'il est d'une grande pitié pour la condition humaine et de l'idée qu'il faut se soumettre avec humilité aux épreuves imposées par la vie et remplir ses devoirs en toute conscience. Relégué à Orenbourg, Zan se met tout de suite au travail, infatigable pionnier d'une idée belle et bonne. Dans la mesure de ses moyens, il commence à civiliser ce pays sauvage. Présenté à Humboldt qu'une expédition scientifique amène en Sibérie, il lui rend des services, en faisant pour lui des observations météorologiques. Il organise une bibliothèque dans l'une des écoles de la ville, où l'intelligent gouverneur de la province lui a procuré une situation. Bien plus, c'est lui qui ouvre une souscription pour la création d'une bibliothèque publique et qui se donne la peine de la munir de livres utiles. A la demande du gouverneur, il élabore un mémoire sur les puits artésiens. Le peu de temps que ses loisirs lui permettent d'accorder à la vie contemplative il le passe à herboriser ou à collectionner des insectes, et ses chants font résonner les vastes steppes. Il collabore de cette manière à la création d'un

1. Adam Mickiewicz, *Livre des Pèlerins Polonais traduit du polonais d'Adam Mickiewicz* par le comte Charles de Montalembert, suivi d'un *Hymne à la Pologne* par F. de La Mennais. Paris, 1833, p. 138.

2. Czernicki, *Zywot i korespondencja Tomasza Zana* (*La Vie et la correspondance de Thomas Zan*). Cracovie, 1863.

http://rcin.org.pl

musée d'histoire naturelle. On devine bien que tant de constance dans les épreuves, une si souriante simplicité alliée à tant de bonne grâce, le font aimer de tous. Il est recherché par la société russe et il lui accorde en échange toute sa sympathie, malgré les reproches que ne manquent pas de lui faire ses camarades d'exil.

La figure de Paz n'a certes pas les proportions de celle de Zan. Mais elle possède comme un reflet de ce mysticisme agissant, de cette paix intérieure, de cette harmonie qui l'éclaire d'une lumière adoucie. Pour un lecteur ordinaire ou pressé, la conduite de Paz à l'égard de la femme qu'il aime, a quelque chose d'étrangement déconcertant. Pourquoi cet empressement forcené à dresser entre son amour et lui d'insurmontables barrières qui donnent l'impression de l'irrévocable ? Balzac, encore une fois, a bien saisi ce mouvement de l'âme polonaise à s'interdire toute atteinte au bonheur conjugal. Les liens qui unissent deux époux sont sacrés. Que la malédiction frappe ceux qui les dénouent ! Et comme la volonté de l'homme le plus solidement trempé est chancelante, il faut tout de suite se défendre. On sent bien quelle amertune suprême Paz doit éprouver en tissant son roman autour de Malaga. M^lle^ Altszyler refuse tout romantisme à ce héros et prétend qu'un « pur » eût agi autrement, en proclamant son amour et en montrant la noblesse de son attitude [1]. Nous ne lui chercherons pas querelle pour une étiquette. Mais ce que nous savons bien, c'est que Paz s'est conduit en Polonais qui trouvait, peut-être, en s'avilissant aux yeux de son amie, une volupté secrète et qui surtout, nous le répétons, ne voulait à aucun prix troubler la foi conjugale.

Ne cherchons point dans la littérature des exemples qui appuieraient notre thèse. Mais revenons aux vivants, à ces meilleurs entre les meilleurs, à ces Philomathes enfin, dans la vie desquels nous avons déjà tant puisé. Nous voyons Thomas Zan intervenir auprès de son ami Mickiewicz dans une affaire bien délicate. Le jeune poète — séparé par ses fonctions de professeur à Kowno de Maryla et de ses amis — se consume de regrets et d'ennui. Ses seules distractions lui viennent des rares lettres que Maryla, déjà mariée, réussit à lui faire parvenir par l'intermédiaire de Zan. La jeune femme mal résignée à la séparation, l'appelle, voudrait le revoir encore, et Mickiewicz n'essaye pas de résister. Mais voilà que

1. *Les Polonais dans l'œuvre de Balzac (Revue d'Histoire littéraire de la France*, avril-juin 1918, p. 274).

http://rcin.org.pl

Zan proteste sur ce rôle de « médiateur » qu'on lui fait jouer. Il ne veut plus servir de lien entre les deux jeunes gens, par respect pour le mariage dans lequel Maryla s'est engagée et qui doit la rendre invulnérable à la passion. Mickiewicz a beau tempêter et l'appeler « froid philosophe », Zan tient bon. Mais une autre occasion de mécontenter ses chers Philomathes s'offre à Mickiewicz, bien malgré lui. Il fait la connaissance à Kowno d'un accueillant ménage, dont la femme, fort belle, devient tout de suite amoureuse de lui. Sans que son cœur se laisse prendre à une nouvelle passion, sa tête s'enflamme. « Il trouve, dit-il avec un peu de remords, des satisfactions esthétiques dans ses relations avec la belle Mme Kowalska qui l'attend parée comme une odalisque, sur son lit de repos. » Et Zan et ses frères de gronder, vigilants gardiens de l'honneur le plus pur ! Les vacances venant, Mickiewicz s'échappe des rets de cette sirène et vient passer quelques jours à Tuchanowicze, avec le frère de Maryla, près d'un lac admirable aux eaux pures, encerclées par les forêts. Le confus remords d'avoir manqué, si peu que ce fût, de fidélité à son amour pour Maryla, lui arrache les beaux cris de la fameuse ballade, la *Switezianka*, qui inspira Chopin [1].

Dans *la Fausse Maîtresse*, on voit que Thaddée n'a rien à envier pour la fidélité et l'intransigeance, aux plus beaux types de cette époque romantique. Nous reprocherons seulement à Balzac de faire dire à son héros qu'il ira demander du service à Nicolas. Thaddée allant s'humilier devant le bourreau de son peuple, voulant servir sa cause, aurait agi en traître vis-à-vis de sa patrie. Il n'y a là qu'une complaisance de l'auteur à l'égard du tsar que pouvait avoir le romancier, mais que n'éprouvait, certes, pas un émigré. Ce détail d'ailleurs n'enlève rien à la figure de Paz, merveilleux symbole, répétons-nous, du Polonais mystique de cette époque cruelle.

1. Voir la *Ballade op.* 47, en la bémol majeur, composée en 1841, publiée en janvier 1842.

http://rcin.org.pl

Chapitre V.

Albert Savarus.

Vérité du cadre. — Motifs qui ont poussé Balzac à entreprendre ce nouveau récit, et particulièrement la « Nouvelle » enchâssée dans le roman: *l'Ambitieux par amour*. — Caractères de cette « Nouvelle ». — Balzac peint sous les traits de Savarus tel qu'il veut qu'Éveline le voie : son ambition, son désir d'être riche, sa ténacité, son courage. — L'ardent plaidoyer que Balzac entreprend sous le couvert de son héros. Le but qu'il atteint. — Jugement d'Éveline sur *Albert Savarus*. — L'éducation des filles mise en cause à propos de Philomène. — La fin « romantique » d'*Albert Savarus*. — L'opinion d'Anna.

« Je veux mettre dans mon premier volume de *la Comédie Humaine* une grande leçon pour *l'homme*, sans y mêler de leçon pour *la Femme*, et je veux montrer comment en donnant à la vie sociale un but trop vaste, et en fatiguant et le cœur et l'intelligence, on arrive à ne plus vouloir ce qui avait été l'objet de toute la vie, au début. Ce sera *Louis Lambert* sous une autre forme. Ce petit-grand sujet va s'appeler *Albert Savarus*[1]. » Voilà en quels termes Balzac annonce à Mme Hanska la nouvelle œuvre surgie de son cerveau. Cette fois, c'est à Besançon que le romancier situe son action. Dans cette fière ville perchée sur son rocher et encerclée de murailles, ville cléricale et aristocratique, il va faire vivre une Philomène farouche, qu'une passion extravagante pousse à des actes répréhensibles. Le choix des « milieux » chez Balzac provoque de notre part une admiration continuelle. Avec quel art il enferme dans cette cité de pierre, élégante, mais resserrée, l'âme concentrée, à la fois violente et dissimulée, de Mlle de Watteville ! C'est le même instinct si sûr qui lui fera choisir pour *Modeste Mignon* un paysage aéré, ouvert, que les souffles du large envahissent sans obstacles.

Si Besançon — que Balzac connaissait pour avoir visité son ami de Bernard, en se rendant en Suisse[2], — encadre à merveille Philo-

1. *Lettres à l'Étrangère*, 21 avril 1842, t. II, p. 33.
2. Voir Charles Léger, *A la recherche de Balzac*, Paris, 1927, Le Goupil.

http://rcin.org.pl

mène de Watteville, elle convient aussi, par contraste, à la romantique et volontaire figure d'Albert Savarus.

C'est la première fois, M. Hanski étant mort, que Balzac peut faire une allusion directe à ses chères amours et raconter, sous un voile à la trame transparente, l'entrée en relations du romancier avec son Égérie. Le romantisme en puissance de Balzac se donne libre cours dans cet ouvrage visiblement écrit pour plaire à Mme Hanska, pour la flatter dans sa vanité d'idole adulée, pour lui donner un nouveau témoignage du constant et mystique amour dont il l'entoure. On comprend que Balzac ait écrit un tel livre après la disparition du gentilhomme polonais, et avant d'avoir revu Éveline. Balzac n'aurait pu le faire, nous semble-t-il, après Pétersbourg.

Remarquons tout de suite sa composition. Dans une histoire de province, bien menée, où le jeu des passions agite les personnages qu'on rencontre habituellement dans *la Comédie Humaine*, voici brillante comme une pierre précieuse au milieu des cailloux, une Nouvelle intitulée *l'Ambitieux par amour*. Balzac l'écrit avec une sorte de transport : le roman qu'il vit depuis onze années, que son imagination a tant de fois paré des couleurs les plus vives, il va le mêler à ses fictions. Albert Savarus sert d'exutoire à l'exaltation romanesque que la pensée d'Éveline provoque chez Balzac, inépuisable flot qui n'a pas assez des lettres à l'Étrangère pour s'épancher, en même temps qu'il est un plaidoyer en faveur du romancier, plaidoyer moins habile qu'il ne le croit d'ailleurs.

Il est inutile d'établir un parallèle entre le portrait en pied que Balzac trace de Francesca d'Argaiolo et Mme Hanska. Nous dirons : c'est elle et ce n'est pas elle, comme on le dit d'une photographie à qui il manque l'animation de la vie. La princesse nous semble, à nous, un peu figée, un peu trop statue. A la vérité, elle sert surtout de prétexte et n'est là que pour expliquer les sentiments d'Albert-Honoré aux « belles mains de prélat » qui font rêver Philomène.

Le romancier s'est peint là tel qu'il se croyait par instants et surtout tel qu'il se voulait aux yeux d'Éveline. La période qui suit la mort de M. Hanski est celle où il faut rendre des comptes. On se rappelle dans *les Lettres*, les dénégations passionnées du pauvre grand écrivain. En montrant un homme mû par le seul désir de conquérir son aristocratique idole, en la faisant échouer trois fois pour recommencer la lutte avec le même courage, dans l'austérité d'une vie monacale (voir la description que font le vicaire général

http://rcin.org.pl

et Amédée de Soulas des habitudes d'Albert : « Il se lève toutes les nuits entre une heure et deux du matin, il travaille jusqu'à huit heures etc. [1]. » Balzac semblait dire : « Voyez, c'est moi ; c'est la vie que j'ai menée pendant ces longues années de séparation. » Et il fait sonner ces douze ans comme une cloche impatiente et mélancolique. Balzac, il faut le dire, n'est pas tout à fait dupe de lui-même. C'est avec un demi-sourire ironique qu'il présente sa « Nouvelle » : « Voici donc cette confidence, dit-il, où, selon les critiques, du salon Chavoncourt, Albert aurait imité quelques-uns des écrivains modernes qui, faute d'invention, racontent leurs propres joies, leurs propres douleurs ou les événements mystérieux de leur existence [2]. » « Cette Nouvelle, dit-il encore, inspirée par la littérature alors à la mode... l'amour y était peint... par un homme qui semblait raconter ses propres impressions ». Quelle habileté de faire précisément découvrir par l'ingénue Philomène — qui ne s'y trompe point — la réalité à peine altérée sous la fiction !

Albert Savarus est un de ces hommes nobles et forts qui se proposent, dès la jeunesse, un but difficile à atteindre. « Un but trop vaste », dit Balzac qui nous montre le gigantesque effort tenté par l'avocat des Bisontins pour vaincre l'adversité, devenir député, se rendre digne par le rang de la femme qu'il aime : « Je serai jeune le lendemain de mon élection. J'entrerai dans ma vraie vie, dans ma sphère. Ne serons-nous pas alors sur la même ligne ? Le comte Savaron de Savarus, ambassadeur je ne sais où, pourra certes épouser une princesse Soderini, la veuve du duc d'Argaiolo ! Le triomphe rajeunit les hommes conservés par d'incessantes luttes [3]. » Les mêmes ardeurs et les mêmes espérances n'agitent-ils pas Balzac à cette époque ! Devenir académicien, voire député, devenir riche pour fournir soi-même à l'idole le luxe dont elle a besoin, voilà les désirs qui sont intimement liés à M^me^ Hanska, désirs du même ordre que ceux de Savarus. « A qui, si ce n'est à vous, dire que cent cinquante mille francs, si je les avais, paient tout ce que je dois, et qu'aussitôt je deviens de l'Académie, et [que] j'ai, en trois ans, quinze mille francs [par an assurés] pour le reste de mes jours! Toutes ces espérances me deviennent précieuses pour vous, pour vous, mon unique pensée [4]. »

1. *Albert Savarus*, t. III, pp. 20-21.
2. *Ibid.*, p. 35.
3. *Ibid.*, p. 84.
4. *Lettres à l'Étrangère*, t. II, p. 85, 21 novembre 1842.

http://rcin.org.pl

Mais en même temps qu'il donne dans son livre un échantillon de sa correspondance avec l'Étrangère, lequel pourrait s'inscrire dans celle-ci presque sans variante, Balzac, combien habile et combien sincère, trouve le moyen de se plaindre sans contrainte. Attendrira-t-il Mme Hanska (n'oublions pas que nous sommes à la période où Balzac ne se rend pas encore bien compte du procès et des difficultés d'Éveline) ? Écoutons les plaintes de Rodolphe à son confident Léopold ; quelle transposition douloureuse de la lassitude du romancier. « Hélas ! cher et seul ami, voici bientôt dix ans que je lutte. Ce combat avec les hommes et les choses, où j'ai sans cesse versé ma force et mon énergie, où j'ai tant usé les ressorts du désir, m'a miné, pour ainsi dire, intérieurement. Avec les apparences de la force, de la santé, je me sens ruiné. Chaque jour emporte un lambeau de ma vie intime. A chaque nouvel effort, je sens que je ne pourrai plus le recommencer. Je n'ai plus de force et de puissance que pour le bonheur, et s'il n'arrivait pas poser sa couronne de roses sur ma tête, le *moi* que je suis n'existerait plus, je deviendrais une chose détruite, je ne désirerais plus rien dans le monde, je ne voudrais plus rien être. Tu le sais, le pouvoir et la gloire, cette immense fortune morale que je cherche, n'est que secondaire : c'est pour moi le moyen de la félicité, le piédestal de mon idole [1]. »

N'avons-nous pas ici l'écho amplifié des gémissements qui parfois, malgré toute l'énergie de Balzac, s'en vont vers l'Étrangère ? Ils nous émeuvent, peut-être plus encore par leur discrète allure.

Mais faire d'*Albert Savarus* un simple plaidoyer *pro domo* serait rapetisser d'une façon bien arbitraire cette remarquable « Nouvelle ». Savarus-Balzac, s'il ne lutte pas contre une critique acerbe, contre des journaux pleins de malveillance et de potins, a devant lui un fameux champ pour ses travaux. La même hostilité que la société témoigne au romancier, Savarus la trouve sur ce théâtre qu'il a choisi pour livrer le bon combat. En nous peignant cette lutte, Balzac fait un tableau complet des mœurs politiques et sociales de la province et atteint encore une fois son but : relater l'histoire contemporaine.

Balzac reste interloqué quand il apprend qu'Éveline n'aime pas sa Nouvelle et qu'elle en a dit (assez dédaigneusem ent, suppose-t-il): « C'est un ouvrage d'homme [2]. » Essayons de discerner pourquoi. Est-ce parce que Balzac et elle sont peints avec trop d'évidence ?

1. *Albert Savarus*, pp. 80-81.
2. *Lettres à l'Étrangère*, t. II, p. 85, 21 novembre 1842.

http://rcin.org.pl

Mais elle n'a pu qu'être touchée de voir se dérouler sous la plume du romancier le paysage de leur amour, cette neige, ces lacs, cette pureté de leur première rencontre. « Il est six heures du matin, je me suis interrompu pour penser à vous, ramené à vous par la Suisse où j'ai mis la scène dans *Albert Savarus* [1] », lui écrit-il. Même elle s'étonne qu'il n'ait pas cité Diodati dans sa relation. Et Balzac s'excuse : « Pourquoi je n'ai pas mis Francesca Colonna à Diodati ? Hélas ! j'ai eu peur que ce ne fût trop transparent [2]. » Mais peut-être les deux personnages lui semblaient-ils trop idéalisés, et cette outrance dans le beau gênait-elle son bon sens féminin ? Ou bien le nouveau roman de son ami lui paraissait-il une glorification exagérée de la force virile, de l'homme parfaitement conscient de sa valeur et voulant atteindre le but qu'il s'est proposé par la puissance seule de son génie, malgré les obstacles qui se dressent devant lui ? Mais cette figure d'homme n'était-elle pas frappante de réalisme et de ressemblance avec celui qui lui avait servi de modèle ? N'était-ce pas pour être digne d'elle qu'il brisait patiemment ces obstacles ? Peut-être voyait-elle un reproche personnel à la réflexion de Philomène lisant les effusions passionnées d'Albert : « Elle ne sait pas aimer... Ah ! si c'était moi, je sacrifierais tout à un homme qui m'aimerait ainsi [3]. » Balzac semble croire d'ailleurs de la part de son amie à une incompréhension du caractère de Philomène : « Vous ne connaissez pas assez notre société française actuelle pour apprécier *Albert Savarus*. Il y a un nombre prodigieux de *Philomène* », explique-t-il à Éveline. Balzac entreprend, à propos de cette étrange fille, une violente satire contre l'éducation trop religieuse (trop bigote) donnée aux filles, contre cette ignorance de la vie où on les tient bon gré mal gré, contre cet esprit de pénitence et de mortification, qui joue à vide. Une fille un peu délurée se rend vite compte de la disproportion entre les peccadilles qu'elle commet et les punitions qu'une mère dévote et sans clairvoyance lui inflige. Elle sera vite tentée de commettre des actes plus graves pour justifier ses « macérations ». « Elle jeûnait, dit Balzac de Philomène, elle se mortifiait en restant à genoux les bras en croix, et disant des prières pendant quelques heures... L'ascétisme le plus vrai se mêlait à sa passion, et la rendait d'autant plus dangereuse [4]. » Balzac reviendra dans *Modeste*

1. *Lettres à l'Étrangère*, t. II, p. 40, 15 mai 1842.
2. *Ibid.*, p. 54.
3. *Albert Savarus*, p. 90.
4. *Ibid.*, p. 83.

http://rcin.org.pl

Mignon sur l'éducation des filles, en montrant dans *Albert Savarus* un autre aspect de la question. Mais les rapports de Mme de Watteville avec sa fille sont retracés d'un burin qui creuse le cuivre avec une vérité et une audace où se reconnaît la marque du génie.

Est-ce la capitulation trop facile de la duchesse d'Argaiolo qui a déplu à Éveline ou cette main-mise d'une étrangère (en l'espèce Philomène) dans des amours jusqu'ici secrètes ; est-ce le soupçon qu'une pareille intrusion pourrait se produire dans leurs relations à eux (voir le conflit qui surgit à propos de Mme de Brugnol et de la cassette) ? Est-ce l'objet du combat d'Albert qu'elle trouve mal choisi ? Malgré la petite phrase boudeuse de Balzac : « Ce n'est pas une bagatelle que de faire un livre intéressant avec les élections », nous ne le pensons pas. Elle avait un sens trop fin des ambitions masculines pour cela. L'abdication d'Albert devait pourtant la séduire, cette mystique et chère dévote. Balzac sacrifie au goût de l'époque, en envoyant son héros à la Chartreuse, ce héros dont la vie volontaire était vouée à un unique amour. Mais il se maintient ainsi dans le plan du personnage qu'il crée chaque jour pour Mme Hanska. Remarquons aussi qu'Albert Savarus témoigne d'une dévotion assez éloignée de Balzac et qu'Éveline aurait tant désiré lui voir posséder.

Un passage des lettres d'Anna manifeste un bien joli enthousiasme, enroulé dans l'affection la plus chaude pour « Bilboquet », sur *Albert Savarus*. Le voici : « J'ai lu ces jours derniers deux nouveaux *bilboquets* adorables : *le Danger des mystifications* et *Albert Savarus* ; c'est admirable comme tout ce que notre cher ami a jamais écrit, écrit ou écrira. Que je suis heureuse et fière de tous ces triomphes de notre illustre chef aimé. Qu'il soit bien sûr qu'il ne se passe pas un seul jour que son nom ne soit prononcé plusieurs fois [1]. »

1. Collection Lovenjoul, A 387, fol. 222, année 1847.

http://rcin.org.pl

Chapitre VI.

Le voyage de Balzac à Saint-Pétersbourg.

Les projets de Balzac concernant son voyage à Saint-Pétersbourg. — Sa sympathie pour le tsar Nicolas. — Coup d'œil sur les relations politiques de la France et de la Russie de 1830 à 1840. — Balzac admirateur du pouvoir absolu. Rôle qu'il espère jouer à Saint-Pétersbourg. — Les idées monarchiques de Mme Hanska. Son récit des fêtes de Péterhof, en 1842. Comment Éveline, catholique romaine, ne pouvait accepter l'autorité d'un tsar orthodoxe. — L'arrivée à Saint-Pétersbourg, fin juillet 1843. La joie réciproque des deux amants. — L'empressement que l'on met à recevoir Balzac. Deux lettres qui en témoignent. Les occupations de l'écrivain. Le revue de Krasnoïé-Sélo. La bienveillance dont on fait preuve à son égard en haut lieu.

La publication de *la Fausse Maîtresse* et d'*Albert Savarus* précéda l'arrivée du romancier à Saint-Pétersbourg.

Pendant l'attente fiévreuse des beaux jours promis, la brûlante imagination de Balzac avait depuis longtemps dévoré le champ des possibilités. Il entrevoyait toute une action utile à tenter en Russie, peut-être — quoiqu'il s'en défende plus tard — une réfutation du livre de Custine, mais aussi la création d'une littérature et d'un théâtre à Saint-Pétersbourg [2]. Quelles étaient exactement ses idées à ce sujet ? Sous quelle forme pensait-il les exposer ? Nous ne savons. Le champ était libre, la Russie ne possédait alors qu'une littérature de folklore — riche, sans doute, — mais inaccessible à l'étranger ; les ouvrages des écrivains pseudo-classiques n'avaient qu'une valeur bien relative et le mouvement romantique, avec Pouchkine et Lermonstov, n'avait produit jusqu'ici que ces beaux génies isolés.

Nous voyons seulement, dans cette phrase jetée à Mme Hanska, une des multiples manifestations de l'appétit cosmopolite de Balzac, de son désir d'exploiter de nouvelles terres, de son furieux besoin de voir et créer du nouveau. Ces pensées vont de pair avec un goût qu'il ne cacha jamais pour le pouvoir absolu que symboli-

1. *Lettres à l'Étrangère*, t. II, p. 25, 9 avril 1842.

http://rcin.org.pl

sait admirablement à ses yeux l'autocratisme russe. « Je vous remercie de m'avoir dépeint la famille impériale, » écrit Balzac à Ève, qui n'a sans doute obéi dans cette description qu'au désir de documenter son avide grand homme. Et il ajoute : « J'ai, sans avoir jamais vu l'empereur de Russie, de la propension pour lui : 1° parce que c'est le seul souverain dans l'acception de ce mot, c'est-à-dire maître, et gouvernant par lui-même, et que cela réalise toutes mes idées sur la politique qui est dans son essence exprimée par ces mots : le pouvoir fort dans la main d'un seul ; 2° parce qu'il exerce le pouvoir comme on doit l'exercer ; 3° parce qu'il est, au fond, très aimable avec les Français qui vont voir sa ville. Aussi si l'Empereur devait vivre cinquante ans [encore], ce que je lui souhaite, n'aurais-je aucune répugnance à devenir Russe [1]. » Il est vrai que Balzac corrige tout de suite cette affirmation par une louange subtile de Paris dont il aime, malgré tout, comme Montaigne, jusqu'au verrues et aux bosses. Mais il revient tout de même à son sujet : « Donc, si je n'étais pas Français... je voudrais être Russe, et j'irai à Saint-Pétersbourg pour y voir l'Empereur, qui se soucie fort peu d'un gribouilleur de papier comme moi. Je ne serai quelque chose qu'après le grand ouvrage politique auquel je travaille constamment, et où il sera, je l'espère, démontré que le pouvoir royal est le meilleur de tous [2]. »

Nous croyons que, dans cette profession de foi, Balzac se trompe en imaginant le tsar Nicolas favorable aux Français. Tout dans la politique extérieure de l'époque s'opposait à une semblable attitude du souverain. On sait que Nicolas avait beaucoup hésité à reconnaître le gouvernement de Louis-Philippe et qu'en 1840 le fameux traité de Londres, signé à l'insu de la France, avait failli provoquer la guerre. Le rapprochement survenu ensuite entre la France et l'Angleterre, rapprochement qui fut couronné par le Traité des Détroits (1841), n'était pas de nature à adoucir les dispositions de Nicolas à l'égard des Français. La question d'Orient étant la plus brûlante actualité, Balzac, si attaché à l'histoire de son temps, devait en suivre avec curiosité toutes les péripéties. On se rappelle qu'il prophétisa, à faux du reste, la « nouvelle carte de l'Europe ». Il ne devait donc pas ignorer la sourde hostilité que le tsar Nicolas nourrissait pour tout ce qui était français. Ceci bien établi, dans quelle mesure Balzac est-il sincère dans ses

1. *Lettres à l'Étrangère*, t. II, p. 106, 22 janvier 1843.
2. *Ibid.*, p. 107.

http://rcin.org.pl

dithyrambes sur le régime tsariste ? Nous connaissons de longue date ses sentiments politiques qui n'ont fait que s'aviver depuis le temps où il fréquentait les Fitz-James, comme candidat à la députation. Nous allons lire bientôt, dans l'*Introduction* à l'étude : *Sur Catherine de Médicis*, un exposé rationnel de ses idées sur la monarchie. Il est donc bien sûr que l'autocratie qu'exerce le tsar, lui semble bonne. « Je suis amoureux du pouvoir absolu », répète-t-il un peu plus tard à Mme Hanska [1]. Peut-être accentue-t-il encore ses dispositions par souci d'éviter des ennuis possibles, si ses lettres tombent entre les mains de la censure ; peut-être se prépare-t-il à l'avance — tâtant le terrain — à un rôle, lequel, il ne sait encore, qu'il pourrait jouer en Russie ? Avec l'enthousiasme qui lui fait voir réalisés ses désirs avant même qu'ils soient suffisamment fixés, il propose à Mme Hanska d'aller plaider lui-même son procès près de l'empereur, sûr d'avance du succès d'une pareille plaidoirie. On comprend qu'Éveline, un peu agacée d'une si naïve forfanterie, lui ait écrit : « *Tenez-vous tranquille où vous êtes et laissez-moi faire* [2] », mais on en veut cependant à la jeune femme de refréner si vivement le zèle de son grand homme.

Mme Hanska partageait-elle les idées monarchiques de Balzac ? Est-ce au contact de son Égérie qu'il réchauffait ses propres convictions ? Mme Hanska, appartenant à l'aristocratie, devait se sentir naturellement inclinée vers une monarchie anti-constitutionnelle. Les tendances légitimistes de Balzac trouvaient un écho dans l'esprit d'Éveline, et là encore sa fille vient renforcer nos dires. Dans une lettre qu'Anna adresse à sa mère de Wierzchownia, le 20 avril 1850, elle s'écrie : « J'ai rêvé hier toute la nuit qu'Henri V avait recueilli l'héritage de Saint-Louis et de mon adoré Louis XIV. Dieu veuille que ce rêve devienne une réalité. Oh, cette belle France de mon rêve [3] !.. »

Mais si Mme Hanska suivait volontiers Balzac dans ses rêves de restauration pour la France, elle ne pouvait partager son admiration pour le gouvernement du tsar. Polonaise, catholique fervente, elle se trouvait en opposition absolue avec l'orthodoxie russe, et si, comme ses frères, elle jugeait que, dans l'état actuel des choses, le seul parti convenable était de se soumettre, cette résignation n'était pas sans amertune cachée. Si elle avait dit à Genève, comme

1. *Lettres à l'Étrangère*, t. II, p. 181, 1er juillet 1843.
2. *Ibid.*, p. 88, 7 décembre 1842.
3. Collection Lovenjoul, A 387 *bis*, fol. 316.

http://rcin.org.pl

Balzac le lui répète : « Sans lui, [le tsar] où irions-nous ? », il n'y avait dans cette exclamation que la conjuration du pire. L'autocratisme russe lui semblait non seulement mauvais pour les Polonais, sur qui tombaient les coups les plus rudes, mais encore pour le peuple russe. Cela est si vrai que — dans le Journal d'Éveline qui contient la relation des fêtes de Péterhof, en 1842, — nous trouvons cette description saisissante de la foule qui se presse dans les rues : « Le bruit des eaux murmurantes, raconte-t-elle, était couvert, sinon étouffé, par les mouvements de la foule silencieuse, qui, bien qu'elle ose dire un mot à peine en regardant derrière elle avec ce regard furtif de l'esclave, qui embrasse tout d'un coup d'œil et le détourne bien vite à l'aspect d'un gendarme, ose cependant se permettre la liberté de... se mouvoir... et même !!.. d'avancer du côté où elle aperçoit plus d'éclat, de lumière ou de mouvement [1]... » Remarquons que l'ouvrage de Custine est parfaitement d'accord avec ces observations d'Éveline qui n'étaient pas destinées à la publicité.

Si Balzac ne se rendait pas compte alors très exactement des conditions politiques et sociales imposées aux Polonais non émigrés, son séjour à Pétersbourg l'éclaire, car nous voyons chez lui, dès son retour en France, une compréhension parfaitement lucide des faits : « Riche et Polonaise, écrit-il à Éveline, ta fille est dans une situation exceptionnelle et dangereuse. L'e[mpereur] N[icolas] veut l'unité de son empire, *à tout prix*, et il a deux choses à cœur : le catholicisme et la nationalité polonaise à détruire. C'est évident et nécessaire. A sa place, Russe, Grec, et Empereur, je le ferais. Il ne peut rien tenter avec ce boulet de la Pologne aux pieds, surtout avec son autre boulet, le Caucase. Or, tout ce qui sera debout, grand, riche, Polonais et fort, sera pour lui, plus encore pour ses subordonnés, un point de mire. Avec l'inconséquence sarmate, les subordonnés auront beau jeu [2]. »

Ajoutons, pour détacher une bonne fois Éveline de toute atteinte russe — et par conséquent orthodoxe — et pour accentuer encore ce qu'il y avait de véritablement polonais chez elle, qu'elle possédait un livre de prières polonais, non pas français comme c'était souvent l'habitude, rempli d'images de dévotion, entre autres la Vierge de Berdyczew, célèbre en Ukraine.

1. Collection Lovenjoul, A 381, fol. 17-18.
2. *Lettres à l'Étrangère*, t. III, p. 48, 20 mars 1845.

http://rcin.org.pl

« Vous voyez, chère, écrira gentiment Balzac à son amie, à son retour de Pétersbourg, sachant quel plaisir il lui ferait par ces allusions aux croyances catholiques, que la Vierge de Pologne est la même que la Notre-Dame de France, et que si mon voyage est attristé par une séparation comme celles que nous avons déjà connues trois fois, il est du moins sans accident [1]. »

* * *

Balzac arriva donc dans la cité des tsars à la fin de juillet 1843, dès que le procès prit pour Mme Hanska une tournure plus clémente. Ce contact repris avec la femme aimée marque une ère nouvelle dans la vie des deux amants. Un rapprochement étroit, complet, définitif se produisit entre Ève et Balzac. Ils se sentaient revenus aux beaux jours de Neuchâtel et de Genève. C'était la première fois qu'ils pouvaient se voir sans contrainte, et cette liberté leur fut si douce qu'aucune dissonance ne la troubla. Il faut remarquer qu'avec Pétersbourg s'abolit à tout jamais la période orageuse de leur amour, toute cette série de malentendus que la distance et la contrainte embrouillaient encore. Malgré l'hostilité de la famille, qui ne voit qu'en rechignant le romancier français installé à Pétersbourg, hostilité qui sera constante, Éveline éprouve un sentiment de délivrance : « Enfin, enfin, je vais pouvoir vivre ! Je vais pouvoir aimer tout à mon aise ! » Et elle tient plus qu'elle n'a promis, la charmante jeune femme. Elle réserve tout son temps pour les longues causeries, elle favorise toutes les occasions d'intimité, elle s'occupe de mille détails exquis. Les courts billets que Balzac fait porter à la maison Koutaïssov sont pétillants de joie légère et d'esprit alerte.

Le romancier a dû oublier une partie des projets élaborés avant la venue à Pétersbourg. Il arrive chez son amie chaque jour vers midi, et, en dehors d'elle, s'occupe assez peu du reste du monde. Cela n'empêche point d'ailleurs ce « reste du monde » d'être intéressé par la venue de la célébrité parisienne. On veut le voir, on brûle de curiosité sur les motifs qui l'amènent en Russie, comme en témoignent les lettres suivantes.

La première, datée du 19 juillet, est adressée de Péterhof à

1. *Lettres à l'Étrangère*, t. II, p. 198, 8 octobre 1843.

http://rcin.org.pl

Mme Hanska par la princesse Razoumovska, sœur de la comtesse Lulu Thürheim que Balzac connaît bien : « J'ai appris hier par l'Empereur que certain personnage classique, celui qui, selon moi, a le mieux compris et dépeint le cœur de la femme, venait d'arriver. Ce n'est point un voyageur curieux qui vient pour décrire le pays en forme de Libel [*sic*] [1], c'est le peintre de la femme idéale qui vient retremper son génie auprès de la réalité. A vos pieds, comme par le passé et pour toujours [2]. »

En voici une autre, de Mme Hélène Smirnov, du 20 juillet : « En apprenant l'arrivée de M. de Balzac, ma première pensée fut pour vous toute de joie et de bonheur, et ma seconde, vous l'avouerai-je, de doute et de tristesse. Saura-t-on apprécier et accueillir l'homme illustre ? Dieu fasse qu'il emporte une idée favorable sur la Russie. Je suis impatiente de le voir, de l'entendre. Vous mettrez le comble à votre amabilité, à votre obligeance, en l'engageant à vous accompagner à Péterhof, que [*sic*] nous serions heureux de lui en faire les honneurs. Mettez-y de la bonne volonté, Vous n'avez qu'à vouloir. On ne vous résiste pas. (Les Radziwill désirent vous voir) [3]. »

Les lettres que Balzac écrit après son départ de Pétersbourg sont pleines de tendres allusions aux douces occupations qui remplissent ses journées. Ah ! comme il l'a bien reprise, sa chère idole ! Comme elle retombe sans protestation sous l'influence de ce « sorcier » à la voix émouvante, aux récits merveilleux. Anna, plus tard, relisant *Une Fille d'Ève*, rappellera à sa mère le temps où Balzac faisait la lecture d'un des passages du livre, dans le salon proche de la Néva : « Et notre bon vieux Schmucke, dit-elle, qui reparaît sur l'horizon [Anna a pour les personnages de *la Comédie Humaine* une sympathie toujours prête et bien charmante] ! Je me souviens que notre cher Bilboquet vous a lu à Pétersbourg, mon adorée maman chérie, la scène entre le bon et naïf musicien allemand et son écolière, quand elle vient lui demander sa signature. C'est adorable, mon adorée maman chérie ! [4]. »

Balzac accompagne Éveline dans ses promenades au bord de la Néva, à la revue de Krasnoïé-Sélo, où il attrape ce coup de soleil

1. Allusion à l'ouvrage de Custine, bien certainement.
2. Collection Lovenjoul, A 369.
3. *Ibid.*, A 370, fol. 85.
4. *Ibid.*, A 387 *bis*.

http://rcin.org.pl

dont les conséquences le font tant souffrir, à son retour en France, et nécessitent les soins du bon Dr Nacquart. Voici à ce sujet l'intéressante lettre du comte Léon Narychkine que nous avons sous les yeux : « Je n'ai que le temps de vous dire deux mots, chère Madame Hanska, vu que je sors du dîner d'apparat et me jette dans ma calèche pour aller au camp. Le comte Benkendorf vient de me demander si je suis en relations avec M. de Balzac ; je lui ai répondu que je n'avais pas le plaisir de le connaître, mais que j'avais le bonheur de connaître quelqu'un qui le voyait souvent : « En ce cas, me dit-il, faites proposer à M. de Balzac de venir voir la revue de demain à Krasnoïé-Sélo, à dix heures du matin. Qu'il vienne se réclamer de vous en face de l'Église, dans une maison à deux étages habitée par la suite de l'Empereur, et alors vous le mènerez chez moi où il trouvera un équipage ». Et voilà les paroles littérales [*sic*] sorties de la bouche du *haut personnage*, répétées par le plus minime des individus [1]. »

On voit que la société pétersbourgeoise se rendait compte de l'honneur de posséder un Balzac dans ses murs et qu'elle le montrait. L'entourage de l'empereur et peut-être le tsar lui-même témoignent au romancier, directement ou indirectement, une bienveillance aimable. Mais si la figure de Nicolas conserve encore pour Balzac beaucoup d'attrait, il ne voit plus du même œil les effets de sa puissance et se montre bien plus réservé dans ses appréciations.

Infiniment doux et trop rapides s'écoulent donc les jours pour les deux êtres enfin retrouvés. Il y a bien longtemps que Balzac n'a goûté pareille ivresse. Il ne vit plus que dans le présent, les ennuis font trève. Et le grand homme sort du tombeau avec une jeunesse ensevelie qui ressuscite aux souffles de l'amour.

1. Collection Lovenjoul, A 369, fol. 226, 8 août 1843.

http://rcin.org.pl

Chapitre VII.

Modeste Mignon.

Rôle de plus en plus actif de Mme Hanska dans *la Comédie Humaine*. — Comment naquit dans l'esprit d'Éveline la *Nouvelle* dont l'idée servira plus tard à l'élaboration de *Modeste Mignon*. — Les Lettres de Bettina Brentano d'Arnim. Ce qu'en pensent Mme Hanska et Balzac ; les critiques de l'écrivain ; son opinion sur les lettres d'amour. Jugement sur les *Lettres à l'Étrangère*. — Les sentiments d'Éveline après le départ de Balzac : extrait de son journal. Besoin d'écrire, de s'épancher. — Comment Balzac utilise la *Nouvelle* qu'Éveline a déchirée. Naissance de *Modeste Mignon*. La joie et l'entrain qu'éprouve Balzac à l'écrire. Sa rivalité avec Gœthe, son besoin de faire mieux que lui, de le dépasser, même dans sa vie privée. — Éveline, jeune fille, représentée par Modeste Mignon : même imagination, mêmes rêves, même désir de correspondre avec un grand homme. — Le « coup de tête » de Modeste Mignon. Sévère jugement de Balzac sur les jeunes filles. Comment il entend leur éducation. — L'opinion d'Éveline. Son bon sens et son habileté dans l'éducation d'Anna. — *Modeste Mignon*, cycle rzewuskien : Calixte Rzewuska, autre modèle de Modeste. Le nain Butscha, nouvelle édition de Thaddée Wylezynski. Caroline, image de la sœur aînée d'Éveline. — Renseignements biographiques sur Calixte Rzewuska ; l'hommage d'André Kozmian ; les côtés rzewuskiens du caractère de Calixte ; ses études ; ses voyages ; ses « lettres pestilentielles » ; son mariage et sa mort en Italie ; les diverses œuvres de Calixte. — Le procès du romantisme entrepris dans la personne de Canalis. Balzac a-t-il voulu attaquer Liszt à travers Canalis ?

Dès l'apparition de Mme Hanska dans la vie du romancier, nous l'avons vu, son cerveau accomplit un double travail : le créateur faisait émerger des ténèbres un monde entier et lui insufflait la vie, mais en même temps l'artiste devenait le héros d'un roman merveilleux. Il se complaisait dans ses propres aventures et menait de front sa propre existence embellie par l'imagination et l'amour, et l'existence de ses personnages. Cette interpénétration presque inconsciente explique la présence constante d'Éveline dans les œuvres de Balzac et le ton de celles-ci, qui nous apporte si souvent l'écho tantôt faible, tantôt fort, des *Lettres à l'Étrangère*. En vérité, le romancier n'exagérait pas en écrivant à son Égérie, en février 1843 : « Depuis 1833, Ève a été le principe, la cause de tout ce que j'ai fait [1]. » D'autre part, Mme Hanska, de muse qu'elle avait été

1. *Lettres à l'Étrangère*, t. II, p. 297.

http://rcin.org.pl

pour le romancier, devint peu à peu une précieuse collaboratrice pour lui, offrant à sa *Comédie Humaine* des acteurs nouveaux et originaux. Puis, *Albert Savarus* nous la montre placée au centre du livre, comme une idole sur un piédestal. Mais elle était désignée à prendre une part plus active à la création de l'œuvre de Balzac : elle allait lui suggérer le sujet d'un de ses ouvrages, en l'empruntant à sa propre vie et en faisant revivre à deux êtres imaginaires leur propre amour.

Comment l'idée lui en vint-elle ? Quelles circonstances lui suggérèrent, après la publication de *Savarus* qu'elle n'avait pas aimé, de mettre en scène, sous une affabulation transparente, sa propre aventure avec son cher grand homme ? A quel moment cette pensée germa-t-elle dans son esprit ? Nous croyons qu'il faut rapporter la conception de la *Nouvelle* qu'écrivit, puis supprima Mme Hanska, à l'époque du séjour de Balzac à Pétersbourg ou à celle qui la précéda immédiatement. Elle naquit très vraisemblablement à la lecture faite par la jeune femme de la correspondance du Patriarche de Weimar avec la joyeuse fille de Francfort [1], et elle trouva, chez cette romantique impénitente, un excellent terrain pour se développer. Mme Hanska se procura peut-être ces lettres chez Bellizard, car une traduction française, par Sébastien Albin (Mme Cornu) venait précisément de paraître en cette année 1843, à moins qu'elle ne les lût sous leur forme originale, car elle connaissait très bien l'allemand.

Grâce au précieux ouvrage de M. Fernand Baldensperger [2], nous savons que la correspondance de Gœthe avec Bettina Brentano (plus tard d'Arnim) inspira plus d'un écrivain français [3]. Sainte-Beuve lui consacra l'un de ses *Lundis* et récemment deux études, l'une de M. Rolland, l'autre de M. Daudet, remettent à l'actualité cette sylphide dont Édouard Grenier nous entretient dans ses *Souvenirs littéraires*. Enthousiasmé comme beaucoup

1. A quel point Mme Hanska s'était intéressée à cette correspondance, nous en trouvons le témoignage par une lettre d'Anna du 3/15 juin 1850 : « Je lis toujours avec le même plaisir, écrit la jeune femme à sa mère, Gœthe et Bettina, mais s'il y a des pages admirables de fraîcheur, de poésie et de grâce naïve, il faut avouer que l'amante de Gœthe oublie parfois que le public est son confident et qu'elle compte un peu trop sur l'indulgence des bons à qui elle dédie son ouvrage... J'ai baisé les notes écrites au crayon sur les marges par ma sublime maman adorée, et qui valent plus à mon sens que tout l'ouvrage qui les a inspirées. »
2. *Gœthe en France*. Paris, Hachette, 1904.
3. Paul Bourget, par exemple, dans son *Age de l'Amour*.

http://rcin.org.pl

d'autres par la lecture des lettres (dans cette traduction de Mme Cornu, qui est cependant loin d'être parfaite) [1], l'occasion d'un séjour à Berlin en 1847, lui fit désirer une entrevue avec la célèbre Bettina. L'auteur nous raconte comment il faillit commettre un impair, en voyant cette petite vieille femme, vêtue avec négligence, lui ouvrir la porte. « Par bonheur, dit-il, un détail significatif me sauva de l'horrible méprise où je pouvais tomber : la petite personne si modestement habillée, qui entre-bâillait ainsi la porte, avait une plume passée au travers de sa bouche. Quoique je n'eusse jamais vu de portrait de Bettina, je ne pouvais pas méconnaître ce signe caractéristique [2]. »

Si nous citons cet amusant instantané, c'est qu'il s'adapte — par un côté — à l'article que Balzac envoya à Éveline après la lecture des lettres. Le romancier, bon connaisseur, avait bien vite décelé dans la vive et sentimentale Allemande, un goût immodéré pour l'écriture. Sans doute Mme Hanska parla-t-elle avec son ami, lorsqu'il arriva à Pétersbourg, du tardif roman de Gœthe qui se prêta si volontiers à l'enthousiasme d'une enfant ; l'occasion s'offrait une fois de plus de lui raconter les divers et multiples sentiments qui l'avaient agitée, elle aussi, avant d'oser lui envoyer sa première lettre, et l'angoisse dans laquelle elle avait vécu, en attendant sa réponse. C'est probablement sous l'influence de ces souvenirs déjà lointains et pleins de poésie que Balzac, alors hôte d'Éveline, priait sa chère comtesse, par une matinée d'août, de lui prêter le premier volume de la correspondance de Gœthe avec Bettina et qu'il lui envoyait ses « mille pensées d'un réveil.. fleuri par tous les souvenirs de la veille [3]... », c'est-à-dire un article où il exprimait ses idées sur la fameuse correspondance. Déjà en mars 1843, Balzac avait écrit à Mme Hanska : « Que diriez-vous... de la correspondance de *Corinne* (madame de Staël) avec *Juliette* (madame Récamier), dont elle était amoureuse ! madame R[écamier] l'a aussi montrée, et cela surpasse tout ce qu'on peut imaginer. Les sens dictent de belles choses, mais l'amour égal et pur, l'amour contenu du cœur, a, dans son expression quotidienne, quelque chose de semblable au *Paradis* du Dante, je ne sais quoi de bleu, que je savoure dans vos chères lettres, et qui est bien supérieur à ces imitations trompeuses. Les sens font gravir une roche, l'amour

1. Cf. à ce propos : C. Pitollet, *Bettine von Arnim*... (*Revue Germanique* de nov.-déc. 1911).
2. *Souvenirs littéraires*, éd. Lemerre. Paris, 1894, p. 296.
3. *Lettres à l'Étrangère*, t. II, p. 186, août 1843.

http://rcin.org.pl

pur y a volé et y reste; il n'en descend jamais. J'ai trouvé les *Lettres à Sophie* misérables, même quand j'avais dix-sept ans. Celles de Rousseau sont d'un rhéteur. Je préfère les nôtres à tout [1]. »

Que dire de l'impression qu'avait donnée à Balzac la correspondance de Bettina avec Gœthe ? Il la trouvait en somme ennuyeuse et la jugeait avec sévérité, en dépit des mots d'esprit qu'elle lui suggérait. Ce qu'il condamnait surtout, c'était après le « coup de tête » de Bettina, l'amour purement cérébral des deux personnages. Il blâmait la jeune fille d'avoir considéré Gœthe comme un prétexte à lettres : « Certes, disait-il, si Bettina s'apercevait que *ses feuilles* tombent sur du granit et si elle avait eu des rages, des désespoirs, elle eût fait un poème [2]. » Mais non. Aucune tendresse de part et d'autre, aucun sentiment fort. Balzac en est si fort choqué, qu'il fera dire plus tard à Charles Mignon s'adressant à sa fille : « Tu as été coquette à froid, et cette coquetterie-là c'est l'amour de tête, le vice le plus affreux de la Française [3]. » Balzac reprochait surtout à Bettina d'avoir publié sa correspondance avec le grand poète, car, pensait-il, « l'amour qui se peint lui-même doit être complet ; il doit se produire dans sa triple forme : la tête, le cœur et le corps, être un amour divin et sensuel à la fois, exprimé avec esprit, avec poésie » [4]. Il savait par expérience que l'amour est inséparable de la souffrance, qu'il est « un drame sublime et pathétique », éléments qu'il ne trouvait point dans les lettres du poète ni dans celles de sa jeune admiratrice et qui faisaient le fond de sa correspondance avec la « chère étoile ».

Du même coup et une fois de plus, le romancier absolvait son amie de lui avoir tendu les mains la première et sublimisait leur amour trempé par les « souffrances d'attente, souffrances de combats, souffrances de séparation, souffrances de désaccord » [5], vieilles de plus de dix ans déjà.

Est-ce le souvenir de ce jugement sincère et généreux sur leur propre correspondance qui poussera plus tard M^me^ Hanska à la livrer au public ? Éveline n'avait point à craindre qu'elles deviennent un « épouvantail » pour les jeunes filles et les empêchent « de se livrer à tout jamais à ces premières et si touchantes exaltations,

1. *Lettres à l'Étrangère*, t. II, pp. 126-127.
2. *Ibid.*, p. 189.
3. *Modeste Mignon*, II, p. 164.
4. *Lettres à l'Étrangère*, t. II, p. 188, août 1843.
5. *Ibid.*, p. 188.

http://rcin.org.pl

en leur montrant le vide, l'ennui, qui résultent de ces coups de tête, une fois qu'ils se terminent par une œuvre littéraire [1]. » Ces lettres n'étaient-elles pas dictées par « la tête, le cœur et le corps »? Ne nous livrent-elles pas toute chaude encore, malgré les années, la lutte gigantesque d'un homme, n'offrent-elles pas cet aspect dramatique, ces cris, ces élans, ces rechutes désespérées, ces appels au bonheur, qui secouent jusqu'au fond le lecteur, troublé et un peu oppressé ? Mme Hanska savait bien que tout leur être avait participé à la création de ces longues lettres ardentes et déchirées. Et si, par prudence, Balzac a jugé bon de supprimer les lettres de son amie, regrettons-le encore. Elles évoquaient, Balzac le dit, le *Paradis* du Dante, si cher aux romantiques, cet « on ne sait quoi de bleu » qui caressait le pauvre forçat des lettres, dans sa geôle. Elles ont exprimé, elles aussi, bien des douleurs ; tour à tour jalouses ou suaves, sous l'enflure légère, propre à cette époque, qui avait oublié la mesure, elles venaient s'abattre sur la table de travail et provoquaient ces mouvements violents qui donnaient à Balzac l'impression de vivre si fortement.

* * *

Les lettres que Balzac envoie à son amie tout le long du chemin qui le ramène en France, témoignent assez du grand, de l'enivrant bonheur que vient d'éprouver l'écrivain. Chacune de ces lettres renferme un souvenir précieux à tous les deux, une allusion à la bonté, à la douceur de la jeune femme qui a su rendre à son hôte l'hospitalité aimable et souriante. « Ma vie sera une angoisse jusqu'au jour où je te reverrai, toi, si mignonne, si bonne à aimer, et qui m'as donné dans ces deux mois plus qu'il n'y a eu dans toute ma vie passée [2]. » Et encore : « Ni Vienne, ni Genève, ni Neuchâtel, ne présentaient cette constante expression des sentiments, cette longue adoration, ces heures de causerie [3] », écrit Balzac tout mélancolique d'avoir mis de nouveau un grand espace entre lui et la bien-aimée. Il se sont promis de se revoir à Wierzchownia, ont fait des projets d'avenir subordonnés au mariage d'Anna, mais la promesse du beau voyage dans les steppes adoucit pour Balzac le chagrin de la séparation. Il se trouve bien, l'esprit détendu, le corps

1. *Lettres à l'Étrangère*, t. II, p. 188, août 1843.
2. *Ibid.*, p. 202, 17 octobre 1843.
3. *Ibid.*, p. 214, 7 novembre 1843.

http://rcin.org.pl

reposé, plein d'entrain et d'idées nouvelles, lui qui se sentait si déprimé et si las l'année d'avant. Avec quel nouveau courage il va recommencer à lutter. Il y songe en mangeant la langue fumée, mise dans ses bagages par les douces mains prévoyantes, tandis que les chevaux l'emportent au bruit joyeux des sonnettes sur les routes d'Allemagne.

Restée seule à Pétersbourg pour obtenir le règlement définitif de ses affaires, Éveline éprouvait les mêmes sentiments, comme en témoignent ces lignes précieuses, écrites peu après le départ de son ami : « Qu'ils sont doux, qu'ils sont rapides ces moments de la vie où le cœur inondé de joie se dilate et s'épanouit, en reflétant un ciel bleu serein et qui semble rayonner d'une jeunesse immortelle ! Mais qu'elles sont longues les années qui les précèdent et que les heures qui les suivent sont amères et pesamment poignantes ! La joie dont je parle n'était ni cette gaieté bruyante, ni ces plaisirs enivrants sans passé ni lendemain qui secouent l'âme, mais ne sauraient la satisfaire. Elle se composait au contraire d'une sérénité pure, égale, continue, blanche pour ainsi dire, mais chatoyante, comme l'opale et comme cette pierre symbolique, voilant sa flamme intérieure, sans pouvoir complètement la cacher. C'est dans les profondeurs de l'âme que s'épanouissait mystérieusement cette douce joie semblable à une fleur inconnue dont on avait attendu et guetté longtemps la floraison et qui s'ouvrait enfin en étalant ses couleurs, en prodiguant ses parfums à son asile caché, au sol obscur, abrité, retiré où elle avait germé. La vie entière semblait transportée au delà des bornes matérielles et cependant la réalité était si belle et si bonne qu'on aurait voulu la saisir, l'étreindre, l'enserrer de toutes parts pour l'arrêter. D'abord et avant tout il y avait un bonheur profondément senti, c'était là le fond, c'était comme la toile de ce tableau que Raphaël semblait avoir composé, dont il avait crayonné le dessin et où l'on voyait encore tantôt le pinceau de Titien et tantôt celui de Rubens. Mais sur la base granitique d'une affection longuement et mutuellement éprouvée, que de poésie improvisée s'élevait tout à coup ! que d'élans, d'effusions spontanées et en même temps quel enchaînement de procédés tendres, que de preuves irrécusables d'un sentiment vif et profond, enfin quel incessant mélange de l'idéal dans ce qu'il a de plus insaisissable et de plus céleste, et du réel, dans ce qu'il a de plus gracieux et de plus attachant. C'était un rêve délicieux et c'était encore et toujours la vie belle, heureuse, complète, la vie du paradis

http://rcin.org.pl

avant la chute, car le cœur détaché de tout intérêt vulgaire se sentait bercer mollement au milieu des plus pures régions et des plus éthérées avec ce doux abandon qui rappelait l'âge d'or de l'innocence. Transports, enchantements, bonheur réel, extases de l'idéal, joies pures, joies naïves, voix intérieures et charmeresses, qui me les reproduisez, écho de l'âme, retentissement sonore et vibrant de la voix aimée, consolez l'isolement et entretenez l'espoir... faites scintiller entre tous... un souvenir... Comme une étoile qui se détache de son ciel.., qu'il vienne tomber sur mon cœur, non s'y éteindre, mais plutôt confondre sa lueur éternelle avec des flammes plus passagères pour en assurer la durée... Oh oui, que je vive encore ainsi un jour ou deux et puis, mon Dieu! fermez mes yeux, mais laissez-moi auparavant serrer sa main et puis jeter ce cri de naufragé [*sic*] vers vous : *Domine, Domine, miserere mei* [1]. »

Sous le romantisme de la phrase, on sent la vérité de l'âme qui s'analyse et se livre. On devine quelle espèce de délectation morose doit éprouver Éveline, plongée une fois de plus dans une vie toute grise qui déroule ses mesquineries quotidiennes, à ressasser ses beaux souvenirs. Elle se rappelle les entretiens sur la causeuse à deux dossiers, « devant le samovar », et « le stupide éléphant » [2], et les mêle à des évocations plus tendres. Ces retours continuels, cette introspection dictée par l'amour, l'amènent sans doute à retracer sous la forme d'une Nouvelle tout le déroulement de leur chère aventure qu'un « coup de tête » de sa part, onze ans plus tôt, avait provoquée. Besoin d'écrire qui s'explique par la surabondance des sentiments et des idées que la présence de Balzac, puis son départ avaient suscités. Pas de confident qui puisse l'écouter avec sympathie et compréhension (Balzac avait, lui, M^me^ de Brugnol, et il parle par ailleurs du soulagement qu'il éprouve à pouvoir se confier à la bonne Montagnarde). Elle ne résista pas au désir de s'épancher sur le papier. « Je sentis, avait-elle déjà écrit quelques mois auparavant, en revenant de chez le libraire, comme une démangeaison au bout de mes doigts, et la frénésie barbouilleuse m'envahit avec une force irrésistible [3]. » Son ami ne parlait-il pas souvent de son talent littéraire, de son goût sûr, de sa prose élégante ? Ne l'appelait-il pas la « Sévigné de la Pologne » ? Malgré la part que son sens critique devait faire à l'outrance amoureuse de

1. Collection Lovenjoul, A 381 *bis*, fol. 20-21, mars 1844.
2. *Lettres à l'Étrangère*, t. II, p. 305, 10 février 1844.
3. Collection Lovenjoul, A 381 *bis*, fol. 3, 20 mars 1843.

http://rcin.org.pl

pareilles déclarations, Éveline se laissait tout de même caresser doucement par elles ; peut-on lui en tenir rigueur ? Mais cette Nouvelle écrite, si elle en parla à Balzac, elle la déchira aussitôt. Coquetterie, orgueil, timidité, crainte du ridicule, manque de courage ? Tout cela, sans doute. Mais surtout, et avant tout, le sentiment très haut qu'elle avait de la valeur de Balzac, comme romancier et de l'insignifiance de sa « création littéraire », par rapport aux siennes. Cette délicatesse fut bien sentie par le romancier. Laissons-le apprécier le sujet que lui proposait son amie : « Votre *Nouvelle* est si jolie que, si vous voulez me faire un immense plaisir, c'est de la récrire et de me l'envoyer. Je la corrigerai et je la publierai sous mon nom. Vous n'aurez pas altéré la blancheur de vos bas [on sait que le romancier avait horreur des « bas-bleus »] et vous jouirez des plaisirs d'auteur en voyant ce que j'aurai conservé de votre belle et charmante prose [1]... » Le plan du nouveau roman était vite arrêté dans le cerveau de l'écrivain et, heureux de trouver une auxiliaire si avisée dans son Ève, Balzac le lui esquissait rapidement, en la priant : « Faites cela. Vous m'aurez aidé ; vous m'aurez fait gagner quelques billets de mille francs. Quelle gloire [2] !.. » Bientôt après, Balzac annonçait à son amie qu'il était au cinquième feuillet du roman — il allait l'intituler *Modeste Mignon* — et qu'il espérait en faire un petit chef-d'œuvre: « Oh! je ne peux pas garder mon secret plus longtemps avec vous !.. Oui, exécuter ce que vous avez inventé m'a paru la plus délicieuse des jouissances, et vous lirez peut-être votre œuvre dans *les Débats* avant *les Petits Bourgeois* ! Je n'ai plus que soixante feuillets et, en cinq ou six jours, ce sera fini. Jamais je n'aurai rien fait plus lestement, ni avec plus de plaisir, sans moins de fatigue ! Je ne sais pas si cela vous dira si je vous aime, mais je ne crois pas que jamais insufflation ait été si puissante [3] !.. »

Balzac avait trouvé dans « l'idée » d'Éveline un sujet destiné aux dernières *Scènes de la Vie privée* : « C'est la lutte, disait-il, entre la poésie et le fait, entre l'illusion et la société ; c'est le dernier enseignement avant de passer aux scènes de l'âge mûr [4] ! » Et il était si content de la participation de sa chère amie à *la Comédie Humaine* en même temps que navré de son autodafé, qu'il

1. *Lettres à l'Étrangère*, t. II, p. 320-321, 1er mars 1844.
2. *Ibid.*, p. 321.
3. *Ibid.*, p. 331, 16-17 mars 1844.
4. *Ibid.*, p. 331.

http://rcin.org.pl

lui répétait encore : « Chère, je vous en *resupplie*, si jamais il vous passe dans la tête des idées comme celle que j'exécute d'après vous, comme on faisait une tapisserie d'après Raphaël, ne jetez rien au feu ; envoyez-moi cela. » Cette prière était formulée à Mme Hanska, non seulement par Balzac, mais aussi par leur amie commune, la comtesse Lulu Thürheim, qui écrivait à la même époque : « Que je voudrais vous entendre lire vos productions et non les voir brûler à un bon feu de cheminée, ce serait par trop cruel que de réduire en cendres ce qui est dit par l'une des imaginations des plus brillantes et des plus aimables que je connaisse [1]. »

Comment donc expliquer la joie non simulée que l'annonce de la *Nouvelle* fait éprouver à Balzac ? S'il prend feu avec tant de rapidité aux suggestions d'Éveline, négligeant tout autre travail, s'il couvre d'affilée de nombreux feuillets avec un élan, une absence de fatigue dont il jouit rarement, c'est que le sujet lui convient. Non pas seulement parce qu'il fait plaisir à Mme Hanska, en la mêlant à son œuvre plus étroitement, mais peut-être parce qu'il voit une nouvelle occasion de « faire mieux » que Gœthe. Il avait saisi tout de suite, ou cru saisir, ce qui manquait aux lettres de Bettina. Puis, emporté par d'autres pensées, il n'y avait plus songé. Et voilà qu'Éveline revient à ce brûlant sujet qui touche tant de problèmes et, en particulier, celui de l'éducation des filles. Remarquons chez Balzac, que ce soit à propos de Gœthe ou de Sainte-Beuve, ce besoin de *faire mieux que l'autre*, d'éviter les fautes de l'autre, ces fautes que son œil clairvoyant repère tout de suite. Gœthe est le rival qu'il faut vaincre non pas seulement dans son œuvre, mais encore dans sa vie. Au calme olympien du Jupiter de Weimar qui se laisse encenser — non sans satisfaction — par une enfant gâtée, le romancier oppose une belle et profonde passion allumée par une fillette aussi romanesque, mais plus assoiffée d'amour, de bonheur, et bien décidée à ne pas se satisfaire d'une exaltation à froid. N'est-ce pas le moment de dire que Balzac, qui plaisante si souvent sur sa joviale figure et qui se plaît à accentuer le caractère rabelaisien de son allure, est parfaitement conscient du tragique de son existence et qu'il y puise un grand orgueil. Comparant sa manière de vivre à celle de Gœthe, il doit trouver la sienne plus douloureuse, mais plus belle, parce que le cœur y a, lui semble-t-il, une plus large part.

M. Baldensperger nous fait remarquer qu'à cette époque, c'est-

1. Collection Lovenjoul, A 370, fol. 85.

http://rcin.org.pl

à-dire en 1840, on avait l'habitude de considérer Gœthe comme un être « figé », uniquement voué aux idées, et cite à ce propos l'opinion de John Lemoine, dans *les Débats* (10 août 1845) : « A ce grand poète, à ce grand penseur, à ce grand écrivain, il manqua toujours quelque chose : la bonté, ce don inné qui ne s'acquiert pas plus que la beauté et qui, comme la Grâce, ne peut venir que de Dieu[1]. »

Balzac écrivant *Modeste Mignon* a donc obéi à son désir d'expansion hors de France, à sa croissante soif de gloire européenne, en se sentant une nouvelle fois piqué par l'aiguillon de Gœthe. Mais nous croyons que l'idée du roman suggérée par son amie devait lui servir encore à d'autres fins. *Modeste Mignon*, c'est Éveline jeune fille, telle qu'elle a dû vivre dans son manoir ukrainien. Toute blonde que soit Modeste, elle n'en a pas moins « cette physionomie... où la poésie qui régnait sur le front presque mystique était quasi démentie par la voluptueuse expression de la bouche ; où la candeur disputait les champs profonds et variés de la prunelle à la moquerie la plus instruite [2]. » Son père l'appelle avec dilection « sa petite babouche de Salomon ». Son temps se passe à d'immenses lectures, à des méditations graves où elle prend la résolution de n'appartenir qu'à un « homme de génie, le talent lui semblait peu de chose ». « Modeste, nous dit Balzac, voulut être la compagne d'un poète, d'un artiste, d'un homme enfin supérieur à la foule des hommes [3]. » N'est-ce pas là le même rêve que fit Éveline pendant sa jeunesse morose ? Nous arrivons ainsi au nœud de la question, au « coup de tête » que firent les deux jeunes femmes, la vivante et la fictive, pour forcer la réalité à obéir à leurs chimères. Nous allons voir comment Balzac les juge et comment il résout du même coup le problème de l'éducation des filles pour lequel il a émis déjà bien des aphorismes contradictoires.

Dans cette « belle histoire, parisienne et provinciale [4], » Balzac ne manque pas l'occasion de se mettre lui-même en scène dans la noble figure de La Brière. Abandonnant l'enveloppe du cher d'Arthez qui lui sert habituellement, il emprunte un nouveau visage dont la féminité ne correspond guère à sa joyeuse figure. Mais il ne peut résister à signaler que « quoique La Brière fût alors mince, il appartient à ce genre de tempéraments qui, formés tard, prennent

1. *Goethe en France*, p. 275.
2. *Modeste Mignon*, p. 19 ;
3. *Ibid.*, p. 52.
4. F. Baldensperger. *Orientations étrangères chez Honoré de Balzac*, p. 207.

http://rcin.org.pl

à trente ans un embonpoint inattendu [1]. » Mais il lui prête cependant des sentiments qu'il n'éprouva pas lui-même lorsque les premières lettres de l'Étrangère l'atteignirent. Pour Balzac, le début de son roman épistolaire ne fut qu'un jeu charmant. Il s'abstint avec prudence de faire de la morale. Or, la conduite que le « caudataire » de Canalis tient vis-à-vis de Modeste est bien différente. Elle est toute de respect et de crainte pour un jeune être qui hasarde imprudemment une aventure, sans savoir à qui s'adressent ses trésors de cœur et d'esprit. Un Balzac assagi par douze années, le Balzac théoricien de l'*Avant-Propos* de *la Comédie Humaine*, semble devenu bien sévère pour les jeunes filles, même et peut-être surtout pour celles que leur intelligence place au-dessus des autres : « A quelque hauteur qu'une femme se soit élevée par la poésie secrète de ses rêves, elle doit sacrifier ses supériorités sur l'autel de la famille. Ses élans, son génie, ses aspirations vers le bien, vers le sublime, tout le poème de la jeune fille appartient à l'homme qu'elle accepte, aux enfants qu'elle aura [2]. »

Balzac poursuivant son rôle de moraliste, exprime par le truchement du père de Modeste un jugement non moins rigoureux sur ces têtes chaudes, ces natures exaltées que l'influence du romantisme pousse à s'émanciper de la tutelle paternelle et à chercher le bonheur par leurs propres moyens. Mme Hanska s'en trouve un peu offusquée : « Vous m'avez fait bien du chagrin en voyant quoi que ce soit de personnel dans la gronderie du père à sa fille, lui écrit-il. Il y a tant de preuves d'adoration, de mon côté, précisément à cause de cette *royale*, ou, si vous voulez, *réginale* démarche, qui m'a toujours fait l'effet d'un rayonnement d'étoile sur ma vie, que je ne devrais pas être obligé d'en dire un mot [3]. » Dans son livre, Balzac cependant a pris toutes les précautions pour justifier la grande dame et condamner la fille du bourgeois (ce n'est pas à nous de juger si cette dissociation est valable !) : « Une d'Este, fait dire Balzac à Canalis, riche de six millions, peut mettre un chapeau à grands bords et à plumes, brandir sa cravache, presser les flancs d'un barbe, et venir, amazone brodée d'or suivie de laquais, à un poète en disant : « J'aime la poésie, et je veux expier les torts de Léonore envers le Tasse ! », tandis que la fille d'un négociant se couvrirait de ridicule en l'imitant [4]. » Mais ces subtili-

1. *Modeste Mignon*, p. 131.
2. *Ibid.*, p. 81-82.
3. *Lettres à l'Étrangère*, t. II, p. 387, 5 juillet 1844.
4. *Modeste Mignon*, p. 74.

http://rcin.org.pl

tés sont peu importantes au fond. Le roman de *Modeste Mignon* tourne autour de la liberté qu'on doit ou qu'on ne doit pas accorder aux filles et des relations entre les parents et les enfants. Balzac et Éveline ont dû échanger leurs opinions sur ce sujet, qui les intéresse particulièrement, pendant le séjour à Pétersbourg, et se mettre d'accord sur cette question comme sur beaucoup d'autres. A ce titre *Modeste Mignon* nous offre le témoignage de l'entente parfaite des deux amants. Pour M^me^ Hanska, une éducation délicatement menée devait empêcher les jeunes filles de craindre la méconnaissance de leurs droits au bonheur et leur permettre le choix judicieux d'un époux, en complet accord avec leurs parents. Éveline savait par expérience douloureuse, dit-elle, que les « coups de tête » étaient un résultat direct de l'éducation que les filles recevaient au moment où elle-même était toute jeune. L'autorité exagérée des parents, la distance trop grande qu'ils mettaient entre eux et leur progéniture abandonnée aux étrangers, condamnaient les filles à une solitude morale très dangereuse au moment où elles pressentent vaguement l'existence du bonheur. Éveline savait bien, qu'à ces moments, faute de l'appui doux et avisé d'une mère aimante, les jeunes êtres recherchent et trouvent dans les romans des enseignements tout prêts, qui les entrainent sur des routes dangereuses. Balzac peut juger à Saint-Pétersbourg des merveilleux résultats obtenus sur Anna par Éveline. Il constata avec surprise et ravissement la touchante amitié qui liait la mère et la fille, amitié qui rendait si facile à la jeune Polonaise le choix d'un époux. Le romancier comprit qu'une parfaite absence de contrainte dans les rapports familiaux empêche les jeunes filles de prendre « contre » leurs parents des libertés que ceux-ci leur accordent tacitement, et il rendit grâce à M^me^ Hanska de ce bon sens et de cette sagesse dont elle faisait preuve vis-à-vis d'Anna et qu'elle aura encore l'occasion de montrer, nous l'avons dit, lors du mariage de celle-ci.

* * *

Modeste Mignon, dans l'esprit de Balzac, atteignait donc un double but. Elle servait à illustrer des idées qui étaient communes et chères à lui-même et à son amie, elle lui servait par ailleurs de prétexte à placer dans un cadre choisi à dessein (voir les heureuses suggestions de M. Baldensperger à propos du Havre, ville cosmopolite) la figure adorée de son Éveline. Non pas d'elle seule, toute-

http://rcin.org.pl

fois d'autres figures encore, particulièrement chères à la jeune femme: « Ah ça! voilà que partout on trouve *M[odeste] M[ignon]* un chef-d'œuvre, s'exclame joyeusement Balzac, je commence à m'en inquiéter. Quand vous aurez reçu cette longue lettre, vous aurez tout lu ; j'espère que vous m'en direz ce que vous en pensez. On trouve *Modeste Mignon* trop instruite et trop spirituelle ; mais votre cousine Caliste et vous, de qui j'ai fait les modèles [de mon héroïne], sont supérieures à elle [1]. »

Voilà Balzac lui-même qui nous livre ses « clefs », mais il n'en était pas besoin. *Modeste Mignon* représente pour nous le plus pur « climat rzewuskien » qu'il est possible de rêver. En étudiant cet ouvrage non pas avec l'attention du lecteur qui juge une œuvre d'art, mais du chercheur à la piste des influences qu'à pu subir le créateur, nous voyons s'affirmer nos hypothèses, s'éclairer nos commentaires. Nous l'avons dit plus haut, toute la jeunesse de M^me^ Hanska, telle que nous avons essayé de la dépeindre dans la première partie, surgit devant nous. Toutes les circonstances qui ont marqué la vie d'Éveline, tous les êtres qui ont exercé sur elle une influence, apparaissent à leur tour, à peine déformés, dans ce Havre ouvert aux étrangers et que la mer à l'horizon agrandit encore. Voici Butscha, le « nain mystérieux », l'enfant abandonné par un matelot suédois, qui ressuscite le cher cousin Thaddée dont le dévouement amoureux a entouré M^me^ Hanska jusqu'à la mort. Butscha est une nouvelle édition de Paz dont certains traits nous semblent encore accentués. C'est l'homme qui connaît Modeste Mignon toute jeune et qui, malgré le chagrin qu'il éprouve de la voir amoureuse « ailleurs », s'emploie à protéger cet amour : « Ma vie est à elle, comme la France est au Roi ! » s'exclame-t-il. Il parle de Modeste comme Balzac d'Éveline dans les *Lettres à l'Étrangère*. Écoutons ces paroles : « Personne que moi ne sait tout ce qu'il y a de noblesse, de fierté, de dévouement, de grâce imprévue, d'infatigable bonté, de vraie religion, de gaieté, d'instruction, de finesse, d'affabilité dans l'âme, dans le cœur, dans l'esprit de cette adorable créature [2]!.. » Et Butscha-Thaddée de conclure avec une émotion qui lui amène les larmes aux yeux : « Je vivrai dans son rayonnement ! ça commence à elle, et ça finit en moi, voilà comment nous sommes unis, à peu près comme l'est la nature à Dieu, par la

1. *Lettres à l'Étrangère*, t. II, p. 409, 31 juillet 1844.
2. *Modeste Mignon*, p. 202.

http://rcin.org.pl

lumière et le verbe [1]. » On voit que le mysticisme n'abandonne point ses droits et qu'il trouve le moyen de se glisser sous la métaphore. Butscha offre lui-même la femme qu'il aime à l'« autre » avec cette abnégation insensée et magnifique qui caractérisait Paz.

A côté du nain dévoué, voici Caroline, la sœur aimée, que les aventures d'amour ont instruite et blessée et qui renseigne à son tour sa curieuse cadette. Ne sommes-nous pas encore dans la vérité psychologique, si nous supposons que de pareils entretiens durent se produire entre Éveline et sa sœur, chaque fois qu'elle se rencontrèrent. Ces occasions étaient rares, il est vrai, mais elles suffisaient pour marquer l'esprit d'Éveline d'une empreinte profonde. Qu'on ne se méprenne pas sur l'hérédité allemande accordée à Modeste. Famille allemande pourrait bien vouloir dire *romantique*. L'écrivain avait besoin de briser la conventionnelle retenue du foyer français, pour expliquer l'audace de Modeste. Mais les origines de la jeune fille pourraient être polonaises avec les mêmes apparences de crédibilité.

Pour continuer notre *cycle rzewuskien*, faut-il voir dans les fonctions de Charles Mignon, armateur et banquier, qui demande tour à tour à l'Amérique et à l'Asie, au coton et à l'indigo, de refaire une fortune détruite, un discret rappel du beau-frère d'Éveline, Jean Riznicz, installé à Odessa et qui, lui aussi, connaissait les désastres financiers ?

Puisque Balzac nous avertit lui-même que Modeste Mignon est un composé de deux types de femmes polonaises, étudions donc de plus près cette autre Rzewuska, la très chère cousine d'Éveline, morte en 1842, dont nous avons déjà parlé dans les première et deuxième parties de notre ouvrage. Nous possédons d'elle — outre ce que nous en dit Éveline, un admirable portrait tracé par la plume émue de son ami et proche voisin en Volhynie, André Kozmian. « Aujourd'hui, écrit-il, qu'un anniversaire douloureux ravive en nous le souvenir de toute la valeur, de toutes les qualités de la défunte, qu'il soit permis à l'amitié de déposer sur sa tombe cette couronne tressée des fleurs de sa patrie et de dire à ses compatriotes ce qu'a été celle dont la mort ne peut être considérée comme une perte ordinaire [2]. » Kozmian retrace ensuite l'image touchante de la jeune Polonaise dont la trop grande intelligence effraie la mère, soucieuse de la santé de son enfant. A dix ans, elle

1. *Modeste Mignon*, p. 202.
2. *Souvenirs consacrés à la mémoire de la princesse Calixte Teano*, p. 6.

http://rcin.org.pl

écrit une *Histoire sur la vie des rats*, qui témoigne déjà de sa délicieuse fantaisie en même temps « que des lueurs d'une intelligence précoce ». Ce qui frappe tout de suite dans cette étonnante petite personne, c'est un mélange de gravité et d'enjouement exquis. Elle dévore, comme Modeste, les livres les plus variés et souvent les plus arides, car son esprit remarquable les lui rend facilement accessibles. Mais elle se livre avec la même ardeur aux jeux les plus enfantins. Très attachée à son foyer, la fille de l'Émir et de la « tante Rosalie » fait la joie de sa mère, si durement éprouvée par le sort de ses frères et de tous ceux qui l'approchent. Cette pétulance, cet entrain qu'apporte Calixte en toutes choses, est éminemment *rzewuskien*. Son éducation bien dirigée par sa mère qui, nous le savons, était remarquablement instruite, donne les fruits les plus savoureux. La jeune fille prend son miel partout où la diversité de sa vie l'entraîne, que ce soit dans la brillante société de Vienne ou dans la solitude d'Opole. Ses goûts la prédisposent à cette seconde manière de vivre, mais Kozmian nous dit que tout en refusant de laisser le monde l'envahir, elle sait tirer de tout ce clinquant des enseignements utiles, sans pédanterie toutefois, car elle a trop de finesse et trop de charme naturel pour s'y laisser prendre. « Son intelligence aussi souple que vaste, continue son apologiste, se penchait sur les choses les plus ordinaires avec l'aisance qu'elle apportait pour aborder les problèmes les plus importants. L'un des traits essentiels de son caractère était une simplicité non feinte, une répugnance naturelle pour tout ce qui sentait la contrainte. Il n'y avait en elle ni vanité, ni manque de mesure. » Ceci surtout devait plaire à notre classique attardé, mais il ne donne pas le bon exemple, en empruntant à la mythologie, une comparaison un peu ampoulée : « Il arrive parfois, dit-il, que les natures supérieures présentent l'harmonie parfaite du génie et de la candeur mêlée d'insouciance enfantine ; elles n'habitent pas toujours les sphères supérieures et aiment se livrer parfois aux choses futiles, terrestres, de même que les anciens dieux descendaient parfois de l'Olympe pour devenir un temps fils de la terre [1]. »

La mort successive de ses deux frères, surtout le chagrin cruel que lui cause la perte du premier, qui périt comme son père, et presque en même temps, pour la cause nationale, l'éloignement du troisième, ce Léonce misanthrope des *Lettres à l'Étrangère*, lui

1. *Op. cit.*, pp. 8-10.

http://rcin.org.pl

rendent ses études plus chères encore. Elle connaît à fond sept langues ; cette connaissance n'est pas pour elle un but, mais un instrument qui lui sert à pénétrer l'esprit et la philosophie de telle ou telle littérature. « La justesse de son jugement, dit encore Kozmian, est étonnante ». Elle vénère Virgile et Tacite qu'elle appelle « soleil de l'histoire que rien de terrestre ne saurait égaler [1]. » « Il devient éloquent par la souffrance morale et pourtant la douleur ne le rend pas injuste », remarque Calixte judicieusement [2].

La santé délicate de Calixte altérée par le chagrin que la mort de son frère Stanislas lui fait éprouver, nécessite son départ pour des pays au climat doux. Leur deuil commun a rapproché étroitement la fille et la mère. Elles font ensemble un voyage en Italie et à Constantinople. L'imagination de Calixte si bien disposée par son hérédité à comprendre l'Orient, est vivement saisie par l'aspect de la nonchalante cité des Sultans. Ajoutons que sa mère connaît l'Arabie, que le célèbre orientaliste Hammer était l'un des commensaux les plus assidus de son salon de Vienne. Tout cela facilite leur prise de contact avec la ville, ses monuments et ses habitants. Nous pouvons suivre tout au long les impressions de la jeune fille dans les « lettres pestilentielles » qu'elle adresse d'Odessa à sa cousine Éveline, tandis qu'une quarantaine obligatoire, à cause du choléra qui sévit, la retient prisonnière. Avec drôlerie — en français, remarquons-le, — elle les annonce en ces termes à M^me^ Hanska : « Chère Éveline, voici les lettres pestilentielles. Je vous les envoie telles que je les ai écrites, d'un jet, avec quelques corrections de maman. Elle sont mal lavées, mal torchées. Enfin, tu l'as voulu, Georges Dandin ! Je me suis forcée à les écrire, car c'était pour vous, les copier ! ah, Ciel, plutôt mourir [3]. » Malheureusement, nous devons nous refuser de citer ici ces lettres à la fois pittoresques et profondes, pleines d'esprit et d'aperçus originaux. L'espace nous manque. Mais quel dommage ! Nous lirions, vivement retracées de sa plume alerte, les péripéties d'une visite au harem du Sultan, les émotions qui l'agitent lorsqu'elle foule pour la première fois la terre de l'Asie que son père, l'Émir, a si violemment aimée, les réflexions que provoquent en elle la vue du cimetière d'Eyoub, réflexions qui nous donnent l'avant-goût des livres de Loti.

1. *Op. cit.*, p. 13.
2. *Ibid.*, p. 4.
3. Collection Lovenjoul, A 373, 18-30 juillet 1836, fol. 122.

http://rcin.org.pl

Mais Calixte doit constater avec une malice amusée que la Turquie manque tout de même un peu de ressources : « Des mille et un individus qui composent le *moi* humain, il n'y a que le poète, le peintre et le marin qui soient parfaitement contents ici, dit-elle, mais le gourmand [ils sont décidément tous voluptueux, ces Rzewuski !], la ménagère, le bavard, le littérateur doivent y souffrir mort et martyre [1]. »

Mme Rosalie, inquiète de l'état de santé de sa fille, la ramène en Italie. Nouveau motif d'exaltation pour cette nature élevée. Elle parcourt le pays, sensible à la beauté des choses et rendant, sur le théâtre même de leur existence, un culte attendri à ses « héros ». Son pèlerinage le plus doux est celui qu'elle accomplit sur la tombe de Virgile. La charmante créature devait connaître sur cette terre bénie des dieux l'amour et la mort. En 1840, elle épouse le prince Michel-Ange Teano-Gaëtani, dont la famille était illustrée par deux papes et un cardinal, qui vint précisément en Pologne à la tête d'une ambassade, l'an de grâce 1595. Mais, après avoir fait pendant deux ans le bonheur de son mari, Calixte meurt en 1842, laissant derrière elle d'amers regrets.

L'apologiste de la princesse Teano, jetant sur cette jeune tombe des fleurs d'amitié, regrette que les Polonais n'aient pas dûment apprécié ses talents. « Les Polonais enferment leur bonheur *inter privatos* et redoutent l'érudition chez la femme », dit-il en rejoignant sans le savoir les commentateurs de Modeste, qui la trouvent trop spirituelle. Il le regrette d'autant plus que Calixte avait conservé, malgré son prodigieux savoir, toute sa grâce féminine. Dans le petit livre ému qu'il lui consacre, Kozmian termine le récit de sa brève existence, et pourtant si remplie, par une citation complaisante des nombreux ouvrages de la princesse Teano. Et ses regrets s'épanchent de nouveau : Calixte ayant écrit la plupart du temps en français, elle n'a pu enrichir la littérature nationale.

Jetons donc un coup d'œil sur le travail aussi varié qu'étendu entrepris par la jeune femme. Aucun domaine du savoir n'était fermé à Calixte. Elle apportait à tout une curiosité passionnée et un esprit aiguisé que nous avons déjà décelé chez les Rzewuski. Excellente musicienne, elle laisse une remarquable étude sur la musique, écrite en allemand. En 1839, elle retrace, sous forme de

1. Collection Lovenjoul, A 373, 18-30 juillet 1836, fol. 130.

http://rcin.org.pl

sermon, les impressions que lui causent les ruines du Colisée. Kozmian parle d'une sublime éloquence qui s'apparente tantôt à Bossuet, tantôt à saint Augustin ! Il était assez bon juge pourtant, mais nous pouvons supposer que son amitié lui fait outrer un tantinet la louange. Voyons en cela un nouveau témoignage de la valeur de la jeune femme. Calixte résume dans une phrase assez frappante ses théories à la Wronski sur le rôle de la science dans le monde, par la phrase suivante: « Depuis des temps immémoriaux, les sciences et le savoir ont été mystérieusement chargés par Dieu de créer l'unité matérielle de même que la loi du Christ établira bientôt l'unité morale. La *Science* et la *Foi* universelle sont deux idées jumelles dont le règne commencera simultanément [1]. » « Tous les domaines du savoir, tous les beaux-arts, toutes les sciences, continue-t-elle avec l'accent du prophète, concourent à tripler la puissance de l'homme et à accélérer le triomphe de la vérité [2]. » Calixte exprime son admiration pour les progrès de la technique moderne comme moyen de « créer l'unité matérielle et morale dans l'Église du Christ », et nous croyons bien voir le gentil bout de son nez dans la discussion qui met aux prises Canalis et La Brière, définissant le génie à leur manière [3]. On peut juger par cette citation du remarquable esprit de synthèse chez Calixte et de son étonnante clairvoyance, si l'on songe que ces paroles sont prononcées au moment où l'industrie commence à prendre son essor, où la « machine » s'apprête à démontrer sa puissance.

Kozmian nous parle aussi d'un roman (non édité) intitulé *Polydor*. C'est un ouvrage à thèse qui démontre la nécessité du rachat collectif : « Dans les familles, écrit la princesse Teano, le crime des pères doit être expié par les générations postérieures [4]. » Cette déclaration prend plus d'ampleur encore si l'on songe à la malédiction qui a frappé une des branches des Rzewuski. Kozmian toutefois s'en montre surpris, mais il admire le style du roman. Philosophe et romancière, Calixte n'arrête point là ses investigations. Elle se passionne pour la chimie qui lui donne le sujet d'une bien jolie comédie-fantaisie en deux actes, intitulée *Les Empêchements*. Cette œuvrette étrange a pour sujet la formation de l'eau, c'est-à-dire le mariage de l'oxygène avec l'hydrogène, à quoi

1. *Op. cit.*, p. 24.
2. *Ibid.*, p. 25.
3. *Modeste Mignon*, pp. 211 et suiv.
4. *Souvenirs consacrés à la mémoire de la princesse Calixte Teano*, p. 26.

http://rcin.org.pl

s'opposent différents sels, le feu et, surtout, le soufre, do nt les intrigues détruisent les gaz amis. La comédie est pleine d'esprit et dénote une profonde connaissance de la chimie. Mais où l'originalité de Calixte se manifeste le mieux, c'est dans un drame mystique intitulé *Histoire du Juste*, où elle présente sous forme de symbole l'état de grâce, la pénitence, le repentir et la mort. « C'est une sorte de mystère, nous dit Kozmian, mais la verve mordante fait aussi penser à Aristophane. » Les héros sont des personnages allégoriques : l'*Orgueil* est déguisé en Jeune France : barbe, moustache, longs cheveux, cigare à la bouche, redingote usagée. La *Colère* est représentée par une vieille cuisinière allemande, l'*Envie* par une vieille fille vêtue d'une robe jaune, l'*Imagination* figure en charlatan italien. « L'œuvre de Calixte, nous déclare son apologiste, qui tient à ses comparaisons classiques, est digne de l'Arioste par l'éclat de l'imagination. L'esprit qui y pétille, rappelle celui de Voltaire et l'ironie celle de Gœthe [1]. » Le bon Kozmian, terminant son émouvante élégie en prose, s'attarde. Il semble qu'il n'a pas encore assez dit sur cette amie trop tôt disparue. Il nous parle encore une fois du charme de Calixte comme amie et comme interlocutrice, de ses bons mots si vivement envoyés.

Telle qu'elle fut, cette Rzewuska méritait donc bien les honneurs de *la Comédie Humaine*. « Avez-vous dit à la tante Ros[alie] que *M*[*odeste*] *M*[*ignon*] est fait, à une distance énorme, sur Caliste [2] ? » demande Balzac timidement. Peut-être comptait-il un peu là-dessus pour amadouer son adversaire la plus redoutable ?

Il semble qu'en écrivant *Modeste Mignon*, Balzac ait eu un autre but qu'il n'avoue pas, mais qui est assez visible : faire le procès du romantisme dans la personne de Canalis. Nous avons souvent signalé les tendances romantiques de Balzac dans ses relations avec l'Étrangère. Quoi qu'il en fût, Balzac appartenait à son époque, mais nous savons aussi que le romantisme, en tant qu'école, lui donnait sur les nerfs. Comment expliquer cependant la virulence avec laquelle il s'attaque au représentant de « l'école angélique » ? Est-ce Lamartine, qui prépare son ouvrage sur les Girondins, que vise ainsi Balzac ? Avec M. Baldensperger, résistons au « plaisir pervers » de faire des personnalités. Balzac n'a jamais « copié » les individus. Modeste elle-même n'emprunte-t-elle pas ses traits à M^me^ Hanska prolongée par sa cousine ? Donc,

1. *Op. cit.*, p. 28.
2. *Lettres à l'Étrangère*, t. II, p. 416, 7 août 1844.

http://rcin.org.pl

défions-nous sans nier toutefois quelques rapprochements troublants : les dispositions à l'éloquence de Canalis, son goût pour la pose, etc. Mais pourquoi tant de traits déplaisants dans cette figure de poète, si violemment contrastée par celle de La Brière ? Mme Hanska aurait-elle froissé l'amour-propre de Balzac en parlant de Lamartine avec enthousiasme ? Éveline avait copié dans son journal intime de nombreux passages de *Jocelyn* qu'accompagnaient bien d'autres poèmes du même écrivain. Le romancier prit-il ombrage de ce triomphe du poète ? La raison n'est pas suffisante pour expliquer l'espèce de férocité avec laquelle Balzac charge Canalis. C'est pourquoi derrière le poète incriminé, il nous semble voir surgir une autre figure, bien connue, celle de Liszt, qui causait à Balzac d'affreux tourments de jalousie. Précisément à l'époque où Balzac crée *Modeste Mignon*, le nom de Liszt revient à chaque instant dans les *Lettres à l'Étrangère*. On voit que le romancier garde rancune au virtuose d'avoir voulu s'enivrer de son propre vin, après avoir été introduit par lui-même auprès de sa chère comtesse.

A travers Liszt, Balzac atteignit une autre forme du romantisme qui lui semblait aussi condamnable. Il faut dire tout de suite que l'idée que Balzac se fait de Liszt est bien injuste par plus d'un point. Mais cette injustice est si explicable humainement ! La belle figure romantique aux longs cheveux, vers qui se tendent les bras des femmes, l'artiste sûr de lui qui menait à travers l'Europe le train endiablé de ses concerts et de ses folies, devient terriblement suspect à Balzac. On sent le romancier toujours dévoré de jalousie, bien que Liszt soit loin de Mme Hanska : « Sois prudente dans la lettre à Liszt si tu écris, recommande-t-il à Ève en décembre 1843, car tu ne sais pas dans quel discrédit il est tombé. J'ai honte de ma dédicace [1]. » Mais il se montre bientôt un peu confus de cette affirmation, car le 1er mars 1844 il écrit de nouveau à son amie : « J'ai eu tort. Écrivez à L[iszt]. Comment ai-je pu croire que ce que vous feriez ne serait pas bien fait et convenablement fait ? Au point de vue amour, cette jalousie est jolie et flatteuse; mais au point de vue d'une affection célestement conjugale, c'est une défiance que je me reproche. Pardonnez-moi [2]. » Mais le sujet le tourmente encore et lui fait écrire cette phrase violente : « Il sera dans ma destinée d'aimer ce que vous aimez, excepté ce singe de

1. *Lettres à l'Étrangère*, t. II, p. 236.
2. *Ibid.*, p. 320, 1er mars 1844.

http://rcin.org.pl

L[iszt] [1]... » Puis, voici ce passage tellement significatif : « Je reviens de la campagne de la princesse Cristina Belgiojoso ! J'ai vu L[iszt] ...L[iszt] est absolument comme le maître chez la princesse, et j'ai quelque honte à vous dire que le Hongrois est un vrai Bohémien, qu'il a joué la comédie et la passion, comme je vous le disais... C'est même déjà comme une vieille coquette, à qui l'applaudissement est indispensable et pour qui la vie sera impossible le lendemain [du jour] où quelques doigts se lèveront, plus à la mode que les siens. Il *nie* tout, même l'enlèvement de la femme et du mari, devant la princesse [2]. »

N'avons-nous pas ici en raccourci une des dernières scènes de *Modeste Mignon*, lorsque Balzac nous présente, au château de Rosembray, Canalis aux prises avec Mme de Chaulieu ? N'accorde-t-il pas à Liszt la même affectation, la même boursouflure théâtrale, le même goût pour l'argent qui caractérise Canalis ? Nous pourrions encore citer la lettre du 23 juin 1844, plus amère que jamais, à l'égard du virtuose, en qui Balzac se refuse à voir un compositeur. Le romancier s'est assez lourdement trompé, mais là n'est pas la question. Dans *Modeste Mignon*, Balzac devait enclore ses amours et ses haines, ou mieux encore les utiliser pour en faire une nouvelle œuvre qui, si elle n'a pas la perfection lapidaire d'*Eugénie Grandet* ou du *Cousin Pons*, n'en provoque pas moins un puissant intérêt.

1. *Lettres à l'Étrangère*, t. II, p. 368, 3 juin 1844.
2. *Ibid.*, pp. 370-371, 10 juin 1844.

http://rcin.org.pl

Chapitre VIII.

Balzac et Éveline entre Saint-Pétersbourg et Dresde.

Les rêves de Balzac à son retour de Saint-Pétersbourg. — Quels obstacles s'opposent à la réalisation du mariage : l'établissement d'Anna, la liquidation de la fortune des Hanski. — Le bruit qui se fait autour de Balzac à son retour de Russie. — Comment Balzac s'est rendu compte de la situation des Polonais en Russie. — Le retour d'Éveline en Ukraine, le procès gagné. L'inquiétude de Balzac au sujet de la gestion des biens. Un projet de voyage de Balzac à Wierzchownia s'avère irréalisable. — Le goût de Balzac pour « une installation honnête ». — Projets de mariage d'Anna Hanska.

L'étude de *Modeste Mignon* nous a entraînée fort loin. Pour bien comprendre la vie et les sentiments de Balzac pendant qu'il écrivait cette œuvre inspirée par M^me^ Hanska, il est nécessaire de revenir un peu en arrière. L'écrivain avait quitté Saint-Pétersbourg entièrement reconquis à sa chère Polonaise, pénétré d'une seule et unique idée : faire d'elle sa femme le plus vite possible. Il avait observé cette fois-ci son Éva dans l'intimité, sous tous ses aspects, pourrait-on dire : mère, femme d'intérieur, femme du monde, son amour s'y était exalté, et son amour-propre caressé. Aussi lui tardait-il de resserrer des liens déjà solides, de faire de cette amie précieuse la divinité de son foyer et la collaboratrice avisée qui l'aiderait à conquérir la gloire européenne, la vraie gloire, celle qui est pour ainsi dire tangible à l'écrivain bien vivant et si avide d'en jouir, comme l'était Balzac. Avec l'aide d'Éveline, il lui serait facile d'arriver à l'Académie. Cette idée le hantait, mais ne l'empêchait pas d'écrire fièrement à Éveline : « J'ai vu hier matin deux académiciens ; je me remue uniquement pour faire savoir que je veux être nommé, car c'est une fête que je réserve à mon Éve, ou plutôt à mon *loup*. Tant que je suis en dehors de l'Académie, je suis mis à la tête de la littérature qui en est exclue, et j'aime mieux être cette espèce de César, que le quarantième, immortel ! Puis, je ne veux de cet honneur qu'en 1845 [1]. »

1. *Lettres à l'Étrangère*, t. II, p. 243, 15 décembre 1843.

http://rcin.org.pl

Deux grands obstacles se dressaient devant le but que Balzac, encouragé par Éveline, se proposait. Avant leur propre mariage, il fallait assurer un établissement solide pour Anna ; il était nécessaire, d'autre part, de mettre la fortune de la mère et de la fille hors de toute nouvelle atteinte. Quand Balzac quitta Saint-Pétersbourg, s'il n'était pas entièrement revenu de son admiration pour tout ce qui était russe, son enthousiasme baissait de ton. Plus d'une réflexion dans ses lettres en font preuve ; il reconnaît et rend hommage à la ténacité et à l'endurance du peuple russe que mettait à une rude épreuve le régime de Nicolas. Un exemple entre mille : le service militaire durait vingt-cinq ans. Nous avons eu personnellement, à notre service, dans les mines des Monts Ourals, un vieux cocher russe qui, à quatre-vingt-dix ans, se réclamait avec orgueil d'avoir fait partie des « soldats de Nicolas ». Il nous raconta aussi maints détails de cet âge de fer. « Tout ce qui est russe à la vie très dure [1], » écrit donc Balzac à Éveline, en parlant des voitures de poste qui roulent sur un chemin exécrable. Mais il ne manque pas de signaler avec complaisance que le bienveillant directeur de la poste de Tilsitt « exècre la R[ussie] ». « Et, ajoute-t-il, c'est un digne et excellent homme [2]. »

La lettre qu'il envoie à M^me^ Hanska le 31 janvier 1844 nous aidera à démêler le double sentiment qui anime Balzac. On le harcèle de questions sur son voyage ; on suppose de toutes parts que l'empereur l'a grassement payé pour entreprendre une réfutation de Custine. (Si une idée de ce genre — mais dégagée de tout intérêt — a pu lui venir avant d'entreprendre son voyage, le séjour à Saint-Pétersbourg la lui a fait abandonner, à coup sûr). On sent Balzac à la fois agacé et réjoui de tout ce bruit : « On dit que j'ai refusé des sommes énormes pour écrire une certaine réfutation... Quelle sottise ! Votre souverain est trop spirituel pour ignorer qu'une plume payée n'a pas la moindre autorité ». Et faisant l'énumération des livres qu'il compte publier, parlant de *Mercadet* dont on entreprend les répétitions, il continue : « L'on comprendra que je n'écris *ni pour, ni contre la Russie.* Est-ce à mon âge, quand on est pur de toute opinion politique [?], qu'on se crée des *antécédents* ? En politique, je préfère l'action à la parole. Je ne peux même pas parvenir à établir que je n'ai pas eu l'hon-

1. *Lettres à l'Étrangère*, t. II, p. 197, 14 octobre 1843.
2. *Ibid.*, p. 202, 17 octobre 1843.

http://rcin.org.pl

neur de voir l'empereur autrement que, comme dit Rabelais, un chien regarde un évêque, c'est-à-dire à la revue de Krasnoë-Sélo [1]. » Dans un dîner avec George Sand, il se dérobe aux questions par une épigramme. Mais qu'on ne s'y trompe pas. Sa boutade est peut-être plus vraie qu'elle ne veut en avoir l'air. « Je dis que, comme tous les gens très corrompus, les Russes sont extrêmement aimables et faciles à vivre, qu'ils sont excessivement littéraires, puisque tout se fait avec du papier, et que c'est le seul pays du monde où l'on sache obéir [2]. » Balzac s'est fait, grâce aux conversations avec Éveline, une idée fort nette de la situation en Russie ; il s'est rendu compte du véritable état des choses ; il a compris qu'Éveline ait pu, malgré la volonté expresse de son feu mari, être dépouillée même de ses acquisitions personnelles. Il voyait qu'en dépit de son nom et de ses relations, elle risquait de ne pas gagner son procès, à cause des menées de créatures dans le genre de Pissarev, et autres séides, et qu'enfin la sanction suprême réglant son procès n'était acquise à Éveline que par une « complaisance ». « Vous me dites, chère Line, qu'il y a dans la décision suprême quelque chose qui vous contrarie... », écrit Balzac, et un peu plus tard, lorsque l'explication lui est parvenue : « L'arrêt suprême est singulier. *C'est une galanterie, cela est évident* [3]. Mais, comme vous dites, cela pourrait avoir du danger. Néanmoins, cette gracieuseté venant après la décision du Conseil de l'Empire n'a pas, selon moi, de danger. C'est de la faveur dans la justice [4]. »

Balzac était impatient d'apprendre que son « étoile » pût regagner son paisible foyer d'Ukraine, et il conservait toutes sortes d'inquiétudes sur sa situation financière : « ...Je frémis de tout ce qui te reste à faire pour tes intérêts dans le procès, après le procès, et surtout en Ukraine [5], » gémit-il après la lecture d'une lettre de la jeune femme. Il ne fallait pas d'ailleurs beaucoup d'imagination pour se faire un tableau du désordre et de la dévastation qui allaient s'offrir aux regards de M^me^ Hanska en Ukraine. D'autre part, Balzac prévoyait que malgré l'« oncle » — qui semblait revenu à de meilleurs sentiments à l'égard d'Éveline — elle serait chicanée par ses ennemis qui avaient dû autrefois la dénigrer près

1. *Lettres à l'Étrangère*, t. II, p. 285, 31 janvier 1844.
2. *Ibid.*, p. 285.
3. C'est nous qui soulignons.
4. *Lettres à l'Étrangère*, t. II, p. 333, 19 mars 1844.
5. *Ibid.*, p. 227, 16 novembre 1843.

http://rcin.org.pl

de l'étrange cousin de M. Hanski, par les autorités locales contrariées par la tournure du procès, enfin et surtout par le général-gouverneur. Mais ce qui rendait Balzac particulièrement inquiet au sujet de son amie, c'était la nouvelle parue dans les journaux français d'un certain ukase de Nicolas — il ne fut d'ailleurs jamais appliqué — obligeant les catholiques à se convertir à l'orthodoxie, sous peine de s'expatrier et de voir leurs biens confisqués au profit de l'État [1]. Il écrivait à Éveline tout agité par cette nouvelle : « Aussi, chère Linette, souhaitai-je vivement, qu'au lieu d'un usufruit irréalisable, si ce n'est en le rétrocédant à votre gendre, vous ayez la septième part, que vous vendrez aussitôt. De toute manière, prévoyez cet orage, et après la décision, telle quelle, allez dans vos terres, faites-vous une fortune indépendante et à l'abri de toutes les mesures qu'on prendra contre tout ce qui sera polonais et catholique. On ne s'arrêtera devant aucun moyen [2]. »

Balzac avait aussi d'autres raisons de souhaiter le retour de sa chère Éveline à Wierzchownia. On sait que M^lle^ Borel — devenue de farouche protestante fervente catholique — avait pris la résolution de s'enfermer pour le reste de ses jours dans un couvent parisien et qu'elle allait quitter son élève et sa mère, avant qu'elles aient regagné l'Ukraine. Les deux amants s'étaient promis de s'y réunir en été, car Balzac entrevoyait positivement la possibilité de passer deux années (de juillet 1844 à mai 1846) « au milieu des blés [3]. » Sans doute pensait-il que ce voyage, qui lui procurerait un repos complet, aurait l'avantage de l'introduire au milieu de la place, et peut-être d'en finir d'un seul coup. Il entrevoyait pour *les Paysans* un chantier, une documentation abondante. Il sentait surtout combien sa présence et ses conseils seraient utiles à Éveline. Balzac se rendait compte que son amie devait, avant tout, se procurer de l'argent liquide et le placer à l'étranger, hors d'atteinte. Pour cela, une administration sage et prudente s'imposait. L'écrivain qui voyait clairement la marche à suivre et qui désirait, pour son amie et pour lui, la réalisation des biens et leur transfert en France, recommande à Éveline, dans chaque lettre, de l'énergie et de la ténacité : « Ah ! chère comtesse, ayez bien du courage. Rentrez chez vous, faites l'intendant, faites la Française, et, avec cette belle énergie qui vous caractérise, menez à fin vos projets.

1. *Lettres à l'Étrangère*, t. II, p. 226, 15 novembre 1844.
2. *Ibid.*, p. 231, 7 décembre 1844.
3. *Ibid.*, p. 363, 1^er^ juin 1844.

http://rcin.org.pl

Je ne vous manquerai pas comme conseil, et mettez-vous bien dans la tête que je suis un excellent conseil pour autrui. » (Cher Balzac, que cette petite phrase nous touche! Instruite par l'expérience de la Sardaigne et autres, Éveline gardait sans doute quelque méfiance sur les qualités administratives de son ami). « Vous recueillez aujourd'hui, continue-t-il avec la persuasion d'un bon professeur, les fruits de celui que je vous ai donné, en 1833, de vous mettre à la tête de vos affaires. Eh bien, suivez à la lettre ceux que je vous ai donnés à Pétersbourg. Tâchez d'être, avec l'oncle, les deux seuls tuteurs d'Anna, dans son intérêt... Réveillez l'apathie de l'oncle, si vous pouvez ; faites tout ce qu'une femme et une mère aussi grande que vous peut faire, sans se compromettre, pour arriver à le stimuler... Surtout, capitalisez, et imitez la dame qui a mis son capital à l'abri de toute chance [1]. Faites-vous avare. Quelle page je vous écris là [2] ! »

Balzac, guidé par son amour et son sens des affaires — ce sens qu'il a toujours eu pour les autres, jamais pour lui — voyait juste. Il était si persuadé de ce qu'il recommandait, qu'il y revenait sans cesse :« Vous, vous ne pouvez vous sauver que par l'économie, vous faire avare, et je parle ici surtout pour Anna. Ne dépenser que le dixième ou le quart des revenus, et capitaliser le reste, par des placements à P[aris], c'est ce que je disais au feu comte à Genève. S'il avait envoyé cent mille francs par an [à placer] dans les fonds étrangers, vous auriez aujourd'hui une fortune-argent égale à votre fortune territoriale [3]. » Remarquons ici que les beaux projets de voyage à Wierzchownia, si doucement éclos à Pétersbourg, sont détruits. A peine revenue en Ukraine, Éveline s'est rendu compte de l'impossibilité absolue d'avoir près d'elle son grand homme, et Balzac, confiant dans le bon sens judicieux de M^me^ Hanska, s'est soumis sans protestation. Il devinait que son amie évitait de contrarier l'oncle à peine adouci et toujours redoutable. Plein de confiance, mais passionnément attaché à la réalisation très prompte de leur mariage, il se résignait à cette absence, espérant qu'elle faciliterait leur définitive réunion : « Où me reposer ? disait-il seulement. J'avais fait mon siège, et me voilà ne

1. La princesse Sayn-Wittgenstein, qui joua un si grand rôle dans la vie de Liszt, eut la grande prudence et l'habileté, avant que les frontières fussent fermées pour elle, de placer à l'étranger son propre avoir.
2. *Lettres à l'Étrangère*, t. II, p. 364-365, 1^er^ juin 1844.
3. *Ibid.*, p. 459, 11 novembre 1844.

http://rcin.org.pl

sachant que devenir. Que ceci ne vous influence pas. Ces quinze années m'ont appris la patience, la résignation et surtout le port de la misère... Que Dieu confirme toutes les bénédictions que je vous donne [1]... »

Depuis le séjour à Saint-Pétersbourg où Mme Hanska l'avait mis sous la protection de la « Vierge Polonaise », les pensées de Balzac se portaient vers Dieu avec plus de fréquence. Si nous lisons attentivement les lettres de cette période, nous trouverons beaucoup de phrases, comme celle que nous venons de citer plus haut. Il implore Dieu de « bénir ses travaux », il invoque sa protection pour la femme aimée. Concession d'amoureux ou véritable inclination ? Sa résignation à l'absence et ses velléités pieuses ne lui faisaient point perdre le but de vue. Le romancier ne cessait d'exhorter Éveline au courage, à la nécessité d'unir ses efforts à ceux de l'oncle pour réparer les pillages des « tuteurs » qui avaient profité de son absence prolongée pour augmenter leur bien-être à ses dépens. Tantôt il flattait son énergie, tantôt il secouait sa « chère créole » et lui recommandait de « n'avoir pas seulement du courage par accès. »

Des misères de toutes sortes avaient, en effet, accueilli Éveline à son retour. Non seulement on mettait sur son compte les débours du procès, non seulement on lui retenait deux ans de revenus — les deux ans de son séjour à Pétersbourg —, mais encore la grêle s'abattait sur le *folwark* de Pawlowka et provoquait de grands ravages, des tracasseries sans nombre assaillaient Éveline pour le fermage des terres. La pauvre femme se plaignait à son ami de tous ces mécomptes. Elle désirait échapper pour un temps à ces continuels ennuis, revoir Balzac, se concerter avec lui. Elle entrevoyait la possibilité d'une rencontre à Dresde dans l'hiver de cette année 1844. Mais le romancier, devenu tout à coup « pratique » et désireux avant tout de liquider la situation de la manière la plus avantageuse, l'en dissuadait vivement et proposait de remettre ces heureux moments à 1845 : « Chère, ne vous endettez pas ! il y en a bien assez d'un dans le ménage qui se trouve aux prises avec ces affreux créanciers. Enfin, je serais au désespoir de savoir Dr[esde] une cause de chagrins de ce genre. C'est bon pour moi de souffrir ; mais vous, [vous] causeriez des retards terribles au [bonheur des *louloups*] [2]. » Paroles révélatrices qui prouvent à quel point

1. *Lettres à l'Étrangère*, t. II, pp. 384-385, 25 juin 1844.
2. *Ibid.*, p. 404, 25 juillet 1844.

http://rcin.org.pl

l'écrivain était attaché avant tout à son but : le mariage le plus vite possible !

Certes, Balzac ne demandait pas mieux que de revoir Éveline à Dresde, mais s'il n'abondait pas tout à fait dans son sens, c'est qu'il se rendait compte à quel point sa présence était nécessaire à Wierzchownia. Elle seule pouvait remettre de l'ordre à ses affaires et se constituer un capital. Il tenait surtout à ce qu'elle rentrât en possession d'une certaine « dette » placée à Odessa et se fît restituer la somme prêtée à son frère Ernest. Dans la dernière lettre envoyée à Wierzchownia, il recommandait encore une fois la persévérance. Mais ce dernier conseil arriva trop tard, Éveline était déjà partie pour Dresde où elle arriva avec sa fille, après vingt jours de voyage.

Depuis son séjour à Pétersbourg, depuis qu'une nouvelle entente avait scellé leur amour, Balzac éprouvait vivement le désir, non seulement de faire d'Éveline sa femme, mais de se créer un foyer en rapport avec ses goûts, ses besoins. Malgré le conseil d'Éveline de garder les Jardies, il se montrait résolu à les vendre et à en finir « avec les anciens souvenirs ». Il pensait employer l'argent de cette vente à l'acquisition d'une maison ou d'un terrain à bâtir. Balzac comptait aussi que son amie l'aiderait à réaliser ce projet. Il lui expliquait par le menu les raisons qui l'obligeaient à un établissement solide. Nous connaissons assez le caractère de Balzac et ses goûts pour savoir à quel point une installation « honnête », une maison organisée lui était nécessaire. Il n'avait rien possédé de ce genre depuis la rue Cassini. Mais pour cela il fallait liquider les dettes, au moins les plus lourdes. Une fois débarrassé de ce boulet sans cesse traîné, une fois installé « chez lui », sa situation changeait. On le paierait mieux pour ses articles et ses romans. Il exigerait, au lieu de consentir, il traiterait les marchés avec les éditeurs dans son appartement, et non plus en dehors. On peut dire que désormais cette question « du nid » préoccupera Balzac de plus en plus. Il cherchera des maisons et des terrains à vendre, il bric-à-braquera avec plus d'ardeur que jamais. La soif d'un « chez soi » confortable et élégant dominera toutes ses lettres : « Vous ne savez pas ce que c'est que cette vie déserte, pour un homme qui n'a eu ni enfance, ni bonheur autre que celui de madame de B..., et celui si traversé, si troublé, que nous avons [1]. » Un peu

1. *Lettres à l'Étrangère*, t. II, p. 433, 17 septembre 1844.

http://rcin.org.pl

d'amertume contre les circonstances, toujours plus fortes qu'elles, se sent dans ces paroles. Il faut dire aussi que Balzac atteint l'âge de quarante-cinq ans et que la vie de bohême, à moins d'être Liszt, n'a plus beaucoup d'attraits pour un quadragénaire. Ce désir de stabilité dans le train ordinaire de la vie peut fort bien s'allier d'ailleurs au goût des voyages.

Le voyage de Dresde, une fois décidé par Mme Hanska, redonne du courage au pauvre grand homme : « Avoir payé quinze mille francs de dettes, et me trouver, en décembre, sur la route de D[resde], *les Paysans* finis, voilà mon rêve, et ce rêve se réalisera, il le faut. Je ne sais pas comment je traverserais 1845 [sans cela][1] ! » Ce départ de Wierzchownia, malgré tout, n'avait pas été facile à réaliser pour Éveline qui à peine arrivée de Pétersbourg, quittait de nouveau son pays. Il fallait confier des affaires à des mains sûres, se procurer de l'argent liquide pour passer un temps assez long à l'étranger, obtenir un passeport du général-gouverneur avec lequel la jeune femme était en froid. Ce dernier devait paraître redoutable à Balzac, car il engageait vivement Éveline à « inventer des ressorts pour se raccommoder » avec lui, car, disait-il, « on ne peut pas vivre avec cette inimitié-là dans vos pays [2]. »

Un événement important — et qui devait avoir de grandes conséquences — s'était produit peu de temps avant le départ des deux femmes pour Dresde. Anna venait de faire connaissance de Georges Mniszech. Il lui avait été présenté par son oncle Henri, et les jeunes gens semblaient beaucoup se plaire. Georges se mettait sur les rangs comme un prétendant sérieux. Malgré la grande jeunesse de sa fille, Mme Hanska désirait, pour des motifs qu'on devine, la confier sans tarder à un mari capable de gérer ses biens immenses et de la remplacer auprès d'Anna. Mais elle ne voulait rien remettre au hasard ni compromettre le bonheur de sa fille par une décision hâtive. Elle laissait son enfant libre de choisir, mais se donnait le soin de ratifier le choix par une étude attentive du « prétendant ».

Quelle occasion plus favorable s'offrait à elle que ce voyage à Dresde où les jeunes se verraient au milieu de la société. Balzac, d'abord hostile, recommandait un examen scrupuleux, ajoutant : « Enfin, je ne sais pas comment je recommande la finesse à celle qui a

1. *Lettres à l'Étrangère*, t. II, p. 441, 11 octobre 1844.
2. *Ibid.*, p. 427, 30 août 1844.

http://rcin.org.pl

volé tout l'esprit des Rzewuski, et qui a de petites pattes de taupes, au bout desquelles il y a des yeux [1]. » C'est donc à la fois pour mieux connaître le futur époux d'Anna, pour le soumettre à l'œil scrutateur de Balzac, pour faciliter aux jeunes gens un contact plus étroit et aussi — et surtout — pour revoir son ami que Mme Hanska avait quitté Wierzchownia en novembre 1844.

1. *Lettres à l'Étrangère*, t. II, p. 443, 16 octobre 1844.

http://rcin.org.pl

Chapitre IX.

Les Paysans.

Comment cet ouvrage se trouve étroitement lié à la famille Hanski. — Le sujet des *Paysans*. La conception de ce livre associée à celle du *Curé de Village*. — Intérêt de M. Hanski pour les romans de Balzac traitant des questions agraires. L'exploitation agricole chez les grands propriétaires d'Ukraine. Rôle de M. Hanski. État social des paysans en Ukraine vers 1830 : le servage, les corvées. Les intendants : leur malhonnêteté proverbiale, divers exemples. Difficulté de réaliser en argent liquide le produit des terres. — L'intérêt de Balzac pour le domaine des Hanski, ses conseils d'homme d'affaires. — Historique des *Paysans*. — Réfutation du reproche qu'on adresse à Éveline à leur propos. Le respect de Mme Hanska pour le travail de Balzac. — Comment se présentent à nous *les Paysans* ?. — Une « jacquerie » au XIXe siècle : la révolte des paysans de Galicie. Ses causes, ses résultats. Paysans et propriétaires de Galicie sous le régime autrichien d'après les lettres d'Anna. — Balzac mêlé de tout temps, par les Hanski, aux problènes de la vie paysanne. — Blondet et la comtesse de Montcornet. Ce qu'ils ont de commun avec Éveline et Balzac.

En lisant attentivement les lettres que Balzac écrit à Éveline lorsqu'elle décide son voyage à Dresde, puis lorsqu'elle s'installe dans cette ville, on voit que la préoccupation constante de Balzac au milieu de tous ses soucis créateurs, ce sont *les Paysans*. Travailler aux *Paysans*, finir *les Paysans*, ce leit-motiv revient continuellement.

« Tout est fini ; déclare Balzac à Mme Hanska le 20 septembre 1844, le contrat est signé. *La Presse* achète *les Paysans* à soixante centimes la ligne, et vous verrez l'annonce de ce fait dans la presse, sous dix jours. Le gant est jeté ! Cet ouvrage, conçu depuis huit ans, va paraître, et si vous avez *la Presse*, vous le lirez. C'est plus vaste, plus intéressant que *le Médecin de campagne*. Mais je suis tout tremblant de ce que je dois faire en vingt-cinq jours [1]. »

Tout inachevés qu'ils soient, *les Paysans*, tels que nous les jugeons sur la version définitive, établie après la mort du romancier par Mme Hanska, représentent une œuvre considérable. Balzac atta-

1. *Lettres à l'Étrangère*, t. II, p. 434.

http://rcin.org.pl

chait à cet ouvrage si longuement médité une très grande importance. Nous allons voir que, plus qu'aucun autre, il se trouve solidement lié à la famille Hanski,

Spoelberch de Lovenjoul, dans *la Genèse d'un roman de Balzac : Les Paysans*, explique tout au long la gestation des *Paysans* et verse au dossier de nombreuses lettres d'un intérêt indiscutable. Le 28 avril 1839, Balzac propose à Gautier [1], pour *la Presse*, une nouvelle intitulée *Qui a terre, a Guerre* (1re partie des *Paysans*), et la commente de cette manière : « C'est, écrit-il, la peinture de la lutte, au fond des campagnes, entre les grands propriétaires et les prolétaires, et l'influence de la démoralisation par l'abandon des doctrines catholiques ». Lovenjoul nous apprend, d'autre part, que, lors du séjour de Balzac à Genève, Mme Hanska lui avait demandé d'écrire à son intention et à celle de son mari deux romans : *le Prêtre catholique* et *le Grand propriétaire. Le Curé de village* nous semble bien répondre à la première proposition, *les Paysans* à l'autre. Remarquons que ces deux ouvrages ont été conçus à la même époque : « J'ai écrit, raconte Balzac à Éveline [2], le commencement du *Curé de Village*, le pendant religieux du livre philosophique que vous connaissez : *le Médecin de campagne*... Je viens d'écrire deux volumes in-octavo intitulés : *Qui a terre, a Guerre* ». Nous avons déjà fait remarquer la filiation qui existe entre ces trois ouvrages ; la voici corroborée par le romancier lui-même.

M. Hanski avait, dès le premier contact avec Balzac, témoigné un grand intérêt pour *le Médecin de campagne* [3]. Il était vivement préoccupé, par état, de toutes les questions agraires et du rapport étroit qu'elles ont avec l'organisation politique d'un pays. Balzac, en échange, se montrait fort curieux d'apprendre ce qu'il appelait « le mécanisme du propriétaire ». Toutes les lettres échangées avec Wierzchownia dans la période qui va du séjour à Vienne à la mort de M. Hanski, en font foi. Quels détails particuliers pou-

1. Lettre citée par Lovenjoul, dans son livre *La Genèse d'un roman de Balzac. Les Paysans*, pp. 42-44.

2. *Lettres à l'Étrangère*, t. I, p. 488, 17 septembre 1838.

3. « Vous ne sauriez croire, monsieur, quel plaisir j'ai éprouvé en lisant l'*Interdiction* (écrit M. Hanski à Balzac, en mai 1836). J'ai été pénétré du même sentiment dont je vous ai fait part en lisant pour la première fois, à Neuchâtel, le *Médecin de campagne*. Donnez-nous autant que possible de pareils ouvrages ; la société attend de vous ce service... » (*Lettres à l'Étrangère*, t. I, pp. 330-331).

Ce fragment de lettre a plus d'intérêt qu'on ne pourrait le supposer de prime abord. Il décèle entre M. Hanski, propriétaire terrien, et Balzac, romancier de la vie sociale, une connexion de pensée dont le témoignage nous est précieux.

http://rcin.org.pl

vaient donc donner au romancier avide de documentation les seigneurs ukrainiens ?

Remarquons tout de suite que nous sommes en présence de deux modes opposés d'exploitation agricole. En France, depuis la Révolution et l'abolition du droit d'aînesse, les biens nationaux, les terres se morcellent pour le plus grand dommage social, pense Balzac. En Ukraine, au contraire, subsiste le régime de la grande propriété, avec les privilèges qui l'escortent. Examinons en particulier le rôle de M. Hanski, grand propriétaire. Le maréchal de la noblesse semble avoir subi le même sort que le comte de Montcornet, haï des paysans sans motif véritable, simplement parce qu'il défendait son bien contre les déprédations de toute sorte et les vols les plus astucieux. En admettant même que les paroles du comte Stanislas Rzewuski s'accordent avec la vérité et que M. Hanski ait laissé, parmi ses anciens serfs, un mauvais souvenir [1], ne faudrait-il pas attribuer ce fait, à la situation générale des paysans, à cette époque, dans les provinces jadis polonaises ? Il ressort, en effet, de l'ouvrage du baron Harthausen [2] que leur sort était assez pénible, mais il constate que bien des propriétaires désiraient l'améliorer et que toutes sortes de tentatives ont été faites en ce sens. Il serait téméraire de notre part d'affirmer que M. Hanski ait participé à ces tentatives, cependant nous tenons à faire remarquer, avec Balzac, que Wierzchownia était la seule terre du pays qui eût un hôpital [3]. Dans la Russie de 1914, combien de domaines encore ne pos-

1. *Le Mariage de Balzac* (*La Nouvelle Revue, Nouvelle série*, t. 38, janvier-février 1906), p. 199.

2. « Il règne une grande variété quant aux corvées et impôts. Il y a d'abord les corvées d'agriculture (*pantchina*). Elles sont « *prigonis* », aux jours ouvrables ordinaires, ou « *sgonis* », en temps ordinaire, comme pour les foins qui réclament tous les ouvriers à la fois. Viennent ensuite les corvées de construction et de réparation aux maisons seigneuriales, ponts, chemins, canaux, etc. Puis, les services domestiques qui constituent à abattre des arbres, à scier le bois, à porter de l'eau, etc. Il faut ajouter enfin les corvées de voiture obligeant les paysans à conduire le blé au marché, etc. Telles sont les corvées des hommes. Quant aux femmes, elles tissent le drap, filent la toile, arrachent l'ivrée, arrosent, etc. Outre les corvées, il y a des prestations en nature, en blé, poulets, œufs, canards, etc. Ces prestations varient d'après la localité.

Tout ceci prouve que le paysan de cette contrée est rudement frappé par l'impôt. En fait, la situation où il se trouve, est inférieure à celle du paysan russe soumis à l'*obrok*. Les paysans des domaines peuvent fournir leurs prestations en argent. Ce mode de paiement, il faut le dire, a pour le paysan quelque chose de plus dur encore et de plus difficile à supporter... » (*Études sur la situation intérieure, la vie nationale...*, vol. II, pp. 426-429).

3. La noblesse polonaise de la rive droite du Dniepr avait établi des villes sur ses terres. En retour des droits et des privilèges qu'elle leur avait assurés, des églises (des cultes existants) et quelquefois des hôpitaux, dont elle les avait

http://rcin.org.pl

sédaient point cet hôpital dont jouissaient les serfs de Wierzchownia ! Nous avons vu de nos yeux, dans une exploitation minière de l'Oural, de malheureux blessés transportés à cinquante kilomètres de la mine par des chemins dont aucun occidental ne peut avoir une idée. Personne n'avait jamais imaginé qu'on pût avoir un médecin capable de soigner sur place ces pauvres gens. Par ailleurs, Th. Bobrowski — dont les *Mémoires* sont pour nous si précieux — affirme que la condition des paysans de ces contrées n'était pas aussi misérable qu'on aurait pu le supposer. En général, ils n'étaient pas endettés ; en dehors des corvées obligatoires, leurs rapports avec les seigneurs étaient assez faciles. Si un noble y dépassait les bornes de la justice, alors admise, l'opinion publique le réprouvait aussitôt [1]. De part et d'autre on sentait l'approche d'une ère nouvelle, préparée peu à peu. Mais pour la déterminer, pour apporter un remède radical à l'existence de ces esclaves blancs, il fallait une mesure suprême partant d'en haut. Or, l'abolition du servage n'eut lieu que longtemps après la mort de M. Hanski.

Si M. Hanski bénéficiait — comme grand seigneur — des privilèges de sa caste sous un régime monarchique, il n'était pas à l'abri des mille tourments occasionnés par l'administration de ses propriétés. Celles-ci, malgré tout ce qu'elles représentent de richesse en blé, n'ont cependant qu'une valeur relative. Leur étendue ne permet pas de les gérer directement. Il faut les confier à des intendants, la plupart du temps malhonnêtes, qui volent sans vergogne et sans relâche. Balzac montrant, dans *les Paysans*, la difficulté qu'éprouve le général Montcornet à trouver un régisseur à la fois honnête et intelligent, conclut : « De là... l'histoire naturelle des intendants, ainsi définie par un grand seigneur polonais : « Nous avons, disait-il, deux sortes de régisseurs : celui qui ne pense qu'à

munies, elle se réservait les droits de seigneur et de justice et prélevait un impôt sur les maisons.

1. Remarquons que Bobrowski parle en toute connaissance de cause de la situation des paysans dans ce pays, à l'époque qui précéda l'abolition du servage en Russie, et qu'il fut un membre très zélé et très actif du Comité de Kiew qui travailla à l'émancipation de ceux-ci, dans les trois gouvernements qui nous intéressent plus particulièrement : l'Ukraine, la Volhynie et la Podolie.

Tout en appréciant les efforts humanitaires entrepris et réalisés par ceux qui collaborèrent à la grande œuvre de l'émancipation des paysans, Bobrowski reprochait à la loi du 19 février 1861, d'avoir imposé aux paysans de ces régions le *mir* russe, de les avoir rendus solidaires vis-à-vis des redevances et de l'impôt, de ne pas avoir créé la commune, où seraient entrés seigneurs et paysans, etc. (*Op. cit.*, t. II, p. 396).

http://rcin.org.pl

lui, celui qui pense à nous et à lui ; quant à celui qui ne penserait qu'à nous, il ne s'est jamais rencontré jusqu'ici. Heureux le propriétaire qui met la main sur le second [1] ! » Balzac, nous le voyons, était donc bien renseigné sur la question et ne cessait d'encourager Mme Hanska, lorsque, après son séjour à Vienne, elle retourna dans ses terres, à prendre part elle-même à leur administration. Une lettre de 1837, nous montre à quel point il se passionnait pour ce sujet (rappelons-nous seulement le tableau des modes de fermage du *Lys dans la Vallée*) : « Vous avez, je crois, des biens dont l'administration est difficile et qui, jusqu'à présent, ont été mal gérés par suite de l'infidélité des intendants [2] », dit-il en proposant tout de suite un « homme [3] », offre dont il se repent d'ailleurs aussitôt. Ces vols vont surtout se faire sentir après la mort de M. Hanski, et Balzac se rendant compte sur place des ravages de cette espèce parasite, raconte à sa sœur en novembre 1847 : « « Les vols des intendants... diminuent beaucoup les revenus. Nous n'avons pas idée, chez nous, de ces existences-là [4]. »

Un document fort curieux que nous avons sous les yeux, nous éclaire encore davantage. Il s'agit d'une plainte adressée en bonne et due forme par Mme Hanska à l'Administration gouvernementale de Kiew, au sujet des malversations d'un de ses intendants, nommé Schmidt, qui gérait le *klutsch* de Hornostaïpol [5]. Ce mauvais serviteur a commis, au détriment de Mme Hanska et à celui de ses paysans, des dommages qu'on peut estimer à mille roubles (somme importante pour l'époque). De plus, il est parti en emportant tout ce qui était transportable. Effrayé sans doute à l'idée des poursuites qu'il encourt, il restitue 668 roubles et 30 kopeks à son successeur Langiert. Mme Hanska demande la reconnaissance officielle de cette restitution et fait toutes réserves au sujet des dommages qui pourraient être reconnus ultérieurement. Chose curieuse et pour nous importante : en terminant sa demande rédigée en style parfaitement juridique, Mme Hanska fait remarquer à quel point elle se trouve éloignée, c'est pourquoi elle est obligée de confier son message à son serf. Voici par ailleurs une lettre de Georges Mniszech, qui fait allusion à un autre personnage louche,

1. *Les Paysans*, t. XXIII, p. 123.
2. *Lettres à l'Étrangère*, t. I, p. 388, 11 avril 1837.
3. *Ibid.*, p. 388.
4. *Correspondance*, p. 566.
5. Nous devons la connaissance de ce document à la générosité de Mme Jaxa-Chamiec.

http://rcin.org.pl

intendant de Skibince, village assez éloigné de Wierzchownia. « Comme c'est heureux, ma chère maman, dit le mari d'Anna, que vous ayez fini avec ce vaurien si facilement. Je viens d'apprendre qu'il a bâti à Zytomir une très jolie maison, en employant tous les ans une cinquantaine d'ouvriers de Wierzchownia et les matériaux d'ici. Cela pourra peut-être servir à quelque chose là-bas... Seulement, de grâce, chère maman, s'il y a possibilité de régler l'affaire de Skibince, alors, dites-nous ceci et ne ménagez point ce coquin. Savez-vous que je n'aurais point cru qu'il rendît l'argent aussi vite, ou bien il a une peur horrible, ou peut-être est-il si gorgé d'argent que ceci n'est rien pour lui [1]. »

S'il faut d'une part surveiller les intendants malhonnêtes et subir parfois leurs vols sans rien dire, d'autre part il est fort difficile de réaliser en bon argent, en roubles sonores, ces tas de blé, fruits d'immenses récoltes. Nous touchons ici à un problème qui a bien préoccupé Balzac. Le manque de communications, — il fallait faire plus de soixante-dix kilomètres par la voie de terre pour aborder le Dniepr dans sa partie navigable — le mauvais état des routes empêchaient les produits de s'écouler, et le commerce était presque inexistant. L'état social qui s'établit après 1830 et le mouvement de Konarski avaient encore augmenté les difficultés. Le temps n'est plus où des mœurs patriarcales, sous un régime tout de même plus doux, offraient le spectacle d'une noblesse rurale formant une grande famille, dont les membres se prêtaient secours et ne recouraient pas au service des hommes d'affaires. Andrzejowski [2] raconte que l'un d'eux se chargeait de la vente des blés de toute la contrée. Il emmenait ainsi d'énormes provisions de grains à Dantzig où il les vendait avantageusement. Il acceptait volontiers qu'on lui payât le tiers en marchandises et il revenait en Ukraine avec des bateaux remplis de meubles, d'argenterie, de sucre, d'épices, de café, qu'il distribuait en toute équité à ceux qui lui avaient confié leurs denrées.

D'autre part, depuis 1802, comme nous le fait savoir Niemcewicz [3] — qui parcourut l'Ukraine, la Volhynie, la Podolie entre 1816 et 1818, — le port d'Odessa, créé par Catherine II, commençait à prendre de l'importance et à drainer les blés des provinces

1. Collection Lovenjoul, A 387 *bis*, fol. 227.
2. *Racontars du bonhomme Detiuk sur la Volhynie.*
3. *Podroze historyczne po ziemiach polskich miedzy rokiem* 1811 *a* 1828 *odbyte* (*Voyages historiques à travers les terres polonaises effectuées entre* 1811 *et* 1828). *Paris*, 1858.

http://rcin.org.pl

environnantes pour les expédier par bateau en Europe. Mais les arrivages n'étaient pas réglés, il fallait souvent user de persuasion auprès des capitaines de vaisseau qui refusaient d'attendre l'arrivée des voitures essaimées sur les mauvais chemins. De plus, les guerres continuelles arrêtaient tout élan et paralysaient le commerce.

On peut s'étonner qu'aucun propriétaire n'ait essayé d'introduire dans ses domaines, parallèlement au blé, d'autres cultures. La pratique des assolements était à peu près inconnue ; les terres étaient donc condamnées à rester en jachère une année sur deux, coutume immémoriale que personne ne tentait de rejeter. Bien plus, lorsque la distillation d'une certaine partie des récoltes en blé fut interrompue par suite des droits d'octroi, dont le gouvernement frappait l'alcool, on essaya d'augmenter la production des céréales pour compenser cette diminution de revenu. Des steppes jusqu'alors incultes, des prairies où paissaient chevaux et moutons, furent ensemencés en blé, pour le plus grand dommage de l'élevage.

Que pouvaient d'ailleurs tenter les propriétaires fonciers en la période qui nous occupe ? L'Insurrection avait privé le pays des hommes les plus entreprenants. La police surveillait de près ceux qui — ayant échappé à l'exil ou à la pendaison — manifestaient quelque initiative. Les représentants de la noblesse — tels que M. Hanski — étaient peu de chose en face du général-gouverneur. Ceux qui acceptaient la charge, le faisaient pour le titre, sûrs d'avance qu'ils ne pourraient rien obtenir de bon.

M. Hanski mort et Éveline de retour à Wierzchownia, après son séjour à Pétersbourg, les domaines dont la jeune femme redevenait maîtresse prirent une importance plus grande encore aux yeux de Balzac : Ah ! ces belles terres mal régies, ces immenses richesses territoriales qui donnaient un si pauvre revenu, comme Balzac se les représentait avec une délectation plus grande que lorsqu'il fertilisait avec Véronique Sauviat, les terrains mal irrigués de Montégnac [1]. De même que ses amours avec Éveline étaient le roman réel au milieu de toutes ses œuvres d'imagination, les plaines de l'Ukraine représentaient une exploitation plus magnifique que n'importe quel Dauphiné ou Limousin inculte, que n'importe quelle Touraine livrée aux fermiers ignorants. Il bâtissait, il arrangeait, il gourmandait, dressé contre une certaine iner-

1. Dans *le Curé de Village*.

http://rcin.org.pl

tie slave, dont le spectacle le désolait : « Vous allez m'en vouloir, mais je pense que ce qu'il vous manque à vous autres, propriétaires du Nord et surtout de Pologne, c'est l'art de vous remuer, de placer les produits [du sol]. Vous faites du blé à bon marché, vous en avez des masses, et la France, l'Angleterre, l'achètent à des prix trois fois supérieurs à votre [prix de] production. Pourquoi ne l'envoyez-vous pas ? Les *Débats* vous disent assez les quantités qu'il en faut à Toulon ; il y a par an des fournitures de quinze cent mille kilogrammes. Un grand propriétaire est un commerçant, un fabricant, aujourd'hui. Je ne dis pas cela pour vous, qui êtes une femme ; il faut un homme et un homme actif [pour faire cela] ». Sous-entendons : « Si j'étais là, moi, que ne ferais-je pas ! » Il est bien sûr de ce qu'il affirme et sans doute a-t-il raison, car il continue : « En revenant de Pétersbourg, j'ai rencontré le jeune Komar, le frère de la princesse de Beauvau, et je lui disais cela. Il m'a dit *que je paraissais avoir habité la Pologne* [1]. Mais il m'a avoué que ses chers compatriotes manquaient de cet *esprit de suite*, de cette *persistance*, qui réalise de tels projets [2]. » Mais ce qui manquait à un degré au moins égal, c'était l'argent. Impossible sans cela de tenter des innovations que d'ailleurs une étude professionnelle n'aurait pas préparées, et qui, par ce manque d'expérience technique et pratique, auraient été vouées à un échec certain. La culture de la betterave et l'industrie sucrière qui devinrent plus tard si florissantes en Ukraine, ne s'installèrent dans ce pays qu'avec de grandes difficultés. (La première sucrerie fut créée en 1852).

* * *

Tous ces renseignements communiqués à Balzac, toutes les préoccupations qu'impose à l'écrivain la situation de son amie se trouvent mêlés étroitement à la conception et à la rédaction des *Paysans*. Dès 1840, Balzac écrivait à Éveline : « Oui, je le veux bien, *les Paysans* seront pour M. de Hanski, si je les fais [3]. » Ce « si je les fais » retentit pour nous douloureusement. Cet ouvrage, en effet, comme *le Député d'Arcis* [4] et *les Petits Bourgeois*, ne fut

1. C'est nous qui soulignons.
2. *Lettres à l'Étrangère*, t. I, p. 459, 11 novembre 1844.
3. *Ibid.*, p. 542, 3 juillet 1840.
4. « J'ai renoncé au *Député d'Arcis*. C'était trop long et trop difficile », écrit Balzac à Éveline, le 19 mars 1843 (t. II, p. 124).

http://rcin.org.pl

point achevé par le génial écrivain. En chantier depuis 1838, *les Paysans* sont acceptés par *la Presse* en septembre 1844. Ils paraissent en feuilleton, mais leur publication est interrompue [1], en fin d'année, pour laisser place à *la Reine Margot* que les administrateurs du journal jugent plus propre à doubler le cap des abonnements ! Balzac, qui avait déjà touché l'argent des *Paysans*, s'engage à donner la suite dans le courant de 1845. C'est pour cela qu'il parle sans cesse à Éveline des *Paysans* à terminer. Lovenjoul accuse la jeune femme d'avoir empêché Balzac de mener cet ouvrage à bonne fin, à cause de l'incertitude où elle le maintint sur ses déplacements. Avec lui M. Abraham [2] constate un sensible ralentissement dans la production de Balzac à partir de 1844. Il nous semble à la fois trop simple et trop facile d'en rendre Éveline responsable. Certes, à partir de cette époque, Balzac fait parfois l'aveu d'être plus occupé par son cœur que par son esprit. Nous verrons en son temps que, pour la première fois de sa vie, il possède un bonheur complet, que ses déplacements avec la jeune femme lui procurent mille plaisirs, mille voluptés dont loin d'elle il ressasse le souvenir. « Il m'est impossible, lui écrit-il le 16 octobre 1845, de coudre deux idées ensemble. J'ai la triste certitude (triste pour les affaires financières) de ne pas pouvoir faire une œuvre littéraire jusqu'à ce que nous soyons mariés et dans notre ménage. Je ne pense qu'à toi ; je ne peux rien faire : l'esprit n'y est plus... Je suis amoureux fou. Il n'y a plus pour moi rien que toi-même... Je suis heureux ; sais-tu quand ? Quand je m'abandonne à mes souvenirs, quand je pense à toi, et j'y pense trop souvent *pour la copie* [3]. »

Ne peut-on pas se réjouir avec l'écrivain de cette halte sentimentale ? Le problème de la création chez un homme aussi imaginatif que Balzac est complexe et difficile à saisir. D'ailleurs, si Balzac n'achève point *les Paysans* [4] il n'en produit pas moins pendant cette période deux de ses chefs-d'œuvre les plus parfaits, *la Cousine Bette* et *le Cousin Pons*, écrits sous les yeux d'Éveline, dans la petite maison de Passy. Quels motifs mystérieux et décisifs ont poussé l'écrivain à laisser *les Paysans* de côté pour écrire un nouveau roman ? Désirait-il pour cet ouvrage aux vastes propor-

1. Voir Lovenjoul, *La Genèse d'un roman de Balzac. Les Paysans*, p. 224-228.
2. *Balzac*. Paris, 1929, Rieder, p. 41.
3. *Lettres à l'Étrangère*, t. III, p. 118, 16 octobre 1845.
4. Pendant deux ans, Balzac projette toujours de donner à *la Presse* la suite de cet ouvrage. Mais, à la suite d'une lettre assez grossière de Girardin, Balzac

http://rcin.org.pl

tions parfaire sa documentation par un séjour à Wierzchownia ? Avait-il besoin d'achever dans son esprit, avant de le transcrire sur le papier, le développement de cette fresque admirable ? Les chapitres ajoutés à la première version parue dans *la Presse*, en particulier celui qui est intitulé *Une bucolique oubliée par Virgile*, nous montrent à quel degré de perfection atteignaient la pensée et l'expression longuement mûries de l'écrivain. Tout l'entourage de Balzac s'intéressait à ce travail et respectait avec le plus grand soin le temps de l'ouvrier. « Qu'écrit-il maintenant, demande Anna à sa mère pendant le séjour de celle-ci à Paris, en 1847, *le Cousin Pons* ou *les Paysans* [1] ? » Et Georges à son tour : « Notre bon Bilboquet, écrit-il à sa belle-mère, doit être déjà terriblement occupé, puisque, comme vous dites, il ne peut vous consacrer que quelques instants de la journée [2] ? » Nous pourrions multiplier les citations de ce genre, mais il est déjà clair qu'Éveline savait admettre la valeur du temps dans la vie de Balzac.

Les Paysans tels qu'ils nous sont parvenus,présentent une première partie complètement achevée et revue par Balzac. Il en est de même pour la deuxième partie jusqu'au chapitre IV inclus. On peut déjà juger, par le soin que Balzac apporte à la présentation des personnages, des dimensions qu'aurait eues cet ouvrage, si l'auteur de *la Comédie Humaine* l'avait terminé. Les derniers chapitres succincts, presque schématiques, ont été établis d'après la première version très incomplète et très imparfaite que Balzac avait l'habitude de faire imprimer pour lui seul sur du mauvais papier et avec des caractères usés.

La guerre sourde que mènent les paysans alliés aux bourgeois contre le grand propriétaire — qui est venu s'établir en Bourgogne — ou, plus exactement, la lutte de la *médiocratie*, comme l'appelle Balzac, et de l'aristocratie, qu'elle soit héréditaire ou d'Empire, cette *jacquerie* plus ou moins violente dont l'histoire a vu se dérouler les épisodes, est illustrée de tragiques couleurs au moment où Balzac écrit ses *Paysans*.

renonce à toute publication dans ce journal et propose (14 juillet 1847) le remboursement des avances qui lui ont été faites en 1844.

1. « A propos des *Paysans*, continue Anna, la bonne M^me^ Brzostowska [une voisine amie] me disait qu'elle était impatiente d'arriver à Bialozorka pour lire ce chef-d'œuvre dont on lui dit de toutes parts monts et merveilles, et elle le trouvera à Bialozurka, car notre bon ami Brzostowski a tous les ouvrages nouveaux qui paraissent et, comme il est la complaisance même, il en défraye toute la contrée » (Collection Lovenjoul, A 387 *bis*, fol. 197, janvier 1847).

2. *Ibid.*, fol. 360.

http://rcin.org.pl

En 1846, une révolte paysanne éclate en Galicie. Balzac l'annonce en ces termes à Éveline, alors à Rome [1] : « L'Ukraine, la Podolie et la Volhynie sont soulevées. Cent onze seigneurs de Galicie ont été tués par leurs paysans qu'ils voulaient entraîner à la révolte contre leur souverain, l'emp[ereur] d'Autriche. Les Autrichiens sont aujourd'hui officiellement en retraite. (Vous verrez cela dans les *Débats*). La révolte ou l'insurrection a été simultanée dans toute l'ancienne Pologne (prussienne, autrichienne et russe) ; le mouvement est *communiste*. J'ai tremblé pour votre cousin L[éonce]. Les insurgés ont pris Podhorce. C'est affreux. On ne se fait quartier d'aucun côté. Prêtres, femmes, enfants, vieillards, tout s'est soulevé... Quel bonheur, ajoute l'écrivain, que vous soyez à Rome, car vous, si fidèle, vous avez tant d'envieux qu'on ne sait pas ce qui arrive quand on est entre les insurgés et les troupes [1]. »

Sur une échelle plus grande, n'est-ce pas la situation du général Montcornet et de sa femme menacés d'un coup de fusil, au coin de leurs bois, par les paysans qui désirent le dépeçage de la terre seigneuriale ? Cette révolte de la Galicie, ses causes profondes qui tenaient à tout le problème social exposé dans *les Paysans* durent vivement intéresser Balzac, en dehors des préoccupations si légitimes qu'il éprouvait à cause d'Éveline. Un résumé historique rapide du soulèvement polonais s'impose donc ici.

La Société Démocratique, l'un des organes de l'émigration polonaise, avait publié en avril 1836 un manifeste dans lequel elle déclarait solennellement que la terre doit appartenir à celui qui la travaille. Ce manifeste, traduit en plusieurs langues, avait reçu l'approbation de « socialistes » de marque, tels que O'Brien, Karl Marx, V. Considérant, etc. L'association déclarait que la Pologne ne renaîtrait que par l'application du principe démocratique. Dès l'insurrection à main armée, le servage serait aboli et les terres partagées, sans que les propriétaires à qui on les prendrait soient dédommagés.

Cette insurrection, adroitement préparée par une propagande active aussi bien en Poznanie (Poznań était la capitale intellectuelle des Polonais vers 1845) que dans tout le reste de la Pologne avait pour instigateur Louis Mieroslawski, Polonais de mère française. Ce dernier vint à Cracovie où il décida, d'accord avec les autres insurgés, de déclencher le mouvement insurrectionnel dans la nuit

1. *Lettres à l'Étrangère*, t. III, p. 228-229, 7 mars 1846.

http://rcin.org.pl

du 21 au 22 février 1846. Metternich eut vent de l'affaire et par un diabolique stratagème décida de refréner le mouvement. Il fit annoncer aux paysans, par l'intermédiaire des starostes, que l'empereur d'Autriche désirait l'abolition du servage et que l'insurrection projetée était dirigée par la *szlachta* qui se révoltait contre ce projet du souverain. Les paysans pris entre deux informations contradictoires commencèrent à s'agiter. On sait comment se termina cette malheureuse affaire [1]. Les paysans, ivres de vengeance et d'eau-de-vie, se jetèrent sur les châteaux, les brûlèrent, massacrèrent la noblesse. Il faut remarquer que, parmi les seigneurs massacrés, il y en avait beaucoup qui demandaient l'amélioration du sort des paysans, particulièrement misérables en Galicie. A la suite de cette révolte et en représailles, la République de Cracovie fut définitivement incorporée à l'Autriche et subit un nouveau régime, plus favorable, semble-t-il, aux paysans. Anna qui, en 1847, séjourna chez sa belle-mère à Bakonczyce, en Galicie, fait maintes allusions à ce nouvel état de choses dans les lettres écrites à sa mère : « Les horribles *patentes*, écrit la jeune femme, ont mis tous les propriétaires de Galicie au désespoir, ils perdent par là près des trois quarts de leurs revenus. Ed. Krasicki racontait que, s'il vendait sa terre de Slupko, il n'en retirerait plus que cent seize mille florins, tandis qu'avant ces horribles patentes, il en aurait eu deux cent vingt-six mille... L'exaspération contre cet affreux gouvernement, continue-t-elle, est à son comble ; les paysans eux-mêmes auxquels ils sacrifient la vie, la fortune et le repos des propriétaires, sont mécontents [2]. » « Hier, raconte Anna un peu plus tard [3], j'ai vu un individu de la classe ou de la famille des mandataires, espèce de *Beamte* [4] toute particulière à l'Autriche et que chaque propriétaire est obligé d'entretenir à ses frais ; il est chargé d'arrêter et de punir les voleurs (dont il est toujours le plus grand), de payer les impôts du propriétaire et des paysans au gouvernement, dont il est le plus souvent l'espion. »

On voit donc bien par tout ce qui précède que la famille Hanski contribua pour une bonne part à documenter Balzac et se mêla sans cesse aux problèmes qui le préoccupaient. Mais Éveline n'eut

1. Voir à ce sujet André Rydel, *Krwawa laznia w Galicji w dn.* 19, 20, 21 *lutego* 1846 *roku odbyta* (*Journées sanglantes en Galicie le* 19, *le* 20 *et le* 21 *février* 1846), Cracovie, 1848.
2. Collection Lovenjoul, A 387 *bis*, fol. 152.
3. *Ibid.*, fol. 188.
4. Employé.

http://rcin.org.pl

pas seulement le mérite d'entretenir autour de Balzac une atmosphère « campagnarde ». Cette nouvelle œuvre nous la montre discrète et charmante sous les traits de la comtesse de Montcornet. Balzac s'est peint lui-même dans le journaliste Blondet qui, plus heureux que son modèle, pouvait se reposer des fatigues de la littérature dans la sylvestre Bourgogne. L'écrivain a représenté avec complaisance le rêve si longtemps caressé du vivant de M. Hanski : abandonner Paris et accourir à Wierzchownia pour un séjour chez ses amis campagnards. Blondet figure d'ailleurs, dans *les Paysans*, le type du citadin pour qui les problèmes de la terre sont, dès l'abord, lettre morte. La lettre qui ouvre le livre est tout à fait caractéristique à cet égard. Il y aurait à faire, sur Blondet, tour à tour personnage épisodique ou de premier plan, porte-parole des idées de Balzac, une curieuse étude qui, malheureusement, nous entraînerait trop loin.

Le brave cuirassier d'Essling, comme M. Hanski, n'a pas manqué d'instituer sa femme héritière au contrat [1]. Les pittoresques et redoutables héros des *Paysans* s'apparentent aux intendants d'Ukraine, plus dangereux encore lorsqu'ils sont renvoyés. Tel d'entre eux arrache au château, comme cet autre cité par Anna, les matériaux qui l'aideront à construire sa demeure. Qu'on songe à la parole terrible que Balzac met dans la bouche de l'abbé Brossette s'adressant à son évêque : « Monseigneur, à voir comment ils s'appuient de leur misère, on devine que ces paysans tremblent de perdre le prétexte de leurs débordements [2]. » L'immoralité, l'avidité et la méfiance paysannes, si cruellement et si véridiquement peintes dans ce livre, nous savons bien qu'elles ne sont point grossies par l'artiste jusqu'au trait caricatural. Dans un ouvrage, qui applique les idées diamétralement opposées à celles de Balzac, dans *Résurrection* de Tolstoï, nous trouvons un curieux exemple de cette suspicion inhérente à l'homme de la terre, frustré, humilié de tout temps. Le prince Nekhludov, voulant racheter les fautes qu'il croit avoir commises, vend sa terre aux paysans pour un prix très modique et, au lieu de garder l'argent pour lui, voudrait constituer un capital dont ils devront user en commun pour faire fructifier leurs biens. Mais cet arrangement, pourtant inespéré, est loin de les satisfaire : ils ne peuvent s'empêcher de voir là une ruse de la part du *barine*. Montcornet est en butte à la même méfiance ; les paysans de Bal-

1. *Les Paysans*, p. 134.
2. *Ibid.*, p. 56.

http://rcin.org.pl

zac ne comprennent pas mieux leur intérêt véritable et sont les jouets de ces intermédiaires bourgeois que la Révolution a rendus si puissants : les Rigou, les Gaubertin. Dans cet immense poème tragique, chaque personnage, si caractérisé et si individualisé qu'il soit, prend figure de symbole, depuis le vieux Fourchon, philosophe égrillard, jusqu'au moine défroqué, jusqu'aux vieilles femmes de Blangy qui savent si bien imiter, pour détruire les jeunes arbres, les ravages des vers, rongeurs de bois tendre [1].

De même que l'écrivain n'aurait pas manqué d'accentuer encore les traits communs d'Éveline et de la comtesse de Montcornet, s'il avait terminé *les Paysans*, de même, sans doute, aurait-il mis davantage en lumière ce ravissant et sauvage petit être qu'il nous présente sous le nom de la Péchina, autrement dit Geneviève Niseron. Les guerres napoléoniennes, si fertiles en hasards, l'ont fait descendre des rudes montagnards monténégrins. Balzac, poussé par un très sûr instinct et par ailleurs toujours désireux de peupler sa *Comédie* de Slaves, choisit cette fois une jeune Dalmate, c'est-à-dire une Slave méridionale, pour lui faire jouer un rôle qu'il jugeait important. Évoquant à son propos ce que M. Baldensperger appelle si joliment « les émerveillements orientaux [2] », voici en quels termes il la dépeint : « A voir cette fille étrange, un poète lui aurait donné l'Yémen pour patrie, elle tenait de l'Afrite et du Génie des contes arabes [3] .» Sœur cadette de la Fosseuse, la Péchina n'aurait pu représenter une Polonaise, même fille de rustre. Les pays que la civilisation n'a pas encore profondément atteints, peuvent seuls produire ces êtres possédés par une passion dont ils ont à peine conscience, mais à laquelle ils sont entièrement soumis. Leur sauvagerie n'est pas sans grandeur et sans beauté. Au contraire, Péchina, la petite « noiraude » qui parle à peine, qui vit dans l'ombre du garde-chasse, a le charme un peu mystérieux de la Fosseuse ; elle n'est pas peinte comme celle-ci en teintes douces et comme mouillées, mais avec les mots emportés et brûlants qui conviennent à une méridionale. Balzac a vu juste encore une fois, peut-être aidé dans ses hypothèses ethnographiques par les souvenirs de Mme Hanska, dont le beau-frère Riznicz était précisément originaire de ces contrées. Nous avons vu, dans la première partie de

1. Georges Mniszech n'est certainement pas étranger à la longue dissertation entomologiste de Balzac, voir pp. 347-349.
2. *Orientations étrangères chez Honoré de Balzac*, p. 13.
3. *Les Paysans*, p. 209.

http://rcin.org.pl

ce travail, que Pauline elle-même avait fait un séjour en Dalmatie avec son mari, à l'époque des guerres napoléoniennes.

Balzac n'a pu mener jusqu'au bout l'évolution des personnages que nous voyons défiler dans *les Paysans*. Les derniers chapitres escamotent des faits que l'écrivain aurait présentés sans doute d'une manière tout autre : la mort du garde-chasse, par exemple, le renoncement final de Montcornet. Est-ce à M^me^ Hanska que nous devons l'épilogue des *Paysans* ? Ce qui est sûr, c'est que cette brève conclusion nous peint, sans transposition, et dans le style des *Lettres à l'Étrangère*, les sentiments que Balzac éprouva lorsqu'il lui parvint la « lettre bordée de noir ». La fin anticipe sur les événements que l'écrivain appelait de tous ses vœux lorsque, fin avril 1845, il s'apprêtait à rejoindre son amie à Dresde.

http://rcin.org.pl

Chapitre X.

De 1845 à 1847.

Le séjour de Mme Hanska à Dresde. L'atmosphère cancanière de cette ville, refuge des aristocrates polonais exilés. — L'arrivée de Balzac, en mai 1845. — Le voyage des « Saltimbanques ». Éveline et Anna à Paris. Le *trésor louloup*. Le bonheur de Balzac. Les sentiments passionnés qu'il témoigne à son amie. — Le voyage d'Italie. — La peine que Balzac éprouve à se remettre au travail. Son désir de posséder une maison. — Les ennuis que lui cause Mme de Brugnol. — Nouveau voyage en Italie ; les fêtes de Pâques à Rome. — Le retour en France. Les travaux repris. — L'espoir de la paternité. — Projets contradictoires. — Le mariage de Georges et d'Anna à Wiesbaden.

Nous avons eu déjà l'occasion de dire que Dresde était une des villes étrangères qui attirait le plus les nombreux Polonais exilés après l'Insurrection de 1830 et le procès de Konarski. Tous les Polonais illustres traversèrent cette charmante cité et en parlèrent abondamment dans leur correspondance. Slowacki en emporte le meilleur souvenir, Mickiewicz y écrit la fameuse troisième partie des *Aïeux*. Dresde, petite ville de cour sur le chemin de la patrie, est une sorte de carrefour où se rencontrent, se coudoient et s'observent, avant de s'en aller plus loin, les parents, amis ou voisins des temps meilleurs. Tout le monde est contraint à une inaction qui favorise — on l'imagine facilement — les racontars et les cancans. A ce point de vue la correspondance du comte Bystrzonowski avec sa sœur, installée à Dresde, est tout à fait caractéristique : toute la colonie polonaise y trouve sa place et son appréciation.

Mme Hanska rencontre donc à Dresde beaucoup de ses amis et de ses voisins d'Ukraine. Nous apprenons par les lettres d'Anna — pour nous précieux documents sur cette période du « roman » de Balzac avec l'Étrangère — les noms de ces personnages que Mme Hanska a le déplaisir de coudoyer dans la capitale saxonne. Plusieurs membres de sa famille y sont même installés depuis quelque temps, entre autres le comte Gustave Olizar, beau-père de Miecislas Chodkiewicz, sa femme et sa fille, quelques amies

http://rcin.org.pl

d'Anna avec leurs parents, etc. Mme Hanska voyageait pour la première fois seule à l'étranger, seule, c'est-à-dire sans mari. Quoique accompagnée de sa fille et de son futur gendre, elle attirait sur elle tous les regards. Anna, encore très jeune et malgré sa grâce et sa vivacité sans beauté, demeurait à l'ombre de sa mère. Éveline, belle et spirituelle, intéressait le monde à un autre titre encore. Son roman avec l'un des écrivains les plus célèbres du temps n'était plus un mystère pour personne. Tandis que les femmes la regardaient d'un œil jaloux et envieux, les hommes s'empressaient autour de la « jeune veuve », au grand chagrin de Balzac qui lui écrira à propos d'une visite de Liszt (toujours lui, on le voit !) : « Quant à Lara, tu n'aurais pas dû le voir. Passe pour le porte-glaive [1] ! » A peine arrivée à Dresde, Éveline se rendit compte de cette pestilentielle atmosphère et prévit les inconvénients d'une visite trop prompte de Balzac. Partagée entre le désir de le revoir, la crainte de faire de l'éclat ou même seulement de se compromettre trop ouvertement, — elle se sent responsable du bonheur et de l'honneur de sa fille — elle atermoie, elle hésite, donne à Balzac des avis contradictoires.

Recherchée, caressée, mais espionnée, elle voit les amoureux s'empresser autour d'Anna, attirés par ses millions, malgré la présence de Georges. Que faire ? Un ordre du général-gouverneur peut la rappeler brusquement ; l'oncle présente toujours à l'horizon sa face de croquemitaine. Et ces cancans, pires qu'à Pétersbourg, qu'elle n'a pas le courage de taire à Balzac ! Aussi il faut entendre le pauvre grand homme — que ces alternatives maintiennent dans l'inaction — rugir et ruer dans les brancards. « Comment, s'écrie-t-il, parce qu'une folle [2] n'a pas pu être heureuse, elle vient *cracher sur la vendange*, comme dit Charlet, et te brouiller le cœur, et tu l'écoutes! Ceci est un crime de lèse-*louloupterie*. Et tu m'écris des tristesses à faire mourir le diable !... Décidément, mon *loup* chéri, je te conseille de quitter Dresde ; il y a là des princesses qui t'empestent le cœur... Je vois dans ta lettre, mon amour chéri, que tu commets la faute de me défendre et de prendre feu *à mon endroit*. Songe, mon *louloup* adoré, que c'est un piège que te tendent d'infâmes *galériens* de la galerie du monde, pour jouir de ton secret. Quand, devant toi, on parle de moi, tu n'as

1. Le comte Michel Borch.
2. Caroline Galitzin de Genthod, née comtesse Walewska.

http://rcin.org.pl

qu'une seule chose à faire, te moquer de ceux qui me calomnient en enchérissant sur ce qu'ils disent. S'ils disent que j'ai *volé*, tu leur racontes que *j'assassine*, et tu conclus en leur disant : « S'il échappe à la vindicte publique, c'est qu'il est si charmant, qu'il endort le glaive de la loi ! » C'est le mot de Dumas, à qui quelqu'un vient dire que son père ou sa mère était noir, et qui répond : « Mon grand-père était singe ! » De tout ce que tu me dis de toi, je conclus, mon chéri m[inou], qu'il faut marier Anna, liquider ta petite fortune, et venir vivre dans le cœur de ton pauvre Noré, ici, le plus tôt possible [1]. »

Malgré cette violente diatribe, Éveline hésite encore. Balzac est à la fois inquiet, agacé, puis résigné : « Vous ne voulez pas de moi à D[resde], à cause d'une espèce d'hostilité qu'il y a contre moi. Hélas ! je la trouve partout. Mais vous serez obéie, et je n'irai pas [2]. » Pour obvier à ce détestable état d'esprit, Balzac qui ne tient pas à rejoindre son amie spécialement à Dresde, propose d'autres villes, Francfort, Aix-la-Chapelle, Leipsick. M^me^ Hanska, qui pense comme lui, se décide presque au départ, mais les prières d'Anna, qui goûte fort cette vie de plaisir, la retiennent. Plusieurs semaines s'écoulent qu'on devine assez douloureuses pour le romancier. Non seulement l'indécision de son amie le tourmente horriblement, mais son travail en souffre : M^me^ Hanska lui fait perdre son temps, grief terrible pour un homme comme lui : « Dresde et vous, s'écrie-t-il avec douleur, vous me tournez la tête ; je ne sais que devenir... Chère étoile souveraine, comment voulez-vous qu'on puisse concevoir deux idées, écrire deux phrases, avec le cœur et la tête agités comme je les ai eus depuis novembre dernier ; mais c'est à rendre fou un homme [3] ! » Il est vrai que huit jours plus tard, comme Éveline a enfin écrit : « Je voudrais vous voir ! » Balzac annonce son arrivée presque en même temps que la lettre et débarque dans la capitale de la Saxe le 1^er^ mai 1845 [4].

La rencontre des amis s'effectue dans les meilleures conditions possibles. Anna, qui, depuis longtemps, n'est plus hostile au romancier, se montre pleine de cordialité et d'empressement. Sans les insupportables précautions qu'il faut prendre contre les commérages, Dresde serait un séjour agréable. Mais les amis décident de

1. *Lettres à l'Étrangère*, t. III, pp. 20, 21, 22, 15 février 1845.
2. *Ibid.*, p. 46, 20 mars 1845.
3. *Correspondance*, p. 437, 10 avril 1845.
4. *Ibid.*, p. 438, 18 avril 1845.

http://rcin.org.pl

fuir. Ils ont raison, car voici le méchant écho que nous trouvons dans les lettres écrites par Camille Bystrzonowska à son frère et citées par nous : « Balzac et Mme Hanska sont partis, et ils ont bien fait, car on se moquait beaucoup d'eux, mais la jeune femme payait ses moqueries en dédains. Elle s'imagine qu'elle parle très bien français, mais les messieurs disent ici qu'elle le prononce *à la mazovienne*. Elle recevait souvent la princesse Galitzin qui lui donnait d'excellents conseils : « Il faut être avant tout bonne en société [1]. »

Ils vont à Cannstadt, puis à Carlsruhe. On dresse le plan d'une échappée des deux femmes à Paris, sans passeport ; on avertit Mme de Brugnol qui fera le nécessaire pour assurer le gîte des hôtes. Balzac prend avec une joie enfantine la direction de la troupe errante. On sait les sobriquets qu'il se donnent tous les quatre à l'instigation de Balzac, pour qui commence une vie merveilleuse. Dans les lettres qui évoqueront plus tard ces heureux moments, nous voyons bien que le romancier délivré de ses soucis, s'abandonne au plaisir du voyage en noble compagnie. Quelle joie de montrer à ses amies non seulement Paris, mais encore la Touraine, théâtre de tant de romans, Fontainebleau où frémissent les souvenirs de Napoléon ! Se promener ainsi à travers la France aux côtés d'une belle dame riche, quelle satisfaction de vanité pour l'écrivain toujours sensible aux choses extérieures ! Mme Hanska a dû profiter de son passage à Paris pour déposer entre les mains de Balzac — qui la fera fructifier — une somme d'argent assez importante, vraisemblablement destinée à la future installation du ménage. Nous pensons que ce *trésor-louloup* où Balzac puisera aux moments de gêne, apporte une grande sécurité à l'écrivain. Ses dettes lancinantes sont en partie éteintes, *la Comédie Humaine* en plein rapport. Jamais, dans sa vie courageuse et harcelée, le pauvre grand homme n'a connu pareil répit. Après avoir accompagné les *Saltimbanques* en Hollande et en Belgique, il les abandonne, à la fin d'août, à Bruxelles (où Georges Mniszech est venu les rejoindre), le cœur gros, avec la promesse de se retrouver bientôt : « Je fais des efforts inouïs pour réhabituer mon corps à mon lever et à mon coucher, écrit-il mélancoliquement, mais, surtout, à rester à une table, à écrire dix ou douze heures, après cette vie errante et animée, oisive et curieuse, voyageuse et amoureuse que

1. Bibliothèque Polonaise à Paris, manuscrit nº 322, lettre du 11 mai 1845.

http://rcin.org.pl

je viens de mener pendant quatre mois. C'est affreux, c'est un supplice ! Oh ! que l'envie d'être libre, de ne rien devoir, donne de force ! Oh ! que le désir de revoir une Ève donne de puissance ! Je viens de revoir encore ton cher minois de Vienne et de corriger les cinq feuilles [de *la Comédie Humaine*] une deuxième fois. Oh ! tu es bien belle, et le souvenir de nos deux mois te rend *irregardable* ! J'ai trop d'émotions [1] ! »

Pas d'incident au cours de ces randonnées, à part quelques petites gronderies que sa manie de collectionneur lui attire parfois. Par exemple, Éveline l'a empêché d'acheter une trop tentante armoire à Amsterdam, et il le regrette encore : c'était une occasion magnifique ! Mais cela n'empêche point la plus charmante cordialité de régner entre eux tous. Balzac aime Georges et Anna (Zéphyrine et Gringalet) de tout son cœur et tous le lui rendent bien. Un petit nuage cependant qu'il faut signaler. Les bons yeux de M^me^ Hanska, à Paris, n'ont pu s'empêcher de soupçonner, entre Balzac et M^me^ de Brugnol, une certaine intimité de mauvais aloi. Sans paraître trop s'en offusquer, elle met néanmoins le romancier en demeure d'évincer la trop envahissante Montagnarde. « La gouv[ernante] pleure comme une Magdeleine de cinquante ans, qu'elle paraît avoir. Elle est à vouloir entrer dans un couvent, où *elle n'ira jamais*. Mais je lui ai nettement dit qu'elle avait six mois pour chercher une position, que je l'aiderais pécuniairement. Tout cela, ni sèchement, ni affectueusement, mais positivement [2], écrit Balzac le 31 août 1845. » Et voilà comment la brave confidente du retour de Pétersbourg devient « la vieille Chouette » qui causera tant d'ennuis au romancier.

Une rapide échappée à Bade, avant le départ de M^me^ Hanska pour l'Italie, est pour lui une nouvelle source de bonheur. Il parlera longtemps de ces jours dorés, trop rapides, comme toujours, et qui laisseront dans sa mémoire une trace si brillante : « Bade est pour nous une semaine d'amour, sans une épine. Nous y avons vécu cœur à cœur ; mon loup a été d'une volupté d'âme et d'amour sans pareille ; je n'ai jamais été plus heureux, et c'est pour moi l'image de la vie que je *nous* veux. J'irais au bout de l'Ukraine, de Paris, à pied, te dire : « Tes trois lettres ont été dans l'absence ce que mon Ève était à Baden ; un de ces chefs-d'œuvre du cœur [3] ! »

1. *Lettres à l'Étrangère*, t. III, pp. 74-75, 3 septembre 1845.
2. *Ibid.*, p. 72, 31 août 1845.
3. *Ibid.*, pp. 116-117, 15 octobre 1845.

http://rcin.org.pl

En attendant de rejoindre, à Châlons, pour les accompagner en Italie, ses bien-aimés Saltimbanques, Balzac ressasse ses souvenirs inlassablement. Il envoie à Éveline d'ardentes lettres qui témoignent d'un amour violent et reconnaissant, dont les expressions n'avaient encore jamais été si passionnées : « J'ai eu hier au soir ta lettre... Et quelle lettre ! Je l'ai lue en allant tout doucement par des endroits solitaires. Ah ! être aimé ainsi, c'est à ne plus écrire une ligne et [à] rester couché aux pieds de son Ève [1] !.. » Et encore : « Oh ! louloup, l'amour, l'amour violent et durable nous tient collés l'un à l'autre. Tu es bien ma femme, mon rêve et la réalité. D'entre chaque ligne sort une image de nos chers plaisirs, de notre union, de cette perpétuelle cohérence des âmes, même dans nos petites disputes, qui a marqué ces quatre mois et qui ne cessera jamais !.. Ah ! voilà comme une Évelette écrit quand elle aime [2] ! » Qu'on nous pardonne ces citations et notre insistance, mais on a tant de fois nié et les sentiments sincères de Balzac et ceux de Mme Hanska ! Il y a des accents qui ne trompent pas. Qu'Éveline n'ait pas rendu Balzac heureux, qui oserait le soutenir après la lecture de tels passages ?

Le voyage en Italie, par Lyon et Toulon, s'effectua dans les mêmes conditions de bonne humeur et d'entrain. Balzac en garda un souvenir ébloui. Lorsqu'il eut encore une fois abandonné ses compagnons et qu'il fut rentré dans le grand désert parisien, cette nouvelle vie qu'il fallait reprendre lui sembla amère et insupportable. Le 11 décembre, pressé par ses souvenirs, il s'amusa à faire défiler dans son esprit les villes où ils s'étaient aimés. Voici cette belle lettre d'amour : « Il y a pour moi, mon chéri *louloup*, vingt-trois villes qui sont sacrées et que voici : Neuchâtel, Genève, Vienne, Pétersbourg, Dresde, Cannstadt, Carlsruhe, Strasbourg, Passy, Fontainebleau, Orléans, Bourges, Tours, Blois, Paris, Rotterdam, La Haye, Anvers, Bruxelles, Baden, Lyon, Toulon, Naples. Je ne sais pas ce qu'elles sont pour vous; mais pour moi c'est, quand l'un de ces noms vient dans ma pensée, comme si un Chopin touchait une touche de piano ; le marteau réveille des sons qui vibrent dans mon âme, et il s'éveille tout un long poème. Neuchâtel, c'est comme un lys blanc, pur, plein d'odeurs pénétrantes ; la jeunesse, la fraîcheur, l'éclat, l'espoir, le bonheur entrevu. Genève, c'est une ardeur de rêve, c'est le rêve où il y a la vie offerte pour un regard,

1. *Lettres à l'Étrangère*, t. III, p. 86, 7 septembre 1845.
2. *Ibid.*, p. 88, 7 septembre 1845.

http://rcin.org.pl

pour... oh ! mon Dieu, j'aurais péri avec délices, pour te baiser la main! Et quelle soirée ! Quelle jeunesse ! Je ne sais pas comment tu n'as pas gardé cette soie inondée, comme moi j'ai gardé l'étoffe qui a balayé les moutons, à une certaine place du plancher, que je verrais en mourant !.. Genève, c'est notre midi; c'est la moisson dorée! Vienne, c'est le deuil dans le bonheur. Je suis venu, sûr de ne pas avoir autre chose que de la tristesse ; Vienne, c'est mon dévouement le plus pur. Et Pétersbourg ? Le salon bleu de la Néva ! C'est la première initiation de mon m[inou], c'est sa première éducation. Quelle union de deux mois, sans une note fausse, si ce n'est la querelle du chapeau et celle à propos de la dépense d'une cuisinière. C'est le premier moment de nos causeries libres; c'est l'aurore du mariage de nos âmes et les défiances de mon aimé *loup* me rendent ces souvenirs délicieux, car je sais qu'elle y reviendra pour y puiser des raisons d'aimer mieux, en voyant comme elle s'est trompée, en mal, sur son pauvre Noré. Dresde, c'est la faim et la soif, c'est la misère dans le bonheur, c'est un pauvre se jetant sur un riche festin de riche. Cannstadt, c'est toutes les friandises d'un dessert, c'est le gourmet essayant, sans le pouvoir, de s'habituer à la gastronomie. Carlsruhe, c'est l'aumône faite à un pauvre. Mais Strasbourg, oh ! c'est déjà l'amour savant, une richesse de Louis XIV ; c'est la certitude d'un mutuel bonheur. Et Passy, Fontainebleau ! C'est le génie de Beethoven ; c'est le sublime ! Orléans, Bourges, Tours et Blois sont des *concertos*, des symphonies bien aimées, chacune avec sa nature plus ou moins riante, mais où la souffrance d'un *loup* jette des notes graves. Paris, Rotterdam, La Haye, Anvers sont des fleurs d'automne. Mais Bruxelles est digne de Cannstadt et de nous. C'est le triomphe de deux tendresses uniques. J'y songe souvent et je nous crois inépuisables. Baden a été le point culminant ; c'est une entente éternelle. Il y a eu là toute cette ardeur de Genève, de cette soirée où je t'ai revue, et tous les désirs amassés de deux cœurs qui s'adoraient. Mais Lyon, oh ! Lyon, m'a montré mon amour surpassé par une grâce, une tendresse, une perfection de caresses et une douceur d'amour, qui, pour moi, font de Lyon un de ces *schiboleth*, particuliers dans la vie de l'homme, et qui, prononcés, sont comme le mot sacré avec lequel on s'ouvre le ciel ! Toulon est fille de Lyon et toutes ces richesses ont été couronnées par les joies de Naples, dignes de ce ciel, de cette nature, de ces deux *loups* [1]. »

1. *Lettres à l'Étrangère*, t. III, pp. 148-150, 12 décembre 1845.

http://rcin.org.pl

Balzac éprouve après ces mois de bonheur, une difficulté inouïe à se remettre au travail. La nécessité ne l'y pousse plus avec la férocité d'autrefois. Enfin le voilà qui respire à peu près librement. Ce bonheur dont il a tant parlé, il le tient entre ses mains avec une émotion et un étonnement ravis: il ne veut plus le lâcher, le temps qu'il passe loin d'Éveline lui semble volé au paradis : « Je vous aime avec une fureur qui n'a pas d'expression; je reste stupide et je ne sais pas ce qui peut m'arriver si je ne me jette pas dans le travail, à corps perdu... Je n'avais jamais aimé, jamais ! J'étais un enfant à Neu[châtel], à Gen[ève]. J'étais si heureux d'aimer, d'être aimé, d'avoir une jeune et belle femme, que ce plaisir, ce bonheur enivrant, m'égayait l'âme dans l'absence ; et j'avais des nécessités cruelles. Il fallait écrire, inventer, trouver le pain du lendemain la veille ! Mais aujourd'hui, j'ai peur d'être trop vieux pour le bonheur. Je n'ai plus de nécessités si flagrantes, et j'ai trouvé toutes les délices réunies, j'y ai goûté ! Je suis comme un homme chassé du paradis. J'y veux rentrer à tout prix [1]. »

Nous pourrions citer des lettres et des lettres sur le même ton d'adoration ardente, de reconnaissance attendrie. Si le troisième volume des *Lettres*, est moins intéressant au point de vue des idées de Balzac (le romancier peut maintenant s'épancher, autrement que par lettres, en longues causeries sur son œuvre), il est tout à fait révélateur au point de vue de ses sentiments. Une occupation bien agréable pour Balzac vient apporter un dérivatif au chagrin qu'il éprouve de la séparation avec Éveline. Il faut chercher un endroit convenable pour installer le « nid ». De la maison Salluon à celle de la Route du Ranelagh, sans oublier les terrains de Monceau (dont Balzac a si bien pressenti la rapide valorisation), notre imaginatif et impétueux grand homme se promène, la tête chargée de projets et de combinaisons. Dans ses lettres à Mme Hanska, il crayonne des plans, imagine avec amour la place des bibelots collectionnés avec passion et finit presque par entraîner son amie et les « enfants » dans cette ardeur « bric à braqueuse ». Georges Mniszech se révèle un très bon connaisseur de tableaux, et Balzac en est aux anges. Là encore, il faut mettre à l'actif d'Éveline ces plaisirs procurés à Balzac et que les douces réprimandes (qu'elle ne peut s'empêcher de faire parfois) rendent plus précieux. Les « meubles florentins », le tableau de Greuze, bien d'autres objets

1. *Lettres à l'Étrangère*, t. III, pp. 162-163. 20 décembre 1845.

http://rcin.org.pl

dont l'hôtel Beaujon sera plus tard le dépositaire, apportent à Balzac une joie enfantine.

Bien des petites épines, cependant, viennent encore griffer Balzac. L'insupportable gouvernante (« celle qui vous fait tant souffrir », dit-il à Éveline) ne veut s'en aller que moyennant une forte somme. Balzac lui doit d'ailleurs la somme assez rondelette de 7.500 francs. Pour se débarrasser d'elle, Balzac lui propose tour à tour un bureau de tabac et un époux, sous l'aspect du sculpteur Elschoecht. Mais la rusée « Montagnarde » prend son temps et jouit visiblement du tourment qu'elle inflige à Balzac. Cet épisode tragi-comique de sa vie domestique nous émeut, quand nous voyons le pauvre écrivain empêtré dans ces liens qu'il a lui-même noués, et montrant une fois de plus les dangers, pour un homme de lettres, d'une servante-maîtresse solidement installée au foyer. Mme de Brugnol, qui se juge lésée dans ses droits, ne manque pas de se plaindre à la mère de Balzac, toujours prête a accueillir de nouveaux griefs contre son fils. Elle réussit à liguer toute la famille de Balzac contre lui, ce qui a pour effet de le rejeter d'autant plus violemment vers Mme Hanska. Balzac est trop près du but pour ne pas craindre mille complicités domestiques qui renverseraient son bonheur. Quand Éveline, qui lui recommande sur leurs relations une discrétion absolue, se fait l'écho de son hostile famille et lui envoie le récit des perfides racontars où le Dr Koreff se trouve mêlé, — elle est alors à Dresde et respire à nouveau cette atmosphère déprimante — le romancier, désespéré d'être pris à faux pour un indiscret, court tout Paris à pied dans la neige.

Il est vrai que sous le coup de son exaspération, il n'a pas lu la lettre en entier, mais il n'en a pas moins plus soif que jamais du « chez soi » tant attendu, tant désiré ! Et comme cet infâme Dresde le fait encore souffrir pendant tout le séjour d'Éveline, que d'autre part il craint les indiscrétions venant de Paris, il ne peut s'empêcher de gémir :« J'espère, cher trésor, que rien de ce qui viendra de cette femme [1] et de ma mère n'aura jamais créance sur toi. Je suis forcé de te dire cela, en voyant dans ta lettre que tu me bats encore avec les calomnies de cette femme. D'ailleurs, mon parti, si tu me quittais, si tu m'abandonnais, si tu ne voulais pas de moi, est pris. C'est pour cela que j'ai essayé le hachich. On se rend imbécile en

1. Mme de Brugnol.

http://rcin.org.pl

deux ans, et l'on reste sans rien savoir des plaisirs ni des peines de la vie si l'on ne meurt pas [1]. »

Un nouveau voyage en Italie allait panser toutes ces blessures et procurer à Balzac de nouveaux et exaltants souvenirs. Il passa les fêtes de Pâques à Rome avec la troupe au complet, et il est probable que ses amis le reconduisirent par la Suisse, car Balzac parle de Soleure, dans ses lettres, avec cet enthousiasme amoureux dont nous avons entendu l'écho à propos des vingt-trois villes, témoins de son bonheur.

Bientôt l'annonce d'un grand événement vient bouleverser Balzac jusqu'au fond dans sa solitude parisienne : Éveline, sa chère femme, va être mère. Balzac frémit de la joie la plus vive. Il retrouve son courage, toute sa force de conception. Jamais encore son amie ne lui a donné tant de motifs d'exaltation : « Te parler de *mes* et de *nos* affaires, c'est te faire, je le sais, un immense plaisir. Mais, ce que je puis te dire, c'est que, depuis vingt-quatre heures, je me sens une activité dévorante, et que je mènerai de front, une littérature, mes affaires, nos affaires et le déménagement ! J'eusse été comme cela, *sans mon espoir*; mais il me semble aussi que j'ai de la vie, du courage et du bonheur pour trois dans le cœur, dans les veines, et dans la tête [2] ! » On devine bien que cette « irrévocabilité » dans leur amour va précipiter le mariage tant attendu par le romancier. En même temps que le grand bonheur d'être père, la certitude d'atteindre enfin le but l'envahit. Il songe un instant à cacher leur vie future dans un château de Touraine : « Te souviens-tu de Montcontour, ce joli petit château à deux tourelles qui se mire dans la Loire » ? écrit-il, évoquant ainsi tout le paysage du *Lys*. Mais à peine revenu de Tours, en juin 1846, il reçoit une lettre d'Éveline qui lui annonce la mort du père de Georges Mniszech. Ce nouvel événement ne peut qu'avancer les affaires. Balzac écrira à Georges le 5 juillet, une belle lettre où il lui conseillera paternellement de ne pas attendre pour se créer un foyer. Mais à M^me^ Hanska il adresse dès l'instant les lignes suivantes : « Oh ! mon *loup*, comme tu as bien agi ! Oui, marie promptement Georges et Anna et qu'ils aillent tous les deux à Wisnovitz [3] pour terminer les affaires de Georges. Tu les y rejoindras.

1. *Lettres à l'Étrangère*, t. III, p. 185, 6 janvier 1846.
2. *Ibid.*, pp. 238-239, 2 juin 1846.
3. Domaine ancestral des Mniszech et propriété de l'aîné de la famille, le comte André.

http://rcin.org.pl

Nous nous marierons en juillet, et le plus tôt possible. Cette mort m'a fait penser que la mort nous atteint tous, et s'il m'arrivait quelque accident, quel malheur serait le tien, dans *cette situation*. J'ai hâte de nous mettre dans l'état légal. Je suis devenu si égoïste (comme tu le veux), que je n'ai pensé qu'à nous *trois* en lisant ta lettre. Enfin, dans la situation où est Anna, elle concevra plus tard parfaitement que nous nous aimions, et que tu te maries avec celui que tu aimes depuis si longtemps, ce qu'elle n'aurait pas compris il y a deux ans, et même un an. Tu donnes tout à tes enfants ; ils ne peuvent pas trouver mauvais que tu sois heureuse et que nous ayons un enfant. Néanmoins, sois prudente ; fais bien tes affaires. La mort du père de Georges est, comme tu l'as jugé, une raison d'avancer le mariage d'A[nna] et de G[eorges]. Presse-le ; fais-lui demander les papiers. Dis-moi surtout à quelle distance vous êtes de Forbach. Forbach est à vingt et une ou vingt-deux heures de Paris ; douze heures de moins que Strasbourg. Je puis avoir bien des facilités à Metz. Peut-être y ferions-nous nos affaires bien secrètement, car j'ai dans ma manche le procureur du roi, et le préfet [1]... »

Comme on le voit, Balzac et Éveline désiraient se marier secrètement, aussitôt après les deux enfants. Il faut faire vite, car Mme Hanska craint la clairvoyance de Georges. D'autre part, ce mariage secret présente quelques difficultés : Mme Hanska n'a pas en main tous ses papiers. C'est pour cela que Balzac cherche un officier de l'administration assez complaisant pour aider à la consécration de leur union sans tergiverser.

Mais en même temps qu'il s'occupe de toutes ces questions épineuses, Balzac redouble d'activité créatrice (songeons que cet admirable ouvrage, *la Cousine Bette*, se prépare dans le même moment). Une tendresse débordante pour la mère et l'enfant qui va naître soulève Balzac, qui ne s'est jamais senti vivre avec tant d'intensité : « Sois tranquille pour le reste de ta vie ; la mère sera toujours préférée à l'enfant, assure-t-il avec gentillesse, quoique l'enfant sera idolâtré. Je me sens une vie nouvelle dans les veines. Tu ne peux pas te figurer mon activité [2]. » Le règlement des dettes va du même train, tant Balzac désire une situation nette avant le mariage. Mais cela ne va pas tout seul, loin de là. Des difficultés s'élèvent du côté de sa mère. Enfin, le 24 juin, Balzac peut écrire :

1. *Lettres à l'Étrangère*, t. III, pp. 248-249, 13 juin 1846.
2. *Ibid.*, p. 251, 13 juin 1846.

http://rcin.org.pl

« Il ne me restera plus que [1] Mme Del[annoy], Dab[lin] et M. Nacq[uart], plus quelques petites choses qui représentent trois mille francs [2]. » On sent que ce terrible collier qui a serré le cou du romancier si longtemps, commence à se distendre. Écoutons ces soupirs de soulagement, inconnus jusqu'alors : « Je t'avoue que voici la première fois que je commence à respirer, à me sentir à l'aise. Ma victorieuse plume m'aura sauvé et nous aurons un petit capital [3]. »

Le mariage des enfants et de la mère remet sur le tapis la question des biens de Mme Hanska. Balzac consent de grand cœur à ce qu'elle abandonne au petit ménage Gringalet ses immenses possessions. Il lui recommande seulement de ne pas exagérer ses scrupules maternels : « Je suis loin de te dire : « Dissipe ; ne prends pas garde ; Anna est riche ! » Non. Je conçois et je partage ton orgueil de mère, et j'aime, tu le sais, ton Anna. Laisse-lui ces cent mille roubles, si tu peux. Mais tu n'en laisserais que quatre-vingts en en prenant vingt mille pour le trousseau, que ce serait la même chose. Ne fais aucun tour de force pour laisser intacts ces cent mille. Laisse-les si tu peux ; ce serait bien. Mais ne mets pas des rides sur ton beau front pour y arriver. Je suis bien heureux de me trouver dans une position à pouvoir te parler ainsi. J'ai la tranquillité devant moi, la certitude de pouvoir te donner par moi-même l'aisance et la bonne petite existence que tu veux. Quand naîtra V[ictor-Honoré], le père n'aura plus de dettes ; il aura un toit à lui et la fortune devant lui, car, pendant six ans encore, il faudra des feuilletons, et je gagnerai quarante à cinquante mille francs par an [4]. »

D'autre part, la situation de Mme Hanska devient de plus en plus compliquée et difficile : « Tout ce que tu me dis sur ta santé m'a navré. C'est un bien grand malheur que de n'avoir pas marié G[eorges] et A[nna] l'hiver dernier à Naples. Tu serais auprès de moi, pour ce temps où tu as tant besoin de calme, de ton *loup* et d'une absence totale d'affaires. Je devine bien ta position ; elle est cruelle à cause du besoin de dissimulation constant. Je suis tellement initié par le cœur et par la pensée à ta position, que j'en suis plus occupé, plus malade que de toutes mes tracasseries, car tu es mon unique pensée, tu le sais bien [5]. » Et

1. Comme créanciers.
2. *Lettres à l'Étrangère*, t. III, p. 272, 24 juin 1846.
3. *Ibid.*, p. 272.
4. *Ibid.*, pp. 355-356, 5 août 1846.
5. *Ibid.*, p. 323, 18 juillet 1846.

http://rcin.org.pl

ces phrases encore adressées à l'« Ève », le 1er août : « Je sens dans quel traquenard nous sommes. Il faut marier tes enfants. Quel œil que celui de Georges ! Je ne vis pas. Je voudrais être au lendemain de notre mariage et du sien [1]. »

C'est dans ces préoccupations et ces tourments qu'ils se revoient en Allemagne à la fin du mois d'août. Balzac avait préparé sa venue en ces termes : « Je ne peux plus rester ici. Il faut que je te voye cinq à six jours. Je sens venir le dégoût de tout, qui est le spleen de l'amour. Je ne ferai plus rien que marié, tenant une chère femme dans cette maison que je convoite, et la sachant près de moi pour toujours [2]. » Ils combinent ensemble leurs dispositions pour le mariage, décidé une bonne fois. Balzac, de retour à Paris, après cette courte absence, s'occupe des démarches avec activité : le fils du Dr Nacquart servira de témoin pour le mariage civil. Le romancier s'est assuré la discrétion du procureur du roi à Metz, M. Delacroix : « Tu comprends, explique-t-il à la pauvre femme inquiète et déchirée, que je t'ai présentée comme étant mariée, mais par un mariage nul, fait par un prêtre complaisant, et c'est à cause de cela que mes deux amis de Metz trouvent le mariage religieux inutile, car il faut sauver ta réputation, et j'ai pris tous les torts de mon côté, à cause de la grossesse, et j'ai dit à M. D[elacroix] (le Procureur du Roi), que je mourrais de chagrin de voir mon fils reconnu dans un acte de mariage, et que cela te tuerait. Ça a été l'argument décisif [3]. »

Ces citations que nous empruntons au quatrième volume inédit, nous peignent bien l'état d'esprit de Balzac en cette période à la fois si heureuse et si troublée. Peut-on lire sans émotion le tableau familial que trace Balzac, alors dans tout l'enivrement de ses espérances : « Si le mariage d'A[nna] est retardé, ce que personne de vous ne souhaite, il ne peut pas l'être de plus de cinq jours ; cela nous mènerait au 1er décembre. Mais les quinze jours que tu passeras dans un hôtel seront employés à notre mariage. Cette fois-ci je ne te verrai encore que dix jours ; mais ce sera la dernière séparation. Nous aurons à nous sept à huit mois de vie conjugale, et tu iras pour la dernière fois sans moi faire ton voyage en U[kraine], car, après notre réunion en septembre 1847, rien que la mort ne pourra nous séparer. Encore, pendant ton voyage d'U[kraine], t'accom-

1. *Lettres à l'Étrangère*, t. III, p. 344.
2. *Ibid.*, p. 347, 2 août 1846.
3. *Ibid.*, 17 septembre 1846.

http://rcin.org.pl

pagnerai-je jusqu'à la dernière limite possible, et je t'y attendrai, soignant mon Victor-[Honoré], et le nourrissant avec du bon lait de vache [1] ! »

Ce « voyage d'Ukraine » avait aux yeux de Mme Hanska une telle importance qu'elle ne consentait à venir habiter Paris — nous le voyons par la lettre suivante — qu'après l'avoir accompli. Balzac s'en désolait et réclamait au moins l'enfant pour passer l'hiver sans désespoir. Puis, de nouveaux obstacles se présentaient : l'impossibilité de tenir le mariage secret pendant quinze mois, etc... M. Germeau, le préfet de la Moselle, était venu en informer Balzac : « Après des consultations faites avec une conscience, un dévouement absolu, l'avis est que, dans les dangers de fortune signalés, il fallait s'en tenir à un projet sans aucun péril, celui de nous marier à ton retour [d'Ukraine], à la fin de l'année prochaine, au risque de reconnaître V[ictor-Honoré] dans l'acte de mariage [2]. »

Balzac assista à Wiesbaden au mariage des enfants de son amie, lequel eut lieu le 13 octobre 1846. On a trop parlé de ce mariage pour que nous le racontions en détail. *Le Moniteur*, inspiré sans doute par Balzac, publia un entrefilet flatteur dans la chronique mondaine. La famille d'Éveline n'assista pas à la bénédiction nuptiale. Balzac avait déjà remarqué à ce propos : « Les deux tantes d'Annette à Paris, quand elle se marie à Wiesbaden, c'est témoigner bien peu d'affection pour leur nièce, surtout ta sœur Caroline, qui court avec une vieille folle. Il ne faut guère aimer sa famille [3]. » Le romancier retourne seul à Paris, mais il sait qu'avant peu Éveline viendra habiter près de lui quelques mois, pour mettre au monde son enfant. Les trois ou quatre jours passés avec la chère troupe aimée lui ont « rafraîchi » l'âme et la cervelle ». Et puis, la maison est achetée, il n'y a plus qu'à arranger le « nid Beaujon » ; malgré le retard apporté à la réalisation de son plus cher désir, Balzac ne perd pas courage.

1. *Lettres à l'Etrangère*, 30 septembre 1846.
2. *Ibid.*, 6 octobre 1846.
3. *Ibid.*, 19 septembre 1846.

http://rcin.org.pl

Chapitre XI.

La Cousine Bette.

Considérations générales. — Part qui est due à Mme Hanska dans ce nouveau roman : Adeline Hulot, nouvelle transposition d'Éveline. — La « tante Rosalie », prototype de la cousine Bette. — Comment Aline, sœur de Mme Hanska, contribue elle aussi à caractériser Bette. — Ce que Balzac a pris à sa mère pour peindre son héroïne. — Le rôle du destin joué par les Polonais dans l'œuvre de Balzac : Adam de Wierzchownia, Steinbock. — Steinbock : ses caractéristiques polonaises. Les procédés simplificateurs de Balzac. L'inconsistance de Steinbock, sa versatilité, son charme. Comment le fait qu'il soit Polonais ajoute à sa « crédibilité ». Son goût du risque. La perfection de son portrait.

En octobre, novembre et décembre de cette année 1846 si chargée d'événements et d'émotions pour Balzac, *la Cousine Bette* parut dans *le Constitutionnel*.

Ce long roman nous semble l'un des plus beaux qui soient sortis du cerveau de Balzac. Jamais l'écrivain n'était parvenu à mettre sur pied un tableau aussi complet de la société, avec une pareille maîtrise, une pareille fermeté dans le dessin. Dès les premières lignes, nous sommes conquis et entraînés : nous voyons le drame se nouer avec une simplicité tragique. Les protagonistes sont à leur place, présentés chacun avec une science mesurée, un relief qui nous arrachent un cri d'admiration. Qu'on songe seulement à l'arrivée de Crevel chez le baron Hulot. Ce bourgeois de Louis-Philippe, partisan de la paix à tout prix, n'est-il pas silhouetté de prime abord d'une telle manière que nous le reconnaîtrons toujours ? Ce qui nous frappe aussi dans la composition de cette œuvre géniale, c'est son déroulement chronologique, où l'action se précipite avec l'inéluctable de la fatalité. Pas de retour en arrière, pas de chevauchement d'un temps sur l'autre, si fréquents chez Balzac. Tous les personnages semblent glisser à la suite de Hulot, sur la pente où les entraînent leurs passions. Cette atroce et véridique peinture s'apparente aux tragédies antiques.

Nous avons vu éclore un chef-d'œuvre quelques mois après la première rencontre de Balzac et de l'Étrangère. Dans *Eugénie*

http://rcin.org.pl

Grandet, nous nous sommes plu à rechercher les traces de la femme aimée. Voici un autre ouvrage aussi parfait, mais de plus vaste envergure. Balzac l'écrit à l'apogée de sa puissance créatrice, au moment où il éprouve les plus vives jouissances amoureuses. N'insistons pas sur ce rapprochement, mais il a sa valeur. Combien de fois n'a-t-on pas dit qu'Éveline avait été le plus grand obstacle à la production de Balzac ? Or, à l'heure où les soucis d'argent se font moins pressants, où Balzac goûte les délices d'être bientôt père, *la Cousine Bette* paraît. Si l'on songe en quelles conditions la dernière partie de l'œuvre est écrite, on reste émerveillé : « Ma femme et mon Vict[or-Honoré] me donnent un courage surhumain; tu en seras convaincue quand tu sauras que, depuis mon retour de Wiesbaden, tout ce que tu liras de *la Cousine Bette*, depuis le célèbre chapitre : *Bilan de madame Marneffe*, qui a eu un succès prodigieux... tout cela, mon ange, ces vingt chapitres, ont été écrits *currente calama*, faits la veille pour le lendemain, sans épreuves [1]. »

Rendons tout de suite à Éveline la part qui lui est due : « Il y a dans *la Cousine Bette* bien des lignes dictées par toi. Les reconnaîtras-tu ? Oui ; ton cœur battra ; tu te diras : « Ceci a été écrit pour moi. Je suis ce qu'il démontre être, la rareté féminine : le dévouement, la piété, la vertu et le plaisir, le divin plaisir », lui écrit-il le 17 novembre. Et peu après : « Oh ! tu dois plonger ton cher petit nez aujourd'hui dans des colonnes de *la Cousine Bette*, et palpiter à certaines phrases sur les femmes qui réunissent tout, « l'âme et la chair, le plaisir et l'amour, et à certaines autres sur la constance [2]. » Nous voyons dans ces paroles une confirmation de ce que nous avons toujours avancé : pourpeindre l'héroïne sympathique de ses romans, Balzac emprunte à son amie les plus beaux traits physiques et moraux. M^me^ Hulot, blonde comme Bianca Capella, souple comme la Vénus de Jean Goujon, est une nouvelle transposition d'Éveline. Elle conserve, malgré les chagrins et les soucis qui accablent ses quarante-cinq ans, toute la beauté à peine voilée de sa jeunesse. Balzac lui donne un nom qui a presque la même consonance que celuide son amie : Adeline.

Cette reconnaissance dûment établie, nous nous occuperons du personnage qui donne son nom à l'œuvre et au sujet duquel Balzac dit à Éveline : « C'est un composé de ma mère, de madame Valmore et de la tante Rosalie ».

1. *Lettres à l'Étrangère*, 20 novembre 1846.
2. *Ibid.*, 20 novembre 1846.

http://rcin.org.pl

A vrai dire, il nous est difficile d'établir quels traits particuliers le romancier a pu emprunter à cette femme que la vie a si cruellement éprouvée, pour les donner à Bette. Les mémorialistes qui nous ont le mieux renseignée sur Rosalie Rzewuska: Kozmian, Mme Jezierska et Mme Du Montet — cette dernière si peu indulgente pour elle cependant — ne nous livrent point sur son caractère des détails que nous pourrions « accrocher » sur la figure de la paysanne lorraine. Cette Rzewuska railleuse, spirituelle et dédaigneuse, assez froide (Mme Du Montet raconte [1] que dans le roman *Hedvige* — qu'elle avait composé — elle ne parvenait pas à animer ses personnages), nous semble bien éloignée du tempérament de Bette, âme de soufre et de feu. Balzac l'a sans doute vue à travers son animosité. Il l'a sans cesse rencontrée sur son chemin, brouillant ses cartes à plaisir, démon soufflant à l'oreille d'Éveline mille « calomnies », souvent trop vraies pour ne pas irriter profondément l'écrivain. Balzac a grossi l'hostilité constante de la tante Rosalie, assez explicable, si l'on se place de l'autre côté de la barricade. Il s'en est sans doute servi pour peindre le désespoir et la haine qui ravagent le cœur de Bette à l'annonce du mariage de son Polonais. Peut-être a-t-il mis à profit également quelque récit de Mme Hanska, quelque trait qu'elle lui a fourni et que nous ignorons. Éveline semble avoir pour sa tante un affectueux respect, elle l'écoute avec complaisance, mais que ne peut donc pas dire à un homme qu'elle aime, une femme sur une autre femme ?

Un petit détail que nous relevons dans la quatrième partie de *Lettres* nous apprend que la sœur de Mme Hanska, Aline, contribue, elle aussi, bien involontairement à la création de Bette. On se rappelle que cette odieuse vieille fille se montra, toute petite, jalouse de sa cousine Adeline, et qu'elle voulut un jour lui arracher le nez. Or, voici ce qu'écrit Balzac à propos d'une visite d'Aline, rue Fortunée : « Elle a dit un mot digne de la *cousine Bette*. Elle était abasourdie et furieuse de l'idée que ce *palais* [2], selon son expression où, dit-on, tout, jusqu'au clou le plus vulgaire, exprime que tout est arrangé pour une femme adorée, serait à celle dont le nez était assommé à coups de poing jadis. — « Qu'est-ce que Wierzchow[nia], a-t-elle dit, auprès de cette délicieuse demeure ? Je n'ai rien vu de pareil nulle part. Wierzchow-

1. *Souvenirs.*
2. L'hôtel Beaujon.

http://rcin.org.pl

nia, M. de B[alzac], est le comble du mauvais goût, car c'est par là que péchait mon défunt cher beau-frère ». « Non, chère, commente Balzac, je n'ai pas pu retenir un immense éclat de rire de cette vengeance posthume, car j'ai compris tout, à la rage de cette observation. Cet homme, qui avait préféré È[ve] à A[line], pouvait-il avoir du goût en quelque chose [1] ? »

N'avons-nous pas ici malicieusement ressuscité une des « clefs » de Bette et l'origine dans le réel de sa rivalité avec Adeline ?

S'il nous est malaisé d'établir des rapports entre Mme Rosalie et Bette, le travail devient plus facile lorsqu'il s'agit de la mère du romancier. Nous avons déjà eu maintes fois l'occasion de parler des sentiments de l'écrivain à l'égard de Mme Balzac. Dès qu'il a parlé à Éveline à cœur ouvert, il s'est épanché : « Ma mère est plus atroce qu'elle ne l'a jamais été pour moi dans la vie, et me ferait perdre la tête, si je ne l'avais pas si fortement organisée », écrivait-il le 20 avril 1842, sans se rendre compte que de telles plaintes risquaient d'effaroucher son amie, à l'idée d'entrer dans une pareille famille. Plus tard, Balzac fera sur son enfance et sa jeunesse des confidences terribles. Faisons tout de suite quelques réserves. Balzac emporté par son tempérament imaginatif et son besoin de grossissement, exagère un peu sans doute : « Aussitôt que j'ai été mis au monde, j'ai été envoyé en nourrice chez un gendarme, et j'y suis resté jusqu'à l'âge de quatre ans. De quatre ans à six ans j'étais en demi-pension et à six ans et demi, j'ai été envoyé, à Vendôme. J'y suis resté jusqu'à quatorze ans, en 1813, n'ayant vu que deux fois ma mère. De quatre ans à six ans, je la voyais les dimanches. Enfin, un jour, une bonne nous a perdus, ma sœur Laure et moi ! Quand elle m'a pris chez elle, elle m'a rendu la vie si dure qu'à dix-huit ans, en 1817, je quittais la maison paternelle et j'étais dans un grenier, rue Lesdiguières, y menant la vie que j'ai décrite dans *la Peau de chagrin*. J'ai donc été, moi et Laurence, l'objet de sa haine. Elle a tué Laurence, mais moi je vis, et elle a vu mon adoration pour elle se changer en crainte, la crainte en indifférence ; et aujourd'hui, elle en est arrivée à me calomnier. Je suis plus fort que la calomnie. Elle veut me donner des torts apparents. Elle a dit cent fois à ma sœur hier : « *Tu verras que ton frère ne viendra pas me rendre ses devoirs.* » Son accueil haineux est venu de ce que j'ai trompé ses prévisions » [2].

1. *Lettres à l'Étrangère*, 14 juillet 1847.
2. *Ibid.*, t. III, p. 176, 2 janvier 1846.

http://rcin.org.pl

La tyrannie qu'exerce Bette sur le Polonais qu'elle tient à sa merci, ressemble donc fort à celle que la mère de Balzac fit toute sa vie peser sur son fils. Sans doute, comme Mlle Fischer à Steinbock, lui rendit-elle de nombreux services, mais elle les lui fit payer fort cher. Lorsque Balzac, habitant alors rue Cassini, se rendait en Touraine, elle recevait les éditeurs, traitait pour lui, s'occupait de ses affaires, avec ce sens des affaires, cette promptitude et cette rapidité qui caractérisent Bette. Elle lui prêta cet argent que Balzac ne put lui rendre entièrement, mais qui fut cause entre eux de tant de tiraillements et de criailleries. Ne retrouvons-nous pas la griffe de Bette, qui fait protester ses créances, sans oublier les intérêts largement comptés, dans les phrases hachées que Balzac envoie à Éveline, quand il prend la résolution de tout liquider : « Les affaires avec ma mère prennent des proportions tragiques. C'est si épouvantable que je ne veux pas t'en dire un mot, si ce n'est: c'est fini. Seulement sache que je suis à la torture. Elle avait fait, comme Buisson, un mémoire de cinquante-sept mille francs, avec les intérêts. Elle arrive à trente mille; et moi je ne veux donner et ne donnerai que vingt mille francs. Cette lutte me déchire à plein cœur [1]... »

Coïncidence troublante ! Quelques lignes plus haut Balzac annonce: « J'ai tout à inventer pour *la Cousine Bette.* » S'il est nécessaire au créateur de trouver dans la vie, au moment même où il écrit son œuvre, le spectacle de ce qu'il y met, Balzac est donc servi à souhait.

Mais le caractère de Bette s'explique suffisamment par lui-même, sans que nous ayons à rechercher ses antécédents dans la réalité. Admettons une fois pour toutes que cette parente pauvre accuse le goût d'indépendance farouche, le besoin de domination, l'incompréhension de l'art et de ses exigences, l'incoercible jalousie que nous voyons chez la mère de Balzac, et examinons quelles circonstances ont permis à ce « monstre » de la cité balzacienne d'exercer tout son pouvoir.

Nous savons quelle importance Balzac attache à l'occasion, aux faits extérieurs qui viennent, comme un ressort, déclencher l'action des manies ou des vices jusqu'alors comprimés. Remarquons que, par deux fois, dans l'œuvre de Balzac des Polonais jouent ainsi le rôle du Destin, symbolisent la Fatalité ! La présence

1. *Lettres à l'Étrangère*, t. III, p. 263, 20 juin 1846.

http://rcin.org.pl

d'Adam de Wierzchownia sous le toit de Balthazar Claës décide de toute la vie de celui-ci et provoque toute une série de faits désastreux et disproportionnés, semble-t-il, avec leur cause. De même pour le Polonais Steinbock. La découverte que Bette fait un soir de cet exilé, poussé au suicide par la misère, lui donne la première occasion qu'elle ait trouvée dans sa vie d'exercer sa tyrannie, une tyrannie qui prend tour à tour l'aspect de l'amour le plus farouche et de la haine la plus perfide. Or, Balzac n'a point choisi au hasard l'être qui va provoquer l'irruption des passions contenues de Bette. Il a pris pour cela un de ces êtres bien déracinés, bien séparés de leurs conditions de vie habituelle, dont nous avons déjà parlé à propos de *la Fausse Maîtresse*. Il a fait le vide autour de Steinbock pour donner à l'expérience « un caractère plus absolu ». « N'ayant plus de parents, ma mort n'intéresse personne, fait-il dire au jeune homme. Je prie mes compatriotes de ne pas accuser le gouvernement français. Je ne me suis pas fait connaître comme réfugié, je n'ai rien demandé, je n'ai rencontré aucun exilé, personne ne sait à Paris que j'existe [1]. »

M. Topass reconnaît dans son étude que « Steinbock est exposé dans la pleine complexité d'un caractère nuancé et fuyant... Steinbock est très représentatif, sinon du Polonais, tout au moins d'un certain type très fréquent en Pologne [2]. » Nous ferons volontiers nôtre cette appréciation, en ajoutant que depuis le jour où Balzac présenta sous un aspect byronien, au seuil de *la Recherche de l'Absolu*, le Polonais Adam de Wierzchownia, il a pénétré bien avant dans la connaissance des Polonais. Cela se voit aux aphorismes que l'écrivain lance tout le long de son livre avec une assurance un peu fanfaronne et qui sent peut-être un peu trop la simplification arbitraire. Mais cette synthèse à outrance, si elle frise parfois la caricature, n'est-elle pas nécessaire au romancier ? Pour expliquer la conduite de Steinbock qui se laisse conduire sans résistance chez M^me^ Marneffe et qui, arrivant dans le salon de cette trop séduisante personne, plastronne aussitôt, Balzac dit : « Il y a chez le Slave un côté enfant, comme chez tous les peuples primitivement sauvages (toujours ce goût de Balzac pour les êtres primitifs! La cousine Bette aussi appartient à cette catégorie : « Elle ne domptait que par la connaissance des lois et du monde, cette rapidité naturelle avec laquelle les gens de la campagne de même que les

1. *La Cousine Bette*, t. XVII, p. 76.
2. *Les Polonais dans l'œuvre de Balzac* (*Monde slave*, avril 1925, p. 66).

http://rcin.org.pl

Sauvages, passent du sentiment à l'action ») [1] et qui ont plutôt fait irruption chez les nations civilisées qu'ils ne se sont réellement civilisés. Cette race s'est répandue comme une inondation, et a couvert une immense surface du globe. Elle y habite des déserts où les espaces sont si vastes qu'elle s'y trouve à l'aise; on ne s'y coudoie pas, comme en Europe, et la civilisation est impossible sans le frottement continuel des esprits et des intérêts. L'Ukraine, la Russie, les plaines du Danube, le peuple slave enfin, c'est un trait-d'union entre l'Europe et l'Asie, entre la civilisation et la barbarie. Aussi le Polonais, la plus riche fraction du peuple slave, a-t-il dans le caractère les enfantillages et l'inconstance des nations imberbes. Il possède le courage, l'esprit et la force; mais frappés d'inconsistance, ce courage et cette force, cet esprit n'ont ni méthode ni esprit, car le Polonais offre une mobilité semblable à celle du vent qui règne sur cette immense plaine coupée de marécages; s'il a l'impétuosité des Chasse-Neiges, qui tordent et emportent des maisons; de même que ces terribles avalanches aériennes, il va se perdre dans le premier étang venu, dissous en eau [2]. »

Sans doute, nous reconnaissons très bien avec M. J. Topass « que la Pologne n'est pas qu'une plaine », qu'elle possède « ses massifs montagneux, et son littoral » [3], mais nous ne tenons pas rigueur à Balzac de cette simplification géographique ; elle reste juste dans son essence, c'est le principal.

Balzac, en faisant de son Livonien un artiste livré à une inspiration plus ou moins complaisante, obéit à une nécessité logique : seul un être isolé et transplanté, doublé d'un artiste, pouvait à ce point tomber sous la coupe de Bette. Il lui voue une reconnaissance que n'arrivent pas à effacer les mauvais traitements dont elle l'abreuve. Le tableau de leur vie en commun est un des plus admirables que Balzac ait réussi dans ce roman. Chaque détail prend sa valeur : « L'innocent artiste, aveugle dans sa confiance en sa bienfaitrice, alluma sa pipe avec les papiers timbrés, car il fumait comme tous les gens qui ont ou des chagrins ou de l'énergie à endormir [4]. » Nous verrons à quel point Balzac tient à signaler cette manie si caractéristique, car dans la seconde partie du livre, il nous fera

1. *La Cousine Bette*, p. 45.
2. *Ibid.*, p. 256.
3. *Les Polonais dans l'œuvre de Balzac* (*Le Monde slave*, avril 1925, p. 58).
4. *La Cousine Bette*, p. 80.

http://rcin.org.pl

sentir, dans la chambre d'Hortense « la fumée du cigare de Wenceslas qui, devenu grand seigneur de l'art et né gentilhomme, déposait les cendres du tabac sur les bras des fauteuils, sur les plus jolies choses, en homme aimé de qui l'on souffre tout, en homme riche qui ne prend pas de soins bourgeois [1]. »

L'inconsistance sur laquelle Balzac s'appuie pour expliquer la conduite de Steinbock, a-t-elle un caractère aussi particulièrement polonais que le romancier veut bien le dire ? « Cette alliance bizarre, explique-t-il à propos de Bette et de Wenceslas, paraissait être le résultat d'une volonté puissante agissant incessamment sur un caractère faible, sur cette inconsistance particulière aux Slaves qui, tout en leur laissant un courage héroïque sur les champs de bataille, leur donne un incroyable décousu dans la conduite, une mollesse morale dont les causes devraient occuper les physiologistes [2]... » Il se peut. Nous croyons cependant qu'un artiste non polonais, mais de volonté mal trempée ou de demi-talent, se serait conduit de la même manière en de pareilles circonstances, cela n'infirme d'ailleurs rien à la thèse de Balzac. Une autre caractéristique polonaise que nous aurions bien mauvaise grâce à ne pas accepter, c'est le charme que répand inconsciemment Wenceslas ; ce grand jeune homme, aux moustaches douces comme un écheveau de soie, se montre séduisant jusque dans ses lâchetés. A Lisbeth qui lui apporte des prunes chapardées à la table des Hulot, il « lance un regard à la fois caressant et plaintif ». « Soyez mon amie, lui dit-il [une autre fois] avec une de ces démonstrations caressantes, si familières aux Polonais, et qui les fait accuser assez injustement de servilité [3]. »

De même que nous prévoyons, dès le début du livre, la complète dégradation de Hulot, nous pouvons penser que, une fois hors de la coupe de Bette, le paresseux Polonais à figure féminine cessera d'entreprendre un travail suivi et s'abandonnera à sa veulerie. Cette abdication de la volonté, encore qu'elle se rencontre chez nombre d'artistes a qui le fouet de la nécessité ou d'une volonté extérieure est nécessaire, s'explique à plus forte raison, parce qu'il est Polonais, c'est-à-dire exilé. La nationalité de Steinbock n'est donc qu'un surcroît de preuves, s'il nous est permis de nous exprimer ainsi. Mais avec quel art Balzac sait jouer de cet élément qui

1. *La Cousine Bette*, p. 236.
2. *Ibid.*, p. 73.
3. *Ibid.*, p. 78.

http://rcin.org.pl

renforce le « crédit » qu'on accorde à son héros. Dans ce drame sombre et amer de *la Comédie Humaine*, tous les personnages semblent faire partie d'un engrenage monstrueux, où chaque dent s'emboîte à la place précise. Il ne faut donc pas se tromper dans les attributions de chacun, et le romancier n'y a garde. La déchéance de Wenceslas permet à Balzac d'exposer toute sa pensée sur l'homme de génie et sur l'œuvre qu'il doit créer. On sent, dans le jugement qu'il porte sur Steinbock l'indulgence attendrie d'un homme qui a franchi victorieusement tous les obstacles et qui en parle pour en avoir éprouvé la dureté. Il montre quel abîme sépare la conception de la création et quelle force surhumaine il faut parfois déployer pour se réaliser : « Le bonheur, dit-il du sculpteur, sous la figure d'Hortense, avait rendu le poète à la paresse, état normal de tous les artistes, car leur paresse, à eux, est occupée. C'est le plaisir des pachas au sérail : ils caressent des idées, ils s'enivrent aux sources de l'intelligence. De grands artistes, tels que Steinbock, dévorés par la rêverie, ont été justement nommés des *Rêveurs*. Ces mangeurs d'opium tombent tous dans la misère ; tandis que, maintenus par l'inflexibilité des circonstances, ils eussent été de grands hommes. Ces demi-artistes sont d'ailleurs charmants [1]... »

Balzac n'oublie jamais que son artiste est Polonais ; il lui donne cette facilité d'élocution, cette abondance verbeuse et pleine de charme qui caractérise ces « Gascons du Nord ». Steinbock « parle admirablement sur l'art », il est toujours prêt à exposer ses idées : « J'ai là, reprit Steinbock en se frappant le front, des idées !... oh ! mais je veux étonner mes ennemis » [2]. Et sur l'heure non seulement sa femme Hortense dont l'indulgence lui est acquise depuis toujours, mais les amis moins prévenus, se laissent entraîner par ces paroles colorées et persuasives : « J'espère alors que tu travailleras, mon chérubin » ? chuchote doucement la jeune femme. « Ah ! répondit l'artiste, dès demain ». « C'est ce demain qui nous ruine », dit Hortense en lui souriant. Ce « demain » fatidique, nous savons bien qu'il se rencontre parfois sur la bouche des Polonais ; nous ne pouvons nier que Balzac ait vu juste et que son récit soit déplacé. Nous nous élevons seulement contre une généralisation trop hâtive et, par conséquent, injuste. Le peuple polonais qui a su montrer tant de persistance dans ses désirs d'indépendance, qui a rempli

1. *La Cousine Bette*, pp. 244-245.
2. *Ibid.*, p. 250.

http://rcin.org.pl

de ses enfants les prisons de Sibérie, qui, à force de ténacité, a su conserver sa langue, ses mœurs, sa littérature, qui non seulement a résisté de toute son âme aux oppresseurs, mais a trouvé dans son déchirement même un idéal capable d'enflammer les hommes (le Messianisme), ce peuple ne peut accepter qu'on lui applique l'épithète d'« inconsistant » et d'« irrésolu ».

Cette réserve faite, nous nous sentons plus à l'aise pour apprécier la conduite de Steinbock chez Mme Marneffe. Lisbeth qui l'introduit chez la sirène, lui montre le danger (elle le connaît bien) : « Ne vous brûlez pas à la bougie »! dit-elle. « Aucun discours, commente Balzac, n'était plus démoralisant que celui-là, car, montrez un précipice à un Polonais, il s'y jette aussitôt. Ce peuple a surtout le génie de la cavalerie [1]... » Sourions de la boutade qui a, comme toutes les boutades de Balzac, une portée plus grande qu'elle n'en a l'air. Il est certain que le goût du risque, de l'opération dangereuse exécutée avec brio, peut fort bien être la caractéristique d'un Polonais, mais d'« un » et non de « tous ». Ajoutons qu'il est bien difficile à Balzac de parler autrement qu'il le fait. Saisissant avec sa rapidité habituelle, un trait qui lui paraît saillant dans une race étrangère, il est porté par un procédé d'amplification artistique à le généraliser. Un exemple encore de la pénétration psychologique chez Balzac. Wenceslas revenant chez lui, trouve une lettre de sa femme qui lui annonce qu'elle le quitte, et une lettre de sa maîtresse qui l'appelle. « Il éprouva, nous dit Balzac, comme un sentiment de joie mêlé de tristesse... Wenceslas fut donc heureux de pouvoir retourner chez madame Marneffe. Mais il se rappela le bonheur entier et pur dont il avait joui, les perfections d'Hortense, sa sagesse, son innocent et naïf amour, et il la regretta vivement. Il voulut courir chez sa belle-mère, y obtenir son pardon, mais... il alla voir madame Marneffe à laquelle il apporta la lettre de sa femme [2]... » Cette irrésolution dont on s'arrache pour se précipiter dans le pire, nous l'avons souvent observé, mais ajoutons-le bien vite, pas seulement en Pologne.

Tant de traits subtilement choisis, accumulés autour de la figure de Steinbock, font de lui un être admirablement nuancé et véridique, aussi « parfait » dans toutes ses manifestations, que le sont la cousine Bette, Hulot ou Mme Marneffe.

1. *La Cousine Bette*, p. 258.
2. *Ibid.*, p. 286.

http://rcin.org.pl

Chapitre XII.

Séjours à Paris et à Wierzchownia

L'intimité qui règne entre les deux amis malgré les travaux de Balzac. L'écho que nous en donnent les lettres d'Anna. — Le départ de Mme Hanska. La tristesse et la dépression de Balzac. La difficulté qu'il éprouve à travailler. — Son départ pour Wierzchownia, en septembre 1847. — Attitude des fonctionnaires russes vis-à-vis de Balzac. — Son retour à Paris en février 1848. — Le désastre financier qu'il subit. — L'aggravation de sa maladie. — L'insuccès des pièces de théâtre. — Préparatifs pour un nouveau départ.

Balzac devait revenir chercher Mme Hanska à Leipsick le 6 décembre, pour l'amener incognito à Paris. Mais un malheureux accident, qui détruisit tous les beaux rêves de paternité du romancier, retint son amie à Dresde. Balzac éprouva un profond chagrin, qu'il se garda de manifester dans toute sa violence pour ne pas faire trop de peine à Éveline que les émotions des derniers mois avaient bouleversée.

Au lieu de courir vers l'Allemagne, il se remit à travailler avec rage. Ce fut seulement en février 1847, que Mme Hanska, déjà séparée de sa fille et de son gendre— qui faisaient route pour la Pologne — se rendit à Francfort où Balzac la rejoignit. « Oh, ne tarde pas ! Viens, angélique esprit de ma vie, viens, chère et bien-aimée créature qui, à ce qu'il paraît, reçoit des coups dus à mon impatience ; viens, viens, viens ! » lui écrit-il le 20 janvier 1847 [1]. Mais il la prévient qu'il sera occupé, qu'il lui faudra travailler, malgré sa présence : « Quelle vie tu vas avoir ! Tu seras, à la lettre, enfermée avec moi. Je dois travailler nuit et jour, sans désemparer, pendant six semaines. Il faut finir *le Cousin Pons*, pour Véron, finir *la Dernière incarnation de Vautrin* pour *l'Époque*, finir *les Paysans* pour *la Presse*, et faire deux nouveaux romans : *les Petits Bourgeois* pour *les Débats* et *la Mère de Famille* pour qui en voudra. Nous nous amuserons de temps en temps, mais il faut que je travaille à sor-

1. *Lettres à l'Étrangère.*

http://rcin.org.pl

tir d'embarras. Aussi devons-nous être réunis le plus tôt possible et dois-je établir mes travaux dans ton appartement. Ta présence me fera faire des miracles [1]. »

Balzac loua pour son amie un petit appartement sur un jardin, non loin de la rue Basse où il habitait : « Réunis pour deux mois ! Mariés deux mois, dans un coin, inconnus, heureux, faisant de petites débauches au Conservatoire, à l'Opéra, aux Italiens, etc... C'est à rendre ton Noré fou [2] ! » criait-il à Éveline avec une joie délirante. On devine bien que ces deux mois d'amour incognito furent pour les deux amants, malgré les travaux de Balzac, remplis de délices. Dès l'arrivée de Mme Hanska, Balzac prend soin de rassurer les « deux petits Mniszech », comme dit M. Bouteron, sur le sort de leur mère, avec cette bouffonnerie tendre qu'il emploie toujours en leur écrivant : « N'ayez pas la moindre inquiétude pour votre chère maman... chargé de la tâche immense de suppléer mes *Saltimbanques* bien-aimés, *Gringalet* et *Zéphirine*, si essentiels à son bonheur, et je puis dire au mien... je me suis mis en quarante mille, pour non pas faire oublier ceux qui sont mêlés à tous les plaisirs, mais pour rendre leur absence aussi supportable que possible... J'ai à faire avancer contre votre souvenir perpétuel des forces respectables : *primo*, le Conservatoire ; *secundo*, l'Opéra ; *tertio*, les Italiens ; *quarto*, l'Exposition, etc... [3]. » Cette lettre bien connue, dont nous venons de citer des passages, montre à quel point l'affection des quatre *Saltimbanques* est réelle et profonde. Les longs journaux qu'Anna adresse à sa mère sont sur le même ton. Presque tous contiennent « une petite lettre » pour « notre bon et cher Bilboquet » : « Est-ce qu'il a déjà *bric-à-braqué* à Francfort ? demande malicieusement Anna à sa mère, est-ce qu'il a visité tous les marchands de curiosité [4] ? » Elle regrette que « notre pauvre cher Bilboquet soit si occupé », elle s'intéresse à toutes les œuvres de son ami : « *Le Cousin Pons* est donc encore supérieur à ce chef-d'œuvre, *la Cousine Bette* ? je crois pourtant que ce sera presque impossible, car ce beau, admirable, sublime caractère d'Adeline Hulot est incomparable, et Crevel et Hulot sont uniques dans leur genre [5]. » On voit que toute la maisonnée suit avec avi-

1. *Lettres à l'Étrangère*, 1er février 1847.
2. *Ibid.*, 2 février 1847.
3. *Ibid.*, 27 février 1847.
4. Collection Lovenjoul, A 387 *bis*.
5. Collection Lovenjoul A 387 *bis*, fol. 123, 2 mars 1847.

http://rcin.org.pl

dité les productions du grand homme et s'occupe des personnages de *la Comédie Humaine*, comme d'êtres vivants. A mesure qu'ils réapparaissent, ils sont salués par des cris de joie : « Et notre bon ami Vautrin [on sait qu'Anna a un faible pour lui], Jacques Collet, l'abbé Carlos Herrera ou le forçat dans *la Mort du bagne de Toulon* (notre divin Toulon !) qui reparaît sur la scène [1] ! »

Éveline accompagne Balzac aux Italiens. Pour ces deux êtres qui s'adorent, la musique est une jouissance de plus : « Vous avez pu goûter d'ineffables délices, l'admirable plaisir d'entendre les Italiens, exulte Anna, qui a toujours besoin au moins d'une couple d'adjectifs pour exprimer ses sentiments, oh ! comme je suis contente et quel plaisir immense a dû avoir mon adorée maman chérie, en entendant ces voix divines, ces méthodes si parfaites, cette instrumentation si admirable, cette musique si enivrante [2]. »

Une lettre que Balzac écrira plus tard à Éveline, nous donne le ton de cette charmante intimité qui règne entre les deux amants : « Je sais cela par moi-même, [que la femme est bien supérieure à l'homme « à mérite égal de bonté »], moi qui ai vu pendant deux mois une délicieuse créature mangeant tous les jours le ragoût fait avec les restes des viandes fraîches de la veille, et qui laissait la viande neuve à son loup, sans que j'aie une seule fois dit un mot de tendresse à ce sujet ! Mais je le voyais, j'en étais touché [3] !... »

M^me^ Hanska se trouve bien à Paris, elle le dit à sa fille qui s'en réjouit fort. Mais l'enfant gâtée ne manque pas de lui rappeler qu'elle a promis de revenir à Wierzchownia en avril. Le sujet de discours sur lequel on revient le plus complaisamment, c'est la maison de la rue Fortunée. La curieuse Anna se monte la tête sur les trésors du *palais Bilboquet*. « La maison ou plutôt le palais de notre bon, excellent et cher ami doit être une telle merveille que l'eau vient à la bouche en y pensant. Quelle élégance exquise, quel goût raffiné doit y présider en tout et partout. Et tous les trésors en tous genres que ce bijou de maison contient. Ah ! si nous pouvions, en effet, devenir voisins de notre cher et illustre ami. Et comme nous travaillerions pour y parvenir et pouvoir habiter ce lieu enchanteur ! Et notre cher Bilboquet qui nous donne l'espoir d'arriver dans nos parages au mois d'août. Seigneur Dieu,

1. Collection Lovenjoul, A 387 *bis*, fol. 176, 28 mars/9 avril 1847.
2. *Ibid.*, fol. 171, 26 mars 1847.
3. *Lettres à l'Étrangère*, 13 juin 1847.

http://rcin.org.pl

après sa divine maison de Paris ! Je crois pourtant que son amitié serait encore capable de nous faire ce sacrifice, mais oserons-nous jamais l'accepter ? Que je suis heureuse, mon Dieu, de savoir qu'il vous reconduira en Allemagne. Comme ça, mon adorée maman fera encore un bon petit bout de chemin dans sa chère et délicieuse compagnie, et puis elle ne le quittera que pour revoir ses enfants, qui l'attendront aux portes du Tartare (Radziwillow), gardé par de si impitoyables cerbères et qui me font courir des frissons dans les veines, en pensant que toutes mes belles choses choisies par mon incomparable chère adorée bien-aimée maman chérie seront un instant au moins au pouvoir de leurs mains sales [1]. »

Mme Hanska considérait ce retour en Ukraine comme absolument indispensable au règlement de ses affaires. Nous avons vu précédemment qu'elle le jugeait d'une importance si grande qu'elle n'aurait pas hésité, son enfant mis au monde, à l'accomplir : il lui fallait installer les petits Mniszech à Wierzchownia, les conseiller dans la lourde gestion des biens, régler mille questions épineuses que lui valait sa situation de Polonaise, sous la tutelle du tsar. D'autre part, l'hôtel de la rue Fortunée n'était pas prêt à la recevoir. Et Balzac voulait que tout soit parfait et achevé, avant que son amie y posât les pieds. Mais la séparation dut le faire cruellement souffrir. Comme il lui était désormais impossible de se passer de son Égérie, les deux amis prirent la résolution de se rejoindre à Wierzchownia. Le romancier avait-il l'espoir d'y conclure enfin son mariage ouvertement ? Nous le pensons. Il se sentait seul et las, malgré les bonnes lettres que lui envoyait son amie : « Je pleure constamment, quand je suis seul, comme un enfant, lui écrit-il. Ma faiblesse est encore excessive contre mes souvenirs [2]. » Il est d'autant plus troublé que la Chouette — qu'il a congédiée — lui joue le mauvais tour dont nous avons parlé dans la deuxième partie. Le temps n'est plus où Balzac niait avec emportement ses anciennes liaisons : « Toi seule et Anna, vous êtes tout le sexe pour moi. L'aventure de la Visconti et celle de la Chouette, avoue-t-il, m'ont fait considérer le contact d'une femme comme la chose la plus dangereuse, la plus malheureuse et la plus venimeuse qu'il y ait sous le ciel pour l'homme [3]. » Douloureuse confession, si l'on songe au caractère de Balzac ! Elle nous montre un homme vieilli, sur

1. Collection Lovenjoul, A 387 *bis*, fol. 129, 9 mars 1847.
2. *Lettres à l'Étrangère*, 18-20 mai 1847.
3. *Ibid.*, 17 mai 1847.

http://rcin.org.pl

qui commencent à s'appesantir les années et la maladie. Il semble que le départ de Mme Hanska ait brisé en Balzac tout ce qui restait en lui de juvénile. Presque sans transition, les lettres accusent le terrible passage d'une maturité ardente, pleine de projets et de promesses, à un âge plus sombre où l'on est moins sûr de ses espérances.

L'activité dont le romancier dispose, en dehors de son œuvre, il va l'employer à embellir l'hôtel de la rue Fortunée. On commence à parler à Paris de cette splendide retraite : « M. de Margonne est venu voir ces merveilles, et malgré sa froideur, il a été émerveillé, comme je n'ai jamais vu d'homme », confie Balzac à Éveline dans les lettres demi-officielles qu'à cause des enfants il envoie désormais à Wierzchownia. Elles sont un peu trop remplies, à notre gré, de détails sur son installation, de comptes, de règlements de toutes sortes. Mais leur ton nous émeut profondément : la lassitude de l'admirable ouvrier commence à percer dans ses phrases. Il se plaint de la lourdeur de sa main : « Allons, encore le mois de juin, gémit-il, et ce sera fini, il faut l'espérer. Je vais travailler avec d'autant plus de courage que, cette fois, c'est bien la dernière corvée [1]. » A l'intérieur de l'enveloppe d'une lettre, nous lisons l'indication suivante : « A finir : *le Député d'Arcis, les Paysans, les Petits Bourgeois.* A faire: *la Famille, les Méfaits d'un procureur du Roi.* Pour le *Musée des familles* : *l'École des Bienfaiteurs, la Maisonologie* ». Nous songeons avec un serrement de cœur qu'aucun de ces ouvrages ne sera terminé ou entrepris. Les plaintes sur sa santé se succèdent, glas funeste, et Éveline se tourmente : « Je souffre tant de la gorge... J'ai une inflammation générale... Il m'est défendu de parler... » voisinent avec : « Mon ennui est incurable [2]... » Il est vrai que les lettres de la fin de juin 1847 nous le montrent de nouveau courageux et plein d'entrain, une fois débarrassé d'une partie de ses soucis et prêt à partir pour l'Ukraine. En rangeant ses papiers, il découvre une paire de pantoufles qu'Éveline lui a brodées en cachette et qu'elle a dissimulées ensuite, par espièglerie, avec une petite étiquette : « *J'ai fait ces pantoufles pendant les heures où j'étais seule, et que vous couriez,* etc... ». Cette découverte le remplit d'émotion et d'attendrissement. Il retrouve même sa bonne humeur et gémit plaisamment : « Autre plaie ! J'avais compté que

1. *Lettres à l'Etrangère*, 2 juin 1847.
2. *Ibid.*, 2-3 juin 1847.

http://rcin.org.pl

j'aurais une femme en 1847, et qu'elle s'occuperait de mes hardes [1].»

Mais il n'a plus pour le travail cette facilité de jadis : « Il me prend un sombre effroi de me mettre aux *Paysans*. Mais il le faut ». Et quelques pages plus loin : « Ah! si je pouvais avoir fini *les Paysans* [2]! » Le 30 juin, la même plainte revient, sous une autre forme : « Je vous envoie un paquet volumineux, et qui vous fera du chagrin, en pensant que je n'écris tant, que parce que je ne fais rien [3]. »

Courte phrase bien révélatrice. Comment croire, après cette nouvelle preuve, à une M^me^ Hanska assez peu soucieuse du travail de l'écrivain, uniquement occupée d'elle-même et de sa vanité ?

L'irritation que donnent à Balzac les menaces jamais tout à fait écartées de la Chouette, le chagrin d'être séparée des *Saltimbanques*, le dégoût qui le prend de l'atmosphère parisienne (il vient d'avoir à propos des *Paysans* de nouveaux démêlés avec Girardin) le poussent à une résolution suprême pour son mariage : « Aussi, suis-je bien décidé, écrit-il à Éveline le 17 juillet, à aller jusqu'à votre *Dab* [4], et à demander humblement la licence nécessaire. Je ne serai pas refusé, tout se fera au grand jour, et je n'ai pas la moindre objection à devenir ce qu'il pourrait exiger que je sois, en cas d'octroi de licence dans des conditions dures. Je ne peux vivre sans *Atala* et les deux chers Saltimbanques [5]. »

En septembre 1847, le romancier partit enfin pour Wierzchownia.

Au cours de notre ouvrage, nous avons si souvent fait allusion au séjour de Balzac en Ukraine qu'il nous semble inutile d'y revenir encore. Nous renverrons donc nos lecteurs aux *Cahiers balzaciens* — que dirige avec une si sûre compétence M. Marcel Bouteron, — aux lettres à Souverain [6], à la *Correspondance*. Nous pouvons constater seulement, grâce à quelques lettres de Balzac, encore inédites, que, dès son entrée dans les terres du tsar, il trouva partout le meilleur accueil. En effet, engagées par le comte Ouvarov, ministre de l'Instruction publique, à aplanir à l'écrivain français les difficultés de son voyage de Radziwillow à Wierz-

1. *Lettres à l'Étrangère*, 22 juin 1847.
2. *Ibid.*, 23 juin 1847.
3. *Ibid.*
4. Allusion à l'empereur de Russie (voir *Une Instruction criminelle*).
5. *Lettres à l'Étrangère.*
6. *Balzac and Souverain*, An unpublished correspondence. Edited by Walter Scott Hastings, New-York, 1927.

http://rcin.org.pl

chownia, les autorités russes furent pour lui d'une courtoisie parfaite, ce qui d'ailleurs ne les empêchait pas de le surveiller de près. Voici en quels termes le général Bibikov se mettait au service du romancier et lui offrait son aide et sa protection, durant le séjour de celui-ci dans le gouvernement de Kiew :

Kiew, le 2 septembre 1847.

Monsieur de Balzac,

Je viens de recevoir de la part du Comte Ouvaroff, ministre de l'Instruction Publique, une lettre qui m'annonce votre arrivée dans les provinces dont l'administration m'est confiée, et je m'empresse de vous la transmettre ci-joint.

En vous témoignant tout le plaisir que j'ai de vous savoir dans notre pays, je vous prie, Monsieur, de vouloir bien vous adresser directement à moi, dans le cas que quelque affaire le nécessiterait, et de me charger de toutes vos commissions, car je me ferai un plaisir véritable de les remplir.

Veuillez aussi agréer l'expression des sentiments distingués que je vous porte.

Votre très humble serviteur,

André de Bibikoff [1]

Heureux de se trouver enfin au milieu de ses chers amis, Balzac se hâtait d'exprimer sa gratitude au général de Hackel et au comte Ouvarov qui l'avaient aidé, de différentes manières, à atteindre le domaine de Wierzchownia, cette terre promise :

Wierzchownia, 15 septembre (style français) [1847].

A Monsieur le Général de Hackel, Directeur des frontières russes à Radziwiloff.

Il m'est difficile de vous renvoyer le soldat que vous m'avez donné, sans vous exprimer toute ma reconnaissance pour les bons soins que vous avez eus, et vous remercier particulièrement des services que ce garçon m'a rendus. Sans lui, je n'aurais pas pu faire un seul pas. Comme je l'ai très fatigué, j'ai pris la liberté de le faire reposer un jour ; d'ailleurs, il m'eût été tout à fait impossible d'avoir l'honneur de vous écrire le jour de mon arrivée. On dit en France : *être tiré à quatre chevaux*, mais j'étais *tiré à un kibitka*, ce qui revient au même.

1. Collection Lovenjoul, A 312, fol. 241.

http://rcin.org.pl

J'aurai bien certainement le plaisir de vous remercier moi-même à mon retour ; mais je n'ai pas voulu attendre jusque là pour vous témoigner ma gratitude, et vous dire que le voyage commencé sous vos charmants auspices a été très heureux.

Ayez la bonté, Monsieur, de mettre mes hommages aux pieds de madame de Hackel, de me rappeler au souvenir de l'excellent major, et trouvez ici l'expression des sentiments distingués avec lesquels j'ai l'honneur de me dire votre très obligé serviteur.

H. de Balzac [1].

Wierzchownia, fin Octobre 1847.

A Son Excellence M. le Comte Ouvaroff, Ministre de l'Instruction Publique à Saint-Pétersbourg.

Monsieur le Comte,

Je reviens de Kiew, et l'accueil que j'y ai reçu m'a fait comprendre combien d'obligations j'ai contractées envers votre Excellence, qui m'avez sans doute si vivement et si promptement recommandé auprès des autorités de cette grande Rome Russe. En vérité, je crois que l'auteur de *l'Éloge de Gœthe* a voulu voir en moi son confrère.

J'avais reçu, quelques jours auparavant, la gracieuse lettre que vous avez daigné m'adresser en réponse à celle que j'ai eu l'honneur de vous écrire de Paris. Mais étant venu de Paris en huit jours, je n'ai pu vous remercier aussitôt, car je me remettais des fatigues de ce voyage. Cette rapidité de locomotion m'a donc empêché de rencontrer votre aimable protection à la frontière. Mais le bonheur qui, de Paris à Brody, m'a fait trouver des relais d'obligeance dans quelques voyageurs, qui se sont constitués mes drogmans, m'avait conseillé de prendre un mot de M. de Kisseleff pour le directeur de la frontière, à Radziwiloff. Là, M. de Hackel m'a prodigué les attentions d'une hospitalité digne de la Russie et m'a facilité les moyens d'arriver ici. Comme il faut se mettre, quand on est Français, à la mode des pays où l'on va, j'ai fait le chemin en simple *kibitka*, avec une vélocité quasi impériale. J'ai été ravi de savoir que je ne suis séparé de mes amis que par six jours de route, car les douanes de Hamm à Hanovre et de Mislovitz à Cracovie, qui m'ont fait perdre quarante-huit heures, sont aujourd'hui remplies. Six jours est maintenant le trait d'union qui joint Paris à Berditcheff. On ira donc trois fois plus promptement de Paris à Odessa par la vapeur de terre que de Marseille à Odessa par la vapeur de mer. Qu'adviendra-t-il de cette embrassade inopinée entre de grands empires. J'ai peur qu'ils ne fassent des petits.

Venant pour la première fois dans cette partie de votre immense empire,

1. Collection Lovenjoul, A 283, fol. 107.

http://rcin.org.pl

vous ne serez pas surpris, Monsieur le Comte, d'apprendre que mon étonnement a été profond, en trouvant, au lieu de ces déserts dont s'effraie encore la France depuis notre fatal 1812, une magnifique Beauce, de soixante lieues de longueur, sur je ne sais quelle largeur, et d'une fertilité vraiment inépuisable. Si la Beauce est l'Ukraine de Paris, vous avez là la Beauce de l'Europe.

J'ai vu, sur mon chemin, des troupes de paysans et de paysannes allant à l'ouvrage ou en revenant, avec une gaieté qui se répandait en chansons. Or, comme je ne pense pas qu'on ait fait voyager pour moi des paysans d'opéra-comique, à la façon dont la Crimée avait été peuplée pour Catherine par Potemkin, en jouissant de cette profonde tranquillité qui règne, en traversant des villages sans mendiants, je n'ai pu m'empêcher de comparer ce corps si vivant, si bien portant, au spectre de Galicie, qui demande l'aumône par tous ses os, et je n'ai plus été surpris d'avoir entendu souhaiter l'Empereur de Russie pour maître par beaucoup de Galiciens !.. Mais, comme on dit en France à propos de pièces de cent sous, ne parlons pas politique. Voici que je me suis oublié à causer avec l'homme supérieur en ne voyant plus en lui le ministre, à propos de remerciements et de gratitude. Que votre Excellence me pardonne et trouve ici l'expression des sentiments respectueux avec lesquels j'ai l'honneur de me dire.

Son très humble et très obéissant serviteur.

de Balzac [1]

La douce atmosphère de Wierzchownia, la tendre affection dont l'entouraient Éveline et ses enfants faisaient souhaiter à Balzac encore plus ardemment son union définitive avec la femme aimée. Il rédige donc en décembre une lettre au chancelier de l'État russe pour obtenir du maître « de toutes les Russies » l'autorisation d'épouser sa « fidèle sujette » Éveline Hanska [2], mais les affaires l'arrachent à ses amis et le ramènent à Paris précisément en février, au moment où les troubles révolutionnaires éclatent. Il quitte Wierzchownia la mort dans l'âme, dévoré par le chagrin et le regret. Toutes ses pensées se retournent avec désolation vers le cher foyer où il a été si heureux. « Je vous écris les larmes aux yeux, déplorant cette dernière séparation comme un affreux malheur, et me promettant de tout faire (excepté de la fausse monnaie et des assassinats), pour que nous ne soyons plus séparés [3]. » « Ne me reprochez pas d'avoir si peu travaillé, continue-t-il.

1. Collection Lovenjoul, A 283, fol. 110.
2. Selon toute supposition cette lettre n'a jamais été envoyée à son destinataire.
3. *Lettres à l'Étrangère*, 7 février 1848.

http://rcin.org.pl

Dites-vous que j'ai fait un miracle en faisant l'*Initié* et *Un Caractère de femme* [1]... jamais personne n'a pu être si heureux... » Ces phrases écrites sur le coup de la séparation ne sont-elles pas la meilleure réponse aux détracteurs parfois mal informés. Reconnaissons-le.

Les Lettres à l'Étrangère qui vont du retour de Balzac à Paris, en février 1848, jusqu'à son nouveau départ pour Wierzchownia offrent un grand intérêt à tous les points de vue. Elles représentent d'abord l'image que s'est faite Balzac du bouleversement causé par la Révolution. Le romancier toujours curieux — quoique navré — de l'état des choses, passe son temps dans la rue les premiers jours. Il observe, commente, prophétise (bien souvent fort juste). Il se rend compte tout de suite que l'agitation « de ces fous de Paris » va s'étendre à l'Europe, et il craint pour ses amis d'Ukraine. Les dettes jamais réglées, la baisse des actions du Nord, conséquence des troubles, les cancans que continue de répandre avec une inlassable persistance la famille d'Éveline [2], l'agitent violemment. Le romancier est au désespoir du désastre financier qui, une fois de plus, s'abat sur lui. Jamais nous n'avons trouvé dans ses lettres l'expression de tant de lassitude et de chagrin. Le grand lutteur est ébranlé : « Moi aussi, dit-il avec amertume à M^me^ Hanska, je me sens vieilli. Le travail devient difficile, et j'ai tout au plus assez d'huile dans ma lampe pour éclairer les derniers manuscrits que je vais faire [3]. » Mais tout de suite, nous le voyons se ressaisir. Le moment est mal choisi pour écrire des romans ? Faisons du théâtre ! Et le voici qui projette d'emblée quatre pièces, malgré les conseils d'Éveline qui l'a toujours vu avec peine s'engager dans cette voie. Au milieu de tous ces tourments, il craint, dit-il à son amie, d'être nommé à l'Assemblée Nationale. Balzac est-il bien sincère ? Ne caresse-t-il pas tout au fond de lui-même l'espoir d'entrer enfin dans la vie politique ? « La gravité des circonstances, fait-il publier dans les journaux, la solennité du débat, la grandeur et la solidité de l'empire à fonder, après cinquante-huit ans d'essais, ne permettent à aucun élu de fuir un pareil mandat, au moment où la France appelle toutes ses forces et ses intelligences [4]. »

1. Ouvrage qui est resté inachevé.
2. Un article « guillemeté » et, dit-on, venu de Pologne, qui annonce son mariage avec M^me^ Hanska, vient de paraître dans la *Revue de Paris* et le met dans une fureur et une angoisse assez compréhensibles.
3. *Lettres à l'Étrangère*, 25 mars 1848.
4. *Ibid.*, 18 mars 1848.

http://rcin.org.pl

Ses opinions politiques, certes, ne sont point ébranlées, mais, au contraire, renforcées par le spectacle du moment, et la Russie lui semble plus que jamais le « seul pays qui soit tranquille » et le seul où il voudrait être. Il prend soin d'ailleurs de préciser ses convictions par une lettre au Citoyen Président du Club de la Fraternité Universelle à Paris [1].

La maladie continue ses ravages. Sa vue est menacée. Il n'éprouve de soulagement que grâce aux sangsues ; sa mère les lui applique avec « une intelligence de garde-malade ». Mais pour un homme aussi actif, ces prises de contact avec la souffrance sont la cause de bien des impatiences.

Les pièces qu'il conçoit ou qu'il écrit ne suffisent pas à l'occuper. Ses pertes d'argent le font renoncer même aux délices du bric-à-brac. Le sentiment de sa solitude l'étreint : « Mais moi, je suis seul, comme le lion en cage du Jardin des Plantes, et mon âme bâille comme bâille le lion ! Avez-vous jamais vu bâiller le lion du Jardin des Plantes ? C'est un spectacle navrant [2] ! » Cependant *la Marâtre* est représentée au Théâtre historique, le 25 mai 1848. « Hier, nous avons eu un succès éclatant », écrit-il à Éveline. Mais presque aussitôt : « Hier, jour de la deuxième représentation, il n'y avait personne, c'est-à-dire qu'il y avait le tiers de la salle [occupé] [3]. »

Malgré cet insuccès — que les événements suffisent à justifier — Balzac ne se décourage pas. Il se rend à Saché pour s'y reposer d'abord et pour y écrire une autre pièce, *les Petits Bourgeois*. Mais dans ce beau pays qu'il connaît si bien, dans cette vallée du *Lys* décrite avec amour, il ne réussit plus à se débarrasser comme autrefois de son manteau de fatigues. Et la plainte lugubre reparaît : « Ici l'hypertrophie du cœur s'est tant développée sans aucune raison apparente, que je ne peux plus marcher après dîner. D'abord, en tout temps, je ne peux plus hâter le pas, sans avoir le cœur gonflé. Puis, il faut s'arrêter, car je ne respire plus [4]. » Lorsque Balzac, inquiet, rentre à Paris pour consulter son médecin, il apprend la mort de Chateaubriand et prend le parti de reculer son départ pour Wierzchownia, jusqu'à l'élection du nouveau membre de

1. *Profession de foi politique* (Œuvres complètes, Paris, Calmann-Lévy. t. XXIII, pp. 787-789).
2. *Lettres à l'Étrangère*, 1er mai 1848.
3. *Ibid.*, 26-27 mai.
4. *Ibid.*, 29 juin.

http://rcin.org.pl

l'Académie. Pauvre grand homme, ce plaisir devait lui être refusé comme tant d'autres !

Une bonne lettre de Mme Hanska, qui l'invite avec instance à revenir en Ukraine, ranime l'écrivain. Les lettres changent de ton, entonnent l'hymne de la délivrance. Tant pis si les dettes ne sont pas encore liquidées. Il ne veut même pas attendre la représentation de son *Mercadet* ou *le Faiseur* (celui-ci ne sera joué qu'après sa mort). [1] Il s'occupe de ses préparatifs de départ avec entrain, et comme il lui faut une permission pour franchir la frontière russe, il adresse le 14 juillet une nouvelle lettre au comte Ouvarov où il dit entre autres : « On m'a appris que le Général Bibikoff, à qui vous avez eu la grâce de me recommander l'année dernière, a demandé dernièrement au Comte Mniszech si je n'allais pas revenir, avec toute la coquetterie d'un Général-Gouverneur qui sait que le voyageur n'a gardé que de bons souvenirs et du pays et des autorités. Je vous ai, dans le temps, rapporté tout ce qui vous revenait de ma reconnaissance pour un si gracieux accueil, qui a fait des jaloux, car on a écrit des fables dans nos journaux sur l'hospitalité qui m'attendait. Les affections que j'ai en Ukraine m'en font une seconde patrie et vous ne devez pas douter du soin religieux avec lequel un écrivain, qui ne combat que par les opinions monarchiques, obéi[ra] t[oujours] aux lois de votre pays. Aussi, espérai [*sic*]-je que votre Excellence daignera me continuer sa protection, et voudra bien lever les obstacles que les événements de Paris peuvent mettre, en général, sur l'entrée des Français dans l'Empire [2]... »

D'autre part, Balzac doit se procurer pour son prochain mariage un *démissorium* que lui donne le curé de Saint-Philippe-du-Roule. Mme Hanska pense un instant à faire célébrer leur mariage à Saint-Pétersbourg, et le romancier se réjouit à l'avance de voir Moscou, mais ces projets sont abandonnés. Enfin, pour obtenir un peu d'argent, Balzac donne *l'Initié* (deuxième partie de *l'Envers de l'Histoire contemporaine*) au *Spectateur républicain*. Signe des temps !

1. Le 24 août 1851.
2. Collection Lovenjoul, A 283, fol. 127.

http://rcin.org.pl

Chapitre XIII.

L'Envers de l'Histoire contemporaine

Où fut conçue la deuxième partie intitulée *l'Initié* ? — L'épisode de la princesse Lubomirska. — Les deux personnages à étudier : Vanda et le Dr Halpersohn. — Le caractère polonais de Vanda. — Qui a servi de modèle à Halpersohn ? Types de médecins en Pologne : Stankiewicz et Marcinkowski. — La plique polonaise. Son origine. Ses caractères. La guérison empirique des maladies en Pologne. Le berger Antosiek. Les méthodes homéopathiques. — L'atmosphère générale de *l'Envers de l'Histoire contemporaine.*

« J'ai *vendu* ou plutôt donné l'enfant de Wierzchownia : *l'Initié,* écrit Balzac à Éveline le 26 juillet, *l'Initié* et [la matière de] trois feuilles [de *la Comédie Humaine*], que j'ai données aussi au journal de Hugo, vont payer les dix-huit cents francs d'engagements que j'ai pour septembre [1]. »

L'enfant de Wierzchownia ! c'est nous dire que cette suite à *Madame de la Chanterie* fut conçue et écrite pendant son premier séjour en Ukraine. Elle fut aussi approuvée à l'unanimité, comme nous le voyons par une lettre de Balzac à « son Annette », « sa petite fille adorée [2] » : « J'aimerais à vous tout lire, à vous, les premières, comme je vous ai lu *l'Initié,* qui n'a pas ennuyé Zu [Georges Mniszech] [3]... » *Madame de la Chanterie,* que Balzac écrivit en 1843 et qu'il considérait comme le fragment d'un ouvrage entrepris pour le prix Montyon, avait dû rappeler à Mme Hanska des souvenirs familiaux bien douloureux. Peut-être même le romancier — qui les connaissait — s'est-il servi de leur caractère particulièrement odieux pour peindre un épisode de sa nouvelle. On se souvient que la toute jeune et toute belle princesse Lubomirska, grand' tante d'Éveline et mère de Mme Rosalie, avait été guillotinée sous

1. *Lettres à l'Étrangère,* 26 juillet 1848.
2. Dans cette lettre à laquelle il fait réponse, la jeune femme, toujours délicate, mais qui avait le défaut — nous en savons quelque chose par la peine que nous avons eue à la déchiffrer — d'écrire fort peu lisiblement, avait pris le soin d'écrire grand pour ne pas fatiguer la vue de son ami.
3. *Lettres à l'Étrangère,* 24 août 1848.

http://rcin.org.pl

la Terreur [1]. Tout le tragique de cette mort affreuse se retrouve dans le récit de Balzac.

Quel motif poussa le romancier à écrire en Ukraine une suite à cet ouvrage ? Nous ne savons, mais ce n'est pas sans émotion que nous abordons cette deuxième partie de *l'Envers de l'Histoire contemporaine*, où nous aurons à déceler une dernière fois les traces d'Éveline.

Deux personnages retiennent notre intérêt : la délicieuse et lunatique Vanda, le mystérieux et, à vrai dire, assez troublant Dr Halpersohn, l'un et l'autre issus en partie de la terre polonaise. Il ne s'agit pas ici de caractères de premier plan, fouillés avec une patience scrupuleuse ou cernés avec circonspection. Mais le Juif et la malade n'en sont pas moins saisissants de vérité. Leur esquisse est menée du même trait sûr que nous avons admiré tant de fois.

Vanda de Pergi appartient par sa mère à la race polonaise. Malgré la terrible maladie dont elle est affligée, elle se montre toute charmante et toute gracieuse quand ses accès lui laissent du répit. Ce n'est pas assez dire, elle a l'irrésistible séduction des enfants gâtés et qui veulent plaire à toute force, jusque dans leurs caprices. Or, nous lisons dans Kozmian que Sophie Chodkiewicz, la mère d'une Wanda bien connue des Hanski [2], possédait, elle aussi, un charme exquis. Elle voulait conquérir tous ceux qui l'entouraient et y réussissait sans peine. Mais ces qualités tant prisées chez les femmes ne l'empêchèrent pas d'être fort malheureuse, car elle souffrit du divorce de ses parents, son père dissipa sa belle fortune en recherches scientifiques, enfin on la maria à un homme qu'elle n'aima jamais [3].

Vanda est la seule femme polonaise de *la Comédie Humaine*, nous voulons dire la seule qui soit qualifiée telle. Balzac en a fait une malade qui présente, nous dit fort justement M. Topass [4], les symptômes de la grande hystérie. Mais il a su lui donner, avec une

1. En décembre 1845, Balzac écrit à Éveline : « Hier, mon *louloup*, je suis allé voir en détail la Conciergerie, et j'ai vu le cachot de la Reine [Marie-Antoinette], celui de Madame Élisabeth, et celui de votre tante sans doute. C'est affreux. J'ai tout vu bien à fond. » (*Lettres à l'Étrangère*, t. III, p. 152).

2. Wanda Ossolinska, petite-fille du général Chodkiewicz, dont nous avons parlé à propos de *la Recherche de l'Absolu*. Anna et sa mère lui témoignaient beaucoup d'affection. Son nom revient souvent dans leurs lettres.

3. Voir André Kozmian, *Pamietniki z XIX-go wieku* (*Souvenirs du XIXe siècle*), Poznan, 1867. L. Merzbach.

4. *Les Polonais dans l'œuvre de Balzac* (*Monde Slave*, avril 1925, p. 74).

http://rcin.org.pl

grande délicatesse de touche, les caractères particuliers de sa race : le charme, disions-nous tout à l'heure à propos de Sophie Chodkiewicz, une coquetterie instinctive, mais pleine d'innocence [1], une puérilité gracieuse qui s'allie fort bien à une grande profondeur de pensée, une pétulance et même une exubérance de sentiment assez fréquente chez les Polonaises.

« Oh ! papa ! papa ! embrasse-moi... viens ! je le veux, si tu m'aimes », crie Vanda à son père. Et à son fils : « Viens m'embrasser, mon petit chat [2]. » N'avons-nous pas déjà rencontré la même câlinerie tendre chez Anna ? Balzac à Wierzchownia avait sans cesse sous les yeux ce petit elfe aux cabrioles « zéphirinesques [3] », qui savait rire si joliment, mais aimait les lectures sérieuses. Il s'en est servi pour sa Vanda ; il lui a donné l'amour de la musique, de la danse, du spectacle (Anna adorait le théâtre), sa passion pour la toilette et les objets précieux. M. Bernard gâte sa fille avec le même raffinement que Mme Hanska et Georges, qui comblent de cadeaux leur Annichette.

« Puis-je l'avoir demain » ? demande Vanda, quand on lui promet un accordéon. « Demain, reprit monsieur Bernard, c'est bientôt, et demain, c'est dimanche ». « Ah !... fit-elle en regardant Godefroid qui croyait voir voltiger une âme en admirant l'ubiquité des regards de Vanda [4]. »

La jeune femme — qui n'a pas vu d'hommes depuis six ans, à part son père et son fils, — flirte gentiment avec son visiteur. Elle fait la chatte, dirait Liszt (il connaissait bien les Polonaises). La liberté ass ez large qu'on accorde en Pologne aux jeunes gens etaux jeunes filles, permet entre les deux sexes de jolis flirts sans conséquences, où la tête a souvent plus de part que le cœur. Dès qu'elle entrevoit Godefroid, Vanda commence son petit manège qui lui permet de déployer toutes ses grâces. Elle n'épargne pas les jeux de mots piquants : « Ah ! ah ! fit Vanda qui se mit à rire... [en voyant Godefroid examiner un singulier appareil de courroies sus-

1. « Je ne me plains pas, répliqua Vanda d'une voix pleine de coquetterie. » Et encore : « Et moi donc ?... s'écria la malade d'un son de voix câlin et en penchant la tête par un mouvement plein de coquetterie ». (*L'Envers de l'Histoire contemporaine*, pp. 406-407.)
2. *Ibid.*, pp. 410, 413.
3. « La Fée Adorante et la Fée Gracieuse », l'appelle encore Balzac.
4. *L'Envers de l'Histoire contemporaine*, t. XX, pp. 408-409.
Remarquons que toutes les nuances du caractère de Vanda nous sont suggérées par le dialogue. L'auteur ne se mêle pas de conduire notre jugement.

http://rcin.org.pl

pendu au plafond] vous vous demandez à quoi cela sert ? ... On m'enlève ! répéta follement Vanda [1]. »

De quoi donc au juste est atteinte cette singulière créature ? « Cette maladie a tant de formes, explique M. Bernard à Godefroid, que j'oubliais de vous dire que... il s'est manifesté chez ma fille les cas de catalepsie les plus bizarres... Cette phase de la maladie m'a suggéré l'idée d'employer le magnétisme à sa guérison, lorsque je la vis paralysée si singulièrement. Ma fille, monsieur, fut d'une clairvoyance miraculeuse ; son âme a été le théâtre de tous les prodiges du somnambulisme [2]... » Hystérie, avons-nous dit. Possession, suggère Balzac, qui l'entend dans un sens restreint : « Je me moquais, continue le pauvre vieillard, de tout ce que l'Antiquité et le Moyen-Age racontent des possédés ; eh ! bien, monsieur, la possession peut seule expliquer l'état dans lequel est mon enfant [3]. »

Ce n'est donc point le magnétisme, dont Balzac a pourtant admiré les effets en médecine, qu'il va charger, cette fois-ci, de guérir son héroïne. On sait à quel point le grand écrivain était préoccupé par les questions physiologiques. Il les considérait comme intimement liées à son art de romancier. Une nouvelle preuve nous en est offerte dans la lettre qu'il adressa en décembre 1845 au Dr Moreau. Celui-ci venait de lui envoyer un livre sur l'aliénation mentale, et Balzac se livre à des considérations qui traduisent son intérêt. Quand le comte Mniszech tombe malade à Wierzchownia, Balzac s'empresse et sert d'intermédiaire auprès des médecins parisiens. Il a analysé le *facies* de Georges en praticien consommé : « J'ai parfaitement défini les altérations des paupières, et celle du blanc de l'œil, dont la *salissure*, pour ainsi dire, s'accorde avec la rougeur *turgide* du bord des paupières [4]. » Nous connaissons aussi les médecins de l'œuvre balzacienne : Bianchon, — que le romancier devait appeler à son lit de mort — Desplein, le grand chirurgien. Avec *l'Envers de l'Histoire contemporaine*, apparaît un autre desservant du grand art de guérir : Halpersohn.

Est-ce le Dr Knothe, familier du château de Wierzchownia, qui suggère à Balzac ce type inquiétant, attrayant et mystérieux ? Le rapprochement ne peut être que superficiel. Halpersohn est un Juif polonais. Il a l'aspect physique de ceux de sa race : « quelque

1. *L'Envers de l'Histoire contemporaine*, pp. 412-413.
2. *Ibid.*, pp. 369-370.
3. *Ibid.*, p. 370.
4. *Lettres à l'Étrangère*, 16 mars 1848.

http://rcin.org.pl

chose d'oriental... un nez hébraïque, long et recourbé comme un sabre de Damas... les yeux, verts de mer... la bouche, fendue comme une blessure, ajoutait à cette physionomie sinistre tout le mordant de la défiance », nous dit encore Balzac [1]. Halpersohn est avare, il semble ne point vouloir se déranger pour les pauvres. Devant l'étonnement de Godefroid, surpris de voir un si grand savant se montrer si dur, il daigne expliquer : « Chacun fait le bien à sa manière, et croyez que l'avidité qu'on me prête a sa raison. Le trésor que j'amasse a sa destination ; elle est sainte... Si je n'avais pas un but, je n'exercerais pas la médecine... Je vis sobrement et je passe mon temps à courir ; je suis paresseux et j'étais joueur... Concluez, jeune homme [2] ! » Remarquons au passage la puissance évocatrice du dialogue. Balzac n'en dira jamais plus long sur le but mystérieux du docteur. A nous d'imaginer le reste.

Contrairement à ce que pense Mlle Altszyler, le Dr Knothe — qu'elle considère comme le modèle d'Halpersohn — n'est pas Juif. Son nom nous fait supposer qu'il descendait d'une famille allemande installée en Pologne depuis longtemps. Il avait conquis ses grades de fonctionnaire civil et fait d'excellentes études médicales. Il n'a rien d'empirique, contrairement à Halpersohn qui nous paraît un peu sorcier. Très cultivé, il était aussi bon musicien et taquinait les Muses. « Hier dans la soirée, raconte Anna à sa mère [3], l'excellent docteur est venu me lire son poème de *Saint-Jean*, ce qu'il a fait de mieux, car c'est dans un style religieux, et la pensée en est fort bonne. Quelle belle âme que celle de cet excellent docteur ! » La bonne Denise Wylezynska, dans une lettre à Mme Hanska que nous citerons plus loin, parle longuement de la mort chrétienne d'un des fils de M. Knothe, et ce récit suffirait à détruire tous nos doutes sur l'origine de cet homme qui a soigné Balzac avec tant de dévouement. Il se peut cependant que l'écrivain lui ait emprunté quelques traits. Halpersohn est loin de se montrer aussi mauvais homme qu'il le paraît de prime abord. Ses malades, bousculés par lui, finissent par l'adorer.

Nous trouvons dans Thaddée Bobrowski [4], un type de médecin bien curieux. Il s'appelait Alexandre Stankiewicz et était natif de Podolie. Le mémorialiste raconte qu'il l'a soigné tout petit et que

1. *L'Envers de l'Histoire Contemporaine*, pp. 414-415.
2. *Ibid.*, pp. 418-419.
3. Collection Lovenjoul, A 387 *bis*, fol. 314, 17 avril 1850.
4. *Mémoires*, t. I, p. 83.

http://rcin.org.pl

sa science était prodigieuse. Il s'était attaché à la famille Iwanowski [1] et l'accompagna dans ses voyages en Italie. Il imagina, pendant son séjour en terre étrangère, d'apprendre par cœur des tomes entiers de la littérature des émigrés, pour les réciter ensuite à ses compatriotes. C'est à lui que Bobrowski dut la connaissance du *Livre des Pèlerins polonais* qui enflamma sa jeunesse. Pendant le choléra de 1831, il s'était déjà fait remarquer par son admirable dévouement. Les autorités russes l'emprisonnèrent après l'affaire Konarski et l'exilèrent à Simbirsk. Il continua d'exercer ses talents et se fit aimer de tous. A sa mort (il était revenu dans son pays d'origine), on le regretta tellement que les Juifs eux-mêmes témoignèrent publiquement leur chagrin. Ils voulurent, pour honorer sa mémoire, l'enterrer dans une chapelle de leur cimetière. Le clergé s'y étant opposé, ils offrirent en son nom une bourse pour les écoliers de la ville.

Un autre médecin, dont Mme Hanska entendit certainement parler, manifesta les mêmes sentiments humanitaires, le même zèle ardent dans la lutte contre le mal physique ; ce fut Charles Marcinkowski. Ce célèbre praticien, originaire de Poznan, s'était particulièrement consacré à la lutte contre le choléra. Il fit des miracles aussi bien en Pologne qu'à l'étranger. Le gouvernement français le décora de la médaille d'or, en 1833, pour les services qu'il rendit à la population parisienne, en enseignant aux médecins locaux ses procédés efficaces. Il apporta la même ardeur philantropique à aider les émigrés, consacrant d'un cœur léger ses ressources personnelles à l'amélioration du sort de ses compatriotes.

Il est probable que, de ces divers éléments à lui fournis par Éveline, Balzac composa son étrange et fascinant personnage. Nous ne voyons pas très clairement le but que se propose Halpersohn, la destination « sainte » de son trésor. Partisan de Lelewel et âpre contempteur du parti Czartoryski, est-il guidé dans sa conduite — comme les médecins que nous venons de citer — par le patriotisme, par un sentiment humanitaire ou bien par le dévouement à la cause du socialisme ? Nous ne savons au juste. Mais examinons-le dans l'exercice de ses fonctions : Halpersohn s'est rendu auprès de Vanda. Après un rapide examen, le bourru docteur demande à la jeune femme : « Vous êtes Polonaise » ? « Non pas moi, mais ma mère, répond-elle..., une Sobolewska de Pinska [2]. » Et le docteur conclut, après avoir manié la tête et la chevelure de Vanda, qu'elle

1. Beaux-parents d'Ernest Rzewuski.
2. *L'Envers de l'Histoire Contemporaine*, p. 431.

http://rcin.org.pl

est depuis dix-sept ans victime du principe de la plique polonaise» « humeur nationale », spécifie le médecin, et dont il faut la délivrer.

Qu'est-ce donc que cette maladie ? Elle est propre à la région de Pinsk et ce n'est point au hasard que Balzac jette ainsi le nom d'une ville de Polésie fort curieuse, située non loin de Pinsk (où habite Mme Moniuszko) [1]. Kraszewski nous offre une intéressante et poétique description de Pinsk — que les chroniques de Nestor signalent déjà au XIe siècle — dans ses *Souvenirs de Volhynie, de Polésie et de Lithuanie* [2]. Une légende bien jolie nous apprend qu'autrefois la région de Pinsk était recouverte par les eaux. Un prince de Kiew, très puissant, trancha les montagnes qui empêchaient leur écoulement, et elles se déversèrent dans la Mer Noire. Mais Pinsk resta la cité des eaux. D'innombrables petites rivières, reliées entre elles par des canaux, la traversent et sont désignées sous le nom général de Pripet. Elles donnent à la ville et à la campagne environnante l'aspect d'un immense marais, surtout au printemps et à l'automne, époque des inondations. L'hiver, les glaces interdisent tout commerce, mais, dès la débâcle des eaux, le port s'anime. On attend les bateaux qui ramèneront un peu de prospérité. Les enfants crasseux, les Juifs à l'affût d'une affaire, le forgeron tenant ses instruments à la main, toute une foule innombrable et haillonneuse s'agite avec volubilité. La nuit même ne suspend pas l'activité. Sur les eaux silencieuses glissent de petites barques chargées de marchandises à travers les nuées de moustiques. Les tortues et les écrevisses ont choisi cette région, si malsaine aux humains, pour établir leur empire.

Reine des eaux mélancolique et nostalgique, mais perfide, Pinsk dispense à ses habitants la fameuse plique citée par Balzac. Quelles sont les causes de cette maladie qui ne s'attaque pas seulement aux hommes, mais aussi aux animaux ? Manque d'hygiène ? insalubrité du climat ? Marcinkowski dont nous venons de rappeler le noble caractère, refusait d'admettre le caractère local de la plique. Ce qui est sûr, c'est qu'elle se manifeste dans cette région avec une grande fréquence, surtout dans les classes pauvres. On la rencontre aussi en Galicie et dans les bassins du Niémen et de la Vistule.

Balzac nous fait, dans son roman, un tableau pittoresque et

1. Aline Rzewuska.
2. *Wspomnienia Wolynia, Polesia i Litwy*, t. I, pp. 137-141.

http://rcin.org.pl

fort juste de la médecine empirique, comme on la pratiquait alors dans ces régions. « On ignore en Europe, écrit-il, que les peuples slaves possèdent beaucoup de secrets ; ils ont une collection de remèdes souverains, fruits de leurs relations avec les Chinois, les Persans, les Cosaques, les Turcs et les Tartares. Certaines paysannes, qui passent pour sorcières, guérissent radicalement la rage en Pologne, avec des sucs d'herbe. Il existe dans ce pays un corps d'observations sans code, sur les effets de certaines plantes, de quelques écorces d'arbres réduites en poudre, que l'on se transmet de famille en famille, et il s'y fait des cures miraculeuses [1]. » N'entendons-nous pas derrière les paroles du grand homme un chuchotement de la belle Étrangère qui savait si bien et si précisément le renseigner ? Qu'on juge de la véracité des affirmations de Balzac par les exemples que nous allons citer. Les paysans qui souffraient de maux chroniques divers tels que rhumatisme, goutte ou phtisie etc., provoquaient volontairement la plique en eux. Ils s'imaginaient ainsi localiser leurs malaises et guérir plus facilement. A cet effet ils s'enduisaient la tête de résine, de miel ou de bière et — la plique déclarée — restaient un an et six semaines sans toucher à leurs cheveux, malgré les migraines et de violentes douleurs dans les articulations. Quelqu'un de bonne volonté se chargeait alors de couper la tignasse sordide, pendant le sommeil du patient, et allait l'enterrer aux carrefours, près d'une croix ou d'une image sainte. Le malade se trouvait guéri non seulement de la plique, mais encore des autres maladies que celle-ci avait drainées.

D'autre part, nos recherches bibliographiques nous ont menée à découvrir un curieux récit dans le journal *Pamietnik Magnetyczny* [2], que nous avons déjà mentionné à propos du magnétisme. Il s'agit d'un pauvre berger du nom d'Antosiek qui vivait au début du XIX^e^ siècle, non loin de Nowogrodek. Le rédacteur de ce journal — qui mena lui-même son enquête sur place, en 1816, — raconte que ce berger allant au bois cueillir des herbes contre la toux, aperçut à la fourche d'une branche un étrange vieillard qui l'observait avec curiosité. Pris de peur, il s'enfuit à toute allure. Mais le vieillard se mit à sa poursuite, l'attrapa, posa sa main sur le côté du paysan et lui dit : « Tes herbes sont mauvaises, mais moi je te donnerai le pouvoir de guérir, si tu m'obéis bien exactement. Tu soi-

1. *L'Envers de l'Histoire contemporaine*, p. 416.
2. Du 30 janvier 1816, n° 1, pp. 77 à 83.

http://rcin.org.pl

gneras les malades, mais tu n'accepteras jamais d'argent. Tu ne dépasseras pas, pour exercer ton talent, un rayon de deux lieues. Pendant onze ans tu feras cela ; au bout de ce temps, je renouvellerai ta puissance, si tu t'en montres digne. Va ». Peu après, le bruit des guérisons miraculeuses du berger se répandit dans la campagne environnante. En présence du malade, Antosiek posait sa main sur la tache indélébile que le vieillard avait inscrite à son côté. Il disait ensuite s'il pouvait guérir ou non. Dans l'affirmative, il ordonnait un traitement par les herbes. Il lui arrivait aussi de prescrire des choses que lui, pauvre ignorant misérable, ne connaissait pas : le rhum par exemple, la noix muscade ou le clou de girofle. On imagine bien que les médecins ne tardèrent pas à s'alarmer de cette concurrence, d'autant plus dangereuse qu'elle s'exerçait bénévolement. Le gouverneur, malgré les centaines de plaintes qui lui parvinrent, interdit formellement à Antosiek d'exercer ses traitements.

Le même journal [1] nous expose un peu plus tard, un autre cas que nous mentionnons, parce qu'il corrobore avec une précision étonnante les dires de Balzac. Il s'agit cette fois d'un cultivateur lithuanien. Lui aussi guérissait la rage à l'aide d'une plante: la *scrophularia nodosa*, qu'il réduisait en poudre farineuse. Il ne soignait pas seulement les malades qui venaient d'être mordus, mais encore ceux dont les accès étaient déjà manifestes. La poudre provoquait un sommeil de vingt-quatre heures, au bout duquel le patient se réveillait radicalement guéri.

Nous voyons donc par ces divers exemples à quel point la « crédibilité » se maintient d'un bout à l'autre chez Balzac. Pour épuiser la question de la plique — qui d'ailleurs a plus qu'un intérêt anecdotique — nous ferons une nouvelle fois appel à Kraszewski. Pour ceux qui s'étonneraient des coups redoublés que la maladie inflige à la pauvre Vanda, nous cueillerons cette petite phrase dans la relation de notre auteur : « La plique, dit-il, est le plus souvent contagieuse et héréditaire. Les humeurs qui la provoquent, amènent des infirmités terribles et sont la cause d'insupportables douleurs [2]. »

La plus belle réussite de Balzac à l'égard d'Halpersohn, c'est d'avoir si bien su lui conserver un halo d'étrangeté et de mystère. Il y contribue en faisant du médecin juif un adepte des méthodes

1. Du 30 juillet 1816, n° 3.
2. *Souvenirs de Volhynie, de Polésie et de Lithuanie*, p. 401.

http://rcin.org.pl

homéopathiques. « Halpersohn, nous dit-il, aime l'invention de l'homéopathie, plus à cause de sa thérapeutique que pour son système médical ; il correspondait alors avec Hédenius de Dresde, Chelius d'Heidelberg et les célèbres médecins allemands, tout en tenant la main fermée, quoique pleine de découvertes. Il ne voulait pas faire d'élèves [1]. » Notons tout de suite que ce Hédenius, Balzac le connaît, Il a soigné Mme Hanska à plusieurs reprises. Anna parle de lui avec la reconnaissance et l'émotion qui conviennent : « Imaginez, chère adorée maman, que ma belle-mère m'a demandé quel est le médecin qui vous a soignée, et quand je lui ai nommé le docteur Hédenius, elle s'est écriée qu'il l'avait soignée pendant une longue maladie qu'elle avait faite toute jeune encore, bien avant son mariage, en 1814, et que le bon docteur passait déjà pour un des médecins les plus âgés et les plus célèbres praticiens de l'époque. Elle m'a dit qu'elle le croyait mort depuis vingt ans, mais qu'elle lui avait beaucoup de reconnaissance, car il lui fit beaucoup de bien aussi et prolongea encore de plusieurs années la vie et la santé si délicate et si délabrée de notre grand-père. Quel bonheur, chère adorée maman, que vous soyez tombée entre des mains aussi habiles et aussi expérientes [*sic*]... Dieu en soit mille fois béni, mon incomparable adorée maman chérie [2]. »

Nous trouvons dans une autre lettre d'Anna un écho amusé de l'engouement des Polonais pour les médecins et les méthodes homéopathiques. Anna se montre toute défiante à l'égard des nouveaux procédés. Qu'on en juge ! « Nous avons passé hier toute la soirée, écrit-elle, à nous moquer spirituellement et avec raison de l'engouement de la plupart des personnes pour de nouvelles cures. Ainsi Leroy qui a fait tant de ravages, plus tard l'homéopathie, ce qu'il y a de plus intéressant, car au moins cela ne tue que par trop de prudence, et maintenant Graffenberg, et ma belle-mère a vu elle-même des milliers d'exemples de maladies engendrées par M. Prisnitz ; la pauvre Mme Olizar ne cesse de répéter que cette cure lui a fait un mal affreux...Vous savez l'engouement de la cara Polonia pour tout ce qui est nouveau [3]. »

A tous ces médecins qui défilent ainsi devant nous et qui furent bien vivants au temps de Balzac, nous devons une petite parcelle d'Halpersohn. Balzac créa son personnage en Ukraine, et la

1. *L'Envers de l'Histoire contemporaine*, p. 417.
2. Collection Lovenjoul, A 387 *bis*.
3. *Ibid.*, fol. 62, 17 janvier 1847.

http://rcin.org.pl

deuxième partie de *l'Envers de l'Histoire contemporaine* fut assurément le fruit des longues causeries de Wierzchownia.

D'ailleurs, le lieu où naquit *l'Initié* n'explique pas seulement la présence de personnages tels que Vanda et Halpersohn, l'épisode de la plique, mais encore l'allure générale de cette nouvelle, son atmosphère particulière. Balzac exprime, dans sa dernière œuvre, des tendances qui ont toujours été fortement marquées chez lui, des influences qu'il a subies tout le long de son commerce avec Mme Hanska. Quelle est en effet la thèse de *l'Initié* ? Nous y voyons un bourreau sauvé par sa victime, un homme qui s'est cru toute sa vie représentant de la justice sans faiblesse, vaincu par la force brûlante de la charité. Ce n'est pas la première fois, certes, que Balzac démontre les bienfaits du christianisme appliqué non pas à la lettre, mais en esprit. Nous l'avons vu à l'œuvre dans *le Médecin de campagne*, *le Curé de Village*, etc. La société occulte, les Frères de la Consolation dont Mme de la Chanterie est le chef vénéré, illustrent les paroles tant de fois répétées par Krasinski : la haine détruit, l'amour crée. Il ne faut point s'abandonner à la fureur destructrice, mais secourir même ceux qui nous font du mal. Le grand souffle du Messianisme qui anima Mickiewicz, Slowacki, Krasinski et tant d'associations secrètes aux buts philanthropiques se fait aussi sentir dans le couvent de la rue des Marmousets ? Ses habitants — que Balzac nous présente sous le nom de MM. Nicolas, Alain et Joseph — pratiquent inlassablement l'œuvre rédemptrice de la charité. Mme de la Chanterie pardonne au magistrat trop attaché à ses fonctions de juge, qui condamna autrefois sa fille et la fit mourir. Sans doute, de pareils exemples de foi et de pardon peuvent se rencontrer partout. Nous pensons toutefois que c'est grâce à Mme Hanska que Balzac comprit si bien l'action salutaire de l'amour. Nul plus que le peuple slave n'a le sens de la rédemption, du pardon des injures et du rachat des fautes. Le mal n'est pas nié, mais il est effacé ou plutôt utilisé au profit d'un plus grand bien. Balzac qui nous a révélé dans ses romans tant d'affreuses misères, qui a étalé devant nous les ravages des passions mauvaises, n'abandonne point son humanité douloureuse à ses tares et à ses haines, mais nous montre aussi son autre face, son *Envers* héroïque avec l'optimisme chaleureux de l'homme qui croit malgré tout au triomphe de la bonté.

http://rcin.org.pl

Chapitre XIV.

La mort de Balzac.

Le dernier séjour de Balzac à Wierzchownia. — La surveillance dont il est l'objet de la part des autorités. — Souvenirs du comte Adam Rzewuski. — Lettre de Balzac au comte Ouvarov. — Refus du tsar. — Les préparatifs du mariage. — Départ de Balzac et de sa femme pour Paris. — Échos de leur voyage, d'après les lettres d'Anna et de Georges. — La mort de Balzac. — Impression produite sur les habitants de Wierzchownia.

Le 19 août 1848, l'espoir de leur prochaine rencontre dicte à Balzac ces lignes émues : « Ainsi, mon cher trésor, nous allons être enfin réunis, et pour longtemps, pour le : *toujours* de la terre [1]. »

Le jeudi 28 novembre, le romancier est à Wisniowiec [2], la propriété d'André Mniszech, où il vient d'arriver avec un gros rhume ;

1. *Lettres à l'Étrangère*, 19 août 1848.

2. Un curieux article intitulé *Balzac en Russie* et relatif au dernier voyage de l'écrivain en Ukraine, a paru dans le périodique russe *Les Archives Rouges*, en 1923. En voici la traduction : « En novembre de cette année (1848) Balzac vint à Kiew en se rendant à Berdyczew. Le gouverneur de Kiew, Fundukleï, donna en son honneur un dîner auquel assistèrent beaucoup de propriétaires russes et polonais. Mais tout en faisant les honneurs de la réception au romancier français, Fundukleï n'oublia point de suivre les instructions secrètes qu'il avait reçues de Saint-Pétersbourg. Nous les apprenons par le dossier intitulé *Sur la surveillance de l'écrivain Balzac* et conservé dans les Archives de la préfecture gouvernementale d'Odessa. Dans le communiqué daté du 4 novembre 1848 et portant le n° 2597, le gouverneur de Kiew, Fundukleï, écrivait au gouverneur militaire d'Odessa : « Sa Majesté l'Empereur a gracieusement daigné permettre au littérateur français Balzac, qui avait été céans l'année dernière, de revenir en Russie, mais en le surveillant avec rigueur. Balzac est arrivé dans le district de Skwirsk ; il a reçu de ma part un passeport de séjour dans le gouvernement de Kiew et un laisser-passer pour la ville d'Odessa. J'ai l'honneur de demander à votre Excellence de le soumettre à une surveillance sévère et de bien vouloir me faire part des résultats de cette surveillance ». Comme suite à ce communiqué, le gouverneur militaire d'Odessa, par ordonnance datée de novembre 1848 et portant le n° 492, prescrivait au préfet de police d'Odessa : « Dès la venue de la personne ci-dessus désignée, procédez à une surveillance vigilante et faites un rapport sur les résultats de cette surveillance. »

« Cette petite enquête, ajoute l'auteur de l'article, caractérise et la disposition d'esprit de Balzac [?] et la méfiance avec laquelle on l'accueillait dans les sphères gouvernementales de la Russie. Il se peut que cette méfiance ait été éveillée par la grande popularité dont jouissait l'écrivain, dans la métropole et les provinces russes dans les années trente et quarante. »

1. *Revue Historique*, t. III, pp. 303-307.

http://rcin.org.pl

enfin, quelques jours plus tard, il « saute sur le péristyle » de Wierzchownia, comme il l'avait si longtemps fait en imagination, pendant ces longs mois d'attente.

Nous savons avec quel dévouement et quelle tendresse le grand homme fut reçu et soigné pendant les dix-huit mois qu'il passa en Ukraine. Un récit du comte Adam Rzewuski, neveu d'Éveline [1], nous évoque par le truchement du bon serviteur Thomas, quelques souvenirs de ce temps. Ils prennent une saveur toute particulière dans la bouche de ce brave homme qui disait de Balzac : « On voit bien qu'il est très intelligent, bien plus même que certains instituteurs français que nos voisins font venir de l'étranger pour éduquer les enfants, car il n'y a qu'un homme très savant pour être délicat à ce point avec les pauvres gens et serviteurs. » Grâce à lui nous revoyons ces longues causeries d'hiver au coin du feu, ces promenades nocturnes au clair de lune, accomplies en devisant et où « notre comtesse ne faisait que répondre, veillant à ce que M. Balzac ne bute pas ». Nous entendons Moïse, le violoniste, jouer pour la plus grande joie de l'écrivain, ces mélancoliques *dumkas*, qui conviennent si bien au cadre de Wierzchownia. Mais cette vie toute patriarcale et capitonnée n'empêcha point la maladie de cœur de faire de redoutables progrès, malgré les soins empressés du Dr Knothe et de son fils.

La démarche que fit Éveline près du général-gouverneur pour conserver ses droits de propriété lui obtint la réponse suivante :

« J'ai l'honneur de vous informer que Sa Majesté l'Empereur n'a pas accordé son consentement à ce que vous conserviez, Madame, vos droits de propriété sur la terre que vous possédez, dans le cas de votre mariage avec M. de Balzac [2]. »

Une nouvelle tentative fut faite par Balzac auprès du comte Ouvarov, en janvier de la même année, pour conserver à la jeune femme ses droits au moins sur ce qu'elle possédait en propre, comme il résulte de la lettre suivante :

1. *Réminiscences du séjour d'Honoré de Balzac à Wierzchownia...* (*Messager polonais*, 19 et 30 mai 1928).
2. Collection Lovenjoul, A 368, 2 juillet 1849.

http://rcin.org.pl

Wierzchownia, près Berditcheff, 5 janvier 1849.

A Son Excellence, M. le Comte Ouvaroff, Ministre de l'Instruction Publique de l'Empire à Saint-Pétersbourg.

Monsieur le Comte,

Ne soyez pas étonné de me voir recourir à votre bonté, dans la circonstance extrêmement délicate où je me trouve. Vous êtes le seul protecteur que j'aie en Russie et vous avez daigné me le prouver par les effets d'une sollicitude dont je serai reconnaissant toute ma vie. Votre Excellence a justifié les espérances que j'avais conçues lorsque, sur sa renommée, j'eus l'heureuse inspiration de m'adresser à Elle. Aussi n'est-ce pas à un esprit digne de la haute position où vous êtes que [je] ferai l'injure d'insister sur la profonde discrétion qu'exige l'affaire pour laquelle je m'adresse à vous. C'est de ces choses qu'un homme de cœur devine tout d'abord. D'ailleurs Votre Excellence verra que je ne me confie pas à Elle à demi. Cette entière confiance est [fait ?], je crois, notre éloge à tous deux.

C'est à la fois et un conseil et une nouvelle preuve de votre bienveillance que je viens vous demander, Monsieur le Comte, car il s'agit de la plus grande, de la seule affaire de ma vie. N'est-ce pas assez vous dire, à vous écrivain et homme d'esprit, que c'est plus qu'une affaire, qu'il s'en va de la vie même.

J'aime, depuis bientôt seize ans, une noble et vertueuse femme, si connue pour ainsi, que ces deux épithètes sont dans la pensée de tous ceux qui, l'ayant vue, disent son nom.

Ce sentiment est — je vous avoue ici ce qui n'est connu que d'elle—, ce sentiment est, dis-je, l'explication de tous les efforts que j'ai faits pour devenir quelque chose de mieux que je n'eusse été, sans le but où j'aspirais. Cette personne est une sujette russe dont la parfaite soumission ne saurait être mise en doute. Elle est certainement appréciée, car vous savez tout en Russie. Mais la plus grande preuve en est que le seul empêchement qui retarde maintenant notre union, est sa qualité de sujette. Elle ne veut pas épouser un étranger, sans le consentement de son Auguste Souverain. Néanmoins, elle a daigné m'autoriser à le solliciter. Loin de murmurer contre cette obéissance, je la trouve naturelle. Il est dans mes convictions politiques de ne jamais critiquer, à plus forte raison de ne point heurter, la légalité d'aucun pays. Le sort de ceux qui ne suivent point ces principes serait un exemple à m'y ramener, si, depuis longtemps, ils n'étaient les miens. Je ne redoute d'ailleurs point de voir ainsi le bonheur de ma vie dépendre uniquement aujourd'hui de Sa Majesté l'Empereur de Russie, et ma confiance à une heureuse issue est presque de la joie, tant je crois sa chevaleresque bonté égale à sa puissance.

http://rcin.org.pl

Mais j'ignore absolument la forme à donner à ma supplique ; j'ignore à quel ministre elle doit être envoyée pour être mise sous les yeux de l'Empereur; je ne sais pas si cette lettre peut suffire ; enfin je ne sais qui prendre pour avocat, si tant est que la cause d'une mutuelle affection, consacrée par le temps, ait besoin d'être plaidée devant Sa Majesté Impériale, alors que Son cœur décidera ! Si vous aviez ce pouvoir, Monsieur le Comte, toutes mes inquiétudes cesseraient.

Des envieux, des ennemis, des jaloux même, car je suis plus fier de cet attachement que de tout ce qu'il m'a dicté, en ont tant parlé pour essayer d'y faire obstacle, que ce n'est peut-être pas vous révéler un secret que de vous dire le nom de cette personne. Mais je puis du moins vous apprendre d'elle des choses qui feront son éloge, tout en m'offrant les meilleures raisons d'obtenir la faveur que je supplierai Sa Majesté de m'accorder.

Madame Hanska, veuve depuis six [sept] ans, n'a pas voulu qu'il fût question de mariage, jusqu'à ce qu'elle eût accompli ses devoirs de Mère, en mariant sa fille unique et en la mettant en possession de la fortune paternelle, qui est assez considérable. Quant à ce que madame Hanska possède en propre c'est assez restreint pour que ma demande soit entièrement désintéressée. Et d'ailleurs cette fortune même revient à sa fille, madame Georges Mniszech. Ainsi la question qui pourrait préoccuper, en semblable circonstance, celle d'immeubles russes transmis à l'étranger, se trouve sans importance, si toutefois une pareille bagatelle devenait une objection. Enfin, dans un désir bien naturel de faire cadrer notre droit français avec les lois russes, notre intention est de nous marier séparés de biens, si Sa Majesté daigne consentir à cette union. La soumission de madame Hanska aux ordres de Sa Majesté ne serait pas un sentiment naturel, que ce serait encore l'effet de sa reconnaissance, car elle se souvient et se souviendra toujours que Sa Majesté a daigné sanctionner la sentence du Conseil de l'Empire qui a terminé les contestations de ses droits.

Quant à moi, si Sa Majesté a la bonté de m'accorder la grâce que j'ai l'honneur de solliciter, je n'oublierai jamais qu'après avoir travaillé, — peut-être inutilement, dira-t-on, — pendant vingt années, à la gloire de mon pays, sans en avoir jamais rien reçu, ce sera de Sa Majesté l'Empereur de Russie que j'aurai tenu la seule récompense que j'ambitionne pour prix de tant de travaux. Mais, comme il ne faut jamais accuser son pays, il est vrai de dire que mes opinions légitimes m'obligeraient à rester tout aussi éloigné du dernier gouvernement que du nouveau. En France, comme en beaucoup de pays, on ne pense jamais à ceux qui ne demandent rien.

Quant à vous, Monsieur le Comte, si dans l'affaire de mon bonheur vous ne pouvez être mon interprète, du moins daignez être mon conseil et mon appui. Je vous associerai dans ma reconnaissance à l'Empereur, de qui tout doit venir, et vous aurez, ailleurs qu'en Russie, deux cœurs où

http://rcin.org.pl

votre nom sera gravé, comme celui de Sa Majesté y sera toujours béni.

Je ne vous peindrai pas l'impatience si concevable avec laquelle j'attendrai la réponse que vous daignerez me faire, soit pour m'indiquer la voie à prendre, soit pour m'annoncer une faveur dont le haut prix serait encore doublé par la promptitude. Ne suis-je pas, comme j'ai eu l'honneur de vous [le] dire, dans votre département ?

En attendant que je puisse vous remercier moi-même à Saint-Pétersbourg, veuillez trouver ici mes remerciements et mes expressions de profond respect, avec lesquels je me dis, Monsieur le Comte,

de Votre Excellence

le très humble et le très obéissant serviteur

de Balzac [1].

Mais le tsar ne fut pas plus sensible à la supplique du romancier français qu'à la demande de Mme Hanska. La généreuse femme se décida alors à faire don de tous ses biens à ses enfants et ne conserva pour elle-même qu'une rente viagère. C'était le moyen de lever les derniers obstacles qui s'opposaient à son mariage. Georges se chargea de toutes les démarches nécessaires à leur union, comme il ressort par la lettre suivante de la première quinzaine de mars 1850 :

Chère maman bien-aimée,

Je vous écris à tout hasard à Berdyczew et vous annonce que tout est prêt, et il n'y a plus que le jour à fixer. *Indult na imie X. Wiktora Ozarowskiego dzis zrana gotow bedzie* (le papier établissant l'inutilité de la publication des bans sera rédigé aujourd'hui au nom de l'abbé Victor Ozarowski), et il n'y a eu aucune difficulté. Cependant, après avoir examiné l'état de la place, nous avons trouvé, Olizar et moi, qu'il est impossible que le mariage se fasse à Jitomir, et cela à cause du monde immense qui se trouve ici pour le carnaval, au point que je n'ai pu trouver une mauvaise chambre qu'après deux heures de recherches ; puis, que les dames d'ici, la princesse Wasiltchikoff, ont déclaré que si Balzac venait ici, on ne le laisserait sortir qu'après l'avoir examiné comme un vrai bric-à-brac chinois. En un mot, c'est impossible, car il faudrait rester ici trois ou quatre jours, vu que l'abbé Victor a déclaré avoir besoin de deux jours au moins pour préparer l'état de la conscience des pénitents.

1. Collection Lovenjoul, A 283, fol. 158-162.
L'autographe de ce précieux document se trouvait avant la dernière guerre dans les Archives des comtes Ouvarov, propriétaires du château de Poretchié, en Ukraine.

http://rcin.org.pl

Nous avons donc choisi comme terme moyen la ville de Berdyczew, *i w ındulcie bedzie napisano ze slub odbyc sie ma w Kosciele paraffi Sw. Jozefa w Berdyczowie* (le papier mentionnera que le mariage devra avoir lieu à l'église paroissiale de Saint-Joseph, à Berdyczew). Olizar et l'abbé attendent donc que nous leur fixions le jour, et ils se rendront tout de suite à Berdyczew, à la suite de nos informations. Si ce n'était votre affaire de Berdyczew, j'aurais fixé le jour, mais c'était impossible.

L'évêque a été charmant et on ne peut plus gracieux, d'autant plus que vos papiers ainsi que ceux de Bilboquet ne sont pas tout à fait en règle, je vous conterai cela plus tard. Du reste, il paraît que sans l'habileté et la complaisance d'Olizar dans cette négociation, je n'aurais pas réussi, car l'évêque avait montré au commencement quelques petites velléités de résistance, et il a fallu la présence d'Olizar et le nom de l'abbé pour aplanir tout cela. Voilà donc tout en règle. Je vous baise les mains, chère Maman bien-aimée, et j'embrasse ma bonne *Cici* qui doit être avec vous à Berdyczew [1].

Le 14 mars 1850, après les longues années d'attente, de douleur et d'amour, en présence des deux chers enfants, Balzac et Éveline furent enfin unis devant Dieu.

* * *

M. Marcel Bouteron a publié, à la suite de sa *Véritable image de Madame Hanska* quelques-unes des lettres qu'Éveline envoya à sa fille pendant les années 1847-1854. Nous croyons intéressant de reproduire ici des extraits de celles qu'Anna lui fit parvenir pendant le retour des deux époux à Paris. Elles sont une sort ede miroir du pénible voyage que fit Balzac, en même temps qu'une nouvelle preuve des sentiments de sollicitude et de tendresse qui, de toutes parts, environnaient le pauvre grand homme. Nous les citons dans leur ordre chronologique :

23 avril/5 mai 1850.

Chère, sublime, divine, incomparable, idolâtrée, adorée, bien-aimée maman chérie ! Oh ! joie, oh ! bonheur ineffable, j'ai une lettre, une chère longue lettre détaillée ! Vous exprimer à quel point j'en suis heureuse est

1. Cette lettre, ainsi que celles qui suivent, sont empruntées à la Collection Lovenjoul, A 387 *bis*, excepté celle de Denise Wylezynska, qui nous a été communiquée par Mme Jaxa-Chamiec.

http://rcin.org.pl

chose impossible. Oh ! quel bonheur, quelle joie, mon Dieu, de vous savoir en bonne santé. Mais vous, mon Père chéri, qu'est-ce que *ces essoufflements* ? J'en suis tout agitée et inquiète. Le bon docteur dit seulement qu'il aurait voulu que ce cher, si cher Aimé eût pu suivre encore deux mois de traitement avant de s'exposer aux fatigues de la route... il ajoute que, quant à l'état nerveux, il ne doutait point qu'il ne se sentît tout autre et tout ranimé en voyage... Vous savez, ma sublime maman adorée si je suis insatiable d'avoir de vos nouvelles, mes Parents idolâtrés... Mon Zou veut joindre quelques lignes à cette lettre, je veux lui céder donc la plume, mais pas avant de vous dire encore à tous les deux, mes Parents adorés, idolâtrés, par pitié soignez-vous bien et portez-vous bien, par pitié pour vos enfants, pour votre Anna. Oh ! merci, merci encore mille fois pour le bonheur immense que m'a procuré votre chère adorable lettre de Radziwillow. Oh ! comme j'attends ce Moïse et cette Nastka [1] ! Les deux feuillets de mon père chéri m'ont rendue aussi bien heureuse...

ANNA.

C'est Zou qui, n'ayant rien de nouveau à annoncer à notre chère maman bien-aimée et à son Zou aîné (autrement dit M. Bilboquet) se rappelle au souvenir par le moyen de la figure ci-jointe[2]. De même Zou ne peut s'empêcher de manifester ses regrets que la cuisine de Wierzchownia manquant à notre cher Bilboquet, cela le fera maigrir prodigieusement...

ZOU, coléoptère [GEORGES].

25 avril/7 mai 1850.

Mes parents idolâtrés ! Vous avez passé par beaucoup d'embarras et de fatigues ! Vous avez eu un chemin atroce ! Vous avez été embourbés !...

ANNA.

29 avril/11 mai.

Moïse et Nastka sont revenus hier soir... Ils disent que notre Bilboquet était toujours étouffé. Par pitié, mon Père chéri, soignez-vous bien, ne songez qu'à vous reposer et à vous distraire...

ANNA.

30 avril/12 mai.

Oh ! que je suis heureuse, mon Dieu. J'ai deux chères lettres adorables, celle de Brody et celle de Przemysl... C'est surtout la seconde lettre qui m'a rendue si heureuse, car la première, en me rassurant tellement sur la santé de ma divine maman adorée, m'avait bien inquiétée à l'endroit de mon père

1. Les deux domestiques qui avaient accompagné Balzac et sa femme.
2. (Le dessin d'un insecte).

http://rcin.org.pl

chéri. Au nom de Dieu et je n'ose dire de votre Anna, mon adoré Bilboquet, soignez-vous bien et consultez les médecins de Paris ; ne vous bornez pas à M. Nacquart, mais consultez-en plusieurs, consultez le grand M. Roux. Songez que M. Knothe vous disait que les inquiétudes sont fatales à la santé de notre divine maman idolâtrée ; il ne faut pas traiter légèrement sa santé quand on est dans ce bas monde, le bonheur de trois personnes, la gloire du plus beau pays du monde et l'admiration de l'univers. M. Knothe auquel je fais toujours part de tous ces symptômes que vous me mandez, chère adorée maman, dit seulement qu'il n'aurait pas voulu le laisser partir avant d'avoir suivi encore deux mois de son traitement. Mon Zu et moi, nous fondons un immense espoir pour sa guérison dans l'air pur, balsamique, doux, caressant de la belle France...

Dimanche le soir.

...J'ai causé aujourd'hui avec l'excellentissime docteur de la santé de notre ami adoré, et il m'a assuré à plusieurs reprises qu'il était positivement beaucoup mieux que quand il avait commencé à se faire traiter, mais qu'il aurait voulu seulement qu'il eût pu attendre ici, en suivant son traitement, la saison des bains et qu'il ne partît qu'alors. Il voudrait aussi que ce père chéri pût se faire diagnostiquer par un grand médecin et il me charge alors de vous prier, mon adoré père, de lui mander le résultat de cette oscultation pour qu'il puisse voir si cela s'accorde avec ses propres observations. Ah ! si ce Père bien-aimé pouvait déjà être guéri, mon Dieu ! Et votre santé, ma sublime, divine maman adorée ? Oh ! par pitié soignez-la. Soignez-vous l'un l'autre, mes adorés parents ; c'est le seul moyen de l'être, car comme chacun de vous ne songe jamais à soi, je ne puis que recommander ma sublime maman adorée à mon Père chéri et vice-versa... Je finis en couvrant vos chères menottes désenflées, oh, n'est-ce pas ? de baisers passionnés ainsi que *celles de mon Père chéri*...

ANNA.

« Rayki[1] 7 et 8 mai/19-20 1850.

...La migraine si intempestive de mon père chéri m'a désolée... Oh ! si j'avais une chère lettre encore aujourd'hui ! Combien j'ai été émue en passant devant cette chère petite église de Sainte-Barbe, où a eu lieu la chère et solennelle cérémonie qui m'a donné un Père adoré. Mon archange [Georges] baise les menottes idolâtrées de ma divine maman adorée et embrasse notre père bien-aimé. Séverine et Marie[2], *idem*. La dernière m'a chargée spécialement de la rappeler aux bons souvenirs de notre Bilboquet...

ANNA.

1. Domaine de Marie Abramowicz, née Wylezynska.
2. Marie Abramowicz, sœur de Denise et de Séverine.

http://rcin.org.pl

« Le 24 mai/5 juin 1850.

...Laissez-moi ne vous parler aujourd'hui que du bonheur immense, de la joie ineffable que me cause votre chère adorée lettre de Francfort que je viens de recevoir. Aussi bien je ne saurais parler d'autre chose, quoique tout ce que je pourrais dire de plus fort pour exprimer ma joie resterait encore bien au-dessous de la réalité. Passer des plus cruelles inquiétudes — car j'avais beau me raisonner et surtout me faire raisonner par mon amour, je perdais la tête à force d'inquiétude — à la joie la plus vive, la plus complète. Rien ne saurait vous peindre mon bonheur, mes adorés parents chéris, et votre santé est bonne, Dieu merci, vous ne vous sentez pas trop fatigués. Oh ! par pitié pour votre Anna, qui vous idolâtre avec une passion sans pareille, soignez-vous toujours bien et portez-vous bien, mon pauvre Père chéri ; il faut absolument qu'il suive un traitement à Paris...

ANNA.

Les vœux de guérison que la chère petite Anna formulait de si grand cœur pour son *Père chéri*, ne se réalisèrent pas, nous le savons : Balzac mourut le 18 août 1850, après une douloureuse agonie.

Nous n'entreprendrons pas, après l'éloquent plaidoyer de M. Marcel Bouteron, une défense de Mme Hanska, au lit de mort de son époux. Nous devinons bien — nous qui l'avons suivie tout au long de son existence — quels ont pu être ses sentiments à cette heure tragique. Le héros de ses rêves enfantins, le « *Prince marqué d'une étoile d'or* » l'avait emmenée dans le château des fées dont lui parlait jadis sa *niania*, dans un *palais* dont toutes les merveilles avaient été choisies et acquises pour l'ornement de sa vie quotidienne, dans sa nouvelle patrie. Toutes les prédictions s'étaient réalisées. Mais à peine l'homme aimé l'avait-il définitivement *conquise* qu'il disparaissait pour toujours...

Nous abandonnerons Mme Hanska devant la lourde succession qu'elle a acceptée et qu'elle réglera courageusement. Notre but, qui était de montrer son influence dans l'œuvre de Balzac, nous semble atteint. Nous citerons seulement, en ultime témoignage de l'affection que les habitants de Wierzchownia eurent pour Balzac, les lettres qu'Anna, Georges et Denise Wylezynska écrivirent à leur mère et tante lorsque leur parvint la nouvelle de la mort du *Père chéri*. Les voici dans leur ordre chronologique :

http://rcin.org.pl

Wisniowiec, le 29 août 1850.

Oh ! mon adorée, mon incomparable, chère mère idolâtrée, quel coup affreux et inattendu ! J'en suis tellement brisée et anéantie que c'est à peine si j'ai la force de tenir et de diriger ma plume. Je crois encore être sous l'emprise d'un horrible cauchemar. Oh ! mon Dieu, que votre sainte Volonté soit faite, mais combien les douleurs que Vous nous envoyez sont rudes et difficiles à supporter ! Mes inquiétudes, mes angoisses, n'étaient donc que trop bien fondées. Quelle nuit j'ai passée, bon Dieu, car c'est hier au soir que j'ai reçu ces fatales lettres et comme j'ai reconnu de suite votre écriture adorée, quoiqu'elles fussent adressées à mon Georges, je les ai décachetées la première, et le coup du pistolet n'est pas plus prompt ni plus meurtrier que ne fut pour mon cœur qui le chérissait d'une si profonde tendresse le premier signe de cette affreuse douleur...

Toute notre vie suffira-t-elle à vous exprimer notre amour ! Toute notre vie ne sera employée que de tâcher d'adoucir pour vous l'amertume de cette incomparable douleur. Ce sera le but de notre existence tout entière, le mobile de tous nos efforts. Je n'ose penser à votre isolement actuel...

Nous nous rendrons immédiatement à Kiew et là nous ferons l'impossible pour obtenir un passeport, et Dieu daignera inspirer à nos gouvernants de nous l'accorder. Nous avons donc l'immense espoir d'être auprès de vous au mois de décembre...

ANNA.

Quel coup affreux et inattendu pour nous tous, chère maman bien-aimée, au moment où nous attendions que notre pauvre cher ami revienne à la santé, et voilà que tout est fini. Vous avez dû passer par des moments bien affreux, et je vous engage beaucoup, chère maman, d'aller passer quelque temps aux eaux de Bade, cela fera du bien à votre santé et cela vous arrachera un peu à la force du chagrin et des regrets qui sont bien plus violents encore dans les lieux mêmes, où le malheur a eu lieu...

Tirez sur nous autant d'argent que vous aurez besoin, chère maman... Ne vous arrêtez pas aux dépenses, s'il le faut, dépensez 20000 francs. Nous irons vous rejoindre où vous serez ... [1]

GEORGES.

Wierzchownia, le 18 mars 1851.

Votre départ, ma bien-aimée tante, si douloureux pour nous, a été le premier chagrin de cette suite de chagrins et de malheurs qui nous ont frappés depuis. Le pauvre M. de Balzac nous avait promis de vous ramener à

1. Collection Lovenjoul, A 387 *bis*, fol. 423.

http://rcin.org.pl

Wierzchownia le printemps suivant, et au lieu du bonheur qu'il nous promettait, nous avons eu la douleur de le pleurer bien sincèrement, pour lui-même d'abord; puis nos larmes recommencent à couler, quand nous pensons à votre isolement, à vos souffrances : car nous savons bien deviner à travers vos lettres ce que vous cherchez à cacher à la pauvre Anna. Depuis ce temps les tristesses pèsent tellement sur Wierzchownia qu'il fallait faire effort pour se commander quelque distraction, surtout en vue de la pauvre Anna. Notre bon Mr. Knothe entourait de soins sa santé et cherchait à ranimer son esprit, à soutenir son courage qu'un si grand malheur avait complètement abattu. Dieu a daigné bénir ses soins ; l'espoir du passeport fait le reste, et vous aurez encore, ma bien-aimée tante, la consolation, le bonheur ineffable d'embrasser cette chère enfant, de la recevoir dans vos bras, un peu maigrie, mais du reste bien de santé, grandie et peut-être plus jolie encore. Malgré toute la tristesse que nous cause le départ de cette chère petite, si bonne pour tout le monde, si bonne, si affectueuse particulièrement pour nous, je jouis du bonheur que vous éprouverez toutes les deux. Fasse le Ciel, ma bien chère tante, que vous puissiez jouir de bien longues années encore de cette unique consolation de toute votre vie si semée du reste des plus cruelles épreuves. Mais quoi que vous ayez eu à y souffrir, ce que Dieu daigne vous y conserver de bonheur est encore une si grande part de ce peu réservé à l'humanité sur cette terre, que cela seul devrait vous faire aimer la vie et chercher à la conserver le plus longtemps possible... Quoique je jalouse les petites Surville, je leur suis encore plus reconnaissante de leur tendresse et de leurs bons soins pour vous...

DENISE.

FIN

http://rcin.org.pl

APPENDICE

Requête adressée par Mme Hanska, en 1843, a l'empereur de Russie [1].

Demanderesse :

Ève, fille d'Adam, Hanska, née comtesse Rzewuska, veuve de Wenceslas, fils de Jean, Hanski, ancien maréchal de la noblesse du gouvernement de Volhynie, chevalier de différents ordres.

Pourvoi contre l'arrêté de la Cour civile de Kiew, en date du 22 Janvier 1843.

Les motifs du pourvoi sont les suivants :

1.

En vertu du contrat de mariage passé le 7 Février 1819 entre mes parents, le sénateur comte Adam, mon père, et ma mère, Justine, Rzewuski, d'une part, et feu mon époux, Wenceslas Hanski, propriétaire foncier d'autre part, ce dernier s'était engagé à conclure avec moi, après célébration de notre union, un contrat de viager concernant nos droits réciproques à la possession et l'exploitation de ses biens.

Ledit contrat de mariage a été inscrit, aux actes de la Cour civile de Kiew, le 11 Avril 1825.

2.

Le 13 Mai de la même année 1819, a été conclu entre mon mari et moi un contrat de viager inscrit aux registres du tribunal d'arrondissement de Zytomir sous le nº 705, et en vertu duquel mon mari me conférait, en cas de sa mort, le droit d'usufruit sur tout son patrimoine comprenant notamment les biens de Puliny, sis dans le district de Zytomir, gouvernement de Volhynie, les biens de Wierzchownia, sis dans l'arrondissement de Skwir, gouvernement de Kiew, ainsi que ceux de Hornostajpol, sis dans le district de Radomysl, et cela sans aucune exception avec tout ce qui, au moment de la signature dudit acte, en faisait partie, avec tous les revenus

1. Ce document nous a été fourni par Mme Jaxa-Chamiec.

http://rcin.org.pl

et toutes les sommes d'argent, quel que fût l'endroit où elles se trouvaient, ainsi que l'argenterie et le mobilier pouvant être acquis dans la suite, en me donnant le droit d'entrer en possession desdits biens, d'en extraire, jusqu'à ma mort, tous les revenus, et d'en jouir, sans aucun empêchement de la part de qui que ce soit. Pour le cas, où, à la mort de mon mari, il y aurait des enfants issus de notre mariage, il m'imposait l'obligation de libérer de mon droit d'usufruit la moitié des biens en question avec toutes leurs dépendances et de la remettre à nos enfants, à leur majorité, sous la réserve toutefois que, si ceux-ci venaient à mourir avant leur majorité ou après avoir pris possession de ladite moitié des biens en question, la partie de ces biens qui en aurait été détachée devait rentrer dans la masse des biens sur lesquels m'avait été conféré l'usufruit.

3.

Mon mari s'était réservé les mêmes droits pour le cas où il m'aurait survécu. Mais étant donné que le Tout-Puissant a bien voulu appeler mon époux, avant moi, à la résidence céleste des siècles à venir, et que je suis restée avec ma fille issue de notre union, laquelle porte les trois prénoms de Anna-Marie-Joséphine et est entrée dans sa quatorzième année, je me suis trouvée, en vertu de l'acte ci-dessus mentionné, lequel n'avait été attaqué par personne, disposant du droit incontestable d'entrer en jouissance de l'usufruit de tous les biens qu'avait laissés feu mon époux et, par conséquent, en vertu de l'alinéa 4 de l'article 556 du Recueil des Lois civiles, je me suis adressée à la Cour civile de Kiew, en demandant que fût ordonné mon envoi en possession des biens sis dans les districts de Skwir et de Radomysl du gouvernement de Kiew.

4.

Or, ladite Cour, par arrêté rendu le 22 Janvier courant, en se basant sur l'article 557 du tome X du Code, sur l'Oukase rendu, au nom de sa Majesté Impériale, par le Sénat Dirigeant, le 25 Juin 1840, sur les articles du Statut Lithuanien, antérieurement en vigueur dans ces provinces (chapitre 7, articles 1 et 2, chapitre 8, article 2) ainsi que sur la Constitution de l'an 1768, a conclu à l'impossibilité de reconnaître la validité du contrat de viager présenté par moi, ni d'admettre mon envoi en possession viagère des biens en question. Considérant ensuite la situation actuelle des biens en question, considérant que ceux-ci, étant donné la nullité du contrat de viager en question, constitueraient la propriété de leur héritière directe, ma fille, laquelle n'étant pas encore majeure ne peut en disposer, ladite Cour a rejeté ma demande d'envoi en possession et a prescrit aux Chambres de tutelle de la noblesse de Radomysl et de Skwir de se charger de la gestion

http://rcin.org.pl

des biens sis dans les districts en question ainsi que des intérêts de ma fille, en désignant des tuteurs de confiance.

5.

Les considérations de la Cour civile de Kiew ainsi que les lois citées dans son arrêté ne sont pas conformes au fond de l'affaire.

A) La Cour de Kiew prétend avoir constaté, dans mon affaire, la non-observation de certaines prescriptions des articles 1 et 2 du chapitre 7 du Statut Lithuanien. Or, il ne peut être tenu compte de ces prescriptions que lorsqu'il s'agit d'actes qui déposséderaient de ses biens fonciers non seulement leur propriétaire actuel, mais même ses enfants.

B) L'article 2 du chapitre 8 dudit Statut concerne uniquement les testaments qui peuvent être rangés dans la catégorie des actes ci-dessus mentionnés.

C) L'article 557 du tome X ne conférait pas à la Cour le droit de prendre de semblables dispositions, alors qu'elle ne se trouvait pas en présence d'une opposition quelconque contre les actes par moi présentés. Par contre, elle n'a pas pris en considération les prescriptions du Statut Lithuanien étant plus en rapport avec le cas actuel, notamment les articles 5 et 7 du chapitre 7, ainsi que l'article 2098 du tome X des Lois Civiles. Elle n'a pas non plus porté son attention sur le fait que les dispositions prises par elle n'auraient pu être justifiées que dans le cas prévu à l'article II du chapitre 5 du Statut Lithuanien ainsi que dans la Constitution de 1768 et concernant la déclaration des actes par-devant les tribunaux de la juridiction desquels dépendent les biens intéressés. Ces articles n'auraient pu constituer un obstacle à mon envoi en possession viagère de biens fonciers sis dans le gouvernement de Kiew, que dans le cas où ceux-ci eussent été grevés de dettes et où des oppositions eussent été faites, en vertu de ces dernières. Mais, étant donné que tel n'est pas le cas et que le contrat de viager en question, conformément à la formule exposée dans la Constitution de l'an 1523, page 419, et reconnu pour valable dans les actes ayant trait à une des propriétés foncières de mon mari, constitue la conséquence du contrat déposé à la Cour civile de Kiew, de la juridiction de laquelle dépend la propriété qui avait fait l'objet de ma demande d'envoi en possession, il en résulte que la validité du contrat de viager en question ne peut être mise en doute. Or, en dépit de cela, afin d'en diminuer la portée, la Cour civile de Kiew a attribué audit contrat de mariage, la qualité de simple disposition testamentaire pour cette raison que l'entrée en possession des biens y mentionnés était conditionnée par le décès d'une des parties contractantes. Considérant toutefois que les contrats de viager en question entrent en vigueur après la mort de la personne physique ayant pris des dispositions au sujet de ses biens, que d'autre part il est inadmis-

http://rcin.org.pl

sible que puisse être modifiée la portée d'un contrat dûment passé, il en résulte que les arguments que fait valoir la Cour civile ne sont pas probants.

Joignant à la présente : *a*) le contrat de mariage ; *b*) le contrat de viager ; *c*) le certificat d'inhumation ; *d*) la copie de l'arrêté de la Cour civile de Kiew, avec copies desdits documents et leur traduction sur papier réglementaire, je soussigné, fille d'Adam, prie Sa Majeté Impériale :

que, tenant compte du fait que mon époux avait le droit de signer, en ma faveur, un contrat de viager sur les biens laissés par lui, il soit décrété que j'ai un droit indiscutable d'usufruit viager sur tous les biens en question, qu'il serait contraire à la volonté de feu mon mari de me priver des droits stipulés dans le contrat de viager, qu'il serait également contraire aux intentions de feu mon époux de modifier de la façon dont l'a fait la Cour civile de Kiew, les dispositions prises par lui, étant donné que confier à des personnes étrangères l'éducation de ma fille, mon unique enfant, en me privant de la possibilité d'accomplir ce devoir sacré, ainsi que m'enlever l'administration des biens serait me mettre dans une situation très gênée, d'autant plus que de pareilles dispositions exposeraient les biens en question à être dilapidés. Pour ces raisons, je sollicite que la décision prise en date du 22 Janvier courant par la Cour civile de Kiew soit annulée et qu'il lui soit prescrit de procéder, conformément aux termes du contrat en question, à mon envoi en possession viagère de tous les biens laissés par feu mon mari et sis dans les districts de Skwir et de Radomysl.

Les documents annexés devront être retournés. La présente demande en date du 6 Février 1842, adressée à la 2me section du 7e Département du Sénat Dirigeant a été rédigée et écrite par le gentilhomme Constantin, fils de Vincent Zaluski.

(*Signé*) Éveline Hanska, née comtesse Rzewuska.

Mon domicile est à Wierzchownia, gouvernement de Kiew, arrondissement de Skwir.

La présente demande a été remise au bureau de poste de Zytomir pour être expédiée par express, le 7 Février 1842.

(*Traduit du russe par le traducteur juré Paul Kleczkowski.*)

---

http://rcin.org.pl

BIBLIOGRAPHIE

Manuscrits.

Papiers personnels de Mme la Vicomtesse de Forsanz, née Hedwige Ciechanowiecka.

Papiers personnels de Mme Jaxa-Chamiec.

Collection du Vicomte Spoelberch de Lovenjoul (Institut de France) : *Lettres de Balzac* (originaux et copies), 6 vol. (A 281-288) ; *Lettres de Balzac à l'Étrangère* (originaux et copies), 8 vol. (A 301-308) ; *Lettres adressées à Balzac par diverses personnes* (originaux), 5 vol. (A 312-316) ; *Lettres adressées à Madame Honoré de Balzac par diverses personnes* (originaux), 3 vol. (A 368-370) ; *Cahiers intimes et journal de Madame Honoré de Balzac* (originaux), 4 vol. (A 371, 372, 373, 381 *bis*) ; *Lettres diverses adressées au Comte et à la Comtesse Georges Mniszech* (originaux), 1 vol. (A 384 *bis*) ; *Lettres du Comte et de la Comtesse Georges Mniszech à Madame Honoré de Balzac* (A 387 *bis*).

Collection de M. Marcel Bouteron : Autographes, documents divers, objets, portraits.

Ministère des Affaires Étrangères : *Correspondance politique*, t. 422 : Autriche, avril-décembre 1835.

Bibliothèque Polonaise à Paris : *Correspondance de Mlle Camille Bystrzonowska avec son frère, le comte Bystrzonowski*, Ms. no 322.

Imprimés.

Œuvres de Balzac.

Œuvres complètes de Balzac. Paris, 1874, Vve A. Houssiaux, 21 vol. in-8o.

Œuvres complètes de Balzac. Paris, 1842-1848, Furne, Dubochet et Hetzel, 17 vol. in-8o.

http://rcin.org.pl

Œuvres complètes de M. de Balzac. Paris, 1869-1876, Michel Lévy frères, 24 vol. in-8°.

Œuvres complètes de Honoré de Balzac. Texte revisé et annoté par Marcel Bouteron et Henri Longnon. Illustrations de Charles Huard gravées sur bois par Pierre Gusman. Paris, 1912-1932, L. Conard, 37 vol. in-8° (en cours).

Œuvres posthumes. Lettres à l'Étrangère, Paris, Calmann-Lévy, t. I (1833-1842) ; t. II (1842-1844) ; t. III (1845-1846) ; t. IV et suiv. (sous presse), in-8°.

Ouvrages relatifs à Balzac, à Madame Hanska.

Abraham (Pierre), *Balzac. Recherches sur la création intellectuelle.* Paris, 1929, Rieder, in-8°.

Altszyler (Hélène), *La Genèse et le plan des caractères dans l'œuvre de Balzac.* Paris, 1928, Alcan, in-8°.

Ancelot (Mme Virginie), *Les Salons de Paris ; foyers éteints*, 2e édition. Paris. 1858, J. Tardieu, in-18.

Andersen (Hans Christian), *Le Conte de ma vie*, 4e édition. Traduction de Cécile Lund et Jules Bernard. Paris, 1930, Librairie Stock, in-16.

Apponyi (Comte Rodolphe), *Vingt-cinq ans à Paris (1826-1852). Journal.* Publié par Ernest Daudet. Paris, 1913-1926, Plon-Nourrit et Cie. 4 vol. in-8°.

Arrigon (L.-J.), *Les Débuts littéraires d'Honoré de Balzac*, d'après des documents nouveaux et inédits. Paris, 1924, Perrin et Cie, in-16.

— *Les Années romantiques de Balzac*, d'après des documents nouveaux et inédits. Paris, 1927, Perrin et Cie, in-8°.

Arüss (Arsène), *Le Joli page de Balzac (Madame Marbouty).* Paris, 1924, R. Chiberre, in-8°.

Balabine (Victor de), *Journal de Victor de Balabine, secrétaire de l'ambassade de Russie.* Publié par Ernest Daudet. Paris, 1914, Émile-Paul, in-8°.

Baldensperger (Fernand), *Études d'Histoire littéraire.* Deuxième série. Paris, 1910, Hachette, in-12.

— *Gœthe en France. Étude de littérature comparée.* Paris, 1904, Hachette, in-8°.

— *Orientations étrangères chez Honoré de Balzac.* Paris, 1927, H. Champion, in-8°.

Bar (Adam), *Charakterystyka i zrodla powiesci Kraszewskiego w latach 1830-1850 (Caractères et sources du roman de Kraszewski de 1830 à 1850).* Varsovie, 1924, in-8°.

http://rcin.org.pl

BARRIÈRE (Marcel), *L'œuvre de Honoré de Balzac. Étude littéraire et philosophique sur la Comédie Humaine.* Paris, 1890, Calmann-Lévy, in-8°.

BASSANVILLE (Comtesse de), *Les Salons d'autrefois. Souvenirs intimes.* Nouvelle édition, Paris, 1878, A. Broussois, 4 vol. in-12.

BATIUCHKOV (Th.), *Na razstoïanii polouvéka : Balzac, Antone Tchékhov i Vladimir Korolenko. O Krestianakh* (*A travers un demi-siècle : Balzac, Antoine Tchékhov et Vladimir Korolenko. Sur les Paysans*). Collection Bielinski. Moscou, 1899.

BAUMANN (Émile), *Le Symbolisme de la vie de Balzac.* Paris, 1896, F. Verne, in-32.

BELLESSORT (André), *Balzac et son œuvre.* 8e édition, Paris, 1925, Perrin et Cie, in-8°.

BENJAMIN (René), *La prodigieuse vie d'Honoré de Balzac.* Paris, 1925, Plon, in-12.

BERNHEIM (Pauline), *Balzac und Swedenborg. Einfluss der Mystik Swedenborgs und Saint-Martins auf dir Romandichtung Balzacs.* Berlin, 1914, E. Ebering, in-8°.

BERTAULT (Philippe), *Balzac et la musique religieuse* avec documents inédits. Paris, 1929, Jean Naert, in-16.

BETTELHEIM (Anton), *Balzacs Begegnung mit Metternich. Ein biographisches Blatt...* Wien, 1912, C. Herrmann, in-16.

BORDEAUX (Henry), *Vies intimes.* Paris, 1928, Plon, in-8°.

BOULENGER (Jacques), *Rabelais à travers les âges.* Paris. Collection *Saint-Germain-des-Prés*, 1925, in-16.

BOUTERON (Marcel), *Cahiers balzaciens* (*Les*). Paris, 1923-1928, La Cité des Livres, puis Lapina, 8 fascicules, in-8°.

— *Muses romantiques.* Paris, 1926, Le Goupy, in-8°.

— *La Véritable image de Madame Hanska.* Collection *Les Images du temps.* Paris, 1929, Lapina.

— *Une année de la vie de Balzac : 1835.* Conférence du 11 avril 1925. Monaco, La Société de Conférences de Monaco, in-8°.

BRADA (Comtesse Consuelo di Puliga), *Souvenirs d'une petite Second Empire.* Paris, 1921, Calmann-Lévy, in-12.

BRUNETIÈRE (Ferdinand), *Honoré de Balzac, 1799-1850.* Paris, 1906, Calmann-Lévy, in-18.

— *Histoire de la littérature française. Le Dix-neuvième siècle.* Paris, 1917, Delagrave, in-8°.

— *Le Roman naturaliste.* Paris, 1883, Calmann-Lévy, in-12.

CABANÈS (Dr Augustin), *Balzac ignoré.* Paris, 1899, A. Charles, in-4°.

http://rcin.org.pl

CARCO (Francis), *Paul Bourget*, suivi de pages inédites et de l'*Histoire du XXXIII^e fauteuil*. Collection *Les Quarante*. Paris, 1932, Alcan, in-8°.

CASTILLE (Hippolyte), *Les Hommes et les mœurs en France sous le règne de Louis-Philippe*. Paris, 1853, P. Henneton, in-12.

CHAMPFLEURY (Jules Fr. F. Fleury, dit), *Documents pour servir à la biographie de Balzac. Balzac propriétaire*. Paris, 1875, A. Patay, in-16.

— *Documents pour servir à la biographie de Balzac. Balzac au collège*. Paris, 1878, A. Patay, in-16.

CHMIELOWSKI (Pierre), *Balzak i Juljusz Slowacki. Nasza literatura dramatyczna* (*Balzac et Jules Slowacki. Notre théâtre*). Saint-Pétersbourg, 1898.

CURTIUS (Ernst Robert), *Balzac*. Bonn, 1923, F. Cohen, in-8°.

CZARNIK (Bronislas), *Balzak i Jaselka Kraszewskiego* (*Balzac et la Crèche de Kraszewski*). Extrait du périodique *Pamietnik Literacki*. Lwow, 1916, in-8°.

DELACROIX (Eugène), *Journal...* publié par A. Joubin, Paris, 1932, E. Plon-Nourrit, 3 vol., in-8°.

DINO (Duchesse de), *Chronique de 1831 à 1862* publiée avec des annotations et un index biographique par la princesse Radziwill, née Castellane. Paris, 1909-1910, Plon-Nourrit, 4 vol. in-8°.

DOSTOÏEVSKI (Fédor M.), *Correspondance et Voyage à l'étranger*. Traduit du russe par J.-W. Bienstock. Paris, 1908, Editions du Mercure de France, in-8°.

DU CAMP (Maxime), *Souvenirs littéraires*. Paris, 1882-1883, Hachette, 2 vol., in-8°.

DU PONTAVICE DE HEUSSEY (Robert), *Balzac en Bretagne. Cinq lettres inédites de l'auteur des Chouans*. Rennes, 1885, Caillières, in-12.

ESTERHAZY (Comte Valentin), *Lettres du Comte Valentin Esterhazy à sa femme* (*1784-1792*), avec une introduction et des notes par Ernest Daudet. Paris, 1907, Plon-Nourrit et C^ie, in-8°.

— *Nouvelles lettres du Comte Valentin Esterhazy à sa femme* (*1792-1795*), publiées par Ernest Daudet. Paris, 1909, Plon-Nourrit et C^ie, in-8°.

ESTÈVE (Edmond), *Byron et le romantisme français, essai sur la fortune et l'influence de l'œuvre de Byron en France de 1812 à 1850*. Paris, 1907, Hachette, in-8°.

FAGUET (Émile), *Les Grands écrivains français. Balzac*. Paris, 1913, Hachette et C^ie, in-12.

— *Études littéraires : Dix-neuvième siècle*. Paris, 1887, Lecène et Oudin, in-8°.

FERRY (Gabriel), *Balzac et ses amies*. Paris, 1888, Calmann-Lévy, in-12.

http://rcin.org.pl

FLAT (Paul), *Essais sur Balzac.* Paris, 1893, Plon-Nourrit et C^ie^, in-16.

FLAT (Paul), *Seconds essais sur Balzac.* Paris, 1894, Plon-Nourrit et C^ie^, in-18.

FLOYD (Juanita Helm), *Les Femmes dans la vie de Balzac.* Traduction et introduction de la Princesse Catherine Radziwill... Paris, 1926, Plon-Nourrit, in-12°.

FONTANEY (Antoine), *Journal intime* (*Bibliothèque romantique N° 12*). Paris, 1925, Les Presses Françaises, in-16°.

FOUQUEURE (André), *Honoré de Balzac à Angoulême. La Genèse d'un chef-d'œuvre.* Paris, 1913, in-8°.

FRAY-FOURNIER (A.), *Balzac à Limoges.* Limoges, 1898, V^ve^ Ducourtieux, in-8°.

GANCHE (Édouard), *Frédéric Chopin, sa vie et ses œuvres* (*1810-1849*)... Paris, 1913. Éditions du Mercure de France, in-18.

GAUTIER (Théophile), *Honoré de Balzac.* Édition revue et augmentée. Paris, 1859, Poulet-Malassis et de Broise, in-12.

— *Portraits contemporains : Littérateurs, peintres, sculpteurs, artistes dramatiques*, Paris, 1874, Charpentier, in-18.

GIDE (André), *Dostoïevsky.* Paris, 1923, Plon-Nourrit et C^ie^, in-8°.

GIGOUX (Jean), *Causeries sur les artistes de mon temps.* Paris, 1885. Calmann-Lévy, in-12.

GILLOT (Hubert), *Études balzaciennes. Balzac, d'après sa correspondance avec l'Étrangère.* Grenoble, 1924, J. Aubert, in-8°.

GOZLAN (Léon), *Balzac chez lui. Souvenirs des Jardies.* Paris, 1862, Michel Lévy frères, in-12.

— *Balzac en pantoufles.* Troisième édition revue, corrigée et augmentée de deux nouveaux chapitres. Paris, 1865, Michel Lévy frères, in-12.

GRABOWSKI (Michel), *Literatura i krytyka* (*Littérature et critique*). Wilno, 1837, 1838, 1840, Glücksberg, in-8°.

GROLLEAU (Charles), *Note sur* « Séraphita » *de H. de Balzac.* Paris, 1923, H. Jonquières et C^ie^, in-8°.

GUYOT (Charly), *Voyageurs romantiques en pays neuchatelois...* Neuchâtel-Paris, 1933, Delachaux et Niestlé, in-8°.

HALFLANTS (Paul), *La littérature française au dix-neuvième siècle. Le Romantisme* (*1800-1850*). Bruxelles, 1921, I. de Lannoy, in-8°.

HANOTAUX (Gabriel) et Georges VICAIRE, *La Jeunesse de Balzac. Balzac imprimeur, 1826-1828. Balzac et Madame de Berny.* Nouvelle édition. Paris, 1921, A. Ferroud, in-8°.

HASTINGS (Walter Scott), *Balzac and Souverain. An unpublished correspondence.* Edited by Walter Scott Hastings. New-York, 1927, Doubleday, Page and C°, in-8°.

http://rcin.org.pl

HUGO (Victor), *Choses vues* (*Œuvres inédites*). Paris, 1887, Hetzel et A. Quantin, in-8°.

JABLONOWSKI (Ladislas), *Rozprawy i wrazenia literackie* (*Dissertations et impressions littéraires*). Varsovie, 1908, E. Wende et C^ie^, in-8°.

JARBLUM (Irène), *Balzac et la femme étrangère*. Préface de M. Marcel Bouteron. Paris, 1930, E. de Boccard, in-8°.

JEZIERSKA (Virginie), *Z zycia dworow na kresach, 1828-1844* (*Vie des châteaux et des manoirs dans les pays frontières, 1828-1844*). Traduit de l'autographe par le D^r^ Léon Bialkowski. Poznan, 1924, in-8°.

KARÉNINE (Wladimir, pseudonyme de M^me^ Komarov), *George Sand, sa vie et ses œuvres, 1804-1876*. Paris, 1899-1926, P. Ollendorff, 4 vol. in-8°.

KLACZKO (Jules), *Pisma z lat 1849-1851* (*Lettres de 1849-1851* recueillies par Boleslas Erzepki). Poznan, 1919, in-8°.

KRASZEWSKI (Joseph-Ignace), *Nowe studja literackie* (*Nouvelles études littéraires*). Varsovie, 1843, S. Orgelbrand, in-8°.

— *Wedrowki literackie, fantastyczne i historyczne* (*Promenades littéraires, fantastiques et historiques*). Wilno, 1838, Blumowicz, in-8°.

LACROIX (Paul), le bibliophile Jacob, *Les Femmes de Honoré de Balzac, types, caractères et portraits...* Paris, 1851, V^ve^ L. Janet, in-8°.

LAMARTINE (Alphonse de), *Balzac et ses œuvres*. Paris, 1866, Michel Lévy frères, in-12.

LE BRETON (André), *Balzac, l'homme et l'œuvre*. Paris, 1905, A. Colin et C^ie^, in-12.

LÉGER (Charles), *A la recherche de Balzac*. Paris, 1927, Le Goupy, in-8°.

— *Balzac mis à nu et les dessous de la société romantique* d'après les mémoires inédits d'un contemporain. Préface et notes par Charles Léger. Paris, 1928, C. Gaillandre, in-8°.

— *Ève de Balzac*, d'après des documents inédits. Paris, 1926, Lecaplain et C^ie^, in-8°.

LHOMER (Jean), *Balzac dans l'intimité et les types de la Comédie Humaine*. Paris, 1904, V. Lemasle, in-8°.

MALO (Henri), *La Duchesse d'Abrantès au temps des amours...*, Paris, 1927, Émile-Paul frères, in-16°.

— *La Gloire du vicomte de Launay : Delphine Gay de Girardin*. Paris, 1925, Émile-Paul frères, in-8°.

— *Une muse et sa mère : Delphine Gay de Girardin*. Paris, 1924, Émile-Paul frères, in-8.

MARTIN (Marietta), *Un Aventurier intellectuel sous la Restauration et la Monarchie de Juillet. Le Docteur Koreff* (*1783-1851*). Paris, 1925, É. Champion, in-8°.

http://rcin.org.pl

MÉNIÈRE (Docteur Prosper), *La Captivité de Madame la Duchesse de Berry à Blaye, 1833.* Journal du Docteur Prosper Ménière, médecin envoyé par le gouvernement auprès de la princesse... Paris, 1882, Calmann-Lévy, 2 vol. in-8°.

MERLANT (Joachim), *Honoré de Balzac. Notice biographique et littéraire.* Paris, 1912, Didier, in-12.

METTERNICH (Prince de), *Mémoires, documents et écrits divers.* Paris, 1883, E. Plon et C^ie^, in-8°.

MICKIEWICZ (Ladislas), *Zywot Adama Mickiewicza* (*Vie d'Adam Mickiewicz*). Poznan, 1890-1895, 4 vol. in-8°.

MIRECOURT (Eugène de), *Les Contemporains. Balzac.* Paris, 1854, J. P. Roret et C^ie^, in-16.

— *Journal intime* (*Bibliothèque romantique*). Paris, 1926, Les Presses Françaises.

NEUWERTH NOWACZYNSKI (Adolphe), *Wczasy literackie* (*Causeries littéraires*). Varsovie, 1906, J. Fiszer, in-8°.

RADZIWILL (Princesse Catherine), *My Recollections.* Londres, 1904, Isbister et C°, in-8°.

REBELL (Hugues), *Les Inspiratrices de Balzac, Stendhal, Mérimée.* Paris, 1902, Dujarric et C^ie^, in-12.

ROUX (Fernand), *Balzac jurisconsulte et criminaliste.* Paris, 1906, Dujarric et C^ie^, in-18.

ROYCE (W.-H.), *A Balzac bibliography...* writings relative to the life and works of Honoré de Balzac. Chicago, 1929-1930, The University Press, 2 vol. in-8°.

RUXTON (Geneviève), *La Dilecta de Balzac : Balzac et Madame de Berny, 1820-1836.* Préface de Jules Lemaître, de l'Académie française. Paris, 1909, Plon-Nourrit et C^ie^, in-16.

SAINTE-BEUVE, *Causeries du lundi.* Paris, 1857-1862, Garnier frères, 15 vol. in-18.

— *Critiques et portraits littéraires.* Paris, 1836-1839, E. Renduel, 5 vol. in-8°.

SAND (Baronne Dudevant, dite George), *Histoire de ma vie.* Paris, 1856, Michel Lévy frères, 10 vol. in-12.

— *Autour de la table.* Paris, 1862, E. Dentu, in-12.

SÉCHÉ (Alphonse) et Jules BERTAUT, *Au temps du romantisme*, études pittoresques et littéraires. Paris, 1909, Sansot et C^ie^, in-12.

SEILLIÈRE (Baron Ernest), *Balzac et la morale romantique...* Paris, 1922, F. Alcan, in-8°.

SERVAL (Maurice), *Autour d'un roman de Balzac : Les Chouans.* Paris, 1921, L. Conard, in-8°.

http://rcin.org.pl

SERVAL (Maurice), *Autour d'Eugénie Grandet* (d'après des documents inédits). [la famille Nivelleau]. Paris, 1924, É. Champion, in-8°.

— *Une amie de Balzac, M^me^ Marbouty*. Paris, 1925, Émile-Paul frères, in-8°.

SPOELBERCH DE LOVENJOUL (Vicomte), *Études balzaciennes. Autour de Honoré de Balzac*. Paris, 1897, Calmann-Lévy, in-18.

— *Histoire des œuvres de Honoré de Balzac*. Paris, 1879, Calmann-Lévy, in-8°.

— *La Genèse d'un roman de Balzac : Les Paysans*, lettres et fragments inédits. Paris, 1901, P. Ollendorff, in-8°.

— *Études balzaciennes. Un Roman d'amour*. Paris, 1896, Calmann-Lévy, in-12°.

TAINE (Hippolyte), *Essais de critique et d'histoire*. Paris, 1858, L. Hachette et C^ie^, in-12.

TOLDO (Pietro), *Rabelais et Honoré de Balzac*. Extrait de la *Revue des études rabelaisiennes*. Paris, 1905, Champion, in-8°.

UJEJSKI (Joseph), *Krol Nowego Izraela* (*Le Roi du Nouvel Israël*). Varsovie, 1924, in-8°.

VIATTE (Auguste), *Les Sources occultes du Romantisme*. Paris, 1928, Champion, in-8°.

WASYLEWSKI (Stanislas), *O Milosci romantycznej* (*L'Amour romantique*). Poznan, 1928, in-8°.

WERDET (Edmond), *Portrait intime de Balzac ; sa vie, son humeur, son caractère*. Par son ancien libraire-éditeur. Paris, 1859, E. Dentu, in-12.

ZELENSKI (Thaddée, dit Boy-Zelenski), *Pani Hanska* (*Madame Hanska*). Lwow, s. d., Altenberg, in-16.

ZOLA (Émile), *Les Romanciers naturalistes. Balzac, Stendhal, Gustave Flaubert, Edmond et Jules de Goncourt, Alphonse Daudet. Les Romanciers contemporains*. Paris, 1881, G. Charpentier, in-12.

Articles relatifs à Balzac, à Madame Hanska.

ALEKSEEV (M. P.), *Balzac w Rossii* (*Krasny Arkhiv*. Istoritcheski Journal) (*Balzac en Russie*. Les Archives Rouges. Revue historique, t. III). Moscou, 1923.

ALTSZYLER (Hélène), *Les Polonais dans l'œuvre de Balzac* (*Revue d'histoire littéraire de la France*, avril-juin 1918).

http://rcin.org.pl

BACHELIN (Henri), *Balzac et les Paysans* (*Le Figaro*, 24 mars 1923).

BALDENSPERGER (Fernand), *Hoëne-Wronski a Francja intelektualna* (*Przeglad Wspolczesny*) (*Hoene-Wronski et la France intellectuelle*) (*Revue Contemporaine*). Cracovie, avril 1928.

— *Note sur l'affirmation de véracité du* « Père Goriot » *de Balzac* (*Revue de littérature comparée*, janvier-mars 1933.

BALZAC (Mme Éveline de), *Lettres inédites au Comte Adam Rzewuski*. Avec une introduction de la princesse Catherine Radziwill... (*Revue hebdomadaire*, 20 décembre 1924).

BAUËR (Gérard), *Le modèle d'Eugénie Grandet* (*Chronique des Lettres françaises*, mai-juin 1925).

— *Autour de la Rabouilleuse* (*L'Écho de Paris*, 6 décembre 1923).

BERNARD (Charles de), *La Peau de chagrin, par M. de Balzac* (*Gazette de Franche-Comté*, 13 août 1831).

BIENSTOCK (J.-W). — *Dostoïevsky et Balzac* (*Chronique des Lettres françaises*, mai-juin 1925).

BIRÉ (Edmond), *Balzac et l'Académie Française* (*Le Correspondant*, 25 novembre 1888).

BOBORYKINE, *Realnyï roman vo Frantzii* (*Le Roman réaliste en France. Otetschestvennïa Zapiski*, 1876, nº 6).

BOURGET (Paul), *L'art du roman chez Balzac* (*Revue des Deux Mondes*, 15 février 1926).

— *Le roman de la vie de Balzac* (*La République des lettres*, 24 décembre 1876).

BOUTERON (Marcel), *Apologie pour Madame Hanska* (*Revue des Deux Mondes*, 15 mai 1924).

— *Bedouck ou le Talisman de Balzac* (*Revue des Deux Mondes*, 15 décembre 1925).

— *Études balzaciennes : La véritable Duchesse de Langeais* (*Revue des Deux Mondes*, 1er juillet 1928).

— *Itinéraire de Paris à Wierzchownia* (*Revue des Deux Mondes*, 1er octobre 1927).

— *Le Culte de Balzac* (*Revue des Deux Mondes*, 15 mai 1924).

CARRÈRE (Jean), *Les mauvais maîtres : Honoré de Balzac* (*Revue hebdomadaire*, 30 août 1902).

CHASLES (Philarète), *Honoré de Balzac* (*Journal des Débats*, 24 août 1850).

CHEVYRIOV (S.). — *Une visite de Balzac en 1839*, traduit du russe par Gleb Struve (*Revue de littérature comparée*, avril-juin 1933).

http://rcin.org.pl

CLARETIE (Jules), *Balzac à Issoudun* (*Les Annales romantiques*, janvier-février 1908).

CLARETIE (Léo), *Le Balzac de Falguière* (*Journal des Débats*, 27 mars 1899).

CURTIUS (Ernst Robert), *La mystique de Balzac*. Traduit par Raymond-R. Lambert (*Philosophies*, 15 novembre 1924).

ÉTIENNE (Louis), *La Statue de Balzac et M. Rodin* (*Le Soleil*, 16 mai 1898).

FAURE (Gabriel), *Balzac paysagiste et le Médecin de campagne* (*Revue hebdomadaire*, 3 novembre 1917).

FERRY (Gabriel), *La popularité de Balzac au seuil du XX^e siècle* (*La Revue*, anc. *Revue des Revues*, 15 octobre 1902).

FINOT (J.), *Au sujet de M^me de Balzac et de sa correspondance* (*Revue mondiale*, 15 janvier, 15 février, 15 mars 1927).

FONS (Pierre), *Au delà du réalisme pessimiste. Le secret de Balzac* (*Nouvelle Revue*, 1905, n° 146).

GILLET (Louis), *La Dilecta de Balzac* (*Le Gaulois*, 23 juin 1922).

GILLET (Hubert), *Le Secret de l'Étrangère* (*Revue Bleue*, 6 octobre 1928).

GORKI (Maxime), *Maxime Gorki et Balzac. Une lettre inédite de Maxime Gorki sur Balzac et les écrivains français* (*La Revue*, anc. *Revue des Revues*, 15 juillet 1911).

GRABOWSKI (Thaddée), *Balzak i Pani Hanska. Szkic Psychologiczno-literacki* (*Balzac et Madame Hanska. Étude psychologique et littéraire. Przeglad literacki* (*Revue littéraire*, avril-juin 1902). Cracovie.

HENRIOT (Émile), *Hugo, Gœthe, Sainte-Beuve, Balzac et Stendhal* (*Le Gaulois*, 22 janvier 1921).

HERMANT (Abel), *La seconde vue des romanciers* (*Annales politiques et littéraires*, 12 février 1922).

JANIN (Jules), *La Peau de chagrin, par M. de Balzac* (*L'Artiste*, 1831).

LE BRETON (André), *Les origines du roman balzacien* (*Revue de Paris*, Nouvelle série, 15 octobre 1903).

LÉGER (Charles), *Balzac à Besançon* (*Le Figaro*, 2 janvier 1926).

— *Balzac et Albert Savarus* (*Ibid.*, 6 mars 1926).

LEYRET (H.), *Balzac et la Russie* (*Ibid.*, 16 octobre 1896).

LOMBARD (Alfred), *Balzac et Neuchâtel*. Neuchâtel, 1927.

MERLANT (Joachim), *Balzac inspiré par Sénancour* (*Revue Bleue*, 22 mars 1913).

— *Les variantes de Madame Hanska* (*Ibid.*, 19 et 26 octobre 1912).

NETTEMENT (Alfred), *Études littéraires. Les Modernes : M. de Balzac* (*Gazette de France*, 11, 17 et 24 février 1836).

http://rcin.org.pl

PITOLLET (Camille), *Bettine von Arnim. Lettres inédites touchant a correspondance de Gœthe avec une Enfant* (*Revue germanique*, novembre-décembre, 1911).

PRIOR (Henry), *Balzac à Milan* (*Revue de Paris*, 15 juillet, 1er août 1925).

— *Balzac à Turin* (*Revue de Paris*, 15 janvier 1924).

— *Balzac à Venise* (1837). Lettres et documents inédits (*Revue de France*, 1er décembre 1927).

RZEWUSKI (Stanislas), *Balzac jugé par son neveu* (*Le Gaulois*, 4 mai 1899).

— *La belle-fille de Balzac : Mme la Comtesse Anna Mniszech* (*Le Gaulois*, 13-14 mai 1899).

— *La Correspondance de Balzac* (*Le Gaulois*, 8 mars 1894).

— *Le mariage de Balzac* (*Nouvelle Revue*, 15 janvier 1906).

— *Le salon de Madame de Balzac* (*Le Gaulois*, 24 octobre 1902).

— *Les femmes de Balzac à propos de la* « Cousine Bette » (*Le Gaulois*, 16, 17 décembre 1905).

SALLES (Eusèbe de), *Balzac alchimiste et rhéteur dans le salon de Gérard* (*Le Boulevard*, 11, 25 janvier 1863).

SERVAL (Maurice), *Autour d'un roman de Balzac : Le Lys dans la Vallée* (*Revue d'histoire littéraire de la France*, juillet-septembre, octobre-décembre 1926).

— *La Rabouilleuse de Balzac. Les sites et les gens, les personnages. Balzac à Issoudun* (*Les Annales romantiques*, nov.-déc. 1912).

SUMMER (Mary), *Quelques héroïnes de Balzac* (*La Fronde*, février 1900).

THOUVENIN (Georges), *La genèse d'un roman de Balzac. La Recherche de l'Absolu* (*Revue d'histoire littéraire de la France*, oct.-déc. 1911).

TOPASS (Jean), *Les Polonais dans l'œuvre de Balzac* (*Monde Slave*, avril 1925).

UZANNE (Octave), *Le Roman vécu et posthume d'Honoré de Balzac* (*Écho de Paris*, 24 août 1900).

OUVRAGES GÉNÉRAUX.

ACHARD (Lucie), *Rosalie Constant, sa famille, ses amis*. Paris, 1817-1818, Fischbacher, 2 vol. in-16.

ALMÉRAS (Henri d'), *Les romans de l'histoire, Cagliostro* (*Joseph Balsamo*), *la franc-maçonnerie et l'occultisme au XVIIIe siècle*, d'après des documents inédits. Paris, Société française d'Imprimerie et de Librairie, 1904, in-16.

http://rcin.org.pl

ANDRZEJOWSKI (Antoine, dit Detiuk), *Ramoty starego Detiuka O Wolyniu* (*Racontars du bonhomme Detiuk sur la Volhynie*). Wilno, 1861, A. H. Kirkor, 2 vol. in-8°.

ARSON, *Document pour l'histoire des grands fourbes qui ont figuré sur la terre ou Mémoire d'Arson...* Paris, 1817-1818, in-4°.

AUGÉ (Lazare), *Documents pour l'histoire du Messianisme ou de l'Union finale de la philosophie et de la religion*, exposition de la Philosophie absolue de Wronski. Paris, 1868, in-8°.

BALLANCHE (Pierre-Simon), *Vision d'Hébal...* Paris, 1831, Didot, in-8°.

— *La Ville des expiations...* Paris, 1832, in-8° (Extrait de *la France littéraire*).

BARCHOU DE PENHOËN, *Histoire de la philosophie allemande depuis Leibnitz jusqu'à Hegel...* Paris, 1836, Charpentier, 2 vol. in-8°.

BAUMFELD (André), *Andrzej Towianski i towianizm* (*André Towianski et le towianisme*). Cracovie, 1908, in-8°.

BERTRAND (Joseph), *Hoëné-Wronski* (*Revue des deux Mondes*, t. 139, 1er février 1897).

BOBROWSKI (Thaddée), *Pamietniki* (*Mémoires*)... Lwow, 1900, 2 vol. in-8°.

BYSE (Charles), *Un Grand inconnu. Swedenborg, 1688-1772...* Colombier près Neuchâtel, 1899, in-16.

CABANÈS (Dr), *Une Allemande à la Cour de France... Un médecin prussien, espion dans les salons romantiques.* Paris, A. Michel, 1916, in-16.

CAPEFIGUE (J.-B.-H.-R.), *La Baronne de Krüdner, l'empereur Alexandre Ier au Congrès de Vienne et les traités de 1815.* Paris, 1866, Amyot, in-16.

CELLIN DU FAYEL, *La Vérité sur Mlle Lenormand.* Paris, 1845, C. Tresse, in-8°.

CEYSINGER (H.), *Szymon Konarski* (*Simon Konarski*). Varsovie, 1915.

CHATEAUBRIAND, *Mémoires d'outre-tombe.* Paris, 1895, Garnier, 6 vol., in-8°.

CHESTOV (Léon), *L'idée de Bien chez Tolstoï et Nietzsche...* Traduit du russe par T. Bérésovski-Chestov et G. Bataille. Paris, 1925, éditions du Siècle, in-16.

— *Les Révélations de la mort. Dostoïevsky-Tolstoï...* Paris, 1923, Plon-Nourrit et Cie, in-16.

CHMIELOWSKI (Pierre), *Studja i szkice z dziejow literatury polskiej* (*Études et esquisses de l'histoire littéraire de Pologne*). Cracovie, 1886. J. K. Zupanski, 2 vol. in-8°.

CHODZKO (Léonard), *Esquisses polonaises ou fragments et traits détachés pour servir à l'Histoire de la Révolution de Pologne actuelle.* Par une Polonaise. Paris, 1831, Bossange, in-8°.

CHRZANOWSKI (Ignace), *Z epoki romantyzmu. Studja i szkice* (*L'Époque romantique. Études et esquisses*). Cracovie, 1918, in-8°.

COGORDAN (George), *Joseph de Maistre.* Paris, 1894, Hachette, in-16.

http://rcin.org.pl

CONSTANT (Benjamin), *Journal intime...* Paris, 1928, A. Michel, in-8°.

— *Lettres à M^me Récamier.* Paris, 1882, Calmann-Lévy.

CUSTINE (Marquis de), *La Russie en 1839,* Paris, 1843, Amyot, 4 vol. in-8°.

CZERNICKI, *Zywot i korespondencja Tomasza Zana* (*La vie et la correspondance de Thomas Zan*). Cracovie, 1863, in-8°.

CZUBEK (Jean), *Korespondencja Filomatow 1815-1823* (*Correspondance des Philomathes* (*1915-1823*) recueillie et annotée par Jean Czubek). Cracovie, 1913, Editions de l'Académie Polonaise des Sciences et des Lettres, 5 vol. in-8°.

DEFRANCE (Eugène), *Catherine de Médicis, ses astrologues et ses magiciens-envoûteurs.* Paris, 1911, Éditions du Mercure de France, in-16.

DMOCHOWSKI (F.-S.), *Wyklad literatury i estetyki Kazimierza Brodzinskiego* (*Exposé de la littérature et de l'esthétique de Casimir Brodzinski*). Varsovie, 1869.

DUCOS (Comte Paul-É-T.), *La Mère du duc d'Enghien, 1750-1822...* Paris, 1900. E. Plon-Nourrit et C^ie, in-8°.

DOSTOÏEVSKI (Fédor M.), *Œuvres*, édition russe. Saint-Pétersbourg, 1882-1884, A. S. Souvorine, 14 vol. in-8°.

DU MONTET (Baronne), *Souvenirs* (*1785-1866*). Paris, 1904, Plon-Nourrit et C^ie, in-8°.

DU POTET, *Traité complet de magnétisme animal.* 8^e édition. Paris, 1930, F. Alcan, in-8°.

— *La Magie dévoilée ou Principes de science occulte*, par M. le Baron Du Potet. Paris, 1852, Pommeret et Moreau, in-4°.

EYNARD (Charles), *Vie de Madame de Krüdener...* Paris, 1849, Cherbuliez, 2 vol. in-8°.

FABRE D'OLIVET, *Histoire philosophique du genre humain ou l'homme considéré sous ses rapports religieux et politique dans l'état social à toutes les époques et chez les différents peuples de la terre...* Nouvelle édition augmentée d'une bio-bibliographie par Sédir. Paris, 1910, Bibliothèque Chacornac, 2 vol. in-8°.

FALLOUX (Comte A.-F.-P. de), *Madame Svetchine, sa vie et ses œuvres...* Paris, 1860, A. Vaton, 2 vol. in-8°.

FRAINNET (Gaston), *Essai sur la philosophie de Pierre-Simon Ballanche...* Paris, 1903, A. Picard et fils, in-8°.

FRANCK (Adolphe), *La Philosophie mystique en France à la fin du XVIII^e siècle : Saint-Martin et son maître Martinez Pasqualis...* Paris, 1866, in-18.

GADON (Lubomir), *Emigracja polska. Pierwsze lata po upadku powstania listopadowego.* (*L'Émigration polonaise. Les premières années qui suivirent l'Insurrection de novembre*). Cracovie, 1901-1902, Spolka Wydawnicza Polska, 3 vol. in-8°.

http://rcin.org.pl

GASPARIN (Comte Agénor A.-É. de), *Des tables tournantes, du surnaturel en général et des esprits...* Paris, 1854, E. Dentu, 2 vol. in-18.

GIDE (André), *Les Caves du Vatican.* Sotie. Paris, 1922, Nouvelle Revue Française, in-16.

GŒTHE und LAVATER, *Briefe und Tagebücher*, publié par M. Funck. Weimar, 1901, in-16.

GOLEMBIOWSKI (Ladislas), *Mickiewicz odsloniety i Towianszczyzna.* (*Mickiewicz dévoilé et le Tovianisme*). Paris, 1844, in-8°.

GRASSET (Eugène), *Joseph de Maistre, sa vie et son œuvre...* Chambéry, 1901, A. Perrin, in-8°.

GRENIER (Édouard), *Souvenirs littéraires.* Paris, 1894, A. Lemerre, in-18.

GUINAUDEAU (O.), *Études sur J. G. Lavater.* Paris, 1924, F. Alcan, in-8° (Thèse).

HŒSICK (Ferdinand), *Juljan Klaczko. Rys zycia i prac.* (*Julien Klaczko. Sa vie et son œuvre*). Cracovie, 1904, in-8°.

HUIT (Charles), *La vie et les œuvres de Ballanche.* Paris, Vitte, 1904, in-8°.

KALLENBACH (Joseph), *Adam Mickiewicz.* 4e édition. Lwow-Varsovie-Cracovie, 1926, Institut National Ossolinski, 3 vol., in-8°.

KARÉNINE (Vladimir, Pseudonyme de Mme Komarov), *George Sand, sa vie et ses œuvres, 1804-1876.* Paris, 1899-1926, P. Ollendorff, 4 vol. in-8°.

KLEINER (Jules), *Juljusz Slowacki. Dzieje tworczosci* (*Jules Slowacki. Histoire de ses œuvres*). 3e édition, Lwow-Varsovie, 1924-1925, Institut National Ossolinski, in-8°.

— *Zygmunt Krasinski. Dzieje mysli.* (*Sigismond Krasinski. Ses idées*). Lwow, 1912, E. Wende et Cie, in-8°.

KOROTYNSKI (Ladislas), *Stanowisko Karpinskiego w literaturze* (*Karpinski et la littérature*). Varsovie (*Wieniec*, 1872).

KOZLOWSKI (W. M.), *Les idées françaises dans la philosophie nationale et la poésie nationale de la Pologne.* Fascicule I : *Hoëné-Wronski et Ballanche.* Grenoble, 1923, in-8°.

KOZMIAN (André-Edouard), *Wspomnienia. Pamietniki z XIX-go wieku.* (*Mémoires du XIXe siècle*). Poznan, 1867, Leitgeber, 2 vol. in-8°.

— *Wspomnienie o Kaliscie z Rzewuskich Ks. Teano* (*siostrze Stanislawa Rzewuskiego*), *zmarlej w Rzymie r. 1842* (*Souvenirs consacrés à la mémoire de la princesse Calixte Teano, née Comtesse Rzewuska, sœur de Stanislas Rzewuski, morte à Rome en 1842*). Varsovie, 1843.

KRASINSKI (Sigismond), *Listy do Konstantego Gaszynskiego* (*Lettres à Constantin Gaszynski...*). Lwow, 1882, Gubrynowicz et Schmidt, 2 vol, in-8°.

http://rcin.org.pl

KRASINSKI (Sigismond), *Listy Zygmunta Krasinskiego od roku 1835 do 1844 do Edwarda Jaroszynskiego* (*Lettres de Sigismond Krasinski de 1835 à 1844 à Édouard Jaroszynski...*). Cracovie, 1871, W. Kirchmayer, in-8°.

KRASZEWSKI (Joseph-Ignace), *Wspomnienia Wolynia, Polesia i Litwy* (*Souvenirs de Volhynie, de Polésie et de Lithuanie*). Wilno, 1840, Glücksberg, 2 vol. in-8°.

KRASZEWSKI (Joseph-Ignace, dit Boleslawita), *Z roku 1866. Rachunki.* (*Notes de l'année 1866*). *Poznan*, 1867, *J. K. Zupanski*, in-8°.

KRAUSHAR (Alexandre), *Obrazy i wizerunki historyczne* (*Tableaux historiques*). Varsovie, 1906.

— *Ofiara teroryzmu. Legenda i prawda o tragicznym zgonie Rozalji z Chodkiewiczow Ks. Lubomirskiej, scietej w Paryzu w r. 1794* (*Proie de la Terreur. Légende et vérité sur la mort tragique de la Princesse Rosalie Lubomirska, née Chodkiewicz, guillotinée à Paris en 1794*). Cracovie, 1897. Gebethner et C^ie^, in-8°.

KRÜDENER (M^me^ de), *Valérie...* Nouvelle édition, avec une préface de M. Sainte-Beuve. Paris, 1846, Charpentier, in-16.

LACROIX (Paul), le bibliophile Jacob, *Mme de Krüdener...* Paris, 1880, Ollendorff, in-18.

LANDUR (Nicolas), *Exposition abrégée de la philosophie absolue de Hoëné-Wronski...* Paris, 1857, Amyot, in-8°.

LAPTEV (André), *A propos de « Résurrection ». Lettre de A. V. Laptev et réponse du C^te^ Léon Tolstoï.* Traduit sur les manuscrits originaux par Paul Boyer et Charles Salomon. Paris, 1900, Perrin, in-16.

LASSERRE (Pierre), *Le Romantisme français. Essai sur la révolution dans les sentiments et dans les idées au XIX^e^ siècle.* Nouvelle édition... Paris, 1928, Calmann-Lévy, in-8°.

LAVATER (Jean-Gaspar), *La Physiognomonie...* Paris, 1845. G. Havard, in-4°.

LEMPICKI (Sigismond), *Renesans. Oswiecenie. Romantyzm* (*La Renaissance. Le Siècle de la Raison. Le Romantisme*). Varsovie, 1923, Kopytowski, in-8°.

LE FORESTIER (R.), *Les Illuminés de Bavière et la franc-maçonnerie allemande.* Dijon, 1914, in-8° (Thèse).

LE NORMAND (M^lle^), *Les Souvenirs prophétiques d'une sybille...* Paris, 1814 in-8°.

LICHTENBERGER (Henri), *Novalis.* Paris, 1912, Bloud, in-8°.

LIEFFROY, *Le Merveilleux dans Charles Nodier...* Besançon, 1907, in-8°.

LOURIÉ (Ossip), *La Philosophie de Tolstoï...* Paris, 1899, F. Alcan, in-18.

— *La Psychologie des romanciers russes du XIX^e^ siècle...* Paris 1905. F. Alcan, in-8°.

http://rcin.org.pl

MAISTRE (Joseph de), *Les Soirées de Saint-Pétersbourg*. Paris, s. d., Garnier, 2 vol. in-8°.

MALINOWSKI (Nicolas), *Ksiega wspomnien* (*Souvenirs*). Édité par les soins de J. Tretiak. Cracovie, 1907, in-8°.

MATTER (Jacques.), *Emmanuel de Swedenborg, sa vie, ses écrits et sa doctrine...* Paris, 1863, Didier, in-8°.

— *Saint-Martin, le philosophe inconnu...* Paris, 1862, Didier, in-8°.

MARQUISET (Alfred), *Ballanche et M^me^ d'Hautefeuille...* Paris, 1912, Champion, in-16.

— *La célèbre M^lle^ Le Normand...* Paris, 1911, H. Champion, in-16.

MAZANOWSKI (Nicolas), *Zywot i utwory Antoniego Malczewskiego* (*Antoine Malczewski, sa vie et ses œuvres*). Lwow, 1890, in 8°.

MEUNIER (Mario), *Platon. Le Banquet et De l'Amour*. Traduction intégrale et nouvelle, suivie des commentaires de Plotin sur l'Amour. Paris, 1914, Payot et C^ie^, in-8°.

MICKIEWICZ (Adam), *Dziela Adama Mickiewicza*. Wydanie zupelne przez dzieci autora wydane (*Œuvres complètes d'Adam Mickiewicz*, éditées par les soins de ses enfants). Paris, 1880-1885, Librairie du Luxembourg. 11 vol. in-8°.

— *Adam Mickiewicz, sa vie et son œuvre*... Paris, 1888, Albert Savine, in-8°.

— *Chefs-d'œuvre poétiques d'Adam Mickiewicz*, traduits par lui-même et par ses fils... avec une notice sur la vie de l'auteur, par Ladislas Mickiewicz. Paris, 1924, Bossard in-16.

— *Livre des Pèlerins Polonais* traduit du polonais d'Adam Mickiewicz par le Comte Charles de Montalembert, suivi d'un *Hymne à la Pologne*, par F. de La Mennais. Paris, 1833, E. Renduel, in-16.

— *Poésies*, Choix des plus anciennes traductions, faites par les écrivains français contemporains du Poète. Paris, 1929, Société polonaise des Amis du livre, in-4°.

— *Les Slaves*. Cours professé au Collège de France par Adam Mickiewicz (1840-1842), édité par les soins de ses enfants. Paris, 1849, 3 vol. in-8°.

MOCHNACKI (Maurice), *Dziela* (*Œuvres...*). Poznan, 1863, J. K. Zupanski, 5 vol. in-8°.

MOSCICKI (Henri), *Promienisci, filomaci, filareci...* (*Les Rayonnants, les philomathes, les philarèthes...*), 2^e^ édition augmentée et complétée. Varsovie, 1919, Gebethner et Wolff, in-8°.

NIEMCEWICZ (J.-U.), *Podroze historyczne po ziemiach polskich miedzy rokiem 1811-1828 odbyte* (*Voyages historiques à travers les terres polonaises entre 1811-1828*). *Paris*, 1858, L. Martinet, in-8°.

— *Dziennik pobytu zagranica od dnia 21 lipca 1831 do 20 maja 1841* (*Journal du séjour à l'étranger du 21 juillet 1831 au 20 mai 1841*. Poznan, 1831-1841, J. K. Zupanski, in-8°.

http://rcin.org.pl

NODIER (Charles), *Bibliographie des fous. De quelques livres excentriques.* Paris, 1845, Techener, in-8°.

— *Contes de la veillée.* Paris, 1853, Charpentier.

— *Les Proscrits.* Paris, 1902.

OCHOCKI (Jean-Duklan), *Pamietniki Jana-Duklana Ochockiego...* (*Mémoires de Jean-Duklan Ochocki*, recueillis et édités par J.-I. Kraszewski). Wilno, 1857, J. Zawadzki, in-8°.

ODYNIEC (Antoine-Édouard), *Listy z podrozy Antoniego-Edwarda Odynca* (Z Warszawy do Rzymu) (*Lettres de voyage d'Antoine-Édouard Odyniec* (De Varsovie à Rome). Varsovie, 1875, Gebethner et Wolff, 4 vol. in-8°.

Pamietnik Magnetyczny 1816-1818 (*Revue de Magnétisme 1816-1818*). Wilno, Zawadzki.

PASQUALLY (Martines), *Traité de la Réincarnation des êtres.* Paris, 1899, in-16.

PAWLIKOWSKI (J.-G.), *Mistyka Slowackiego* (*La Mystique de Slowacki*). Lwow, H. Altenberg, 1909, in-8°.

PERSKY (Serge), *Les Maîtres du roman russe contemporain. Tolstoï, Tchékhof, Korolenko, Veressaief, Gorki...* Paris, 1912, Delagrave, in-18.

PHOTIADÈS (Constantin), *Les Vies du comte de Cagliostro*, Paris, Bernard Grasset, 1932, in-8°.

PINGAUD (Léonce), *La Jeunesse de Charles Nodier.* Besançon, 1914, in-8°.

PINI (Thaddée), *Krasinski. Zycie i tworczosc* (*Krasinski, sa vie et son œuvre*), 2e édition, Poznan, 1928, in-8°.

POURTALÈS (Guy de), *La Vie de Franz Liszt.* Paris, 1927, Gallimard, in-8°.

RÉCAMIER (Mme), *Souvenirs et correspondance.* Paris, 1860, Lévy.

Revue Germanique, 1911-1918.

Revue de littérature comparée, 1913, 1926-1933.

ROLLE (Michel), *Ateny wolynskie* (*Les Athènes volhyniennes...*), 2e édition. Lwow, 1923. Institut national Ossolinski, in-4°.

RYDEL (André), *Krwawa laznia w Galicji w dniu* 19, 20, 21 *lutego* 1846 *r. odbyta.* (*Journées sanglantes en Galicie le* 19, 20, 21 *février* 1846). Cracovie, 1848, in-8°.

RZEWUSKI (Henri), *Mieszaniny obyczajowe przez Jarosza Bejle* (*Miscellanées*). Wilno, 1841, Glücksberg, in-8°.

— *Pamietniki Seweryna Soplicy, Czesnika parnawskiego* (*Souvenirs de Séverin Soplica, Échanson de Parnawa*). Paris, 1839, A. Jelowicki et Cie, in-8°.

— *Teofrast polski przez autora Zamku Krakowskiego* (*Le Théophraste polonais, par l'auteur du Château de Cracovie*). Saint-Pétersbourg, 1851, B. M. Wolff, 2 vol. in-8°.

http://rcin.org.pl

SAINT-MARTIN (Louis-Claude), *Ecce homo*. Paris, Bibliothèque Chacornac, 1901, in-8°.

— *Tableau naturel des rapports qui existent entre Dieu, l'homme et l'univers*... Paris, 1900, Chamuel, in-8°.

SALOMON (Michel), *Charles Nodier et le groupe romantique*, d'après des documents inédits... Paris, 1908, Perrin, in-16.

SEILLIÈRE (Baron Ernest), *Madame Guyon et Fénelon précurseurs de Rousseau*, Paris, 1918, F. Alcan in-12.

— *Georges Sand, mystique de la passion, de la politique et de l'art*. Paris, 1920, F. Alcan, in-12.

SEMENENKO, *Towianski et sa doctrine jugés par l'enseignement de l'église*. Paris, 1850, Sagnier et Bray, in-8°.

SIEMIENSKI (Lucien), *Oboz klassykow. Ustep z historji wyobrazen literackich w XIX-ym wieku* (*Camp des classiques. Fragment de l'histoire des idées littéraires au XIX^e siècle*). Cracovie, 1866, in-8°.

— *Religijnosc i mistyka w zyciu i poezjach Adama Mickiewicza* (*Religiosité et mystique dans la vie et dans les poésies d'Adam Mickiewicz*). Cracovie, 1871, L. Jaworski, in-8°.

— *Portrety literackie* (*Portraits littéraires*). Poznan, 1865-1875, J. K. Zupanski, 4 vol. in-8°.

— *Swieci poeci. Piesni mistycznej milosci* (*Les saints poètes. Les chants de l'amour mystique*). Lwow, 1877, Belza, in-8°.

— *Wspomnienie o Andrzeju-Edwardzie Kozmianie* (*André-Édouard Kozmian*). Lwow, 1865. Institut National Ossolinski, in-8°.

SÉNANCOUR (Etienne de), *Libres méditations d'un solitaire inconnu*. Paris, 1912, F. Alcan, in-8°.

SŁOWACKI (Jules), *Listy do matki* (*Lettres de Jules Slowacki à sa mère*, éditées par les soins de Léopold Méyet). Lwow, 1899, 2 vol. in-8°.

— *Dziela wszystkie* pod redakcja Juljusza Kleinera. (*Œuvres complètes* éditées sous la direction de Jules Kleiner). Cracovie, 1924-1925, Institut National Ossolinski, 10 vol. in-8°.

SOURIAU (Maurice), *Les idées morales de M^me de Staël*. Paris, 1910, Bloud.

STAËL (M^me de), *Dix années d'exil*. Paris, 1904, Plon, in-12.

— *De l'Allemagne*. Paris, 1882, F. Didot, in-12.

STERN (Daniel), *Mes Souvenirs, 1806-1833*, par Daniel Stern (Madame d'Agoult). Paris, 1877, Calmann-Lévy, in-8°.

SWEDENBORG (Emmanuel), *Abrégé des ouvrages d'Emmanuel Swedenborg contenant la doctrine de la Nouvelle-Jérusalem Céleste, précédé d'une discussion où l'on examine la vie de l'auteur, le genre de ses écrits et leur rapport au temps présent à Stockholm*, et se vend à Strasbourg chez J. Treutel, 1788, in-8°.

http://rcin.org.pl

SWEDENBORG (Emmanuel), *Traité curieux de l'amour conjugal dans ce monde et dans l'autre*, traduit du latin en français par M. de Brumore Berlin et Bâle, 1784, in-8°.

SZPOTANSKI (Stanislas), *Adam Mickiewicz i jego epoka*. Varsovie, 1921, J. Mortkowicz, 3 vol. in-8°.

TARNOWSKI (Stanislas), *Henryk Rzewuski...* (Henri Rzewuski). Lwow, 1887. Seyfart et Czajkowski, in-8°.

TOLSTOÏ (Comte Léon), *Œuvres complètes*... 9e édition. Moscou, 1893-1898, Kouchnerev, 14 vol. in-8°.

TRETIAK (Joseph), *Bohdan Zaleski. Do upadku powstania listopadowego. 1802-1831. Zycie i poezja* (*Bohdan Zaleski avant l'Insurrection de* 1830. *Sa vie et ses œuvres*...). Cracovie, 1911. Editions de l'Académie Polonaise des Sciences et des Lettres, in-8°.

UJEJSKI (Joseph), *Antoni Malczewski. Poeta i poemat* (*Antoine Malczewski. Le poète et le poème*). Varsovie, 1921, Trzaska, in 8°.

— *Dzieje polskiego Mesjanizmu* (*Histoire du Messianisme polonais*...) Lwow, 1931. Institut National Ossolinski, in-8°.

— *O cene Absolutu* (*Au prix de l'Absolu*). Varsovie, 1925, Gebethner et Wolff, in-8°.

VIGUEL (Philippe), *Zapiski* (*Mémoires*). Moscou, 1891, éditions du Rousski Arkhiv., in-8°.

WODZINSKI (Comte), *Les trois romans de Frédéric Chopin*. Paris, 1886, Calmann-Lévy, in-8°.

WOJCICKI (Casimir-Ladislas), *Warszawa i jej spolecznosc w poczatkach naszego stulecia* (*Varsovie et ses habitants au commencement de notre siècle*). Varsovie, 1875, Gebethner et Wolff, in-8°.

WRONSKI (Hoëné), *Messianisme. Union finale de la philosophie et de la religion constituant la Philosophie absolue. T. I. Prodrome du Messianisme. T. II. Métapolitique messianique*. Paris, 1831, 1839 in-4°.

— *Philosophie absolue de l'histoire ou genèse de l'humanité*. Paris, 1852, in 8°.

ZALESKI (Z.-L.), *Attitudes et destinées. Faces et profils d'écrivains polonais* Paris, 1932, Les Belles-Lettres, in-8°.

— *Le Dilemme russo-polonais*... Paris, 1920, Payot in-8°.

ZALESKI[1] (Stanislas), *O Masonji w Polsce, 1742-1822* (*De la Maçonnerie en Pologne entre 1742 et 1822*). Cracovie, 1899, in-8°.

ZVONKINE (Vladimir), *Dostoïevsky's Raskolnikov* (*Le Raskolnikov de Dostoïevski examiné à la lumière de la phychologie de la conscience*). Zürich, 1913, in-8°.

1. Lire : Zalenski.

http://rcin.org.pl

NOTICE SUR LES ILLUSTRATIONS

Pages

ÉVELINE HANSKA ..... Frontispice 10

Buste en marbre exécuté en 1932 par le sculpteur polonais François Black, d'après des documents originaux et notamment la miniature faite par Daffinger, à Vienne, en 1835 (*Appartient à Madame S. de Korwin-Piotrowska*).

CHATEAU DE POHREBYSZCZE 16

Lithographie exécutée vers le milieu du XIX^e siècle par M. Fajans (de Varsovie) et reproduisant un dessin fait d'après nature par Napoléon Orda (*Collection Marcel Bouteron.*)

COMTE ADAM-LAURENT RZEWUSKI 32

Portrait à l'huile attribué à Lawrence.
(*Collection particulière.*)

WENCESLAS HANSKI 68

Portrait à l'aquarelle par Kriehuber (1835).
(*Collection particulière.*)

ANNA HANSKA, COMTESSE GEORGES MNISZECH 278

Portrait à l'aquarelle par E. D., 1843.
(*Collection particulière.*)

COMTE GEORGES MNISZECH 284

Portrait à l'huile, par lui-même, à l'âge de 21 ans, en 1843.
(*Collection particulière.*)

UNE FACTURE DE FRIVOLITÉS 287

Facture de frivolités se montant à la somme de 38.000 fr. présentée à la comtesse Georges Mniszech par M^mes Deshais et Philippe le 30 mars 1870.

http://rcin.org.pl

INDEX DES NOMS

A

Abramowicz (Marie), née Wylezynska). — 462.
Abrantès (Laure, duchesse d'). — 18, 121, 130, 132, 136, 137, 138, 166.
Agoult (Mme d'), amie de Liszt. — 316.
Aigle Blanc, loge maçonnique polonaise à Saint-Pétersbourg. — 74.
Albert de Prusse (le prince). — 82.
Alexandre Ier (le tsar). — 11, 12, 33, 74, 83, 179, 186, 192, 205.
Allix (le général), ami de Mme de Berny. — 131.
Altszyler (Mlle Hélène). — 338, 343, 448.
Ampère (André-Marie). — 179.
Amsterdam. — 412.
Andersen (Hans Christian). — 121, 122.
Andrzejowski (Antoine), dit Detiuk. — 36, 49, 70, 187, 398.
Antigredins (Club des). — 193.
Antosiek (le berger), guérisseur. — 444, 451, 452.
Anusia, diminutif polonais d'Anna.
Anvers. — 413, 414.
Arago (François). — 89.
Araktchéev, favori du tsar Alexandre Ier. — 83.
Archi-rayonnant (*l'*), surnom de Thomas Zan. — 191.
Arioste. — 381.
Aristophane. — 209.
Arnim (Mme d'), Voyez Brentano (Bettina).
Arson. — 222, 227, 228.
Auguste II, roi de Pologne. — 29.
Auguste III, roi de Pologne. — 27.
Augustin (saint). — 265, 380.

B

Baden. — 412, 413.
Bagration (la princesse). — 13, 116.
Bakonczyce, domaine de la comtesse Mniszech, belle-mère de la comtesse Georges Mniszech. — 404.
Balagoulas (*les*), Association de la jeunesse polonaise (1834-1844). — 335, 340, 342.
Baldensperger (Fernand). — 145, 220, 228, 269, 270, 364, 371, 374, 381, 406.
Balk (M. de). — 307, 310, 312.
Balk (Mlle Eugénie de). — 282.
Ballanche (Pierre-Simon). — 13, 171, 179.
Balzac (Honoré de). — Introduction et tous les chapitres.
Balzac (Mme), mère d'Honoré de Balzac. — 416, 425, 426, 442.
Balsamo (Joseph) dit Cagliostro. — 183.
Basile, domestique de la comtesse Georges Mniszech. — 87.
Baudoin de Courthenay (le Dr), disciple de Mesmer. — 200.
Bazarnes (château de), propriété du général Allix. — 131.
Beaumont (Mme de). — 68.
Beauregard (château de), à Villeneuve-Saint-Georges, résidence de Mme de Balzac, après la mort de Balzac. — 53, 288.
Beauvau (la princesse de). — 400.
Beauvoir (Roger de). — 126.
Beethoven. — 205, 281, 414.
Belgiojoso (le prince). — 339.
Belgiojoso (la princesse Cristina). — 383.
Belle Dolorosa historia (*la*), surnom

http://rcin.org.pl

donné à Caroline Rzewuska. — 85.
Benkendorf (le comte). — 362.
Bentkowski, rédacteur du journal *Pamietnik Warszawski*. — 91.
Béranger (Pierre Jean de), célèbre chansonnier. — 12, 101.
Berckheim (la baronne Juliette de), fille de Mme de Krüdener. — 76, 84.
Berdyczew (ancien gouvernement de Kiew). — 119, 339, 455.
Berdyczew (Collège des Carmes de). — 37.
Berdyczew (Église Saint-Joseph). — 460.
Bergasse, ami de Mme de Krüdener. — 175.
Berlin. — 284.
Bernard ***, cousin de Mme Hanska. — 105.
Bernard (M. Charles de), ami de Balzac. — 350.
Bernheim (Mlle Pauline). — 208.
Berny (Laure Hinner, Mme de). — 18, 121, 129, 130, 131, 133, 135, 151, 153, 155, 158, 216, 236, 250, 251, 253, 255, 264, 390. — Voyez aussi *Dilecta* (*la*).
Bettina, amie de Gœthe. — Voyez Brentano (Bettina).
Beydo (domaine de), berceau de la famille Rzewuski. — 22.
Bèze (Théodore de). — 323.
Bialocerkiew (château de), domaine des comtes Branicki. — 59.
Bianchon (le Dr). — 447.
Bibikov (le général-gouverneur André). — 295, 304, 341, 438, 443.
Biezynska (Thérèse). — 40, 311.
Bilboquet, surnom de Balzac. — 219, 284, 355, 361, 434, 460, 461.
Black (François), sculpteur polonais. — 7.
Blois. — 414.
Blücher (le général). — 218, 219.
Bobr (Jeanne-Marie, née Morzkowska). — 38, 108, 109.
Bobrowski (Thaddée). — 34, 35, 36, 61, 62, 63, 73, 86, 302, 303, 304, 340, 396, 448, 449.
Bocarmé (la comtesse). — 122.
Boehme (Jacob), mystique. — 105, 177, 179.
Bolivar (Simon). — 337.
Bonald (le vicomte de). — 322.
Bonaparte. — 276.
Bonneville. — 178.
Borch (le comte Michel). — 409.
Borel (Mlle Henriette). — 28, 160, 259, 260, 280, 387. — Voyez aussi *Lirette*.
Borget (Auguste), peintre, ami de Balzac. — 125.
Bossancourt (le vicomte de). — 44.
Bossuet (Jacques-Bénigne), évêque de Meaux. — 265, 322, 380.
Boulanger (Louis), peintre. — 133.
Bouleaunière (la), propriété du comte de Beaumont, louée par Mme de Berny. — 133, 246.
Bourges. — 413, 414.
Bourget (Paul). — 322.
Bouteron (Marcel). — 19, 167, 215, 216, 268, 433, 437, 460, 463.
Bouton de rose, surnom donné à Aline Rzewuska. — 85.
Boy-Zelenski (Thaddée). — 19, 73.
Bra (Théophile), sculpteur. — 171, 207.
Branicka (la comtesse Élise), femme du poète Sigismond Krasinski. — 117, 164, 242.
Branicki (le prince Ladislas), fiancé de la princesse Marie Sanguszko. — 59, 62.
Bredin. — 179.
Brentano (Bettina), amie de Gœthe. — 117, 363, 364, 365, 366, 371.
Brion (Frédérique). — 107.
Brodzinski (André). — 91.
Brodzinski (Casimir), poète. — 88, 91, 92, 93, 95, 96.
Broglie (le duc de). — 238.
Bruchié (la sœur), gouvernante de Brumore. — 185.
Brugnol (Mme de), gouvernante de, Balzac. — 156, 355, 369, 408, 411, 412, 416. — Voyez aussi *Chouette* (*la vieille*) et *Montagnarde* (*la*).
Brumore (Louis-Joseph-Bernard-Philibert de Morveau, dit). — 184, 185.
Brunswick (Ferdinand de). — 175.
Bruxelles. — 411, 413, 414.
Brzostowska (Mme). — 65, 402.
Brzostowski (M.). — 402.
Buchot, commissaire des Relations extérieures du Tribunal révolutionnaire (1794). — 44.
Buloz (François), fondateur de la *Revue des Deux Mondes*. — 139.
Bürger (Gottfried Auguste). — 91.
Burschenschaft (la). — 192.
Byron (lord). — 96, 151, 153.
Bystrzonowska (Camille). — 71, 283, 310, 411.
Bystrzonowski (le comte Louis). — 71, 206, 408, 411.

http://rcin.org.pl

C

Cagliostro (Joseph Balsamo, dit). — 171, 174, 175, 181, 183, 184, 185.

Calixte. — Voyez Rzewuska (Calixte) et Teano (la princesse).

Calvin (Jean). — 323.

Campbell (Thomas), poète anglais. — 89.

Candolle (A. P. de), célèbre botaniste. — 213, 215.

Canel (Urbain). — 140.

Cannstadt. — 411, 413, 414.

Capella (Bianca). — 423.

Capelli (Octavio). — 175.

Carlsruhe. — 411, 413, 414.

Carpeaux, célèbre sculpteur. — 217.

Carraud (Mme Zulma), amie de Balzac et de sa sœur Laure. — 121, 134, 135, 140, 141, 341.

Carrel (Armand). — 12.

Castries (Henriette de Maillié, marquise, puis duchesse de). — 118. 121, 123, 129, 132, 133, 135, 136, 139, 151, 155, 166, 214, 216, 248, 251.

Catherine II, impératrice de Russie. — 29, 63, 398, 440.

Cetner (la comtesse). — Voyez Mniszech (la comtesse).

Charles, duc de Courlande. — 27.

Charles XII, roi de Suède. — 28.

Charles XIII, roi de Suède. — 175.

Chasles (Philarète). — 140, 141, 147.

Chatanier. — 173.

Chateaubriand (le comte René de). — 89, 114, 442.

Chlewinski. — 199.

Chodkiewicz (famille). — 71, 72.

Chodkiewicz (le général, comte Alexandre), oncle de Mme Hanska. — 26, 44, 102, 187, 200, 215, 221, 230, 231, 232, 445.

Chodkiewicz (la comtesse, née Walewska). — Voyez Walewska (la comtesse).

Chodkiewicz (l'hetman Jean-Charles), 230.

Chodkiewicz (Charles), fils du général Alexandre Chodkiewicz. — 233, 234.

Chodkiewicz (Miecislas), fils du général Alexandre Chodkiewicz. — 233, 408.

Chodkiewicz (Rosalie, princesse Lubomirska). — Voyez Lubomirska (la princesse).

Chodkiewicz (Sophie, comtesse Ossolinska). — 26, 215, 445, 446. — Voyez aussi Ossolinska (la comtesse).

Chopin (Frédéric). — 38, 117, 160, 312, 335, 336, 345, 349.

Chouette (la vieille), surnom donné par Balzac à Mme de Brugnol. — 412, 435, 437.

Cicilunia, nom d'amitié donné à Anna Mniszech par son mari.

Ciechanowiecka (Hedwige), vicomtesse de Forsanz. — Voyez Forsanz (la vicomtesse de).

Cik, nom d'amitié donnée à Anna Mniszech par son mari.

Colet (Louise). — 27.

Considérant (Victor). — 403.

Constant (Benjamin). — 177, 178.

Constant (Charles de). — 177.

Constant (Rosalie de). — 177.

Corberon. — 173.

Corneille (Pierre). — 89.

Cornu (Mme), connue aussi sous le pseudonyme de Sébastien Albin. — 364, 365.

Cottin (Mme, née Marie Risteau). — 107.

Cousin (Victor). — 37.

Croix (Couvent des Dames de la), retraite de la comtesse Georges Mniszech. — 278, 288.

Cudnow (domaine de), appartenant à Henri Rzewuski. — 71, 80.

Custine (le marquis de). — 137, 238, 356, 359, 385.

Czacki (le comte Thaddée). — 46.

Czapski (le comte), neveu de Rosalie Rzewuska. — 46.

Czartoryski (famille). — 56, 66, 71, 335, 339, 449.

Czartoryski (le prince Adam). — 91, 337, 339.

Czerkowicz, aide de camp du général Witt, mari de Caroline Rzewuska. — 85.

Czerkowicz (Mme). — Voyez Rzewuska (Caroline).

Czeczot (Jean), ami de Mickiewicz. — 199.

http://rcin.org.pl

D

Dablin (Mr), ami de Balzac. — 121, 126, 418.
Daffinger, miniaturiste. — 65.
Dampierre (le marquis de). — 177.
Dante. — 365, 367.
Daudet (E). — 364.
Daumier (Honoré). — 35.
David d'Angers, célèbre médailleur et sculpteur. — 53.
Defrance (Eugène). — 326.
Delacroix (M.), procureur du roi à Metz. — 420.
Delannoy (Mme), amie de Balzac. — 121, 126, 222, 418.
Deleuze. — 199, 331.
Démidov (le prince). — 62.
Denise, nièce de Mme Hanska. — Voyez Wylezynska (Denise).
Descartes (René), philosophe et mathématicien. — 223.
Desplein (le Dr), chirurgien. — 447.
Destouches (Philippe Néricault, dit). — 58.
Deurbroucq (la baronne), amie de Balzac. — 131.
Deyrolle (M.), naturaliste. — 287.
Dilecta (la), nom donné par Balzac à Mme de Berny. — 118, 129, 166, 252. — Voyez aussi Berny (Laure Hinner, Mme de).
Divonne (le comte de). — 177.
Dmochowski (F.-S.). — 99.
Donna Giovanina, nom donné par Sigismond Krasinski à Jeanne Bobr. — 108, 117.
Dostoïevski (Théodore), écrivain russe. — 289, 290, 291, 334, 342.
Doumerc (Auguste), ami de la famille Balzac, frère de Mme Delannoy. — 222.
Dresde. — 80, 206, 267, 283, 299, 310, 343, 389, 390, 391, 393, 407, 408, 409, 410, 413, 414, 416, 432, 453.
Drouet (Juliette), amie de Victor Hugo. — 128.
Du Barry (Mme). — 43, 44.
Ducray-Dumesnil. — 151.
Dumas (Alexandre). — 410.
Dupotet (le baron), célèbre magnétiseur. — 321, 330, 331, 332.
Dutoit. — 177.
Dymnicz (Moïse). — 456.
Dziunkow (domaine de), appartenant à Ernest Rzewuski. — 71.

E

Eckhart, mystique allemand. — 177.
Eckartshausen. — 176.
Edling (la comtesse, née Sturdza), ex-demoiselle d'honneur de l'impératrice Élisabeth. — 83, 181, 204.
Élisabeth (impératrice de Russie). — 73.
Élisabeth (Madame), sœur du roi Louis XVI. — 445.
Elschoecht, sculpteur. — 416.
Émir-Tadz-el-Faher-abd-el-Nishan, nom donné à Wenceslas Rzewuski, par les Bédouins. — 48, 50, 54, 104, 110, 205, 237, 302, 344, 377, 378.
Esterhazy (le comte Valentin). — 41, 65.
Éva, nom donné par Balzac à Madame Hanska.
Ève, nom donné par Balzac à Madame Hanska.
Évelette nom donné par Balzac à Mme Hanska.

F

Fabre d'Olivet (Antoine). — 171, 179.
Faguet (Émile). — 126, 151.
Felinski, auteur dramatique. — 89.
Felinska (Ève). — 40.
Fichte (Jean Gottlieb). — 177.
Field, célèbre compositeur anglais. — 215.
Fitz-James (le duc de). — 139, 143.
Fitz-James (famille). — 358.
Flat (Paul). — 163.
Floyd (Juanita Helm). — 20, 76, 155.
Florence. — 263.
Fontainebleau. — 411, 413, 414.
Fontaney (Antoine). — 121.
Forsanz (la vicomtesse de, née Hedwige Ciechanowiecka) ; petite-fille

http://rcin.org.pl

de Pauline Riznicz, sœur de Mme Hanska.— 33,41, 57, 66, 86, 203,280.
Fourier (Charles). — 171, 180.
Fournié (l'abbé). — 171, 172.
Francfort-sur-le-Mein. — 432, 433.
François de Sales (saint), évêque de Genève. — 259, 265, 266.
Frédéric II, roi de Prusse. — 173.
Frédéric Guillaume II, roi de Prusse. — 176.
Frédéric Guillaume III, roi de Prusse. — 219.
Fundukleï, gouverneur civil de l'Ukraine. — 59, 295, 305, 455.

G

Gachet (la comtesse), autre nom de Mme de la Motte. — Voyez Motte (Mme de la).
Galitzin (la princesse Anna). — 83, 84.
Galitzin (la princesse Caroline), née comtesse Walewska. — 409, 411.
Gambey (M.). — 324.
Garczynski (Stefan), ami de Mickiewicz. — 214.
Gaszynski (Constant), ami de Sigismond Krasinski. — 113.
Gautier (Théophile). — 128, 291, 394.
Gavarni (Sulpice-Guillaume Chevalier, dit). — 35.
Gay (Sophie), mère de Delphine Gay (Mme Émile de Girardin). — 135.
Genève. — 17, 213-220, 264, 265, 274, 296, 297, 310, 358, 360, 367, 388, 394, 413, 414, 415.
Genlis (Stéphanie-Félicité du Crest de Saint-Aubin, comtesse de). — 26, 107.
Gérard (le baron), célèbre peintre. — 121, 145.
Gérebtzoff (Mme), femme d'Adam Rzewuski,frère de Madame Hanska. — 82.
Gérebtzoff (Mlle Lydie de). — 281, 282.
Germiny (le comte de). — 53.
Gessner (Salomon), poète suisse. — 91.
Gide (André). — 342.
Gigoux, peintre. — 66.
Girardin (Émile de). — 135.
Girardin (Mme Émile de, née Delphine Gay). — 121, 134, 138, 140, 161, 178.
Girod de l'Ain. — 143.
Glinka (Michel Ivanovitch de), compositeur russe. — 317.
Gœthe (Jean-Wolfgang von). — 89, 91, 96, 117, 151, 152, 153, 176, 363, 365, 366, 371, 381.
Gogol, célèbre écrivain russe. — 60 301.
Gondolfi, archevêque de Syrie, légat du pape. — 47.
Gosselin, éditeur de Balzac. — 131, 139, 142, 153.
Goszczynski (Séverin), écrivain polonais. — 102.
Goujon (Jean), sculpteur français. — 423.
Gozlan (Léon), ami de Balzac. — 128.
Grabianka (Anusia), fille du comte Grabianka. — 185.
Grabianka (le comte). — 175, 181, 183, 184, 185, 186, 221, 228, 229. — Voyez aussi Leszczyc de Pankracze Grabianka.
Grabianka (la staroste de Liw). — 183.
Grabowski (Michel), critique littéraire polonais. — 97.
Graffenberg (le Dr). — 453.
Grecque (la belle), mère du général Witt, plus tard comtesse Potocka. — Voyez Potocka (la comtesse Sophie).
Grenadière (la), résidence de M. de Longpré. — 130, 256.
Grenier (Édouard). — 364.
Greuze (Jean-Baptiste). — 415.
Gringalet, surnom donné par Balzac à Georges Mniszech. — 285, 412, 419, 433.
Grocholska (la comtesse Julie), femme d'Henri Rzewuski. — 50, 80.
Grouchy (le marquis Emmanuel de), maréchal de France, 218.
Grzymala (François), critique littéraire. — 99.
Guidoboni-Visconti (Frances-Sarah Lovell, comtesse), amie de Balzac. — 236, 245, 250, 256, 257, 435.
Gustave II, roi de Suède. — 175.
Gutzkow (Charles), auteur dramatique allemand. — 267.
Guyon. — 212.

http://rcin.org.pl

H

Habeneck, célèbre chef d'orchestre de l'Opéra de Paris. — 52.
Hackel (le général de), directeur des frontieres à Radziwilov. — 438.
Haller (Albrecht). — 91.
Hammer-Purgstall (Joseph de), auteur d'une *Histoire de l'Empire ottoman*. — 45, 378.
Hansk (domaine de), appartenant à la famille Hanski. — 72.
Hanska (la comtesse Anna), fille de Mme Hanska. — 15, 20, 21, 27, 39, 77, 160, 253, 254, 263, 265, 278, 288, 299, 311, 312, 367, 374, 384, 385, 388, 391, 392, 408, 409, 410, 412, 417, 418, 419, 420, 421, 446, 453, 467, 489 et planche V. — Voyez aussi Mniszech (la comtesse Georges).
Hanska (la comtesse Éveline), née Rzewuska. — *Passim* et planche I (buste).
Hanski (Charles), cousin de M. Wenceslas Hanski. — 295, 298. — Voyez aussi *Tamerlan* (*l'oncle*).
Hanski (Jacques-Alexandre), ancêtre de Wenceslas Hanski, mari de Mme Hanska. — 72.
Hanski (André-Thomas), ancêtre de Wenceslas Hanski, mari de Madame Hanska. — 72.
Hanski (famille). — 236, 262, 292, 299, 346, 384, 393, 394, 445.
Hanski (Jean), père de Wenceslas Hanski, mari de Mme Hanska. — 72, 466.
Hanski (Laurent), ancêtre de Wenceslas Hanski, mari de Mme Hanska. — 72.
Hanski (Wenceslas), mari de Madame Hanska, née Éveline Rzewuska. — 64, 68, 70, 71, 74, 75, 76, 77, 87, 108, 109, 204, 238, 240, 242, 243, 248, 253, 254, 260, 263, 272, 275, 277, 281, 289, 293, 295, 298, 305, 307, 308, 310, 321, 351, 393, 394, 395, 396, 397, 399, 400, 405, 466, 489 et planche IV (portrait).
Harsch (le baron), alchimiste. — 186.
Hawrichko, domestique de la comtesse Georges Mniszech. — 87.
Hédénius (le Dr), médecin de Dresde. — 453.
Herder (Jean Gottfried), philosophe allemand. — 92.
Hesse (Charles de). — 175, 176.
Hoffmann (Clémentine, née Tanska). — 27, 255.
Hoffmann (Ernst-Th.-A.). — 151, 152.
Hohenlohe (la princesse). — 46.
Holowinska (Mme), le « mécène » des artistes à Kiew. — 62.
Hopczyca, château et village appartenant à Pauline Riznicz. — 86, 204.
Hornostajpol (domaine de), appartenant à M. Wenceslas Hanski. — 70, 72, 73, 79, 397, 466.
Hôtel Beaujon, 301.
Hubernarczak (Tomasz), valet de chambre de M. Hanski. — 137, 148, 456.
Huc (le Dr Édouard), médecin de la comtesse Georges Mniszech. — 288.
Hugo (Victor). — 18, 101, 121, 128, 153, 180.
Humboldt (Alexandre de), savant écrivain allemand. — 89, 347.

I

Ilinski (le comte). — 185.
Illuminés d'Avignon (les). — 171.
Iwanowska (Caroline, princesse Sayn Wittgenstein). — Voyez Wittgenstein (Caroline).
Iwanowska (Constance), femme d'Ernest Rzewuski. — 38, 83, 109.
Iwanowski (famille). — 449.

J

Jacottin (l'abbé). — 307, 308, 324.
Jaenisch-Pavlov (Caroline), amie de Mickiewicz. — 48.
Jaloux (Edmond). — 217.
Jardies (*les*), propriété achetée par Balzac. — 246, 340.

http://rcin.org.pl

Jaroszynski (Édouard), ami de Sigismond Krasinski. — 108.
Jaxa-Chamiec (Mme). — 21, 280, 281, 397, 460, 466.
Jean III Sobieski, roi de Pologne. — 28.
Jeanne d'Arc polonaise (la). — Voyez Plater (Émilie).
Jean-Paul. — Voyez Richter (Jean-Paul).
Jezierska (Mme Virginie), amie de la famille Chodkiewicz. — 36, 42, 72, 80, 204, 205, 231, 344, 424.
Jubault (Sophie). — Voyez Maury (Mme de).
Jung Stilling, disciple de Lavater. — 176.
Justin (Iphise), sœur de Placide Justin, mère de M. Léopold Sudre. — 122.
Justin (Placide), l'un des fondateurs de l'*Indépendance belge*. — 122.

K

Kallenbach (Joseph). — 37.
Kant (Emmanuel), célèbre philosophe. — 223, 227.
Karpinski (François), poète polonais. — 90
Klaczko (Julien), écrivain polonais. — 100, 101.
Kleist (Henri de), auteur dramatique allemand. — 90, 91.
Klopstock (Frédéric), poète allemand. — 90.
Khlustine (Mme), amie de Mickiewicz. — 337.
Kniaznin (François), poète polonais. — 90.
Knothe (le Dr), ami de la famille Hanski. — 262, 286, 300, 301, 447, 448, 462, 465.
Knothe (Mme), femme du Dr Knothe. — 300.
Kolacze (domaine de), appartenant à Laurent Hanski. — 72.
Komar (le jeune), frère de la princesse de Beauvau et de Delphine Potocka. — 400.
Komar (Delphine). — Voyez Potocka (comtesse).
Komorowska (Gertrude), femme du comte Stanislas-Szczesny Potocki. — 102.
Konarski (Simon). — 40, 302, 303, 337, 340, 398, 408, 449.
Kontrym, bibliothécaire de l'Université de Wilno. — 192.
Koreff (le Dr). — 416.
Korwin-Krasinska (Françoise). — 26, 27, 28, 183.
Kosciesza (Sieur). — 95.
Kosciuszko (Thaddée), héros national polonais. — 44, 69, 178, 224.
Kozlovski (Sofka), amie de Balzac. — 13, 150.
Kozmian (André-Edouard), fils de Gaëtan Kozmian. — 31, 39, 45, 55, 98, 102 376, 377, 378, 379, 380, 381, 424, 445.
Kozmian (Gaëtan), père d'André Kozmian. — 88, 89, 94, 95, 97, 98.
Krasicki (Ed.). — 404.
Krasinska (Basia), sœur de Françoise Korwin-Krasinska. — 68.
Krasinska (Françoise). — Voyez Korwin-Krasinska (Françoise).
Krasinski (Sigismond), célèbre poète polonais. — 38, 94, 98, 100, 102, 104, 105, 108, 109, 113, 117, 164, 214, 231, 259, 454.
Krasinski (le général Vincent), père du poète Sigismond Krasinski. — 94.
Krasnoïé-Sélo (la revue de). — 356, 361, 362, 386.
Kraszewski (Joseph-Ignace). — 34, 43, 50, 51, 62, 102, 138, 142, 144, 231, 452.
Kriehüber (J.), portrait de W. Hanski, 489 et planche IV.
Krüdener (Mme de). — 11, 14. — I. 76, 83, 84, 85, 106. 175, 178, 204.
Kurylowce (château de), appartenant à la famille Komar. — 27.

L

Labanov (la princesse Alexandrine). — 282.
La Bruyère. — 35.
Lachnicka (Mlle), plus tard comtesse Przezdziecka. — 344.
Lachnicki (J. E.), rédacteur du *Pamietnik Magnetyczny*. — 181, 199.
Lacordaire (le Père), célèbre prédicateur français. — 81.

http://rcin.org.pl

Lacroix (Mme Jules). — Voyez Rzewuska (Caroline).
Lacroix (Paul, dit *le bibliophile Jacob*), frère de Jules Lacroix, beau-frère de Caroline Rzewuska. — 84.
Laczynska (Marie). — Voyez Walewska (la comtesse).
Lady Bourrant, surnom donné par Balzac à Mme de Pommereul. — 123.
La Fayette. — 12, 69, 175.
La Fontaine. — 111, 270.
Laharpe (Frédéric César de). — 33, 97.
La Haye. — 413, 414.
Lamartine (Alphonse de). — 101, 124, 135, 180, 381, 382.
Lamennais (Félicité de), célèbre théologien français. — 12, 81.
Langallerie. — 177, 178.
Langiert, intendant du domaine d'Hornostajpol. — 397.
La Rochefoucauld (M. de), ambassadeur à Vienne pendant un congé de M. de Saint-Aulaire. — 238.
Latouche (Hyacinthe de). — 125, 141, 171.
Laure. — Voyez Berny (Mme de) et *Dilecta* (*la*).
Laure. — Voyez Surville (Laure).
Laurence. — Voyez Montzaigle (Laurence de).
Laurentie. — 139.
Lavater (Jean-Gaspard). — 171, 176.
Lawrence, célèbre peintre anglais. — 33 et planche III.
Léger (Charles). — 246, 254.
Leipzick. — 432.
Lelewel (Joachim). — 91, 339, 449.
Lemoine (John). — 372.
Lenormand (Mlle), célèbre devineresse. — 321, 327, 328.
Leroux (Pierre). — 171.
Leroy (le Dr). — 453.
Leszczyc de Pankracze Grabianka (le comte Thaddée). — 173. — Voyez aussi Grabianka.
Lessing (Gotthold Ephraïm), écrivain allemand. — 90, 92.
Leszczynski (Stanislas), roi de Pologne. — 29, 184.
Levavasseur, libraire-éditeur. — 135.
Lewald-Jezierski (Stanislas). — 26.
Ligne (le prince de). — 45.
Ligne (la princesse de). — Voyez Lubomirska (la princesse Hedwige).
Linette, nom donné par Balzac à Mme Hanska.
Lionne (*la*), surnom de Mme Holowinska. — 62.
Lirette (Mlle Henriette Borel). — 28. 261, 263, 265. — Voyez aussi Borel (Mlle Henriette) et Marie-Dominique (la sœur).
Liszt (Franz), célèbre compositeur hongrois. — 38, 62, 80, 85, 215, 260, 281, 307, 312, 313, 314, 315, 316, 317, 318, 319, 363, 382, 383, 391, 409.
Longchamp (François), fondateur de Loges maçonniques en Pologne. — 73.
Longuinov. — 184, 185.
Louis XIV, surnom de Rosalie Rzewuska. — 46.
Louis XV, roi de France. — 184.
Louis-Napoléon (le prince). — 215.
Louis-Philippe, roi des Français. — 13, 357.
Louise, correspondante de Balzac de 1836 à 1837. — 236, 248.
Lowell (Sarah).— Voyez Guidoboni-Visconti (la comtesse).
Lovenjoul. — Voyez Spoelberch de Lovenjoul (le vicomte).
Lubianowski, gouverneur de Podolie. — 303.
Lubomirska (la princesse Hedwige), amie du comte de Montalembert. — 164.
Lubomirska (la princesse Constance, femme de Séverin Rzewuski, grand-oncle de Mme Hanska). — 74, 237, 444.
Lubomirska (la princesse, née Rosalie Chodkiewicz). — 31, 42, 44, 230.
Lubomirska (la comtesse Rosalie), femme de Wenceslas Rzewuski (l'Émir). — 45, 46. — Voyez aussi Rzewuska (la comtesse Rosalie).
Lubomirski (famille). — 52, 71.
Lubomirski (le prince), frère du prince Alexandre Lubomirski. — 69.
Lubomirski (le prince Alexandre). — 42.
Lukasinski (Valérien), fondateur de l'*Union des Templiers*. — 75.
Lyon. — 413, 414.

http://rcin.org.pl

M

Madame l'humble, surnom donné par Balzac à Mme Hanska. — 297.
Maison rose (la), demeure de Caroline Rzewuska, à Kureïs. — 85.
Maistre (Joseph de). — 171, 178, 179.
Magier (Antoine). — 182.
Malczewski (Antoine), ami du général Alexandre Chodkiewicz. — 101, 102, 103, 181, 200, 201, 230, 259.
Mame, libraire. — 140, 162.
Marat (Jean-Paul). — 323.
Marbouty (Mme), amie de Balzac. — 236, 247.
Marcinkowski (le Dr Charles). — 444, 449, 450.
Margonne (M. et Mme de), amis de Balzac. — 121, 128, 436.
Marie-Antoinette (la reine). — 44, 445.
Marie-Dominique (la sœur), nom pris par Mlle Henriette Borel à son entrée à la Visitation. — 261.
Marivaux, célèbre auteur dramatique français. — 58.
Marmont (le maréchal). — 84.
Marx (Karl). — 403.
Maryla, amie de Mickiewicz. — Voyez Wereszczaka (Maryla).
Massillon (Jean-Baptiste), évêque de Clermont-Ferrand. — 259, 265, 266.
Maturin. — 151.
Maury (Mme de), née Sophie Jubault). — 26.
Maury (Charlotte-Auguste-Virginie de). — 26.
Mengden (la comtesse Lise). — 282.
Mengden (la comtesse Olga). — 282.
Méré (château de), appartenant à M. Gouin, banquier de Tours. — 131.
Méry (Joseph), ami de Balzac. — 128.
Mesmer (Frédéric Antoine). — 171, 174, 199, 200, 331.
Metternich (Winneburg, prince de). — 11, 161, 404.
Mickiewicz (Adam). — 13, 35, 37, 38, 48, 50, 69, 85, 88, 96, 97, 99, 100, 103, 104, 105, 106, 107. 124, 141, 155, 162, 181, 188, 189, 190, 191, 192, 193, 195, 199, 214, 231, 234, 253, 264, 271, 335, 336, 345, 408, 454.
Mickiewicz (Mme Adam). — 195.
Mickiewicz (Ladislas). — 106.
Miedzyrzec (domaine de), appartenant à Jean Hanski. — 72.
Mieroslawski (Louis). — 403.
Mirbel (Mme de). — 168.
Mirecourt (Eugène de). — 124.
Mitgislas (peut-être le comte Przezdziecki). — 344.
Mlynow (château de), appartenant à la famille Chodkiewicz. — 42, 44, 72, 231, 233.
Mniszech (le comte Charles), père du comte Georges Mniszech. — 417, 418.
Mniszech (le comte André), frère du comte Georges.
Mniszech (le comte Georges), mari d'Anna Hanska. — 36, 54, 77, 80, 149, 267, 274, 278, 282, 283, 286, 287, 299, 391, 398, 402, 406, 408, 409, 411, 412, 415, 417, 418, 419, 421, 433, 434, 435, 443, 444, 446, 447, 455, 459, 463, 464, 489 et planche VI (portrait).
Mniszech (le comte Léon), neveu du comte Georges Mniszech. — 53.
Mniszech (le comte Stanislas). — 73.
Mniszech (la comtesse Georges, née Anna Hanska). — 53, 59, 62, 66, 67, 75, 80, 81, 86, 87, 213, 218, 219, 233, 261, 262, 278-288, 295, 300, 305, 358, 364, 398 402, 404, 405, 433, 434, 435, 455, 458, 460, 461, 463, 464, 465, 489 et planches V et VII (portrait et facture de frivolités).
Mniszech (la comtesse Eléonore), mère du comte Georges Mniszech. — 285, 404.
Mniszech (la tsarine Marina). — 285.
Mochnacki (Maurice), critique littéraire. — 97.
Moïse, domestique de Wierzchownia. — 461.
Moïse, violoniste de Wierszchownia. — Voyez Dymnicz (Moïse).
Molière. — 35, 147, 149.
Moniuszko, mari d'Aline Rzewuska. — 85.
Moniuszko (Mme). — 86, 450. — Voyez aussi Rzewuska (Aline).
Monnier (Henri), écrivain et caricaturiste, ami de Balzac. — 128.
Montagnarde (*la*), surnom donné par Balzac à Mme de Brugnol. — 412, 416.

http://rcin.org.pl

Montalembert (le comte Charles de). — 12, 13, 164.
Montet (la baronne du). — 38, 57, 58, 237, 238, 424.
Montherlant (Henri de). — 217.
Montmorency (le prince de). — 143.
Montzaigle (Laurence de), sœur de Balzac. — 425.
Morawski (le général), ami de Gaëtan Kozmian. — 88, 97, 98, 99.
Moreau (le Dr). — 447.
Morveau (Guitton de), célèbre chimiste. — 184.
Morveau (Louis-Joseph-Bernard-Philibert de), frère du précédent. — Voyez Brumore.
Morzkowska (Jeanne). — Voyez Bobr (Jeanne).
Mostowska (Anna), écrivain polonais. — 91.
Moszynski. — 183.
Motte (Mme de la), rendue célèbre par l'Affaire du Collier, connue aussi sous le nom de comtesse Gachet. — 83.
Murat (Caroline). — 86.

N

Nacquart (le Dr), médecin de Balzac. — 236, 362, 418, 420, 462.
Naples. — 413, 414, 419.
Napoléon. — 11, 31, 74, 86, 137, 164, 186, 218, 224, 225, 275, 342, 411.
Narychkine (le comte Léon). — 362.
Nastka, domestique de Wierzchownia. — 461.
Nettement (Alfred). — 138, 141.
Neuchatel. — 18, 66.123, 160, 166, 207, 213, 360, 367, 394, 413, 415.
Nicolas Ier (le tsar). — 12. 49, 82, 104, 224. 302, 303, 342, 345, 349, 356, 357, 359, 362, 385, 387.
Niemcewicz (Jules-Ursin), poète et écrivain. — 88, 90, 91, 99, 103, 113.
Nieswiez (château de), appartenant à Charles Radziwill. — 30.
Niewirkow (domaine de), appartenant à Jean Hanski. — 72.
Nodier (Charles), célèbre conteur français, bibliothécaire de la Bibliothèque de l'Arsenal. — 111, 171, 178, 310.
Nohant (résidence de George Sand). — 125, 274.
Novalis (Frédéric). — 171, 178.
Novosiltzov (le sénateur russe), ennemi juré des Polonais. — 99.
Nowaczynski (Adolphe). — 114.

O

O'Brien. — 403.
Odyniec (Antoine-Édouard). — 98. 187.
Oginski (famille). — 56, 339.
Olesin (domaine d'), appartenant à M. Moniuszko. — 86.
Oleszkiewicz, mystique. — 181, 187, 188, 189, 190, 201.
Olizar (le comte Gustave), beau-père de Miecislas Chodkiewicz. — 408, 459, 460.
Olizar (la comtesse), femme du précédent. — 453.
Opole (château d'), appartenant à la princesse Rosalie Lubomirska. — 43, 238, 377.
Orléans. — 413, 414.
Oschando (Mme d'), belle-fille de Mme de Krüdener. — 83, 181, 204.
Osinski (Louis), traducteur de Corneille et de Voltaire. — 89, 95, 97, 98, 99.
Ossolinska (la comtesse). — 233.
Voyez aussi Chodkiewicz (Sophie).
Ossolinska (Wanda), fille de la comtesse Sophie Ossolinska. — 234, 445.
Ozarowski (l'abbé Victor). — 459, 460.
Ouvarov (le comte), ministre de l'Instruction publique du tsar Nicolas Ier. — 437, 438, 439, 443, 456, 457, 459.

http://rcin.org.pl

P

Padurra (Thomas), poète. — 49.
Page (le joli... de Balzac), nom donné à Mme Marbouty.
Parrot. — 199.
Pasqually (Martines). — 171, 172.
Passy. — 413, 414.
Paul (le tsar). — 74.
Pawlowka (domaine de), appartenant à Wenceslas Hanski. — 71. 242, 389.
Peladan (Adrien). — 330.
Pélissier (Olympe), plus tard Mme Rossini. — 116, 131.
Pernety (Dom). — 171, 173, 184, 185.
Peszynski. — 202.
Péterhof, palais du tsar. — 278, 281, 356, 359, 360, 361.
Pfaffins (le baron). — 339.
Phèdre. — 210.
Philomathes (les), Société secrète. — 190, 191, 348, 349.
Pichot (Amédée). — 139, 140.
Pie IX (le pape). — 267.
Piotrowski (le Dr), médecin de *l'oncle Tamerlan*. — 300.
Pippo (Dom), chevalier de Saint-Maurice. — 267.
Pissarev, chef de chancellerie du général Bibikov. — 295, 304, 308, 386.
Pitt (William). — 48.
Plater (Emilie), surnommée *la Jeanne d'Arc polonaise*. — 109.
Platon. — 210.
Podhorce (château de), appartenant au comte Léonce Rzewuski. — 344.
Pohrebyszcze (domaine de), appartenant à la famille Rzewuski. — 17, 20, 22, 31, 33, 34, 35, 55, 57, 66, 71, 77, 79, 489 et planche II (vue).
Pommereul (le général de). — 121, 123, 127.
Pommereul (Mme de). — 123.
Poniatowski (le prince Joseph). — 42, 43, 346.
Poniatowski (Stanislas-Auguste), roi de Pologne. — 29, 74, 270.
Poretchié (château de), domaine des comtes Ouvarov. — 459.
Poszman, mystique, alchimiste. — 186, 199, 203.
Potemkine (Grégoire), feld-maréchal, favori de Catherine II. — 83, 440.
Potocka (la comtesse Claudine). — 109, 215.
Potocka (la comtesse, née Delphine Komar), amie de Sigismond Krasinski. — 27, 38, 117.
Potocka (la comtesse Marie), fille de Séverin Rzewuski. — 237.
Potocka (la comtesse Sophie), mère du général Witt. — 83, 270.
Potocki (famille). — 71, 339.
Potocki (le comte Jean). — 32.
Potocki (le comte Stanislas Szczesny). — 31, 83, 102.
Predilecta (la), nom donné par Balzac à Mme Hanska. — 216.
Princesse-Printemps, surnom de la princesse Rosalie Lubomirska. — 43, 69.
Prisnitz (le Dr). — 453.
Pruss (le comte de). Voyez Trembecki (Stanislas).
Przezdziecki (le comte). — 344. — Voyez aussi *Mitgislas*.
Puliny (domaine de), appartenant à M. Wenceslas Hanski. — 70, 79, 466.
Puttkamer (le comte Laurent), mari de Maryla Wereszczaka. — 69, 70.
Puységur. — 331.

R

Rabelais (François). — 147, 149, 386.
Rabou (Charles). — 140, 141.
Radcliffe (Anna). — 91, 151.
Radziwill (la princesse Catherine). — 20, 21, 37, 64, 81, 155, 164.
Radziwill (le prince Charles). — 30.
Radziwill (famille). — 52, 56.
Radziwill (la princesse Stéphanie). — 282.
Radziwill (la princesse Wanda). — 282.
Radziwillow. — 437, 439.
Rakowski (famille). — 66.
Rançonnet (le baron). — 45.
Raphaël. — 210, 368, 371.

http://rcin.org.pl

Rautenstrauch (Lucie, née princesse Gedroyc), écrivain polonais. — 250, 257, 258.
Rayki (château de), domaine de Marie Abramowicz, née Wylezynska. — 462.
Rayonnants (les). — 191, 192.
Razoumowska (la princesse). — 361.
Rdultowska (Justine, la comtesse Rzewuska). — Voyez Rzewuska (la comtesse).
Reeve (lord Henri). — 104.
Récamier (Julie-Adelaïde Bernard, Mme). — 116, 161, 178, 179, 365.
Renan (Ernest). — 225, 325.
Richelieu (le duc de). — 11.
Richter (Jean-Paul). — 177, 178.
Ricourt, fondateur de *l'Artiste*. — 139.
Riznicz (Jean), mari de Pauline Rzewuska. — 86, 376, 406.
Riznicz (Pauline, née Rzewuska), sœur d'Eveline Rzewuska. — 41, 86, 204. — Voyez aussi Rzewuska (Pauline).
Rivière (le marquis de), ambassadeur de France en 1817. — 47.
Robespierre. — 44, 323.
Robin (Mlle Clotilde), dame de compagnie de la comtesse Georges Mniszech. — 288.
Rodolphe II, empereur d'Autriche. — 182.
Roi de Rome (le). — 31.
Rokitno (nom légendaire de Pohrebyszcze). — 21.
Roi du Nouvel Israël, Surnom du comte Grabianka. — 186, 228.
Rolland. — 364.
Rollé (le Dr Antoine-Joseph). — 183, 184, 185.
Romanow (château de), appartenant au comte Ilinski. — 185.
Rome. — 266, 283, 403, 417.
Roniker (le comte). — 185.
Rosalie (tante). — Voyez Lubomirska (Rosalie).
Rose-Croix (les), Société secrète. — 324.
Rossini (Joachim), célèbre compositeur italien. — 216, 218.
Rossini (Mme, née Olympe Pélissier). Voyez Pélissier (Olympe).
Rotterdam. — 413, 414.
Rougemont et Lowenberg, messagers. — 78.
Rousseau (Jean-Jacques). — 88, 90, 114, 214.
Roux. — 178.
Rubens. — 368.
Rucinska (Sophie), amie d'Antoine Malczewski. — 200.
Rucinski (famille). — 200.
Rzewuska (Aline), sœur de Madame Hanska. — 31, 36, 76, 85, 424.
Rzewuska (Calixte), cousine de Mme Hanska. — 38, 47, 55, 79, 181, 205, 363, 375, 376, 378, 379.
Voyez aussi Teano (la princesse).
Rzewuska (Caroline, qui fut successivement Mme Sobanska, Mme Czerkowicz et Mme Jules Lacroix). — 31, 36, 66, 76, 83, 84, 85, 100, 106, 116, 181, 204, 210.
Rzewuska (Constance, née Iwanowska). Voyez Iwanowska (Constance).
Rzewuska (Éveline). — 17, 20, 21, 23, 31, 34, 41.
Rzewuska (l'hetmanne). — 74.
Rzewuska (Isabelle). — 38.
Rzewuska (la comtesse Justine, née Rdultowska), mère d'Éveline Hanska. — 41, 57, 272, 466.
Rzewuska (Pauline), sœur de Madame Hanska. — 31, 36, 76, 86.
Rzewuska (la comtesse Rosalie, née Lubomirska), femme de Wenceslas Rzewuski (l'Émir), la « tante Rosalie » de Mme Hanska. — 56, 83, 95, 204, 236, 238, 246, 247, 270, 309, 344, 377, 379, 422, 424, 425, 445.
Voyez aussi Lubomirska (Rosalie).
Rzewuski (domaine de). — 22.
Rzewuski (le comte Adam), dernier neveu de Mme de Balzac, née Eveline Rzewuska. — 79, 455, 456.
Rzewuski (le comte Adam), frère de Mme Hanska. — 21, 31, 34, 35, 36, 37, 54, 56, 64, 71, 72, 76, 79, 81, 116. 137, 202, 204, 287, 343, 344.
Rzewuski (le comte Adam-Laurent), père de Mme Hanska. — 22, 32, 37, 38, 74, 466, 469, 489 et planche III (portrait).
Rzewuski (le comte Ernest), frère de Mme Hanska. — 31, 34, 36, 38, 62, 71, 82, 204, 390.
Rzewuski (famille). — 56, 71, 76, 85, 118, 157, 181, 200, 203, 204, 205, 220, 237, 282, 308, 346, 379, 380, 392.
Rzewuski (Florian). — 28.
Rzewuski (le comte Henri), frère de Mme Hanska. — 21, 29, 31, 34, 35, 36, 37, 50, 51, 54, 71, 74, 76, 80, 81, 100, 102, 109, 181, 185, 186, 187, 188, 201, 202, 203, 228, 282, 341, 391.

http://rcin.org.pl

Rzewuski (le comte Léonce), fils de Wenceslas Rzewuski (l'Émir). — 71, 344, 377, 403.
Rzewuski (Séverin), grand-oncle de Mme Hanska. — 32, 45, 58, 237.
Rzewuski (Stanislas), fils de l'Emir, frère de Calixte Rzewuska. — 378.
Rzewuski (le comte Stanislas), oncle de Mme Hanska. — 21, 29, 30, 53, 71, 72, 395.
Rzewuski (Stanislas-Mathieu). — 28, 29.
Rzewuski (Wenceslas, connu sous le nom de l'Émir), grand-père de Mme Hanska, mari de Rosalie Lubomirska. — 29, 31, 44, 45, 46, 47, 48, 49, 100, 104, 302.

S

Sabran (Elzéar de). — 177.
Saché (château de), propriété de M. et Mme de Margonne. — 128, 140, 246.
Saint-Aulaire (M. de), ambassadeur à Vienne. — 238.
Saint-Gratien. — 137.
Saint-Germain (le comte de). — 174.
Saint-Martin, mystique. — 105, 171, 172, 174, 175, 176, 212, 252, 265.
Saint-Pétersbourg. — 259, 280, 281, 298, 307-320, 326, 327, 335, 343, 352, 356-362, 368, 384-392, 412, 413, 414, 443.
Saint-Pierre (Bernardin de). — 114, 164.
Sainte-Beuve. — 250, 257, 364, 371.
Salmon (André). — 328.
Saltimbanques (*les*), surnom donné par Balzac à Mme Hanska, à Anna Hanska et à Georges Mniszech voyageant ensemble. — 411, 413, 433.
Sand (George). — 100, 106, 111, 112, 117, 121, 125, 180, 257, 274, 386.
Sandeau (Jules). — 111, 113, 121, 125.
Sanguszko (le prince Romain). — 303.
Sanguszko (la princesse Marie), fiancée du prince Ladislas Branicki. — 59.
Senkowski (M.). — 317.
Sapieha (Casimir). — 32.
Sapieha (le prince Léon). — 124.
Scheffer (Ary), célèbre peintre hollandais établi à Paris. — 164.
Schelling. — 177.
Schickler. — 242.
Schiff (le Dr). — 138, 145.
Schiller (Frédéric), célèbre poète allemand. — 90, 91, 96.
Schlegel (Auguste Guillaume de), poète allemand. — 91, 171.
Schmidt, intendant du domaine d'Hornostajpol. — 397.
Sedziwoj (Michel), alchimiste. — 181, 182.
Sénancour (Etienne de). — 101.
Sendigovius, autre nom de Michel Sedziwoj. — 182.
Seton. — 182.
Séverine, nièce de Mme Hanska. — Voyez Wylezynska (Séverine).
Sévigné de la Pologne (*la*), surnom donné par Balzac à Mme Hanska. — 369.
Shakespeare (William). — 90, 91.
Schubert (Franz), compositeur autrichien. — 317.
Sienkiewicz (Henri). — 255.
Sigismond-Auguste, roi de Pologne. — 73.
Skibicki (Michel). — 337, 338.
Skibince (domaine de), résidence de *l'oncle Tamerlan*. — 299, 300, 301, 398.
Slowacki (Jules), poète. — 38, 50, 100, 103, 117, 144, 181, 193, 196, 214, 259, 335, 337, 338, 408, 454.
Slupko (domaine de), appartenant à Ed. Krasicki. — 404.
Smilowicze (domaine de), appartenant à Mme Moniuszko. — 86.
Smirnoff (Mme Hélène). — 361.
Sniadecka (Louise). — 38.
Sniadecki (Jean), célèbre astronome, mathématicien et philosophe. — 88, 94.
Sobanska (Mme, née Caroline Rzewuska). — 36, 37, 105. — Voyez Rzewuska (Caroline).
Sobanska (Rose). — 40.
Sobanski (Jérome), premier mari de Caroline Rzewuska. — 83.
Sobieski (Jean). — 230.
Société des Amis des Jeux utiles, connus aussi sous le nom de *Rayonnants*. — 191. — Voyez aussi *Rayonnants* (*les*).
Société des Philomathes de Wilno. — 69, 190, 191, 193.

http://rcin.org.pl

Soleure. — 417.
Soplica (Séverin). — 29.
Sosnowska (Louise), fille de l'hetman de Lithuanie, femme du prince Lubomirski. — 64, 69, 70.
Soulié (Frédéric). — 106.
Souverain (Hippolyte), éditeur de Balzac. — 437.
Spoelberch de Lovenjoul (le vicomte). — 20, 66, 70, 209, 291, 394, 401.
Stadnicka (la comtesse). — 185.
Staël (Anne Louise Germaine Necker, baronne de Staël-Flahaut, dite Mme de). — 45, 91, 171, 177, 178, 365.
Stanhope (lady Esther). — 48, 205.
Stankiewicz (le Dr Alexandre). — 444, 448.
Stein (Charlotte de). — 107.
Strasbourg. — 413, 414.
Strzyzewski. — 203.
Sturdza (Roxandre). — Voyez Edling (la comtesse) (p. 83).
Sudermanie (le duc de). — Voyez Charles XIII, roi de Suède.
Sudre (Léopold). — 122.
Sue (Eugène). — 111, 121, 126.
Surville, beau-frère de Balzac, mari de sa sœur Laure. — 141.
Surville (Laure), sœur de Balzac. — 61, 65, 129, 134, 136, 145, 149, 165, 207.
Surville (Sophie), nièce de Balzac. — 39, 465.
Surville (Valentine), nièce de Balzac. — 39, 465.
Sutkowce (château de), appartenant au comte Grabianka. — 183.
Suso, mystique allemand. — 177.
Svetchine (Mme). — 13.
Swedenborg (Emmanuel), célèbre mystique suédois. — 152, 154, 171, 175, 176, 181, 195, 208, 211.
Swidzinski (le staroste), mari de Basia Krasinska. — 68.
Szaszkiewicz (Antoine), chef des *balagoulas*. — 335, 341.
Szpitznagel (Louis). — 196.
Szymanowska (Mme). — 27.

T

Tacite. — 378.
Taine (Hippolyte). — 322, 325.
Tamerlan (l'oncle), surnom donné par Balzac à Charles Hanski, cousin de M. Hanski. — 295, 299, 301.
Tanska (Clémentine). — Voyez Hoffmann (Clémentine).
Tarnowski (le comte). — 185.
Teano (la princesse, née Calixte Rzewuska). — 380. — Voyez aussi Rzewuska (Calixte).
Teano-Gaëtani (le prince Michel-Ange), mari de Calixte Rzewuska. — 267.
Thaddée (le cousin). — Voyez Wylezynski (Thaddée).
Thomas, valet de chambre de Monsieur Hanski. — 456. — Voyez aussi Hubernarczak (Tomasz).
Thomé (le marquis). — 173.
Thouvenin (Georges). — 222, 223, 227, 228.
Thoux (de Salvertes de), fondateur d'une Loge maçonnique à Varsovie. — 73, 182, 183.
Thürheim (la chanoinesse Lulu). — 21, 237.
Titien. — 368.
Tolstoï (le comte Léon de), célèbre écrivain russe. — 291, 405.
Topass (J.). — 427, 428, 445.
Toulon. — 413, 414.
Tours. — 413, 414, 417.
Towianski (André). — 181, 193, 194, 195, 198.
Trembecki (Stanislas), connu aussi sous le nom de comte de Pruss, poète et humaniste. — 270, 271.
Trémouille (le prince Charles-Auguste de la). — 44.
Tronchin. — 331.
Trumilly (Mlle de). — 136, 139.
Turin. — 247.
Twardowski, alchimiste. — 181, 182.
Tyszkiewicz (la comtesse). — 74.

U

Ujejski (Joseph). — 228, 229.
Union du Nord. — 74.
Union du Salut. — 74.
Union des Templiers. — 74-75.

http://rcin.org.pl

V

Vauban (Mme de). — 43.
Verkade (Dom Willibrord). — 211.
Véry (le restaurant). — 148.
Viardot (Pauline), célèbre cantatrice, sœur de la Malibran. — 284.
Viaziemski, traducteur des sonnets de Mickiewicz. — 98.
Vienne (Autriche). — 236-249, 259, 264, 274, 277, 296, 297, 310, 367, 394, 397, 412, 413, 414.
Vigée-Lebrun (Mme). — 44.
Vigny (Alfred de). — 40, 101.
Viguel (Philippe), écrivain russe. — 36, 83.
Villanova (Arnold de). — 182.
Villèle (M. de), ministre de Charles X. — 150.
Villemain (François). — 37.
Villeparisis. — 130, 253.
Villermoz. — 175.
Villers (Charles de). — 177.
Villon (François). — 342.
Virey. — 199.
Virgile. — 378.
Visconti (Mme de). — Voyez Guidoboni-Visconti (la comtesse).
Visconti (le comte). — 247.
Visitation (couvent de la), à Paris. — 28, 265.
Voltaire. — 89, 381.
Voltaire (le café). — 269.

W

Waldstein (Isabelle), fille de Séverin Rzewuski. — 46, 237.
Walewska (la comtesse Caroline). — Voyez Galitzine (Caroline).
Walewska (la comtesse Caroline), femme du général Alexandre Chodkiewicz. — 233.
Walewska (la comtesse Marie, née Laczynska), amie de Napoléon. — 164.
Walter-Scott. — 91, 114.
Wankowicz (Alexandrine), petite-fille d'Aline Rzewuska. — 85.
Washington. — 69.
Wasiltchikoff (la princesse). — 459.
Wasylewski (Stanislas). — 164.
Weber (Charles Marie Frédéric Ernest, baron de), compositeur allemand. — 314.
Wellington (le général). — 218.
Werdet (Edmond), éditeur de Balzac. — 121, 122, 124, 125, 126, 148, 245.
Wereszczaka (Maryla), amie de Mickiewicz, plus tard comtesse Laurent Puttkamer). — 38, 64, 69,70, 100, 106, 107, 190, 349.
Werner (Zacharias). — 171, 177.
Wezyk (François), poète polonais. — 91.
Wieland (Christophe Martin), poète allemand. — 90.
Wierzchownia (domaine de), appartenant à M. Wenceslas Hanski. — 23, 30, 39, 54, 66, 70, 72, 76, 77, 78, 79, 81, 100, 109, 112, 116, 117, 137, 148, 160, 164, 204, 236, 239, 241, 242, 247, 248, 249, 259-268, 269, 279, 286, 287, 292, 297, 299, 307, 310, 343, 358, 367, 384, 387, 388, 390, 391, 392, 394, 395, 396, 399, 402, 405, 424, 432, 434, 435, 436, 437, 439, 440, 441, 442, 444, 446, 447, 454, 455, 456, 457, 463, 464, 465, 466, 469.
Wiesbaden. — 267, 284, 408, 421, 423.
Willibald Alexis. — 145.
Wisniowiec (domaine de), appartenant au comte André Mniszech. — 73, 285. 417, 455, 464.
Wisniowiecki (famille). — 52.
Wisniowiecki (le duc Jérémie). — 21.
Witt (le général), ami de Caroline Rzewuska. — 76, 83, 84.
Wittgenstein (la princesse Caroline). — 38.
Wodzinska (la comtesse). — 213, 214, 215.
Wodzinska (Marie), fiancée de Chopin, fille de la comtesse Wodzinska. — 215.
Wodzinski (Antoine), fils de la comtesse Wodzinska. — 214.
Wojcicki (Casimir-Ladislas). — 232.
Woronicz, poète polonais. — 91.

http://rcin.org.pl

Wronski (Hoëné), philosophe. — 13, 221, 223, 225, 226, 227, 228, 229, 231, 234, 269, 270, 321, 325, 332, 335, 336, 380.
Wurtemberg (le duc de). — 173.
Wurtemberg (les ducs de). — 182.
Wurtemberg (la princesse de), sœur du prince Adam Czartoryski. — 91.
Wylezynska (Denise), nièce de Madame Hanska. — 259, 262, 286, 299, 300, 301, 448 460, 462, 463, 465.
Wylezynska (Marie), nièce de Madame Hanska. — Voyez Abramowicz (Marie).
Wylezynska (Séverine), nièce de Madame Hanska. — 259, 262, 300, 462.
Wylezynski (Thaddée). — 335, 346, 363.

Z

Zaleski (famille). — 58.
Zaleski (Bohdan), poète. — 100, 102, 103, 105, 259.
Zaleski (Z. L.). — 196, 222, 289.
Zaliwski. — 337.
Zaluski (Constantin). — 469.
Zaluski (Vincent). — 469.
Zan (Thomas), ami de Mickiewicz. — 69, 181, 190, 191, 192, 193,194, 196, 199, 335, 346, 347.
Zdziarsk (domaine de), appartenant à Laurent Hanski. — 72.
Zéphirine, surnom donné par Balzac à Anna Hanska. — 284, 412, 433.
Zofiowka (château de), appelé par Balzac « Sophiovka ». — 270.
Zou (Georges Mniszech). — 461.
Zu (Georges Mniszech). — 444, 462.

http://rcin.org.pl

http://rcin.org.pl

TABLE DES MATIÈRES

Pages

AVANT-PROPOS 5

INTRODUCTION. — Balzac historien de son temps. — Tableau succinct de la politique étrangère au début du XIXe siècle. — Importance que les Slaves commencent à prendre aux yeux des Français. — Rôle de Mme Hanska..... 9

PREMIÈRE PARTIE

MADAME HANSKA AVANT LA CONNAISSANCE DE BALZAC

CHAPITRE I.

L'enfance d'Éveline Rzewuska.

Mme Hanska et la critique. — Nécessité d'une étude impartiale. — Enfance d'Éveline Rzewuska : sa naissance, son milieu ethnique. — Description du domaine de Pohrebyszcze. — Attrait d'un paysage ukrainien pour l'âme slave. — Éveil de la sensibilité d'Éveline..... 17

CHAPITRE II.

L'éducation aristocratique en Pologne au XIXe siècle.

Influence de la *niania* qui développe chez l'enfant, par ses récits et ses chansons, le goût du merveilleux, du fantastique. Thème ordinaire d'un conte polonais raconté à une petite fille. — Rôle de l'institutrice, le plus souvent française. Usage du français presque universellement répandu dans l'aristocratie polonaise. — Matière des études : catéchisme, langues, histoire, musique, généalogie familiale. — Quelques ancêtres de Mme Hanska : hommes de guerre, diplomates, orateurs écrivains. — Essai d'explication du caractère d'Éveline par son hérédité..... 24

CHAPITRE III.

Le milieu familial d'Éveline.

Impressions reçues par Éveline Rzewuska. — Tableau de l'état politique en 1815. — Les habitants de Pohrebyszcze. Le père de Mme Hanska ; sa situation sociale ; son caractère. Physionomie générale des Rzewuski. Les trois frères d'Éveline : Henri, brillant écrivain et publiciste de grand talent ; Ernest et Adam. Les trois sœurs d'Éveline : témoignages relatifs à Pauline et à Aline ; présentation de l'aînée : Caro-

http://rcin.org.pl

line. — Qualité de l'éducation donnée par le comte Rzewuski à ses enfants. — Témoignages de Kozmian et de Balzac. — Le respect dû aux parents ; sévérité de la mère d'Éveline. Orgueil et indépendance rzewuskiens. — La malédiction qui pèse sur une branche des Rzewuski. Histoire de la princesse Lubomirska ; sa fin tragique. — L'Émir Wenceslas Rzewuski ; biographie du personnage. Ses aventures orientales ; ce qu'il offre de caractéristique. — Autre type original : Henri Rzewuski. — Éléments de la personnalité d'Éveline : l'intelligence, l'imagination, l'orgueil. Sa bonté : témoignages divers qui y sont relatifs. Mme Hanska n'est pas Russe, mais Polonaise..... 31

CHAPITRE IV.

La vie de château en Ukraine.

L'hospitalité polonaise : faste des réceptions rzewuskiennes. — Particularités pittoresques des fêtes locales et traditionnelles : la fête patronale du chef de famille, la comédie au château, les danses nationales, les chasses, un rite de l'hospitalité polonaise. — Les contrats de Kiew : le voyage ; description de la ville ; les réjouissances..... 55

CHAPITRE V.

Le mariage d'Éveline Rzewuska.

Préliminaires du mariage d'Éveline. — Témoignages sur la beauté de la jeune femme. — Son premier amour (confidence faite à Balzac). — Rôle tout-puissant du père dans le choix d'un mari. Histoire de Louise Sosnowska et de Maryla Wereszczaka. — Les fortunes immobilières en Pologne. Importance de celle de M. Hanski. — Portrait du mari d'Éveline. Essai de mise au point. — M. Hanski, président d'une loge maçonnique ; organisation des francs-maçons en Pologne..... 64

CHAPITRE VI.

L'existence à Wierzchownia.

Raisons pour lesquelles Mme Hanska ne peut être heureuse avec son mari. Son attitude si intelligente, plus tard, à l'égard de sa fille. — Description de Wierzchownia. — Occupations, devoirs sociaux. — Les relations d'Éveline avec ses frères et sœurs. Son intimité avec Henri. Doutes sur l'authenticité des lettres d'Adam publiées par les soins de Miss Floyd ; les sentiments d'Anna à l'égard de cet oncle. Caroline et sa liaison avec le général Witt ; mysticisme de la jeune femme : ses rapports avec la baronne de Berckheim, fille de Mme de Krüdener ; son séjour en Crimée. Mariage d'Aline, excellente musicienne. Goût de tous les Rzewuski pour la musique. Pauline, son mariage, sa vie de dévouement. — L'isolement relatif d'Éveline ; ses passe-temps féminins ; son désir de s'évader dans un autre monde, celui de la lecture..... 76

http://rcin.org.pl

CHAPITRE VII.

Le romantisme polonais.

Intérêt d'Éveline pour la littérature de son pays. — Premier éveil du romantisme ; sa coexistence avec le classicisme encore vigoureux. — Apparition d'éléments nouveaux dans la littérature polonaise : la sensibilité, le renouvellement des sentiments religieux et patriotiques (les *dumas* de Niemcewicz). — Influence de la littérature étrangère : Rousseau, les Allemands, les *lakistes*. — Première réaction contre les règles surannées. — Recherche d'un mode d'expression littéraire proprement national. — Manifeste de Brodzinski (1818) ; son souci de rejeter les thèmes conventionnels et de créer une littérature vivante, qui soit l'image de la Pologne. — Impression produite par l'œuvre de Brodzinski ; protestation de Jean Sniadecki. — Querelle des anciens et des modernes polonais. — Wilno, berceau du romantisme polonais. — Mickiewicz et ses premières poésies (1822) ; source d'inspiration du grand poète. — La lutte reprise autour de son *Ode à la jeunesse* et de sa ballade *Romantisme*. — Gaëtan Kozmian et le général Morawski. — Rôle des journaux. — *Les Sonnets de Crimée* (1826). Lettre de Kozmian à Morawski sur la gloire naissante de Mickiewicz. — *Conrad Wallenrod* ; l'impression qu'il produit dans les milieux russes et polonais. — Préface de Mickiewicz à la nouvelle édition de ses poésies (1829). — *Les Lettres aux Classiques et aux Romantiques* de Morawski. — Victoire finale du romantisme 88

CHAPITRE VIII.

Influence des littératures polonaise et française sur Madame Hanska.

Intérêt que prend Mme Hanska à la jeune littérature polonaise ; réfutation de l'opinion de J. Klaczko. — Les correspondances qui unirent Mme Hanska aux héroïnes romantiques. — La *Maria* de Malczewski ; courte biographie du poète. — Bohdan Zaleski et ses *dumkas* et *szumkas*. — Slowacki ; la *Duma* qu'il écrit sur l'Émir (Wenceslas Rzewuski). — Krasiński ; ses deux chefs-d'œuvre : *Iridion et la Comédie infernale*. — L'influence qu'exerça Mickiewicz sur Mme Hanska. Mickiewicz, ami personnel d'Henri et de Caroline Rzewuski. Quels sentiments provoque chez Éveline l'histoire de Maryla, inspiratrice de Mickiewicz ; triste retour sur elle-même et sur sa vie monotone. — Tristesse de la vie en Pologne vers 1830 : l'Insurrection de Varsovie ; le dévouement héroïque des jeunes Polonaises. — Besoin plus pressant encore de la lecture chez Éveline. — L'attrait de la France ; la curiosité qu'éprouve la jeune femme à l'égard de ses célébrités. George Sand et l'opinion d'Éveline. L'attention de Mme Hanska attirée par Balzac. *Les Chouans* et la *Physiologie du mariage*. Les premiers types de femmes rencontrés dans l'œuvre de Balzac. *La Peau de chagrin* et Foedora. — Essai de mise au point des sentiments d'Éveline. Les sentiments divers qui la déterminent à envoyer sa première lettre à Balzac. 100

http://rcin.org.pl

DEUXIÈME PARTIE

LA PRODUCTION LITTÉRAIRE DE BALZAC ET MADAME HANSKA

(DE NEUCHATEL A LA MORT DE M. HANSKI)

Chapitre I.

Balzac en 1832.

Le milieu dans lequel il vit ; ses amitiés. — Son portrait par Fonteney, Werdet, Andersen. — Balzac « en ville » et dans son cabinet de travail. — Son talent de conteur ; la fascination qu'il exerce sur ses auditeurs. — Quelques relations de Balzac : Jules Sandeau, George Sand, Eugène Sue. — Ses amis : Mme Delannoy, M. Dablin. Le général de Pommereul. M. et Mme de Margonne. L'opinion de Balzac sur Hugo, en 1830. — Ses amitiés féminines : Mme de Berny et la fin de leur liaison. Mme de Castries, modèle de Foedora et de la duchesse de Langeais. Hommage rétrospectif de Balzac à Mme de Berny. Mme Zulma Carraud. Mme de Girardin. Mme d'Abrantès 121

Chapitre II.

Balzac et la critique.

Comment Balzac travaille. — Sa collaboration aux journaux et aux revues. Ses relations avec les directeurs. — Sa fécondité créatrice. *Les Contes drolatiques*. — Quelle est la place reconnue à Balzac dans le monde des lettres, en 1832 ? Opinion défavorable de la presse en général ; celle d'Alfred Nettement. Jugement d'un chroniqueur anonyme. Article de la *Revues des Deux-Mondes*. — La bienveillance attentive de l'étranger. En Pologne : l'étude de Kraszewski ; les sujets empruntés à Balzac. En Allemagne : critique élogieuse du *Dernier Chouan* dès sa publication. Les traductions du Dr Schiff. Différents articles de revues allemandes. — *Eugénie Grandet* traduite en italien..... 138

Chapitre III.

Les divers courants d'influences.

La filiation de Balzac : Rabelais, les *Contes drolatiques*, hommage au grand Tourangeau. Affinités physiques de Balzac avec le héros de Rabelais : son grand appétit, son goût pour les femmes. — Les progrès de Balzac dans l'art réaliste : *Le Curé de Tours*. *La Bourse* ; peinture du milieu où les héros évoluent. — Le romantisme latent dans l'œuvre de Balzac. Différentes formes de ce romantisme. *La Grande Bretèche* et le romanesque fantastique. *Louis Lambert* et le romantisme mystique.— Balzac émule de Gœthe. La position respective de ces deux génies en 1832. Ce que révèle *Louis Lambert* sur les intentions de son auteur 147

http://rcin.org.pl

CHAPITRE IV.

La rencontre de Madame Hanska.

Dispositions sentimentales de Balzac lorsque lui parviennent les premières lettres de l'Étrangère. Le sort de ces lettres. — Les sentiments qu'Éveline laisse poindre pour l'écrivain. — Ceux qu'elle éveille chez Balzac. — Correspondance de leurs pensées. Envoi de *l'Imitation*. — Premières confidences. Curiosités d'Éveline. Raisons qui déterminent la famille Hanski à voyager à l'étranger. — Apparition de Mme Hanska dans l'œuvre de Balzac : *le Médecin de campagne*. Éveline et *la Fosseuse*. Géniale intuition de Balzac. Essai de définition de la *tesknota*. — Attitude maladroite de Balzac. Les premières jalousies de Mme Hanska. Sa conception de l'amour, conception semblable à celle de Mickiewicz. Ses scrupules religieux. La dédicace de *Louis Lambert*. Le désir de Balzac d'aller à Neufchâtel 155

CHAPITRE V.

Neuchâtel et Eugénie Grandet.

La rencontre à Neuchâtel. Premières confidences : le tableau réciproque de leurs deux existences. — Ce qu'est Éveline aux yeux de Balzac : sa beauté, sa pureté. Tout ce que sa personne éveille dans le cœur et dans l'imagination du romancier. — Sentiments exaltés d'Éveline. Son imprudence. Attitude romantique des deux amis. — La vie trépidante qui saisit Balzac à son retour de Neuchâtel. — Les angoisses de Mme Hanska ; analyse de ses sentiments. — Comment les impressions diverses que Balzac rapporte de Suisse l'aident à composer *Eugénie Grandet*. — L'exaltation dans laquelle il crée l'un de ses chefs-d'œuvre les plus parfaits. Son souci délicat de masquer dans ce livre la femme qu'il aime. — Étonnant relief du caractère d'Eugénie, prototype des plus pures héroïnes de Balzac. Similitude étroite entre ses sentiments et ceux de Mme Hanska, malgré la différence de vie et de milieu. Même éclosion de la passion chez les deux femmes, même goût du risque, même pureté morale. — Témoignage de l'interpénétration de la réalité avec la fiction : histoire de la cassette 163

CHAPITRE VI.

Le mysticisme en France.

Les différents travaux auxquels s'emploie Balzac entre Neuchâtel et Genève. Naissance de *Séraphîta* : visite au sculpteur Bra. Quelles idées Balzac veut-il représenter dans ce nouvel ouvrage. *Séraphîta* symbole de l'amour le plus élevé. — Le mysticisme et ses adeptes, tels qu'ils se présentent à nous à la fin du XVIIIe siècle et au commencement du XIXe : Martines Pasqually et ses disciples : l'abbé Fournié et Saint-Martin. Swedenborg et les partisans de sa doctrine : Dom Pernety et les Illuminés d'Avignon. Les causes qui déterminent le foisonnement des sectes occultes. Éclosion, après 1789, des sectes les plus diverses. Engouement du public pour Mesmer, Cagliostro, le magnétisme, etc. — Tableau rapide du mysticisme en Suède et au Danemark. — Lavater et ses théories sur la *physiognomonie*. — En Allemagne : Novalis, Schlegel. — Rôle de Mme de Staël ; ses rapports avec Werner, Lavater, etc. — Le mysticisme exploité comme élément littéraire. Nodier et ses contes.

http://rcin.org.pl

Mêmes préoccupations sur les troubles mentaux chez Nodier et chez Balzac. — Les théosophes du début du XIXe siècle. Joseph de Maistre. Fabre d'Olivet. Ballanche et le groupe lyonnais. Rapprochement entre ce groupe et les amis de Daniel d'Arthez, dans *Illusions perdues*. Leroux et Fourier ou mysticisme social au XIXe siècle..... 171

CHAPITRE VII.

Le mysticisme en Pologne.

Opinion de Henri Rzewuski. Son livre *Nowy Teofrast*.— Deux célèbres alchimistes polonais au XVIe siècle : Twardowski et Sedziwoj. La recherche de l'or en Pologne à la fin du XVIIe siècle. La maçonnerie en Pologne. Passage de Cagliostro vers 1780. — Grabianka. Courte biographie du personnage. — Un pur mystique, ami de Henri Rzewuski : Oleszkiewicz. Influence d'Oleszkiewicz sur Mickiewicz. L'idée messianique. — Les thèmes mystiques dans la poésie de Mickiewicz. — L'entourage de Mickiewicz à Wilno et la Société des Philomathes. — Thomas Zan. Son ardent amour de la vie. En 1820, il organise une société de jeunes : les *Rayonnants*. Dissolution des *Rayonnants*. Le procès. — Towianski, swedenborgien, condisciple de Mickiewicz et de Zan. Son influence sur Mickiewicz. — Towianski et Slowacki. L'influence de Swedenborg sur la jeunesse de Slowacki. *Souvenirs d'enfance*. Comparaison avec *Louis Lambert*. — Le Mesmérisme en Pologne et principalement à Wilno. Lachnicki. — Malczewski et ses expériences magnétiques. — Les rapports des Rzewuski avec différents mystiques. — Comment Éveline se trouve, dès l'enfance, baignée dans le mysticisme et le surnaturel. Le journal intime d'Éveline. La correspondance de Mmes d'Oschando et Edling avec Caroline. Une lettre de Calixte Rzewuska..... 181

CHAPITRE VIII.

Séraphîta.

L'influence incontestée de Mme Hanska. Témoignage de la sœur du comte Bystrzonowski. — Comment est né cet ouvrage. — Ce que représente *Séraphîta* aux yeux de Balzac. Les angoisses et les peines qu'elle lui a coûtées. — *Séraphîta*, hommage à la pureté et triomphe du romantisme latent de Balzac. *Séraphîta*, suite logique de *Louis Lambert*. Quelques idées platoniciennes éparses dans ce livre. La puissance purificatrice de l'amour. — Balzac a-t-il atteint le but qu'il se proposait ? Témoignage de Dom Verkade. — *Séraphîta* et l'Allemagne. Résumé d'un article paru en 1837 206

CHAPITRE IX.

Genève.

Le voyage à Genève. — Les souvenirs qu'évoque cette ville à Balzac, en 1845. — Les sentiments du romancier lorsqu'il revoit Éveline. — Esquisse de la société polonaise à Genève. Le salon de Mme Wodzinska. — M. de Candolle.— Rapide analyse de l'état d'esprit des deux amants. — Les sentiments qui agitent Éveline après le départ de Balzac. Sa jalousie. La femme doit-elle se sacrifier entièrement à l'homme, quand celui-ci est un génie ? — Que représente, dans les relations de Balzac et d'Éveline, la période qui s'étend de Genève à Vienne ? Les reproches

http://rcin.org.pl

d'Éveline. — Ses sentiments à l'égard de la France et des Français. Témoignage d'Anna. — Le rôle d'inspiratrice et de conseillère de Mme Hanska se précise. 213

Chapitre X.

La Recherche de l'Absolu.

La Recherche de l'Absolu. Analyse. — Genèse des personnages. Wronski modèle d'Adam de Wierzchownia. — Biographie de Wronski. Comment s'élabore sa philosophie. Sa théorie de l'*Absolu.* Son système historiographique. — Quel attrait exercent sur Balzac les idées de Wronski. Justification de la conduite du philosophe polonais. — La figure de Balthazar Claës. Ce qu'elle doit peut-être à Grabianka. Modification du thème initial. L'Absolu, élément primordial de l'univers. — Parallèle possible entre le général Chodkiewicz, parent d'Éveline, et Balthazar Claës. Le noble caractère de ce savant. Sa fortune dissipée en recherches sur la chimie. Curieuses similitudes entre lui et Claës. Épisodes semblables dans leurs deux existences. Justification de ce rapprochement. — Entrée des Polonais dans l'œuvre de Balzac. 221

Chapitre XI.

Vienne et la séparation.

Le voyage à Vienne. Nécessité d'un déplacement pour Balzac. Le renouvellement créateur que lui apportent les voyages. — La société de Vienne. Les relations des Hanski. Le salon de la tante Rosalie. — Le caractère déchirant de cette dernière entrevue avant l'ensevelissement à Wierzchownia. — Les rapports des deux amants après la séparation : ce qu'ils ont d'un peu tendu. Conseils et récriminations. — Initiation d'Éveline aux affaires. — Intérêt qu'elle prend à la vie de son ami. — Jalousie motivée de la jeune femme. Liaison de Balzac avec la comtesse Guidoboni-Visconti. Son voyage en Italie avec Mme Marbouty. Les lettres à Louise 236

Chapitre XII.

Le Lys dans la Vallée.

Sa conception. Hommage rendu à Mme de Berny. — L'éternel duel entre l'homme et la femme ; le droit de celle-ci à l'amour. Mme de Mortsauf synthèse des deux femmes que Balzac a le plus aimées : la *dilecta* et Mme Hanska. Éveline partout présente dans le *Lys*, non seulement dans l'affabulation, mais encore dans mille détails précis. — Lady Dudley, portrait probable de Mme Visconti. — La femme polonaise et la fidélité conjugale. — La presse française et *le Lys dans la Vallée.* — La pensée du public féminin à travers Mme Rautenstrauch 250

Chapitre XIII.

Retour à Wierzchownia.

Les dispositions d'esprit et de cœur d'Éveline. — Son entourage : Mlle Borel : ses deux nièces, Denise et Séverine. L'atmosphère patriarcale de

http://rcin.org.pl

Wierzchownia. — Les lectures d'Éveline. — L'opinion de Balzac sur le sens critique de Mme Hanska. — Son goût de plus en plus prononcé pour le mysticisme. Réaction violente de Balzac. — Les sentiments religieux d'Éveline révélés par l'éducation qu'elle donne à sa fille. Saint-François de Sales et Massillon. La piété naïve et fraîche d'Anna. — Mise au point de Balzac 259

Chapitre XIV.

Grandeur et misères de la pensée.

Les Martyrs ignorés écrits pendant qu'Éveline lit Wronski. Leur intérêt idéologique et anecdotique. — *Une Fille d'Eve.* Traits épars, dans les situations et le caractère, qui rappellent continuellement l'Etrangère. Le problème du mariage et les idées respectives de Mme Hanska et de Balzac à ce sujet. — Le d'Arthez des *Secrets de la Princesse de Cadignan.* Ce qu'il a de commun avec le Balzac tel qu'il se peint dans les *Lettres à l'Étrangère* 269

Chapitre XV.

Pierrette et la fille d'Eveline.

Comparaison entre l'héroïne du roman et la fille de Mme Hanska : leur enfance choyée, leur même naïveté, leur pureté, leur gaieté, leur piété. — L'éducation d'Anna. Les soins qui l'entourent. Anna à Saint-Pétersbourg : la fête de Péterhof. — Ses fiançailles avec Georges Mniszech. Parallèle avec la pauvre Pierrette. Le mariage d'Anna. La dilapidation de sa fortune. La folie de son mari, la mort de sa mère. — Sa retraite au couvent de la Croix et sa mort, en 1915 278

Chapitre XVI.

Le Curé de Village.

A quelle veine se rattache ce livre ? — Balzac et Dostoïewski. La sensibilité slave. — Distinction à faire entre Russes et Polonais. — La thèse de Balzac dans *le Curé de Village.* Rôle de la religion. — Les résonances slaves dans *le Curé de Village* : le choix des personnages et la conduite de l'intrigue. Rôle du décor. — Ce qu'est la terre pour Balzac. Mme Hanska associée à la terre qu'elle habite dans l'esprit du romancier. — Les relations épistolaires des deux amis de 1839 à 1841. Leurs sentiments réciproques. — La mort de M. Hanski. 289

http://rcin.org.pl

TROISIÈME PARTIE

LA PRODUCTION LITTÉRAIRE DE BALZAC ET MADAME HANSKA

(De 1842 à 1850).

Chapitre I.

Situation des deux amis à la mort de M. Hanski.

Les sentiments de Balzac et d'Éveline à la mort de M. Hanski. La fougue du romancier. La réserve de Mme Hanska. — Pourquoi nous n'accusons pas cette dernière. Le procès provoqué par le cousin de M. Hanski. Les ennuis et les craintes qu'il inflige à Mme Hanska. Portrait de « l'oncle Tamerlan », d'après les lettres d'Anna. Nouvelle version inédite de Grandet et de Gobseck. — Tableau de la vie sociale et politique en Ukraine vers 1840 : les confiscations des biens seigneuriaux ; les vexations et les peines infligées à la noblesse polonaise ; introduction de la législation russe dans un pays régi jusqu'alors par le *Statut Lithuanien* ; caractère de la justice. Portrait du général-gouverneur Bibikov et de son chef de chancellerie Pissarev ; la vénalité de ce dernier ; le gouverneur civil Fundukleï. — Historique du procès. Mme Hanska demande appel au Sénat russe du jugement de la Cour de Kiew 295

Chapitre II.

Madame Hanska à Saint-Pétersbourg.

Raisons qui déterminent Mme Hanska au voyage à Saint-Pétersbourg. — Son catholicisme ; présence auprès d'elle de l'abbé Jacottin. — Impossibilité pour Éveline de songer à une union prochaine avec Balzac. Détente de la jeune femme vis-à-vis de Balzac. — Avantages que présentait pour Balzac son mariage avec Mme Hanska : l'entrée à l'Académie ; un salon présidé par sa femme. — La jalousie de Balzac. Éveline et le vieux M. de Balck. Liszt à Saint-Pétersbourg ; ses relations avec Mme Hanska. Relation de son journal ; échange de lettres avec le musicien. Ce qu'éprouve la jeune femme à l'égard du génial compositeur ... 307

Chapitre III.

Catherine de Médicis et Ursule Mirouët.

Les ouvrages de Balzac entre 1842 et 1843. — Ses idées politiques, sociales et religieuses exposées dans l'*Avant-Propos de la Comédie Humaine*. La structure philosophique de son œuvre. — Balzac « docteur ès sciences, doublé d'un mystique » dans *Catherine de Médicis* et *Ursule Mirouët*. — Réhabilitation de Catherine de Médicis en faveur de son sentiment monarchique. — Rôle destructeur de la pensée lorsqu'elle est livrée à

http://rcin.org.pl

elle-même sans contrôle. — Le catholicisme, instrument régulateur. — Le magnétisme et les sciences occultes dans *Catherine de Médicis*. — Le lyrisme de Balzac lorsqu'il touche à ces questions (l'apologie des tireuses de cartes dans *le Cousin Pons*). — Analyse du monologue de Ruggieri dans *Catherine de Médicis* et comparaison de sa doctrine avec celle de Wronski. Adresse et sobriété de Balzac. — Le magnétisme dans *Ursule Mirouët*. — Mystérieuses correspondances entre Balzac et son amie. — Mlle Lenormand, quelques renseignements biographiques à son sujet. Les moyens employés par les cartomanciennes pour dévoiler l'avenir. Opinion de Balzac. Les relations personnelles de Balzac avec les somnambules. — Le magnétisme instrument de la grâce divine dans *Ursule Mirouët*. — Utilité et vérité du caractère d'Ursule. — Balzac et le baron Dupotet. Les expériences de ce dernier. Ses idées, ses cours, ses travaux. Similitudes d'idées entre Dupotet et Wronski. — Les préoccupations orthodoxes de Balzac dans *Ursule Mirouët*, son adresse à ne pas défigurer le dogme catholique. — Le sens du *bien* et du *mal* qui, dans *Ursule Mirouët*, rappelle Dostoïewski. — Relief de la figure du vieux Minoret..... 321

CHAPITRE IV.

La Fausse Maîtresse.

Les étrangers dans l'œuvre de Balzac, et particulièrement les Polonais. — Jugement de Balzac sur les exilés polonais. — Mickiewicz et Chopin. — La situation des Polonais à Paris d'après les lettres de Mickiewicz et de Slowacki. Le déséquilibre produit chez les jeunes gens par la misère et le désespoir. Les jeunes nobles du parti Czartoryski, leur vie à Paris. — Les *Balagoulas*, manifestation la plus typique de la déroute sociale des Polonais vers 1840. Les excentricités des membres de cette association. Antoine Szaszkiewicz. — Identification du comte Laginski de *la Fausse maîtresse*. Les rapports d'Éveline avec ses frères et ses cousins. La prodigalité polonaise. — Thaddée Paz et son modèle : Thaddée Wylezynski. Le romantisme et le mysticisme de ce beau caractère. Paz apôtre — à sa manière — du « Messianisme ». Analogie entre la figure de Paz et celle de Thomas Zan. — Explication de l'attitude de Paz : le respect des liens conjugaux si fort en Pologne. Intransigeance de Zan à propos de la conduite de Mickiewicz..... 335

CHAPITRE V.

Albert Savarus.

Vérité du cadre. — Motifs qui ont poussé Balzac à entreprendre ce nouveau récit, et particulièrement la Nouvelle enchâssée dans le roman : *l'Ambitieux par amour*. — Caractères de cette Nouvelle. — Balzac peint sous les traits de Savarus tel qu'il veut qu'Éveline le voie : son ambition, son désir d'être riche, sa ténacité, son courage. — L'ardent plaidoyer que Balzac entreprend sous le couvert de son héros. Le but qu'il atteint. — Jugement d'Éveline sur *Albert Savarus*. — L'éducation des filles mise en cause à propos de Philomène. — La fin « romantique » d'*Albert Savarus*. — L'opinion d'Anna..... 350

http://rcin.org.pl

Chapitre VI.

Le voyage de Balzac à Saint-Pétersbourg.

Les projets de Balzac concernant son voyage à Saint-Pétersbourg. — Sa sympathie pour le tsar Nicolas. — Coup d'œil sur les relations politiques de la France et de la Russie de 1830 à 1840. — Balzac admirateur du pouvoir absolu. Rôle qu'il espère jouer à Saint-Pétersbourg. — Les idées monarchiques de Mme Hanska. Son récit des fêtes de Péterhof, en 1842. Comment Éveline, catholique romaine ,ne pouvait accepter l'autorité d'un tsar orthodoxe. — L'arrivée à Pétersbourg, fin juillet 1843. La joie réciproque des deux amants. — L'empressement que l'on met à recevoir Balzac. Deux lettres qui en témoignent. Les occupations de l'écrivain. Le revue de Krasnoïé-Sélo. La bienveillance dont on fait preuve à son égard en haut lieu..... 356

Chapitre VII.

Modeste Mignon.

Rôle de plus en plus actif de Mme Hanska dans *la Comédie Humaine*. — Comment naquit dans l'esprit d'Éveline la *Nouvelle* dont l'idée servira plus tard à l'élaboration de *Modeste Mignon*. — Les Lettres de Bettina Brentano d'Arnim. Ce qu'en pensent Mme Hanska et Balzac; les critiques de l'écrivain; son opinion sur les lettres d'amour. Jugement sur les *Lettres à l'Etrangère*. — Les sentiments d'Éveline après le départ de Balzac : extrait de son journal. Besoin d'écrire, de s'épancher. — Comment Balzac utilise la *Nouvelle* qu'Éveline a déchirée. Naissance de *Modeste Mignon*. La joie et l'entrain qu'éprouve Balzac à l'écrire. Sa rivalité avec Gœthe, son besoin de faire mieux que lui, de le dépasser, même dans sa vie privée. — Éveline, jeune fille, représentée par Modeste Mignon : même imagination, mêmes rêves, même désir de correspondre avec un grand homme. — Le « coup de tête » de Modeste Mignon. Sévère jugement de Balzac sur les jeunes filles. Comment il entend leur éducation. — L'opinion d'Éveline. Son bon sens et son habileté dans l'éducation d'Anna. — *Modeste Mignon*, cycle rzewuskien : Calixte Rzewuska, autre modèle de Modeste. Le nain Butscha, nouvelle édition de Thaddée Wylezynski. Caroline, image de la sœur aînée d'Éveline. — Renseignements biographiques sur Calixte Rzewuska ; l'hommage d'André Kozmian ; les côtés rzewuskiens du caractère de Calixte ; ses études ; ses voyages ; les « lettres pestilentielles » ; son mariage et sa mort en Italie ; les diverses œuvres de Calixte. — Le procès du romantisme entrepris dans la personne de Canalis. Balzac a-t-il voulu attaquer Liszt à travers Canalis ?..... 363

Chapitre VIII.

Balzac et Eveline entre Pétersbourg et Dresde.

Les rêves de Balzac à son retour de Pétersbourg. — Quels obstacles s'opposent à la réalisation du mariage : l'établissement d'Anna, la liquidation de la fortune des Hanski. — Le bruit qui se fait autour de Balzac à son retour de Russie. — Comment Balzac s'est rendu compte de la situation des Polonais en Russie. — Le retour d'Éveline en Ukraine, le procès gagné. L'inquiétude de Balzac au sujet de la gestion des biens.

http://rcin.org.pl

Un projet de voyage de Balzac à Wierzchownia s'avère irréalisable. — Le goût de Balzac pour « une installation honnête ». — Projets de mariage d'Anna Hanska. 384

Chapitre IX.

Les Paysans.

Comment cet ouvrage se trouve étroitement lié à la famille Hanski. — Le sujet des *Paysans*. La conception de ce livre associée à celle du *Curé de Village*. — Intérêt de M. Hanski pour les romans de Balzac traitant des questions agraires. L'exploitation agricole chez les grands propriétaires d'Ukraïne. Rôle de M. Hanski. État social des paysans en Ukraine vers 1830 : le servage, les corvées. Les intendants : leur malhonnêteté proverbiale, divers exemples. Difficulté de réaliser en argent liquide le produit des terres. — L'intérêt de Balzac pour le domaine des Hanski, ses conseils d'homme d'affaires. — Historique des *Paysans*. — Réfutation du reproche qu'on adresse à Éveline à leur propos. Le respect de Mme Hanska pour le travail de Balzac. — Comment se présentent à nous les *Paysans* ? — Une « jacquerie » au XIXe siècle : la révolte des paysans de Galicie. Ses causes, ses résultats. Paysans et propriétaires de Galicie sous le régime autrichien d'après les lettres d'Anna. — Balzac mêlé de tout temps, par les Hanski, aux problèmes de la vie paysanne. — Blondet et la comtesse de Moncornet. Ce qu'ils ont de commun avec Éveline et Balzac 393

Chapitre X.

De 1845 à 1847.

Le séjour de Mme Hanska à Dresde. L'atmosphère cancanière de cette ville, refuge des aristocrates polonais exilés. — L'arrivée de Balzac en mai 1845. — Le voyage des « Saltimbanques ». Éveline et Anna à Paris. Le trésor *louloup*. Le bonheur de Balzac. Les sentiments passionnés qu'il témoigne à son amie. — Le voyage d'Italie. — La peine que Balzac éprouve à se remettre au travail. Son désir de posséder une maison. — Les ennuis que lui cause Mme de Brugnol. — Nouveau voyage en Italie : les fêtes de Pâques à Rome. — Le retour en France. Les travaux repris. — L'espoir de la paternité. — Projets contradictoires. — Le mariage de Georges et d'Anna à Wiesbaden 408

Chapitre XI.

La Cousine Bette.

Considérations générales. — Part qui est due à Mme Hanska dans ce nouveau roman : Adeline Hulot, nouvelle transposition d'Éveline. — La « tante Rosalie » prototype de la cousine Bette. — Comment Aline, sœur de Mme Hanska, contribue elle aussi à caractériser Bette. — Ce que Balzac a pris à sa mère pour peindre son héroïne. — Le rôle du destin joué par les Polonais dans l'œuvre de Balzac : Adam de Wierzchownia, Steinbock. — Steinbock : ses caractéristiques polonaises. Les procédés simplificateurs de Balzac. L'inconsistance de Steinbock, sa versatilité, son charme. Comment le fait qu'il soit Polonais ajoute à sa « crédibilité ». Son goût du risque. La perfection de son portrait 422

http://rcin.org.pl

CHAPITRE XII.

Séjours à Paris et à Wierzchownia.

L'intimité qui règne entre les deux amis malgré les travaux de Balzac. L'écho que nous en donnent les lettres d'Anna. — Le départ de Mme Hanska. La tristesse et la dépression de Balzac. La difficulté qu'il éprouve à travailler. — Son départ pour Wierzchownia en septembre 1847. — Attitude des fonctionnaires russes vis-à-vis de Balzac. — Son retour à Paris en février 1848. — Le désastre financier qu'il subit. — L'aggravation de sa maladie. — L'insuccès des pièces de théâtre. — Préparatifs pour un nouveau départ 432

CHAPITRE XIII.

L'Envers de l'Histoire contemporaine.

Où fut conçue la deuxième partie intitulée *l'Initié* ? — L'épisode de la princesse Lubomirska. — Les deux personnages à étudier : Vanda et le Dr Halpersohn. — Le caractère polonais de Vanda. — Qui a servi de modèle à Halpersohn ? Types de médecins en Pologne : Stankiewicz et Marcinkowski. — La plique polonaise. Son origine. Ses caractères. La guérison empirique des maladies en Pologne. Le berger Antosiek. Les méthodes homéopathiques. — L'atmosphère générale de *l'Envers de l'Histoire contemporaine* 444

CHAPITRE XIV.

La mort de Balzac.

Le dernier séjour de Balzac à Wierzchownia. — La surveillance dont il est l'objet de la part des autorités. — Souvenirs du comte Adam Rzewuski. — Lettre de Balzac au comte Ouvarov. — Refus du tzar. — Les préparatifs du mariage. — Départ de Balzac et de sa femme pour Paris. — Échos de leur voyage, d'après les lettres d'Anna et de Georges. — La mort de Balzac. — Impression produite sur les habitants de Wierzchownia 455

APPENDICE 466
BIBLIOGRAPHIE 470
NOTICE SUR LES ILLUSTRATIONS 489
INDEX DES NOMS 490

47. — Imprimerie Jouve et Cie 15, rue Racine, Paris. — 7-1933.

http://rcin.org.pl

INSTYTUT
BADAŃ LITERACKICH PAN
BIBLIOTEKA
00-330 Warszawa, ul. Nowy Świat 72
Tel. 26-68-63

http://rcin.org.pl

ERRATA

Page 14, ligne 27, lisez : *six volumes.*
Page 18, note 2, lisez : *Neuwert.*
Page 23, ligne 14, lisez : *d'or pâle.*
Page 25, ligne 39, lisez : *Révolution.*
Page 33, note 1, ligne 3, lisez : *Kraszewski).*
Page 39, note 2, ligne 2, lisez : *zmarlej r. 1842 w Rzymie.*
Page 39, note 2, ligne 3, lisez : *Rzewuska.*
Page 59, note, ligne 15, lisez : *Fundaklei.*
Page 69, ligne 23, lisez : *Wereszczaka.*
Page 72, ligne 16, lisez : *vers 1770.*
Page 91, ligne 2, lisez : *Würtemberg.*
Page 91, note 1, lisez : *Würtemberg.*
Page 101, note 3, ligne 6, lisez : *Sénancour.*
Page 106, note, ligne 1, lisez : *la société de George Sand.*
Page 137, note 2, ligne 10, lisez : *29 mai 1928.*
Page 144, ligne 18, lisez : *celui qui l'a lu.*
Page 144, lignes 27-28, lisez : *feuilletoniste.*
Page 144, note 1, ligne 2, lisez : *Lewental.*
Page 160, ligne 27 : mettez une virgule après les mots : *dans celle de Chopin.*
Page 172, note 2, ligne 4, lisez : *martinisme.*
Page 173, ligne 28, lisez : *Würtemberg.*
Page 175, ligne 4, lisez : *baquet.*
Page 182, ligne 7, lisez : *Würtemberg.*
Page 226, note 3, ligne 2, les mots *il visait surtout les martinistes qui lui furent hostiles au moment du procès Arson* doivent être entre parenthèses
Page 247, note 5, ligne 4, lisez : *elle vous suivra.*
Page 278, sommaire du chapitre XV, ligne 7, lisez : *Couvent des Sœurs de la Croix.*
Page 281, ligne 20, lisez : *Péterhof.*
Page 350, note 2, lisez : *Le Goupy.*
Page 352, ligne 3, fermez la parenthèse et faites-la suivre d'une virgule devant les mots : *Balzac semblait dire.*
Page 356, ligne 14, lisez : *Lermontov.*
Page 385, ligne 15, lisez : *tout ce qui est russe a la vie très dure.*
Page 393, sommaire du chapitre IX, ligne 15, lisez : *problèmes.*
Page 417, note 3, lisez : *du cadet de la famille.*
Page 423, ligne 27, lisez : *pour peindre.*
Page 446, ligne 21, lisez : *l'ubiquité*
Page 450, ligne 5, lisez : *Minsk.*
Page 456, note 1, ligne 2, lisez : *29 et 30 mai 1928.*
Page 460, ligne 2, lisez : *parafji.*
Page 460, ligne 24, lisez : *une sorte de miroir.*
Page 462, ligne 17, lisez : *son traitement.*

Nous prions le lecteur de corriger de lui-même quelques menues fautes d'impression dont nous n'avons pas tenu compte.

http://rcin.org.pl

ze zbiorów

http://rcin.org.pl

http://rcin.org.pl

http://rcin.org.pl

http://rcin.org.pl

F
6459